





A PARIS
Chez Robert Fouet, rue S^t. Jacques, au Temps & à L'occasion .



F. 4755

L'ASTREE DE MESSIRE

HONORE' D'VRFE',
MARQUIS DE VEROME, COMTE
de Chasteau-neuf, Baron de
Chasteau-morand, Cheualier
de l'Ordre de Sauoye.

O V

PAR PLUSIEURS HISTOIRES,
*Et sous personnes de Bergers Et d'au-
tres sont deduits les diuers effects de
l'honneste amitié.*

CINQUIESME PARTIE

*Dedicee par l'Authcur à quelques-uns des
Princes de l'Empire.*

38000

A PARIS,
Chez ROBERT FOÛET, rue S. Iacques
au Temps & à l'Occasion, deuant
les Mathurins.

M. D C. XXV.
Avec Priuilege du Roy.





LETTRE
DE MONSIEVR

DE BORSTEL,
GENTIL-HOMME ORDI-
naire de la Chambre du
Roy, Conseiller & Agent
prés sa Majesté, pour quel-
ques-vns des Princes de
l'Empire.

A L'AVTHEVR,



MONSIEVR,

*Voicy vne lettre qui
vous est escrite d'Al-
lemagne, par des personnes qui vous*

Lettre à l'Autheur.

font incognuës, aussi bien que la main de celuy qui vous l'enuoye. J'espere neantmoins, si elle ne vous est agreable à cause de son style, qui sent merueilleusement la rudesse de son terrouër, ny de son subiet, (attendu que vous n'avez pas besoin de tirer de si loin vos louanges,) que vous en ferez quelque estat, pour la qualité & le merite de ceux qui en sont les Autheurs: Ce sont la pluspart, Princes & Princesses des plus illustres maisons de la Germanie; au nombre de vingt-neuf, & le reste, Dames & Seigneurs qualifiez, qui ne sont pas si Amoureux les uns des autres, comme de l'elegance de vos rares escrits, dont la lecture leur a donné matiere pour l'establissement de leur Academie, & le particulier plaisir qu'ils y prennent, occasion de vous en demander instamment la suite. Et m'ayans choisy

Lettre à l'Autheur.

pour vous adresser cette depesche, vous croyans en France où ie fais mon ordinaire sejour : ie m'acquitte de ce deuoir, vous suppliant, Monsieur, de les vouloir favoriser d'un mot de responces, à fin que ie leur puisse tesmoigner le soin que i'ay de satisfaire à leurs commandements. Vous en sçaurez avec le temps tous les noms : Et pour moy qu'ils ont voulu honorer de celuy d'Alcidon, ie ne pretends point de qualité plus aduantageuse.

MONSIEUR, que celle de

Vostre tres-humble &
tres-obeissant seruiteur,
DE B O R S T E L.



Qui voudroit te voir reugstü
Des ornements que tu merites,
Il faudroit peindre les Charites
L'Honneur, la Gloire & la Vertu



LETTRE ESCRITTE
à l' *Authent.*

MONSIEUR,

M

Ces lignes que vous iugerez aisément n'estre point escrites, ny encores moins conceuës par ceux de vostre nation, vous tesmoigneront d'abbord, le desir & la curiosité de quelques Estrangers, desquels la premiere ambition est de vous cognoistre aussi bien de veüe, qu'ils vous cognoissent desia, par ce rare & diuin esprit, qui esclatte en chascue feuille, voire mesme en chascue ligne de vos inimitables œuures. La secõde de pouoir faire autant paroistre vn iour, les plaisantes riuieres & contrees de leur pays, sous vos Auspices, que la riuiere du doux-coulant Lignon & la Prouince de Forests se

Lettre escrite à l'Authcur.

sõt releuees depuis vos beaux escrits
aufquels seuls l'vne & l'autre doiuent
aduouer qu'elles sont obligees de
leur gloire, & de leur vie, de mesme
que nous tous, de nos premiers &
meilleurs contentemēts: puisquenous
ne croyons point que nous en puis-
sions receuoir, qu'entant que ces ma-
gnifiques theatres de beauté, & de
chasteté, (c'est à dire vos liures d'A-
stree) nous en donnent. Aussi a-ce
esté à cette seule consideration que
nous auons depuis peu changé nos
vrais noms, apres en auoir autant fait
de nos habits, en ceux de vos ouura-
ges que nous auons iugé les plus pro-
pres & les plus conformes aux hu-
meurs, actions, histoire, ressemblance
presupposée, parentage d'vn chacun
& chacune d'entre nous, pour pouuoir
cy apres tant plus doucement, & avec
cette mesme liberté, que nous voyõs
comme au vieux siecle d'or, reluire en
la vie, & aux actions de vos gentils
Bergers & gratieuses Bergeres, nous
entretenir seuls en nos pensers, ab-
sents les vns des autres, & nous res-

Lettre escrite à l'Authheur.

jouir nous trouuãs par fois ensemble
aux festins, & aux assemblees que les
fureurs de nos guerres, helas, par trop
inciuiles, nous ont encores iusques icy
par la grace du Tout-puissant permi-
mises. Vous pouuez penser, Mõsieur,
que cela ne se fait iamais que nous
n'honorions quant & quant vostre
memoire & vos merites, & que nous
n'aduõitiõs estre infiniment obligez
de nous auoirourny vne si digne ma-
tiere d'honnestes resiouissance, mes-
me parmy tant de troubles & tant
d'allarmes, dont nostre patrie, s'en
va estre quasi de tous costez accablee.
C'est là, où l'vn admire le beau style,
l'autre les subtiles inuentions, & vn
autre la singuliere methode dõt vous
surpassez tous ceux qui se sont mes-
lez d'escire en semblable subiet de-
uant vous. Il ne se peut dire de quel
excès de ioye nous auõs esté ravis, lors
que nous auons veu, & eu entre nos
mains la troistesme partie de vostre
Astree, vous estes l'vnique qui en peut
comprendre l'infinité, & faire conie-
cture de l'impatiẽce avec laquelle

Lettre escrite à l'Auth eur.

nous en attendons la suite. Nous ne nous croyons pas moins curieux que ceux de vostre nation : & nous ne voudrions point aussi estre estimez moins libres, mesmes enuers ceux desquels la courtoisie cogneuë, ne nous peut faire craindre aucun refus. C'est donc, Monsieur, en cette assurance, que nous vous supplions bien fort, & vous coniuurons par la grandeur des merites de cette Astree, que vous nous auez si bien sceu depeindre, & quasi enflâmez d'aimer, & suiure les vertus & dont la gloire vous suruiura à vostre souhait, aussi bien qu'au nostre, autât de siecles, que le subiet qui l'a fait naistre, vous suruiura en vous accompagnant iusques au cercueil : qu'il vous plaise nous faire veoir le plustost qu'il vous sera possible ; la suite de cette belle Histoire ; & ce tant plus que nous auons desia tant de fois, & avec tant d'appetit, leu & releu les premiers Tomes, que nous les scauons quasi tous par cœur, du moins nous nous faisons forts (s'ils estoient par mal-heur perdus au monde) de les

Lettre escrite à l'Authent.

pouuoir rassembler & mettre parmy nous par le moyen de nos memoires occupees à ce seul subiet, & qui iamais n'en sont lassées n'y rassassies. Nous ressemblons en cela à l'Ericthon d'Ouide, qui tāt plus il māgeoit & tāt plus se trouuoit affamé. C'est (pour vous dire ce qui en est,) vne faim sans cesse, & vne soif qui ne se pourra iamais estancher, laquelle nous traueillant sans relasche, nous fera vous importuner tant que vous viurez au monde & nous aussi, à ce que ne cessiez iamais de continuer vos nonpareilles inuentions, & agreables discours, tant nous en sommes esgalement amoureux & insatiables. Nous nous sommes grandement hazardez en ce que sans vous auoir iamais en riē obligé, voire sans vous cognoistre, ou estre cognus de vous, nous nous sommes tant emancipez, que de vous rechercher de cette continuation, & de nous promettre desia, d'obtenir de vous toutes nos pretentions. Neantmoins la cognoissance que nous auons de vostre courtoisie nous don-

Lettre escrite à l'Autheur.

ne suiect de passer encore plus outre, & de vous prier (puisque parmy tous ceux de nostre qualité & cognoissance, nous ne croyons point trouuer vn Celadõ tel que celuy que vous nous representez dans vos liures,) que vous daigniez nous faire la faueur de prendre ce nom, & de permettre que d'ores-en-auãt, nous honorions vn Vrfé cõme Celadon parmy nous, & vn Celadon qui iamais ne fut veu, cõme vn Vrfé present. Nous nous sommes tousiours imaginez iusques icy que vostre humeur & vos actions approchoient de si près celles de Celadon que si ce n'estoient elles-mesmes (ce que nous n'oserions soutenir puisque l'instruction que vous dõnez à la Bergere Astree au frontispice de vostre premiere partie s'y oppose manifestement,) nous les deussions pour le moins croire sèblables. Cela estant nous n'aurons pas besoin d'vser de grãdes persuasiõs pour vous faire accepter le nom d'vne personne dont vostre vie ne represente pas moins l'idee qu'on la peut lire en vos escrits. Si pourtant nous nous sõmes

Lettre escrite à l'Auth eur.

abusez en cette creance, & que nous n'ayons deu approfondir ce que vous auez si dextrement seeu desguiser, considerez à quelle extremité nous portera le desplaisir que nous aurons den'auoir pû trouuer dans tout le monde le vray Celadon que nous auõs tant cherché. Obligez-nous dõc Monsieur, d'adiouster aux contentements infinis, que vos premieres parties, nous ont desia donnez, celuy que nous attendons de leur continuation, & de l'acceptatiõ que vous ferez du nom de Celadon. C'est la faueur qu'esperent de vous ceux, & celles-là, qui en la seule consideration de vos œuures & de vos merites, se sont cõme vos gentils Bergers, braues Caualiers, excellentes Nymphes & gratieuses Bergeres, despouillés de leur serenifsimas, tres-illustres & tres-nõbles tiltres & qualitez, pour prendre les noms & par fois les habits qu'ils ont iusques à cette heure trouuez dans vos liures inimitables: & qui en cette attente, & pendant qu'ils tascheront d'estendre plus loin vos louüages (s'il reste quelque lieu qui n'en soit desia remply) se publieront par des-

Lettre escrite à l'Authcur.
fus tous autres de quelque nation
qu'ils soient.

Vos plus affectionnez, amis &
amis,

HASEMIDE, THEVDELINDE, GALA-
THEE, INGIANDE, CLIDAMANT,
PARTHENOPE, ALARIC, ADAMAS,
BLISINDE, AMIDOR, DIANE, HYLAS,
CELIDEE, MEROVE, MECHINE, RI-
THYMER, SYLVIE, ARISTANDER,
PHILLIS, PLACIDIE, DAPHNIDE,
MADONTHE, LAONICE, RENAVT,
CIRCENE, CLARINE, AIMEE, ASTREE,
DORINDE.

Et vos plus humbles seruiteurs
& seruantes,

LISIS, CLEONTINE, ALCIPPE, PALI-
NICE, CELION, BELLINDE, SYLVAN-
DRE, SYLERE, GUYEMANT, MELIDE,
MERIL, CLEON, CELIDAS, CARLIS,
PARIS, CLARINTHE, AMINTOR, DO-
RIS, ADRASTE.

Du Carfour de Mrcure, ce I.
du mois de Mars, 1624.



R E S P O N C E

del' Autheur.

VN an apres que vous m'avez eu fait l'honneur de m'escire, vostre lettre m'est tombee entre les mains: pour me faire cognoistre, à ce que ie crois, que le Ciel est tres. iuste de nous retarder les honneurs qui sont par-dessus nos merites. Ce que ie dis seulement à fin que l'annee qui s'est escoulee d'un mois de Mars à l'autre, ne me soit point imputee, à quel que manquement. Car ie n'aurois pas demeuré si longuement à m'acquitter de mon deuoir, & à tesmoigner le ressentiment que i'ay de l'honneur que vous m'avez fait, si plus tost i'eusse receu ce gage de vostre bien-vueillance, & de l'estime que vous daignez

Responce de l'Authcur.

de faire de ce que i'escris. I'aduouë que d'abord cette inesperee faueur m'a surpris, & cōme nos yeux inacoustumez à vne grande lumiere demeurant esblouis, quād tout à coup ils sōt atteints des plus clairs rayōs du Soleil: de mesme ie me suis de sorte trouué coufus d'vne grace si grande, & si peu attēduë que i'ay eu peine à me persuader que ce ne fust vn sōge. Mais, & qui n'en eust fait de mesme en receuant vne lettre enuoyee par vn si grād nōbre de Princes, & de Princesses, de Seigneurs & de Dames, d'vn pays tāt esloigné de celuy de ma demeure, seulement pour me tesmoigner l'estime qu'ils font de moy, & pour me dōner vn lieu si honorable en la plus Auguste & celebre Academie de l'Vniuers? Il est vray que lisant cette lettre, i'ay cēt fois dementy mes yeux, & me suis autāt de fois demādé si le mal qui m'y est aduenu depuis quelques mois ne me la faisoit point veoir autremēt qu'elle estoit escritte, & non pas sans raison: car d'vn costé ie voyois cet innocent ouurage de mes plus tendres annees

Responce de l'Authcur.

qui se presentoit deuant mes yeux, tout tremblant de crainte & de doute de foy-mesme: & del'autre i'oyois le favorable iugement qu'en faisoient des personnes si releuees, d'une si eminente naissance pardessus le reste des hommes, & d'une nation encore, de qui la valeur & le courage ayant des long-tēps osté l'Empire aux Romains, dispute maintenāt l'honneur des bones lettres avec tous les plus sçauāts de la terre. De sorte qu'avec raison, i'en deuois plustost craindre la cēsure qu'en attēdre la louange: Mais en cecy i'ay esprouuē que veritablemēt les princes font en terre les images viuantes des Dieux; des Dieux, dis-ie, desquels la grace preuiēt tousiours le merite, puis qu'il vous a pleu de deuācer par les vostres, non seulement celuy de mes escrits, mais de toutes mes esperances. Et cette creance m'est demeuree encore plus entiere quand i'ay veu que pour vous rendre conformes à la façon de viure de mes Bergers, vous auez voulu prendre leurs noms & leurs habits, puisqu'Apollon

Responce de l'Authour.

autresfois voulut bien garder les troupeaux d'Admeté en cette qualité, & que presque tous les autres Dieux ont bien aussi quitté le Ciel pour viure parmy nos Nymphes & nos Bergeres: & c'est bien veritablement à ce coup que ie crois mon Astree estre paruenüe à sa perfection. Puis tant de grands esprits vòulans estre de sa bergerie, il est impossible qu'ils ne l'esleuent au plus haut degré où elle puisse iamais monter. Si bien qu'au lieu que ie soulois auparauant estre en doute des imperfections qui m'y estoiēt eschappées, maintenāt assure de Bergers & de Bergeres de telle valeur, ie ne puis plus douter qu'à iamais elle ne viue comme l'vn des plus parfaits ouurages des humains. Et en cette consideration ie vois que la perfection de toute chose gist au retour qu'elle doit faire à son principe, puisque dès le commencement mes Bergers & mes Bergeres, ayans esté de grands Princes & de grandes Princesses, de tres-illustres, Seigneurs & Dames, maintenant vous leur redon-

Responce de l' Auteur.

nez le lustre que ie leur auois osté, moy en les faisant Bergers, & vous en les rendant de Bergers & Bergeres, grands Princes & grandes Princesses, comme ils souloient estre. Puis donc que cette perfection leur vient de vous, comme vostre ouurage vous estes tous obligez de le maintenir en l'honneur ou vous l'avez mis, & d'en faire vostre fait propre contre ceux qui le voudront raualer du suprême honneur où vous l'avez esleue. Mais à tant de faueurs qu'il vous a pleu me faire, est-il possible, que la derniere & plus necessaire pour m'acquitter de mon devoir me soit maintenant desniee? Le sçay que les Dieux ne se veulent point laisser veoir aux yeux des mortels, & que l'imprudente Nympe qui en eut la curiosité fut punie par Iupiter selon son merite: & que c'est peut-estre la raison pour laquelle vous m'avez caché vos noms sous ceux de Bergers: mais ie sçay biē aussi qu'Enee obtint cette grace que sa mere luy osta la nuë des yeux qui l'empeschoit de veoir les Dieux parmy les

Responce de l'Authcur.

ruines d'Iliou. Et pourquoy ne puis-je
esperer cette faueur de ceux qui m'en
ont desia fait de si grandes, afin que ie
puisse dresser mes Autels, mes vœux,
& mes sacrifices à ces Diuinitez de la
terre, qui sont mes Dieux Tutelaires?
I'espere cette grace de vous, & en
l'attendant pour ne retarder point
d'auantage la recognoissance de ce que
ie vous dois, i'imiteray ce grand Em-
pereur de qui la pieté dressa l'Autel
au Dieu Incognu, & sur cet Autel ie
sacrifieray mon obeissance, en receuãt
le nom de Celadon que vous me cõ-
mandez de prendre, & en vous offrant
non seulement cette partie d'Astree
que vous me demandez, mais tous
mes escrits & toutes mes penses. Et ie
croy bien que ce n'a pas esté sans vne
bonne consideratiõ, que vous m'avez
reseruë le nõ de Celadõ parmy vous,
non pas que ie le merite en la qualité
que vous m'escruez: mais parce que
m'estãt proposé, en la personne de ce
Berger, de faire veoir la plus pure &
la plus veritable affection qui fut ia-
mais, il ne falloit pas aimer, honorer

Responce de l'Authneur.

& reuerer des personnes si remarquables & si pleines de merite que vous estes, avec vne moins entiere ny moins parfaite affection, que celle que ce nom emporte avec soy. Ie reçoÿ d'oc grands Princes & Princesses, ce tiltre honorable que vous me donnez, non seulement pour iouÿr sous le personnage de ce Berger, des fruits qui naïstrent d'vne conuersation si douce & d'vne Academie si celebre que la vostre: Mais avec protestation que les seruices de cét Amât, ne furent iamais plus deuotieusement n'y plus fidelement rendus à la Bergere, que vous en donneront à l'aduenir ma fidelité & mon affectiõ. Vous serez tous ensemble mon Astrée, & ie trouueray assurement dans vos perfections tant de suiect d'Amour, d'honneur, & de respect; que tout ce que Celadon endure dans mes liures, & en papier pour son Astrée, ie le souffriray en effect par le desir qui ne mourra iamais en moy, de vous rendre à tous vn tres-humble & perpetuel seruice:

Responce de l' Autheur.

si bien que desormais ie n'auray point d'entretien plus doux que la memoire de ce que ie vous dois, & en cette pensee ie ne demãderay plus à la Renommee la reeompense de mes ouvrages, puis que vous m'asseurez qu'ils vous ont pleu, & cela sera cause que ie m'efforceray de rendre telle la suite de ces actions boccageres qu'elle ne dementira point son commencement: afin qu'elles ne diminuent rien du contentement que vous en avez receu. La suite que vous me demandez va veoir le iour sous vostre protection, & ce seroit sous vos noms si i'en auois la cognoissance. Quand le bruit des canons cessera, & que la douceur de la paix nous osterá l'espee de la main, i'y remettray la plume, pour donner le repos aux desirs de mes Bergers, & peut-estre à la curiosité que cet ouvrage aura fait naistre en vous. Et cependant si selon vos souhaits, mon cher Lignon, à l'imitation de ce fleuve amoureux d'Aretuse, se peut trouuer vn passage par les entrailles de la terre

Responce de l'Authcur.

pour s'aller rendre dans les lieux où se trouuent de si rares Bergers & Bergeres, ie l'estimeray infiniment heureux de couler parmy des Prouinces si fortunées que celles où de si grands Pasteurs commandent. Et ce sera bien alors, si i'ay iamais porté enuie à quelque bon-heur que ie seray enuieux du sien, où pour le moins de n'estre point appelé, comme luy, auprès de vous, ausquels ie iure par les serments qui me sont les plus saints, & les plus inuiolables, que si ie suis iamais si heureux que de cognoistre les veritables noms de ceux à qui i'ay vne obligation si estroitte, ie n'esparneray ny mon sang, ny ma vie pour leur tesmoigner que ie suis,

Souuerains Princes & Princesses,
tres-Illustres Seigneurs & Dames.

Vostre tres-humble, & tres-
affectioné seruiteur.

HONORE' DVRE'.
.



L'AVTHEVR AVX
Bergeres de Lignon.

L'Aduouë, ô mes gentiles & discrette Bergeres, qu'après m'auoir si longuement tenu compagnie durant l'oisiueté de ces six ou sept dernieres années, que la paix sembloit vouloir rendre eternelle à tous ceux qui habitoient en cette agreable contrée. Vous auez maintenant raison de vouloir retourner au lieu de vostre naissance, & y ioüyr du repos qu'il plaist au Ciel, de donner à ceux ausquels il est permis d'y passer leurs iours paisiblement, & loing des tumultueux desseins de l'insatiable Ambition. Maintenant, dis-je, que l'on n'oyt retentir de tous costez que les enclumes & les marteaux iour, & nuit employez à forger des Armes & des machines de Guerre. Que tous les attelages qu'on void rouler par les villes, ne sont plus que des Canons effroyables, & que les Alpes au lieu de neige, ne se couurent desormais que de Soldatz, qui

de Lignon.

comme des deluges viennent furieusement descendans de ces hauts rochers , dans les fertiles plaines de l'Italie , de laquelle il semble que depuis les dernieres moissons les guerets n'ayent esté semez que des dents de ce Serpent, dont les hommes au lieu de l'espy n'aïssioient tous armez & prests à combattre, tant nous voyons les Campagnes de tous costez couvertes d'un incroyable nombre de gens de Guerre. Non , non, mes cheres Bergeres , prenez hardiment le chemin de vostre retour, ie vous en dōne tout le congé que vous sçauriez desirer. Sçachant assez que des naturels si doux, & des ames si paisibles , seroient mal propres en cette saison, & en ce lieu où il n'y a plus de Temples ouverts que celuy de Ianus, & où l'on a desia changé le fer innocent des Houlettes, des Coutres, & des Charrues, en celuy de Lances, de Flesches, & de Darts homicides, Il est vray qu'à vostre départ, ie vous veux toutes conjurer par les agreables entretiens avec lesquels nous auons fait ensemble couler si doucement les heures plus inutiles, que quand vous serez en vostre heureuse patrie de Forests, & que vous vous promenez le long des agreables riués de mô cher Lignon, vous racontiez aux Nymphes, & aux belles Bergeres vos compagnes, avec quel regret ie vis esloigné d'elles, & combien m'est insupportable, la cruelle ordonnance

L'Antheur aux Bergeres

du Destin qui me bannit si rigoureusement
du lieu de ma naissance, Dites leur que vous
m'avez veu ietter cent fois des mortels sou-
spirs qui me partoient du profond du cœur,
pour ne pouuoir aller clorre les yeux où la
premiere fois ie les auois ouuertz, & rendre
le dernier souspir ou en naissant i'auois eu
la premiere fois le bon-heur de respirer. As-
seurez-les qu'en cette pensée bien souuent
vous m'avez oüy estimer heureux celuy de
qui le tombeau pouuoit estre fait du mesme
bois dont son berceau auoit esté façonné. Et
bref iurez leur ? ô mes gentilles Bergeres
que vostre seiour aupres de moy m'a esté
tres agreable, Mais plus pour la memoire
que vous m'estes allé renouuellant d'elle, &
de ces lieux tant aimez, & où mes tendres
années se sont escoulées si doucement. Et af-
fin que vous leur puissiez rendre quelque
preuue de la verité de ce que vous leur direz:
Promettez leur de ma part, & soyez assurees
que ie ne dementiray point vostre promesse.
Que les armes ne seront pas plustost tom-
bées de nos mains, qu'en mesme tem,ps si le
Ciel me conserue, ie ne reprenne la houlet-
te pour, avec eux, mener paistre les brebis
innoôtes, sans les iamais plus abandonner
que ie ne les aye conduittes au repos & à la
tranquilité que ie leur ay promise.

Et cependant pour arres de mes verita-
bles promesses, ô mes belles & cheres Ber-

de Lignon.

geres, ne soyez point parresseuses, ie vous supplie, de raconter non seulement à tous ceux qui vous voudront ouyr: mais à ces autres & à ces boccages qui m'ont si souvent receus sous leurs solitaires ombrages, & parmy leurs agreables horreurs, les doux entretiens avec lesquels nous auons essayé de tromper la longueur de ces loirs que ie disois' importuns, pour estre trop pleins de tranquillité & de repos. Ce que vous estes d'autant plus obligees de faire, que i'ay appris que l'impatience de ceux, qui n'ont pû attendre vostre retour, a semé parmy les Gaulles d'autres discours sous nostre nom, qui veritablement n'estans pas entierement supposez, peuuent toutesfois estre nommez enfans auortez, & tels que ceux ausquels la naissance trop hastee n'a pas donné le loisir de sortir au iour en la perfection qu'ils deuoient naturellement pretendre. L'Ourse, comme vous scauez, apres auoir fait ses petits, les lesche longuement, & leur donne avec la langue la perfection qu'au point de leur naissance la Nature leur auoit refusee: Les enfantements de l'esprit ne sont gueres differents à ceux de cet Animal: car s'il ne va avec le temps peu à peu polissant ce que tout à coup il a conceu, il y reste tousiours de grandes imperfections, & de remarquables deffauts: c'est pourquoy les maistres en cet art conseillent que la neuuesme annee

l'Authheur aux Bergeres

de tels enfans s'escoule dans les secrets & particuliers cabinets de ceux qui en sont les perés. Nos Anciens Gaulois nous ont voulu donner cet enseignement, à ce que nous racontent ceux qui escriuent de leurs coutumes : car ils ne souffroient que leur enfans fussent veus auprès d'eux, n'y en aucune assemblée, qu'ils n'eussent attaints pour le moins la quinzième année, ayant honte, disoient-ils, de les laisser veoir en publicq; qu'ils ne fussent capables de soustenir le personnage de leur pere. Et toutesfois cet auorton (tel le doit-on nommer) puis que n'estant pas à terme, il s'est présenté au iour & sans teste, & sans pieds, n'a laissé de rouler parmi le monde, & de se dire mon enfant. Mes cheres filles, vous auez interest en cecy, & vous devez le desaduouier pour vostre frere, cōme ie le declare n'estre point mon enfant : mais seulement vne lourde masse de chair, qui n'estoit pas encore seulement bien animee, tant s'en falloit que ce fust vn entier & parfait animal.

Ce sont les prieres que ie vous fais en vous donnant congé. Que si l'affection avec laquelle ie vous ay si soigneusement esleues vous oblige à m'aimer, priez & conjurez les Dieux Tutelaires de Forests, & particulièrement ceux des claires sources de Lignon, des prez & des boccages qu'il arrouse, qu'ils ayent soin de me r'appeller bien.

de Lignon.

toit auprès d'eux, afin qu'en vostre aimable compagnie, ie puisse gouster les douceurs de la vie que ie vous ay enseignée.

Extrait du Priuilege du Roy.



LE ROY par ses lettres patentes a permis à ROBERT FOÛET, Juré Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer tant de fois qu'il voudra, *les Cinq & Sixiesme parties de l'Astree de Meßire HONORE' D'URFE*. Et sa Majesté par les mesmes lettres, fait tres-expres ses inhibitions, & deffenses à toutes personnes quelles qu'elles soient, d'en imprimer ny vendre, & à tous estrangers d'en apporter dans ses Royaumes & pays, voire mesme d'en tenir d'autre impression que de celles dudit FOÛET, sous quelque cause ou pretexte que ce soit pendant le temps & espace de dix ans, finis & accomplis, à commencer du iour qu'il aura paracheué d'imprimer chacune desdites parties. Voulant en outre, ledit Seigneur, que l'extrait dudit Priuilege estant mis a la fin ou au commencement de chacun desdits exemplaires, il soit tenu pour deuëment signifié, à ce que nul n'ait à y cõtreuenir, sur peine de quinze cens liures d'amende, & autres portees par lesdites lettres, donnees à Fontaine-bleau, le dixiesme iour de Iuillet, mil six cents vingt cinq, & signees par le Roy en son Conseil,

LE TELLIER.



*Laisse ton burin admirable
Graueur, quite ce beau Pourtrait,
Scais tu pas que le moindre trait
D'astree, nest pas Imitable?*



LA CINQVIESME PARTIE

DE

L'ASTREE

DE MESSIRE

HONORE D'VRFE

LIVRE PREMIER.

PARCE qu'Adamas craignant quelque surprise de Polemas, auoit ordonné aux portes que de tous les estrangers qui y venoient les noms fussent escrits, & le lieu où ils alloient loger: Dés le soir mesme il fut aduertiy que Merindor & Periandre, avec Dorinde & ces autres Bergeres &

A

Bergers estoient en la maison de Clindor: mais parce qu'ils auoient passé auprès d'Amasis la plus grande partie de la nuict, il ne veid que fort tar l'aduís que les gardes de la porte luy en auoient donné. Les noms de ces deux Cheualiers ne luy estoient point incognus, & sçachant bien qu'ils estoient vassaux du Roy des Bourguignons, leur arriuee en ceste saison luy fit soupçonner que ce ne fust pour le seruice de Polemas, & n'eust esté l'heure induë, il eust, sans doute, enuoyé querir Clindor, pour entendre le sujet de leur venue, & quelle cognoissance il auoit avec eux, qui le conuiaist de les loger en sa maison. Toute la nuict il en demeura en peine, & cela fut cause qu'il reposa fort peu, & que le iour à peine commençoit de poindre lors qu'il sortit du liect & enuoya querir Clindor: mais la porte de sa chambre ne fut pas plustost ouuerte, qu'un ieune Eubage s'y presenta & demanda de parler à luy. Ce ieune homme estoit fort cogneu dans sa maison parce qu'il y auoit esté nourry, & esleué petit enfant,

aussi-tost qu'il se void seul avec luy dās sa chambre, Seigneur (luy dit-il) ie viens vous trouuer pour vne affaire qui est peut-estre de grande importance, & peut-estre aussi ne l'est pas. Mais d'autant que ce n'est pas à moy à le recognoistre, & que ie penserois estre grandement coupable si quelque chose venoit à ma cognoissance, sans vous en aduertir. Je suis venu le plus diligemment qu'il m'a esté possible, vous faire entendre qu'hyer environ sur les deux heures apres midy, des gens qui se disoient au Roy Gondebaut, vindrent à grosse troupe, & à main armee, pour enleuer vne ieune fille, qui s'estoit sauuee sur les bords de Lignon, entre Iulieu & le Temple de la bonne Deesse. Et parce qu'en mesme temps qu'ils l'emmenoient il en survint d'autres, quoy que moindres en nombre: mais beaucoup superieurs en force & en courage, qui la recoururent des mains de ces voleurs, & depuis la conduisirent en seureté en ceste ville, à ce que l'on m'a dit, avec quelques Bergers & Bergeres, il y eut vn grand

combat entr'eux, auquel en fin ceux qui la vouloient enleuer furent presque tous tuez, & ceux qui eschaperent ce fut à course de cheual.

Or, Seigneur, ie me trouuay de fortune presque en mesme temps sur le lieu, où plusieurs Druydes, Vacies & Eubages, s'assemblerent, pour ne laisser sans l'honneur de la sepulture trois Cheualiers de ceux qui auoient recouru ceste fille, & qui y estoient demeurez morts. Mais d'autât que de leurs ennemis plusieurs auoient aussi esté tuez, & mesme celuy qui les conduisoit, les Anciens trouuerent bon, pour ne les laisser deuorer aux chiens & aux loups, & ne point aussi infecter l'air, de les brusler, selon la coustume. Et parce qu'en deshabillât ce chef il me sembla qu'il y auoit quelques papiers dans sa poche, ie pensay que, peut-estre, ce seroit chose d'importance au seruice de la Nymphe: Ie fus curieux d'y mettre la main, & ie trouuay ceste lettre, (dit-il en la luy presentant) qui s'adresse, comme vous voyez, à Polemas. Et depuis cherchant plus particulièrement

dans vn ply de son hoqueton, ie trouuay encore celle-cy, (continua-t'il en luy en presentant encore vne, mais beaucoup plus petite.) Ie vins dès hyer au soir: mais les affaires qui vous ont retardé si tard au Chasteau sont cause que ie ne vous les ay pû rendre que ce matin.

Adamas alors prenant ces lettres, & voyant qu'au dessus, il y auoit à Polemas Comte des Segusiens, nostre fidele amy, iugea bien tant à cette inscription qu'au cachet que c'estoient des lettres du Roy des Bourguignons, & que sans doute il y apprendroit quelques nouvelles d'importance: toutesfois ne luy semblant pas à propos que ce jeune Eubage recogneust la meffiance qu'Amasis pouuoit auoir de Polemas, il n'en fit point de semblant, seulement il loüa sa prudence, sa fidelité, & sa diligence, & l'assura qu'il en feroit rapport à la Nymphe, afin qu'elle en eust memoire pour recognoistre en temps & lieu sa bonne volonté. Apres luy commanda de continuer de mesme en toutes les oc-

6 *La cinquiesme Partie*

casions qui se presenteroient, & sur tout d'estre secret; afin que Polemas n'ẽ fust point aduertý, de peur qu'il ne vint à s'offencer de ce qu'il luy auoit apporté des lettres qui s'adressoient à luy, & qu'il estoit necessaire toutes-fois que la Nymphe veist.

Cet Eubage estoit à peine forty de sa chambre, que Clindor arriua, duquel le Druýde apprit qui estoit Periandre & Merindor, & le subiet qui le conduisoit en ce lieu, parce que Clindor l'auoit appris d'eux dès le soir mesme lors qu'ils luy demanderent aduis de quelle sorte ils deuoient faire pour auoir audience de la Nymphe. Or reprit le Druide tout ioyeux, soudain que ces Cheualiers seront hors du liẽt, vous ferez chose tres-agreable à Amasis de les luy conduire, & cependant ie luy feray entendre quels ils sont afin qu'elles les reçoieue cõme ils le meritẽt: Et quant à Dorinde, ma Niepce Leonide l'ira trouuer, & luy dira l'heure qu'elle pourra venir au Chasteau, & à ce mot ayant sceu qu'Amasis estoit esueillee il s'en alla la trouuer.

Elle ne faisoit que sortir de sa chambre & vouloit entrer dans son cabinet pour donner ordre à quelques affaires, lors qu'Adamas luy fit entendre tout ce qu'il auoit appris de Clindor, touchant la fortune de Dorinde & le subject de la venue de Perandre & Merindor, & puis continua. Il semble, Madame, que la bonté de Taurates vous enuoye des hommes estrangers pour vous defendre de la meschanceté des vostres, car quelque intelligence qu'il y puisse auoir entre Gondebaut & cet homme de bien de Polemas, si ne faut-il point douter, que ces deux Cheualiers ne vous assistent fidellement encore qu'ils soient vassaux du Roy des Bourguignons: car ayans entrepris pour cette fille ce qu'ils ont fait contre luy, il n'en faut point entrer en doute: mais adjouste la Nymphe, vous parlez du Roy Gondebaut cōme si vous estiez biẽ assureé qu'il ne fut pas de nos amis, en auez-vous eu quelque plus grande assurance, que celle que i'ay sceuë, nullemẽt Madame, respōdit Adamas, mais ie iuge par raisõ

qu'il doit estre ainsi, car qu'elle appa-
rèce ya-t'il que Polemas qui est hōme
desprit & qui a tramé ce dessein de
loin ne se soit acquis ce Roy, si puis-
sant & qui est à vostre porte, ie l'esti-
merois le plus ignorant homme du
monde s'il auoit fait cette faute: & ie
ne croirois pas la faute moindre de vo-
stre costé, si vous ne vous prepaiez
comme si vous en estiez tres-assuree.
Car ie tiens pour certain que ie vous
apporte des lettres qui nous en oster-
ront la doute entierement. Et à ce
mot il luy tendit la premiere que l'Eu-
bage luy auoit donnee, que la Nym-
phe considera quelque temps sans dire
mot, estonnee de ce tiltre de Comte
des Segusiens que l'on donnoit à Po-
lemas, & apres luy demandant qui
escriuoit cette lettre & de qui il l'a-
uoit euë. Il respondit ie ne puis dire
asseurement de qui elle vient, si ce
n'est que le cachet est celuy de Bour-
gogne, & que le Roy Gondebaut a
accoustumé de s'en seruir, car ce Chat,
dit-il, avec ce mot, Liberté, me le fait
ainsi iuger: & de plus, que ceux qui

ont voulu enleuer cette jeune fille de laquelle ie vous ay parlé & qui ont esté tuez par ces trois Cheualiers la portoient , & a esté trouuee par vn Eubage dans leurs habits qui a esté diligent de me la remettre: Mais, Madame, prenez la peine de la veoir, car ie vous en feray veoir vne autre encore qui, ie pense, nous apprendra bien mieux ce que nous ne sçauons pas. A ce mot rompant le cachet la Nymphé leut telles paroles.

LETTRE DE GON-
debaut à Polemas.

NOstre cher Amy, si Clorante, l'un des chefs de nostre garde, a besoin de vostre ayde, faites luy paroistre l'amitié que vous portez à son Maistre: Il va pour un affaire qu'il vous communicquera, & qui est de plus d'importance qu'il ne semble pas.

10 La cinquiesme Partie

Si Polemas veut que nous le croyons nostre amy, qu'il ne permette pour quelque consideration que ce soit, que ce porteur reuienne sans que nous ayons la satisfaction que nous pretendons de son voyage.

Je voy bien, reprit Adamas, que cette lettre quoy qu'elle tesmoigne assez la bonne intelligence qui est entr'eux, toutesfois a esté escritte pour estre veuë de chacun, mais Madame, cette autre qui a esté trouuee cachee dans les habits de celuy-là mesme qui auoit celle que vous venez de lire, ou ie me trompe parlera plus clairement, & la Nymphé alors en la prenant, ie ne sçay, dit-elle, qu'elle sera celle-cy, mais il semble que la premiere n'est point trop obscure, puis que Gondobautayant cette affaire tant à cœur se contented'en escrire à Polemas, comme s'il estoit seigneur absolu de mes Estats, & le nomme Comte des Segusiens, tiltre nouueau & qui ne doit

appartenir qu'à celuy qui espouſera Galathee. Et puis voyez ce mot, faites luy paroistre l'amitié que vous portez à ſon maistre, & puis cet autre, ſi Polemas veut que nous le croyons noſtre amy, qu'il ne permette pour quelque conſideration que ce ſoit, & ce qui ſuit ; comme ſi c'eſtoit à Polemas à permettre ou à defendre quelque choſe ſans mon ſceu dans ces Prouinces, ou que pour l'amitié qu'il luy porte il deuſt clorre les yeux à ce qui ſeroit de ma volonté. Et à ce mot elle ouurit le petit billet où ils leurent telles paroles.

BILLET

De Gondebaut à Polemas.

C'Est à ce coup qu'il faut que Polemas ſoit du tout Comte des Segusiens. Je viens de ſçauoir que Clidamant eſt mort ; Lindamor grandement bleſſé, & preſque toutes ſes

12 *La cinquiesme Partie*
trouppes deffaittes. A ce coup nous
verrons si vostre courage esgale vo-
stre ambition: Et ce sera en cette oc-
casion que Gondebaut vous tesmoi-
gnera qu'il est vostre amy.

O Dieux , s'escria la Nymphé , il n'en faut plus douter , voila la trahison toute descouuerte , quelle force humaine sera celle qui nous en pourra garantir. Le Druyde alors ne iugeant pas que le peu de temps qu'ils auoient à pourueoir à leurs affaires , se deust perdre en pleurs , supplia la Nymphé de faire appeller Galathee à fin qu'elle participast aux conseils qu'il falloit prendre: Et lors qu'elle y fut venuë le Druyde s'adressant à Amasis qui estoit toute en larmes , Madame , luy dit-il , les pleurs ne seichent iamais les pleurs , il faut que ce soit la force de vostre courage qui vous fasse paroistre , non seulement grande en l'estenduë de vostre Prouince , mais en la magnanimité & generosité de vostre ame. Le grand Dieu par moy vous

promet qu'il ne vous delaissera iamais, si vous ne vous delaissez vous-mesmes, & desia ne voyez-vous des faueurs de sa preuoyance, en faisant venir Alcidon & Damon, pour leurs propres interests, tant à propos qu'il semble que vous les y ayez appelez, mais Perriandre & Merindor qui sont deux Cheualiers desquels les noms sont assez cogneus par toutes ces contrees pour estre des Principaux de la Gaule Lyonnoise, ne font-ils pas de mesme arriuez depuis hier au soir, ayans fait vn acte si genereux qu'il ne faut point douter que leurs armes & leurs courages ne s'employent librement à vostre defence. Car Madame, il faut que vous scachiez que la fille d'Arcingentorix le bon & honorable Cheualier s'estant sauuee dans vos Estats pour fuyr la tyrannie du Roy des Bourguignons, auoit esté violemment enleuee par quelques solduriers de sa garde, & sans doute eust esté ramenee à Lyon d'où elle estoit sortie desguisee n'eust esté la valeur de ces Cheualiers qui l'ont recourü & l'ont conduite

14 *La cinquiesme Partie*

en cette ville pour vous supplier de la recevoir en vostre protection. Il faut donc, Madame, que vous esperiez en la bonté de Tautates & que cependant vous fassiez paroistre qu'Amasis est non seulement Dame de toutes ces belles contrees par succession, mais beaucoup mieux par vertu & par merite. La Nymphe essuyant ses larmes & jettant les bras au col de Galathee, ma fille luy dit-elle, si le Ciel a ordonné que la ruine de nostre domination aduienne en nos iours, pour le moins resoluons-nous de ne rien faire qui soit indigne de nous, ny qui puisse faire iuger qu'elle soit aduenüe par nostre faute, & lors la prenant par la main elle s'en alla dans la chambre de Damon où elle sçauoit qu'Alcidon estoit, & les portes estans fermées Adamas par son commandement prit la parole de cette sorte.

Vous trouuerez peut estre estrange, Seigneurs oyant ce que i'ay a vous dire par le commandement de la Nymphe, que les Dieux qui vous ont enuoyez en FORESTS pour y recevoir

le remede à vos peines, que vous n'avez pû trouuer ailleurs, semblent au contraire vous auoir destinez à la conseruation de cette mesme contree que ie puis dire sur toutes malheureuse, si son bon-heur ne luy est conserué par vos armes, & par vostre courage. Et toutesfois il est vray qu'Amasis, & nous tous, n'auons plus d'esperance en la force humaine, sinon en celle qui est en vous pour nous defendre d'vne honteuse & insupportable seruitude, & que plustost qu'endurer nous voulons tous eslire & la mort & le tombeau. Cette grande Nymphe que vous voyez tant estimee & tant honnoree par toutes les Gaules, & de qui la vertu a tousiours esté sans reproche par vn profond iugement du Ciel se veoid reduitte sur le point non seulement d'estre despouillée de ses pays & de ses Estats : mais encor de se veoir rauir d'entre les bras la Nymphe Galathee sa fille, par la plus insigne trahison qui ait esté faite de nos iours. Il est vray que vostre arriuee en ce lieu tant à propos sans autre dessein que

celuy que le Ciel a fait nous donner vne tres.aisee croyance qu'il se veut seruir de vostre vertu pour la conseruation d'vne si bõne Princesse, & pour la punition des meschants qui osent tant iniustement entreprendre contre son auctorité. Ceste action, Seigneur, ne sera pas celle qui donnera le moins de lustre à vostre gloire, lors qu'elle sera racontee par toutes les Gaules: car elle est accompagnee de toutes les conditions qui la peuuent rendre honorable enuers les personnes d'estime, & de vertu, tant pour son equité, que pour la difficulté qui l'accompagne avec tant de dangers & de perils, que si ce ne sont des courages genereux comme les vostres, il n'y a pas apparence que quelqu'autre la vueille entreprendre.

Il vouloit continuer, mais Damon impatient l'interrompit. Madame, (dit-il se tournant vers la Nymphé) ie vous donne ma foy, & iure au grand Hesus de ne vous abandonner iamais que vous ne soyez hors de ceste peine, & d'employer pour vostre seruice iusques à la der-
niere

niere goutte de mon sang contre tous les hommes du monde. Et s'il faut vestir le harnois pour vostre defence, ie n'ay bleseure qui me retienne vn moment dans le lect. Alcidon reconfirma les mesmes assurances à la Nymphe avec vne telle franchise, qu'elle ny Galathee ne les pouuoient assez remercier, & sur ce propos Adamas prenant la parole, leur fit entendre tout le dessein de Polemas, & les moyens avec lesquels il pretendoit d'en venir à bout: les grands preparatifs qu'il auoit desia de longuemain tant dedans que dehors l'Estat, les intelligences avec les Princes voisins, l'authorité qu'il s'estoit finemēt vsurpee dans la contree, les moyens qu'il auoit tenus à se rendre maistre de toutes les forteresses, & à s'attirer la volōté de tous les solduriers & Ambactes, & bref qu'ayant despouillé la Nymphe & d'argent & de gens il n'y auoit rien eu qui l'eust empesché d'executer ce pernicieux dessein que la crainte qu'il auoit euë de Clidamant, & de Lindamor. Que maintenā il ne

falloit plus esperer que cette bride le retint en son deuoir , parce que le Roy des Bourguignons luy en auoit escrit la mort , comme ils pouuoient bien veoir par la lettre qui en auoit esté surprise. Et bresil n'y oublia chose qu'il creust estre à propos de leur faire sçauoir , mais quelque extreme & prompt peril que le Druide leur pût représenter ne fit que leur augmenter la volonté d'embrasser la defence de la Nymphe , & pour joindre la prudence à leur courage , s'enquirent avec quelle seureté elle demeuroit en ce lieu , & quel ordre il y auoit mis , Adamas satisfit à toutes leurs demandes , & les assura que rien ne leur manquoit que des hommes : car pour des armes il y en auoit quantité de toutes sortes dans le Chasteau. Que pour les munitions il n'y auoit qu'un mois que les bleds auoient esté coupez , de sorte que les greniers en estoient tous pleins , mais que pour les hommes il ne sçauoit où en prendre , ny de qui se fier. Je suis d'opinion , dit Alcidon , que pour

assemler des gens de guerre sans que l'on s'en apperçoive, il faudroit proposer quelques jeux, & mettre des prix, soit à tirer de l'arc, soit à l'arbaleste, car lors qu'ils seront icy nous y aurons l'œil, de telle sorte que nous les retiendrons bien en leur deuo r. Je croy, Madame adjousta Adamas que cet avertis est tres bon, car s'il y a des traistres, ce ne sont que des personnes de consideration, n'y ayant pas apparence que Polemas se soit déclaré à d'autres, & nous avons vn pretexte fort bon, car dans sept iours doit estre le sixiesme de la Lune de Juillet, iour destiné à cueillir le Guy de l'an neuf, nous dirons que vous y voulez assister pour donner occasion à plusieurs d'y venir & vous scauez que c'est la coustume que chacun y porte les armes qu'il veut pour honorer la feste, & de ceux qui viendront nous choisirons ceux qui nous sembleront les meilleurs.

Telle fut leur resolution à laquelle Adamas alla incontinent mettre ordre, & en mesme temps que Clindor arriua qui presenta la Nympe par le commandement du Druyde Merindor & Periandre. Ils furent receus d'Amasis & de Gallathee avec toute sorte de courtoisie : Et parce qu'ils luy firent entendre qu'ils auoiēt quelque chose à luy dire en particulier, les faisant asseoir aupres du liēt de Damon, elle leur dit qu'ils pouuoient parler librement deuant ces deux cheualiers, aufquels aussi bien elle ne cachoit rien : Madame, respondit Merindor, puis que vous le voulez ainsi nous n'en ferons point de difficulté, encore que nous n'ayons charge que de parler à vous seule, mais puis que vous nous le commandez, nous faisons estat de ne le dire qu'à vous, & qu'il vous plaist de l'ouir avec plusieurs oreilles, & puis il continua ainsi.

SVITTE DE L'HISTOIRE
de Dorinde.

SI les grands Princes estoient exempts des passions auxquelles les autres hommes sont subiets on pourroit les estimer des Dieux en terre, car si leur extreme puissance estoit accompagnée de ce priuilege, ie ne sçay en quoy ils seroient moindres que les Dieux, & de là vient que les immortels ne voulant que les hommes pour grands qu'ils soient se puissent esgaler à eux les soubmettent comme le reste des hommes, & peut-estre d'auantage, aux passions de mesure qui nous tourmentent. Je vous represente ces choses, Madame, à fin que quand vous entendrez ce que i'ay à vous dire vous ne blasmez les grands Princes desquels il faut que ie parle ny de foiblesse ny de peu de vertu, mais que vous estimiez que toutes ces choses ne sont que des tributs qu'ils payent de leur humanité.

Scachez donc, Madame, que le Roy Gondebaut ayant jetté les yeux sur vne jeune Dame nommee Dorinde en deuint si esperduëment amoureux que iamais l'affection qu'il auoit portee à Criseide la belle Transalpine n'auoit esgalé la grandeur de cette amour. Cette Dorinde estoit fille d'Arcingentorix l'vne des plus illustres races de la Gaule Lyonnoise; mais comme vne grande beauté est sujette d'estre veuë & aimée de plusieurs, il aduint que quantité de personnes tournerent les yeux & le cœur vers elle, & entre les autres le Prince Sigismond qui depuis peu estant demeuré veuf ne pût s'empescher d'aymer ce que presque chacun admiroit, & toutefois & l'amour du pere & celle du fils fut conduite si secrettement qu'on demeura long-temps, sans que ny eux l'vn de l'autre, ny autres personnes s'en apperceussent. Mais d'autant que Dorinde, comme ie croy, receuoit l'amour du Prince Sigismond plus fauorablement que

celle du Roy , il fallut en fin que la jalousie fist son effect en ces deux grands Princes. Je veux dire que le pere s'estant apperceu de la recherche du fils, & le fils de celle du pere: ny l'un ny l'autre ne pouvant supporter vntel competeur, Dorinde fut contrainte de fortifier l'un des partis , par son consentement. Elle se tourna doncques du costé de Sigismond avec vne si entiere resolution que celui qui manioit cette affaire pour le Roy eut commandement d'elle de n'en plus parler si le Roy ne se resoluoit à tenir ce qu'il luy auoit promis : mais d'autant que la promesse estoit suiuiue de trop d'importance : Car à ce que i'ay pû entendre , Ardilan (ainsi s'appelloit celui que le Roy y auoit employé pour engager cette belle fille) luy auoit donnée parole de mariage , quoy que ce ne fust pas peut-estre le dessein de son maistre. Cet homme voyant toute sa negotiation en si mauuais

terme creut que quelque nouvelle amour en estoit cause , & comme il estoit fin & rusé , il descouurit peu apres l'affection du Prince Sigismond, de laquelle pour sa descharge , il donna soudain aduis au Roy, qui en receut vn si grand desplaisir qu'il faillit d'en arriuer beaucoup de mal-heur en sa maison. En fin le Roy pour se vanger , & d'elle & du Prince son fils se resolut de la faire marier ou de bonne volonté ou par force à quelqu'vn de la Cour, dequoy Sigismond estant aduerty & ne pouuant souffrir qu'on fist vn tel outrage à la personne qu'il aimoit & qu'il honnoroit le plus , il l'alla trouuer dans son logis , car de fortune le pere de Dorinde mourut en mesmetemps, & il luy fut permis de sortir de la Cour où elle estoit nourrie auprès de la Princesse Clotilde pour donner ordre aux affaires de sa maison. Il l'alla donc trouuer, dis-je en son logis , & luy faisant entendre la force que le Roy

luy vouloit faire , ils resolurent ensemble de sortir hors des Estats de Gondebaut , & pour n'estre point cognus, de se reueſtir d'autres habits, & conſulter l'Oracle de Venus, pour ſçauoir où ils iroient. Le Prince ne deuoit auoir avec luy qu'vn jeune homme nommé Ceraſte, auquel il ſe fioit grandement : & elle vne fille qu'elle a nourrie il y a long-temps, & de la fidelité de laquelle elle ne pouuoit plus douter. Ceraſte deuoit conduire des cheuaux pour tous quatre, en vn certain lieu qu'ils auoient choiſy auprès de la ville: Et le Prince avec elle & Darinee, (c'eſt ainſi que la fille qui la ſert ſe nomme) deuoient ſortir, & aller à pied iuſques où Ceraſte les attendoit. Mais combien eſt-il mal-ayſé de clorre les yeux à vn Amant, à qui la jalouſie les tient ouuerts? Le Roy, ou Ardilan, ou pluſtoſt tous les deux, auoient mis ſecrettement des eſpies autour du Prince & de Dorinde: cela fut cauſe qu'ils aperceurent que Sigifmond alloit vn

soir vers Dorinde, & quoy qu'il n'eust mené avec luy que fort peu de gens, si est-ce que l'un de ceux qui prenoient garde à ses actions, ne laissa d'entrer dās le logis, avec les autres, qui ne s'en prirent garde, le pensant estre des domestiques de Dorinde, tant il faisoit l'asseuré. Celuy-cy veid que le Prince parla avec toute modestie & respect à ceste Dame, & qu'au commencement tous ses discours n'estoient que pour se condouloir de la mort d'Arcingentorix, pere de ceste belle fille. Apres parlant vn peu plus bas, il remarqua qu'il estoit en grande colere: car les actions qu'il faisoit des mains & du reste du corps, le luy firent cognoistre, quoy qu'il n'en püst ouir vne seule parole, sinon lors qu'il luy donna le bon-soir, qu'il releua de fortune vn peu plus la voix, en proferant ces mots, N'y faillez pas de vostre costé, & assurez-vous que ie m'y trouueray. Ces paroles furent bien remarquées, & incontinent rapportees au Roy, qui entrant en vne

doute plus grande, donna charge à quelques-vns de ses plus affidez de veiller, de forte les actions de Sigismond, qu'ils peussent decouvrir son dessein. Et Ardilan, qui n'aymoit pas beaucoup ce jeune Prince, se resolut de ne point dormir toutes les nuits, pour en decouvrir quelque chose. Il veid donc que le matin Ceraсте estoit monté à cheval, & en faisoit conduire trois par certains ieunes garçons. Il manda soudain aux portes, de la part du Roy, de ne le point laisser sortir, & courut cependant en aduertir Gondebaut, qui en mesme temps iugea que ces trois cheuax estoient pour le Prince Sigismond, Dorinde & Darinee, & que sans doute ils s'en vouloient aller ensemble. Cela fut cause que promptement il commanda de fermer les portes de la ville, & s'en fit apporter les clefs, & en mesme temps fit tendre les chaisnes en haut & en bas de l'arar, & puis

& puis manda aux Princes Sigismond & Godomar qu'ils le vissent trouuer. De fortune celuy qui alla vers Sigismond, fut ce prudent & sage Auite, qui auoit esté son Gouverneur: Mais le commandement du Roy ne pût estre si-tost aux portes que desia Dorindene fust sortie, parce que la ville estant fort grande, auant que celuy qui en auoit la charge eust esté d'vne porte à l'autre, elle qui auoit esté diligente plus que le Prince, ou, pour mieux dire, qui auoit moins eu de peine de se cacher, & de mesler ses domestiques, estoit desia bien esloignee quand ce commandement fut executé. Lors que le prudent Auite entra dans la chambre du Prince, il cogneut bien que sa presence luy estoit ennuyeuse, & qu'il estoit en peine de mettre son dessein en effet: Car le Roy le luy auoit déclaré. Et d'autant que ce sage Gouverneur aymoit d'vne amour paternelle Sigismond: Seigneur, (luy dit-il le tirant vn peu à part:) Ie viens vous aduertir que vostre entreprise est descouuerte, & que

l'ay plus de regret de ce que le Roy le sçait, que non pas de ce qu'elle est rompue. Et de quelle entreprise, respondit le Prince froidement, voulez vous parler? Si nous estions, repliqua-il, en lieu ou l'on ne püst remarquer si bien nos actions, ie la vous dirois. Le Prince alors qui auoit vne grande creance en la preud'homie & fidelité de cet homme, entra à moitié vestu dans son cabinet avec luy. Et lors Auite reprit ainsi la parole, Seigneur, le Roy m'a commandé de vous venir dire de sa part qu'il desire de parler à vous & au Prince Godomar vostre frere, & cependant a commandé de fermer les portes de la ville, & s'en est fait remettre les clefs. Iugez, Seigneur s'il sçait vostre dessein. Mon dessein, reprit le Prince, & quel pense-t'il qu'il soit? Il a opinion, respondit Auite, que vous voulez vous-en aller hors deses Estats avec Dorinde. Et qui luy a donné cette opinion? adionsta le Prince. Plusieurs & diuerses cognoissances qu'il en a eues, respondit-il. Car il sçait que vous aymez ceste fille, ie ne

le luy ay pas caché, (respondit le Prince, ny à qui l'a voulu sçauoir. Mais est-il defendu d'aymer dans ses Estats? Il n'est pas defendu, (repliqua-t'il) mais il a pris encore dauantage, car il a sceu que vous la vouliez espouser. Si cela est, & qu'il soit bon pere, il deuroit me donner, & non pas m'oster ce contentement. Il est vray, (adjousta le sage Auite) si vous estiez vne personne priuee. Mais ne sçaez-vous pas, Seigneur, que comme tout le peuple d'un Royaume n'est pas à soy, mais au Roy qui le gouerne: de mesme le Roy est à tout le peuple. Les grands Princes, comme vous estes, ne se marient iamais pour leur seul plaisir: mais pour le bien & la grandeur, ou la seureté de leurs Estats. Auez-vous iamais veu (repliqua Sigismond) sacrifier deux fois vne mesme victime? Ce n'est pas la coustume, (respondit Auite.) Et pourquoy donc me veut le Roy sacrifier deux fois au bien de ses Estats, puisque desia ie le fus quand il me fit espouser la

filles du Roy des Ostrogots. Ce qui est permis aux femmes, le doit bien estre aux hommes. Les femmes, la premiere fois, se marient par obeissance, & la seconde par election. Seigneur, (reprit le prudent Gouverneur) iamais personne qui est sujette à la domination d'un superieur, ne doit dire, Je veux, & ie ne veux pas. Cela est bon (respondit Sigismond) pour ceux qui sont nays sujets seulement: mais quant à moy ie suis nay fils de Roy. Confessant (repliqua-t'il) que vous estes fils du Roy, vous aduoüiez donc que le Roy est vostre pere: Et qu'est-ce que l'enfant ne doit pas à son pere? Seigneur, permettez-moy de vous dire, que la Loy porte que le pere peut mesme vendre son fils en sa necessité. Les Loix (interrompit le Prince) sont des toiles d'araigne, qui retiennent les petites mouches: mais les grosses les rompent aysement. Vovez-vous, mon pere, (car c'estoit ainsi qu'il l'auoit tousiours nommé depuis qu'il auoit esté son

Gouverneur) ie vous en parleray franchement : Il est vray que i'aymé ceste fille , & que iamais ien'en espouferay d'autre. Or le Roy pense la forcer à des injustes nopces , ie ne le souffriray iamais : Et c'est pourquoy ie vous aduouë franchement que nous auons fait resolution de fuir la domination d'un Prince si violent , & ayant si peu d'esgard à l'equité. Et si vous me voulez obliger , comme i'ay tousiours recogneu que c'estoit vostre dessein , facilitez , ie vous supplie , nostre depart : car i'y suis resolu comme à mourir vne fois. Le sage & prudent Auite cognoissant bien qu'il n'estoit pas temps de le presser d'auantage , n'y de luy remonstrer l'erreur qu'il faisoit : Seigneur, (luy dit-il) les choses qui sont prises hors de leur temps , ne viennent iamais à la perfection que l'on desire : Ce dessein que vous auez , vne autrefois se pourroit accomplir : mais maintenant il n'est pas de saison ; car il faudroit pouuoir voler , pour fortir hors d'une ville dont les portes sont fermées , & où
chacun

chacun est en garde. Et pour vous monstrier que ie dis vray, Ceraſte n'a pû sortir ny vos cheuaux auſſi. O Dieu s'eſcria le Prince! Et que fera deuenue Dorinde? A ce mot Ceraſte entra dans le cabinet, & voyant qu'Auite y eſtoit en voulut reſſortir, mais le Prince l'appella. Non non, Ceraſte, venez & parlez librement deuant Auite. Il deſire autant mon contentement que ie ſçauois faire. Ceraſte alors tout triſte: Seigneur, reſpondit-il, i'ay eſté avec les cheuaux à la porte de Venus, mais on ne m'a point voulu laiſſer ſortir. Et parce que i'ay creu que peut-eſtre l'on ne m'en feroit point de difficulté à celle d'en haut le Arar, ie m'y en ſuis allé: mais en meſme temps i'ay trouué que l'on la fermoit, & que l'on portoit les clefs au Roy. O Dieu! Et Dorinde? dit le Prince. Seigneur, reſpondit-il, ie n'en ay point eu de nouuelles. Or Ceraſte, allez, reprit le Prince, le plus viſte que vous pourrez en ſon logis, & ſi elle y eſt encores dites luy qu'elle n'en bouge qu'elle n'ait de mes nouuelles, & m'en rende

responſe. Et lors ſe tournant vers le ſage Auite: Mon pere, luy dit-il, ie preuoy que i'auray bien affaire de voſtre bon conſeil. Seigneur, luy reſpondit-il, ſ'il y en a en moy, ie vous aſſeure qu'il ne vous fera point eſpargné, & non pas ſeulement le conſeil, mais ny la vie meſme, quãd elle ſera vtile pour voſtre ſeruiſe. Mais, Seigneur, le Roy vous demande, quelle reſponce luy feront nous? Le Roy, dit-il, me traite de ſorte, que ie ne ſçay comme ie m'y dois conduire. Souuenez-vous, Seigneur, que vous ſerez touſiours eſtimé de chacun de luy rendre les deuoirs de fils, & que l'abus d'vn autre ne nous peut pas exempter de faire ce que nous deuons. Le grand Tautates, qui eſt le Pere vniuerſel de tous les hommes, eſt grandemēt partial pour les peres particuliers: Et c'eſt pourquoy il n'y a rien en quoy il promette vne plus grande recompence ſur la terre, qu'en l'obeiſſance que l'enfant rend à ſon pere. Souuenez-vous, comme ie vous ay dit ſi ſouuent, qu'vn hōme de bien ne doit pas ſeu-

lement suiure la vertu aux choses qui luy plaisent, & qui sont aysées; mais beaucoup plus aux difficilles, & en celles qui semblent luy rapporter de l'incommodité, & du desplaisir: car autrement les animaux qui se laissent emporter aux sens, & qui n'ont point d'autre lumiere que celle de leur appetit, pourroient estre aussi vertueux que les hommes, puis qu'aux choses qui leur plaisent ils y sont aussi prompts, & plus encore que nous ne sçaurions estre: Mais en ce qui nous contrarie, c'est en quoy nous faisons voir que nous sommes raisonnables, & non pas sensuels. Or, Seigneur ayez deuant les yeux ceste consideration, & dittes, lors que vous irez trouuer le Roy: Je veux luy rendre ce deuoir & ce respect, encore qu'il contrarie à mes desirs, parce qu'il est le Roy, & qu'il est mon pere: & vous verrez que le Ciel recognoistra par des graces infinies ceste obeissance & ce respect que vous luy rendrez. Mon pere, reprit Sigismond, ie vous accorde

de faire tout ce que vous voudrez: Mais si le Roy veut marier par force Dorinde, ie vous declare que ie ne le souffriray pas, & que i'ayme mieux rendre à mon pere ce qu'il m'a donné, qui est la vie, que non pas de souffrir vne telle indignité. Non, non, Seigneur, (respondit le prudent Gouverneur) le Roy en pourra bien faire semblant: mais en effet il n'oseroit, les loix sont contraires à ceste force. Tant s'en faut (dit le Prince) il se fonde sur vne loy, qui dit, Que le pere ayant promis sa fille à quelqu'un, s'il vient à mourir auant qu'effectuer le mariage, la fille ne peut disposer autrement d'elle: & si elle se marie à quelqu'autre, ils doiuent estre tous deux remis au pouuoir de celuy à qui le pere l'auoit promise, pour en faire ce qu'il luy plaira. Et qu'a affaire ceste loy avec Dorinde, dit Auite? Beaucoup, respondit le Prince, au moins à ce qu'ils disent: Car Arcingentorix l'auoit promise à Periandre, à Bellimarte, & à Merindor. Elle n'auoit pas faite de marys, repliqua Auite: mais

d'autant qu'il est impossible qu'elle soit donnée à trois, la promesse est nulle. Mais, Seigneur, il faut que vous sçachiez que les promesses d'ot la loy parle, sont celles dont il y a quelque chose par escrit: car de celle que l'on dit n'estre que de parole, nous n'en faisons point d'estat: autrement ceste loy causeroit de trop grands abus: car apres la mort d'un pere, celuy qui le voudroit en espouferoit la fille, en disant, Il me l'auoit promise. Mais, outre cela, i'ay ouï dire que Merindor & Periandre, durant la vie du pere, se sont eux-mesmes desdits de ce mariage, & que Bellimarte estant marié auparauant, auoit failly de l'espoufer, n'eust esté que sa femme suruint. Toutes ces promesses ont esté réduës nulles du viuant du pere, & l'on en peut bien faire peur à Dorinde & à vous: mais il ne se trouuera point de Iuge qui les approuue. O mon pere, repritle Prince, que si i'eusse parlé à vous auant que prendre la resolution que i'auois faite de nous en aller, nous en eussions bien pris vne meilleure.

A ce mot Ceraſte reuint, qui fit entendre au Prince que Dorinde n'eſtoit plus en ſon logis, & qu'eſtant entré dans ſa chambre il auoit trouué vne lettre ſur ſa table, qu'il presenta au Prince. O Dieux! dit-il, & où ſera-t'elle allée? Il n'y a point de doute, dit Ceraſte, qu'elle eſt ſortie de la ville: car ſi elle auoit trouué la porte fermee, elle ſ'en ſeroit reuenüë en ſon logis. Auite cependant ayant ouuert la lettre, que le Prince luy auoit remiſe, ils lurent qu'elle eſtoit telle.

LETTRE DE DORINDE à la Princeſſe Clotilde.

NE pardonnez-vous pas, Madame, à ceſte infortunee, à qui ſon malheur fait cõmettre la faute de vous laiſſer ſans voſtre congé? Je m'en irois la plus perduë de la terre, ſi ie n'eſperois que la bonté & la ſageſſe que le Ciel a miſes en vous, vous ferõent non ſeulement me remettre ceſte erreur, mais vous contraindront encore d'ac-

cōpagner m^o v^o yage de quelques larmes de cōpassion : mesme quand vous cōsidererez que la fuitte seule me reste pour me defēdre de la violēce que l'on me veut faire. Helas! Madame, se deuoit-il pas contēter des trōperies qu'il m'auoit voulu faire, sans adjouster à ceste trahison vne si grande injustice. I'oiray dire, & ie l'espere ainsi; car les Dieux sont trop equitables, que cōme par des injustes nopces il m'a voulu faire sentir son injustice, par vn iuste mariage aussi ils luy osterōt le pouuoir duquel il abuse maintenant. Cependant ie m'en esloigne avec raison, puis qu'estant née libre, il me doit bien estre permis de fuir vne si cruelle seruitude. Vous iurant par les extremes obligatiōs que ie vous ay, que de tout ce que ie laisse icy, ie ne regrette que la Princesse Clotilde, tant pour m'esloigner de son seruice que pour

la scauoir en vn lieu où ie crains que les pechez d'autruy ne l'enueloppent, quoy qu'innocente, dans la fureur des chastimens qui leur sont preparez.

Cette lettre, dit incontinent Auite, est tres-bonne pour la descharge de la Princesse, si de fortune Dorinde s'en est allée: & ie suis d'aduis qu'on la garde iusques à ce qu'on sçache d'asseurance la verité: & puis il faut qu'elle soit plustost portee au Roy qu'à la Princesse, pour oster toute sorte de soupçon. Et pour cet effet il faut mettre quelque cachet incogneu, & la reporter où elle estoit, afin que ceux que sans doute le Roy y enuoyra, la trouuent, & la luy portent. Mais cependant, Seigneur, ie suis d'aduis que vous alliez vers Gondebaut sans faire semblant de rien, & s'il demãde à Ceraste où il vouloit conduire ces cheuaux, qu'il respõde que vous vouliez aller courre le Cerf, & qu'il les conduisoit à vn relais: & pour mieux couvrir ceste feinte, il sera bien à propos que vous preniez vn habit de chasse.

Toutes choses furent faites comme Auite auoit discouru, & Ceraſte rapporta la lettre bien cachetee ſur la table de Dorinde, cepẽdant que le Prince ſ'habilla, & incontinent apres ſ'en alla trouuer le Roy, accõpagnẽ d'vne grande quantitẽ de Cheualiers, qui ayans veu des gens armez plus que de couſtume, marcher par la ville, & oyans dire que les portes eſtoient fermees, ſ'eſtoient rangez à ſon logis pour receuoir ſes commandemens, d'autant que ſa vertu & ſa bontẽ le faiſoient aymer de tous.

Auſſi-toſt que le Roy le veid en cet habit, il luy demanda pourquoy il eſtoit ainſi veſtu? Pour courre le Cerf, dit-il, Seigneur, & i'eſtois preſt à monter à cheual, quand Auite m'a fait ſcauoir que vous me demãdiez. I'ay opinion, reſpondit le Roy en ſouſſiant, que vous vouliez pluſtoſt courre vne Biche qu'vn Cerf. Le Prince, ſans faire ſemblant de l'entendre: Si mes Veneurs, dit-il, ſe fuſſent trompez, il fuſt peut-eſtre bien arriuẽ que i'euſſe couru l'vn pour l'autre: mais ce n'eſtoit

pas mon intention. Or, interrompit le Roy, i'ay cōmandé que les portes se tinssent fermées, & que quelques gēs armez marchassent par les ruës, pour des nouvelles que i'ay euës qui m'ont mis en peine, & desquelles ie vous veux faire part. Et pour cet effect, dit-il, entrons dans ce cabinet: & à ce mot il s'y en alla, & n'appella que les Princes Sigismond & Godomar, & le prudent Auite.

A peine la porte estoit elle fermée, qu' Ardilan y heurta, & Auite, par cōmandement du Roy, alla voir qui c'estoit: Aussi-tost que le Roy le veid, il l'alla trouuer, & le Prince prit bien garde qu' Ardilan parloit au Roy avec vn visage estōné: mais il n'en pût oïr vne seule parole; car il parloit bas. Leurs discours furent assez longs, à la fin duquel il donna vne lettre au Roy, & puis s'en alla. Gōdebaut alors tout enflâmé de colere, cōme l'on pouuoit iuger à la couleur du visage, & à ses yeux, où elle se pouuoit presque lire, se vint r'asseoir en sa chaire, & montrāt la lettre qu'il auoit euë d' Ardilan:

Voicy des nouvelles, dit-il, de vostre chasse, voyons vn peu quel rapport l'on vous en fait: Et lors la tendant au prudent Auite, qui la recogneut bien-tost, il luy commanda de la lire tout haut, ce qu'il fit, adoucissant toutes-fois en la lisant, le mieux qu'il pouuoit les lieux qui estoient les plus picquants.

Que vous en semble, Sigismond, reprit alors Gondebaut? n'ay-je pas eu raison quand i'ay dit que vous vouliez courre vne Biche? Auez-vous opinion qu'il y ait vn de vos desseins qui ne me soit cogneu? Pensez-vous que i'aye ignoré la folie de vostre affection, ny iusques à quel terme elle est paruenüe? Et toutesfois, parce que i'ay faict semblant d'estre sourd à ce qu'on m'en a dict, & de n'auoir point d'yeux à veoir ce que tout le monde voyoit, ceste souffrance vous a faict mescognoistre ce que vous me deuez, & ce que vous deuez à vous mesmes. Seigneur, respondit le Prince, quand il vous plaira

d'ouyr mes raisons, sans que vous soyez preoccupé de passion, vous ne me jugerez pas si coupable que l'on a eu la hardiesse de me depeindre. Il est impossible, reprit Gondebaut, que ie n'aye de la passion pour vne chose qui vous touche si fort: car encore que vos actiōs me fassent paroistre le peu de naturel que vous auez pour moy, ie ne puis toutesfois me depouiller de celuy que doit auoir vn pere: Mais voyez combien vous estes deceu en ce que vous croyez de ma passion, ie voudrois pour la moitié de mō Estat que i'eusse le tort, & que vous eussiez la raison. I'aymerois mieux qu'on remarquaſt en moy de la faute, que non pas en vous: car pour moy i'ay tantost finy le cours que les destinees m'ont donné à viure, & pource qui m'en reste, il importe fort peu quelle opinion l'on ait de moy: mais vous qui ne faites que de commencer la carriere que ie m'en vay finissant, O Sigismond, si vous sçauiez combien la reputation vous importe, vous estimeriez la perte que vous en faites en ceste occa-

tion, plus grande qu'autre que vous puissiez faire de vostre vie. Seigneur, reprit le Prince, ie sçay bien que ie ne sçauois iamais satisfaire à la moindre obligation que ie vous ay: mais quand il n'y en auroit que celle-cy, il faudroit que i'en perdisse toute esperance. Il est vray que ie voudrois bien vous supplier d'augmenter encore ceste obligation, en me disant en quoy i'ay bleffé ceste reputation que i'ay tousiours eu si chere, afin que i'essayasse par quelque moyen d'en guerir la playe. Vous auez assez de iugement, respondit le Roy, pour le cognoistre, sans que l'on vous le die: mais puis que vous desirez le sçauoir de ma bouche, n'est-il pas vray que vous aymez Dorinde? Il est vray, Seigneur, respõdit-il, que ie l'ayme: mais ie n'ay iamais creu que ce fust vne action honteuse d'aymer vne belle & sage fille. Mais, adjousta le Roy, elle n'est pas de vostre qualité. Si les Roys & les Princes, repliqua-t'il, ne deuoient aymer que des Reynes & des Princesses, i'aurois, à la verité failly: mais encore ceste erreur auroit esté cõmise

par exemple. Encore , reprit le Roy, qu'il fust permis à ceux qui nous ressembent d'aymer des personnes de moindre qualité, cela toutesfois ne doit iamais passer si auant que l'on les vueille espouser : Car auez-vous opinion que quand ie parlois de mariage à Cryseide, ce fust mon intention ? Or quant à moy, dit le Prince, i'aduouë que s'il m'aduiet de promettre iamais mariage, ie le tiendray aussi religieusement, que si tous les Druydes de la Gaule m'y auoient obligé. Et quoy, s'escria Gondebaut, vous voulez donc espouser Dörinde. Ah, Seigneur, respondit froidemēt le Prince, ce n'est pas ce que ie dis : mais si faiçt bien que si ie luy auois promis ie le tiendrois, quand ie deurois estre le plus pauvre Cheualier de vostre Royaume. Le Roy alors enfonçant son chappeau: Vous ne le luy auez pas promis, dit-il, & ie sçay d'assurance que cela est. Seigneur, respondit le Prince, on vous a mal aduertiy. Il est biē vray que ie luy ay dit que si i'estois en ma puissance, ie l'espouserois : Et si

en cela ie n'ay fait paroistre le respect que ie vous veulx rendre, ie m'en remets à vous mesme. Mais si vous me permettez que ie me pleigne de vous, ie le feray bien iustement auëc vostre congé. O Dieux! interrompit le Roy, vous auez le courage, Sigismōd, d'espouser vne fille de ceste condition, & vous me demãdez en quoy vous auez blessé vostre reputation. Ah! que i'y mettray vn tel remede, que i'empeschery bien que semblables impertinences n'ariuerōt iamais. Et à ce mot il se leua, & luy commanda d'aller en son logis, & y attendre ses commandemens. Le Prince gros de deuit partit sans luy rien repliquer.

Leurs discours auoient esté si longs, qu'auant qu'ils se separassent, le Soleil cōmençoit desia à baisser, & de fortune le Prince se retirant en son logis, il veid venir le long de la ruë vne grande foulë de peuple, qui fut cause qu'il s'arresta, comme si le cœur luy disoit que ce seroit peut-estre Dorinde, que l'on auroit trouuee, & que l'on ramenoit. Sa doute ne fut pas entieremēt vraye: car il apperceut Darinee

qu'il recognut pluſtoſt à l'habit qu'au viſage, d'autant qu'il ſçauoit que Dorinde & elle deuoient eſtre veſtuës de ceſte ſorte. Et elle ſ'eſtoit de telle façon ſali le viſage, pour n'eſtre cogneuë que ie ne ſçay cōme ceux qui la prirent l'auoient peu recognoiſtre. Auffi toſt que le Prince la veid, il alla vers elle, la prit par le bras, & d'auctorité l'emmena en ſon logis. Ceſte pauvre fille trēbloit de telle ſorte, qu'elle en faiſoit pitié à ceux qui la voyoient: mais quand elle fut dans la chābre du Prince, & qu'avec pluſieurs diſcours de Sigismond elle ſe fut raffeuree. O Dieux dit-elle, Seigneur, & que penſez-vous que deuienne ma Maĩtreſſe? Et où eſt-elle, dit incontinent le Prince? Au Pont, reſpōdit-elle, où vous luy aſſeuraſtes que vous vous trouueriez. Et qui eſt avec elle, adjouſta le Prince? Helas, dit-elle avec les larmes aux yeux, & ioignant les mains, elle eſt toute ſeule, & ſi quelque Deĩté de ces boccages n'a pitié d'elle, ie ne ſçay ce qu'elle deuiēdra. Et pourquoy, reprit le Prince, l'as-tu abandonnee? Sçachez, Seigneur,

Seigneur, adjousta-t'elle, que nous nous sommes leuees de fort grãd matin, auons consulté l'Oracle de Venus aussi-tost qu'il a esté iour, & voyãt que l'heure que vous nous auiez dõnee se passoit, nous auõs creu que vous estiez au pont, où les cheuaux se deuoient trouuer: Nous y sommes allees, & n'y trouuãt personne, Madame m'a commandé de me mettre sur le chemin par où vous deuez venir, & de fortune i'ay esté rencõtré par ceux des mains desquels vous m'auiez ostee, qui me voyant seule & le visage si barbouillé, au commencement se font voulu moquer de moy. En fin l'vn d'ètr'eux me regardant de plus près m'a par mal-heur recogneuë, & sans vous, Seigneur, m'alloient mettre dans des cachots si estranges que i'estois desia morte de peur: Par les chemins ils m'ont fait plusieurs demandes pour sçauoir où estoit Dorinde, mais i'ay tousiours dit qu'elle auoit passé d'vn autre costé expressement afin qu'aux portes nous ne fussions recognuës l'vne par l'autre, & qui ne l'ayãt point trou-

uee où nous-nous estiōs dōné le lieu pour nous attendre ie m'en reuenois en la ville la chercher, & de fortune quand i'ay esté à la porte quelques vns qui nous auoient veuës sortir ensemble m'ont recognuë, & Ardilan qui y estoit avec les clefs de la porte que l'on disoit que le Roy luy auoit donnees m'a fait des reproches incroyables avec des parolles telles contre l'honneur de Dorinde que ie ne les oublieray iamais qu'il n'en soit chastié: mais Seigneur, voyez ie vous supplie, quand la fortune veut ruiner vne affaire comme elle fait auenir toutes les choses qui en ont le pouuoir. Ainsi que ce traistre d'Ardilan parloit à moy de cette sorte vn de ceux qui seruent au Temple de Venus a dit tout haut ce matin, celle-là avec vne autre vestuë de mesme façon est venuë consulter nostre Oracle. Ardilan qui l'a ouya esté incontinent curieux de sçauoir ce qui nous auoit esté respondu. Je ne sçauois pas bien vous le dire, a-t'il repliqué, mais ie me fouuiens fort bien que l'Oracle

leur a dit qu'en FORESTS ils trouue-
roient le remede qu'elles cher-
choient. I'ay veu qu'en mesme temps
ce meschant est party & s'en est allé
en diligence du costé de la maison
du Roy. Mais Dorinde, reprit le
Prince qu'est-elle deuenüe ? Helas !
Seigneur, dit Darinee, que vous scau-
rois-je dire sinon que ie l'ay laissée à
ce Pont cachee dans des buissons
qui sont delà le ruisseau. O Dieux !
s'escria le Prince, quelque Loup
la deuorera. O cruel pere ! si toutes-
fois ie te dois encor donner ce nom ?
Est-il possible que tu ayes le coura-
ge de me faire mourir si cruelle-
ment, & à ce mot s'estant teu avec
vn grand souspir, il se promena quel-
que temps par la chambre, & puis se
tournant vers Darinee il luy com-
manda de s'en aller en la maison de
Dorinde aussi-tost qu'il seroit nuict,
& qu'elle n'eust peur de rien : qu'il
voudroit que sa maistresse fust
aussi bien dans la ville comme el-
le, & en mesme temps il commanda à

Ceraste del'y accōpagner sur le soir.

Presque en mesme temps le Prince Godomar & le prudent Auite entrerent dans sa chambre & luy dirēt l'extreme colere du Roy, ayant sceu qu'il auoit recouruë cette fille d'entre les mains de ceux qui la luy conduisoient. Mon pere, dit le Prince au sage Auite, ie vous prie de dire au Roy qu'il s'asseure que iamais personne ne fera desplaisir à Dorinde, ou à ce qui luy appartient, que ie ne mette la vie pour l'en faire repentir, horsmis le Roy. Qu'il ne trouue donc point estrange ce que i'ay fait. Que quant à cette fille elle est aussi assuree entre mes mains qu'entre celles de ces coquins qui la traittoient si mal. Que quand il la voudra ie la luy meneray. Qu'au reste ie le supplie de ne s'en mettre plus en peine, car c'est moy qui ay fait faire à Dorinde tout ce qu'elle a entrepris. Qu'il m'a empesché de la suiure, mais que s'il aduient quelque mal à cette belle fille, il fasse estat de n'auoir plus de fils en moy : car ie proteste que ie

ne le veulx plus estre ! O Seigneur , re-
prit Auite , est-il possible que la pas-
sion ait vne telle puissance sur vous.
Ne vous plaist-il pas vous souuenir
qui vous estes , & ce que vous-vous
deuez ? Mon pere , interrrompit le
Prince , ie ne sçay plus ce que ie suis,
mais ie sçay bien qui ie voudrois estre,
Que plüst à Dieu , que la mort m'eust
enfermé dans le tombeau de mes pe-
res il y a dixans. Et lors se promenant
à grand pas il demeura long-temps
ne faisant de temps en temps que
soupirer, de telle sorte qu'il sembloit
que l'ame luy düst partir du corps.

Le jeune Prince Godomar qui ai-
moit cherement son frere s'appro-
chant du sage Gouverneur le supplia
d'aller vers le Roy pour addoucir sa
colere le plus qu'il pourroit , & que
luy cependant essayeroit de remet-
tre Sigismond le mieux qu'il luy seroit
possible , & cela luy disoit-il fort bas.
Je le dis d'autant que ie crains que le
Roy par le Conseil de ce meschant
homme d'Ardilan , ne se resoluë à
quelque violence , si vous n'y pour-

uoyez par vos sages remonstrances. A-
uite qui iugea qu'il parloit avec beau-
coup de prudence s'y en alla sans rien
dire d'auantage au Prince, de qui la co-
lere estoit paruenüe à vn tel point
qu'il ne voyoit presque ce qui luy
estoit deuant les yeux. Lors qu'ils furent
seuls le jeune Godomar ferma la por-
te, & puis s'approchant de luy apres
auoir fait deux ou troistours sans par-
ler, en fin il luy dit, Vous croirez bien
mõ frere que ie souffre avec vne peine
extreme le desplaisir que vous auez:
mais ie veux que vous m'obligiez en
cecy de vous seruir de moy tout ainsi
que vous feriez de vous-mesme, & ne
pensez point que ie fasse consideratiõ
quelcõque pour quelque seruice que
vous vueillez de moy. Sigismond, cõ-
me s'il fut venu d'vn profond sõmeil,
tournant les yeux vers Godomar:
Mon frere, luy dit-il, pardonnez-
moy si ie ne vous responds, car ie suis
tant hors de moy pour ces accidents,
que ie vous assure ne vous auoir
point entendu. Ie dis mon frere, re-
pliqua Godomar, que ie souffre tant
de peine de vostre desplaisir, que ie

vous supplie de vous seruir de moy en tout ce que vous iugerez que ie puisse faire , sans que vous fassiez consideration de personne du monde. Mon frere , respondit Sigismond , ie n'ay iamais attendu de vous de moindres preuues de nostre amitié. Mais mon frere, adiousta le jeune Prince, si vous ne m'employez en quelque chose, vous me ferez croire que vous ne m'aimez point: car ie sçay la peine où vous estes, & en quel tēps reseruez-vous de vous preualoir de ceux qui sont à vous, si en celuy-cy vous les laissez inutiles. Mon frere , respondit Sigismond , ie vous diray ma peine & puis vous verrez ce que nous y pourrons faire. Vous sçauiez que Dorinde s'en est allee , & son depart deuoit estre accompagné du mien : mais la malice d'Ardilā m'en a empesché. Cette pauvre fille n'auoit pour toute cōpagnie que Darinee, & les Dieux comme vous sçauiez la luy ont ostee, de sorte que la voila seule dans les bois & la nuit, sans sçauoir où aller. Mais ce qui m'afflige encore le plus , c'est qu'Ardilan qui a sceu que l'Oracle luy a respōdu qu'en

FORESTS elle trouueroit du remede à ses ennuis, sans doute le dira à Gondebaut. Et luy qui est enragé contre elle, parce qu'elle a preferé mon amitié à la sienne, infailliblement la fera suiure, & ie crains que la rencontrant ils ne luy fassent quelque outrage: Si cela aduient ie iure Hercule, qu'il n'y a respect ny de Roy ny de pere qui m'empesche d'en faire vne si cruelle vengeance qu'il en fera memoire à iamais, & que ce traistre Ardilan doit estre assureé que quand il se cacheroit dans le centre des Enfers ie luy arracheray le cœur avec les mains. Le jeune Godomar demeura quelque temps sans parler, en fin il dit: Ie preuois mon frere, que tout ce que vous dittes peut bien aduenir, car cependant que i'ay esté auprès du Roy depuis que vous auez esté party, Ardilan y est venu & luy a raconté tout ce que vous dittes de l'Oracle, & soudain i'ay veu qu'apres auoir parlé fort bas, il a fait appeller Clorante l'vn des chefs de sa garde, auquel il a dit quelque chose fort bas, mais avec

une grande affection , & puis relevant vn peu la voix : Allez, luy a-t'il dit, vous preparer & cependant vostre despesche sera faite & usez de diligence. Je iuge suiuant ce que vous dittes, qu'il enuoye ce Clorante pour le subiect que vous craignez. Vous scauez que c'est celuy de tous ceux de sa garde auquel il a plus de confiance , & qui a le moins de consideration au respect qu'il nous doit : De sorte que si vous le trouuez bon ie vous diray ce que ie pourrois faire. Il faut que ie monte à cheual accompagné de quelques-vns de mes amis , & que ie me mette sur ses pas , à fin de m'opposer à la violence qu'il pourroit faire à cette belle fille ! O Dieu, mon frere, s'escria Sigismond, puis-je attendre vn si bõ office de nostre amitié ? Mais, respondit Godomar, ne m'offencez-vous pas grandement de le mettre en doute ? Mon frere (luy dit-il alors en l'embrassant,) pardonnez à ma passion. Je reçois l'offre que vous me faites, & croyez qu'il n'y a que ce seul moyen pour me conseruer la vie.

Voyons seulement, adjousta Godomar, ceux que ie pourray emmener avec moy, & assurez-vous que ie garantiray bien Dorinde de leurs mains.

Après quelques autres semblables discours ils aduiferent de tous les Cheualiers de la Cour ceux qu'ils pourroient choisir qui leur fussent fidelles. Ils en trouuerent neuf, du nombre desquels nous fusmes Periandre, Bellimarte, Ceraсте & moy. Et parce que le temps les pressoit ils nous enuoyerent incontinent querir, & sans nous dissimuler en rien leur dessein, nous demanderent si nous voulions y accompagner le Prince Godomar. Quant à Periandre, Bellimarte & moy nous leur respondismes, que non seulement nous l'y accompagnerions, mais que s'il n'y alloit point estans aduertis de l'outrage que l'on vouloit faire à Dorinde, nous sauterions plustost les murailles de la ville que nous ne luy rendissions ce secours. Tous les autres en dirent de mesme, & deslors ils nous commanderent de nous tenir

prests pour partir dans deux heures avec nos armes , & que chacun de nous s'accompagnaist d'un amy asseuré, & que de peur d'estre descouverts il se falloit assembler au logis de Bellimarte, d'autant qu'ayant la charge des solduriers de la ville , l'on ne trouueroit point estrange d'y veoir quantité de personnes , & que le Prince Godomar iroit aussi s'y armer & monter à cheual , sur tout que ce dessein fust secret.

Nul de nous ne manqua à ce qui luy auoit esté commandé, & le jeune Godomar s'y trouua à l'heure qu'il auoit ditte. Si bien que montant à cheual parce que nous auions sceu que Clorante estoit desia party avecvne bonne troupe, nous-nous presentasmes à la porte. Mais Ardilan s'y trouua qui voulut sçauoir où nous allions. Apres Clorante, respondit Bellimarte: Mais le Roy, respondit Ardilan, ne m'a pas commandé de vous laisser sortir. Godomar alors s'aduançant. Et depuis quand, outre-cuidé que vous estes, dit-il, estes-vous

devenu le censeur de mes actions, que cette porte soit ouuerte sans plus repliquer, Seigneur, respondit Ardilan, ie ne vous auois pas veu, mais vous ne trouuerez pas mauuais, s'il vous plaist, que sans commandement du Roy ie n'ouure point, puis qu'il me l'a defendu. Ah traistre: dit alors Godomar mettant la main à vne hache d'armes qu'il portoit à l'arçon de sa selle, il faut qu'en vn coup ie te paye de toutes tes perfidies, & en mesmes temps il luy en donna vn si grand coup sur la teste qu'il la luy fendit en deux: Ceux de la porte furent si espouuantez de la mort de cet homme qu'il n'y en eut vn seul qui osast contredire à l'ouuerture que le Prince desiroit, outre qu'estant grandement aymé & honoré de tous les solduriers & Ardilan hay pour son insupportable arrogance, incontinent les portes furent ouuertes, & Godomar & toute la suite sortirent sans difficulté. Aussi-tost que nous fusmes hors du paué la nuict nous prist, mais non point trop obscure,

quoy que la Lune ne parut point encore. Nous vinsmes à ce Pont duquel Darinee estoit partie, mais n'y trouuant personne nous passasmes outre vers le Forests. Je croy que cent fois nous-nous perdismes par ces montagnes, n'y ayant vn seul de nous qui sceust le chemin de Feurs où nous voulions aller, & cela fut cause que nos cheuaux commençants de se lasser nous fismes dessein d'attendre le iour au premier village que nous trouuerions, & prendre quelques guides pour ne plus tomber en cette peine. Nous le fismes ainsi que nous l'auions desseigné, & quand nous voulusmes sçauoir où nous estions, ceux du lieu nous dirent que nous-nous estions esloignez de nostre chemin de tout celuy que nous auions fait depuis le Pont, parce que nous auions pris trop à main gauche. Il fallut donc retourner presque sur nos pas, mais par des sentiers si fascheux que le soir nous-nous trouuasmes encore à la veüe de Lyon, dequoy le jeune Prince se desesperoit, craignant

de perdre l'occasion pour laquelle il estoit à cheual. Vne chose toutesfois le consola grandement, c'est qu'au mesme lieu où il fit dessein de passer la nuict pour ne tomber en la mesme faute qu'il auoit faite, il sceut que Clorante avec toute sa troupe y auoit logé, & qu'il n'estoit party que fort tard, parce que ses cheuaux estoient presque tous deferrez. Et demandant quel chemin il auoit pris, on luy dit qu'il alloit du costé de Feurs. Cela fut cause que le lendemain nous partismes, mais parce que nous auions la mesme incommodité de Clorante & que nos cheuaux se ressentoient vn peu du chemin, il estoit le lendemain fort tard auant que nous fussions en estat de partir. Vne des choses qui en cete incertitude nous contenta beaucoup, ce fut que nous rencontra mes vn vieux homme qui reuenoit du lieu où nous allions, & marchoit fort viste pour son age. Le Prince s'adressant à luy, mon pere, luy dit.

il , auez-vous point veu passer vne troupe de gens à Cheual , qui s'en va du costé de Feurs. Seigneur , respondit-il , ie ne l'ay point veuë , mais i'ay bien remarqué le long du chemin qui vient de ce village que vous voyez , le luy monstrant à main gauche, vn grand trac de cheuaux : Toutesfois , reprit le Prince, vous venez de Feurs & vous ne les auez point rencontrés. Ie ne viens, adjousta-t'il , que d'une lieuë d'icy, où i'ay conduit vne jeune fille bien desolee. Vous verrez , dit le Prince se tournant vers nous , que c'est celle que nous cherchons. Et lors adjousta-t'il , dittes-moy mon pere, qui est celle que vous auez conduite. Seigneur Cheualier , respondit-il , vous n'en sçaurez rien par moy , car ie ne sçay si c'est pour bien , où pour mal que vous la cherchez. C'est , dit le Prince pour son bien. Si cela est, repliqua-t'il le grand Tautates guidera vos pas où elle est , sans que ie vous en die d'auantage : car elle est

bien digne d'estre assisteé , & il cognoist vos intentions , mais moy à qui elles sont cachees , ie n'oserois vous en dire d'auantage , d'autant que ie serois coupable de tout le mal qu'il luy en aduiendroit , puis qu'elle a esté remise en ma garde. Le jeune Prince admirant la vertu de ce Villageois mettant la main en sa poche luy donna vne piece d'or , & le pria de conseruer en tout le reste de ses iours vne mesme preud'homie. Et passant outre nous ne fusmes pas beaucoup eslognez , que nous trouuastes la piste de laquelle le bon-homme nous auoit parlé , nous la suiuismes iusques à Feurs , où la nuit nous prenant nous-nous resoluistes de nous y arrester en esperance d'y apprendre des nouvelles de Clorante comme nous fistmes : car de fortune il auoit logé au mesme lieu où nous estions descendus. Godomar sceut donc qu'il n'auoit point encor trouué ce qu'il alloit cherchant , qui ne luy fut pas vne petite satisfaction. Le matin apres nous estre enquis du chemin qu'il auoit

auoit tenu. L'on nous dit qu'il auoit passé Lignon, & en effect nous trouuâmes incontinent le train de ses cheuaux que nous suiuiâmes iusques à vn Carrefour où nous recogneûmes qu'il s'estoit arresté quelque temps. Car la piste y estoit encor toute fraische. Mais ce qui nous mit fort en peine, ce fut que dans les trois chemins qui aboutissoient à ce Carrefour, nous remarquâmes les pieds des cheuaux qui depuis peu y auoient passé, qui nous fit iuger qu'ils s'estoient separés en trois troupes. Le Prince genereux & qui desiroit de seruir en ceste premiere occasion son frere selon son goust, fut d'aduis que de mesme nous nous missions en trois troupes, & que chacun prist vne des routtes. Nous en fîmes difficulté, ne le voulât point laisser ainsi seul: mais luy qui le recognût: Non, non, dit-il, vous n'estes venus que pour m'obeir. J'aimerois mieux la mort que si ie faillois la premiere entreprise que iay faite pour quelque consideratiõ qu'on pût faire de ma personne. Et

pource, continua-t'il, Bellimarte, Periandre & Merindor avec leur trois amis passeront par ce chemin qui va du costé droit de Lignon: Ceraсте & ces cinq autres Cheualiers prendront à la main-droite, sans toutesfois passer le fleuve de Loyre. Et moy, dit-il, avec ces autres six ie repasseray Lignon & prendray à la main gauche, & dans trois iours nous-nous trouuerons tous au pied de ce Temple que vous voyez esleué comme vn escueil au milieu de cette plaine, à fin que nous puissions prendre aduis de ce que nous aurons à faire, & après nous auoir tous embrassez, il fut le premier à prendre son chemin.

Nous fusmes tous contraincts d'obeir à ses commandemens, quoy qu'avec beaucoup de regret: Toutesfois nous cognusmes biẽ que quelque Dieu l'auoit inspiré: car Bellimarte, Periandre & nostre petite trouppẽ n'eut pas marché plus d'vn lieuẽ & demie que nous rencontraus Dorinde: mais entre les mains de Clorande qui la vouloit emmener. Le

Ciel fut si fauorable a nostre juste entreprise , qu'encores que nous ne fussions que six , & eux pour le moins quinze ou seize , si les defismes-nous , & leur ostasmes Dorinde : quoy que la victoire nous ayt esté bien chere , car nous y auons perdu le vaillant Bellimarte. Perriandre vn germain , & moy vn frere. Toutesfois puis que les Dieux nous ont rendus si heureux que d'auoir peu seruir les Princes , Sigismond & Godomar & cette belle & honneste Dame , nous supportons avec beaucoup de patience le malheur qui nous est arriué. Or Madame, nous auons conduit Dorinde en cette ville qui se vient jeter en vos bras, comme vn afile assure. Vous plaist-il pas obliger ces Princes qui en ont tant de soing , & ensemble faire paroistre que vous estes le refuge des innocents?

Merindor finit de cette sorte , & Amasis prenant la parole. Generoux Cheualiers , leur dit-elle , Dorinde par vostre valeur est paruenüe en lieu

où elle ne receura que le mesme traitement que ma fille Gallathee. Et si i'eusse esté informée de la qualité de vos personnes, ie n'eusse pas souffert que ny vous, ny elle eussiez fait autre logis que celuy de cette maison que ie vous offre à tous. Et sur tout ie vous conjure par l'ordre de Cheualerie que vous avez, de me promettre que vous yrez trouuer le Prince Godomar à Mont-verdun, car ie m'imagine que c'est ce Tēple releué où il a promis de se trouuer: & de le supplier de ma part de nous vouloir faire l'honneur de venir en ce lieu, où ie meurs d'enuie de luy rendre les seruices qui sont deubs à vn si grand & si genereux Prince. Madame respōdit Periandre, le Prince est trop courtois pour estre si près de vous sans vous baiser les mains: outre que ie m'asseure, que quand il sçaura que Dorinde est auprès de vous, il voudra pour rendre ce qu'il doit à son frere vous remercier de cette faueur, & vous la recommander encor d'auantage.

A peine auoient-ils acheué ces der-

nieres parolles que Leonide aduertit Galathee que Dorinde, & celles qui l'auoient accompagnee estoient dans la sale. Dequoy Amasis fut si aise qu'elle luy dōna la charge de les aller receuoir, & les luy conduire : ce qu'elle eut tres-agreable. Car avant desia sceu que Licidas frere de Celadon y estoit elle mouroit d'enuie de parler à luy. Elley y alla donc avec vne bonne quantité de ses Nymphes, qui ne peurent qu'admirer la beauté de ces estrangers, quoy que leurs habits de Bergeres ternisoient vn peu l'esclat de leurs visages. Galathec quiauoit esté informee par Leonide qui estoient Florice, Circeine & Palinice, apres auoir parlé quelque temps à Dorinde s'en vint les trouuer avec tant de courtoisie qu'elles n'en pouuoient point desirer d'auantage. Mais Madonte qui sceut que ces estrangers de sa cognoissance estoient si près, & mesme Hylas, Licidas, Tircis & Polemon, luy faisant sçauoir l'obligation qu'elle leur auoit à toutes s'y en alla pour les embrasser & carresser. Mais

lors qu'elles la virent avec ces nouveaux habits à peine la reconnurent-elles. Il n'y eut vne seule de ces filles qui ne rougist de s'estre mesprise envers elle, ny vn seul des Bergers qui ne se retirast avec respect, voyant le rang qu'elle tenoit maintenant. Mais Madonthe qui les aymoît cherement & qui desiroit de continuer avec la mesme franchise. Si ie pensois ; leur dit-elle, que ces habits fussent cause de vous faire viure differement de ce que vous souliez. Je proteste que ie les laisserois à l'heure mesme pour ne les reprendre iamais. Madame, respondit Licidas, il ne faut pas que vostre courtoisie nous fasse continuer la faute que nostre mesconnoissance nous a fait commettre. Tant s'en faut Licidas, adjousta Madonthe, celle-cy se pourroit nommer faute, si des habits me faisoient mesconnoistre : car ne suis-je pas la mesme que ie soulois estre? Vous l'estes sans doute, Madame, mais nous ne sommes pas en la mesme erreur que nous estions. Berger, reprit elle, alors si

vous ne me voulez faire vn outrage qui effaceroit toutes les obligations que i'ay aux gentils Bergers & aux belles Bergeres des riués de Lignon, & desquelles ie ne perdray iamais le souuenir, le vous conjure tous de viure avec moy, comme vous souliez faire, & lors avec la permission de Galathee, continua-t'elle, ie veux que vous voyez ce que i'allois cherchant ainsi desguisee, & que vous iugiez si i'auois raison. A ce mot prenant Florice d'une main, & Circeine de l'autre: elle les pria toutes de venir avec elles dans la chambre de Damon. Amasis y estoit encore qui embrassa ces belles filles, & les receut avec vn si bon visage qu'elles en demeurèrent toutes grandement satisfaittes. Mais quand elle cogneut Dorinde que Galathee luy presenta, elle en fut bien plus contente que de toutes les autres, pour la cōsideration du Prince Sigismond. Et la menant vers Damon & Alcidō voulut qu'ils la recognussent.

& la saluassent, comme aussi Madonthe & Daphnide.

Iusquesicy, Adraсте, ny Hylas n'auoient point parlé: le premier estant demeuré rauy de veoir cette maison paree d'autre façon que nō pas les cabanes où il auoit esté nourry, & Hylas pour n'y auoir rien en la troupe qui le piquast. Mais Madōthe qui iusques alors n'auoit point jetté l'œil sur luy, le veid tout à coup. O Dieux! s'escria-t'elle Hylas, & ie ne vous ay point encore rēdu les deuoirs qui sont deubs à nostre ancienne amitié? quelle opinion aurez-vous de moy? Meilleure, respondit-il Madame, que ie n'ay iamais eue. Et toutefois, dit-elle, mon inciuité ne le merite pas. Vous vous trompez, Madame, repliqua-t'il froidement, ie fais vn beaucoup meilleur iugement de vous que ie n'ay iamais fait: car il me semble que nous sommes tous deux de fort semblable humeur. Dieu m'en garde Hylas, reprit-elle incontinent, ie ne voudrois pas vous ressembler en l'inconstance. En cela, adiousta-t'il, ne vous y essayez

pas, car vous ne paruiendrez iamais à vne telle perfection. Mais ie veux dire, que quand i'ay le contentement que ie desire, ie ne me soucie guiere de toute autre chose. Et il me semble que vous en faites de mesme maintenant que vous auez trouué ce Cheualier, & ie louë de sorte cette humeur, que ie vous en estime beaucoup d'auantage. Damon qui ne pût s'empescher de rire de cette response, demanda doucement à Madonthe qui estoit ce Berger, & l'ayant appris. Gentil Berger, luy dit-il, voulez-vous que ie croye ce que vient de me dire cette belle Dame. Seigneur Cheualier, respondit-il, il ne scauroit sortir d'un si bon esprit, n'y d'une si belle bouche rien qui ne soit & bon & beau. Toutesfois, adjousta Damon, ce qu'elle m'a dit n'est guieres à vostre aduantage. Peut-estre, Seigneur vous trompez-vous, repliqua-t'il, la mesme marchandise n'est pas de mesme prix en toutes les contrées : ce qui sera quelquefois bien cher en l'une, se donnera à vil prix en

en l'autre. Mais la marchandise, reprit Damon, dont elle dit que vous avez fait vostre emplette ne doit estre gueres chere en quelque lieu que ce soit, & moins entre ces Bergers de Lignon, à ce que j'ay ouy raconter: car elle dit que vous n'estes chargé que d'inconstance. Il me sēble respōdit froidemēt Hylas, que si vous estimez cette marchandise mauuaise, vous blasmez grandement ceux de Lignon, ce que vous ne devez pas faire, veu l'obligation que vous leur avez de vous auoir si bien & si longuement conseruē cette belle Dame: Car n'eust esté leur honnesteté & leur courtoisie elle ne se fust pas si longuement arrestée sur les riuēs de Lignon, & peut estre si vous ne l'eussiez trouuē icy, vous eussiez encore couru longuement sans la rencontrer. Je recognois assez cette obligation, respondit le Cheualier, aussi serois ie marry de leur desplaire en chose quelconque: mais tant s'en faut ie pense les obliger en ce que j'ay dit. Ne dittes-vous pas ad

ajousta Hylas, que l'inconstance n'est gueres chere en ce pays. Il est vray respondit Damon. Et qu'est-ce à dire autre chose: reprit Hylas, sinon qu'il y en a grande abondance, car la quantité de quelque chose pour bonne qu'elle soit la fait estre à vil prix. Ce n'est pas, repliqua Damon, ainsi que ie l'entends: au contraire ie veux dire que sur les riuës de Lignon vostre marchandise n'aura point de mise, parce qu'il n'y a personne qui s'en ferue. O seigneur Cheualier, reprit Hylas: combien estes-vous deceu si vous auez cette creãce. Il n'y a lieu en toutes les Gaules où l'on sçache si bien aimer qu'on fait le long du bienheureux riuage de Lignon. Et c'est bien pour cela, adjousta le Cheualier, que ie croy que l'inconstance en est bannie. Et vous aussi, s'escria Hylas, vous estes en cette erreur: & dites-moy, ie vous supplie, n'est-il pas vray que pour bien aimer, il faut charger le plus qu'on peut en l'humeur de la personne aimée: Si cela est il n'y a par vn Berger qui ne soit inconstant:

car où me trouuerez-vous vne Bergere qui ne la soit. Ah Hylas ! interrompit Madonthe , vous sçauiez bien que vous parlez cõtre vostre consciẽce. Madame , respondit-il , si ie vous le preuue , ne direz-vous pas cõme moy. C'est , dit Madõthe , ce que ie ne croy pas que vous puissiez faire. Or respondes-moy , adiousta-t'il , vous aduoüiez bien qu'Hylas est inconstãt. Si l'on se change tant qu'on peut en l'humeur de la persõne aymee , n'est-il pas vray que i'ay aymé Laonice , Philis , Alexis , Stelle & quelques autres. Ie le croy , respõdit-elle , puis que vous le dittes. Si cela est il faut donc qu'elles ayent esté inconstantes , ou en les aimant ie ne me suis pas changé en elles. Et Lycidas , Corilas & tant d'autres qui ont aimé ces filles , il faut aussi qu'ils soient inconstants , ou en les aimant ils ne sont pas changez en elles : Et de mesme allez comptant tous les autres qui se disent Amants de celles que i'ay aymeas , & vous verrez que tous ont pris de ma marchandise. Damon ne se pût empes-

cher de rire de cette conclusion. Mais Hylas, luy dit-il, si l'Amant se change tant qu'il peut en la personne aimée, ce n'est pas à dire que l'aimée si elle est Amante ne prenne l'humeur de celle qui l'aime: Et par ainsi si Philis, Stelle, Alexis & les autres ne vous ont aimé, ellés n'auront pas pour cela participé à vostre inconstance. Elles m'ont aimé il n'y a point de doute, respondit Hylas fort froidement: Mais encore ie veux dire, que puis qu'en les aimant ie suis demeuré incōstant, il faut croire qu'elles sont inconstantes aussi, autrement puis que ie les ay aimées, si elles eussent esté constantes, sans doute ie fusse deuenu constant. Et parlà, Madame, continua-t'il, confessez que tous & toutes sur les riués de Lignon sont de l'humeur d'Hylas. Pour le moins, repliqua Mandothe, vous ne me preuuez pas que tous soient inconstants, car quand ie n'aurois point d'autre raison pour moy, ie ne ferois que mettre en auant le pauvre Adraste que voila, dit-elle en le montrant

du doigt, car il ne seroit pas en l'estat que nous le voyons s'il auoit pû estre inconstant. O Madame ! respondit Hylas, il n'est pas inconstant, parce qu'il est fol.

Damon oyant dire qu'Adraсте estoit hors du sens, il en voulut sçauoir plus particulièrement le mal-heureux accident, & apres le pleignit grandement. Palemon alors qui auoit escouté sans rien dire tous les discours d'Hylas. Madame, dit-il s'adressant à Madonthe, si la pitié de ce pauvre Berger vous touche de quelque compassion, Aydez-nous à supplier la Nymphe Amasis de luy vouloir redonner sa premiere santé. Comment Palemon, respondit Madonthe, croyez-vous que cette guérison soit en sa puissance. L'on nous la fait ainsi entendre, Madame, adjousta Palemon, & d'autant que l'essay n'en couste rien, nous vous supplions de vouloir interceder pour ce pauvre Berger. Iem'asseure, dit alors Madonthe, que si cela depend d'elle, elle ne nous le refusera pas. Et lors prenāt

le Berger par la main elle s'en alla vers Amasis qui entretenoit Dorinde. Et an mesme tēps que Madōthe s'approcha d'Amasis, le sage Adamas reuint de la ville où il auoit donné ordre à tout ce qui auoit esté resolu. Et parce que la Nymphé le veid avec vn visage qui monroit quelque sorte de contentement, elle mouroit d'enuie de parler à luy: mais elle n'osa interrompre Madōthe qui auoit desia commencé de la supplier pour le pauure Adraсте. Le Druyde qui l'ouit, Madame, luy dit-il, Mandothe a raison, & quoy que cela ne soit pas selon la religiō des Druydes, toutesfois puisque les Romains y ont aussi institué la leur, c'est vne chose tres-asséuree qu'ils ont accoustumé d'en vser ainsi, & qu'il s'est veu que bien souuent ils guerissent. O Dieux; dit Amasis puis que cela est ie promets que ie feray tout ce qu'ō voudra pour remettre ce pauure Berger en son premier estat. Le Grād Tautates, Madame, dit alors Palemō, vous en vueille rēdre le loyer. Et moy ie promets encor vn coup, & vouē que s'il guerit i'accorderay la pre-

miere chose qui me sera demandee si elle est en ma puissance , & ie le doibs bien faire , puis que le bien que ie possede est en partie cause de son mal-heur.

Le Druyde alors voyant que chacun se taisoit. Madame , dit-il tout haut , s'adressant à la Nymphé , ie viens d'estre aduertý que sept Cheualiers sont arriuez en cette ville , qui demandent des nouvelles du Prince Godomar. Et n'en sçauéz-vous point les noms , interrompit Perianne. L'vn d'eux , dit-il , s'appelle Alcandre , & vn autre ce me semble Amilcar. Ceux-là , reprit Perianne , ne sont pas de nostre troupe , mais ils sont bien de nostre cognoissance & de nos amis. Circeine qui ouit nommer Alcandre , ne pût s'empescher de rougir. Et Florice s'approchant du Druyde , ces deux que vous nommez , dit-elle sont mes freres ; & vous me donnez vne des meilleures nouvelles que ie sçauois recevoir , & peut-estre si nous oyons les noms des autres se trouueroit-il
quelqu'vn

quelqu'un icy qui y auroit autant d'intérêt que moy. Voicy, dit Adamas, prenant un papier que ceux de la porte luy auoient enuoyé, où les noms estoient escrits, qui soulagera ma memoire, & lors leur tendant le papier, outre les deux premiers, on y leut: Sileine, Lucindor, Clorian, Cerinte & Belifard. Les estrangeres s'escrierent alors: O Dieux! & quelle bonne fortune est celle-cy? Car, dit Circeyne, Sileine & Lucidor sont mes freres: & Clorian & Cerinte sont freres de Palinice. Permettez-nous, Madame, interrompit Florice s'adressant à Amasis, que nous les allions trouuer: car il y a si long-temps que nous ne les auons veus, que nous aurions trop de regret s'ils s'en alloient sans que nous pussions parler à eux. Non, non, respondit la Nympe, ie les teray supplier de venir icy, s'ils veulent des nouuelles du Prince qu'ils cherchent, & ie m'asseure qu'estans vos freres, ils ont trop de courtoisie pour ne m'accorder ceste demande. Madame, adjousta Merindor,

s'il luy plaist me faire l'honneur de nous donner la charge de leur aller faire sçauoir vostre volonté, ie m'asseure qu'ils n'y failliront point. Et en ayant eu le commandement de la Nymphé, ils s'y en allerent ensemble avec Clindor.

Mais ils n'estoient pas à la moitié de la descente du Chasteau, qu'ils les rencontrèrent, & iugerent bien que c'estoient eux, encores qu'ils fussent armez, d'autant qu'ils estoient aduertis de leur arriuee. Leur rencontre fut accompagnée de tant de demonstration de bonne volonté, qu'il sembloit que l'amitié entr'eux se fust augmentée de beaucoup depuis qu'ils ne s'estoient veus. Et Merindor leur ayant fait entendre le desir de la Nymphé Amasis, ils prirent le chemin du Chasteau tous ensemble, où ils furent receus des Nymphes & des Cheualiers avec toute sorte de bon visage. Mais qui eust veu les caresses que Florice, Circeine & Palinice firent à leurs freres, eust bien jugé qu'elles y auoient quelque plus grand interest que celuy du parantage.

Après que ce premier accueil eust esté fait d'un costé & d'autre: car la Nymphé voulut que ces trois sœurs eussent ce contentement, encor que ce fust en sa presence, Alcandre reuint vers elle, & luy dit: Madame, nous auons charge du Prince Sigismond, qui nous a enuoyez après le Prince Godomar son frere, de vous asseurer de son seruice: & que si l'occasion se presente qu'il vous puisse rendre preuue de son affection, il s'estimera infiniment heureux de receuoir vos commandemens. Seigneur Cheualier, respondit Amasis, c'est bien vn excez de courtoisie qui faict parler ce genereux Prince de ceste sorte: Mais l'on ne le trouuera iamais estrange de luy, puis que de son naturel il est tellement seruiteur des Dames, que l'on s'estonneroit dauantage si ie n'en receuois pas de semblables courtoisies, puisque ie suis de ce nombre. Aussi nous luy sommes de sorte toutes obligees, que nous ne deuons iamais

nous lasser de l'honorer & de le servir, comme ie proteste de faire tant que ie viuray. Et puis que vous cherchez le Prince Godomar, ie louë Dieu que vous en sçauréz icy de si assurees nouvelles, que vostre voyage ne vous sera point inutile. Alors Periandre & Merindor s'approchant, Alcandre sceut où il le deuoient trouver le lendemain. Et parce qu'en jettant les yeux par l'assemblée, il veid Dorinde: C'est bien icy, dit-il se tournant vers la Nymphé, que nostre voyage doit receuoir son accomplissement, puis que non seulement nous deons trouver le Prince Godomar, au lieu qu'il a dit: mais que desia ie vois Dorinde, qui estoit en effect le sujet principal du depart de ce Prince. Ie m'assure, Madame, que quand Sigismond en sera aduerty, il nemanquera pas de la vous recommander avec toute sorte d'affection, & qu'il receura vn des plus grands contentemens qu'il eut iamais de la sçauoir entre vos mains. Ie recognois en cela, respondit la Nymphé, que les

Dieux m'ayment plus que ie ne vaux, puis qu'ils me presentent les moyens de luy rendre ce petit serui- ce, attendant quelque meilleure oc- casion,

Cependant qu'ils estoient sur ce discours, on vint aduertir Adamas qu'un Cheualier nommé Cera- ste estoit à la porte, avec douze autres tous armez, & qui demandoient d'entrer: Le Druyde le dit tout haut à la Nymphe: mais Perian- dre & Me- rindor, qui ouyrent le nom de Cera- ste, & qu'il estoit accompagné de douze: Madame, dirent-ils, assurez- vous que c'est le Prince Godomar, qui a sceu que Dorinde estoit icy. Plùst à Dieu, dit-elle, que i'eusse le bon-heur de voir vn si grand Prince en ceste Maison, pour luy pouuoir offrir tout ce qui depend de moy. Nous permettez-vous, dit Perian- dre, d'y aller? Et cependant vous plaist-il pas de commander qu'ils en- trent. Car, sur nostre parole, Cera- ste & ceux qui sont en sa compagnie sont vos seruiteurs, & ne viennent icy que

pour vous rendre toute sorte d'honneur & d'obeïſſance. Seigneurs Cheualiers, reſpondit la Nymphe, commandez que tous ceux qui vous plaira entrent: car ie remets tout en voſtre diſpoſition. Que ſi ie penſois que le Prince fuſt en cecette compagnie, ie ne manquerois de l'y aller receuoir, & luy offrir cet eſtat, & tout ce qui depend de moy. Adamas oyant l'opinion de ces Cheualiers, enuoya en diligence à la porte pour la faire ouurir, & pour eſtre aduertý, ſ'il eſtoit poſſible, de la verité. Et cependant que tous les Cheualiers deſcendoient, il reuint vers la Nymphe, à laquelle il dit: Ie vous aſſeure, Madame, qu'il ſemble que Dieu prend en main voſtre deſence: Voyez les ſecours ineſperez qu'il vous enuoye. Ie croy, ſi Alcidon & Damon l'appreuuent, qu'il eſt à propos que lors que ce ieune Prince ſera icy, vous luy faſſiez entendre la peine où vous eſtes, tant pour la mort du Prince Clidamant, que pour la perfidie de Polemas: Car il ne faut point entrer en

doute que l'intelligence que ce meschant peut auoir avec Gondebaut, l'empesche de vous assister, puisque l'action qu'il a faite de tuer Ardi-lan au sortir de la porte, monstre bien qu'il ayme mieux son frere que son pere. Pour moy, respondit la Nymphé, ie me conduiray rout ainsi que vous le voudrez. Et s'approchant de Damon & d'Alcidon, commanda au Druyde de leur dire ce qu'il auoit proposé, & l'ayant entendu ils en firent vn mesme iugement, & conseillèrent la Nymphé de s'obliger ce Prince le plus qu'elle pourroit: car assuremēt Sigismond ayant prés d'elle deux personnes qui luy estoient si cheres, il ne falloit point douter qu'il ne la secourust, si elle auoit affaire de luy.

Cependant qu'ils parloient de ces choses, & que l'on mettoit le meilleur ordre qu'on pouuoit dans le Chasteau, pour y receuoir Godomar, tous ces Cheualiers arriuerent prés de la porte de la ville, dans laquelle

le Prince estoit desia entré sans se vouloir faire cognoistre : Mais lors qu'ils le rencontrerent , la joye des vns & des autres fut si grande , qu'il luy fut impossible de se tenir plus longuement couuert : car ils coururent tous luy baïser les mains avec tant d'affection & de respect , que chacun cogneut que c'estoit le Prince Godomas : dequoy la Nymphé fut incontinent aduertie par ceux qu'Adamas y auoit enuoyez , dont elle receut vn exçessif contentement. Et en mesme temps Adamas , par son commandement , l'alla recevoir : Et elle accompagnée de Galathee , de Madonthe , de Dapnide , de ses Nymphes , de Dorinde , & de toutes ces estrangeres , s'en alla l'attendre à la porte du Chasteau , où elle ne fut pas plustost , que le Prince , avec toute sa troupe y arriua : mais avec vne telle majesté , qu'il paroïssoit bien d'estre le Maistre de tous ceux qui estoient autour de luy.

Aussi-tost qu'il apperceut les Nymphes , il mit pied à terre , & se faisant

de farmer la teste, il parut si beau, qu'il attira sur luy les yeux de toutes les Dames, & prenant vn chapeau s'en alla saluer Amasis avec vne telle grace, que chacun en demeueroit rauy. Apres quelques paroles de ciuilité, aufquelles Amasis respondit de mesme avec toute sorte de respect, il s'adressa à Galathee, qu'il iugea bien estre sa fille, aux marques que l'on luy en auoit desia donnees, & les asseura toutes deux de son seruice. Je viens, dit-il, Madame, vous rendre le deuoir auquel tous Cheualiers vous sont obligez. Et pour vous asseurer de plus, que le Prince Sigismond & moy sommes vos seruiteurs, & tous ceux qui dependent de nous, dont en voicy vn bon nombre, que ie vous offre, à condition que nous vous defendrons des hommes qui voudroient vous nuire. Et vous, dit-il en soufriaunt, nous garantirez des outrages que nous pourrions receuoir de la beauté de ces Dames que ie voy autour de vous. Seigneur, respondit la Nymphe pleine de contentement, si

la defence que vous entreprenez pour nous, n'est pas plus mal-aysee que celle que vous nous proposez, le hazard n'en sera pas grand: Toutes-fois, dit-elle d'un visage riant, puisque les genereux Cheualiers sont obligez de prendre la protection des Dames, nous acceptons, ma fille & moy, l'offre que vous nous faites, & vous supplions de vous en souuenir, sans nous obliger à vous defendre des outrages que vous preuoyez: car il seroit honteux qu'un Prince si vaillant & genereux, recourust pour son assurance à des Dames si foibles & si peu courageuses que nous sommes. A ce mot Dorinde se vint jeter à ses pieds, pour le remercier de la peine qu'il auoit prise pour elle, (car la Nymphé Amasis luy en auoit dit quelque chose) le suppliant de ne la vouloir point abandonner. Le Prince la voyant vestuë de ceste sorte l'eust presque m'escognuë, si elle n'eust parlé: mais la cognoissant plustost à la parole qu'au visage, il la releua gracieusement, & l'ayant saluë.

Ma belle fille, luy dit-il, le Prince Sigismond a tel soin de vous, qu'il ne faut point que vous doutiez que pas vn de ceux qui dependent de luy vous abandonne iamais. Et de plus, vous estes entre les mains de ceste grande Nymphé, qui vous fera l'honneur de vous prēdre en sa protection, comme i'ay charge de l'en supplier de la part du Prince Sigismond mon frere. Vostre vertu & vostre merite l'obligent à vous aymer, & nous de vous assister en tout ce que nous pourrons. A ce mot se tournant vers Amasis, il luy dit tout haut: Le sujet, Madame, de mon voyage, & qui m'a fait vestir ces armes, n'est que la defence de ceste belle fille, & pour vous supplier tres-humblement de luy permettre qu'elle puisse demeurer en assuree dans vos Estats, tant que la fortune la voudra tenir esloignee de sa patrie: Et en eschange le Prince Sigismond mon frere & moy, vous offrons nos personnes & celles de nos amis, pour vous servir en toutes sortes d'occasions. Seigneur, ref-

pondit la Nymphe, non seulement ie reçois ceste belle Dame dans mes Estats, pour son merite, & pour sa propre vertu; mais de plus, à la consideration de deux si grands Princes, ie luy donne la mesme puissance que i'y ay: vous assurent que ie l'auray en la mesme consideration que i'ay ma fille Galathee. Apres les remerciemens tels qu'en semblables assurances on a accoustumé de faire, Alcidon salua Godomar, qui sçachant par Adamas quel il estoit, le receut avec tant d'honneur, & avec vn si bon visage, que dès ce iour-là, ce ieune Prince acquit entierement l'affection de ce gentil Cheualier.

En fin Godomar, apres plusieurs autres semblables discours, fut conduit en son appartement, où les Nymphes le laisserent pour se desarmer & rafraichir: car la chaleur estoit extrême, & cependant qu'on luy ostoit les armes, il raconta à Perianne & à Melindor, que depuis qu'ils s'estoient separez le iour auparauant, il auoit longuement marché sans

rencontrer personne. En fin, disoit-il, nous arriualmes sur le midy au sommet d'vn petit tertre, d'où l'on pouuoit descourir toute ceste belle plaine, iettant les yeux de costé & d'autre, le plus curieusement qu'il nous fut possible, nous apperceusmes en fin, presque à demie lieuë de là, vne troupe de gens à cheual, que nous creusmes estre celle de Clorante, cela fut cause qu'apres auoir bien remarqué le chemin qu'il nous sembloit qu'il alloit tenant, nous nous mismes sur sa piste: & quelquefois au trot, & bien souuent au galop, nous vîmes d'vne telle dilligence, qu'vne heure apres nous les atteignismes en passant vn petit ruisseau, où ils laissoient boire leurs cheuaux. Nous trouuasmes que c'estoit le Lieutenãt de Clorãte, avec quinze ou seize cheuaux. Nous apprismes de luy qu'ils s'estoient separez au mesme lieu où nous en auions faict autant, & pource qu'ils nous dirent qu'ils auoient commandement de se trouuer le soir mesme au carrefour d'où ils estoient partis

pour se rassembler, ie pensay qu'il estoit à propos de ne point abandonner ceux-cy, puisque si de fortunel'vne des autres troupes rencontroit Dorinde, nous la trouuerions au rendez-vous qu'ils s'estoient donnez. Sans donc me faire cognoistre à eux, l'vn des miens leur dit que le Roy nous ayant faict partir pour le mesme sujet qu'eux, nous pensions que nous ne pouuions mieux faire que de demeurer ensemble, pour nous ayder les vns les autres si l'occasion s'en presentoit. Ils en furent bien aysez, & ainsi nous marchasmes le reste du iour ensemble, & sur le soir nous prismes le chemin du carrefour, où nous trouuasmes Ceraсте, qui auoit faict la mesme rencontre que nous auions eüe, & qui me raconta comme Clorante auoit esté tué, & presque toute sa troupe, ainsi qu'il auoit sceu par les blesez qui s'estoient sauuez, & que Dorinde en estoit cause, & qu'il falloit de necessité que ce fust la troupe de Bellimarte qui eust fait ceste heureuse rencontre. Vous pouuez croire

que le Lieutenant fut bien estonné de cet accident; & parce qu'il a du courage, & que ie le voyois resolu d'aller apres celuy qui auoit recouru Dorinde, sçachant mesme qu'ils n'estoient que fort peu de gens. Ie luy dis, me descourant le visage: Ne soyez point en peine de faire la vengeance de Clorante; car c'est moy, ou pour le moins des personnes qui sont à moy, qui ont retiré de ses mains vne fille innocente: Et dittes au Roy que Godomar son fils l'a fait, & que i'en vseray tousiours ainsi; toutes les fois que ie trouueray quelque Dame oppressee. Que s'il s'en plaint, dittes luy que la qualité de Cheualier qu'il m'a donnee m'oblige à ceste defence, & qu'il se plaigne de luy-mesme, si ceste action luy deplaist, m'ayant fait naistre son fils, c'est à dire avec trop de courage; pour souffrir qu'une femme soit outragée en sa presence, sans luy donner secours.

Ces solduriez furent tellement estonnez de me recognoistre, & de

m'ouyr tenir ce langage, qu'ils furent prests de se mettre tous à la fuite : En fin m'estans venus rendre l'honneur qu'ils me deuoient, ils s'excuserent aux mieux qu'ils purent, & ne furent iamais si ayres, comme ie croy, que quand ie leur donnay congé de s'en aller. Pour ce soir là ils n'allerent qu'en la ville où nous auons couché, parce que leurs bleffes s'y estoient retirez: mais ie m'assure qu'aujourd'huy ils en rapporteront les nouvelles à Gondebaut, qui sera bien, sans doute, vn peu en colere contre moy: mais lors qu'il sera libre de passion, il iugera que nous auons fait ce que doiuent des Cheualiers d'honneur. Quant à nous, lors que ces gens furent partis, parce qu'il estoit desia fort tard, nous logeasmes assez près de là, en vn lieu qui s'appelle Ponsins, à ce que l'on nous dit, & où nous apprismes tout au long le combat que vous auiez eu contre Clorante, & mesme qu'il en estoit mort trois des vostres, dont ie receus vn extrême desplaisir: & que depuis

vous auiez conduit Dorinde en ceste ville pour son assurance. Ceste nouvelle, ce matin, m'a faict resoudre de venir droict icy, sans aller au rendez-vous que ie vous auois donné.

Ainsi Godomar racontoit ce qui luy estoit aduenu, & finit en mesme temps de s'habiller, lors qu' Alcandre & ceux de sa troupe luy vindrent baiser les mains: car quoy qu'il les eust bien veus desia, si ne leur auoit-il rien dit, se figurant qu'ils estoient de la premiere troupe: mais alors se remettant en memoire qu'ils n'en estoient pas, le embrassant l'vn apres l'autre: Et quelle bonne fortune, mes amis, leur dit-il, vous fait trouuer icy, où ie suis tres-ayse de vous voir? Seigneur, luy respondit Alcandre, lors que le bruiet fut espandu dans la Cour, de vostre sortie & de la mort d'Ardilan, nous eusmes vn extrême regret de n'auoir eul'honneur de vous accompagner. Et parce que nous sceusmes la detention du Prince Sigismond, nous eusmes opinion qu'il nous pourroit bien dire où vostre

voyage s'adreffoit, afin que nous pussions estre des premiers a vous suivre; puis que nous n'auions pas esté assez heureux pour vous accompagner. Il loua extremément nostre dessein, & nous conjura d'vser de toute la diligence qu'il nous seroit possible pour nous ioindre à vous; craignant que vous n'eussiez bien affaire de nostre seruire: Et que si nous preniõs le chemin de Forests, nous ne pourriõs demeurer gueres lōg-temps le long de la riuere de Lignon sans vous recon-
 trer. Que s'il pouuoit, il nous suiuroit bien-tost: & que cependant il vous enuoyeroit tous ceux qui se declare-
 roient estre de ses seruiteurs. Le lendemain donc nous partismes, mais nõ point tous ensemble, & encor par diuerses portes, & sans armes, les ayans fait porter secrettement de-
 hors.

Mais, interrompit le Prince, qu'est-ce que dist le Roy, lors qu'il sceut la mort d'Ardilan, & mon depart? Seigneur, respondit Alcandre, ie ne scaurois vous dire l'extrême colere en la

quelle il entra, ny les regrets qu'il fit de la perte de ce meschât hōme: mais si le Roy vous en blasmoit, croyez, Seigneur, que tout le peuple vous benissoit, & que la Cour vous en louoit. Le Prince vostre frere en eut vn tel contentement, qu'il ne se pouuoit empescher de le tesmoigner: de forte que le sage Auite fut contraint de le supplier de vouloir pour le moins en apparence le mieux cacher de peur que le Roy le venant à sçauoir n'en fust trop offensé. **Q**ue si le Prince en eut de la joye, ie vous assure qu'elle ne surpassa pas celle de la Princesse Clotilde, qui ne se pouuoit lasser de vous louer, mais toutesfois parmy celles qu'elle croyoit luy estre particulieremēt affectiōnees. Si bien, Seigneur, que par ceste action vous vous estes acquis vne gloire que vous ne perdrez iamais: Outre l'obligation que toutes les Dames vous ont, d'auoir entrepris la defence de ceste innocente: car ie ne sçay comment toute la ville est plaine de la violence dont le Roy vouloit vser contre

elle, la faisant par force espouser à Ardilan, & c'est pourquoy vous deuez bien-tost attendre vne bonne troupe des parens de Dorinde, lors qu'ils sçaurõt où vous estes: car ils sont trop genereux pour manquer à vne si grande & estroitte obligation. Or, dit le Prince, ie louë Dieu qu'il ait si bien adressé nos pas, & que nos intentions ayent eu vne si bonne fin. Lors que le Roy se souuiendra qui ie suis, il m'aymera mieux qu'Ardilan: Quand il ne le fera pas, ie me refous avec vne si bonne compagnie, de suivre la fortune qu'il plaira au Ciel me donner. Ie m'asseure qu'elle sera telle, que nous aurons à nous en contenter, puis que nos desseins seront conduits avec toute equité. Seigneur, adjousta Alexandre, le Prince vostre frere nous a chargé, mes compagnons & moy, de tant de pierreries pour vous apporter, que ie pense qu'elles pesent plus que nos armes: & si nous en eussions peu porter dauantage, ie croy qu'il ne se fust iamais lassé de vous en enuoyer, tant il a eu crainte que vous n'en euss-

siez eu affaire en vos voyages. Et à ce mot ils les meirent sur la table, avec estonnement de tous ceux qui les voyoient d'en voir tant & tant & de si grandes toutes ensemble. Le Prince les receut, pour tesmoignage de la bonne volonté de son frere, & du soin qu'il auoit de luy: Non pas, dit-il, que ie pense en auoir affaire, tant que i'auray à mon costé l'espee que i'y porte, & que ie seray accompagné de si gens de bien que ceux que ie vois autour de moy. A ce mot les ayant tous embrassez encore vne fois, & commandé à l'vn de ceux qui le seruoient de prendre soin de ce que son frere luy auoit enuoyé, il sortit de sa chambre avec toute ceste troupe, pour aller où estoient les Nymphes, qui l'attendoient dans la salle, où les tables estās dressees Amasis le voulut faire disner; mais luy qui auoit esté aduertiy de la qualité de Danom, & qu'il estoit retenu par ses blessures dans le liect, supplia la Nymphe de trouuer bon qu'auāt que se mettre à table, il püst l'aller veoir, & rendre à sa valeur ce tesmoi-

gnage de l'estime qu'il en faisoit. Madonthe qui ouyt ceste resolution, incontinent en fit aduertir Damon, qui receut avec beaucoup d'honneur, celuy que ce jeune Prince luy faisoit, & estima de telle sorte ceste faueur, que iamais depuis il ne se detacha de son seruice. Chacun admiroit en ce jeune Prince la generosité qu'il faisoit paroistre en toutes les actions, & la courtoisie esgallement: de maniere qu'il s'aqueroit l'affection generalement de tous. Apres les premieres salutations, ils entrerent en quelques discours de ciuilité, qui ne durerent pas beaucoup, parce que la viande qui les attendoit, contreignit le Prince de les abreger: mais avec protestation de le veoir l'apres-dinee, & luy tenir plus longue compagnie.

Ils se separerent donc de ceste sorte, & Clindor cependant obtint permission de la Nymphe de donner à dîner à ses hostes, voyant la grande quantité de personnes qui estoient tout à coup suruenues. Il emmena

donc tous ces Bergers & Bergeres, horsmis Dorinde, à qui Amasis ne voulut point permettre de quitter Galathee: mais aussi au lieu d'elle, il emmena les six freres de Florice, Circeine, & Palinice, ce qui ne luy fut guere mal-aysé, pour l'interest que chacun d'eux auoit en ces Bergeres desguisees. Le Prince cependant ce mit à table, & parce que la Nymphe le vouloit traiter avec le respect deu à vn si grand Prince, il la supplia d'vser enuers luy comme avec vn Cheualier estranger, mais qui ne cedit à personne du monde en volonté de luy faire seruire: & non point comme avec le fils du Roy Gondebaut, n'en voulant auoir pour lors ny le nom, ny la qualité. La Nymphe alors: Seigneur, luy dit-elle, ie sçay qu'avec l'obeïssance ie satisferay mieux à ce que ie vous doibs, que ie ne sçauois faire en toute autre sorte: me regeant donc à ceste obeïssance, commandez tout ce qu'il vous plaira, personne qui depende de moy ne sortira de vos commandemens.

Auec semblables discours chacun s'assit, ainsi que le vouloit le Prince, & tous les propos qui furent tenus durant le repas, ne furent presque que de la fortune de Dorinde, & du iuste sujet de s'en plaindre: & sur tout du desplaisir que le Prince Sigismond auoit eu de ne la pouuoir suivre. Dorinde qui voyoit & oyoit toutes ces choses, demeueroit si rauie & si confuse, qu'elle ne sçauoit que iuger de sa fortune. Il est vray que quand elle repassoit en son esprit la venue du Prince Godomar, les discours qu'il tenoit de la peine de son frere, & de quelle façon il l'auoit reCOMMANDÉE à la Nymphé Amasis, elle cogneut bien auoir eu tort en la mauuaise opinion qu'elle auoit conceuë de Sigismond, & toutesfois ne sçachant encores pourquoy il auoit manqué de se trouuer au lieu qu'il luy auoit promis, elle mouroit d'enuie de pouuoir parler à Periandre, ou à Merindor, s'asseurant bien qu'ils ne luy en cacheroient pas la verité: Et parce que durant le repas elle de-

meura presque tousiours pensue, le Prince la cōsiderant: Confessez la verité Dorinde, luy dit-il, ne tremblez-vous point encore de la frayeur que vous auez euë? Seigneur, respōdit-elle, ie suis en la protectiō de personnes qui ont trop de pouuoir pour auoir peur: mais i'aduouë bien que iamais fille n'en eut vne plus grāde que celle que i'eus lors qu'vn certain grand soldurier me vint saisir dans la cabane de Florice: car à nous voir tous deux, vous eussiez dit que c'estoit vn loup qui emportoit vne brebis. Et cōment, adjouta le Prince, eschappastes-vous deses mains? Alexis la Druyde, continua-t'elle, fille du sage Adamas, qui se trouua en ce lieu, luy donna vn si grand coup de poing sur vne temple, qu'elle l'estourdit si fort, qu'il fut cōtraint de me quitter: mais ie croy bien que si vous m'eussiez veu courre à trauers les champs, & vne quātité de ces gens apres moy, vous eussiez bien dit que la peur attache des aisles aux pieds: & toutesfois sans le pauure Bellimarte, Merindor & Periādre, ils

m'eussent emmenee, car desia l'va
d'eux m'auoit faisie: mais ces Cheua-
liers les traitterent de sorte, qu'ils ne
feront iamais outrage à fille qu'ils ne
s'en souuiennent. Il falloit pour mon
contentement, reprit le Prince, que ie
m'y fusse rencontré, ie vous pro-
mets que ie n'en eusse laissé vn seul
enuie. Seigneur, continua t'elle, si
vous les eussiez veu fuir, ie croy que
vous en eussiez eu pitié: car moy qui
deuois estre tant offencee contr'eux,
ie vous iure qu'ils me faisoient com-
passion quand l'on me racontoit la
haste avec laquelle ils s'en retour-
noient d'où ils estoient venus. Com-
ment: dit Amasis, vous ne les vistes
donc pas quand ils s'enfuirent? Moy,
Madame, respondit elle, ie vous pro-
teste que i'estois tellement espouuan-
tee, que i'estois cachee dans le fonds
de ceste cabane, où ie ne tenois pas la
moitié de la place que ie fais. Mais
considerez, Seigneur, si la fortune ne
me veut pas bien du mal, puisque ne
pouuant desnier à vostre courage de
paracheuer toutes les entreprises

qu'il vous plaist de faire, elle avoulu, pour m'affliger, que iereceusse ma deliurance par les mains des trois hommes qu'apres Ardilan ie haïssois le plus du monde: Et afin que ie leur fusse plus obligee, que l'vn d'eux y mourut, l'autre y perdit vn frere, & l'autre vn germain. Ie jure que ce desplaisir me fut si sensible, que presque ie ne ressentis point le contentement de ma deliurance. Par là, reprit le Prince en souffriant, le Ciel vous a faict paroistre qu'il ne faut point que la hayne soit eternelle, puisque les obligations qui suruiennent en doiuent faire perdre la memoire. Ah, Seigneur, reprit-elle, vous sçavez si j'ay raison de haïr ceux à qui maintenant ie suis tant obligee en dépit de moy. Alcidon prenant la parole: Vostre humeur, Madame, dit-il, à ce que ie vois, ne dément point le naturel de toutes les belles: car ie n'en veis iamais encore vne seule qui eust la beauté de vostre visage, qui ne preferast tousiours

les offences aux seruices: Mais ce qui est encore le pis, le plus souuent ces offences sont imaginees, & toutes fois elles ont autant de force que si elles estoient veritables. Je ne sçay, Seigneur Cheualier, respōdit-elle, quelle est l'humeur des belles, sinon par ouyr dire: mais si fais bien par experience celle des hōmes, desquels iusques icy ie n'ay encore recogneu qu'un qui ne soit trōpeur enuers celles à qui ils promettent plus de fidelité. Je voudrois bien, reprit le Prince en souriant, sçauoir qui est ce Phœnix des Amans. C'est, adjousta-t'elle, Hylas. Hylas, dit Madonthe, & n'est-ce pas le plus inconstant de tous ceux qui aymerent iamais? C'est celuy-là mesme, continua Dorinde, & c'est biē pour cela que ie l'estime le moins trompeur: car il ne faiēt point de difficulté de dire librement qu'il changera aussi-tost qu'il en verra quelqu'autre qui luy plaira d'auantage, & le faisant il ne trompe personne, au lieu que les autres promettent & iurent tout le contraire, & puis font

comme luy. Et le Prince Sigismond (adiousta Godomar, en quel rang le mettez-vous? Je vous assure Seigneur que pour ne point m'y mesprendre ie suis bien empeschee à vous respondre, bien vous diray-ie qu'auant que i'eusse l'honneur de vous voir icy ie l'ay mis au rang des autres. Et maintenant la belle? (repliqua Godomar) Maintenant, dit elle, ie vous oy dire beaucoup de choses, mais ie sçay aussi Seigneur qu'il est vostre frere, & que peut-estre vous luy prestez tous ces bons mouuemens, que vous luy attribuez pour ce qui me touche. Vous estes trop incredulle (respondit le Prince) si vous ne croyez ny aux parolles ny aux effects. Je croiray, dit elle en rougissant, tout ce qu'il vous plaira, mais ie crains d'estre trompee encore yne fois d'un homme. Cene sera iamais de Godomar (repliqua. t'il) car ie sçay que ie ferois trop de tort à l'affection que le Prince mon frere vous porte.

En mesme temps Periandre, & toute sa troupe que Clindor auoit

emmenee arriua dans la salle, & parée que Dorinde desiroit de rōpre le discours du Prince: Seigneur, luy dit-elle, si vous ne cognoissiez point Hylas, tournez les yeux sur ce Berger chauue & qui a le poil vn peu tirāt sur le roux, & vous verrez l'hōme seul entre tous ceux qui se meslent d'aymer, qui est le moins dissimulé. Godomar alors, & tous ceux qui auoient ouy ce que Dorinde auoit dit, ietterent les yeux sur Hylas, qui se voyant regardé tout à coup de tāt de personnes, eut opinion qu'il auoit quelque chose en ses habits qui n'estoit pas bien, & cela fust cause qu'il se regarda de tous costez. Mais Daphnide qui s'en apperceut: Non, non, Hylas, luy dit-elle, ce que l'on regarde en vous n'est pas aux habits que vous portez, c'est ce qui est dans vostre ame: Il faudroit, respondit-il, auoir des yeux plus penetrās que ceux d'vn Linx. Ie le croy veritablemēt, reprit Dorinde, pout voir l'interieur de tout autre que d'Hylas. Hylas, repliqua-t'il, est fils de femme: De sorte, gentil berger, adjousta Godomar, que si vous-vous plaidez au changement,

vous avez à qui ressembler. Seigneur, dit Hylas fort froidement, ie laisse à ces Dames d'en tirer la conclusion que vous dites. Mais Hylas, dit Dorinde, si m'aduouërez vous qu'il y a plus d'hōmes infideles enuers les Dames, que de Dames enuers les hōmes: car il n'y a point de fēme qui ne se puisse plaindre de quelque infidelité, & ie vois plusieurs hommes qui ne disent point d'auoir esté deceus. Vostre raison, respondit Hylas, est fort mauuaise, car si les hommes ne se plaignent point de vos infidelitez, c'est qu'ils ont hōte de faire plainte d'vn accident tant ordinaire. Godomar se mit à rire, & Amasis aussi, de la gracieuse respōce d'Hylas. Et interrōpant Dorinde qui vouloit respōdre: Il me semble, luy dit-il, qu'en peu de mots ce Berger n'a point mal soustenu nostre party.

Elle vouloit repartir, lors qu'Amasis & le Prince se leuerent de table, de sorte qu'il fallut remettre ce discours à vne autrefois: il est vray que Godomar s'approchant de Dorinde croyez la belle (luy dit il assez bas)

que le Prince mon frere vous ayme plus que sa vie, & quand i'auray le loysir de vous entretenir, & que vous sçaurez ce qu'il vous mande par moy, vous aduouïerez qu'il merite d'estre rayé du nombre de ceux que vous dittes qui ne sçauent pas aymer. Et parce qu'il s'en retourna incontinant vers Amasis, il ne luy donna pas le loysir de luy respondre. Elle ne laissa toutesfois de rougir, ne pouuant ouyr ces nouuelles sans beaucoup de ressentiment, & se tournant vers Florice, Palinice, Circeyne: Mes compagnes (dit elle) pour cacher ce changement de couleur, i'ay bien eu du regret de vous rompre compagnie, mais le Prince Godomar qui m'oblige en tant de façons la voulu ainsi: si suis ie bien resoluë de ne vous abandonner point ce soir, car encor que la Nymphe nous ait logee au Chasteau, ie suis d'opinion que nous retourniõs chez nostre hoste puis qu'il le desire, & que ceste maison est si pleine, qu'à peine s'y peut-on tourner. I'ay peur, respondit Florice, que

que le Prince quia trop de peur de vous perdre ne le vous permettra pas. Toutesfois , adjousta Circeine, ce nous seroit bien plus d'incommodité si nous logions hors d'icy , où il faut viure avec tant de contrainte.

Godomar cependant qui desiroit d'acquérir l'amitié de Damon, de la valeur duquel il estoit fort bien informé , supplia Amasis de trouuer bon qu'il allast passer vne partie de l'appresdinee auprès de luy. Et elle luy ayant respondu qu'elle l'y accompagneroit, Madonthe l'en fit incontinent aduertir , & ceux qui le luy allerent dire trouuerent desia auprès de luy Thamire, Celidee, Palemon, Doris, & le pauvre Adraste n'abandonnoit non plus Doris que s'il eust esté enchanté auprès d'elle, sinon lors qu'elle s'alloit coucher qu'elle fermoit sa porte: car ce pauvre Berger y dormoit, où pour le moins n'en bougeoit iusques à ce qu'elle en sortit. Et n'eust esté que Palemon luy fit donner quelques

matthelas, il eust couché sur la pierre, plustost que d'eslogner d'un pas cette porte. Au mesme temps que le Prince entra, Thamire supplioit Damon de se souuenir de la promesse qu'il luy auoit faite pour guerir Celidee. Et parce que Damo luy dit qu'il estoit tout prest à la mettre en effect, pourueu qu'il y en eust quelqu'un qui allast avec Haladin son Escuyer, & que Thamire s'offrist de faire le voyage.

Celidee qui ne le vouloit eslogner de si loin, & qui aimoit mieux ne recouurer iamais cette beauté qu'elle auoit perduë, & qu'o luy promettoit, contrarioit tant qu'elle pouuoit Thamire, & ne vouloit point qu'il fist un si dangereux voyage, pour vne chose de laquelle elle ne faisoit point de conte, où bien s'il y estoit resolu, elle vouloit l'y accompagner. Et parce que Thamire rejettoit sa compagnie avec beaucoup raison, cette fille pleuroit de sorte que quand Godomar entra il eut pitié de la veoir si couuerte de

pleurs, & s'enquerant de Thamire de qui il pensoit qu'elle fust fille, quel outrage on luy faisoit. Seigneur; dit Damon en prenant la parole; vous demandez de sçauoir vne chose qui est peut-estre sans exemple. Sçachez que cette jeune Bergere a esté l'vne des plus belles filles de toutes ces cōtrees. Vous voyez cōme elle a maintenant le visage. On luy veut rendre cette beauté qu'elle a perduë, & elle pleure pour ne la pointr'auoir. Sans mentir respondit Godomar, ie croy que c'est la seule de cette humeur. Mais adjousta Damō encore le trouueriez-vous plus estrange si l'on vous disoit que c'est elle mesme qui s'est traittee comme vous la voyez: Comment s'escria le Prince elle s'est fait ces blessures elle-mesme. Seigneur; reprit Damon, & pour vn subject encore aussi estrange; car ça esté pour s'empescher d'estre aimee. O Dieux! dit alors Godomar, voila vne fille sās esgalle, estāt belle elle se fait laide pour n'estre point aimee, & puis se fache

quand on luy veut rendre cette beauté. Seigneur, interrompit Célidée, les choses inutiles à nostre contentement, & qui nuisent beaucoup à nostre repos doiuent estre desdaignées de cette façon. L'aduouë, dit alors le Prince, tout estonné, que ie voy en ces lieux des preuues de vertu qui ne se peuuent assez admirer. Mais, reprit Madonthe, voyez, Seigneur ce pauvre Berger qui regarde cette tapisserie, si vous scauiez sa fortune vous l'admireriez encore d'auantage. Et si Dorinde vouloit dire la verité en considerant l'accident qui luy est arriué elle aduouëroit que tous les hommes ne sont pas trompeurs quand ils disent qu'ils aiment, car ayant aimé longuement cette Bergere, auprès de laquelle vous voyez qu'il se tient, lors qu'il perdit l'esperance qu'elle püst iamais estre sienne il perdit le sens en mesme temps, & depuis a vescu avec vn si grand ressentiment de sa premiere perte que lors

qu'il a quelques bons interualles, il ne les employe qu'à plaindre cette Bergere. I'auois bien ouy dire, respondit le Prince en le considerant, qu'Amour faisoit deuenir fol: mais non pas la tristesse ny le desplaisir. Mais, Seigneur, adjousta Amasis, on nous a parlé d'une recette pour le guerir que nous voulons espreuer. Et quelle est-elle, respondit-il. C'est, interrompit Adamas, de planter vn cloud dans le Temple de Iupiter en la muraille qui sera du costé d'un sacraire de Minerue, & faut que ce cloud ayt touché les temples de ce Berger. Il est vray, respondit Godomar, que delà les Alpes i'ay veu obseruer ce que vous dittes & plusieurs en guerissent. Je vous assure, Seigneur, reprit Amasis que si vous le trouuez bon nous en ferons l'essay: car il me semble que nous auons icy deux Temples assez près l'un de l'autre. Je pense, respondit le Prince que ce sera vne oeuvre

agreable aux Dieux: car ie ne croy pas qu'il y ait chose qui leur fasche plus de veoir parmy les hommes qu'une personne priuee de iugement, puis qu'il semble que la Nature ait failly en son ouurage, ayant fait vne brutte aulieu d'une personne raisonnable. Il faut donc dit la Nymphé que nous y fassions tout ce que nous pourrons, & il me semble qu'il est à propos d'aduertir le grand Pontife, afin qu'il me vienne faire entendre ce qu'il sera necessaire de faire. Et c'est à vous continua-t'elle, s'adressant à Adamas, à qui i'en donne la charge. Et moy, dit Damon, aussi-tost que ie sçauray ce qui sera aduenü à celuy-cy ie despescheray Halladin pour la guerison de cettte sage & honnesté fille, puis que ie l'ay promis, & que ie ne penseray pas de faire vne œuure moins agreable aux Dieux que celle que vous dites: d'autant que tant s'en faut il semble qu'ils se plaisent beaucoup plus en la beauté des Dames, qu'ils ne font pas au iugement des hommes, puis

que l'on a dit si souuent qu'ils ont laissé les Cieux pour ces beautez mortelles, & fort peu de fois ils sont descendus en terre pour prendre aduis du iugement des hommes.

Cependant que le Prince discourroit de cette sorte avec Damon. Adama tira vn peu à part Amasis, & luy representa qu'il sembloit que Tautates, prit vn soing plus particulier de ses affaires, qu'elle n'eust osé esperer, puis qu'il luy auoit enuoyé ce jeune Prince en vn temps si opportun, & pour vn affaire si sensible à son frere Sigismond, qu'il n'y auoit pas apparence qu'elle n'en deust esperer toute sorte de secours, tant qu'elle auroit Dorinde avec elle, mais qu'il estoit necessaire que par sa prudence elle se sceust bien seruir de l'occasion qui se presentoit, d'autant que l'vn des plus grands plaisirs que Tautates eust des choses de la terre, c'estoit de veoir l'homme par la prudence se sçauoir deffendre des coups de la Fortune,

Or Madame , tout ce que vous auiez plus à craindre en la trahison de Polemas , c'estoit ce me semble l'intelligence qu'il peut auoir avec les Roys vos voisins. Le plus puissant de tous & le plus dangereux: c'est Gondebaut , & confidez que ce grand Dieu luy veut rendre ce bras là impuissant , vous donnant pour dire ainsi ses deux enfans. Et d'autant qu'il y a plus de personnes qui adorent le Soleil Leuant que le couchant , assurez-vous, Madame , que ces ieunes Princes bien vnis comme ils sont , auront plus de Partisans que leur pere. Ce qui despend donc maintenant de vostre prudence , c'est d'interresser & l'vn & l'autre de ces Princes de telle sorte en vostre conseruation, qu'ils l'embrassent comme chose où ils ayent quelque part. Sigifmond est desia assez obligé à vous assister pour la protection que vous prenez cette fille , qui est de telle sorte aymee de luy , que i'espere la

veoir vn iour Royne des Bourguignons, si pour le moins ie suruis le Roy Gondebaut: Il ne reste que de srouuer les moyens que Godomar y prenne part. Je croy quant à moy qu'oultre l'amitié qu'il porte à son frere que ie vois estre fort grande, vous deuez l'obliger par les liens de la courtoisie, attendant que le temps vous en offre quelqu'autre occasion: car vne ame si genereuse comme la sienne ne se peut attacher d'auantage que par l'honneur & la reuerence. Et d'autant que ces lettres que Gondebaut escrit à Polemas & qui vous sont tombees entre les mains pourroient bien estre redoublees, & par ainsi Polemas seroit plustost aduertiy que nous ne voudrions de la perte que vous auez faite. Je suis d'opinion que vous preueniez ses desseins, ce que vous pouuez faire par la voye que ie vous vay proposer. Vous desirez de faire planter le cloud dans la muraille du Temple de Iupiter pour r'auoir

la santé de ce pauvre Berger. Je croy, Madame, que c'est vne œuure fort bonne, & de laquelle Tautates vous sçaura gré. Mais ie suis d'aduis que vous vous preualiez de cette occasion pour retenir icy le Prince Godomar. Il faut que celuy qui plantera ce cloud soit souuerain Magistrat: Et parce que vous n'estes pas homme, il sera necessaire que vous fassiez la creation d'un Dictateur exprés pour cette ceremonie. C'est ainsi que les Romains les nomment. Or Madame, ie croy quand vous y aurez bien considéré que vous ne sçauriez faire election d'autre personne que du Prince Godomar, tant pour sa qualité, que pour le bien de vos affaires, & iem'asseure qu'il receura, sans doute cet honneur pour ce sujet, que peut-estre il refuseroit en vn autre temps. Et s'il la reçoit, il faut le luy continuer iusques à ce que vous soyez hors de la peine où la trahison de Polemas vous a mise: Par cette ruze vous rendrez vostre conseruation

comme la sienne en y engageant & le Prince son frere & tous les amis. Et à fin qu'il ne s'en puisse desdire, il faut prolonger de faire planter le cloud iusques à ce que nous scachions si ce contre-fait le Druyde viendra vers la Nymphé vostre fille, afin qu'il se trouue saisy de l'authorité quand Polemas rompra entierement avec vous.

La Nymphé escouta attentiuement le Druyde, & lors qu'il se teust. Le trouue fort à propos, respondit-elle, tout ce que vous dittes, mais que faut-il maintenant que ie fasse? Vous deuez ce me sèble, adjousta le Druyde, faire entendre au Prince qu'il est necessaire pour la guerison de ce pauvre Berger qu'il accepte cette charge. Et puis la ceremonie estant faite vous assemblerez avec luy, Alcidon & Damon, & vous luy declarerez la mort de Clidamant, la trahison de Polemas, & les intelligences que vous craignez qu'il ayt trop estroittes avec les Princes vos voisins. Je m'asseure qu'il est si genereux

qu'il embrassera vostre deffence comme nous desirons. Et d'autant qu'il ne faut pas que vous perdiez Alcidon & Damon, ie suis d'aduis qu'auant que d'en dire quelque chose au Prince Godomar vous leur en parliez comme leur en demandant leur aduis, & ie sçay qu'ils s'y portent si franchement qu'ils vous ayderont mesme à faire cette priere à ce jeune Prince.

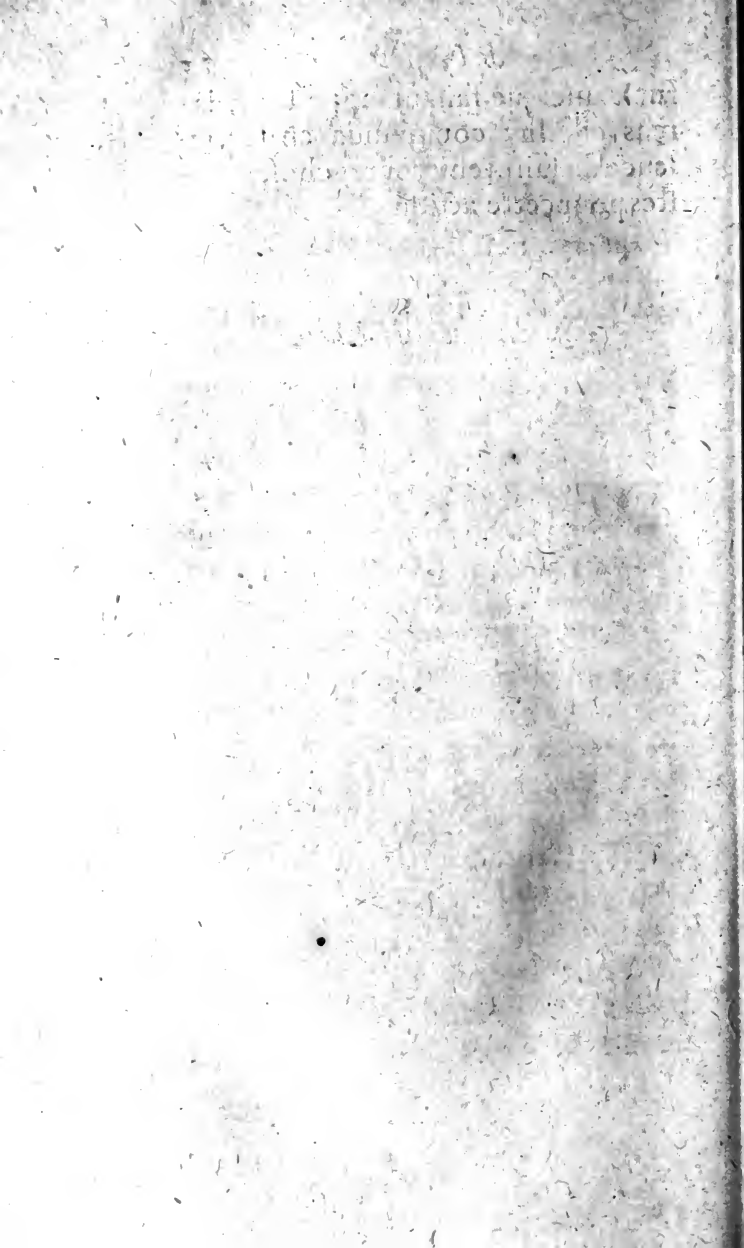
Cependant qu'ils discouroient de cette sorte, Godomar s'estoit approché de Damon, où Alcidon, Daphnide, & Madonthe l'entretenoient des accidents de Dorinde. Et parce que le Prince treuuoit que cet habit de Bergere, quoy que bien differend de celuy qu'elle souloit porter ne laissoit pas de la faire paroistre fort belle, il luy prit fantaisie de la faire peindre vestuë de cette façon, s'asseurant bien que son frere auroit vn contentement extreme de la veoir ainsi desguisee, & cela fut cause que Galathee qui

estoit assez près de là parlant à Lycidas pour le plaisir qu'elle auoit d'y veoir quelque visage qui eust quelque ayr de celuy de Celadon qu'elle ne pouuoit oublier entiere-ment, s'oyant appeller par Madonthe s'y en alla incontinent, & sçachant le desir de Godomar, elle luy dit qu'ils auoient vn tres-bon peintre pour tirer au natutel, & qui estoit fort diligent. C'est ce qu'il nous faut, respondit le Prince, car ie desire d'enuoyer promptement vers mon frere pour luy faire entendre nostre fortune, de laquelle ie sçay qu'il sera si ayse que ie ne luy veux dilayer ce contentement d'auantage. La Nymphe pour satisfaire au desir qu'il auoit, enuoya incontinent querir le Peintre, qui par son commandement mit la main à l'œuure, quoy que Dorinde s'en defendit fort, ayant honte, ce disoit-elle qu'on la veist ailleurs vestuë de cette sorte. Eh la belle, respondit Godomar, pen-

fez-vous pouuoir estre veüe en meilleure compagnie que celle-cy. Je ne croy pas cela , reprit Dorinde, mais ie n'en ay point de honte en cette contree où les Bergeres sont telles, qu'elles se font estimer de tous ceux qui les voyent : Et adiousta le Prince pour vostre satisfaction nous ferons escrire à vos pieds: C'est Dorinde l'vne des belles Bergeres de FORETS. Auec cette condition elle le permit , pourueu que l'on rayast le nom de belle. Et cependant Amasis suiuant le conseil d'Adamas , ayant trouué commodité de parler à Damon , & à Alcidon lors que le Prince alloit veoir l'ouurage du Peintre qui trauailloit en vne chambre assez près de là, ils approuuerent de sorte cette proposition qu'eux mesmes en ouurerent le discours à Godomar , lors qu'il reuint dans la chambre de Damon. Et luy qui estoit plein de courtoisie accorda à la Nymphé tout ce qu'elle vouloit de luy, qui

fut cause que faisant appeller Adamas elle luy commanda en sa presence de faire tenir toutes choses prestes pour cette action.

Fin du premier Livre.





LA CINQUIESME PARTIE
 D E
 L'ASTREE
 DE MESSIRE
 HONORE' D'VRFE'

LIVRE SECOND.

LE iour se passa de cette sorte
 avec diuers discours entre
 ces Nymphes, ces Cheua-
 liers, ces Bergers & belles Bergeres,
 mais avec tant de plaisir qu'ils ne se
 prirent garde que la nuit les surprit,
 qui les contraignit de se separer ius-
 ques au lendemain. Amasis voulut
 arrester Dorinde dans le Chasteau,

mais elle & ses compagnes sceurent de telle façon la supplier qu'elle trouua bon que sans se separer elles retournaissent loger chez Clindor qui en receut vn tres-grand contentement, & elles aussi pour estre beaucoup plus libres que parmy ces contraintes & ces respects où elles uiuoient auprès d'elle & de Galathee, Merindor & Periandre aidoient Dorinde à descendre: Alcandre & Clorian, Circeine: Lucindor, & Cirinte, Florice: Et en fin Amilcar, & Sileine, Palinice. Thamire d'autre costé aydoit la triste Celidee, qui ne se pouuoit consoler du prochain depart de son Berger. Et Adraсте n'abandonnoit point Doris que Palemon conduisoit. Il n'y auoit personne en la troupe sans party, sinon Hylas & Belifard, qui toutesfois ne laissoient de passer leur temps avec toutes ces belles Dames sans s'arrester à pas vne. Aussi n'y en auoit-il point en la compagnie qui n'eust assez d'affaires, pour soy-mesme sans s'amuser à Hylas: d'autant qu'Alcandre & Clorian seruoient Circeine, Lucin-

dor & Cirinte aimoient Florice, & Amilcar & Sileine estoient seruiteurs de Palinice. Et le bõ c'estoit que chacun scauoit l'affection de son riuall. D'autre costé Periadre & Merindor adoroient Dorinde, qui ayãt esté deceuë d'eux ainsi qu'elle auoit opiniõ, ne faisoit que reprocher leur infidelité à toutes les fois qu'ils vouloient luy parler de leur affection. Ce qu'elle faisoit avec vn esprit plus content qu'auant qu'elle eust sceu que le Prince Sigismond ne l'auoit point trõpee comme elle en auoit eu la creance.

Estãs arriuez au logis ces Cheualiers resolurent de veiller dans la chãbre de ces Dames, pour recouurer en quelque forte le tẽps qu'ils auoient perdu loing d'elles: Mais Dorinde ne desirãt pas que cela fust pour quelque consideration qu'elle dist à sescompagnes, elles s'excuserẽt toutes sur l'heure qui estoit trop tarde, & le desir qu'elles auoient d'estre le lẽdemain de bon matin au Chasteau au leuer de Galathee. Ils furẽt dõc cõtraints de se retirer, & de fortune Hylas fut logé dãs la mesme

chambre où Alcandre, Amilcar, & Belifard couchoient, & les autres quatre Cheualiers dans vne autre. Et d'autant que de longue-main, ces deux freres estoient grands amis d'Hylas, d'abort qu'ils furent couchés, parce que les lits estoient assez près l'un de l'autre, ils entrerent en discours de ce qu'ils auoient fait, depuis qu'ils ne s'estoient veus. Quant à moy, respondit Hylas, ie le vous auray bien-tost dit : car depuis que Criseide la belle estrangere eut trompé les gardes de Gondebaut, pour s'en venir du costé de Gergouie. Ie la fuiuis, mais en vain, car il me fut impossible de la rencontrer. Il est vray que ie trouuay Madonthe, & Laonice avec lesquelles ie vins en cette contree sur les riuages de Lignon, où ie trouuay tant d'aimables Bergeres qu'il m'a esté impossible de les quitter. Et pour dire la verité, j'ay espreuüé beaucoup de sortes de vie, mais il n'y en a point qui esgale la douceur de celle des Bergers de cette contree. Car ne pensez pas qu'en-

core qu'ils soient vestus, comme vous les voyez grossierement, que toutes-fois leur conuersation retienne chose quelconque du village: parce que ce sont les plus discrettes & les plus ciuiles que i'aye iamais pratiquees. Et entre les autres, il ya vn Syluandre duquel on ne scauroit trop admirer le bel esprit. Quant aux Bergeres, elles sont si belles & si agreables que si l'Amour estoit mort par tout ailleurs, iene croy pas qu'il ne vint à reuiure parmy ces filles tant accomplies. Figurez-vous que tous ces artifices que vous voyez dans les villes, sont tellement surpassez par les naïuetez de ces Bergeres qu'il est impossible de les veoir sans les aymer. Vous auez peut-estre bien autrefois veu Florice, Circeine & Palinice, & auez bien ouy dire, combien leurs beautez estoient estimees dans Lyon. Imaginez-vous que sur les riuies de Lignon & parmy ces gentilles Bergeres, elles ne paroissoient non plus qu'un flambeau au plus clair Soleil. Ah: respõdit Alcandre, iusques-là ie le vous par-

donne : mais dire qu'il y a quelque Bergere plus belle que Circeine ie ne le sçauois souffrir. Si vous auiez seulement parlé de Florice encore & de Palinice, si ie ne le croyois i'en ferois au moins semblât: mais de Circeine c'est trop, puis qu'il n'y eut iamais beauté esgale à la sienne. Mon frere, interrōpit Amilcar, Palinice deffend assez sa preeminence sur toutes les belles. Toutesfois ie ne laisseray de dire à Hylas que pour Florice & Circeine ie consentiray à tout ce qu'il voudra, pourueu qu'il oste du pair ceste Palinice, puis qu'il n'est pas raisonnable, que celle à qui le Ciel n'a point voulu faire d'esgale soit rabbaissée sous quelqu'autre avec si peu de iustice. Et quoy mes enfans, dit Hylas en souffriant, il semble que vous ayez quelque interest en ces filles, prenant comme vous faittes leur party. Si nous auons de l'interest? respondit Alcandre : hé Hylas : de quel pays venez vous puisque vous n'en sçauiez rien? Et depuis quand cet interest, reprit Hylas, veu que quand i'estois

avec vous , ie n'en ay rien recogneu. Je vous assure , adjousta Amilcar, que vous avez bien raison de le dire, car vous avez esté à Lyon depuis la mort de Theombre. Nullement, dit-il. Or continua Amilcar, l'affection que nous portons à ces belles Dames n'est que depuis ce temps-là. Aussi si vous vous en souuenez, il n'y auoit pas fort long-temps que nostre pere nous auoit fait reuenir en sa maison. Il est vray, respondit Hylas, mais comme nous auions bien eu le loisir de cōtra-cter l'amitié qui est entre nous , ie pēsois qu'il ne falloit pas plus de tēps à deuenir Amōureux que bōs amis. Je le croy bien aussi, dit Alcandre, tant s'en faut, ie pense qu'il y va plus de tēps à se choisir vn amy qu'une maistresse : mais quelquesfois l'occasion ne s'en presente pas. Or, reprit Hylas, puisque cela est, & qu'estant entré en ce discours il n'y a pas grande apparence que vous puissiez si tost dormir, n'y l'un n'y l'autre, ie vous supplie que ie sçache toute cette affectiō, afin que ie ne me mesprenne plus

quand ie parleray de la beauté de vos maistresses. Vrayement, respondit Alcandre ie le veux à condition que vous ne mespriserez plus si fort, Circeine pour l'amour de moy, ny Palinice en consideration de mon frere. Ny vous Stelle, adjousta l'inconstant pour l'amour d'Hylas. Nous vous le promettons, dit Alcandre: mais il faut encore l'une des deux choses que ie vous diray. Et laquelle? respondit Hylas. Il faut adjousta Alcandre, où que vous veniez dans nostre liét, où que nous allions au vostre: car ce me seroit trop de peine de parler si haut & si longuement. Il est raisonnable, dit alors Hylas, que l'Escolier aille chercher le maistre, & sautant à bas de son liét, il se mit dans le leur, où Alcandre quelque temps apres reprit ainsi la parolle, cependant que Belifard s'endormit.

HISTOIRE

D' *ALCANDRE*,D' *AMILCAR*, *CIRCEINE*,*Polinice*, & *Florice*.

Quelques vns soustiennent que l'Amour ne vient pas de sympathie, ny de Destin, mais de dessein, & de volonté: & que la naissance de cette affection ne se doit qu'à la violence avec laquelle la beauté tyrannise les puissances de nostre ame: Mais ceux-là n'ont pas fait la preuve qu'Amilcar & moy, & ceux desquels j'ay à vous parler auons faite à nos despens, car ils seroient contraints de changer d'opinion, & de dire avec nous que chacun en naissant est donné à celle qu'il doit aimer & seruir. Voicy vne proposition, interrompit Hylas que ie ne croy point du tout: car si cela estoit vray, à laquelle des vingt-cinq où trente que j'ay seruies

me donneriez-vous par sympathie & par destinee ? De cela , respondit Amilcar nous en parlerons vne autre fois , car vn ne rompt pas vne reigle generale , & mesme qu'on peut dire qu'Hylas est vn monstre en Amour : c'est a dire hors de la nature des autres Amants. Il ne faudroit autre chose , dit Hylas en soufriaunt , sinon que Syluandre eust ouy ce mot pour ne me laisser de long-temps en repos : mais continuez Alcandre. Sçachez donc , reprit-il , que peu de temps avant le mariage de Florice , sœur d'Amilcar & de moy , avec Theombre , nostre pere nous fit reuenir en sa maison , n'ayant voulu iusques alors que nous y fussions demeurez , luy semblant n'estre pas à propos que l'on nous veist près de luy , avant que nous n'eussions quelque qualité qui nous rendist dignes de nos Ancestres. En nostre aage plus tendre il nous auoit fait ouïr ceux qui dans les Academies enseignent les sciences plus soigneusement. Et lors que nous fusmes assez forts pour les exercices

du corps il nous y fit employer le tēps curieusement. Et apres nous enuoya deux ans durant par les pays estrāgers pour en apprendre le langage, & pour n'ignorer entierement les mœurs de nos voisins. Tant ya que paruenus à l'aage de vingt-deux où vingt-trois aus il nous r'appella auprès de luy: mais peu cognus dans nostre patrie, & y cognoissant aussi si peu de personnes, que si l'on ne nous eust dit que Florice estoit nostre sœur nous ne l'eussions point recogneuë pour telle.

Nostre retour fut, comme vous scauez, vn peu auant les nopces de Florice. Et lors que nous commencions de nous aymer, Theombre l'emmena hors de la ville: De sorte que nous la perdismes presque aussi-tost que nous l'eusmes trouuee. Il est vray qu'il sembla que le Ciel eut pitié de nous, car il nous la rendit bien-tost apres, par la mort de Theombre, qui ne vesquit gueres plus de trois mois apres l'auoir espousee. Elle le pleura comme elle deuoit & nous

l'aydasmes en ce pitoyable office, mais nos larmes furent bien-toft seiches, car l'humeur de cet homme n'estoit pas fort aimable, & elle ne l'auoit espouſé que par raison d'estat, & presque sans penser le faire. Tant y a que la playe pour grande qu'elle pût estre en l'ame de nostre ſœur, fut bien-toft guerie par l'affection que nous luy faisons paroistre. Et elle en eschange s'essayoit de son costé de nous rendre le seiour que nostre pere vouloit que nous fissions près de luy, le moins ennuyeux qu'il luy estoit possible. Et c'est sans doute que cette vie differente de celle que nous auions accoustumee, nous eust esté bien fascheuse, sans sa douce conuersation: Car figurez-vous que pour le commencement nous uiuions avec vne si grande retenuë fust avec nos parents, ou avec les autres, & il nous falloit de sorte prendre garde aux respects qui leur estoient deubs, que veritablement nous en estions bien ennuyez, veu la liberté en laquelle iusques en ce temps-là

nous auions esté nourris. Quelques iours donc apres que Florice fut re-uenüë , & que son plus grand dueil fut passé. Elle prit garde à la triste vie que nous menions , & aux maigres passe-temps que l'on donnoit. Mes freres , nous dit-elle , il faut que ie vous mesnage d'une autre sorte , que iusques icy l'on n'a pas fait , & vous verrez que le sejour de ce lieu n'est pas si fascheux que vous l'avez trouué à l'abord. Nostre pere vous a surchargez de ces visites de nos parents, qui ne parlent iamais des choses serieuses. Ie veux à mon tour vous faire veoir mes cognoissances , & ie gage que vous ne les iugerez pas si fascheuses que les siennes. Nous qui tout à coup auions esté mis dans ces contraintes , & qui ne les pouuions plus supporter , la suppliasmes de tenir sa parole. Elle ne remit point l'effect de sa promesse plus loing qu'au lendemain qu'elle nous conduisit en la maison de Circeine où nous trouuames, Palinice, Dorinde, Cloris, Parthenope & quelques autres , toutes

belles à la verité & tres-honestes filles. Mais Hylas, voyez vn tesmoignage du Destin que ie disois. Je ne jettay pas plustost les yeux sur Circeine que i'y trouuay tant de subiect d'Amour que iene pûs luy refuser & le cœur & l'ame, & mon frere en mesme temps Palinice tant aimable, qu'il ne pût s'empescher de se donner à elle entierement.

Or que ceux qui croient que c'est la beauté qui tyrannise nos ames me dient vn peu comme Circeine n'exerça aussi bien sa tyrannie sur Amilcar que sur moy, ou pourquoy Palinice n'eut la mesme force sur mon cœur que sur celuy de mon frere. Et apres en auoir en vain recherché les raisons, ils auouëront iem'en assure que c'a esté en fin le Destin qui a disposé de nous, comme il luy a pleu. Le Destin, dis-ie, qui en mesme temps voulut que nous fissions deux grandes pertes: car celle de nostre liberté fut bien-tost suiuite de celle de nostre pere, qui ayant desia vescu vn assez grand aage, fut saisy d'une

fièvre si violente qu'en peu de iours elle l'emporta dans le cercueil. Peut-estre si la nouvelle affection que nous auions conceuë pour ces deux belles Dames n'eust esté es-crite dans l'infailible ordonnance du Destin l'ennuy de cette dernière perte, l'eust peu estouffer dans le berceau : Car il est certain qu'elle nous toucha au cœur plus aigrement qu'elle n'a pas accoustumé de faire aux autres. Mais Hylas ! qui peut resister à la fatalité ? il sembla au rebours que par cette contrariété elle s'accrut comme le brasier par le souffle des vents contraires. Il n'y a rien qui empesche plus vne Amour naissante, de ietter de profondes racines, que quand elle commence de se prendre. On cesse de veoir la personne aymee, parce qu'il est vray que les yeux sont ceux qui donnent naissance à l'Amour, & que la veuë la nourrit & luy fait prendre force. Si bien que quand cette veuë luy est desniee,

ordinairement, où elle meurt, ou elle va languissant. Mais, nous approuuâmes que cette loy pouuoit estre bonne pour les autres qui aiment par eslection, mais non pas pour nous en qui sans plus le Ciel l'auoit fait naistre : car ayans esté contraincts de faire le dueil nous demeurâmes quelque temps priuez de la veuë de ces belles Dames, sans que cette contrainte nous apportast aucun autre aduantage, sinon à rendre nostre mal plus douloureux & plus difficile à supporter.

En fin les iours du plus grand dueil estans passez, c'est la coustume en semblables accidents que les amis & les voisins, vont visiter ceux qui ont fait ces pertes, tant pour se condouloir avec eux, que pour leur offrir toute sorte d'assistance, & renouveler avec ceux qui restent l'amitié que l'on auoit eüe avec celuy qui est mort. Tous nos amis & nos voisins, ne manquerent point à nous venir rendre ces deuoirs d'humanité & de bonne volonté. Si bien qu'il sembloit que
la

la porte de nostre logis fust celle de quelque celebre Temple, tant elle estoit frequentee par ceux qui nous venoient visiter. Palinice & Circeine, entre les autres, qui estoient les meilleures amies de ma mere & de ma sœur, ne manquerent pas à ces visites. Et nous qui estions presque tousiours avec Florice, Dieu sçait si nous les receusmes de bon cœur. Il est certain que la mort de nostre pere nous auoit grandement affligez, & qu'il n'y auoit eu en nostre maison aucune apparence de resiouissance, que quand ces deux belles Dames prirent la peine d'y venir: mais alors, il faut aduoüer que le dueil d'Amilcar & de moy, se dissipa comme la nuë deuant le Soleil. Quand Circeine eust long-temps parlé à ma mere, elle vint rendre les mesmes compliments à Florice: Et parce que iene me pouois souler de la voir, ie m'approchay de ma sœur, & apres l'auoir remerciee de la peine qu'elle prenoit de venir en ceste maison si pleine de dueil, & qu'en eschange nous luy eusmes of-

fert toute sorte de seruice, Florice fut contrainte d'en aller dire autant à Palinice, si bien que Circeine & moy demeurasmes separez de la compagnie, cela me conuia, en suivant le discours que i'auois commencé, de luy dire: Si est-ce, belle Circeine, que i'ay fort peu d'occasion de vous faire ces remerciemens, puisque ie preuoy plus de mal de ceste visite, que ie n'en puis esperer d'aduantage. Elle qui ne s'estoit point encore apperceuë de mon affection: car toutes les demonstrations de bonne volonté qu'à nostre premiere veuë ie luy auois fait paroistre, auoient esté receuës cōme des ciuilitéz & des courtoisies. Ie ne sçay, me dit-elle, Alcandre, quel mal ma visite vous peut rapporter: mais ie vous assure bien que ce n'est pas mon intention de vous en faire. Si ce n'est vostre dessein, luy respondis-je, c'est donc mon destin, puisque assurément Circeine sera cause de la mort d'Alcandre. Moy, dit-elle, ie feray cause de vostre mort? Vous le ferez, sans doute, repliquay-je, mais ie

la vous pardonne, ne pouuant moy-
mesme l'auoir desagreable.

A ce mot nous fusmes separez par
vne grande quantité de Dames qui
arriuerent, & depuis ie ne pûs renouïer
bien à propos ce discours de tout le
iour. Cependant Amilcar qui ne vou-
loit, non plus que moy, perdre ceste
occasion, s'approchant de Palinice.
Ie n'eusse iamais pensé, luy dit-il,
qu'en ce pays les belles fussent si
cruelles que ie les voy. Et de quel-
le cruauté, dit-elle, vous pleignez-
vous? De la vostre, repliqua-t'il, qui
ne vous contentez pas de veoir ceste
maison pleine de tant de dueil: mais
qui voulez encore y en ajouter d'au-
tres par ma perte. Vostre perte, reprit-
elle en souffriant, seroit sans doute re-
grettable: mais ie ne voy pas de quel
côsté i'en pourrois estre la cause, pour
le moins ie vous puis asseurer que ce
seroit bien innocemment. Ceste in-
nocence, dit-il, de quelque sorte que
vous la puissiez figurer, ne sera pas as-
sez puissante pour reparer le mal que
vous m'auiez fait, si vous n'y preuoyez
d'autre sorte.

Sans doute leurs discours eussent duré dauantage, s'ils n'eussent esté interrompus par le mesme accident qui nous auoit separez Circeine & moy : Et voyez si le destin ne nous portoit pas tous deux à ceste affection, puisque les propres discours desquels nous fismes l'ouuerture de nos affections à ces belles Dames, furent presque semblables ; encore que nous n'en eussions point parlé ensemble. Or si ce peu de paroles ne fit point d'autre effect, il seruit pour le moins à ouurir les yeux à Circeine & à Palinice, & à leur faire cognoistre que nous auions de l'amour pour elles. Et il aduint de là qu'à la premiere occasion que nous eûmes de parler à elles, la peine ne fut pas grande à leur faire entendre : & ce fut bien-tost apres, parce que c'est l'ordinaire d'aller rendre, quand les premiers iours du deuil sont passez, les visites que l'on a receuës. Et vous pouuez croire que mon frere ny moy ne fûmes point parresseux de nous acquitter de ces deuoirs enuers ces belles Da-

mes, ausquelles nous eusmes tel loisir de parler que nous voulusmes.

Florice qui nous y auoit accompagnez, & qui auoit pris garde que i'auois parlé longuement à Circeine, lors que nous fusmes de retour me tira à part, & me dit: Mon frere, ie ne vous ay pas aduertey lors que ie vous ay faict veoir Circeine, que vous prissiez bien garde de vous laisser surprendre aux beautez de ceste fille: car elle est desia de telle sorte engagee ailleurs, que ie crains fort que vous n'y ayez beaucoup de peine avec fort peu de contentement. Ah, ma chere sœur! luy respondis je, que vostre aduertissement viend tard, puisque veritablement i'y suis desia tellement engagé, qu'il n'y a plus d'esperance de m'en pouuoir demesler que par la mort. Mon Dieu! mon frere, s'escria-t'elle, que ie vous plains, & que i'ay maintenant de regret d'auoir esté cause de la vous faire veoir, puis qu'il n'y a fille en toute ceste contree de laquelle il n'eust esté plus à propos de vous affectionner que de celle là. Il

faut que vous sçachiez que Clorian frere de Palinice, la possede de telle forte, que iene croy pas que personne l'en puisse iamais retirer. Ma sœur, luy dis-je, vous m'estonnez grandement, de me dire qu'une si honneste fille que Circeine, se laisse posseder à vn homme si absolument. Je ne l'entends pas, me respondit-elle, comme peut estre vous le prenez: Si ie dis que Clorian la possede, c'est d'autant qu'il est frere de Palinice, & il faut que vous sçachiez que Palinice de tout temps a esté fort bonne amie de Circeine, & de plus qu'elle a tousiours eu sur elle vne certaine auctorité que l'aage luy a donnée, qui n'est pas petite. Outre cela, le mary que Palinice a eu; car elle a esté mariee, comme vous auez peu sçavoir, estoit oncle de Circeine, & tant qu'il a vescu il l'a tousiours tenuë aupres de sa femme: & ceste praticque a esté cause que tousiours depuis Circeine l'a honoree, comme elle souloit faire du viuant de son oncle: Et Palinice qui ayne grandement Clo-

rian son frere, luy a donné vn tel accès avec ceste fille, qu'il semble qu'elle n'ose presque tourner l'œil sans son congé. Ce n'est pas qu'en cela ie vueille dire qu'elle l'ayme, ny qu'il se passe entr'eux chose quelconque qui soit mal à propos, au contraire elle est tenuë pour tres-honneste & tres-sage fille: mais il est certain que s'estant trouuee sans pere & sans mere, elle a laissé prendre à la sœur de Clorian vne si grande auctorité sur elle, qu'il est bien mal.ayse de croire qu'il y ait quelque chose d'assez fort pour l'en pouuoir retirer. Et s'il est ainsi, luy dis-ie, que Clorian l'ayme si fort, & que Palinice ait tout pouuoir sur elle, pourquoy est-ce que le mariage ne s'en fait? Plusieurs, me dit-elle, qui n'en scauent pas la cause, & qui voyent ainsi que ie vous dis ceste amour, font bien comme vous ceste demande: mais il faut que vous sachiez que Circeine a deux freres, l'vn desquels est grandement amoureux

de Palinice. Et parce qu'elle ne l'ayme gueres, ou pour le moins faict paroistre de ne se vouloir plus marier, il a resolu que iamais Clorian n'espousera sa sœur, que Palinice ne se resoluë aussi de le prendre pour son mary: Et elle qui s'opiniastre à ne le vouloir pas, est cause de retarder le contentement de Clorian. Je vous assure, repris-je incontinent, voila, ma sœur en l'estat où ie suis, la meilleure nouvelle que vous me puissiez donner: car il est certain que si ie ne dois rien esperer en Circene, il ne faut point aussi que personne espere rien en ma vie. Mais, ma chere sœur, si vous m'aymez il faut que vous trouviez inuention de me faire auoir cognoissance de ce frere de Circeine, afin que ie le puisse gaigner en quelque sorte. Mon frere, me respondit-elle en soufriañt, ie vous dirois bien encore vn autre secret si i'osois, & duquel, peut-estre, vous feriez bien mieux vostre profit: mais ie ne scay presque comme le vous dire. Ma chere sœur, repris-je incontinent, ie te

conjure, si tu me veux veoir en vie, de ne me rien celer qui me puisse ayder en ceste affaire, & tu ne dois faire difficulté de m'en parler librement, puis qu'il ne faut point qu'il y ayt entre nous quelque chose de caché. Florice alors en souffriant: Puisque vous le voulez, adjousta-elle, ie le vous diray: mais, mon frere, avec condition que vous receurez ce tesmoignage de l'amitié que ie vous porte, pour l'vn des plus grands que ie vous puisse rendre. Scachez donc que Circeine a deux freres, l'aisné nommé Sileine, & le jeune Lucindor: L'aisné, comme ie vous ay dit, ayme esperduëment Palinice, & Lucindor: à ce mot Florice s'arresta, en souffriant: Et i'adjouste, Estaymé de Palinice. Nullement, reprit-elle, ce n'est pas cela: Et lors elle se mit la main sur les yeux, pour cacher vne honneste rougeur, qui me conuia de luy dire: Et Lucindor est amoureux de vous. Il le dit'ainsi, respondit-elle toute honteuse, encore que ie ne le croye pas beaucoup: Mais ie voulois dire que par ce moyen nous

ferions faire tel personnage qu'il nous plairoit à celuy-cy : Car ie me promets bien cela de luy, qu'il ne me desdira de chose quelconque que ie luy demande. O ma sœur, m'escriay-ie alors en luy prenant les mains, il est tout cartain qu'en vos mains vous tenez & ma vie & ma mort : & que si vous ne me secourez en la peine où vous estes cause que ie suis, vous estes la moins pitoyable sœur qui fut iamais. Mais mon Dieu, Alcandre, me dit-elle, quel personnage me faites-vous faire, & qu'est-ce que Lucindor dira de moy ? Et ne considerez-vous point combien ie m'engage envers luy ? Ma sœur, luy respondis-je alors serieusement, ostez-vous d'erreur, ie vous supplie, & soyez assuree que si l'affection que ie porte à Circeine n'estoit accompagnee de toutes les vrayes conditions qu'une bonne amour le doit estre, i'aymerois mieux la mort que de vous y employer. Ie l'ayme, non pas pour l'abuser, mais pour l'espouser, si mon bon-

heur m'en peut rendre digne. Et quant à ce qui est de Lucindor, s'il est digne frere de Circeine, ie veux croire qu'il a du merite: Et pourquoy, si cela est, ne l'espouseriez-vous? Votre ieunesse ne vous permet pas de demeurer long-temps avec cet habit de vefue, & pour moy ie n'en serois nullement d'aduis. O mon frere, reprit incontinent Florice, ne parlons point de cela, ie vous en supplie: I'ay encore le souuenir trop presant de Theombre. O fole, repliquay-je, & ne sçay-je pas bien que vous ne l'avez iamais espoufé que par obeïssance: & depuis quelle si grande affection pouuez-vous auoir conceuë en trois mois que vous estes demeurez ensemble. Hé vrayement, Alcandre, me dit-elle en sousriant, vous estes bien gracieux de parler de ceste sorte: Et vous, n'estes-vous pas deuenu esperduëment amoureux de Circeine en vn moment? Ah! mon frere, si vous sçauiez combien ce lien de mariage oblige vne honneste femme, vous changeriez bien de discours: car

les nœuds en sont si serrez & si chers, que iamais la separation ne s'en fait, sans vn si grand ressentiment de douleur, que ie ne croy pas celle de l'ame & du corps estre plus mal-aysee. Mais combien que ceste consideration qui est tres-grande en moy, n'auroit point de force, encore y en a-t'il vne qui m'empescheroit d'y penser, qui est, pour vous dire la verité, mon cher frere, vne si grande ialousie que j'ay recogneuë en luy, que ie m'estimerois miserable de viure en ce continuel supplice. Car vous me parliez de Theombre, croyez, ie vous supplie, que ieusse esté la plus heureuse de ma race, s'il n'eust point eu ceste folie en sa teste. Et voudriez-vous, apres en auoir ressenty les extrêmes incommoditez, que ie fusse si mal-adisee de me replonger en semblable misere? Et comment, luy dis-je, Lucindor est jaloux, & quel sujet a-t'il? En fin, Alcandre, me respondit-elle en souffriant, vous voulez tout sçauoir: Et ie le veux bien, puisque ie me resous de ne vous cacher iamais

aucune action de ma vie. Il faut que vous sçachiez, mon frere, que dans ces grandes villes la frequenta-
tion y est si ordinaire, qu'il est impossible que nous-nous puissions empêcher d'estre veuës & pratiquees de plusieurs personnes. Il arriue bien souuent que diuerses personnes nous voyant viennent à nous aymer, ou pour le moins en font le semblant: car ie croy que c'est ainsi que la plupart de vous autres hommes en vsent. Mais cela n'empêche que ceux qui ont les yeux sur nous, ne voyent, & ne recognoissent les recherches vrayes ou feintes qui nous sont faites, & de ceste cognoissance se produit ceste ennemie, ou pour le moins mortelle maladie d'Amour, qui se nomme jalousie. Lucindor ayant donc remarqué qu'un des freres de Palinice faisoit semblant de m'aymer, ou peut-estre m'aymoit à bon escient, en est deuenu tellement jaloux, qu'il ne s'en donne, ny ne m'en laisse point de repos. Hé, ma sœur, adjoustay-ie en souffriant, expliquez;

moy vn peu mieux ceste affaire: le frere de Palinice vous ayme aussi: & ne m'avez-vous pas dit que ce frere ayme Circeine? Est-il donc amoureux de vous & d'elle? Nullement, me respondit-elle: mais c'est que Palinice a deux freres, l'vn qui se nomme Clorian, & qui est amoureux de Circeine, & l'autre qui s'appelle Celinte, & qui monstre d'auoir de la bonne volonté pour moy. Alors faisant vn grand esclat de rire: Ie vous assure, ma soeur, luy dis-ie, que voycy la plus gracieuse rencontre qui, peut-estre, aduint iamais. Palinice a deux freres, l'vn desquels, & qui s'appelle Celinte, vous aymé: & l'autre, qui se nomme Clorian, est amoureux de Circeine: Et Circeine a deux freres aussi, Sileine & Lucindor; Sileine ayme Palinice, & Lucindor vous recherche. Et vous, Florice, vous pouuez dire que ces deux belles Dames ne vous prestent rien, que vous ne leur rendiez en mesme monnoye: Car si i'ayme la belle Circeine, Amilcar est furieusement amou-

reux de Palinice. Et comment! s'es-
cria Florice en frappant des mains
l'une contre l'autre, Amilcar en veut
à Palinice? Mais, adjoustay-ie, en
meurt-il d'amour? Vrayement, re-
prit-elle alors, voicy vn vray su-
jet de Comedie. Dieu vueille, re-
pliquay-ie, que pour moy il soit
tel: La Commedie, à ce que j'ay
ouy dire, finit tousiours en maria-
ge: Mais puis que nous sommes six,
& que vous n'estes que trois, si
faut-il de necessité qu'il y en
ait quelqu'un de nous mal con-
tent; car ie sçay bien que ie ne
veux pas que celle que j'aime soit
partagée. Et pensez-vous, me dit-
elle, que quelqu'une de nous le
vueille estre? De cela, luy respon-
dis-ie, ie m'en remets: Tant y a
ma chere sœur, que tout ce que ie
veux de vous, c'est de faire si bien
enuers Lucindor que sa sœur m'ay-
me, & avec Cirinte qu'il dispose en
façon Palinice, qu'elle retire Clo-
rian de la recherche qu'il faiet à Cir-
ceine.

Ce fut par ces disconrs, Hylas, que
 que ie vins en cognoissance de toutes
 ces secrettes affections, & parce que
 nous n'eusmes alors la commodité
 pour la suruenüe de plusieurs per-
 sonnës, d'en dire dauantage, la con-
 clusion fut, qu'elle me promet, non
 seulement de m'y ayder de tout son
 pouuoir, mais aussi de faire avec Ci-
 rinte, qu'Amilcar ne seroit point
 mal receu de Palinice: Car, disoit-el-
 le, ie suis obligee de vous y ayder tous
 deux, puisque ie suis cause de la peine
 que vous en auez.

Nous-nous separasmes donc de
 ceste sorte, & parce que i'auois esté
 aduertý del'amitié que Clorian por-
 toit à Circeine, & du credit que Pa-
 linice y auoit, ie pensay qu'auant que
 le frere ny la sœur s'y prissent garde, il
 falloit auoir gagné quelque chose sur
 la bonne volonté de Circeine, afin
 que quand Clorian prieroit sa sœur
 de me faire de mauuais offices, Cir-
 ceine eust quelque chose qui tint
 mon party, & qui priaist pour moy.
 Et entre toutes les choses que ie
 pensay

ie pensay la pouuoir obliger. I'esleus principalement la discretion, ayant tousiours ouy dire qu'il n'y a rien qui engage tant vne honneste fille à aymer que cette discretion : Aussi c'est bien peu de prudence de se confier en vne personne, en qui l'on ne doit point auoir de confiance. Ie vous ay desia dit les premieres declarations que ie luy auois faittes, ie ne luy en dis rien d'auantage de quelques iours : mais estant presque continuellement auprès d'elle, toute la demonstration que ie luy en donnois c'estoit d'vser avec vn extrême respect en tout ce qui estoit d'elle, & afin qu'elle recogneust que c'estoit vn respect qui procedoit d'Amour & non pas seulement de ciuilité ie traitois avec Palinice d'vne façon bien differente, non pas que ie ne luy rendisse de l'honneur comme tout Cheualier est obligé enuers les Dames de cette qualité : mais à l'vne c'estoit seulement avec ce deuoir commun, & à l'autre avec vn respect particulier & tout estincelant d'Amour.

Vn iour que Circeine estoit au logis de Palinice , elle voulut se lauer les mains pour faire colation. Ie me trouuay comme de coustume assez près d'elle pour receuoir ses gands. Elle ne fit point de difficulté de me les rendre : parce que c'estoit de ces petits seruices que chacune receuoit librement de nous. Et soudain feignant d'auoir quelque affaire en mon logis, ie m'y en allay le plus viste que ie pûs, & en mesme diligence, i'escriuis au dedans de ses gands ces trois verss :

*Ie iure tout ce que ie puis ,
Que si tout à vous ie ne fais ,
Ie ne suis mien, ny de nul autre.*

Circeine reprit ses gands , sans y prendre garde pour lors, mais le soir qu'elle fut pour se mettre au liêt sa fille de chambre qui s'en apperceut, Ma maistresse, luy dit-elle, qui vous a donnez ces gands? Comment! respondit Circeine , qui me les a don-

nez, ne sont-ce pas ceux que i'auois
ce matin. Ie ne scay, repliqua-t'elle,
mais ie n'ay iamais veu ces beaux
vers, & lors les luy apportant: car el-
le estoit desia dans le liçt: Voyez con-
tinua t'elle si ie ments. Circeine alors
les lisant, & se souuenant que ie les
auois eus quelque temps entre les
mains, se douta bien que ie les auois
escrits, mais parce qu'elle ne vouloit
point s'en fier à cette fille, qui des-
pendoit entierement de Palinice, &
de Clorian, elle feignit de ne pou-
uoir de uiner qui s'estoit, & pour
monstrer combien elle s'en soucioit
peu elle dōna les gands à Andronire:
(C'estoit ainsi que cette fille se nom-
moit.) Ie prie Dieu ma maistresse, luy
dit-elle en la remerciant, que celuy
qui a escrit à ce coup dans vos gands,
prenne souuent plaisir d'en faire de
mesme. Et ie vous assure que si ie
le cognoissois ie l'en remercierois
de bon cœur. Tu ferois bien, respon-
dit-elle en soufriaunt, car le present
le merite. Vous pensez, dit elle
vous en mocquer: ce present

tel qu'il est seroit bien cher, ie m'en assure à celuy qui est cause que vous me l'avez donné. Et si ie les luy presentois de vostre part. Ie suis bien certaine qu'il m'en remerciroit de bon cœur. Garde-toy, reprit Circeine incontinent de faire cette sottise, car tu me ferois vn extreme desplaisir. Ie n'ay garde, repliqua Andronire de le faire, mais c'est d'autant que ie ne sçay qui s'est. Et si tu le sçauois, adiousta Circeine, par ta foy le ferois-tu. N'en doutez pas, respondit-elle, car outre que i'ay pitié de ceux qui s'ayment bien, encore suis-ie certaine que Clorian m'en sçauroit gré, & m'en remerciroit en temps & lieu. Mais à propos de Clorian, reprit Circeine, garde-toy bien de les luy monstrier si tu veux que nous viuions en paix avec luy & avec Palinice. Et dequoy vous souciez-vous, respondit-elle, si vous ne sçavez qui c'est. Il n'importe, repliqua Circeine, ie ne veux point qu'il les voye, & alors feignant de n'auoir pas bien leu ce qui y estoit escrit? Monstre-les moy

Andronire, dit-elle, que ie relise ce qu'ily a. Et elle s'as y pēser, les luy ayāt rendus. Or vate coucher, dit Circeine, ie te recognois pour si folle que ie ne veux pas que tu les ayes? Ah! ma maistresse, s'escria-t'elle incontinent, rendez-moy donc les remerciements que ie vous ay faits. S'il ne tient qu'à cela, luy dit Circeine, que tu ne sois bien contente: ie te les rends de bon cœur, & ceux encore que tu me feras des gands tous neufs, que i'ayme mieux te donner. Et lors se faisant apporter vne petite layette où elle en auoit quantité, elle luy en donna vne paire pour la contenter. Ma maistresse, luy dit Andronire en la remerciant, vous m'avez appris vn moyen pour n'auoir iamais plus faute de gands? Et quel est-il, respondit Circeine. Lors que ie verray, dit-elle, que ceux-cy seront vsez, i'iray prier quelqu'un d'y escrire, comme dans les vostres & vous m'en donnerez de tous neufs pour les auoir. Tu as raison, adiousta-t'elle, mais cependant laisse-moy dormir.

Or Circeine cogneut bien que i'estois le secretaire de ces vers, & quoy qu'elle n'eust aucune pensee qui fust à mon aduantage, si ne vouloit-elle que Clorian les veist, & pour en oster le moyen à cette fille, elle aimamieux les garder, & toutefois il luy fut impossible d'euter ce que le Ciel en auoit ordonné, ainsi que vous pourrez entendre. Cependant ce petit artifice ne me fut pas du tout inutile, parce que Circeine, se souuenant des paroles que ie luy auois dittes, & se representant le respect avec lequel ie la seruois par la lecture de ces vers s'asseura mieux encore qu'il estoit vray que ie l'aimois, & quoy qu'elle fust grandement engagee avec Clorian, si est-ce qu'elle ne pouuoit reietter cette affection, qui luy estoit vn grand tesmoignage de son merite. Apres auoir donc quelque temps consulté en elle-mesme si elle me deuoit conseruer en cette humeur, ou bien me donner subject de la quitter: En fin elle créut que c'estoit son aduantage de laisser

libre le cours de cette nouvelle affection, ne luy semblant pas qu'elle deuint iamais telle qu'elle ne la püst bien arrester quand il luy plairoit.

Quelques iours apres elle vint veoir ma sœur, & de fortune ie n'y estois point, ayant pour lors accompagné Amilcar en la maison de Philinice. Et se retirant à part elle luy monstra les gands où i'auois escript ce peu de parolles. Florice en recogneut incontinent l'escriture : mais faisant semblant de penser que ce fust de Clorian: Et quoy! luy dit-elle, cette Amour dure-t'elle encore? Comment! respondit Circeine, si cette Amour dure, mais de quels Amours voulez-vous parler? Il faut plustost dire si elle est commencee. Voire, adiousta Florice, tout le monde ne sçait pas que Clorian vous ayme. Ie le croy, reprit Circeine, & avec regret, ie le croy que chacun veoid la folie de Clorian, mais cecy n'a rien de commun avec Clorian, &

prenez bien garde si vous ne cognoif-
lez point cette lettre. Alors repre-
nant les gands tout à coup elle s'es-
cria, Ah Circeine! si fay ie la cognoy,
elle est d'une personne qui m'est pro-
che, & à qui i'ay bien representé des-
ja plus d'une fois que ce qu'il entre-
prenoit estoit vn dessein duquel il
n'auroit iamais de contentement, &
qu'il feroit mieux de s'en retirer.
Vrayment, luy dit froidement Cir-
ceine: Eh ma belle Dame! qu'elle of-
fence vous ay-ie faitte, que vous me
vueillez procurer tant de mal. Af-
seurez-vous Circeine, respondit Flo-
rice, que ce n'a iamais esté mon in-
tention de vous desplaire, mais bien
de ne veoir Alcandre en vne entre-
prise de laquelle il n'aura iamais de
satisfaction. Et comment, pouuez-
vous sçauoir, repliqua Circeine les
choses futures. Je ne les sçay pas avec
assurance, mais, reprit Florice, ie
les puis bien prevoir par coniecture,
& vous-mesme qui y auez interest, si
l'on vous en prenoit à serment ne di-
riez-vous pas comme moy. Je vous

diray sainement, reprit alors Circeine, il est vray que Clorian à vne folie en sa teste qui vous peut faire parler de cette sorte, mais il est bien encore plus vray que si l'humeur où ie suis me demeure il ne paruiendra pas à ce qu'il pense. Cen'est pas qu'avec ces parolles ie vueille engager d'auantage Alcandre au dessein qu'il fait paroistre d'auoir: Car outre que ie n'en vaux pas la peine, encore suis-ie fort peu en volonté d'estre aimee: mais ie le dis pour la verité & que ie suis bien marrie que l'indiscretion de Clorian me soit si des-avantageuse, sans que i'aye autre part en sa faute que d'en souffrir par contrainte l'importunité. Puis que vous m'en parlez, respondit ma sœur, avec tant de confiance, ie vous diray, ma belle fille, que veritablement la recherche que Clorian fait de vous ne vous est point des-avantageuse, sinon entant qu'il fait paroistre en public d'auoir vne si grande auctorité sur vous, qu'il semble qu'il en doit bien auoir vne plus grande en particulier. Si cela vous

peut nuire ie le laisse à vostre iugemēt. Tant y a que ie pense que vous feriez beaucoup pour vous , si peu à peu vous ostiez de ses mains cette absoluë autorité , d'autant que par ce moyen vous feriez veoir à chacun qu'il n'y a point de vostre faute , & que la pensee de ceux qui ne font mestier que de iuger des actions d'autruy , s'est grandement deceuë en l'indiscretion de cet homme. O Florice! s'escria Circeine , que ce conseil est aisé à donner & difficile à executer. Si vous sçauiez quelle humeur est celle de Palinice! Vne autresfois que nous aurons plus de loisir ie vous en veux entretenir bien au long. Cependant, continua-t'elle en souffriant , ne croyez pas que ie vueille qu'Alcandre prenne la peine de m'aimer : car c'est la verité que vous m'avez obligee quand vous l'en avez diuertiy , & que vous augmenterez encore cette obligation quand vous continuerez, quoy que ie sçache bien que vous n'y aurez pas grand peine, puis que ie suis assez

asseuree qu'il ne fait que se mocquer. Et à ces dernières paroles ma sœur prit garde qu'elle rougissoit vn peu, qui luy fit iuger que ce qu'elle en disoit n'estoit pas peut-estre selon son desir. Toutesfois feignant aussi de son costé de le croire, ainsi qu'elle l'auoit dit. Elle luy respondit, soyez seure Circeine, que tant pour vostre interest, que pour celuy de mon frere, ie voudrois vous pouuoir descharger de cette importunité, mais ie ne l'espere pas.

A ce mot elles se separerent, parce qu'à mesme temps Amilcar & moy qui conduisions Palinice, entrasmes où elles estoient : & peu apres Cirinte & Sileine. Quant à moy apres auoir salué la compagnie, ie m'approchay de Circeine. Cirinte entreprit Florice, & Sileine & Amilcar s'asseirent auprès de Palinice. I'aduouë que pour ce coup ie ne fus pas fort attentif aux discours du reste de la compagnie, estant si aise d'auoir rencontré seule celle que ie cherchois qu'il me sembloit

que le Ciel m'auoit grandement fauorifé. Et ie dis feule encore que toute cette bonne compagnie y fut, parce que ie l'estimois telle, puis que Clorian n'y estoit pas, d'autant que veritablement quand il y estoit, malaisément la pouuoit-on entretenir. Luy voyant donc les mesmes gands où i'auois escrit, ie luy dits. *Ie iure, belle Circeine, que tout ce qui est dans vos gands est plein de verité. Je n'en doute point, me dit-elle, car il est vray que mes mains qui y font, font des vrayes mains. Vos mains, repliquay-ie, ne doiuent pas seulement auoir le nom de vrayes, mais aussi des plus belles du monde. Mais il y a bien encore quelque chose dans vos gands que vous ne dittes pas. Elle qui feignoit de n'entendre ce que ie voulois dire. Il y'a, adiousta-t'elle, quelques bagues que ie porte aux doigts, qui s'ont aussi de vrayes bagues. Il y a encore, repris-ie quelqu'autre chose. Et que pourroit-il y auoir, dit-elle, faisant l'estonnee, quant à moy ie n'y voy, n'y sens, autre chose. Ah ! Circeine,*

luy respondis- ie , alors en soupirant. C'est là vn grand tesmoignage de mon peu de bon-heur , que mon cœur estant entre vos mains vous ne le sentiez point , & que vous ne vueillez pas mesme veoir l'escriture qui vous touche. Elle alors en soufriañt, comment voulez-vous , repliqua-t'elle , que ie puisse sentir vostre cœur, s'il n'y est pas, & lors sortant la main du gand, voyez s'il n'y a point icy de cœur. Mais voyez, repris- ie incontinent , s'il est possible qu'vne si bellé main y soit , sans qu'il y en ayt vne infinité. Et luy prenant le gand, & luy monstrant l'escriture, & voyez si ie ne dis pas vray, puis que ie voy là ce que le mien ya escrit. Elle alors, feignant de ne l'auoir encor point veu. Vrayment Alcandre, me dit-elle, vous estes bien hardy d'auoir escrit dans mes gands? Pensez-vous que i'y prenne plaisir : & lors prenant des ciseaux elle fit semblant de les vouloir effacer : mais mettans la main au deuant, ie luy dis, pardonnez à la grandeur de mon affection , la hardiesse

dõt vous m'accusez, & croyez, belle Circeine, que c'est en vain que vous voulez effacer ces parolles que j'ay escrites, puis qu'elles sont tellement engrauees dans le cœur que ie vous ay donné, où plustost que vous m'avez rauy, que le temps ny la mort mesme ne les effaceront iamais. Alcandre, me dit-elle, ie n'en veux ny le cœur, ny les parolles, sçachant que l'vn & l'autre sont peu veritables: mais quand ils seroient autrement ie ne veux point me charger de semblable marchandise. L'aduouë, luy respondis-ie assez froidement, que cette marchandise ne valant gueres, & vous l'estimant fort peu, vous avez raison de ne vous en vouloir pas charger: Car il est vray qu'elle n'a point de cours, & que si vne fois vous en estiez chargee, vous ne vous en deferiez iamais. Ce n'est pas, repliqua-t'elle en souffriant, ce que ie veux dire: car au contraire ie sçay assez que vous valez beaucoup, & que l'estime que ie fais de vous, est telle que ie doibs. Et de plus que cette marchandise dont

vous parlez, quand ie l'aurois ne demeureroit gueres entre mes mains, estât cōme ces quintessances qui s'en vōt toutes en fumee. Mais c'est en effect Alcādre, que ie ne m'ētēds point, pour parler franchement, n'y a aimer ny a estre aimée. Ie m'estonne, repris- ie incontinent, que vous ne sçachiez point vne chose que vous enseignez si bien. Alcādre, adiousta- t'elle, avec vn œil riant & me frapant doucemēt sur vne main, vous estes vn mocqueur, & assurez- vous que ie reçois bien de mesme tout ce que vous me ditte. Belle Circeine, luy respondis- ie, si ie ne suis veritablemēt vostre seruiteur, ie ne suis point Alcandre: & ie veux que le Ciel me fasse cesser de viure, lorsque ie cesseray de vous aimer.

Elle vouloit me respondre, & desia elle auoit la bouche entr'ouuerte, lorsqu'elle retint tout à coup la parole & changeāt & de visage & de façon enuers moy, elle sembla estre deuenü vne autre personne: Ce changement m'estonna, mais tournant les yeux du costé de la porte, ie vis entrer Clorian avec Lucindor. Auez-

vous point veu , gentil Berger , des ieunes enfans qui sont encore sous le fouët , lors qu'ils sont surpris en quelque faute , par celuy qui les gouverne. Figurez-vous , que Circeine & Florice en firent de mesme quand Lucindor & Clorian les surprindrent l'une auprès de moy , & l'autre auprès de Cirinte. Et quoy que i'eusse de l'interest en toutes les deux , si ne me puis-je empescher d'en rire : Et pour monstrem ma discretion à Circeine la voyant en quelque peine , que Clorian me veist seul auprès d'elle , ie fis semblant de l'aller recevoir & Lucindor aussi , & leur faire l'honneur du logis. Florice en fit de mesme , & cela fut cause que chacun par compagnie se leua : mais cela n'empescha pas que Clorian ne prist garde que Circeine parloit à moy , & que Lucindor ne veist aussi Florice avec Cirinte , si bien qu'à l'abord ils entrerent avec vn visage seuer , & content , de quoy estant toutes deux en peine : mais Circeine beaucoup plus , elles firent ce qu'elles pûrent pour les
remettre

remettre en bonne humeur.

Clorian ne sçauoit pas encor bien assurement que i'aymassé Circeine: mais la doute où il en estoit, & l'humeur qu'il auoit de ne vouloir souffrir que personne parlât à ceste fille, luy faisoit faire ceste miné. L'aduoué que ceste façon de Circeine me déplût, & qu'alors mesme ie fis cent fois resolution de ne la plus aymer: mais aussi-tost que ie tournois les yeux sur son visage, il falloit ceder à la force de sa beauté, & pliant les espauls, me plaindre en cela de ma mauuaise fortune, & de l'injustice du Ciel, qui ordonnoit que celle de qui i'estois esclaué fust en telle seruitudé.

En fin le soir estant venu chacun se retira: mais Circeine me donna le bon-soir avec vne si grande froideur, qu'il sembloit que ie luy eusse faict quelque bien grande offence. Toutesfois iugeant que c'estoit à cause de Cloriã, ie ne voulus pas mesme, selon ma coustume, l'accompagner en son logis, & entrant dans mon jardin,

182. *La cinquiesme Partie*
apres m'estre quelque temps entre-
tenu sur ceste pensee, ie soupiray
tels vers.

DIALOGVE.

I.

P*Vis qu'il estoit ordonné
Que mon cœur seroit donné
Par destin à ceste belle:
Pourquoy falloit-il, hélas!
D'une ordonnance cruelle
Que mienne elle ne fust pas?*

I I.

*Parce que nul sous les Cieux
N'est digne de ses beaux yeux.
Rien n'egalle son merite:
Contente-toy d'adorer*

*Ceste immortelle Carite,
Sans en rien plus esperer.*

I I I.

*Mais le Ciel voulant en fin
Que i'eusse pour mon destin
Vne affection si vaine:*

*Dieux! pourquoy de mon berceau,
Pour abreger tant de peine,
Ne faites-vous mon tombeau?*

I I I I.

*Car les Dieux ne vouloient pas
Monstrer aux hommes çà-bas
Sa beauté sans estre aymee:*

*Et nul, que toy, ne pouuoit
D'une ame toute enflammee
L'aymer autant qu'on deuoit.*

V.

Donc à iamais i'aymeray,
 A iamais i'adoreray
 Ses beaux yeux sans esperance:
 Trop heureux d'en consumer;
 N'est-ce assez de recompense
 Demourir pour les aymer ?

Quand ie retournay au logis,
 Florice meraconta tous les discours
 qu'elle auoit eus avec Circeine, &
 apres adjouta: Voulez-vous, mon
 frere, que ie vous die ce que i'en pen-
 se, assurez-vous qu'elle sera plus
 aysément distraitte de l'amitié de
 Clorian, que ie n'eusse pas creu: Et,
 pour dire la verité, il vse d'un si
 grand empire sur elle, que ie ne scay
 comme elle l'a peu si longuement
 souffrir. Ma soeur, luy respondis-je
 en sousriant, ce que vous trouuez
 estrange en autruy, comme le souf-

frez-vous en vous-mesme? Croyez-moy que vous estes faites toutes d'une certaine façon, que, sans vous offencer, l'on vous peut toutes mettre en quelque ordre de creatures, qui ne fust ny des animaux raisonnables, ny des irraisonnables: mais en vne tierce espece au milieu de ces deux. Je vous assure, Alcandre, me dit-elle, que vous nous obligez beaucoup de parler ainsi de nous: Et quelles voudriez-vous que nous fussions, si nous n'estions celles que nous sommes? Voyez-vous, Florice, continuay-je, ie vous jure que ie dis vray: Car dites-moy, ie vous supplie, si Lucindor vous veut traiter comme Circein l'est de Clorian, pourquoy si vous le desapprouvez pour elle, l'approuvez-vous pour vous? Et si Circeine s'ennuye de ceste tyrannie, pourquoy elle-mesme va-t'elle renouiant ses chaînes avec des nœuds plus forts & plus ferrez? Hé, ma sœur, croyez-moy, & vous & Circeine, & toutes les femmes du monde, vous estes toutes faites sur vn

mesme patron : vous voulez , & ne voulez : vous ne voulez , & vous voulez . Que voulez - vous dire , mon frere , me dit - elle en souffrant , par ces parolés embrouillées ? Je veux dire , respondis - je , que vous voulez estre maistresses , & vous - vous plaisez à vous rendre esclaves : Et puis vous - vous ennuyez de ceste seruitude , & toutesfois vous prenez plaisir d'y demeurer . Vous - mesmes ne m'avez vous pas dit , que Lucindor ne peut souffrir que Cirinte parle à vous ? Et qu'une semblable jalousie a esté la plus grande peine que vous ayez eüe avec Theombre ? Si cela est , pourquoy vous y soumettez - vous , & que ne prenez - vous sur luy l'auctorité qu'il vsurpe sur vous ? Vous trouvez estrange que Circeine soit de ceste sorte tyrannisee de Clorian ? Et ie le trouué plus estrange de vous . Car il y a quelque raison pour elle : La nourriture qu'elle a eüe en sa maison , l'auctorité que Palinice a tousiours prise sur elle , son peu d'experience , & plusieurs autres considerations ,

qui pour vous n'ont point de lieu, Mais qui vous a dit, interrompit Florice, que ie crains Lucindor? Mes yeux, repliquay-ie, & vos actions: Si vous eussiez eu vn-miroir, lors qu'il est entré avec Clorian, ie ne vous croy pas tant aueugle que vous ne l'eussiez aussi bien veu que chacun s'en pouuoit prendre garde, & puis vous m'allez dire que Circeine s'en-nuye de l'auctorité que Clorian prend sur elle, & qu'il seroit aisé de l'en distraire. Hé! ma sœur, que ces esperances sont mal fondees, puis qu'elles le sont sur la resolution qu'une femme doit faire. Souuenez-vous, que si c'estoit d'une chose qui fust à vostre desaduantage, ou bien pour contre-raison, faire desesperer vne personne qui fust toute à vous, ô qu'aysément vous en prendriez toutes la resolution: mais en ce qui est raisonnable, ou à vostre aduantage, ô que tard, ou iamais vous y resoudriez-vous.

Je continuay de ceste sorte ces reproches à Florice, qui m'ayant quel-

que temps donné audience, en fin s'approchant de moy, & me prenant par le bras: Mais dites-moy, Alexandre, interrompit-elle, d'où venez-vous, que vous estes en si mauuaise humeur? Et luy ayant respondu que ie venois de me promener dans le jardin. Pour certain, repliqua-t'elle, il faut que vous y ayez mangé de quelque herbe bien amere. L'y ay cueilly, luy dis-je, des pensees & des foucis si amers, qu'il n'y a absinthe qui les vaille. Je m'en doutois bien, adjousta-elle, puisque vos paroles sont encore toutes pleines d'amertume: Mais puisque vous nous estimez tant inconsideres, dites-moy, ie vous supplie, vous qui estes si sage, voulez-vous que ie rompe avec Lucindor? Aduisez-bien quel conseil vous me donnerez: car ie vous promets de le suiure: il est vray que ie diray que c'est vous qui me l'avez conseillé, m'asseurant que vous ne voulez pas me dire chose de laquelle vous ne vouliez estre nommé l'auteur. Je vous assure, luy respōdis-je,

ma sœur, que vous estes bië gracieuse: parce que Lucindor est frere de Circeine, vous voulez à mes deipens r'auoir vostre liberté. Ne voyez-vous, reprit incontinent Florice, que si les femmes ont peu de resolution, les hōmes sont d'autant plus attachez à leur interest. Hé, Alcādre, qu'il est aysé de voir le festu dās! l'œil de son voisin, & qu'il est difficile d'aperceuoir la poutre qui nous creue les nostres. Si ie souffre quelque chose de Lucindor, vous en deuez estre bien ayse: car estāt frere de Circeine, nous la tiendrons tousiours en quelque sorte de deuoir enuers vous. Voulez-vous, ma sœur, luy dis-je, que ie vous parle franchement: le ne suis pas marry de Lucindor; car encore il ne sort pas entiere-ment hors des termes de la raison: mais il m'est impossible de supporter les impertinences de Clorian. Mon frere mon amy, me respondit-elle incontinent, ie voy bien à ce coup que vostre bouche parle selō vostre cœur: mais mettez vous en repos, & vous assurez que si vous voulez me croire

nous ferons quelque chose qui vous contentera. Et que voudriez-vous, repris-je incontinent, que ie fisse? O Dieu! respondit-elle en souffrant, que nous auons bien changé de personnage, puisque c'est à moy à vous donner conseil. Or bien, mon frere, pour ce coup receuez-le, & si vous vous en trouuez mal, ne me croyez iamais plus. Quelque mine que Circeine vous fasse, continuez de la seruir: mais souuenez-vous de cacher vostre affection à tout le monde, sinon à elle: & laissez faire le reste à vostre merite, à l'impertinence de Clorian, à l'humeur de Circeine, & à mon assistance. Car si vous vous descouurez, Clorian & Palinice tourmenteront de sorte ceste fille, qu'elle voudroit que vous fussiez hors du monde: Et au contraire si vous vous cachez bien à eux, vous verrez que ceste discretion luy plaira de façon, que l'insuffisance de Clorian luy sera au double insupportable: Et assurez-vous que pour peu qu'elle s'esbranle, ie ne laisseray pas perdre vne

seule occasion qui vous puisse rapporter de l'vtilité. L'aduouë, luy respondis-je, que ie cognois bien par vos discours, qu'il faut croire chacun en son mestier : Aymer & dissimuler, c'est le mestier duquel presque toutes les femmes se meslent : voila pourquoy ie veux suiure vostre aduis sans y faillir d'vn poinct. Vrayement, Alcandre, me dit-elle en me frappant sur l'espaule, i'employe bien mon temps à vous conseiller avec tant d'affection, puisque pour remerciement vous me dites des injures.

Tels furent nos discours, desquels iene conceus pas de petites esperances, & me semblant que l'aduis de Florice n'estoit pas à rejeter, ie me resolu à le suiure le mieux qu'il me seroit possible : Et sur le sujet de la contrainte dont il me falloit vser, ie me souuiens que ie fis ces vers.

STANCES.

Qu'il n'ose dire son mal.

I.

D Vre & severe loy qui couvrez
 du silence,
 La peine que ie sens,
 Permets qu'au moins ma voix rom-
 pe ton ordonnance,
 En mes derniers accens.

II.

Je voy que le laurier, lors que le feu
 le touche,
 Se plaint dans la chaleur:
 Et que n'est-il permis aussi bien à ma
 bouche
 De dire ma douleur.

I I I.

*Dans le Taureau d'airain la mesme
tyrannie*

*Se pleut bien autrefois
D'ouyr plaindre & gemir: mais à
moy l'on desnie
L'usage de la voix.*

I I I I.

*Souuent ie me resous d'une longue
harangue*

*D'attendrir mon vaincœur:
Mais quoy! ces mesmes yeux me re-
tiennent la langue
Qui me prirent le cœur.*

V.

*Soudain que ie la vois, le respect
ordinaire
S'oppose deuant moy,*

194 *La cinquiesme Partie*
Et me dit que l'Amant doit brusler
& se taire,
Pour preuve de sa foy.

V I.

Taisons-nous donc, mon cœur, &
rendons tesmoignage,
Quand nous deurions mourir,
Que nous auons assez d'amour & de
courage
Pour aymer & souffrir.

Vous sçauiez, Hylas, que la passion a cela de propre, d'entreiner avec violence les puissances de l'ame qu'elle possède. Figurez-vous qu'il m'en aduint autant; car quelque dessein que i'eusse faict, mon affection, sans que i'y prisse garde, m'emporta quelques iours après à faire des actions qui ne donnerent que trop de cognoissance de ce que ie vouloiste.

nir caché. Si bien que Palinice s'en apperceut, faisant en cela bien paroistre, qu'il est vray que mal-aysément l'artifice peut tacher quelque chose à ceux qui sont de meisme mestier. Et parce qu'elle sçauoit assez combien Clorian supporteroit ceste nouvelle amour avec impatience, & qu'elle aymoit grandement ce frere: Elle tira vn iour à part Circeine, & au commencement luy representa combien vne fille estoit peu aduisee de laisser vne ferme & asseuree affection, pour vne nouvelle: combien la pluspart de ceux qui les recherchent le font plustost par humeur, que par Amour, & quelquesfois seulement pour essayer si elles peuuent estre gaignees aysément, afin d'en faire apres des contes & s'en moquer, ne se soucians gueres de ruiner de reputation celles qu'ils font semblant d'aymer, pourueu que cela serue à leur vanité: combien il est difficile d'en trouuer d'autre humeur, & quel danger courent celles qui s'y

fient, auant que de les auoir bien es-
prouuez. Et puis elle cōtinua. Or, ma
chere fille, ie vous represente tout ce
que ie viens de dire pour vous aduer-
tir d'vne chose, à laquelle, peut-estre,
vous ne prenez pas garde: I'ay reco-
gneu qu'Alcandre, depuis son re-
tour, faict cas de vous, & qu'il vous
veut faire acroire qu'il vous ayme.
C'est vn ieune homme quin'a enco-
re point vendu de sa marchandise,
il vient de loin, il ne faict que l'e-
staler en vente. Souuenez-vous,
Circeine, qu'il ne faut pas croire
tout ce qu'il dira, & que pour peu
que vous luy offriez de ce qu'il vous
presentera, il vous prendra, sans
doute, au mot: Nous ne sçauons
point encore de quelle humeur il est:
Ie serois marrie que nous l'apprif-
sions à vos despends, & croyez
que ce que ie vous en dis, n'est que
pour vostre seul interest: car pour ce
qui touche l'affection que mon fre-
re vous porte, ie m'asseure qu'il
est assez honneste-homme pour
vous

vous obliger à luy vouloir du bien. Quoy que iene doute pas que s'il s'en prenoit garde, il ne le supportast avec beaucoup de peine : & , peut-estre, ne sçay-je à quoy vn tel desplaisir le feroit resoudre. Et Dieu sçait quel ennuy seroit le mien , de veoir ce diuorce entre nous : Je dis entre nous , parce qu'il me seroit impossible de ne point participer à l'ennuy que tous deux vous en receuriez. Je voy bien que de vostre costé vous ne contribuez rien en cecy , sinon vne certaine complaisance, qui est ordinaire à toutes celles de vostre aage ; parce qu'il leur semble que d'estre seruies de plusieurs, c'est quelque chose de fort estimable : Mais, ma fille perdez ceste opinion , ie vous supplie , & croyez qu'il n'y arien qui rende plus mesprisable , ny qui descrie plus vne jeune personne, que de la voir suivie & poursuiue de toutes sortes de gens, parce que les choses communes sont peu estimees, & que

les personnes de merite ne veulent point marcher en foule. Et qu'en fin, outre tant d'autres raisons, malaysément se peut-on imaginer que tant de jeunes esprits se puissent arrester auprès d'un mesme sujet, s'ils n'y estoient retenus par des faueurs, ou par des esperances. Receuez, Circeine, de bonne part l'aduis que ie vous en donne, & en faites vostre profit, comme sage & prudente que vous estes.

Circeine demeura fort attentiuë au discours de Palinice, & quoy qu'elle iugeast bien que tout ce qu'elle en disoit estoit seulement à l'occasion de son frere, si le receut-elle comme elle deuoit, avec vn visage sans se troubler, ny sans seulement froncer le sourcil: Si bien qu'apres l'en auoir remerciee, elle la supplia de luy vouloir tousiours continuer l'amitié qu'en cela elle luy faisoit paroistre: Que quant à elle, elle ne pouuoit mais de ce que i'auois fait, & qu'elle tascheroit avec discretion

de m'en destourner le plus qu'elle pourroit; si toutefois elle cognoissoit que i'eusse le dessein que Palinice luy disoit, & sur tout la conjura de luy ayder à le cacher à Clorian, parce qu'elle l'estimoit & l'honoroit tant à son occasion, qu'elle ne voudroit pour quoy que ce fust, luy donner sujet de mauuaise satisfaction.

Tels furent les premiers discours qu'elles eurent ensemble pour mon sujet, & voyez, ie vous supplie, combien il se faut conduire prudemment en semblables accidents: Il est vray que l'aduis que Palinice donna à Circeine, fut bien cause qu'elle vsa depuis plus froidement enuers moy: mais il est bien certain aussi que deslors elle traita avec moy, comme avec son seruiteur; ie veux dire qu'elle se persuada de sorte que iel'aymois, qu'elle n'en eust pas douté pour quoy que tout le monde luy en eust pû dire au cõtraire: Et par ainsi les discours avec lesquels Palinice me pensoit faire

plus de mal, profiterent dauantage à mon dessein que ie n'eusse faict de long-temps par toutes mes recherches. Ma sœur qui veid ce changement, & que Circeine ne m'oloit presque plus nommer sans rougir, que quand i'entrais où elle estoit elle baissoit les yeux, ou les tournoit d'un autre costé: que lors que ie m'approchois d'elle, si elle estoit esloignée de la troupe, incontinent elle changeoit de place, & s'en alloit parmy les autres: Si ie luy presentois des fleurs, ou des fruiçts, comme ie soulois, elle les refusoit, & ne faisoit pas semblant de les regarder. Bref considérant combien elle sembloit estre mal fatisfaite de moy, vn iour que nous estions seuls dans nostre logis, elle ne se pût empescher de m'en parler, me representant ce mespris, tant insupportable à vn homme de courage: Que si des paroles eussent esté capables de me faire changer d'opinion, sans doute celles de Florice estoient suffisantes à me di-

uertir de l'affection que ie portois à Circeine: mais le mal estoit trop enraciné, ou, pour mieux dire, la fleche que i'auois dans le cœur y auoit esté pouffee par vne main trop forte, pouren pouuoir estre arrachée sans la mort. Et elle le recogneut bien à la responce que ie luy fis: car lors qu'elle se traualloit le plus à me représenter le tort que ceste belle fille me faisoit de me traiter de ceste sorte, que chacun demeueroit estonné de me veoir si opiniastre, ou, pour mieux dire, insensible: Qu'en toute autre occasion i'auois fait paroistre & du courage, & du iugement; & qu'en celle-cy, il sembloit que i'auois oublié ce que i'estois. Et bref apres m'auoir remis deuant les yeux, & qui i'estois, & qui elle estoit, & que nostre alliance luy estoit pour le moins aussi honorable & aduantageuse que celle de Clorian, ny de quelqu'autre qui la pût rechercher. Ma sœur ma mye, luy dis-je en souffriant, vous me faites souuenir de ces Mires, qui voyant vne playe,

pensent auoir fait assez de declarer
quels nerfs, ou quelles arteres en de-
meurent offencees: de faire veoir
combien elle est dangereuse & mor-
telle, & les grandes incommoditez
que le patient en ressent, sans se sou-
cier de mettre la main aux remedes
qui luy peuuent estre salutaires. He-
las! ma sœur, ie ne sçay que trop tout
ce que vous me dites, ie voy bien que
Circeine ne m'ayme point, ie co-
gnois assez que mon seruice ne luy
est point agreable, & ie n'ignore pas
que Clorianne soit son cœur & son
ame: mais à quoy mē sert ny que ie le
reconnoisse, ny que vous me le repre-
sentiez, puis qu'en effect ce n'est que
me faire reconnoistre, & me remettre
deuant les yeux la grandeur de ma
blesseure. Il faut, si vous auez pitié de
mon mal, que vous ne perdiez plus le
temps à me dire ce que ie ne sçay que
trop: mais, au contraire, que vous
l'employez aux remedes qui me sont
necessaires: Autrement, ie vous en
asseure, ma sœur, que vostre pitié au
lieu de m'estre vtile, sera cause de

la fin de ma vie. Car de penser que ces considerations puissent me diuertir de l'affection que ie porte à ceste fille, c'est le tromper infiniment, puisque ie suis de telle sorte à elle, que non seulement elle peut librement vser des cruauitez contre moy, (que vous nommez indignitez) mais encore de toutes celles qu'elle voudra, sans que iamais mon cœur en murmure, tant s'en faut qu'il s'en pleigne, ou qu'elles luy puissent faire changer de dessein.

Ie veis que Floricé m'oyant tenir ce langage changea de couleur, & demeura rauie d'estonnement: & apres m'auoir quelque temps consideré sans me dire mot, en fin elle reprit ainsi la parole. l'aduouë, mon frere, que iamais personne n'a sceu aymer que vous, si c'est toutefois aymer, que se donner entiere-ment à quelqu'un: mais il faut que ie die que vostre affection meritoit aussi de rencontrer quelque correspondance, si pour le moins le Ciel ne vouloit pas vous rendre le plus

mal-heureux de ceux qui ſçauent
aymer. Et moy, ma ſœur, luy respon-
dis-je, ie ſigneray de mon ſang tout
ce que vous dites: mais à quoy me fert
tout cela, & en quoy eſt-ce que ce-
ſte cognoiſſance allége la moindre
partie de mon mal? Voulez-vous,
me dit-elle, que i'eſprouue les der-
niers remedes, que ie gardois pour la
guerifon de voſtre bleſſeure, lors que
i'euffe veu tous les autres inutiles?
Ma ſœur, luy respondi-je, à quoy
peuent ſeruir les retardemens, ſi-
non à me faire perdre la vie? Or, mon
frere, adjuſta-t'elle, reſiouiſſez-
vous donc, & vous aſſeurez que ie
m'en vay faire tous mes efforts avec
Lucindor, & que ſ'il n'obtient rien
de ſa ſœur pour voſtre contente-
ment, il peut bien n'attendre iamais
de moy vne bonne parole: Vous ce-
pendant de voſtre coſté, ne laiſſez d'y
faire tout ce que vous pourrez: car
les diuerſes batteries ſont toujours
cauſe de faire pluſtoſt rendre la for-
terelle.

Ce fut avec ceſte reſolution que

nous-nous separasmes , elle cherchant l'occasion de parler à Lucindor, & moy pensant & repensant à ce que ie pourrois faire pour gaigner ceste cruelle fille. Je vous ay desia dit qu'il y auoit vn jardin en mon logis, où bien souuent i'allois entretenir mes fantaisies. A ce coup, comme de coustume, ie m'y en allay, si auant en cestepensee, que ie ne pris garde que Belifard se promenoit tout seul sous vneallee fort couuerte. Ce Belifard, c'est ce ieune homme qui dort dans ce liët proche de nous, & qui nous fut donné pour auoir soin de nous, lors que nostre pere nous faisoit suiure les escolles des Romains. Lelong-temps qu'il auoit vescu avec nous, & nostre ordinaire conuersation, luy auoient faict naistre vne si grande affection enuers moy, que veritablement il m'aymoit tout ce qu'il pouuoit aymer : & la cognoissance que i'en auois, outre plusieurs bonnes qualitez qui le pouuoient rendre aymable, auoit esté cause que ie l'auois tousiours tenu fort

cher, & que ie me fiois de telle sorte en luy, que ie n'auois rien qui luy fust caché. Ceste fois seulement ie ne luy auois point parlé de l'affection que i'auois pour Circeine, sans pouuoir en trouuer la raison, sinon que l'occasion ne s'en estoit point presentee. Or ce ieune homme estoit, comme ie vous ay dit, auant que moy dans ce jardin, sans que ie m'en prisse garde, & de fortune ie m'allay mettre dans vne allée qui n'estoit separee de la sienne que d'vne palissade de lauriers, qui estoit assez espaisse. Luy qui m'apperceut venir le chapeau enfoncé, & les yeux contre terre, marchant à grand pas, cogneut bien d'abord que i'auois quelque profonde pensee qui m'embarassoit l'esprit, & parce que ce n'estoit pas ma coustume de luy cacher quelque chose de semblable, il ne scauoit que penser: cela fut cause que se ioignant le plus qu'il luy fut possible contre la palissade, il essayoit d'ouyr quelques paroles qu'il luy sembloit que ie proferois assez bas: mais il ne demeura

pas fort long-temps en ceste peine; car ne pensant pas d'estre escouté de personne, ie releuay bien-tost la voix, & lors il pût aysément apprendre qu'Amour estoit la cause de mon mal. Et parce qu'il m'ouyt plusieurs fois repliquer ces paroles assez haut: Mais puisque, quoy que i'y aye sceu faire, rien ne m'a pû profiter à vaincre le courage de ceste cruelle, qui sera celuy qui pourra m'y ayder? & de qui dois-je esperer quelque secours? I'ouïs qu'il me respōdit fort haut, De Belifard. Si ceste voix me surprit, vous le pouuez iuger, Hylas, puisque ie pensois estre seul en ce lieu. I'arraistay mes pas, ie regarday autour de moy, pour veoir s'il y auoit quelqu'vn, & n'y apperceuant personne, i'aduouë que ie commençois de me persuader que c'estoit quelque Demon qui m'auoit fait ceste responce, lors que ce ieune homme faisant le tour de la palissade, s'en vint vers moy, repliquant plusieurs fois, De Belifard, de Belifard: C'est, adjousta-t'il, du fidele Belifard que vous

deuez attendre toute sorte de serui-
ce. Et comment, Seigneur, continua-
t'il quand il fut vn peu plus près,
vous estes en peine, & vous-vous ca-
chez à moy? Auez-vous perdu le sou-
uenir de mon affection & de ma fide-
lité? Amy Belifard, luy respondis-je,
tu ne te dois offencer que ie t'aye teu
vne chose, que, si i'eusse peu, i'eusse
cachée à moy-mesme: me semblant
que comme le feu esuenté iette de
plus grandes flâmes, & que bien sou-
uent s'il ne prend air il s'estouffe de
foy-mesme, aussi celuy-cy en feroit
autant, & que par ce moyen ie de-
meurerois libre comme ie soulois
estre. Ah Seigneur! me respondit-il,
que ie voy bien que voicy la premiere
fois que vous auez esté atteint de ce
mal, puisque vous iugez qu'il se puis-
se esteindre de foy-mesme: Scachez,
Seigneur, que depuis qu'un cœur en
est touché, il n'en peut iamais gue-
rir que par vn mespris si extrême
qu'il oste toute esperance, ou par la
possession de la chose qui nous faict
le mal. Et en voicy la raison: Il n'y

à rien qui naturellement puisse viure sans auoir quelque nourriture : Or les faueurs sont les nourritures d'Amour. Lors qu'un Amant est priué de ces faueurs, ou pour le moins de l'esperoir de ces faueurs, il faut que comme le flambeau s'amortit quand il n'ya plus de cire, de mesme s'esteigne aussi celuy d'Amour dans le cœur qui n'a rien dequoy le nourrir. Mais aussi comme la surabondance de la cyre esteint la flâme qu'avec sa mediocrité elle nourrit: ie dis que la possession de la chose aymee estouffel'Amour par la surabondance des faueurs qu'en semblables occasions on reçoit. Si tu ne sçais pas mieux donner remede à mon mal, luy dis-je, que tu en sçais discourir; ô Belifard, j'ay grand peur que i'en seray longuement malade: car i'esprouue que l'une de ces choses que tu dis le faire mourir, ne sert qu'à le rendre plus grand & douloureux: Et ie ne peux m'imaginer que la possession d'un bien, puisse faire

hayr le bien de sorte que la raison d'vn costé, & l'experience de l'autre me font cognoistre que tu n'es pas grand Docteur, ny grand Mire. Il n'y a rien, me dit-il, Seigneur, qui nuise tant à la guarison d'vn malade, que d'auoir mauuaise opinion de celuy qui entreprend sa cure: Car nous auons veu bien souuent l'imagination faire des effects incroyables, c'est pourquoy vous ne deuez si-tost faire mauuais iugement de ma capacité, auant que vous n'ayez bien consideré mes raisons: I'ay dit que les extrêmes mespris, ou la surabondance des faueurs, peuuent sans plus faire esteindre l'Amour. Et n'est-il pas vray que l'Amour est vn desir, & que l'on ne desire iamais ce que l'on possede? Si possedant il n'y a plus de desir, il s'ensuit qu'il n'y a point d'Amour. En Amour, respondis-ie; il y a vn abysme de douceurs, de delices: & il est impossible de les auoir iamais toutes, ny seulement en auoir iamais tant qu'il ne nous en defaille

encore beaucoup plus grand nombre que nous n'en possedons: outre que l'appetit pour estre satisfait, ne s'esteind pas, au contraire, le souuenir du bien possedé en rend le desir plus violent. Et ainsi, par ta mesme raison, Amour estant vn desir, & le desir s'esueillant plus ardant par la cognoissance du bien possedé, il s'ensuit que ce que tu dis qui le tue, le rend au contraire, cet Amour, plus fort & plus violent. Il faut, repliqua-t'il, que cet Amour, s'il est ainsi que vous le dites, soit gourmant à outrance, si rien ne le peut souler. Mais, Seigneur, que direz-vous du Mepris? N'est-il pas vray qu'en vn courage genereux, c'est vn poison contre lequel Amour ne peut resister? Car si le froid esteind le chaud, & si chaque contraire est la ruine de son contraire, vous ne nierez pas pour le moins que la hayne ne soit contraire à l'Amour, & qu'elle ne le fasse mourir. Toutes les choses qui sont en l'vniuers, repris-je, sont con-

seruees par leurs contraires, & s'il n'y auoit point de contrarieté, tout ne seroit qu'une seule chose, & ainsi le monde finiroit, ou pour le moins ne seroit plus monde. Il est vray, repliqua-t'il; mais c'est lors que ces contraires sont tellement esgaulx en puissance, que l'un ne peut surmonter l'autre: Mais quant est-ce qu'une Amour ne sera point estouffee par un extrême mespris? Selon ta raison, luy dis-ie froidement, ce sera lors que l'Amour sera aussi extrême que le mespris. Mais, Belifard, à quoy perdons-nous le temps en ceste dispute hors de saison? Que m'importe que ce que tu dis soit, ou ne soit pas vray; puis qu'en effect i'approuue que les defauteurs, ny les mespris n'ont point faiët en moy l'effect que tu dis. Seigneur, me respondit il, vous verrez que peut-estre vostre experience n'est pas telle que vous la dites: Dites-moy; ie vous supplie, quel tesmoignage auez-vous d'estre mesprisé? O Belifard, m'escryay-ie,
i'en

i'en ay tant, & de si grands qu'il faudroit bien estre incredule pour ne les aduouër pas. Et afin que tu en puisses mieux iuger, car aussi bien, ne te veux-ie rien celer. Sçache que i'aime esperduëment Circeine. Celle-là, adiousta t'il, que Clorian a si longtemps recherchee? C'est elle-mesme, repliquay-ie, & ie t'asseure que depuis que cette affectiõ est nee, & que ie la luy ay descouerte elle est tousiours allé augmentant en ses cruauitez. Seigneur, me dit-il alors froide-ment, ne receuez point à importunité si ie suis vn peu curieux. Dittes-moy, ie vous supplie, auant que vous luy eussiez fait cognoistre que vous l'aimiez, traittoit-elle avec vous de cette sorte. Nullement, respondis-ie, au contraire ce n'estoit que douces paroles, & qu'honnestes faueurs que celles que ie receuois d'elle. Et lors, adiousta t'il, que vous luy dittes que vous l'aimiez, vsa-t'elle de mespris, ou de colere? Ny de l'vn, ny de l'autre, luy dis-ie, mais ç'à esté quelque temps apres qu'elle a commencé de

viure ainsi. Et en quoy, continua-t'il, vous fait-elle cognoistre sa mauuaise volonté. Que te scauoy-ie dire là dessus, respōdis-ie, figure-toy, qu'elle me fuit comme si i'auois quelque maladie cōtagieuse. Lors que i'entre en quelque lieu où elle est, elle rougit, & si elle ne s'en peut aller, elle se tourne d'un autre costé, & le iour est à naistre, où depuis qu'elle a pris cette humeur elle a seulement ietté l'œil sur moy. Que si sans y penser elle a eu le regard où i'estois, aussi-tost qu'elle s'en est pris garde elle l'a retiré si promptement qu'il est aisé a iuger que cette veuë luy est ennuyeuse: Mais, mon cher Belifard, à quoy te vay-ie racontant toutes ces petites particularitez. Fay ton conte qu'en toutes ses actions, elle me rend tesmoignage que mō seruice luy est desagreable. Belifard alors en souffriant & puis se baissant la main & me la tendant, mon maistre, me dit-il, consolez-vous sur ma parole, & croyez que cette fille vous aime. Circeine m'aime, luy respondis-ie, il me semble

qu'elle m'en donne de mauuaises
cognoissances. Seigneur, continua-
t'il, assurement Circeine vous aime,
mais il faut qu'elle soit contrainte de
traitter avec vous de cette sorte: car
toutes les actions desquelles vous
vous pleignez en sont des preuues
tres-assurees: Ces fuittes, ces rou-
gissements, ces changements de pla-
ces pour ne vous point veoir; & bref
tout ce que vous m'avez raconté ne
sont que des paroles d'Amour; avec
lesquelles sans parler elle vous crie.
Je vous aime Alexandre & pour vous
monstrer que ie vous dis vray, Quel
tesmoignage; vous plaist-il, Sei-
gneur que ie vous apporte? O mon
cher Belifard, luy dis-ie, luy iettant
les bras au col: ô mon cher amy;
ie veoy bien quel'amitié que tu me
portes te fait parler ainsi pour me
donner quelque consolation. Non;
Seigneur, me respondit-il froide-
ment, ie ne vous flatte point en ce-
cy, ie veux que vous n'ayez ia-
mais assurance en ma fidelité, si ie
n'espere de vous apporter des preuues

de sa bõnevolõté la premiere fois que ie parleray à elle , & laissez-m'en le soucy tout entier & vous resiouïſſez & continuez seulement de viure avec discretion auprès d'elle , sans vous offencer trop aigrement de ces actions : car croyez-moy qu'elles sont toutes contraintes & entierement à vostre aduantage.

Ie vous ennuyerois Hylas , si ie vous redisois tous les discours que nous eusmes sur ce subiect : car ie ne pouuois les finir , tant les flatteuses esperances qu'il me donnoit m'estoient agreables. En fin auant que nous separer il resolut de trouuer les moyens de parler à elle , ce que ie luy dis qu'il feroit fort aysément, feignãt de l'aller visiter de la part de Florice, ainsi que dans les villes on a de coutume de faire entre les personnes qui s'aiment , & que mesme, s'il estoit necessaire Florice luy en donneroit la charge. De feindre, me respondit-il, d'y aller de sa part ie le trouue fort à propos: mais qu'en effect Florice m'y enuoye, il s'en faut bien garder , ny

mesme faire semblant qu'elle sçache chose quelconque de vostre dessein: car, Seigneur, tenez ce secret de moy: Il n'y a rien qu'vne femme craigne tant que de se fier de semblable chose à vne autre femme, & mesme quand elle est belle & ieune: d'autant qu'il n'y a rien si aisé que de faire naistre entr'elles du diuorce, & lors Dieu sçait en quel danger sont celles qui se sont fiees de quelque chose qui leur importe. Non, non parmy celles qui sont bien aduisees, l'amitié, ny la familiarité n'õt iamais le pouuoir de les mettre en vn si grand peril, & si vous vous en estes laissé entēdre à Florice, & qu'elle pensant vous faire vn bon office luy en ait parlé, il ne faut que vous trouuiez ses froideurs & ses glaçons estranges, car vous n'en deuez attendre moins. Il est vray, luy dis-ie, que ie ne luy ay point caché, & qu'elle luy en a parlé plusieurs fois. Et biē, Seigneur, reprit-il, i'essayeray d'y remedier: mais croyez-moy ie vous supplie, priez Florice de ne luy en faire plus de semblant, & vous ver-

rez que mon aduis fera bon , & que vous en ressentirez de l'vtilité biẽ tost.

La nuit commẽçoit à nous desrober le iour , & l'heure du souppé s'approchoit lors que ie sortis du jardin, beaucoup plus satisfait par les esperances que Belisard me donnoit , que ie n'estois pas quand i'y estois entré. Dequoy Florice s'apperceuant, qu'y a t'il , me dit-elle mon frere , vous auez l'esprit plus content que quand vous estes sorty d'icy. Ma seur, luy respondis-ie , parlant fort bas, mon visage est vn causeur : c'est luy qui vous a dit ces nouuelles , & ie vous adouë qu'elles sont vrayes , mais ie vous supplie de n'en point faire de semblant , & de ne parler point à Circeine, quoy qu'elle vous die, n'y quelque commodité que vous en ayez , ny de mon affection, ny de tout ce que nous auons dit, iusques à ce que ie vous en aduertisse. Elle me fit signe de la teste qu'elle n'y failliroit point, & changeãt de discours nous nous mismes à table, où Amilcar arriua que nous auions à moitié souppé , qui nous dit qu'il se

faisoit vne grãde assemblee ce soir en la maison de Dorinde , parce que le lendemain elle deuoit estre mariee avec Bellimarte , chef des solduriers, que le Roy Gondebaut tenoit pour sa seureté dans la ville de Lyon , & que Palinice & ses freres y alloient aussi-tost qu'ils auroient souppé , & que le pere de Dorinde qu'il auoit trouué dans la ruë venant en nostre logis l'auoit prié d'y cõuier & Florice & moy: que Circeine n'y estoit point , quoy que ses deux freres y fussent allez, parce qu'elle s'estoit trouuee mal disposée.

Ces nouuelles furent cause que nous nous hastasmes de soupper pour nous y trouuer puis que nous y estiõs priez, & lors que i'estois prest à sortir Belisard s'approchant de moy, Seigneur, me dit-il , si vous me voulez croire, vous n'irez point en cette assemblee , puis que Circeine n'y est pas: car ie m'en vay la trouuer, & si l'on peut parler à elle , ie veux que ce point soit l'ouuerture de nostre discours , & assurez-vous sur moy,

que ie seray le plus trompé homme du monde , si ie ne vous apporte auant que vous- vous mettiez au lict des nouuelles qui vous contenteront. Ie luy respondis , que ie le ferois , mais que de peur qu'on ne s'en prist garde i'y accompagnerois Florice , & que ie ne ferois qu'entrer & sortir.

Belisard s'en alla donc de cette sorte au logis de Circeine , où de fortune il ne trouua auprès d'elle qu'Andronire , tout le reste s'en estant allé en cette assemblee. Elle estoit assise sur le pied de son lict à moitié deshabillée & tenant vn Luth en sa main , duquel elle s'entretenoit : Car entre les autres vertus de Circeine , elle iouë du Luth & chante en perfection. Elle estoit tellement attentiuë à ce qu'elle chantoit , qu'elle n'apperceut point Belisard de long temps apres qu'il fust entré dans sa chambre , & n'eust esté qu'Andronire le veid & en aduertit sa maistresse , il eust longuement iouy de cette douce harmonie. Mais se leuant en sursaut , elle se fust mise dans vn petit cabinet , pour n'e-

stre veuë ainsi def-habillee , s'il ne l'eust retenuë par sa robbe, & puis se jettant à genoux deuant elle, il la pria & supplia tant qu'elle reuint où elle estoit , commandant toutesfois à Andronire de reculer les chandelles en lieu qu'elle eust moins de honte de se veoir en cet habit. Madame, luy dit Belifard, si c'est pour m'empescher de m'esblouir vous auez raison, car ie ne veis iamais nuit où vn si beau Soleil esclairast. Belifard, luy dit-elle , il faut espargner ses amies, & mesmes en leur presence. Ie ne veux pas que vous me voyez rougir de vos flatteries. Mais dittes-moy, ie vous supplie : Qu'est-ce qui vous amaine icy, & que veut dire que vous n'estes pas en cette assemblee chez Dorinde, où tant de belles Dames se doiuent trouuer? Pour respondre, dit-il , à ce que vous me demandez , il faudroit que ie sceusse ce qui me doit aduenir, car alors ie vous diray si ce qui m'amaine icy est vn bon , où vn mauuais Demon. Mais quant à ce que vous me demandez, que veut di-

re que ie ne suis point chez Dorinde. Sçachez que vous en estes doublement la cause: Car continua-t'il tout haut, Florice ayant sceu que vous vous trouuiez vn peu mal m'a commandé de venir sçauoir de vos nouuelles, & vous offrir tout le seruice qu'elle vous pourra rendre. Florice, repliqua-t'elle, me fait trop de faueur d'auoir tant de soing de moy. Vous luy direz, s'il vous plaist, que cette maladie me laissera encore le moyen de m'acquitter de cette dette par quelque bon seruice. O Circeine, luy dit-il alors d'vne voix plus basse: que vous estes à la bonne foy, si vous pensez que Florice sçache chose quelconque de ma venuë. Et pourquoy, dit-elle estes vous menteur: Parce repliqua-t'il, que trop de personnes sçauoient nos affaires, si nous disions tousiours la verité? Pensez vous que ie vueille qu'Andronire sçache le subiect de mon voyage? elle a trop peu de malice pour me fier en elle.

Circeine ne trouuoit pas estrange

la façon de parler de Belifard, parce qu'il auoit accoustumé d'en vsfer ainsi, & enuers elle & enuers ses compagnes: & toutesfois elle se douta bien que ie deuois auoir part en ce message, car elle sçauoit que ie me fiois grãdement en luy, & cela fut cause qu'elle ne luy voulut plus demander le sujet qui l'emmenoit, mais luy reprenant la parole. *Je ne vis iamais, continuat'il, vne si peu curieuse personne que vous estes? Pourquoi, puis que ie vous ay dit que ce n'estoit pas Florice qui me conduisoit icy, ne me demandez-vous qui c'est? Circeine alors en souffriant, & moy luy dit-elle, ie ne vis iamais vne personne si prodigue de ses secrets que Belifard, qui ne se contente pas de les dire à ceux qui les luy demandent, mais qui les veut mesme faire sçauoir par force à ceux qui n'en ont point de curiosité. Vous deuez connoistre par là, respondit-il, que le blasme que l'on donne aux femmes peut bien estre deu à quelques hommes. Et de quel blasme parlez-*

vous, dit Circeine en souffriant. De celuy duquel on les accuse, dit Belifard, de ne sçauoir rien taire. Il est vray, reprit alors Circeine, que les hommes nous en blasment, & toutes-fois il me semble qu'avec raison l'on les en pourroit mieux accuser: pour le moins plusieurs que ie cognois. Que si c'est vn vice naturel aux femmes, il faut que la Nature se soit faillie en moy: car ie vous iure Belifard, que quand on m'a prié de ne point dire quelque chose, ie l'oublie de sorte que ie ne m'en souuiens plus, si l'on ne m'en parle. Estes-vous de cette humeur, adiousta Belifard en tout. En tout, repliqua-t'elle, pour peu qu'il soit d'importance. Je veux esproouuer, dit alors Belifard, si vous estes veritable, car ie vous veux confier vn secret que ie ne voudrois pas qui fust sceu pour la moitié de ma vie. Et pourquoy, adiousta Circeine me le voulez-vous dire. Pour deux raisons, dit-il: l'une pour sçauoir s'il y a vne femme qui se sçache taire, & l'autre pour vous faire veoir combien Beli-

fard est vostre seruiteur , puis qu'il vous remet entre les mains vn secret avec lequel vous le pourrez ruiner quand vous voudrez. Vrayment, respondit-elle , ie veùx bien sçauoir ce que vous me voulés dire pour les deux considerations que vous me representez : mais prenez-vous garde de n'en auoir parlé à quelqu'autre , où que vous n'en parliez apres , de peur que si celles à qui vous l'auiez dit , où à qui vous le direz le publicoient ie ne fusse accusee de leur faute. Non, non, respondit Belifard , ie m'asseure que quãd ie le vous auray dit vous perdrez cette doute. Si cela est , reprit Circéine en soufriañt , ie seray bien-ayse de l'entendre : tant pour vous monstrier quelle ie suis , que pour sçauoir quel vous estes enuers moy. Oyez donc , dit Belifard , ce que ie vous veùx dire. Vous sçauéz bien , continua. t'il , qu'il n'y a rien au monde que i'ayme , ny que i'honnore comme Alcandre : Vous sçauéz le long-temps que i'ay esté nourry auprès de sa personne : Ie pense que vous auez reco;

gneul'estat qu'il fait de moy, & combien il se fie à ma fidelité. Or à ce coup ie vous veux remettre vn secret qu'il m'a confié, & qu'il aimeroit mieux mourir que d'estre sceu. Sçachez donc, belle Circeine, qu'en me parlant des choses d'importance, il m'a iuré sur sa vie, & rejuré cent & cent fois par tout ce qu'il a de plus cher, & ie sçay assurement qu'il disoit vray. Il ma iuré, dis-ie, qu'il aimoit de telle sorte la belle Circeine, & estoit tellement son seruiteur qu'il n'y eut iamais vne affection qui egalast la sienne, & si cette affection venoit à vous estre des-agreable, il ne recourroit iamais à autre remede qu'à la mort, Et parce que Belisard se teut à ce dernier mot. Circeine en soufriant, reprit? Est-cela tout le secret Belisard, que vous me voulez dire? Et ne vous semble-t'il pas de tres-grande importance? dit Belisard, puis qu'il y va du contentement & de la vie d'un tel Cheualier. Car sçachez Circeine, que depuis qu'il vous a veüe, il ne songe

en luy-mesme ny ne discourt avec moy iamais que de vous. Toutes ses pensees sont rechercher les moyens de vous seruir : Tous ses discours à vous louer , & estimer , & tous ses desirs en l'honneur de vos bonnes graces. Vrayment , adiousta Circeine , voicy vne façon de descourir l'affection d'une personne qui n'est pas commune. Le vous supplie , reprit-il , ma belle Dame de vouloir bien tenir secret ce que ie vous dis. Le le vous promets , adiousta-t'elle , & de telle façon que ie ne veux pas mesme que Circeine en sçache ny en croye iamais rien. O cen'est pas , dit-il alors ce que ie demande de vous : car au contraire , ie veux que Circeine le sçache , & le croye comme il est tres-veritable : mais i'entends que vous n'en parliez point ny à Palinice , ny à Clorian ? Non, non, respondit-elle, ny Palinice , ny Clorian , ny Circeine n'en sçauront rien : assurez-vous-en sur moy. Et ne vous souuenez-vous pas de ce que ie vous ay dit au

commencement de nostre discours, que quand l'on me disoit quelque chose qu'il falloit taire, ie l'oublois entierement. Croyez Belifard, que i'en feray de mesme du secret que vous me venez de dire, car si ne m'en souuiendray iamais plus. Mauuaise fille, repliqua Belifard ? pensez-vous que ie vous aye dit quelque chose pour vous le faire oublier ? Est-ce ainsi que vous mesprisez ce que ie vous dis, & qui importe à vn Cheualier de tant de merite, & à vne Dame la plus belle du monde. Ce que vous me dittes, reprit alors froidement Circeine, n'a nulle des conditions que vous proposez, & c'est pourquoy ie voy bien que vous-vous mocquez de moy, car la Dame de laquelle vous parlez est bonne, mais non pas belle, & le Cheualier auquel vous dittes que cette affaire touche, ne le pense pas comme vous: Et ce secret que vous figurez tel, est desia sceu de tous ceux qui l'ont voulu entendre. Je suis bien aise, respondit Belifard, puis que que contre vostre conscience

vous

vous voulez nyer ce que ie dis, vous aduouëz au moins que chacun les aduouë. Et que pour la beauté que vous dittes n'estre point en Circeine, tous les yeux qui la voyent vous desmentent: Que pour l'affection que vous mettez en doute d'Alcandre, toutes ses actions vous en rendent tesmoignage: & qu'en fin pour le secret que vous dittes n'estre plus tel, le temps qui descouure la verité vous fasse cognoistre que personne n'en a iamais ouy parler que Circeine, Alcandre, & Belifard. Ah! menteur, reprit-elle incontinēt, & Florice ne m'en a-t'elle pas diuerses fois parlé. Florice peut bien vous auoir parlé de ce qu'elle a pensé, mais nõ pas qu'Alcandre luy en ay dit quelque chose. Et Clorian & Palinice, cõtina-t'elle ne s'ẽfont-ils pas apperceus? Et comment! adiousta Belifard, sçauiez-vous qu'ils s'en soiẽt aperceus? Cõment ie le sçay, respõdit-elle, & l'vn & l'autre me l'õt dit: & avec quelles reproches? croyez Belifard que depuis qu'il en ont eu opinion, ie n'ay pas esté sãs exercice. Alors Belifard en souffriant, voulez-vous, luy dit-il, belle

Circeine que ie vous confesse la verité. Tout ce que ie vous ay dit d'Alcandre est si vray que le Ciel & la terre ne le sont point dauantage: & ie veux estre rayé du nōbre des viuants s'il ne vous aime, ou plustost s'il ne vous adore. Mais le suiet qui m'a fait venir en ce lieu, & celuy de tout le discours que iusques icy ie vous ay fait, n'a esté que pour sçauoir ce que vous venez de me dire de Palinice & de Clorian: car & Alcandre & moy nous ne pouuions imaginer pourquoy vous le traittiez si cruellement, veu l'extreme affection qu'il vous porte, & la discretion avec laquelle il vous aime, nous semblant qu'il n'y auoit pas grande apparence qu'il fust rudoyé de la sorte, veu son merite & le desir qu'il auoit de vous faire ser- uice. Maintenant ie voy bien qu'il n'y a point eu de mauuaise volonté de vostre costé: mais que l'importu- nité seule de Clorian & de sa sœur en ont esté la cause, vous plaist-il pas que nous le croyons ainsi, & que pour la satisfaction, ou plustost pour la

conseruation de la vie de mon cher maistre, ie luy fasse entendre de cette façon. Et parce qu'elle ne parloit point, & qu'au lieu de luy respondre elle s'estoit leuee & se promenoit doucement par la chambre, il continua de cette sorte. Ie me suis plusieurs fois estonné du bon-heur de quelques personnes, & du mal-heur des autres : car i'en ay veu qui auoient plus de bien qu'ils ne meritoient, & d'autres qui ne peuuent obtenir ceux desquels chacun les iugeoit dignes: En cette occasion nous pouuons bien iustement faire cette mesme consideration, car auec quelle iustice l'honneur de vos bonnes graces peut-il estre desnié à Alcandre, où auec quelle raison Clorian aura-t'il l'absolu pouuoir qu'il emporte sur vostre volonté, puis que qui considerera le merite de l'vn & de l'autre sera bien priué de iugement, s'il ne prefere en tout Alcandre, mais quand il n'y auroit que cette seule consideration elle vous deuroit emporter de son costé. Clorian vse d'vn grand empire

fur vous, qu'il semble que vous luy
 foyez de beaucoup inferieure, & au
 contraire Alcandre vous respecte &
 honore de telle façõ que si vous estiez
 sa Deesse il ne sçauroit vous seruir, ny
 vous reuerer dauantage. Et c'est vne
 chose qui est difficile d'estre creuë, &
 que toutesfois nous voyõs estre vraye:
 Vous vsez de toute sorte de submissiõ
 enuers qui vous foule aux pieds, & de
 toute espece de cruauté & de mespris
 enuers qui vous adore. Ah, reprit Cir-
 ceine, de mespris! vous vous trompez:
 l'estime Alcandre comme ie dois &
 comme son merite y oblige tous ceux
 qui le cognoissent. Ie vous assure, re-
 prit alors Belifard, que vous le grati-
 fiez fort d'en faire l'estime que font
 tous ceux qui le cognoissent. N'estes-
 vous pas obligée à quelque chose d'a-
 uantage, puis qu'il ne vit, ny ne veut
 viure que pour vous seruir? Et que
 voulez-vous, respondit-elle en sous-
 riant que ie fasse de plus? Que sert-il
 que ie vous le die adiousta-t'il. Et à ce
 mot ils s'approcherent de la table, où
 sans songer à ce qu'il faisoit, il prit vne
 plume, & alors tirant quelques lignes

sur du papier sans dessein. Pourquoi continua-t'il vous le diray-je, puis qu'aussi biẽ vous n'en ferez rien? Peut-estre, reprit-elle en souffriant, vous avez deviné: mais peut-estre aussi vous trompez-vous. Respõdez-moy premieremẽt à vne chose que ie vous veux demander. Aymez-vous, ou voulez-vous mal à Alcãdre. Vraymẽt respondit-elle en souffriant, vous me faites vne gracieuse demãde, & pourquoy hayrois-je vne personne qui a tant de merites, & qui ne m'en donne point d'occasion. Si vous dittes vray, reprit-il, pourquoy le traitez-vous avec tãt de rigueur? Le ne sçay, dit elle, ce que vous appelez rigueur? Quand vous le voyez, repliqua Belisard, vous vous tournez de l'autre costé, s'il s'approche vous le fuyez, s'il parle à vo⁹, vous ne luy respõdez point, ou si vous y estes forcee c'est tousiours avec des demy-mots. Et bref toutes ces autres faueurs me prisãtes, & dõt vous n'vsez qu'enuers luy. Veux-tu Belisard, luy dit-elle en luy mettant vne main sur l'espaule, que ie te parle franchement? ie n'ay iamais creu que toy ny

ton maistre eussiez si peu d'esprit que vous auez. Dy-moy, ie te supplie, si ie traitte differemmēt Alcandre de tout autre, n'est-ce pas signe que ie le tiens en autre rang que tous les autres? Va Belifard & apprends que les femmes sont bien souuent contraintes de faire semblāt de ne veoir point ce qu'elles voyent, & de veoir au contraire ce qu'elles ne voyent point! O Dieux, dit-il Circeine, que ie remercie de bon cœur mon ignorance, puis que vous m'auuez appris la seule chose que ie desirois de sçauoir! Et que cette leçon apportera de contentement à la personne du monde, qui est maintenant la plus affligee, & que ie rendray la plus contente, bien tost & la plus heureuse. Et à ce mot reprenant la plume il se remit à brouiller le papier: Cependant que Circeine reprenant son promenoir le long de la chambre pour ne donner soupçon à Andronire de leur si long discours, de temps en temps venoit veoir ce qu'il escriuoit, car Belifard auoit la reputation de mettre aussi bien par

escrict que personne qui fust en la Cour : & cela fut cause qu'elle luy dit fort haut que n'escruez-vous quelque chose de bon & non pas brouiller seulement mon papier. Si vous voulez, dit-il, approuver ce que i'escriray, vous verrez que ie ne feray point paresseux à vous obeïr. Si c'est chose qui se doieue, respondit-elle, ie le feray. O reprit-il Circeine que i'estimerois ce soir heureux si vous le vouliez faire. Ie le feray, sans doute, repliqua-t'elle, pourueu qu'il se puisse. Mais qu'est-ce que vous voulez escrire. Vous le verrez, dit-il, & ne me croyez iamais pour vostre seruiteur si i'y mets chose qu'avec raison vous puissiez des-aduouër, & lors prenant vn autre papier il escriuit ce biller.

B I L L E T.
de Circeine à Alcandre.

L'Assurance que vos actions m'ont donnée de vostre amitié, m'oblige, pour n'en estre point mes-cognoissante, de vous estimer, & de faire estat de vostre merite comme d'une personne que ie veux honorer toute ma vie.

Cependant qu'il l'escriuoit elle l'alloit lisant & soufrioit en elle-mesme. Or bien, dit alors Belifard, tenez-moy la parole que vous m'avez donnée, faites à cette heure ce que vous m'avez promis. Et quelle promesse, dit-elle vous ay-ie faite? Vous m'avez assure, respondit-il, que si c'estoit chose que vous deussiez, vous approuveriez ce que i'escrirois. Ay-ie ri escrit qui ne soit vray & que vous ne deuez aduoüer? Ie ne sçay, reprit-el-

le à qui cet escrit s'adresse, ny au nom de qui vous l'escruez. Vous pouuez aisément iuger, dit-il, sur le discours que nous auons eu, pour me rendre croyable, que i'emporte ce tesmoignage au plus fidelle seruiteur que vous aurez iamais. Mais quand tout cela seroit, respondit-elle, que voulez-vous que i'y fasse? Ie veux, repliqua-t'il, que vous approuuez ce que i'ay escrit. Et biẽ, dit-elle ie l'approuue. Ce n'est assez adiousta-t'il, il faut que vous y mettiez vostre nom. Et puis dit-elle, que fera-ce? Et puis alors, continua t'il, vous aurez satisfait à vostre promesse, & ie seray content. Mais ce n'est pas ce que ie demande, respondit-elle, ie veux sçauoir que deuiendra ce billet, & à quoy se resoudra tout ce mistere? Il ne faut pas, dit-il alors en luy mettant la plume en la main, & la luy portant sur le papier, il ne faut pas estre si curieuse: faites seulement ce que vous auez promis, & puis nous en parlerons dauantage. Et lors presque parforce il luy fit

escrire Circeine , & parce qu'incontinent il retira le papier. Non, non, dit-elle, ie le veux rauoir, car ie n'ay pas promis de le vous laisser, mais seulement de l'approuuer. Il est vray, respond-il, mais aussi ne vous ay-ie pas promis de le vous rendre. De sorte que ie ne manque non plus à ma parole que vous à la vostre. Cela est fort bon, reprit-elle, mais ie le veux auoir. Et bien, dit-il, vous l'aurez à condition que ce sera des mains d'Alcandre.

Auec semblables discours, parce qu'il se faisoit tard il luy donna le bon-soir & elle voyant qu'il l'emportoit s'approchant de luy. I'ay appris, dit-elle, en soufriaunt qu'il faut donner ce que l'on ne peut vendre. Dites pour le moins à Alcandre de quelle façon vous m'avez trompee. Ce ne sera pas, luy dit-il en s'en allant ce que ie luy diray : mais ouy bien qu'il est plus heureux qu'il n'a iamais pensé d'estre. Et sans attendre autre responce il me vint trouuer, & parce que i'estois feul dans le logis ie m'e-

Estois amusé à escrire du subiect qui me
touchoit le plus, & à l'heure mesme
que Belifard reuint il trouua que ie
finissois ces vers:

SONNET.

Quoy qu'elle le mesprise
il la veut aimer.

Pourquoy dois-je aimer cette in-
humaine,
Puisque ie cognoy bien qu'en fin ie luy
desplais,
Et qu'un mespris cruel de tout ce que
ie fais,
Sera le seul loyer d'une si grande
peine?

Retirons-nous, mon cœur, d'une
amitié si vaine,

Sans souffrir que l'esperoir nous flatte
deormais,
Que scaurois-je esperer que sa haine
à iamais,
Si mon affection est cause de sa
haine.

Plus ie voy l'adorant cette extre-
me beauté,
Plus elle arme son cœur d'extreme
cruauté,
Rompons tous nos liens & sortons du
seruage.

O Dieu qu'il est facile à l'Amant
de parler,
Mais de tant de beautez se pouuoir
desmesler,
Celuy n'aima ia mais, qui peut
estre si sage.

Au mesme temps que Belifard entra i'acheuois d'escire ces vers, & parce qu'ordinairement ie les luy cōmuniquois, auant que de luy demander s'il auoit veu Circeine, ie les luy fis lire afin d'en sçauoir son aduis, d'autāt qu'il auoit vn tres-bon esprit, & iugeoit fort bien de semblables choses: mais à ce coup à peine pūt-il se dōner le loisir de les lire, que les iettāt sur la table. Ces vers, me dit-il, ne sont non plus de faisō que les Docteurs en tēps de guerre? Qu'est-ce Belifard, adioustay-ie, que tu veux dire? Le veux dire, reprit-il, en se mettant les mains sur les costez, qu'il n'y a qu'vn Belifard au monde pour remettre vne affaire qui estoit desesperee. Qu'est-ce que vous parlez de mespris, de rigueur & de cruauté: Rien qu'Amour, rien que faueurs. Iettant la plume alors que i'auois encore entre les mains, ie courus l'embrasser, en luy disant, te moques-tu point Belifard? Est-il possible que Circeine t'ait rendu quelque tesmoignage de bonne volonté pour moy. Je m'asseure que vous estes tellement preoccupé, me dit-il, de

l'opinion que vous auez, que mal-ay-
sément croirez-vous à mes paroles:
mais oyez bien ce que ie vous vay dire
& puis demandez-m'en quelque as-
seurance, qu'avec raison vous puissiez
dés à cette heure pretendre, & ie
m'asseure que ie vous la donneray.
Ie vous dis donc que non seulement
Circeine a agreable d'estre serui de
vous, mais de plus qu'elle vous aime?
Et que voulez-vous pour preuue de ce
que ie dis. Ah Belifard m'escriay-ie!
transporté de trop de contentement,
dois-ie croire vne si bonne nouvelle.
Ie scauois bien, reprit-il, que vous
seriez incredule, & c'est pourquoy
dés le commencement, ie vous ay
offert de vous en donner vne telle as-
seurance que vous puissiez adiouster
foy à ce que ie dirois. Or pensez la-
quelle seroit assez forte pour faire
que vous me voulussiez donner créã-
ce. Iures-en, luy dis-ie, par l'amitié
que tu me portes. Celle-là, me dit-il
en effect est tres-grande, & ie ne
pense pas en pouuoir trouuer vne qui
le soit dauantage: mais d'autant qu'il

faut mesme que vous vous seruiez de la foy que vous auez en moy, ie veulx vous en donner vne, où cette creance que vous auez en moy n'ait point de lieu. Ie iure luy dis-ie par l'amitié que ie porte à Circeine. Les serments, respondit-il, ne sont que des paroles, & ie veulx vous donner quelque preuve que vous voyez & que vous touchiez. M'apportes-tu, repris-ie, pour marque de ce que tu dis quelque chose que i'aye veu dessus elle, où entre les mains. Plus, repliqua-t'il. Ie te coniure, luy dis-ie alors, faiszy d'impatience, ne me retiens plus longtemps priué du bien que tu me veulx faire. Vous contenterez-vous, repliqua-t'il, & me croirez-vous vne autrefois, si maintenant ie vous fais veoir par escript que ce que ie vous ay dit est vray? O Dieux! m'escriay-ie, i'ay peur que tes promesses soient trop grandes. Or ie veulx monstrier, reprit-il, que mes effectz sont encores plus grands que mes promesses: Car non seulement vous le verrez par escrit: mais que c'est à vous à qui elle

l'escrit, & lors me donnant le billet. Voyez-vous continua-t'il, comme ce contract d'Amour duquel i'ay esté le Secretaire a esté signé & appreué de sa belle main, & iugez que signifie cette Circeine qu'elle vous enuoye, sinon qu'elle vous donne celle-cy en attendant qu'elle vous fasse possesseur de l'autre.

Vous pourrois-je dire Hylas, ny mō aise ny mon rauissement, ie baisay cent fois ce beau nom de Circeine, & me le ioignant contre le cœur, il me sembloit que i'en receuois vne consolation qui ne se peut imaginer, & parce en fin que ie m'estonnois cōme il estoit possible qu'il eust peu obtenir cette declaration d'elle, puis que ne luy ayant iamais escrit, il me sembloit que ce n'estoit pas bien à elle de commēcer, il me racōta d'vn bout à l'autre tous les discours qu'ils auoient eus ensemble sans en oublier vne moindre parolle. Ie l'escoutois si attentiuemēt & avec vn si grand plaisir, que ie n'eusse iamais voulu que ce discours eust finy. Mais en fin, me dit-il, c'est
la verité

la verité, mon Maistre, que ceste fille n'a pas seulement le corps fort beau, mais l'un des plus rares esprits que l'on puisse imaginer: & que sa jeunesse, encore que bien grande, ne luy oste point la prudence & la sagesse. Et croyez-moy que vous estes obligé de l'aymer, non seulement pour ceste extrême beauté que vous voyez en elle: mais plus encore pour la bonne volonté qu'elle vous porte: Car outre ce que vous en voyez par cet escrit, ie vous assure que ses discours me l'ont bien mieux tesmoigné, & que toutes ces actions qui vous ont mis en peine, n'ont esté que des contraintes qu'elle s'est faite pour n'oser pas faire autrement. Mais que ne devez-vous pas attendre, puisque dès la premiere fois i'ay obtenu plus que vous n'eussiez osé esperer?

Nostre discours n'eust pas si-tost finy: car ie ne me pouvois laisser de luy faire dire & redire cent fois vne mesme chose, n'eust esté que Florice & Amilcar reuindrent de ceste

assemblee, où tous deux auoient eu du desplaisir & du contentement: Car Lucindor & Celinte s'y estoient trouuez, qui n'auoient gueres abandonné Florice. Sileine aussi auoit tenu bonne compagnie à Palinice. De sorte qu'Amilcar ne pût guere parler à elle sans compagnie. Soudain que ie les veis, rompant nostre propos Belifard & moy, ie les prist tous deux par la main, & les retirant à part. Or fus, leur dis je, ie veux participer à vos contentemens, afin que ce soir qui a esté si mal employé pour moy, ne se passe point, au moins entierement, sans me donner quelque plaisir. Ils souffrirent tous deux, & Florice prenant la parole: Quant à moy, dit-elle, i'ay veu Lucindor & Celinte. Et moy, continua Amilcar, pour mon bonheur Palinice, & pour mon malheur Sileine aupres d'elle. Or, reprit Florice, ie ne vous puis dire rien de nouveau, sinon que ie suis la fille du monde la plus persecutee de leurs importunittez, ou plustost de leurs jalousies: Car figurez-vous que ie ne

puis parler à l'un, que si à mesme tēps
ie n'ay l'œil sur l'autre, il n'en de-
meure mal satisfaiēt, & bien souuent
avec toute la peine que ie m'en don-
ne, ie les desoblige tous deux: Car
celuy à qui ie parle est marry que ie
ne le regarde pas: & celuy que ie re-
garde, que ce n'est à luy à qui ie par-
le. Et ce soir i'ay eu peur deux ou trois
fois qu'ils ne vinssent à quelques pa-
roles picquantes: car i'en ay veu le
discours ouuert diuerses fois, si prom-
ptement ie ne l'eusse rompu. Pour
moy, ma sœur, luy dis-je, si vous auez
à en aymer l'un des deux, ie vous sup-
plie que ce soit Lucindor: car il est
frere de Circeine: Et luy dites, pour
l'obliger, que c'est moy qui tiens
son party aupres de vous. Tant s'en
faut, adjousta Amilcar en souffrant,
ie vous conjure, ma sœur, d'aymer
Celinte, parce qu'il est frere de Pali-
nice, & luy faites bien entendre que
ie vous en ay suppliee: Mes freres
mes amis, interrompit Florice, pour
l'amour de vous, dit-elle se tournant

vers Alcandre, ie n'aymeray point le frere de Palinice: Et à vostre consideration, Amilcar, ie ne feray point d'estat du frere de Circeine: & pour l'amour de moy ie ne me soucieray ny de Lucindor, ny de Celinte. Nous ne pumes nous empescher de rire de ceste declaration, & apres reprenant la parole: Ayez-les, luy dis-je, ou ne les ayez point, c'est le moindre de mes soucis, pourueu que vous fassiez semblant de ce que ie dis. Mais vous, Amilcar, continuay-je, qu'elle fortune auez-vous eüe? Fort gracieuse, respondit-il, pour le commencement: mais la fin n'a pas esté telle. Lors que nous sommes arriuez dans l'assemblée, Sileine n'y estoit point encore, si bien que trouuant la place libre, pour n'estre mauuais mesnager de ce temps, ie luy ay dit: Que i'eusse voulu de mal à mon frere, si ie m'en fusse allé avec luy, comme il m'a voulu emmener. Peut-estre, me respondit-elle, y eussiez-vous eu plus de contentement que vous n'en receurez pasicy. A la veri-

té, repliquay-je, il n'y a personne qui le puisse deviner plus asseurement que Palinice, puis qu'elle peut me rendre le plus content, & le plus malheureux homme du monde, & seulement avec vne parole. Si cela est, adjousta-t'elle, il faut que vous m'estiez vostre heur, ou vostre malheur en peu de chose. Non pas cela, respondis-je, mais c'est que ie fais tant d'estat de vous, que les moindres choses qui viennent de vous me semblent tres-grandes. Prenez garde, me dit-elle, Amilcar, que ce qui vous semble tel, en effect ne le soit pas. Pleust à Dieu, repliquay-ie, belle Palinice, qu'il vous pleust de m'en faire iuger avec l'experience. Et que faudroit-il que ie fisse, dit-elle, pour vous rendre ainsi sçauant? Je voudrois, continuy-ie, que vous disiez seulement, J'ayme Amilcar. Ce mot ne siet pas bien, dit-elle, en la bouche d'une honneste femme. Dites donc, repris-ie, L'Amour qu'Amilcar me porte m'est agreable. Comment, reprit-elle en soufriant, voulez-vous

que ie le die, si mesme ie ne croy pas qu'il soit vray. O Dieu! me suis-je escrié, vous ne le croyez pas? Ah! mes-cognoissante Palinice: Et que faut-il donc que ie fasse pour vous en donner la creance? Si ceste creance, a-t'elle respondu, vous pouuoit estre vtile, il en faudroit chercher les moyens: mais autrement ie ne le vous conseil-le pas. Et lors que vous ne pourrez plus l'ignorer, ay-ie repliqué, l'aurez-vous agreable? De l'aduenir, a-t'elle dit, les iugemens sont fort incertains, & mal-aysément en peut on asseurer quelque chose. A quoy faut-il donc que ie recourre, ay-je respondu? Et en mesmetemps Sileine est arriué, qui nous a empesché de continuer nostre discours, sinon qu'elle m'a dit fort bas: A l'essay. Et depuis de tout le soir nous n'auons peu parler sans ce facheux tesmoin.

Nous-nous allions entretenant de la sorte, & i'apprenois ainsi leurs fortunes, sans que ie leur fisse part des miennes, non pas que ie ne voulusse

bien qu'ils le sceussent; mais ie craignois de deplaire à Circeine, que ie voyois estre si contraire, pour l'autorité que Palinice & Clorian s'y estoient vsurpee. Et d'autant qu'il estoit tard, nous-nous retirasmes pour nous reposer: mais i'entretins encore Belifard dans ma chambre si long-temps en luy faisant raconter cent fois vne mesme chose, que le iour commença de paroistre, auant que ie luy voulusse permettre de se retirer. En fin le Soleil nous pressant nous prismes resolution qu'il falloit gagner aupres de Circeine la fille qui la seruoit, estant presque impossible de se defendre de ses yeux: Et puis que Belifard auoit desia esté si heureux en sa premiere entreprise, ie luy remis de telle forte la conduite de toute chose, que ie m'en reposay entiere-ment dessus luy,

Ce discours seroit trop long, Hy-las, si ie voulois vous raconter par le menu tout ce que nous fismes, tant mon frere & moy,

que ces autres quatre Cheualiers, tant y a que Belifard trouuilla si bien, qu'il s'acquit non seulement vn grand credit enuers Circeine, mais aussi se rendit entierement sienne Andronire. Mais, par malheur, ie fus contraint en ce temps-là defaire vn voyage pour le bien de nostre maison, dans le pays des Veragrois, où ma mere, quoy que ie sceusse faire, voulut que i'allasse fort promptement. Dieu scait si ce depart me fut sensible, & si ie n'eusse pas volontiers donné ceste charge à Amilcar: mais d'autrant que i'estois l'ainé, & par consequent celui à qui le bien arriuoit, il falut se resoudre à ce facheux depart. Ie me souuiens que Belifard porta à Circeine ces vers, de ma part.

SONNET.

Prest à partir.

Que ma vie en fuyant deuance
ce depart,
Aussi bien, m'en allant, puis-je auoir
quelque enuie
De prolonger encor les tourments de
ma vie?
La mort, loin de ses yeux, ne viendra
que trop tard.

Si ie ne vis, hélas! que de leur doux
regard,
Quand l'absence m'aura ceste beauté
rauie,
Quel desir mal-heureux encore m'y
conuie,
VeuX-je mourant icy, viure en quel-
qu'autre part?

L'Amant à qui le Ciel de l'esloigner ordonne,
 Doit mourir de regret auant qu'il
 l'abandonne,
 Ou viure seulement pour remourir
 toujours.

Que rien donc deormais mon ame
 ne console,
 C'est en vain abuser du bien de la
 parole
 Que vouloir allegger ce mal par le dis-
 cours.

Mais voyez si la fortune ne voulut pas bien esprouer ma resolution, lors que mon voyage fut en tel estat qu'il m'estoit impossible de le retarder, sans donner vne trop grande connoissance de ce que ie voulois tenir caché, Circeine tomba malade: fust pour les grandes chaleurs; (car c'estoit enuiron le temps des iours ca-

niculaires,) ou pour quantité de fruiçts que les ieunes personnes mangent en ceste saison, tant y a que la voila dans le liçt, avec vne grande fievre. O! Hylas, combien de fois desiray-je qu'Amilcar fust mon aine, ou pour le moins que nous eussions perdu toute l'esperance de ce bien que i'allois recueillir: Et le pis estoit, que iamais ou Clorian, ou Palinice, ne bougeoient du cheuet de son liçt, & le plus souuent tous les deux y estoient, de sorte que quand en fin il fallut que ie partisse, il me fut impossible de parler à elle sans ces deux importuns tesmoins. Iugez quel congé ie pris, & quelle satisfaction i'eus de mon Adieu. C'estoit ma coustume d'emmener tousiours Belifard avec moy, mais à ce coup ie le laissay exprés, afin qu'il essayast de donner vne lettre à ceste belle fille, & quelques vers qui tesmoignoient l'ennuy que ie receuois de cet esloignement, & m'en faire sçauoir des nouvelles. La lettre estoit telle.

L E T T R E
D'Alcandre à Circeine.

O Dieux ! quelle sera la fin de ce voyage, puisque le commencement en est si mal-heureux ? Partir, & sans presque pouvoir parler, vous laisser malade dans vn liét : ne font-ce pas trois malheurs, contre lesquels de mon costé il n'y peut point auoir de resistance ? Vous plaist-il, toutefois que ie viue, plaignez ma peine, & prenez quelque part en mon extrême desplaisir.

Quant aux vers que ie luy don-
nay à part, & d'autant qu'il chantoit

fort bien, & qu'il iouïoit aussi tres-bien du Luth, ie le priay de les apprendre, & à la premiere occasion de les vouloir chanter. Les vers estoient tels.

S T A N C È S.

Sur le desplaisir d'un
depart.

I.

DEstin vous le voulez, il faut
que ie vous cede,

Rien ne peut reuocquer l'arrest de
mon depart:

O combien promptement fuit le bien
qu'on possede,

Et quand il s'en reuiet, ô Dieux!
qu'il reuiet tard.

I I.

Le bon-heur des Amans d'une
 aïlle trop legere
 S'enfuit d'eux aussi-tost qu'il a com-
 mencement,
 Semblable à la clairté du foudre mes-
 sagere,
 Dont la vie & la mort s'escloft dans
 un moment.

I I I.

Que ne suis-je un acis accrazé
 d'une pierre,
 Pour voir tousiours mes yeux dans
 une source d'eau,
 Ou pour tige si beau que ne suis-je un
 lyerre,
 Pour ne m'en separer mesme dans le
 tombeau.

I I I I.

Que sera-ce de vous, ô mes tristes
paupieres !

Quand vous ne verrez plus Circei-
ne en ces beaux lieux ?

Vous pouuez bien, hélas ! vous chan-
ger en riuieres,

Loin d'elle qu'ay-je affaire aussi-bien
de mes yeux ?

V.

Autrefois près de vous, ô ma belle
inhumaine !

Je n'auois, bien-heureux, des yeux
que pour vous voir,

Maintenant ie n'en ay que pour pleu-
rer ma peine,

Encore pour cela n'en puis-je assez
auoir.

V I.

Que cet esloignement nous conste-
 ra de larmes
 Qui ne se tariront que par nostre
 retour:
 Amour donc à iamais par l'effort de
 tes charmes
 Tu mesleras ensemble & les maux
 & l'Amour.

V II.

Donc à iamais cruel, d'une in-
 juste ordonnance
 Les fructs de ton iardin s'arroseront
 de pleurs?
 Et de mille chardons nous recevrons
 l'offence,
 Avant que de cueillir la moindre de
 tes fleurs?

Que

VIII.

*Que nos sages Gaulois, sçauoient
bien ta coustume,
Lors que pour dire aimer, ils pronon-
coient amer!
Amers sont bien tes fruits, & pleines
d'amertume,
Sont toutes les douceurs qu'on a pour
bien aimer.*

IX.

*Helas ! qui ne le sçait s'en vienne
veoir Alcandre,
Il verra que son cœur est tout couuert
de fiel,
Et que quand du hazard quelque
heur il peut attendre,
Vn départ fait changer en Absinthe
son miel.*

X.

Si faut-il s'en aller , quoy que ie
 sçache faire,
 Ie puis plaindre mon mal, mais non
 m'en exempter ,
 Le Destin veut monst^rer par cet ef-
 fect contraire,
 Qu'Amour vainqueur des Dieux ne
 l'a pû surmonter.

XI.

Adieu donc o Circeine , il faut que
 ie fleschise,
 A la necessité qui m'eslogne de vous,
 Mais si vous partagez avec moy ce
 supplice ,
 Quel tourment puis-ie auoir qui ne
 me semble doux?

A la premiere occasion qui se presenta Belifard s'acquitta de sorte de la charge que ie luy auois donnee, que trompant les yeux non seulement de Palinice, & de Clorian, mais encore d'une surueillante qu'ils auoient mise aupres d'elle, estant entrez en quelque soupçon d'Andronire. Circeine apres receut la lettre & l'eut tres-agreable, & en voulut ouyr les vers plusieurs fois, & puis en fin en auoir la copie. Cependant ie continuois mon voyage avec tant de regret de n'auoir peu parler à elle, que n'eust esté l'esperance que i'auois en l'assistance de Belifard, ie ne scay ce que ie fusse deuenu.

Durant mon voyage Amilcar entreprit si soigneusement la recherche de Palinice, que Sileine frere aisné de Circeine commença d'en entrer en vne peine qui n'estoit pas petite. Ce Sileine, comme vous scauez est vn Cheualier tres accompli, & qui n'a personne qui le surpasse, & fort peu qui l'esgalle en l'adresse des armes, ny en tout ce qui concerne vn Che-

ualier. Dans les behours, & dedans les Tournois il a tousiours l'aduantage au iugement de tous ceux qui le voyent. Et cela est cause que comme il est en bonne estime auprès de chacun, aussi n'a-t'il point mauuaise opinion de soy. mesme, courtoistoutesfois & plein de respect enuers ses amis: mais vn peu imperieux en son affection, & qui pense autant obliger vne Dame en l'aimant, qu'elle luy scauroit faire de faueur en se laissant aimer. Ce Cheualier ayant esté nourry dans la Cour du Roy Gondebaut, estant encore fort ieune ietta les yeux sur Palinice, & d'autant que leurs maisons estoient fort proches, & qu'estant bien souuent en la Cour de la Royne, femme de Gondebaut, il auoit eu commodité de la veoir. Cette affection peu à peu deuint tresgrande, non seulement du costé de Sileine, mais de celui de Palinice aussi. Toutesfois parce que le Prince Sigismond qui pouoit estre d'vn mesme aage s'affectionna en mesme temps de cette belle fille, le respect

leur fit dissimuler leur amour, & donna occasion à Sileine des'en eslogner, & quoy que ce fust au commencement plus en apparence qu'en effect, Si est-ce qu'en continuant cette feinte. Sileine tourna les yeux sur Dorite, & quoy qu'il le nie, si croit-on qu'il s'y laissa prendre n'en faisant que semblant. Palinice comme ieune qu'elle estoit, & qui auoit consenty à cet artifice pour ne donner point de suiet au Prince Sigismond de se retirer de l'affection qu'il luy faisoit paroistre, ne montra point de ressentimēt de la perte de Sileine, tant que Sigismond continua de l'aymer, Mais il aduint quelque tēps apres que ce ieune Prince de qui l'humeur n'estoit pas fort endurente, pour quelque subiect se retira de cette affection. Il me semble, interrrompit Hylas, qu'estant à Lyon i'en ouy parler, & que l'occasion n'en fut pas grande. L'on la raconte diuersement, reprit Alcandre, mais la plus commune opinion, c'est que Palinice accommodant quelque chose à la coiffe de la Royne, mere de

Sigismond, car cette Princesse la fauorisoit grandement. Ce jeune Prince luy vint prendre les doigts pour se jouer & sans que la Royne le veist, Elle qui peut-estre eut peur qu'elle ne s'en apperceust retira la main par deux ou trois fois, & parce qu'il continuoit: Seigneur, luy dit-elle, ie vous supplie laissez-moy, & d'autant qu'elle prononça ces paroles vn peu aigrement à la seconde fois qu'elle les repliqua, il luy dit: Voulez-vous en effect que ie vous laisse, & parce qu'elle respondit de mesme façon qu'elle l'en supplioit. Ie vous promets, repliqua-t'il en rougissant que vous n'aurez iamais occasion de me le dire la troisieme fois, & deslors il la laissa de façon que iamais il ne fit non plus semblant d'elle, que comme d'vne personne indifferente. Le sujet à la verité de cette separation fut bien foible: si est-ce qu'il eut tant de force, que iamais depuis cette affection ne se renoüa.

Quelque temps auparauant, Sileine faisant semblant d'aimer Dorise,

tres.belle & tres-agreable fille , s'y estoit embarqué à bon escient, montrant bien par cette experience que les feintes en Amour sont tres.dangereuses ? Parce qu'Amour n'est qu'un jeu , & qu'en se iouant on vient quelquesfois à bien aimer. Le despit de la perte de Sigismond & le desplaisir du diuertissement de Sileine furent cause que Rossiliandre, la recherchant pour l'espouser, obtint entre tous ses merites cette belle fille, à quoy elle consentit d'autant plus volontiers, qu'elle estoit bien-aise d'eslogner pour quelque temps cette Cour, où elle ne voyoit plus que des choses qui luy desplaisoient. Et de fortune Rossiliandre auoit sa demeure dans les plus reculez Sebusiens. Mais voyez si Amour n'est pas un enfant: Sileine ne veid pas plustost Palinice partie qu'il se ressouuint qu'au tresfois il l'auoit ainee, & commença deslors, de regretter l'eslognement de celle de la presence de laquelle il ne s'estoit point soucié. Ce ne furent donc depuis ce temps que lettres, &

que messages, & cet Amour, reprit plus de chaleur de loing qu'il n'auoit pas eu de prés. Et toutesfois il faut aduouër qu'en la peine qu'ils en ressentirent tous deux Amour se montra tres-juste, si iamais il l'a esté punissant l'inconstance, où plustost l'imprudence de ces deux jeunes Amâts, par vne absence de deux ans, durant lesquels ils eurent tousiours vne assez bonne intelligence pour n'estre iamais sans des nouuelles l'un de l'autre.

En fin le Ciel qui fauorise ordinairement les affectiõs de ceux qui aiment & continuent d'aimer, deliura Palinice de l'obligatiõ du mariage par la mort de Rossileandre. Elle se voyant libre, & ne pouuant plus viure parmy les Sebusiens s'en reuint au lieu de sa naissance, où elle trouua le Prince Sigismond marié, & quoy que bien tost apres il demeura vef, si ne fit-il iamais semblant de r'allumer les feux que son despit auoit vne fois bien esteints. Mais Sileine qui l'attendoit avec vne impatience extrême, la

receut à son retour avec tant de contentement, que le recouurement de celuy-cy, luy fit perdre presque la memoire de la perte de l'autre.

J'ay voulu, Hylas, vous raconter briuelement ces choses à fin de vous faire mieux entendre, comme Amilcar, n'auoit pas rencontré peu d'affaire, lors qu'il auoit entrepris de seruir Palinice, puis qu'elle estoit desia engagee ailleurs de si longue main, & de plus en l'amitié d'une personne tant accomplie. Et toutesfois les soings de mon frere furent tels, & employez avec tant de prudence & de discretion que Sileine ne se pût exempter de la ialousie, qui est assez ordinaire parmy ceux qui aiment bien, & qui n'ont pas vne entiere assurance de la bonne volonté de celles qu'ils recherchent. Au commencement Palinice faisoit paroistre qu'elle craignoit de luy donner, mais depuis, fut qu'elle eust quelque amie qui luy donnast ce conseil, fust qu'elle creust que les soupçons qu'un riuai

peut donner estoient des souffles qui esueilloient le feu languissant d'une Amour qui va longuement traissant. Tant y a qu'elle receut les seruices d'Amilcar si fauorablement, que Sileine ne s'en pouuoit contenter, faisant bien paroistre que quand elle auoit donné conseil à Circeine de ne point donner de la ialousie à Clorian, ce n'estoit pas celuy qu'elle vouloit prendre pour elle. Vn iour qu'Amilcar, & Sileine estoient dans son logis auprès d'elle, & que l'un pour l'amour de l'autre ils n'osoient l'entretenir de leur affection. Ils vindrent à parler de la façon dont on marquoit les esclaves de peur de les perdre. Je voudrois bien, dit Sileine porter en cette qualité quelque marque de vostre belle main. Vrayment, dit-elle, si vous voulez ie satisferay à vostre desir, & lors luy prenant la main. Voulez vous, continua-t'elle, qu'avec la pointe de cette esguille, ie vous fasse mon chiffre sur les bras. Mais, dit-il ie ne l'y garderay pas longuement, car il s'effacera incontinct.

Non, non, respondit-elle, apres l'auoir esgratigné, i'y mettray de l'encre, & vous verrez qu'il y demeurera long-temps. Sileine alors y consentant, elle commença avec la pointe del'esguille d'escorcher la peau peu à peu, mais luy impatient d'une telle douleur, il ne pût iamais la souffrir. Alors Amilcar, tendant le bras, tenez dit-il Madame, fauorisez ce bras de cette belle marque, & vous verrez que la douleur ne me priuera point de ce contentement. Palinice qui n'estoit pas si familiere avec mon frere. Je n'oserois, dit-elle Amilcar, vous faire le mal que vous dittes. Et toutesfois, reprit-il, vous auez bien eu ce courage pour Sileine. Il est vray, respondit-elle, mais c'estoit par vengeance : car il y a long-temps qu'il m'a fait vne injure, de laquelle ie desirois le chastier. Or bien, Madame, adiousta Amilcar, faites par recompence à ce bras, ce que vous auez voulu faire par vengeance à Sileine. Et qu'elle recompense, reprit Sileine. luy pouuez-vous demander? Enuers

les Dieux respondit mon frere, la bonne volonté est receuë pour l'effect : Et s'il est ainsi, cette belle que ie n'estime pas moins qu'une Deesse, me doit beaucoup de recompense, car j'ay beaucoup de volonté de luy faire service. En ce pays où nous sommes, adiousta-t'il, les Dames sont si peu liberalles, qu'elles ne payent pas seulement ce qu'elles doiuent, tant s'en faut qu'elles aduancent le payement des obligations qui sont encores à venir. Il ya, repliqua mon frere, des seruiteurs à tous prix, outre qu'il me semble que les supplications n'offencent iamais personne. Et c'est par priere que ie luy demande cette faueur & non pas comme chose deuë. Palinice qui estoit bien-aise, comme ie croy de nourrir la jalousie en Sileine: Non, non, dit-elle, ie veux qu'Amilcar, cognoisse que vous nous faites plus auares que nous ne sommes pas, & lors luy prenant la main. Mais ie ne sçay, continua-t'elle, si sa resolution me laissera finir le payement qu'il me demande, à ce mot elle

escorcha iusques au sang la premiere lettre de son nom sur son bras, fans qu'il fit iamais semblant d'en ressentir la douleur, & puis avec de l'encre la plus noire qu'elle pût choisir, elle remplit l'esgratigneure qui entra si bien dans la peau, que la figure y demeura longuement empreinte, dont Silaine ne pouuoit se taire. Mais elle en se riant, si i'auois fait ainsi, dit-elle, à tous ceux qui ont esté miens, ie les eusse recogneus quand ils s'en sont fuys, où pour le moins ie les eusse pû demander avec raison à celles qui me les auoient desrobez. Si c'est par ce moyen, dit Silaine vn peu offensé, & entendant bien ce qu'elle vouloit luy reprocher, que vous pretendez de les retenir, ie croy que vous estes deceuë. Ie puis bien, dit-elle, essayer ce moyen, puis que i'ay trouué tous les autres fort mauuais. Prenez garde, adioustá-t'il en s'en allant avec vn visage qui monstroít vne fort mauuaise satisfaction, prenez garde, vous dis-je,

que toute la faute ne soit pas d'un costé. Ainsi s'en alla Sileine, laissant la place libre à mon frere, qui ne fut pas marry de ce petit diuorce, & qui toutesfois ne dura pas long-temps, car deux iours apres Sileine reuint & avec mille submissions il obtint le pardon de sa colere.

D'autre costé Lucindor ieune frere de Circeine, & Cerinte frere de Clorian & de Palinice qui aimoient Florice nostre sœur, ne perdoient vne seule occasion de luy tesmoigner leur bonne volonté, & s'il y auoit de la ialousie du costé de Sileine, il n'y en auoit pas gueres moins de celuy de Lucindor & de Cerinte. Je ne veux pas icy louer Florice, parce que m'estant proche comme elle est, ie craindrois Hylas d'estre accusé de flatterie: Mais c'est la verité que cette fille se gouerna en cecy avec tant de prudence qu'elle en estoit grandement estimable. Vous voyez sa façon modeste, & son esgalité, en toute chose. Figurez-vous qu'elle ne changea iamais, ny enuers l'un, ny enuers

l'autre, balāçant de sorte ses faueurs: C'est ainsi qu'ils nomment le bon visage, qu'elle leur faisoit, que mal-aisément l'vn se pouuoit-il vanter d'auoir quelque aduantage pardeffus l'autre. Le premier qui l'aima fut Lucindor, mais quelque temps apres il fut contraint de faire vn voyage, & à son retour, il trouua que Cerinte s'il n'auoit pris sa place, en auoit pour le moins obtenu vne qui n'estoit pas moins aduantageuse que la sienne. Cela fut cause qu'estant d'vne humeur assez semblable à celle de Sileine son frere. Il faillit de perdre patience : toutesfois la discretion de Florice sceut de sorte mesnager cet esprit qu'en fin il demeura dans les termes de la raison, quoy que ce ne fust pas sans se despiter diuerses fois: & n'eust esté que Celinte estoit vn Cheualier fort accompli & qui se faisoit aimer d'vn chacun, & mesmes de Lucindor, il est certain que la ialousie de celuy-cy, estoit telle que peut-estre en fust-il arriué de la disension entr'eux.

Lors que ces affections estoient plus eschauffees, Florice fut contrainte de sortir de la ville, pour aller veoir vne de nos Tantes qui se trouuoit fort mal. Son esloignement apporta bien du desplaisir à ces deux Cheualiers: car il n'y a rien en Amour de plus insupportable que d'estre priué de la veüe de la personne aimée. Lucindor fit ces vers sur le suiet de son esloignement.

S T A N C E S.

I.

Soudain qu'elle s'en va, que ce
 lieu me desplait,
 Je n'y remarque rien qui ne me sem-
 ble lait,
 Plus que ie ne puis dire,
 Ces superbes Palais le seiour de nos
 Dieux,
 Ces iardins d'Orangers que la Natu-
 re admire,
 Desplaisent à nos yeux.

I I.

Lors confus de les voir, & plein
d'estonnement:

D'où vient, leur dis-je, hélas! un si
si grand changement?

Et qui nous l'a ravie

Ceste chere beauté que ie regret-
te icy?

Qui la ravie, hélas! puis qu'elle estoit
ma vie,

Sans merveilles aussi?

I I I.

Jardins délicieux, ô superbes Pa-
lais,

Orangers parfumez, ombrages tous-
jours frais,

Sejour plain de delice:

278 *La cinquieme Partie*
Non vous n'estes plus tels que vous
estiez iadis,
Vous estes maintenant un enfer de
supplice
Au lieu d'un Paradis.

IIII.

Ces marbres arrogants & ces lam-
bris dorez,
Desquels, ô grands Palais, vous estes
honorez
Tesmoignent vostre perte,
Leur esclat est terny, comme portant
le dueil
De vous voir maintenant une mai-
son deserte
Et perdant ce bel œil.

V.

Ces parterres fleuris & ces grands
Orangers

L'honneur de ces jardins & de ces
beaux vergers

De tristesse languissent,

Et semble un tel Soleil s'esloignant
de ces lieux

Qu'il faille qu'à l'instant leurs beau-
tez se fietrissent,

Qu'il perdent ces beaux yeux.

V I.

Que faut-il donc, hélas! que nous
fassions icy?

Imitons, ô mon cœur, imitons le
Soucy,

Le Soucy qui se tourne

Amoureux du Soleil comme tournent
ses pas.

Ceste plante fait honte à l'Amant qui
sejourne

Où son amour n'est pas.

VII.

*Ainsi dit Lucindor absent de ces
 beaux yeux
 Lors qu'après leur départ il regardoit
 les lieux
 Qui furent leur demeure:
 Mais en fin ces regrets sont, dit-il, su-
 perflus,
 Si sa veüe est ma vie, il faut bien que
 ie meure
 Quand ie ne la vois plus.*

Celinte qui aymoit avec beaucoup plus de respect Florice, ressentit, à la verité, cet esloignement; mais il n'osoit pas mesme s'en plaindre si ouuertement, quoy que, peut-estre, le ressentiment qu'il en auoit n'estoit pas moindre que celuy de Lucindor. Et d'autant qu'elle n'estoit pas fort esloignée de Lyon, où toutefois il n'osoit l'aller voir, il fit tels vers.

S O N N E T.

Contre le Respect.

ENnemy des mortels le plus inge-
 nieux,
 Respect, tyran d'Amour & de l'A-
 mant fidele,
 Pourquoi me bannis-tu, sans raison,
 de ma belle,
 Me contraignant de viure en ces sau-
 uages lieux?

Elle est proche d'icy celle que i'ayme
 mieux,
 Que ie ne puis aymer tout le reste sans
 elle,
 Et toutefois, hélas! ceste loy trop
 cruelle
 Qu'impose le respect m'esloigne de ses
 yeux.

*Donc pour ne faire voir qu'il est
vray que ie l'ayme*

*Il faut viure loin d'elle, ou plustost de
moy-mesme:*

*O Destins contre moy sans raison
conjurez,*

*Injustes loix d'honneur & du siecle
où nous sommes,*

*Pourquoy faut-il aymer & viure se-
parez,*

*Pour aux hommes cacher ce que font
tous les hommes.*

Ces quatre Cheualiers aloient de ceste sorte poursuiuant leur dessein, cependant que i'estois dans Agaune, où les iours m'estoient si longs, & si ennuyeux qu'il me sembloit y auoir desia vn siecle que i'y demeuerois, & toutefois à peine y auoit-il la troisieme partie d'une Lune. Et parce que ie vois bien que i'y serois encore retenu quelques

iours, que ie nommois des années, le desir de sçauoir des nouvelles de la santé de Circeine & de Belifard, comme ma fortune estoit conduite, me fit y depescher vn ieune homme que ie luy adressay, avec vne lettre pour Circeine, si par son moyen elle la vouloit recevoir. Ce ieune homme fit diligence, & fut le troisieme iour à Lyon, où Belifard de son costé commençoit de s'ennuyer ne receuant point de mes nouvelles, luy semblant bien que l'affaire pour laquelle ie luy auois commandé de m'esloigner deuoit auoir assez de force pour me faire souuenir d'escire plus souuent. Il commençoit donc à se plaindre de mon oubly, quand mes lettres luy rendirent resmoignage qu'il me blasmoit à tort. Il les reccut avec vn contentement extrême, parce que depuis trois ou quatre iours Clorian auoit esté contraint de laisser Lyon, pour quelques affaires qui le retenoient aux champs: mais

en eschange Palinice estoit toujours au cheuet de ceste belle Dame, & l'autre surueillante que l'on luy auoit donnee : mais parce qu'Amilcar sçauoit l'affection que ie portois à Circeine, & qu'il se doutoit bien que Belisard auoit charge de la faire souuenir de moy, aussi-tost qu'il en pourroit prendre la commodité, & qu'il sçauoit que Palinice estoit auprès d'elle, il s'y en alloit, & parlant de ses affaires, il donnoit bien souuent le moyen à Belisard de faire les miennes.

A ceste fois que mes lettres arriuerent Amilcar se trouua empesché à la Cour, auprès du Prince Sigismond : si bien que Belisard qui mouroit d'impatience de parler à Circeine, ne laissa pas de s'y en aller seul : Et de fortune il trouua que Palinice sortoit de chez elle pour aller au Temple, parce qu'il estoit encore assez matin, il feignit de luy donner le bon-jour, & puis s'en aller ailleurs : mais aussi-tost qu'elle eut passé le coin de la ruë, & qu'elle ne

pût veoir ce qu'il deuenoit, il se re-
jetta dans la maison, où de bonne
fortune il rencontra Andronire.
Ma fille, luy dit-il, & nostre mai-
stresse comment ce porte-t'elle? De
la vostre, respondit-elle en souffriant,
ien'en sçay rien, car ie ne la cognois
pas: Mais pour la mienne, elle com-
mence à ce bien porter, Dieu mer-
cy, & ie ne croy pas qu'elle demeu-
re long-temps à sortir du liët. Si i'a-
uois dit la mienne, repliqua-t'il, il
faudroit entendre Andronire: mais
ayant dit la nostre, tu peux bien sça-
uoir que ie parle de Circeine, puis
qu'estant la maistresse de ma mai-
stresse & de mon maistre, avec fort
bonne raison ie la puis nommer la
nostre. Ah! menteur, reprit-elle en
souffriant, si elle n'estoit non plus la
maistresse de ton maistre, qu'An-
dronire est ta maistresse, tu ne la
viendrois pas voir si souuent. Et lors
ayant à faire quelque chose par la
maison, elle luy dit, qu'il ne laissast
d'aller trouuer Circeine, encore que
ceste autre fille y fust: car elle n'estoit

pas tant mauuaise qu'elle estoit noire : Je veux dire , adjousta-t'elle , qu'elle commence à se taire , & à ne plus rien dire à ceux qui nous l'ont donnee. Et comment, demanda Belisard , l'avez-vous si tost gaignee ? Circeine , respondit-elle, se fait aymer par force, & ceste fille depuis deux ou trois jours, luy a pris vne si grande amitié, que ie ne pense pas qu'elle die jamais rien qui luy desplaïse : toutesfois , adjousta-t'elle, il ne s'y faut pas encore fier du tout, que nous ne l'ayons espreuee. Et puis elle prend plaisir à vous veoir danser, & chanter. J'ay peur, Belisard, que si vous estes mon seruiteur, il m'en faudra bien-tost chercher vn autre. Non, non, Andronire, repliquat'il, nous ferons de ceste sorte: Je chanteray & danseray pour elle: elle m'aimera, & ie t'aimeray. Et à ce mot pour ne perdre cette occasion, il monta dans la chambre de Circeine : mais en chantant & dansant

d'une si gracieuse façon, qu'aussi-tost que la surueillante l'ouyt: Ah! Madame s'escria-t'elle, frappant des mains par rejouissance, voicy Belifard: Et en mesme temps il entra, & feignant de ne voir point Circeine dans le lict, il courut les bras ouverts comme s'il eust voulu l'embrasser: mais estant au milieu de la chambre il s'arresta, faisant semblant de n'auoir veu qu'alors sa maistresse. Madame, luy dit-il vn peu apres, si i'eusse pensé vous trouuer au lict, ie n'eusse osé entrer. Je scay bien, Belifard, respondit-elle, que vous estes la mesme discretion: toutefois ne laissez de vous approcher, ce n'est pas la premiere fois que vous m'auiez veü en ce lieu. Il est vray, Madame, adjousta-t'il, mais vous estiez malade, maintenant que Dieu mercy, vous ne l'estes plus, sous quel pretexte y puis-ie venir? Pour me conseruer en santé, repliqua-t'elle, outre qu'encore

ne suis-je pas entierement hors de mon mal. Pleust à Dieu, Madame, dit-il alors froidement, que vous voulussiez faire vne recette que ie vous dirois, ie iure Iupiter Pierre que vous seriez incontinent guerie. Vous iurez à bon escient, interrompit ceste fille. Je iure, reprit Belisard, parce que ie dis vray, & que ie veux qu'elle me croye. Si ie pensois, respondit Circeine en soufriaant, que vostre remede fust bon, pourquoy ferois-je difficulté de le faire? Belisard qui desiroit se servir de ce pretexte pour luy donner ma lettre. Pouuez-vous dire, adjousta-t'il, de m'auoir iamais recogneu menteur, ou que ie vous aye iamais trompee? Je ne dis pas cela, respondit-elle, mais ie suis tellement lasse de ces Mires, qui me tourmentent avec leurs fascheuses drogues, que si ie croyois que vostre recette fust bonne, il est certain que ie la ferois de bon cœur. Madame, dit alors Belisard, i'ay iuré Iupiter Pierre, ie iure encore le Guy de l'an neuf, afin que vous receuiez lequel

des deux serments des Gaulois ou des Latins, vous penserez estre le plus assure, que s'il vous plaist faire ma recette, & de bon cœur, comme vous dites, qu'infalliblement vous guerirez: Et s'il n'aduiet ainsi, tenez-moy pour le plus Athee qui fut iamais. Circeine cogneut bien que ceste recette deuoit estre plus propre pour l'esprit que pour le corps, toutefois estant bien ayse d'estre trompee, elle voulut bien luy en donner la commodité. Et faut-il, luy dit-elle, prendre quelques fascheux breuuages? Vous n'en prendrez point, respondit-il, s'il ne vous plaist, ce remede consiste presque tout en la force de quelques paroles. C'est, peut-estre, repliqua-t'elle, quelque enchantement? Nullement, reprit-il, ie ne suis point Sorcier, les paroles se peuuent bien entendre, il n'y a point de caracteres incognus, ny chose quelconque qui approche du sortilege. S'il est ainsi, dit alors Circeine, apres y auoir vn peu songé,

ie vous promets, Belifard, que ie la feray volontiers: dites moy donc ce qu'il faut que ie fasse? Ces recettes, reprit-il, doiuent estre tenuës secretes, & depuis qu'elles sont diuulgues elles perdent leur vertu. Et à ce mot s'approchant de Circéine, il se mit à genoux au cheuet de son lict, & prenant la lettre que i'escriuois à cette belle Dame, parlant tout haut: Afin, continua-t'il, que vous ne pensiez pas que ie me moque, celuy qui me la donna me l'escriuit dans ce papier que ie vous veux faire voir: Et lors feignant de la chercher parmy plusieurs autres qu'il auoit dans sa poche, il luy donna ma lettre, qu'à l'heure mesme il auoit decachetee, afin que la surueillante ne s'apperceust de son artifice: elle leut qu'elle estoit telle.

L E T T R E.
d'Alcandre à Circeine.

DE tous les plus cruels tourments qu'un mortel peut souffrir, il n'y en a point de plus sensible que ceux d'Amour: Mais entre tous ceux d'Amour l'Absence est le plus insupportable: Et parmy toutes les absences celle qui a les conditions de la mienne. Perdre la veüe de la personne pour qui seulement ie desire auoir des yeux: l'auoir laissée dans un liët malade, & n'auoir point de nouvelle de sa santé: luez, Madame, à quels plus desesperez supplices ie puis estre reserué. Si le miserable estat d'un cœur affligé comme le mien vous peut toucher quei' en aye quelque cognoissance, mais que la passion, & non pas la compassion obtienne cette grace de vous.

Et bien, Madame, reprit alors Belifard tout haut; n'est-il pas vray que ma recette est bonne? Je ne sçay, respondit-elle en soufriañt, si elle est bonne, mais elle est bien plaisante. Madame, adjousta-t'il, s'il vous plaist de la faire, mais il faut que ce soit de bon cœur, vous en sentirez vn effect admirable. Et parce que cet amy, continua-t'il, qui me la donna, m'en escriuit en vn autre papier la façon dont il s'en faut seruir, ie veux, s'il vous plaist, que vous la voyez, afin que vous en sçachiez autant que moy. Et lors il luy presenta la lettre que ie luy auois écrite. Circeine n'osant faire difficulté de la prendre, de peur que ceste fille ne se doutast de quelque chose: Vrayement, luy dit-elle tout bas, & sans le regarder, voycy, Belifard, vne gracieuse façon de faire lire des lettres. Madame, luy dit-il, il faut bien tromper les yeux importuns de ceste fille. A ce mot elle leut la lettre que i'escriuois à Belifard.

LETTRE

L E T T R E
d'Alcandre à Belifard.

Que ie t'enuie, ô cher amy, le bon-heur que tu possedes. Iu-ges-le puis que tout le contentement que i'ay icy, c'est de penser aux felicittez où tu es, & tousiours ces pensees se finissent en m'escriant, O Dieux, que ne suis-ie Belifard le plus heureux de tous les hommes! Et par ainsi cher amy, n'est-il pas vray que ie te puis accuser de nonchalance m'ayant laissé si long-temps sans me faire sçavoir l'estat de ma vie. Je dis de ma vie, puis que c'est du lieu où tu es que ces nouuelles me doivent venir. Soy d'ores-en-là plus soigneux de ce maistre qui t'ayme, ie dirois de tout sō cœur, s'il en auoit un icy: mais tu sçais bien où il l'a laissé.

Il y a bien icy, dit alors tout haut Circeine, plus d'affaires que vous ne disiez pas, & le pis que i'y veois, i'ay grand peur que vostre recepte ne vaille gueres, car à ce que i'en puis iuger elle ne semble pas estre fort asseuree. Madame reprit-il incontinent, asseurez-vous sur ma parole qu'il n'y a rien là qui ne soit vray, & que ie veux mourir toutes les fois que vous me trouuerez menteur. Et bien, dit-elle, que faut-il, que ie fasse pour l'essayer. Il faut, reprit-il Madame, & puis il baissa la voix, que mon maistre soit aimé de vous, non seulement comme il le merite, mais comme il vous aime: & que pour tesmoignage de ce que ie dis vous luy fassiez l'honneur de luy escrire. Ah ! respondit-elle, tout haut Belifard, cela est trop difficile. J'aime mieux me seruir des medecines ordinaires. Cette fille qui s'amusoit à quelque petit ouurage qu'elle alloit cousant s'approcha alors de sa maistresse. Madame, dit-elle, il y a desia si long-temps que vous estes entre les mains de ces Mirresqu'il vous deuroit estre ennuyeux,

& ne faudroit pas pour peu de difficulté laisser d'esprouver la recette de Belifard: Le vous supplie, dittes-moy, qu'y a-t'il de plus difficile, ma belle fille, interrompit Belifard: car il eut peur que Circeine ne sceust pas si bien desguiser que luy, ie vous le veux dire. Voyez vous ce billet, dit-il, prenant la lettre que i'auois escritte à Circeine, il faut seulement qu'elle die trois fois apres l'auoir leu, ie le crois de bon cœur, & qu'elle baise le papier; le plie bien avec de la foye, & le pendant à son col elle fasse en sorte qu'il touche à l'endroit du cœur, & qu'elle fasse ainsi neuf iours durant, & ie veux n'estre iamais tenu pour Belifard si elle ne guerit. Eh! Madame, s'escria alors cette fille, & qui a-t'il là de tant difficile? Mamie, respondit-elle, il est mal-aisé de faire tenir ce papier, comme il dit au droit du cœur, & mesme en dormant? Si est-ce adiousta Belifard qu'en cela gist sa plus grande force, & que personne ne lise le billet que vous: car ie vous assure bien que

celuy qui le verra apres que vous aurez commencé cette recepte, prendra infailliblement le mal que vous auez, & il vous reuiendra plus fort qu'auparauant. Et c'est bien pour cela que les neuf iours estans passez il le faut brusler. Voyez-vous, dit cette fille, tout le venin du mal s'en ira là dedans. Il n'en faut point douter, dit Belifard, & vous verrez aussi quand on le bruslera, les diuerses couleurs du feu. Or Madame, reprit-elle alors, il faut que nous essayons ce remede, & ie veux moy-mesme vous accommoder ce papier au droit du c oeur. Laissez-le luy donc relire & puis vous le plierez, mais tournons les yeux d'autre costé si nous ne voulons nous en repentir. Circeine à ce mot ne se pouuant tenir de rire, de veoir avec quelle diligence elle s'estoit eslognee prit le papier, & apres l'auoir leu le luy remit: mais elle plus soigneuse de ne le point lire, que Belifard ne pouuoit estre qu'elle ne le l'eust point, le plia de telle sorte qu'il sembloit toute autre chose que ce qu'il estoit, & puis pren at de la soye luy en meit tout au-

tour & avec vn petit ruban le luy pēdit au col apres le luy auoir fait baiser, & fait dire qu'elle croyoit tout ce qui estoit escrit. Et parce que Belisard disoit, qu'il falloit que ce fust au mesme lieu, où le cœur battoit elle voulut elle-mesme y mettre la main, pour remarquer bien l'endroit: mais Circeine qui rioit du grand soin qu'elle y mettoit l'espeschoit de pouoir bien sentir le battemēt du cœur. Madame, luy disoit-elle, vous n'estes pas bien sage, voulez-vous me laisser faire comme il faut, car ie scay bien que la moindre circonstance qui n'y sera pas obseruee, la recepte ne fera point d'effect. En fin cette bonne fille ayant mis ce papier à l'endroit où il deuoit estre. Neuf iours, dit-elle, Madame, serōt bien tost passez, il faut vn peu vous contraindre, c'est vne si douce chose que la santé, si maintenāt vous n'estiez point malade, vous iriez vous promener dās ces beaux iardins de l'Athenee & en cēt autres lieux autour de la ville, où vous prédriez mille plaisirs. Si Circeine rioit, Belisard

de son costé ne s'en pouuoit presque empescher : mais en fin pour la confirmer en cette opinion, & aussi qu'il eut peur que Palinice reuint du Temple. Ce n'est pas tout, dit-il, il faut encor, que vous scachiez la derniere chose qu'il faut que vous fassiez, & lors s'approchant de Circéine. Madame, continua-t'il, ne vous plaist-il pas enfin apres tous ces ieux, auoir pitié de mon maistre, & pour luy donner quelque allegement le fauoriser d'un mot de lettre. Belifard, luy respondit elle fort bas, quand ie le voudrois faire il me seroit impossible, y ayant deux grandes difficultez : premierement ien'ay icy ny encre ny papier, & ie n'en puis auoir quel'on ne s'en apperçoie. En second lieu ie suis tellement espiee, que ny iour ny nuict ie ne suis sans cette fille, & voyez-vous l'endroit où vous estes, Andronire & elle y apportent vn matthelas & y couchent la nuict. Madame pour la premiere difficulté, luy respondit-il, il est aisé d'y pourueoir : car ie vous apporteray

& ancre & papier. Pour l'autre ne tient-on pas toute la nuit de la lumière dans vostre chambre? Si cela est vous estes asseuree d'Andronire. Faites-là coucher du costé de vostre liét, & lors que cette surueillante, telle la peut-on nommer, sera endormie elle vous donnera vne bougie & vous pourrez écrire tout ce qu'il vous plaira. Je voudrois bien Belifard m'exempter, dit-elle, de cette courue? Non, non, respondit-il tout haut, il faut exactement obseruer toutes les circonstances: Et parce qu'elle auoit parlé haut, il luy respondit de mesme ces dernieres paroles, & luy semblant qu'il auoit mis l'affaire en bon estat, il s'en alla, de peur aussi que Palinice ne reuint.

Au sortir de la chambre il trouua Andronire à laquelle s'esclattant de rire, il dit qu'elle scauroit de sa maistresse la plus plaisante inuention qui se puisse dire, & qu'il falloit qu'elle y aidast de son costé. Que la peur qu'il auoit d'estre rencontré de Palinice, l'empeschoit de luy en faire tous

le discours. Cette fille qui estoit fine entrant dans la chambre, dit à Misseine, tel estoit le nom de cette fille : Qu'est-ce qu'a Belisard qu'il s'en va si content? Nous aurons bien raison de l'estre si sa recepte est bonne, ô que Dieu le benie. Et quellerecepte, reprit Andronire. Demandez à Madame, repliqua Misseine, ie vous iure qu'il me semble qu'elle a desia meilleur visage qu'elle ne souloit auoir. Et ce n'estoit pas sans raison qu'elle le disoit, car Circeine auoit tant ry que la couleur luy en estoit montee au visage. Et ma maistresse, adiousta Andronire, me voulez-vous pas dire ce secret? Elle alors prenant la parole luy raconta tout haut tout ce qui s'estoit passé, & puis luy fit particulièrement entendre toute chose, dont elle ne se pût empescher de rire, quoy qu'elle fit semblant d'en croire encore dauantage que Misseine.

Belisard qui desiroit plus que sa vie, mon contentement, ne faillit de venir sur le soir avec vne escritoire & du

papier dans sa poche : mais il fut bien empesché, d'autât qu'il trouua Palinice auprès du liêt de Circeine, quand il entra dans la chambre. Et bien, dit-il d'une voix hardie! comment se porte nostre malade. Circeine en souffriant contre Palinice. Vous ne sçavez pas, luy dit-elle que Belisard m'a fait vne recepte. Je viens sçavoir continua-t'il, si nos remedes ont point fait plus encores que nostre esperance. Palinice alors l'interrompant, mais est-il vray, luy dit-elle Belisard, que vous sçachiez guerir les Dames? Ouy respondit-il les belles, & c'est pourquoy lors que vous serez malade ne vous adressez à personne qu'à moy. Je sçauois bien, reprit-elle, que vous auiez beaucoup de merites, & de sçavoir, mais ie ne pensois pas que vostre doctrine s'estendit iusques-là. A l'œuure, respondit-il, on recognoist l'ouurier, ie veux donner ma vie si dās trois iours cette belle malade ne perd son nom. Celuy de belle, dit Palinice? Non, non, repliqua-t'il, ie dis celuy de malade. Pour le moins, adiousta Circeine, il y a vn a duātage, c'est que

les drogues qu'il dōne ne sont Point si fascheuses que celles des autres. Palinice vouloit s'enquerir particulièrement quelle recepte c'estoit , & peut-estre eust elle mieux recogneu l'artifice que Misseine , mais de fortune elle ouit vne voix dans la ruë qu'elle recogneut incontinent pour estre celle de Sileine , frere de ma belle Circeine. Elle courut aux fenestres , tant pour l'ouyr que pour veoir ce Cheualier qui la seruoit. Et cependant Belifard , sans que personne s'en apperceust, mit sous le cheuet du liçt l'escritoire & le papier & supplia cette belle Dame d'auoir pitié du plus fidelle Amant qui fut iamais. Et biē, dit-elle en souffriant , i'en parleray à mon Conseil , i'en demanderay particulièrement l'aduis de Clorian & de Palinice. Belifard sans luy respondre, la menaça du doigt , & pour ne point donner de soupçon s'en courut à la fenestre pour ouir Sileine qui chantoit ces vers :

MADRIGAL.

Plaintes Amoureuses.

DE vous, de moy, d'Amour i'ay
raison de me plaindre,
De vous qui me bruslez
Et toutesfois gelez.

De moy qui me bruslant veux
plustost que d'esteindre,
Le moindre des feux,
Me consumer en eux.

Et de l'Amour enfin qui dās vos yeux
s'arreste,

Car quoy qu'il me promette,
Il ne veut, le mocqueur,

De vos yeux une fois voler dans
vostre cœur.

Palinice s'estoit bien mise à la fenestre : toutesfois elle se tenoit vn peu reculee dans la chambre, de peur que ceux de la ruë ne la vissent. Et cela fut cause que Sileine qui auoit bien esté aduertie qu'elle estoit au logis, mais ne sçachât pas qu'elle fust dans la chambre de sa sœur, y rencontrât vne telle hostesse receut vn double contentement, de veoir sa sœur guerie & de rencontrer sa chere Palinice. Si Belisard eust voulu entretenir Circeine, il en auoit bien la commodité, car Palinice & Sileine auoient tant affaire pour eux qu'ils ne prenoient gueres garde aux autres : Toutesfois ne iugeant pas qu'il fust necessaire d'y demeurer dauantage, pour mōstrer qu'il ne se soucioit point de telles incōmoditez, il s'en alla sans riē dire à personne, & cela selon sa coustume, pour estr'e plus libre, & monstrier vne plus grande franchise, ruse qui n'estoit pas pour s'y familiariser dauantage, & y traiter presque comme domestique.

Le lendemain il ne fut pas paresseux d'aller veoir sa malade & scauoir l'effect de ses remedes, prenant le temps que Palinice apres auoir donné le bon iour à Circeine s'en estoit allée au Temple selon sa coustume. Il entra donc dans le logis & apprit de Misseine qu'il trouua sur le degré, que Circeine s'estoit si bien trouuee de son remede qu'elle estoit en volonté de sortir du liét, & se promener vn peu par la chambre. Je puis donc biẽ, dit-il, y aller. Je m'asseure, respondit Misseine, qu'elle sera biẽ aise de vous veoir, & puis elle en a bien raison: car ie croy que vostre remede vaut mieux que tous ces autres fascheux desquels on a failly de la faire mourir. Vous me dittes-là les meilleures nouuelles, repliqua-t'il, que ie scaurois auoir. Mais ma belle fille, a-t'elle refait la recepte ce matin. Non pas encores, respondit-elle. O s'escria, alors Belifard, ie m'en suis bien douté, & c'est ce qui m'a fait venir ce matin icy pour l'en faire souuenir. Et à ce mot il monta l'escalier & entra

dans la chambre, où il trouua qu'Andronire peignoit Circeine. Je me refiouïs, ma belle malade, luy dit-il, apres luy auoir donné le bon-iour que ie vous trouue hors du liët. Elle alors en souffriant, ie croy que si Misfeine tomboit malade il faudroit que vous fissiez la recepte pour elle que vous auez faite pour moy, tant elle a de creance en vous. Madame, respondit-il, mes drogues ne sont que pour vous ? Mais dittes-moy, ie vous supplie ! comment s'est passée cette nuit. Andronire, dit-elle en souffriant vous dira que i'ay bien obserué vostre ordonnance, & parce qu'il n'y auoit personne dans la chambre qui les veid, prenant la lettre dans le sein d'Andronire. En voicy le tesmoignage ; continua-t'elle, en la donnant à Belifard, vous la cachetez, & assurez vostre maistre, que c'est à vostre consideration que ie l'ay escrite. O Madame, reprit-il, alors que vous allez rendre vne personne heureuse vous acquittant par cette faueur de tous les seruices qu'elle

vous a iamais rendus. Je sçay d'asseurance que ce papier ne luy partira iamais de l'endroit où vous portez la recepte que ie vous ay donnee , & qu'il le tiendra plus cher que tout le reste de son bien. Vous avez cette opinion , respondit-elle , parce que vous croyez qu'il sçache aimer. Je ne le croy pas , repliqua-t'il , car ie le sçay de science assuree. Et parce qu'en mesme temps il veid qu'Andronire pignant sa maistresse, estoit soigneur de recueillir les cheueux qui demeuroient au pigne : d'autant qu'à cause de sa maladie, il luy en tomboit. Et s'il vous plaisoit, adiousta-t'il, Madame, rendre cette personne encore plus heureuse que le bõ-heur mesme, il faudroit que vous permiffiez que i'eusse la despouille du larcin que ce pigne fait de vos cheueux. O Dieux! s'escria-t'elle , j'aimerois mieux la mort, que si vn homme auoit de mes cheueux : Et d'autant qu'en mesme temps il aduança la main & prit à Andronire ceux qu'elle auoit desia recueillis, & qu'en feignant de faire

resistance elle luy auoit donnée. Gardez-vous bien, continua-t'elle; Andronire qu'il ne les prenne. Je vous assure, luy dit-elle Madame, qu'il les a desia. O mon Dieu! dit Circeine, que vous auez peu d'esprit Andronire, & que ne les mettiez-vous en lieu où il ne les veist pas. Et lors se tournant vers Belifard. Rendez-les moy, luy dit-elle, où ie seray en colere contre vous. Madame, luy respondit-il, pardõnez-moy, s'il vous plaist: n'est il pas vray que la trahison & le mãmement de foy est vn vice le plus indigné qu'vn homme puisse auoir. Il est vray, dit elle, mais cela n'a rien de cõmun à ce que ie vous demande. Si en vous rendant ce que vous me demandez, repliqua-t'il, ie ne commets & vne trahison & vn manquement de foy; ie suis content de vous rendre mon larcin: mais s'il est vray aussi, est-il possible que vous me hayssiez tant que vous me vueilliez rendre, pour vous obeir, le plus infame de tous les hommes? Ce sont des excuses, adiousta-t'elle, qui n'ont point credit
auprès

auprès de moy, car en fin ie les veu
rauoir: Et vous me ferez vn desplaisir
signalé, Belifard, si vous ne me les
rendez. Madame, interrompit An-
dronire, encore faut-il ouyr ses rai-
sons. Mes raisons, respondit-il, sont
telles qu'il n'en faut point douter.
Lors que mon maistre m'a comman-
dé de demeurer en ceste ville pour le
sujet que vous sçauiez, ie luy ay pro-
mis par tous les plus estroits serments
que ie luy ay pû faire de rapporter
tout ce qui me seroit possible à son
contentement; Ne suis-je pas traistre
& parjure si rendant le larcin que
i'ay faict, ie trompe l'assurance que
ie luy ay donnee. Madame, dit in-
continent Andronire, ie croy en ma
conscience qu'il dit vray, & vous de-
uez trouuer bon qu'il ne contreuie-
ne point à son serment. Ie croy, An-
dronire, dit Circeine, que vous estes
hors du sens: Qu'un homme ait de
mes cheucux! Madame, reprit Beli-
fard, Alcandre pour vous n'est point
vn homme, il n'est que vostre serui-
teur. Elle vouloit repliquer, lors que

Misseine entra, qui l'empescha de l'oser faire. Mais d'autant que Belisard eut peur que ce prompt silence ne la meist en quelque doute : Mabelle fille, luy dit-il, venez nous aider, ceste belle Dame ne veut pas continuer la recette, & dit qu'il suffit qu'elle l'ait faite vne fois, & ie vous assure qu'il vaudroit mieux qu'elle ne l'eust point commencee que si elle la laissoit imparfaite. Hé, Madame ! reprit incontinent ceste fille, quelle humeur est la vostre, de vouloir tousjours estre malade ? Et quelle si grande peine y a-t'il à faire ce que vous a dit Belisard ? Il me fasche, dit Circeine, de refaire si souuent vne mesme chose. Mais, Madame, adjousta Andronire, encor vaut-il mieux prendre ceste petite peine, que de rerourner au liect. Or Madame, interrompit Misseine, c'est la verité que si vous ne le faites de bonne volonté, se fera par force : Et lors destachant à toute force le cordon où la lettre estoit attachée, elle la desploya soigneusement & puis la presenta à Circeine pour la lire. Elle en soufriât, le vous prie, Mis-

seine, luy dit-elle, lisez-la pour moy. Je vous remercie tres-humblement, dit-elle en destournant la veüe, vous voulez que ie sois malade. Andronire ny sa maïstresse ne se pouuoient empescher de rire de la simplicité de ceste fille. Et apres que Circeine l'eut leuë: Que faut-il, dit-elle, que ie fasse encore? Baïsez-la trois fois, respondit-Misseine, & dites, Je croy tout ce qui est escrit dans ce papier. Et parce que Circeine feignoit de ne le vouloir pas dire, la pauure Misseine la luy fit baisier presque par force, & luy fit dire mot à mot ces paroles: mais non pas sans bien donner du plaisir à la compagnie. En fin toutes les ceremonies de cet enchantemēt estans finies, & aussi Circeine, incontinent apres de s'habiller, on luy vint dire que Palinice reuenoit du Temple, & Sileine en sa cōpagnie. Cela fut cause que Belifard s'aprouchāt d'elle il luy dit: Ce present que vous faites au plus fidele Amant qui fut, ny qui sera iamais, le cōseruera en vie: car autrement le regret d'estre esloigné de vous infailliblement le feroit mourir. Belifard, luy respōdit-elle,

ie consens à tout ce que vous voulez: mais souuenez-vous que s'il manque de fidelité ou de discretion, ce sera à vous à m'en respondre. Belifard vouloit repliquer, mais la suruenüe de Palinice & de Sileine, & peu apres d'Amilcar l'en empescha: Et lors qu'il les veid plus auant en discours, il se retira comme de coustumé en son logis, d'où il m'escruiuit si particulièrement tout ce que ie viens de vous dire, que ie ne croy pas qu'une seule circonstance y fust oublice. Mais que deuis-je, lors qu'ouurant la lettre que Circeine m'escruiuoit, i'y trouuay de ses cheueux: Ie les baisay plus de cent fois, & il fut tres-à-propos que lorsque i'ouuris ces lettres ie fusse en lieu où personne ne me veist: car il m'eust esté impossible de ne donner trop de cognoissance de mon extrême contentement. En fin apres auoir baisé, rebaisé, & adoré ces beaux cheueux, ie leus la lettre, qui estoit telle.

L E T T R E
 Circeine à Alcandre.

LA peine où vous estes de ma santé me plaist & m'oblige. Dieu vous donne en eschange le bien & le contentement que vous meritez & que vous desirez. Ce souhait vient de moy, qui vous ayme par dessus tous ceux qui ont de l'affection pour Circeine.

Quand ie remets en memoire les contentemens que ie receus en ce temps-là, ie ne puis qu'accuser grandement de deffaut d'affection ceux qui dient qu'il y a plus de peine en Amour que de plaisir: Car, Hylas, ie ne pense pas qu'un mortel puisse estre capable d'une plus grande felicité, & que pour en gouster dauantage il faudroit auoir deux ames & deux

cœurs : Qui eust veu mes actions, eust sans doute pensé que i'estois hors du sens. Mais pour abreger, & qu'aussi bien il est impossible de les représenter, ie les passeray sous silence, & vous diray que les iours que ie demeuray encore parmy les Veragrois, me semblerent plus longs qu'ils ne sembloient estre, & que cela fut cause que ie me hastay si bien, que six iours apres ie partis, apres auoir mis vn peu d'ordre à l'affaire qui m'y auoit conduit. Et d'autant que passant par ces rochers, destroits, & precipices, il faisoit vn orage qui dura trois iours entiers, & que ie ne voulus retarder mon retour pour ce mauuais temps, ie fis ces vers par le chemin.

S O N N E T.

Rien ne peut le retarder.

Rochers qui supportez le Ciel &
 ses flambeaux,
 Ainsi que des Atlas dessus vos testes
 nuës,
 Qui voyez dessous vous troupe à
 à troupe les nuës
 Comme voile s'estendre à l'entour des
 coutaux.

Torrents impetueux qui tombez à
 grand faults
 Des sommets esleuez de ces pointes
 chenuës:
 Effroyables valons, vous glaces in-
 cognuës.

316 *La cinquiesme Partiè*
En vos recoins gelez aux Soleils les
plus chauds.

Vent qui depuis trois iours renfor-
çant tes haleines
Semble d'estre complice en mes cruel-
les peines,
Vous travaillez en vain pour retar-
der mes pas:

Le sujet est si beau qui cause mon
voyage,
Que si parmy l'Enfer s'adressoit mon
passage
L'Enfer ny ses horreurs ne m'arre-
steroient pas.

Mais, Hylas, vous sçaurois-je di-
re quel excez de contentement ie re-
ceus, lors que ie veis de loin les mu-
railles de Lyon, & quand peu apres
ie pûs remarquer l'endroit où estoit
le logis de ceste belle fille, & en fin

quand ie veis la maison où tout mon
 heur & tous mes desirs estoient ren-
 fermez. Ie cogneus bien alors qu'il
 est vray qu'Amour surpaye en vn
 coup mille peines & mille desplaisirs.
 Et ce fut sur ceste pensee que ie fis ces
 vers.

M A D R I G A L.

A *Cet heureux retour*
Prés de celle que i'ayme,
Tel bien me donne Amour
Que ie dis en moy-mesme,
Puis qu'en fin mon retour tant d'heur
me fait sentir,
Ne suis-je pas heureux qu'il m'ait
falu partir.

Soudain que ie veis Belifard, ie de-
 meuray si transporté de ioye pour
 les bons offices qu'en mon absence il
 m'auoit rendus, que ie ne sçauois

quelles caresses luy faire. Luy d'autre costé qui me portoit vne affection incroyable, auoit vn si grand desir de parler à moy en particulier, qu'à peine se pouuoit-il dōner le loisir de voir ma mere, & de parler à mon frere. En fin nos premieres salutations estans faictes, & que ie luy eus raconté en gros le succez de mon voyage, ie feignis d'estre vn peu las, pour me retirer avec mon cher Belifard: & ie croy bien que mon frere s'en prit garde, parce que ie le veis souffrir deux ou trois fois, iugeant, comme ie m'imagina l'impatience où i'estois par luy-mesme. Belifard d'autre costé qui n'estoit pas pressé d'vne moindre enuie, me suiuit de si prés dans ma chambre, que ie n'y estois pas presque entré qu'il ferma la porte: & Dieu sçait si alors ie redoublay les caresses & les embrassements, & si ie luy fis des particulieres demandes de tout ce qu'il auoit faict durant mon absence. Il me respondit à tout avec tant de satisfaction pour moy, que ie

n'en auois iamais osé tant desirer. Figurez-vous, Hylas, que nous demeurâmes plus de deux heures enfermés, qu'il ne me sembloit pas y auoir esté la moitié d'une. Et il est certain que nous n'eussions pas si tost interrompus ces agreables discours, si l'on ne nous fust venu appeller pour souper: Nostre separation toutefois ne se fit point sans de nouveau luy faire mille caresses & mille remerciements.

Mais parce qu'il me dit que Circeine seroit bien ayse que dès ce soir mesme ie la visse, nous ne fumes pas si tost hors de table, que feignant de vouloir aller à la Cour, nous prîmes le chemin du logis de ceste belle Dame. Et afin d'auoir plus de commodité de l'entretenir, & aussi que mon frere n'estoit pas moins desireux de voir Palinice, que ie pouuois estre de reuoir Circeine, il s'en vint avec nous: Par ce moyen nous y fumes les biē venus; car Palinice qui s'y trouua fut bien aise de la cōpagnie

d'Amilcar. Lucindor qui aymoït nostre sœur, nous fit toutes les caresses qu'il pût: & de fortune Sileine estoit allé veiller ailleurs, ne pensant pas que Palinice vint ce soir en la maison de Circeine, qui fut vn peu surprise de me voir tant inopinément, & Palinice aussi: car elles n'auoient rien sceu de mon retour. Circeine d'abord rougit, & se tournant vers Belifard, apres les salutations ordinaires: Hé, Belifard, luy dit-elle, vous nous auiez bien cachee la venue d'Alcandre. Madame, respondit-il, elle m'a esté cachee presque aussi longuement qu'à vous, car il ne faict que d'arriuer. Mais s'approchant vn peu d'elle, cependant que ie rendois quelques deuoirs à Palinice: Mais encore, continua-t'il, qu'il fut arriué dés le matin, ie n'eusse eu garde de vous en aduertir. Et pourquoy, dit-elle? Et parce, repliqua-t'il, que deux raisons m'en eussent empesché: L'vne, que ie ne vous eusse rien dit de nouveau: car vous sçauiez bien qu'Alcandre est tousiours où vous

estes: Et l'autre, que c'est chose de laquelle vous ne vous souciez guiere. Et parce qu'elle ne respondit point de quelque temps, ayant les yeux sur nous: Vous ne dites rien, Madame, consentez-vous à ce que ie dis? Que voulez-vous, dit-elle en soufriañt, que ie vous responde, sinon que vous estes menteur en tous les deux poincts? Et à ce mot, parce que ie reuenois vers elle, elle le laissa, pour me dire qu'elle se resiouissoit du contentement de ma mere, & aussi de l'esperance qu'elle auoit que mon retour seroit bien-tost cause de celuy de Florice, qui n'auoit pas la constance de demeurer vn long-temps si près de son cher frere sans le venir voir. Ie pensois, respondis-je, Madame, que vous feriez quelqu'autre consideration sur mon retour, qui me seroit plus aduantageuse: mais ie voy bien que comme vous estes tousiours aussi belle que de coustume, que vous estes aussi mauuaise que quand ie partis. Et quelle raison.

reprit-elle, auez-vous, Alcandre, de m'accuser? Pourquoi, Madame, repliquay-je; ne vous plaist-il pas de me dire; que vous-vous resiouïſſez de mon retour, pour le contentement que vous auez de voir vne personne qui est tellement à vous; que rien ne le peut estre dauantage? Ie croy, Alcandre, adjousta-t'elle en souffriant; que Belifard vous a instruit de vostre logis icy; afin que tous deux vous me teniez les mesmes discours. Il est vray, Madame, luy dis-je; que Belifard & moy nous parlons fort souuent de vous; & si ie disois qu'en particulier nous ne tenons iamais autre discours; ie dirois la verité: car ie me fie autant en luy que ie fais en moy-mesme: Mais pour ceste instruction de laquelle vous parlez, nous n'y auons encore iamais pensé, parce que la verité n'estant qu'une; nous ſcauons bien que ne voulant vous dire que la verité; nous n'auons garde de nous contrarier. Et bien, interrompit-elle; feignant de vouloir changer de discours, ie croiray tout

ce qu'il vous plaira de vous & de Belifard : mais, Alcandre, racontez-nous vn peu quelle a esté vostre vie depuis que nous vous auons perdu. Madame, repondis-je, pour sçauoir quelle a esté la vie d'Alcandre, il faut le demander à la belle Circeine; car elle a esté telle qu'elle l'a voulu ordonner. Vous estes vn mocqueur, repliqua-t'elle, dites-moy qu'elle a esté vostre fortune, & quels contentemens vous auez receus en vostre voyage? Madame, dis-je, iamais homme ne fut si mal-heureux qu'Alcandre en vous esloignant, ny si heureux que luy en receuant l'honneur de vos nouuelles : & par là vous voyez que j'ay raison de dire que vous auez rendu ma vie telle qu'il vous a pleu, & qu'elle ne sera iamais autre que vous voudrez. Mais interrumpit-elle, ce n'est pas ce que ie veux sçauoir de vous : Dites-moy, continua-t'elle si vos affaires sont en bon estat, & si vostre voyage ne vous a point esté inutile? Belifard ma mandé, luy dis-je, Madame, & la belle

Circeine aussi qu'ils estoient en meilleur estat que ie n'eusse osé esperer: Et c'est pourquoy ie suis venu si promptement; non seulement pour vous baiser les mains d'une si grande faueur, mais pour vous renouueller l'hommage que ie vous dois; comme à Madame, qui peut ordonner de mon sang & de ma vie comme il luy plaist.

Elle vouloit respondre, lors que Palinice n'estant pas si attentive aux discours de mon frere, qu'elle ne pensast aux affaires de Clorian, prenant garde avec quelle affection ie parlois à Circeine, s'en vint nous interrompre: feignant que c'estoit par civilité, parce que i'estois encore estranger. Cependant Belifard ne perdoit point le temps: car il entretenoit Andronire, & apprenoit les nouvelles du logis le plus particulièrement qu'il pouvoit. Il sceut donc que mes affaires ne pouvoient estre en meilleur estat, sinon que Clorian vint à se marier, ou à se distraire de ceste recherche: Que Circeine auoit
pour

pour moy plus de bonne volonté qu'elle n'eust iamais creu: mais que ce qui la retenoit encore vn peu c'estoit cet homme, qui auoit pris sur elle vne si grande authorité par le moyen de Palinice qu'il estoit bien mal-aisé au ieune esprit de Circeine d'auoir la resolution de se retirer de cette seruitude si promptement que ie desirois. Que si l'on pouuoit faire en sorte que Palinice se pût bien embarrasser dans l'Amour d'Amilcar, ce seroit vn bon moyen pour faire qu'elle se despartit de la protection de son frere: Car croyez-moy Belifard, disoit-elle, l'Amour a plus de pouuoir que l'amitié. Et s'il aduient que cette Amour la touche à bon escient, elle fera tout ce que vouldra Amilcar. Je croy bien toutesfois qu'il y aura vn peu de peine à la vaincre: car Sileine qui l'a aimé dés long-temps a beaucoup gagné sur elle. O folle, luy dit Belifard, les nouvelles acquisitions nous sont tousiours les plus cheres & celles que nous aimons le mieux.

Mais en fin se faisant tard nous fuf-

mes contraincts de nous separer, & ainsi leur donnant le bon-soir, nous nous retirasmes en nostre logis avec vne telle satis-faction pour moy, qu'encores qu'il fust assez tard, toutesfois ie me fis entretenir long-tēps quand ie fus seul en ma chambre, par Belifard, duquel i'appris tous les discours d'Andronire, & lors que le sommeil le contraignit de se coucher, ie ne pūs m'empescher de faire encore ces vers.

SONNET.

Estant Retourné.

ICy jadis ie me laissay moy mesme,
 icy les Dieux ont escouté mes
 cris,
 A mes clameurs ils se sont attendris,
 Me r'appellant près de celle que i'ay-
 me.

Esperons tout en leur bonté su-
presme,
Puis qu'ils n'ont eu ma priere à mes-
pris,
Et que par moy tout Amant soit ap-
pris
Que d'un grand mal peut naistre un
bien extreme.

Mais est-il vray, suis-je bien de
retour,
Où n'est-ce point quelque songe d'A-
mour,
Qui d'un bien faux contente mon
enuie?

Ah! si ie dors, dormons tousiours
ainsi,
Et si ie veille, Amour toute ma vie,
Sans clore l'œil, fay moy dormir
ainsi?

Incontinent que Florice fut aduertie de mon retour, il sembla qu'elle voulust faire dire vray à Circeine, car incontinent elle me vint veoir, mais d'autant qu'elle estoit contrainte de ne guieres sejourner à cause que nostre Tante se trouuoit mal, elle ne fit que dîner avec nous, & puis sur le soir elle s'en retourna, non point toutesfois si promptement que Lucindor n'en fust aduerty: Car Belifard qui pensa que cela seruoit à l'auancement de mes affaires, fut d'opinion qu'il falloit l'obliger, & qu'il estoit tres à propos d'entrer en quelque sorte de confiance avec luy, à fin que quand il iroit en la maison de Circeine il ne l'eust point des-agreable. Ce fut donc Belifard qui luy en alla dire les nouvelles: mais il ne fut pas presque plustost en mon logis que Florice partit, & sur ce subiect il donna tels vers à Belifard pour les faire veoir à ma sœur.

SONNET.

Elle s'en Retourne.

Elle est partie Amour, aussi-tost
 que venue,
 La veoir, ne la veoir plus n'est qu'un
 mesme moment,
 Ainsi passe l'esclair au trauers de la
 nue,
 Qui s'esteint aussi-tost qu'il a com-
 mencement.

Est-ce ainsi mes espoirs que le Ciel
 vous dément ?

Est-ce ainsi que trompeur nostre heur
 il diminue ?

A peine ay-ie de luy ma requeste ob-
 tenue,

Qu'il m'en rait l'effect presque aussi
 promptement.

*Ou ne reuenez plus, ou qu'un se-
cond voyage,
Ne nous prixe si tost de vostre beau
visage,
La nuict est plus obscure apres un si
beau iour.*

*Mais, non, non reuenez, Amour
vous y conuie,
Et quand d'un iour tout seul seroit
vostre seiour,
J'aimerois mieux ce iour que tous
ceux de ma vie?*

Mais Hylas, vous souuenez-vous point des gands de Circeine, dans lesquels il y auoit quelque temps que i'auois escrit des vers. Ie ne sçay comme cela aduint, tant y a qu'ils tomberent entre les mains de Palinice: Nous eufmes opinion que Misseine les ayant trouuez les luy auoit dōnez. Tant y a que Clorian en fut incontinent aduertiy, & que laissant les affaires qui le retenoient loin de la Cour,

il reuint auec plus de diligence que ie n'eusse voulu: Car d'abord le premier mal que i'en ressentis, ce fut que Circeine pria Belifard de ne plus l'aller voir si souuēt, & lors que i'y allois, elle n'osoit presque s'approcher de moy, ny tourner les yeux de mon costé: tāt s'en faut qu'elle eust la hardieffe de parler à moy. Si ie ressentis ce chāgement & si i'en demeuray estōné, vous le pouuez penser Hylas, car il me sembloit bien que les tesmoignages qu'elle m'auoit donnez de sa bōne uolonté estoient trop grands, pour ne s'en souuenir plus, & que pour feindre, cette dissimulatiō estoit trop grāde. Et d'autant que mal-aisément la pouuois-je supporter sans en faire demonstration, Belifard fut d'aduis que ie fisse reuenir Florice, parce que Lucindor peut-estre se pourroit gagner par elle, & cela estant il donneroit vn grand coup en la resolution qu'il falloit que Circeine prist pour sortir de la tyrannie de Palinice, & de Clorian. Et de fortune lors que nous estiōs en peine de trouuer quelque excuse pour

son retour, la mort de nostre Tante luy en donna assez: De sorte qu'elle reuint plustost que nous n'esperions. Le dueil que nous fismes de cette bonne vieille, fut bien-tost passé: car son aage & les incommoditez que la vieillesse luy faisoit ressentir console-
rent tous ceux qui auoient occasion de la plaindre: Si bien qu'incontinent ie ne faillis de supplier Florice de faire tous les efforts qu'elle pourroit pour conuier Lucindor, de me fauoriser. Elle qui m'aimoit grandement & qui n'auoit pas faute d'esprit le sceut faire de telle sorte, que Lucindor prit mon party & contre Clorian, & contre Palinice. En effect il en parla à sa sœur avec tant d'affection, qu'elle, qui à ce que nous nous faisons accroire, auoit quelque inclination pour moy, commençoit de pencher de mon costé, lors que Clorian, & Palinice s'en prenant garde penserent que comme Florice faisoit iouir ce personnage à Lucindor, il falloit que Palinice en fist de mesme enuers Sileine qui estoit amoureux

d'elle , & qui estoit frere aisné , comme vous sçauuez , de ma belle Circeine , & que par ce moyen leur party seroit bien le plus fort. Que sert-il Hylas que ce discours aille en longueur. Siloine pour l'amour qu'il portoit à Palinice , entreprit de soustenir Clorian , si bien que voila les deux freres l'un contre l'autre , & la maison tellement partie en deux , que ce diuorce la mettoit toute en confusion. Mais riez Hylas de ce qui aduint presque en me temps. Tout ainsi que la maison de Circeine estoit partagee pour Clorian & pour moy , la nostre aussi le fut incontinent pour Lucindor & pour Celinte : parce que ces deux Cheualiers aimoient , comme ie vous ay dit , ma sœur Florice , & ie tenois le party de Lucindor : parce qu'il estoit frere de Circeine , & qu'il m'y rendoit tous les bons offices qu'il pouuoit. Et Amilcar fauorisoit Celinte frere de Palinice , pour les mesmes interests. Et incontinent apres la mesme dissention arriua , entre Clorian & Celinte , parce que Clorian estoit

pour Sileine, qui aimoit Palinice, & Celinte parloit à Palinice pour Amilcar, parce qu'il estoit seruiteur de Florice.

Voyez, ie vous supplie, comme Amour auoit pris plaisir d'embrouiller cette fusée: mais encore n'estoit-ce pas tout, car iamais Florice ne rencontroit Circeine qu'elle ne luy parlast pour moy, & Circeine à elle pour Lucindor. Et iamais Circeine ne voyoit Palinice qu'elle ne la requist de fauoriser Sileine, & Palinice en mesme temps luy recommandoit Clorian. Et quand Palinice rencontroit Florice, elle ne luy parloit que de son frere Celinte, & Florice à elle d'Amilcar. Iugez ie vous supplie, lors que nous nous rencontrions tous ensemble les gratieuses responce que nous nous faisons les vns aux autres. Il fut tres-a propos qu'auant ces interests d'Amour nous eussions esté bons amis: car sans cela c'est sans doute qu'ils nous eussent portez à des violentes resolutions. Et toutesfois preuoyants bien que nous ne pou-

uions demeurer longuement de cette forte sans nous aigrir. Vn iour que nous estions tous dans le logis de Circeine à nous rendre les vns aux autres les offices ausquels nos intersts nous obligeoient : quelque bon Demon nous conseilla de chercher remede en cette affaire auant qu'il fust arriué chose qui pût alterer nostre amitié. Nous nous trouuâmes tous conformes en cette volonté, tant les Dames que les Cheualiers, parce que nous ne sçauions où prendre vn meilleur conseil que d'Amour mesme, ou de sa mere. Nous allâmes au Temple de Venus, tous neuf ensemble, & nous eûmes ceste res-
ponse.

 O R A C L E .

L Es six demeureront sans partir
de ce lieu,
Que le deuoir , où l'honneur ne
l'ordonne.

Et pour les autres trois , l'Oracle de
ce Dieu
Ne respondra qu'à leur seule per-
sonne.

Le vieux qui nous expliqua ces paroles , nous dit que l'Oracle nous commandoit de demeurer dans la ville , iusqu'à ce que par honneur , où par deuoir , nous fussions contraints d'en partir , & que si les Dames venoient seules sans nous , le Dieu leur diroit ce qu'elles auroient à faire. Nous sceusmes que trois iours apres elles s'en estoient allees , apres

auoir consulté l'Oracle. Quant à nous pour obeir à l'ordonnance du Dieu, nous auons tousiours attendu qu'un subiect d'honneur, nous fist sortir de Lyon. Or il est aduenu que le Prince Sigismond nous commanda de suiure le Prince Godomar son frere, afin de l'assister en l'entreprise qu'il a faite pour la conseruation de Dorinde, nous auons iugé que nostre deuoir & nostre honneur nous conuioient de luy obeir. Et c'est pourquoy nous sommes venus, où de fortune nous auons trouué ces trois belles Dames, mais nous ne sçauons encore ce que l'Amour ordonne de nos affaires.

Ainsi finit Alcandre, & parce qu'il estoit fort tard. Hylas de qui les yeux estoient appesantis du sommeil apres leur auoir donné le bon-soir se remit en son liét où il reposa iusques au matin.

Fin du second Liure



LA CINQUIESME PARTIE:

DE

L'ASTREE

DE MESSIRE

HONORE' D'VRFE'

LIVRE TROISIEME.

RENDANT qu'à Marcilly Amasis n'auoit autre pensee que de se seruir des aduantages, qu'en vn temps où elle en auoit extremément affaire, les Dieux luy auoient comme miraculeusemēt enuoyez: & qu'elle essayoit par toutes sortes de bonnes cheres d'obliger ses hostes à prendre part en ses interests: Astree, Philis & Diane n'ayant

plus rien de caché pour la feinte
Druidel'entretenoient de toutes les
choses dont leurs affections auoient
esté heureuses où trauersees. La nou-
uelle reconciliation de Diane & de
Syluandre qui venoit de se faire en la
presence d'Alexis estoit tout leur en-
tretien. Astree & Philis ne pouuoient
assez admirer le contentemēt que cet
Amoureux Berger tesmoignoit par
ses actions & par ses paroles, & cōsi-
derant combien son visage estoit chā-
gé en moins de rien, elles aduoüoient
que de leur vie elles n'auoiēt veu Ber-
ger qui aimast avec plus de passion.
D'autre costé la Druides mesuroit en
elle-mesme la grandeur de la ioye de
Syluandre par celle qu'elle esperoit
auoir si cōme Celadon & non pas cō-
me Alexis, elle receuoit de sēblables
declarations de la bonne volonté
d'Astree. Cette pēsee luy faisant tour-
ner les yeux sur Diane, elle luy dit ain-
si. En conscience, belle Bergere, quels
desplaisirs ressentiez-vous deuāt que
vous eussiez esté esclaircie de l'inno-
cēce de Syluādre? I'aduouē, Madame,

luy respondit Diane, qu'ils estoient tres-grands, mais non pas tels que vous vous figurez. L'accusois moins Syluandre que mon indiscretion, & de l'ennuy que ie receuois de son inconstance imaginaire, passois à la condamnation de mon inconstance veritable. Je me representoy avec combien de fermets ie m'estois obligee à la mort du pauvre Philandre, de n'aimer iamais personne, ny permettre d'estre recherchee. Et d'ailleurs avec combien de legereté & d'imprudence i'auoy violé toutes mes promesses, & souffert qu'un autre me vint embarasser l'esprit d'Amour pour la seconde fois. Que n'ay-ie point dit? Que n'ay-ie point pensé? Que n'ay-ie point voulu executer pour me punir: mais les Dieux qui voyoient mon intention & la fidelité de Syluandre se contenterent de me menacer quelque temps & destourner tout à coup l'orage qui estoit sur ma teste. Je me souuiens qu'hier estât demeuree seule à l'endroit mesme où nous sommes, ie ne pû m'empescher
de me

de me plaindre, & me pleindre particulièrement de moy. Voicy presque de quelles considerations ie prenoy plaisir à me persecuter. O que celuy, disois-je, estoit veritable, qui disoit,

„ Que iamais vne mesme personne ne
„ passa deux fois vne mesme riuere;
„ puisque non seulement depuis que
„ ie suis sur ce riuage, l'eau que ie voy
„ n'est pas la mesme qui couloit quãd
„ i'y suis arriuee. Mais, hélas! ny moy-
„ mesme ie ne suis pas la mesme Dia-
„ ne que i'estois quand i'y suis venuë.

„ Le temps par vne puissance à la-
„ quelle rien ne peut resister, va pouf-
„ sant & chassant toutes choses de-
„ uant luy: Et le Soleil mesme, qui est
„ celuy qui mesure le temps, suiuant
„ le cours vniuersel de tout ce qui est
„ en l'vniuers, est chassé par le temps,
„ & n'est plus au mesme point au-
„ quel il estoit lors que i'ay commen-
„ cé de parler. Et qu'est-ce donc, ô
Diane, qu'est-ce donc, puisque tout
change & rechange, qui te semble
tant extraordinaire, en vne chose
tant ordinaire? Si c'est vne loy gene-

rale en tout ce que la Nature a produit, n'est-il pas injuste de la treuuer mauuaise en vne personne particuliere? Tu es bien desraisonnable de l'observer toy-mesme, & ne vouloir qu'vn autre en fasse autant. Dis-tu pas que ce n'est point toy qui changes: mais que ce sont toutes les autres choses qui changent enuerstoy, & que quant à toy tu es la mesme que iadis tu foulois estre? Ah flatteuse de toy-mesme: ressouuiens-toy quelle tu estois auant que le pauvre Philandre t'eust veüe, quelle tu deuins par sa recherche, & quelle tu vesquis apres sa deplorable perte. Consider ton humeur quand Syluandre, ou plustost quand ce trompeur commença si mal-heureusement à te regarder: quelle tu t'es renduë par sa dissimulee affection, & quelle tu te treuues maintenant par la cognoissance de sa perfidie. Et apres aduouë par force, que si les autres, comme on dit, changent d'humeur & de complexion de sept en sept ans, les années

en toy font changees, non seulement en des mois, mais en des heures, voire mesme en des momens.

Ceste pensee me toucha viuement, pource que n'ayant iamais eu ceste opinion, & toutefois alors la trouuant tres-veritable, ie ne scauois que faire, ny assez m'en eltonner. A la fin, comme si quelque esprit ordonné pour me punir eust gouuerné le mien, ie retombay sur la mesme imagination, & continuay en ces termes. Quoy! tu n'es pas changee? Ah, Diane, tu l'es de telle sorte, que presque, quand ie te consideres de prés, ie ne te recognois plus, ne trouuant rien en toy de ceste premiere Diane que tu soulois estre, que le seul nom de Diane. Et responds-moy, ie te supplie, ne te souuiens-tu plus combien autrefois tu auois en horreur les flatteuries des hommes? Combien tu mesprisois celles qui s'en laissoient deceuoir, ou qui seulement adoustoiet foy à leurs paroles? As-tu perdu

la memoire des sages conſeils, que fut de ſemblables accidens tu donnois à tes compagnes? Ou bien as-tu opinion que ton iugement doive auoir pour toy d'autres ſentimens qu'il n'a pas eu pour elles? Deſabuſe-toy, Diane, en cecy, & confeſſe que ſi tu ne iuges en ce qui te touche, ce que tu as iugé contre les autres, ſans doute tu es à cette heure differente de celle qu'autrefois tu eſtois. Reuiens, de grace, vn peu à toy meſme, & me reſpond, ſ'il n'eſt pas vray que du temps que tu eſtois ceſte premiere Diane, tout ce que ce trompeur Berger euſt pû faire t'eſt eſté du tout indifferent? Et pourquoy donc, ſi tu es encore celle-là meſme, te fache-t'il qu'il ayme Madhonte, qu'il l'ait fuiue, & qu'il s'en ſoit allé avec elle ſans ton congé? Si tu aduoies que cela te fache, confeſſe de meſme que tu n'es plus ceſte Diane qui autrefois ne s'en fuſt point ſouciee. Que ſi tu lenies, n'eſt-il pas vray que tu te déments, & que ta propre conſcience te condamne? Mais ſi tu n'es plus ceſte Diane,

qu'es-tu donc deuenü? Indubitablement le contraire de ceste Diane que tu foulois estre. O Dieux, quel déplorable changement! ô Diane, Diane, qu'il eust bien mieux valu, & qu'il t'eust esté plus honorable de clore tes iours en ce premier estre, que de viure en celuy où tu te vois maintenant reduitte.

Voila, Madame, dit ceste Bergere à la Druyde, le repos où i'ay esté, & les douceurs que i'ay goustees ces iours passez. Elle dit cela en rougissant, pource que Syluandre s'estant approché d'elles, pouuoit auoir ouy quelques-vnes de ses paroles: & quoy qu'elle eust promis de viure avecque luy, comme viuoit Phillis avecque Licidas, elle ne laissoit pas dans quelque sorte de honte de dire en sa presence qu'elle luy vouloit du bien. Pour sortir de ce scrupule, elle reprit la parole, & continua ainsi. Mon supplice, Madame, n'eust pas esté de si peu de duree, sans la venuë de quelques Bergers, qui en marchans disputoient ensemble avec beaucoup de

chaleur. Quelque hors de moy, & quelque transportee que i'estois, ie ne laissay pas de recueillir mes sens au bruiet qu'ils faisoient, & de me retirer, sans estre veuë d'eux, derriere vn assez gros buisson, qui estoit tout ioignant le chemin. Ie ne me cachay pas pour curiosité que i'eusse de les cognoistre, mais pour les laisser passer sans estre interrompuë, & apres m'en retourner d'où i'estois partie, pour acheuer le reste du iour à me plaindre. Toutefois ie fus bien trompee, pource que les passants, comme s'ils eussent eu intention de troubler mon dessein, vinrent s'asseoir au mesme lieu d'où ie ne faisois que de partir. Ie ne les eus plustost veus assis là, que la volonté me vint de m'en aller, iugeant qu'ils n'estoient pas venus où ils estoient, que ce ne fust avec resolution d'y demeurer quelque temps: Mais craignant d'estre veuë en m'en allant, & qui pis est, obligee par bienséance de demeurer avec eux, ie pensay qu'il valloit micux les laisser rentrer en discours, afin qu'estans attentifs à leur

dispute, ie pûs me desrober sans estre apperceuë. Ie m'amufay donc à le regarder au trauers du buisson, & ve qu'ils s'estoient assis en rond, & qu'ceux qui auoient le visage tourné vers moy, estoient des Bergeres & des Bergers qui ne m'estoient pas entierement incognus, quoy qu'ils fussent de quelques hameaux assez loin d'icy, pource qu'à ce qu'il m'en sembloit ie les auois veus souuët aux jeux, & aux sacrifices generaux, où tous les Bergers & Bergeres de ce pays ont accoustumé de s'assembler. Ils furēt quelque tēps sans rien dire: en fin i'ouys vn Berger d'entr'eux qui parlant assez haut, commença ainsi le discours: O Delphire! que vous estes seuerre Iuge, de cōdamner ainsi vne personne sans auoir ouy ses raisons. Mais Thaumantes, respōdit la Bergere, vous estes biē plus gracieux de penser que ie ne sçache pas que vous auez plus de peine à me desguiser de mauuaises excuses par vos raisons, que ie n'en auray à les conuaincre de fausseté, aussi-tost que vous les aurez inuentees. Si les Dieux,

reprit le Berger, eussent cogneu que

vostre ame interessée eust pû donner vn bon iugement sur le different qui est entre nous, ils ne nous eussent pas ordonné de venir chercher en ce lieu le Iuge qu'ils nous ont destiné. Si les Dieux, repliqua la Bergere, ne m'en ont pas voulu establir Iuge, ce n'est pas pour le sujet que vous dites: car assurez-vous Thaumantes, que ie n'y suis nullement interessée: Mais pour ce que comme il leur plaist, que les louïables actions des hommes soient diuulgues pour commencer de leur donner quelque recompense de leur vertu, de mesme veulent-ils bien souuent que celles qui sont blasmables soient publiees pour vn premier chastiment de la faute qu'ils ont commise. Si les chastiments, & les recompenses, dit le Berger, se doiuent attendre de leurs mains, selon la qualité de nos actions, ô Delphire, que i'ay pitié de vous, & que vous vous trouuez foible, pour supporter la pesanteur des peines qui sont deuës à vostre cruauté: Et ie ne sçay comme

mon cœur qui a tant desaccoustumé de gouster le bien, sera capable de ceux qui luy sont preparez, puis qu'ils sont sans nombre & sans mesure, s'ils doiuent respondre à mes affections & à ma fidelité. Si nous rencontrons vn iuste Iuge, repliqua la Bergere en souffriant, i'ay peur que vous me ferez plus de pitié que d'enuie. Ce seroit vn changement bien estrange, respondit le Berger, si vostre ame se laissoit atteindre à la pitié du mal que quelqu'autre me feroit, puisque iamais elle n'en a pû estre touchée, pour tant de peines que vostre cruauté m'a faict souffrir. Si les reproches, dit la Bergere sont veritables, i'estime dauantage mon iugement, d'auoir si bien sceu cognoistre vostre fausse affection, & si elles sont fausses, vous estes d'autant plus à blasmer que vostre legereté vous à faict mescognoistre les obligations que vous m'auiez. Mais, *Thaumantes*, continua-t'elle, mettons fin quelquefois à ce discours: Je

voy bien que vous le faites pour plaire à quelqu'un de ceste compagnie:
„ Assurez-vous toutefois, que les
„ plus sains iugemens ne sont pas
„ ceux qui les approuvent. Je scay
„ bien, reprit le Berger, qu'il n'y a
„ rien qui fasche tant celuy qui a
„ tort, que d'ouyr parler de ce qui
„ le touche: pource que c'est tous-
„ jours luy représenter le peu de rai-
„ son qu'il a: Et qu'au contraire ce-
„ luy qui a la justice de son costé, ne
„ se peut taire de l'injustice que l'on
„ luy fait. Et toutefois puisque vous
me commandez de ne plus parler, ie
le feray pour vous obeyr. Mais vous
me permettrez bien, s'il vous plaist
de chanter? Et sans attendre la res-
ponce, d'autant qu'il auoit la voix
assez bonne, il chanta ces vers.

S T A N C E S.

I.

Dieu! qu'est-ce que de moy? Je
voy ceste cruelle

D'un plus aspre desdain s'armer de
iour en iour?

Et comment se peut-il que mon ser-
vice en elle

Soit pere de la Hayne, estant fils de
l'Amour?

I I.

L'orgueilleuse qu'elle est, regardant
son visage

Avoir plus de beautez qu'on ne peut
estimer,

Peut-estre contre moy s'offence en son
courage

De ne me voir qu'un cœur & que ie
l'ose aymer.

I I I

Delphire, avec raison vous estes en
colere;

Mais contre la Nature armez vo-
stre courroux:

Car me faisant pour vous, deuoit-
elle pas faire

Autant de cœurs en moy, que de
beautez en vous ?

I I I I.

Toutefois si mon œil peut dire à ma
pensée

Tant de perfections qui vous font ad-
mirer,

Glorieuse beauté cessez d'estre of-
fencee

Que n'ayant que ce cœur i'ose vous
adorer.

V.

Vn Soleil dans le Ciel d'un esclair
admirable

Reluit plus que ne font tous les feux
de çà-bas,

De vous aymer aussi mon cœur est
plus capable

Qu'un million de cœurs sans luy ne
seroient pas.

V I.

Qui peut taxer les Dieux & leur
pouvoir supreme?

M'abstraint à vous aymer, outre ma
volonté:

354 *La cinquiésme Partie*
N'est-ce pas commander à mon cœur
que ie l'ayme
Faisant voir à mes yeux vostre exire-
me beauté?

VII.

Si toutefois poussé d'un excez de
Iustice
Quelqu'un ceste raison veut aller
mesprisant,
Qu'il s'en vienne vous voir, & ma
faute punisse,
Si vous voyant son cœur en peut bien
estre exempt.

A peine ce Berger eut-il acheué ces vers, que Delphire luy dit: Il ne faut point vn meilleur tesmoignage du changement que vous auez faict, que celuy que vous en donnez en

mesprisant mes commandements, ce qu'autresfois vous n'eussiez osé faire, quand il y fust allé de vostre vie: car chanter ou parler, quand on dit ce qui a esté defendu, c'est tousiours, ce me semble, vne mesme faute. Le Berger ne respondit rien; mais pliant les espaulles, fit signe qu'il auoit la langue liee: Et cela donna occasion à vn autre Berger de la troupe de prendre la parole pour luy, & de dire. Ne vouloir pas que celuy qui souffre se puisse plaindre, dans l'effort de son tourment, c'est, ce me semble, vn excez de cruauté. Je croy ce que vous dites: mais aussi ne me nierez-vous pas, que de souffrir la plainte importune de celuy qui n'a point de mal, ne soit vn excez de patience. Mais, repliqua-t'il, puis que vous ne voulez pas que *Thaumantes* parle, à quel dessein estes-vous venuë en celieu? Nous y sommes venus, reprit-elle, non pas pour disputer, comme nous faisons: mais pour y trouuer le Iuge, que l'Oracle

nous a promis. Et à quoy pourrez-vous bien recognoistre le Iuge, repliqua-t'il, ny sçavoir assurement si c'est icy le lieu où vous le devez trouver? Du lieu, adjousta Delphire, il n'y a point de doute, parce qu'il est fort bien nommé, nous ayant dit, que c'estoit à l'endroit où Celadon estoit tumbé dans l'eau: Et il n'y a personne en tout ce riuage, qui ne sçache bien que c'est icy le lieu mal-heureux, ayant esté assez remarqué de tous pour vn si defastreux accident. Quant au Iuge, nous ne pouuons non plus y estre trompez, parce que l'Oracle est tel.

O R A C L E.

A *L'endroit qu'on dit que dans
l'eau*

Celadon a fait son tombeau,

Vous aurez un iuge propice,

Sans qu'on le voye, il vous verra,

Vostre

*Vostre different il orra,
Et vous fera iustice.*

Voila, reprit le mesme Berger, vn Oracle assez obscur. Car si vous ne voyez point celuy qui doit estre vostre Iuge : comment entendra-t'il qu'il le doiuue estre? Il l'est bien encores plus que vous ne dittes, respondit Delphire, car il faut à ce que nous a dit de plus Cleontine, que sans que nous parlions à luy, il l'entende de nous. Il est vray que nous ny pouuons estre deceus, car les Dieux luy ordonnēt sur peine de leur des-obeir, qu'aussi-tost qu'il sçaura qu'il est nostre iuge, il ait à nous en aduertir, Mais, interrompit encores ce Berger, comment le sçaura-t'il si vous ne le luy dittes? Et comment le luy direz-vous si vous ne le cognoissez pas? Pour desmesler ces difficultez, dit Delphire, il n'y a personne qui le puisse mieux faire, que le Dieu duquel cet Oracle a esté rendu.

Au commencement i'estoy de-
mesuree pour auoir la commodité de

m'en aller sans estre veuë, continua Diane, & à la fin pour y auoir trop esté, ie me vis obligee d'y estre encore dauantage : pource que me voyant contrainte par la necessité mesme du commandemēt d'vn Dieu, ie n'eus pas assez de force sur mon esprit quelque desolee que ie fus pour le dispenser d'vne obeissance si legitime, bien qu'elle me dūst estre extremémēt ennuyeuse. Je cognoissois, comme ie vous ay desia dit, Madame Delphire : car l'estime que chacun faisoit de sa beauté & de sa vertu, & d'ailleurs n'estant que d'auprès les montagnes de Rochefort, & de Ceruieres, auoit remply toutes les riuies de Lignon. Pour Thaumantes ie le cognoissois aussi non seulement par son merite, mais par l'Amour de Delphire & de luy, qui n'estoit ignoree que de ceux qui n'en auoient rien voulu entendre, tout le monde la publiant, & eux-mesme, comme personnes qui estoient les premiers de leur hameau, estoient bien aises qu'elle ne fust point cachee. Je m'e-

estonnay toutesfois de veoir aujour-
d'huy les choses changees , & vn si
grand diuorce entr'eux. Neantmoins
la mauuaite humeur où m'auoit mise
la nouvelle affection de ce Berger,
elle dit cela en souffrant & regardant
Syluandre , avec des yeux qui l'asseu-
roient de tres-bonne grace du repos
où il deuoit viure , me fit passer mon
estonnement au desir de me consoler
en la compagnie de mes semblables.
Voyant donc Madame , qu'absolu-
ment i'estois celle que l'Oracle leur
auoit esleuë pour iuge , i'aduouë que
ie n'en receus pas vn petit desplaisir,
estant de sorte inquiete & troublee
qu'il n'y auoit rien qui me depleust
que d'estre en compagnie , & parti-
culierement en celles où i'estois obli-
gee de me contraindre. Apres auoir
pensé à ce que ie deuoys faire , ie me
resolus , encore que ce fust bien à
contre-cœur , d'obeir au Dieu qui
me commandoit , & adioustant au
ressentiment de ma douleur ce-
luy de l'affliction d'autruy , me de-
clarer pour receuoir la charge de

les iuger, mais à condition que ce se-
roit aujourd'huy & à l'heure mesme
qu'il peut estre, à fin que i'eus toute
la nuict passée & tout ce iour presque
pour vaincre mō desplaisir & me met-
tre l'esprit en repos. Auec ce dessein
ie partis de derriere le buisson où i'e-
stoy, & venant droit à eux, leur dis
assez haut. Ne soyez plus en peine, ô
Delphire! & vous Thaumantes, voi-
cy le Iuge que le Ciel ordonne sur
vostre different. Ce discours inopiné
fit son effect, comme font toutes les
choses qui nous surprennent: C'est à
dire qu'il les estonna tellement tous
qu'ils sembloient estre deuenus im-
mobiles: mais quand ils m'eurent re-
cognû le contentement qu'ils en eu-
rent fut extraordinaire: pource que
m'ayant quelquefois pratiquee, &
croyant à ceux qui me font l'honneur
de m'aimer, ils m'estimoient beau-
coup plus que ie ne vaux. Thaumantes
qui veritablement estoit vn tres-
courtois & tres-obligeant Berger
me vint receuoir vn genouil en terre,
& me tesmoignant qu'il estoit fort

aïse de m'auoir pour son Iuge, il me voulut baiser la main. Iel'en empeschay le mieux que ie pûs, & apres luy auoir rendu son salut, ie m'en alla yà Delphire qui m'embrassa avec vn si bon visage que Thaumantes pour me faire veoir sa gentillesse, feignant d'en auoir de l'ombrage. Nostre Iuge, me dit-il, i'ay peur que vous ne soyez partial en vostre iugement aussi bien qu'en vos carresses. Tant s'en faut, luy dis-je en riant Thaumantes: c'est pour n'estre point partiale que i'en vse ainsi, car vn bon Iuge doit balancer toutes choses selon l'equité. Et n'est-il pas equitable de rendre à chacun ce qui luy est deub? Delphire alors prenant la parole, c'est la coustume des hommes, dit-elle, & mesme de ceux qui ont mauuaise cause, quand ils craignent d'estre condamnés, de redouter le iugement des personnes equitables, & de les preuenir par impostures, à fin que quand al sentence est donnée, s'ils en ont le mal, ils puissent au moins en partie se descharger de la honte qui leur en de-

meure. Mais Thaumantes, continua-
r'elle, s'adressant au Berger, i'ad-
uouë que les faueurs que ie reçoÿ
de cette belle Bergere ne me sont pas
plus deus qu'à vous: mais reconnois-
sez aussi que ce qui se donne par
liberalité ne peut estre demandé
par obligation, & par consequent
que vous auez tort de luy deman-
der part aux graces qu'il luy plaist
de me faire, n'y en ayant point qui
par raison puisse estre pretenduë,
ny de vous ny de moy. Thaumantes
luy respondit ainsi: Ne vous
estonnez point, belle Delphire, que
celuy qui vous a tant importuné
par ses fascheuses demandes, en
ayant pris vne si longue habitude
continuë de demander. Mais vous,
repliqua Delphire en l'interrom-
pant, ne vous estonnez point d'e-
stre refusé à ceste heure puisque
desia vous auez tant acoustumé de
l'estre. Nos discours n'estoient pas
pour finir bien-tost si les autres
Bergers & Bergeres venans à moy
ne m'eussent obligee d'en faire au-

tant & d'interrompre nostre con-
uersation. Toute la troupe qui estoit
assez grande, me fit ces compliments
& moy qui les cognoissois presque
tous, ie les leur rendis le mieux qu'il
me fut possible. Cela fait Delphi-
re, reprenant la parole, belle &
discrete Bergere, me dit-elle, i'ay
tousiours ouy dire, que les Graces
ne se peignent iamais seules, pour
nous faire entendre, que celuy
quien fait vne, l'accompagne in-
continent de plusieurs autres, ou
peut estre que celuy qui la reçoit
prend courage d'en demander tou-
jours des nouvelles. Si cela est nous
voulons esperer ce Berger & moy
qu'à celle que vous venez de nous
faire vous en adiousterez encore
quelques autres, desquelles nous vou-
lons vous supplier. Gratieuse Del-
phire, luy respondis-ie, ce seroit estre
bien discourtoise, que de refuser
quelque chose à vne si belle & si dis-
crete Bergere, vous deuez estre
plus assureé de ma volonté, que

de ma puissance. Les Dieux, adjousta
Thaumantes, ne sont pas comme les
hommes, desquels on dit qu'ils peu-
uent bien donner les charges à ceux
qu'il leur plaist, mais non pas la ca-
pacité de les pouuoir exercer : Car au
contraire quand les Dieux y com-
mettent quelque personne, ils luy
donnent en mesme temps tout ce qui
luy est necessaire pour l'effectuer. Ce-
la estant, puisque les Dieux vous ont
choisis parmy tous ceux qui sont en
cette contree pour nous mettre dans
le repos dont par mal-heur nous
sommelz sortis, & que nous ne pou-
uons retreuer sans vous. Il ne faut
pas douter qu'ensemble ils ne vous
ayent donné & la puissance, & la ca-
pacité de le faire. Thaumantes, luy
respondis-ie, si l'on m'eust demandé
qui ie pensois sur les riués de Lignon
viure avec le plus de repos, & de dou-
ceur, ie croy que i'eusse dit Delphire
& Thaumantes : Et ie m'estonne plus
de vous ouyr dire que vous cherchez
ce repos, que ie vous tenois si asseuré,
que d'entendre que les Dieux m'ayent

esleuë pour le vous faire retrouver: car ie sçay bien que c'est leur ordinaire de se seruir en l'exécution de leurs ordonnances, des instruments qui d'eux. mesmes en sont les moins capables, pour faire mieux cognoistre que c'est entierement à eux à qui la gloire en est deuë. Chacun veoid bien, me dit Delphire, que comme vous estiez deceuë en l'opinion que vous auiez, du bon-heur de ce Berger & de moy, de mesme l'estes-vous en ce qui vous touche. Mais puis qu'il vous plaist nous accorder ce que nous vous demandons, ayez agreable, d'ouyr nos demandes, & apres par vostre iugement nous mettre hors de la peine, & de l'inquietude où nous nous sommes plomez. Ce que vous prenez pour vne grace, luy respondis-ie, n'est que le payement d'vne debte à laquelle l'ordonnance des Dieux m'a obligee, mais au contraire ie veux vous demander vne faueur à tous deux, que ie tiendray pour tres-grande si vous me l'accordez, qui est de vouloir remettre le

iugement que vous desirez de moy à demain à cette mesme heure, & en ce mesme lieu : pource qu'une de mes plus cheres compagnes, veut vn service de moy que ie ne puis dilayer sans luy rapporter vn grand dommage. Et ie ne pense pas en pouuoir estre deschargee que dans le temps que ie vous demande. Delphire alors : Encores, me dit-elle, que nous eussions si peu de courtoisie que nous ne voulussions pas vous accorder, si est-ce que nous y serions obligez par l'ordonnance du Dieu qui nous a enuoyez vers vous, pource qu'il nous a commandé d'obeir à tout ce que vous nous diriez : De sorte, continuat'elle, ô ! belle & discrete Bergere, que ce que vous demandez en grace, vous le pouuez prendre d'auctorité, sans qu'il nous puisse estre permis d'y contredire. Puisque vous l'avez agreable, leur dis-je, ie m'en iray donc où la necessité m'appelle, bien faschee de vous rompre si tost compagnie, mais avec promesse de

me trouuer icy demain , & à cette
mesme heure. A ce mot ie prins congé
d'eux & de tout le reste de leur
troupe , & m'en allay le plus hasti-
uement que ie pûs , pour faire veoir
que i'estois pressee. Diane s'estant ar-
restee-là , Astree & Philis comme si
elles eussent conferé ensemble , luy
dirent qu'elles trouuoient fort mau-
uais qu'elle eust esté si long-temps
sans leur apprendre cette aduanture,
& que sans la curiosité d'Alexis elles
n'en auroient encore rien sceu. Il est
vray ce que vous dittes , leur respon-
dit Diane en soufriant, mais bien da-
uantage: c'est que si Madame ne m'üst
insensiblement ietté dans les discours
de ma vie passée , ie ne vous en eusse
parlé , ny n'eusse tenu à ces Amants
troublez la parole que ie leur auois
donnee: car à n'en mentir point, ie
ne m'en estois pas ressouuenüe.
Mais toute la faute en est à ce beau
Berger , elle dit cecy en monstrant
Syluandre : car sa nouvelle Amour
m'auoit hier tellement occupee,
& aujourd'huy nostre traité

de paix si bien diuertie que i'en auois
 oublié & le cōmandemēt d'vn Dieu
 & la priere des hommes. Mais ie suis
 plus heureuse que sage, car voicy le
 lieu, & il est l'heure que ie les dois
 trouuer. Diane se teut pource qu'A-
 lexis & ses belles Bergeres oyant
 chanter quelqu'vn prés d'elles vou-
 lurent ouyr ce que c'estoit. Elles vei-
 rent vn Berger qui suiuy de beaucoup
 d'autres, & de quelques Bergeres,
 disoit cette chanfon.

Il trouue par tout la repre-
 sentation de luy & de
 sa Maistresse.

S T A N C E S.

I.

Arbres qui tousiours verds,
 Desdaignez les hyuers,

Comme vous est mon cœur,
En mesprisant toute extrême rigueur.

I I.

Rocher d'éternité,
A jamais arrêté,
Filinte est comme toy,
Dans les liens d'une éternelle foy.

I I I.

Neiges de qui les eaux,
S'écoulent en ruisseaux,
Pressé de mes mal-heurs,
Mon cœur aussi s'écoule tout en pleurs.

I V.

Et vous sommets chenus,
Jusqu'au Ciel parvenus,

570 La cinquiésme Partie
Vous estes bien plus bas,
Que les desseins de mon cœur ne sont
pas.

V.

Glaçons qui résistez,
Aux Soleils des Estez,
Avec plus de froideurs,
Delphire encore, s'oppose à mes ar-
deurs.

V I.

Deserts qui ne produicts,
Jamais herbes ny fruiçts,
Delphire à qui la sert,
Est tout de mesme un sterile desert.

V I I.

Et bref en quelque lieux,

Que ie tourne les yeux,
Partout ie n'apperçoy,
Que le portraict de Delphire, où de
moy.

Si tost que Diane eust ouy ces vers. Elle dit à sa compagnie, voila indubitablement ceux dont ie viens de vous entretenir. Il faut aduoier que les Dieux ont vne preuoyance avec laquelle soit que nous y contribuyons, soit que nous n'y pensions pas, les choses qu'ils ont ordonnees ont tousiours vn succez tel qu'ils l'ont resolu. Par là ma maistresse, dit Syluandre, vous deuez tirer vne tres-grande assurance que la volonté des Dieux est que vous les iugiez, vous ayant conduite icy tant à propos & sans y penser. Mais adiousta Philis, confidez comme ils sont bons menagers, s'estans seruis d'vn mesme voyage de Diane, pour remettre en repos Syluandre, & ces autres bergers desquels vous parlez.

Personne ne respondit rien, parce que la troupe des estrangers estoit si proche, que Diane fut contrainte par ciuilité de les aller saluër, & peu apres Alexis, Astree & Philis en firent de mesme. Et lors vous voyez dit Diane, comme ie suis personne de parole, y ayant desia quelque temps que ie suis icy, où cette bonne compagnie, dit-elle, monstrant Alexis & ses compagnes, ont voulu venir, non seulement pour la curiosité de sçauoir le subiet, qui vous conduit vers moy, mais aussi pour m'aider à donner vn iugement plus equitable sur ce que vous auez à me proposer. Nous auons bien de la honte belle & discrete Bergere, reprit Delphire, de vous auoir fait attendre: mais l'obligation que nous auons à toute vostre troupe est encore plus grande, puis que tout nostre repos dependant de ce que vous ordonnerez, il n'y a point de doute que nous desirons sur toute chose, que le iugement que vous donnerez, soit iuste & equitable. Mais, ô nostre iuge, interrompit

terrompit Thomantes, que sera-ce, si ceux qui seront condamnez ne veulent obseruer l'ordonnance? Et ma demande n'est pas hors de raison: Car i'ay veu ceste belle fille, continua-t'il, montrant Delphire, si peu soucieuse d'obseruer les loix, que tout le reste des humains tiennent pour inuiolables, que ie crains grandement qu'elle ne sera guerés plus religieuse à ce que vous luy ordonnerez, si c'est contre son gré. O Thaumantes, s'escria Delphire, ceste reproche est insupportable, & si ce n'estoit que bientôt i'espere que nostre Iuge me vengera des autres outrages que i'ay receus de vous, ie luy demanderois iustice de ceste injure. Vous auez tant accoustumé, reprit Thaumantes, de vous plaindre sans raison, que ie ne trouue pas estrange qu'à cette heure vous en fassiez de mesme, ny mesme que vous soyez estonnée de m'ouyr parler si franchement, ayant toute ma vie vescu avec vous sous les loix d'un si grand respect, que les plaintes seulement ne m'estoient pas per-

mises en mes plus grandes peines. Mais ne voyez-vous pas que maintenãt nous sommes deuant nostre Iuge, & qu'il faut qu'il sçache & vos cruantez & mes supplices pour en juger sainement. Ie ne veux point entrer en discours avec vous, dit Delphire, mais seulement ie diray à nostre iuste Iuge, qu'à vos paroles elle peut aysément iuger qu'il est vray, que la suppressme injustice, c'est de cacher la justice: Et ensemble ie la supplieray de ne vouloir point perdre plus de temps à vous escouter; mais qu'elle l'employe à ce que les Dieux luy ont ordonné.

Cependant que Delphire & Thomantes parloient ainsi, il sembla à Syluandre de cognoistre dans ceste troupele Berger Filinte & Asphale: & il ne se trompoit point, car c'estoient ces deux Bergers: Cela fut cause que s'adressant à eux. Si le nom de Syluandre, leur dit-il, vous peut remettre en memoire celuy qui l'a tousiours porté, faites-moy l'hon-

neur, courtois Bergers, de croire que ie suis aujourd' huy celuy que i'estois durant que nous auons veſcu enſemble, c'est à dire, plein d'vne tres-veritable paſſion de vous teſmoigner par toutes ſortes de ſeruices, l'eſtime que ie fais de voſtre vertu & de voſtre amitié. Ie viens donc m'acquitter de ce que ie vous dois, & vous offrir tout ce qu'il vous plaira retirer de moy, ainſi que par nos loix nous y ſommes tous obligez en ceſte contree. Gentil Berger, reſpondit Philinte, apres l'auoir recogneu, nous receuons tant de contentement de vous retrouver, & nous l'auons ſi paſſionnément deſiré, que la cognoiſſance que vous nous donnez de vous, ne vous aquitte pas ſeulement de toute ſorte de debte enuers nous: mais de plus nous met en vne tres-grande & nouvelle obligation. Et à ce mot l'embrassans & caressans tous d'eux, luy firent bien paroistre combien ils faiſoient d'eſtime de ſa vertu & de ſon amitié:

Et eussent demeuré plus long-temps en leurs discours, n'eust esté que Diane, à la priere de Delphire & de Thaumantes, s'estoit desia assise sur vn terre vn peu plus releué: & qu'Alexis, Astree, Phillis, & les autres Bergeres commençoient toutes à choisir leurs places, afin d'oüir le different qui estoit entr'eux. Ce qui fut cause que Filinte & Asphale en firēt de mesme avec Syluandre. Et lors Diane. Il me semble, dit-elle, belle Bergere, & vous gētil Berger, que si vous desirez quelque chose de moy, il seroit necessaire que vous me fissiez entendre vostre different, & que pour ce sujet il faudroit que vous eussiez quelqu'un qui dist la verité de ce qui s'est passé entre vous, & puis chacun pourroit dire ses raisons. Belle & discrete Bergere, dit alors Asphale, nous sommes quatre Bergers & deux Bergeres, qui auons interest au iugement que vous deuez faire: Et c'est pourquoy, si vous le trouuez bon, Androgene, dit-il le luy monstrant du doigt, ou moy, vous raconterons ce qui touche Thaumant-

tes, Filinte, & Delphire : Et apres, ou Filinte, ou Thaumantes, vous rapporteront le different de Dorisee, d'Androgene, & de moy. Il me semble, respondit Diane, qu'il est plus à propos, pour abreger, que les Bergeres fassent ce premier rapport, que non pas les bergers, qui ordinairement sçauent trop bien deduire leurs raisons. Et pource, Dorisee, c'est à vous à qui i'en donne la charge : & non seulement pour ce qui concerne Delphire, mais pource qui vous touche aussi; ne pouuât entrer en doute qu'une si discrete bergere, ne nous vueille dire la verité, qui aussi bien nous sera assez iustifiee par la bouche mesmes de ceux qui, apres qu'elle aura parlé, nous rapporteront leurs raisons. Dorisee alors, apres auoir faict vne grande reuerence, se remit en sa place, & puis ayant demeuré quelque temps sans parler, elle commença de ceste sorte.

*HISTOIRE**De Delphire & de Dorisee.*

SI ceux qui ont parlé de la ialousie en auoient eu l'experience telle que nous, ô sage & discrete Bergere, ils eussent sans doute dit qu'elle est ennemie d'Amour, & que comme le froid est contraire au chaud, de mesme elle est directement opposee à cette passion qui fait aymer, parce qu'elle naist de crainte & de peur, & par consequent froide, & peut-estre gelee, & que l'Amour est tousiours bruslant & enflammé. Et non pas comme au contraire ils ont estimé qu'elle fust fille d'Amour, & tellement necessaire à sa grandeur & à sa conseruation, que comme l'eau que le mareschal iette sur le feu le rend plus vif & plus ardent, de mesme la ialousie augmente & rend plus violent la flame, dont Amour consom-

me les ames de ceux qui ayment. Si vousne m'auiez ordonné, tres-sage Bergere, de vous raconter ce qui est aduenu entre Delphire, Thomantes, Filinte, Asphale, Androgene & & moy, i'essayerois de rapporter quelque exemple pour prouuer. ce que ie dis: mais ie m'asseure qu'au discours que i'ay à vous faire, vous en treuuez tant de preuues, que vous confesserez avec moy: Que si l'Amour peut difficilement estre sans la jalousie, la jalousie au moins ne peut iamais estre sans offencer l'Amour.

Sçachez donc, belle & sage Bergere, que Thomantes estant seul fils de sa maison, fut esleué fort cherement, par la sage Bergere Ericanthe sa mere, & par Eleuman son pere, avec tant de soin, que iamais ils ne voulurent permettre qu'il fust nourry hors de leur presence, leur semblant aussi-tost, qu'ils le perdoient de veüë, qu'il fut desia entierement perdu pour eux.

Et parce qu'entre tous ceux de nostre hameau, Eleuman, & Ericanthe estoient les plus riches, tant pour la quantité des troupeaux & pasturages qu'ils possedoient, que pour vn grand nombre de Bergers & Bergeres que, comme pere de famille ils auoient en charge, & sous leur conduite, le jeune Thaumantes fut instruiet en tous les honnestes exercices qu'vn Berger de telle qualité eust pû estre, auxquels selon son aage il alla de telle sorte profitant, qu'il n'y en auoit point en tout nostre contour qui pût s'esgaler à luy. Estant sorty des mains de sa Nourrice, on luy donna vn vieux & sage Pasteur, pour auoir le soin de sa conduite: Non pas que pour cela il sortist de la compagnie des filles, qui seruoient Ericanthe; car au contraire il demeura parmy elles, iusques en l'aage de dix ou douze ans, tant aymé & caressé de toutes, qu'il sembloit que c'estoit à l'enuy à qui l'aymeroit le plus: parce qu'outre qu'il estoit tres-aymable, & auoit

toutes les conditions qui peuuent rendre telle vne tendre ieunesse, encore scauoient-elles bien que cet enfant estoit l'amour & les delices du Pasteur Eleuman, & de la sage Ericanthe leur maistresse. Mais comme il aduient ordinairement que plustost par instinct que par eslection en tel âge l'ons s'addonne le plus, à aimer vne personne qu'une autre, le jeune Thomantes n'eut point atteint neuf ou dix ans, qu'il fit paroistre vne grande inclination à aimer Delphire, qui pour lors estoit nourrie aupres d'Ericanthe, & qui n'auoit pas encores plus de sept ou huit ans. Leur aage innocent, & leur dessein sans desseins, ne leur enseignant point de dissimuler ceste bonne volonté, fut cause qu'incontinent chacun s'apperceut de la particuliere affection de Thomantes, dont Ericanthe fut tres-aise, tant parce que la Bergere estoit veritablement digne d'estre aimée & seruite de chacun, que d'autant que plusieurs iugent n'y auoir rien qui esueille plus la ieunesse, ny qui la porte à de

plus nobles desseins que l'Amour, faisant en cela l'office du fusil, qui faict estinceler vn rocher, de son naturel froid & sans clairté. L'on peut aysément penser quelle pouuoit estre l'affection qu'en telle enfance ils se portoient l'vn à l'autre: car ie m'asseure qu'elle n'alloit point plus outre qu'au plaisir qu'ils auoient de joüer ensemble aux noisettes ou aux espingles, de se faire present de quelques pommes ou de quelques cerises, & de s'entretenir des fables que leurs nourrices leur auoient autresfois racontées en leur donnant le lait: Tant y a que comme de petits commencemens se produisent quelquefois de grands effects, il aduint que continuant entr'eux ces petites enfances, Amour prit plaisir d'en faire peu à peu vne tres-belle & tres-grande affection. Le Berger pouuoit atteindre sa quatorzieme annee, qu'il se pouuoit dire vieux Amant, quoy que fort jeune Amoureux, y ayant desia cinq ou six ans qu'il ay-
moit, sans qu'il sceust dire que c'e-

Itait que l'Amour. Et d'effect en ce temps-là il chantoit fort souuent ces vers.

S O N N E T.

Il ignore son mal.

MOn Dieu quel est le mal dont
 ie suis tourmenté,
 Je languis & ie meurs, & toutefois
 i'ignore
 Quel peut estre le Nom du mal qui
 me deuore.
 N'est-ce point, ô mon cœur, trop
 grande lascheté?
 Vn vouloir estranger m'oste ma
 volonté,
 Vn œil rauit mon cœur, & ie ne puis
 encore
 Plus i'en ressents de mal, que plus ie
 ne l'adore,

384 *La cinquieme Partie*
Cherissant ma prison plus que ma li-
berté

Quelquefois ie me plains de ce
qui me tourmente,
Quelquefois ie me plains de ce qui me
contante:

Depuis que ie la veis tout mon bien
s'enuola. agreable,

Depuis que ie la veis tout me fut
le me plais, ie m'ennuye en un object
semblable,

Ie scay que i'ay ce mal, mais qu'est-ce
que cela?

En fin rendus sçauants & l'un & l'autre par l'aage, ils recogneurent qu'ils s'aymoient aussi-tost presque qu'ils purent sçauoir que c'estoit qu'aymer. Et ce fut lors que confirmant par leur volonté ce qu'ils auoient fait par hasard, ou au moins par vne inclination aueugle, ils commencerent de jetter les fondements d'une veritable affection.

Les soins de Thomantes estoient grands à tesmoigner à Delphire la bonne volonté qu'il luy portoit: Mais la modestie de Delphire n'estoit pas moindre à les recevoir avec la discretion, & avec le respect qu'elle devoit au fils d'Ericanthe. De sorte que comme chacun voyoit l'Amour du Berger, chacun aussi louoit & estimoit la sagesse de la Bergere, à sçavoir si bien tenir le milieu d'un sentier si glissant, qu'elle ne pencha jamais plus d'un costé que de l'autre. Je veux dire qu'elle marcha si iustement entre l'Amour & le respect, que l'on ne pouvoit cognoistre si ses actions procedoient plus de l'affection que du devoir. L'Amour de Thaumantes estoit desia recogneuë de tous ceux de la maison d'Ericanthe, & Delphire mesme n'en pouvoit presque plus douter, avant que le berger luy eust par ses paroles fait entendre ce que toutes ses actions alloient si fort publiant: Un puissant respect le contrainnant à ce silence, lors qu'en fin son affection prenant de iour en iour plus

de force, elle luy fit rompre tous les liens qui luy retenoient la langue.

La premiere fois qu'il prit ceste hardiesse, ce fut le iour de sa naissance, qu'Ericanthe, (pour remercier les Dieux de le luy auoir donné pour le support de sa maison, & pour le contentement de ses vieilles annees) celebroit tous les ans à mesme iour qu'il estoit nay.

Non point trop loin de la source de nostre gentil Lignon, Eleuman & Ericanthe ont vne demeure sur les bords de ceste delectable riuere, qu'il semble que la Nature se soit pleuë d'embellir de tout ce qui la pouuoit rendre agreable. Elle est posée sur vne coline qui luy donne vne veuë, quoy qu'vn peu limitee à cause des autres petites montagnes assez voisines, toutefois si belle, qu'il semble que ceux qui peignent des payssages ayent pris le patron sur sa situation. Lignon prend son cours au bas de ceste coste, que des prez d'vn costé & d'autre vont accompa-

gnant presqu'autant que la veuë se peut estendre. Les saulayes qui separent ces prez, & les petits fosses par lesquels on desrobe les claires eaux de Lignon, semblent autant de petits ruisseaux qui vont abreuant ces belles prairies. Tout le panchant de la coline est couuert de l'ombrage de quantité d'arbres disposez en allees, par lesquelles on descent sans incommodité du Soleil, ny de la descente iusques sur l'agreable riuage de ceste claire ruiere, que les fleurs presque en tout temps esmaillent de cent diuerses couleurs. Les Rosignols qui semblent auoir choisy ce lieu pour leur demeure ordinaire, le peuplent de telle sorte qu'on iugeroit à ouyr les diuers chœurs qui se respondent à la voix les vns des autres, qu'il ont abandonné tous les autres endroits de la contree pour à l'enuy venir chanter parmy ces arbres: Et la Nature a tant de graces, n'ayant

pas voulu estre auare de ce qui pou-
 uoit embellir entierement ce lieu y a
 fait foudre tant de fontaines tout le
 long de ce penchant , qu'on diroit
 qu'elles y sont conduittes par l'artifi-
 ce. Bref ce lieu est la delice & le plaisir
 de tous les hameaux voisins , ou pres-
 que tant que le beau temps le permet
 il y a ordinairement vn grand con-
 cours de peuple, & mesmes aux iours
 qui sont particulierement dediez à
 quelque resiouyssance, comme estoit
 celuy de la naissance de Thaumantes.

Il sembla que le Ciel voulut don-
 ner cognoissance à ce ieune berger
 qu'il ne l'auoit fait naistre que pour
 viure au seruice de ceste belle fille,
 car ayant eu toute l'annee tant de
 commodité de parler à elle, & de luy
 faire entendre l'affection qu'il luy
 portoit, il attendit toutes fois à le luy
 declarer par parole au iour de sa
 naissance, comme s'il eust voulu dire,
 que le iour qu'elle le receuoit pour
 son seruiteur, seroit celuy que veri-
 tablement il commenceroit de viure.

De

De fortune quelque temps auparavant vn oncle de Delphire estoit mort, qui la contraignoit selon la coustume de porter vn habit de dueil, & parce qu'entre toutes les ieunes bergeres du hameau Delphire auoit cette grace de s'habiller & s'agencer le plus proprement, elle parut si belle en cet habit de tristesse qu'il ny eust personne qui ne tournast les yeux sur elle, avec rauissement, tât pour sa beauté que pour sa gentillesse. Mais entre tous Thomantes l'admiroit, ou plustost l'adoroit: Il y auoit du plaisir à considerer ses actions, car ses yeux estoient si occupez à la regarder, que ne pouuant la veoir toute à la fois, il alloit tournant autour d'elle, sans se pouuoir saouler de la contempler, & de la louer. Tantost il estimoit la blancheur de son visage, tantost la viue couleur du teint, tantost la viuacité de ses yeux, tantost le corail de sa bouche, tantost l'iuoivre de ses dents, quelquesfois sa belle taille, quelquesfois la delicatesse

& blancheur de sa main. Et d'autres-fois l'aduantage qu'elle auoit sur toutes ses compagnes, de sçauoir si bien se preualoir des habits & de tout ce qu'elle mettoit sur elle. De sorte, eõcluoit-il, qu'il n'y a rien de si beau, ny de tant aimable que Delphire. Vous me racontez, respondit-elle en souffriant, vne histoire si nouvelle, & si peu croyable que, quãt à moy, ie n'y sçauois adiouster foy. Je sçay bien, respondit-il, d'où vient cette incredulité: c'est parce que vous ne vous pouuez pas veoir, car si le Ciel vous faisoit cette grace, ie ne vous croy point tant ennemie de la verité que vous ne fussiez contrainte de dire que i'ay raison. Je me suis veuë plusieurs fois, repliqua-t'elle, & dans les claires eaux des fontaines, & dans diuerses glaces de miroirs, mais ie n'ay point remarqué ce que vostre flatterie vous fait dire. O Delphire, adiousta-t'il, que ces representations sont imparfaittes, & qu'elles font de tort à vostre beauté: Mais

aussi , comment pouuez-vous penser que ces choses mortes & sans aucun sentiment vous puissent bien représenter. Vous , dis-je , qui estes la vie de tous ceux qui ont le bon-heur de vous veoir. Que si vous auez volonté de veoir au vray quelle vous estes , prenez vn miroir viuant que ie vous donneray , & ie m'asseure que si vous y daignez ietter les yeux vous vous y verrez plus belle encore que ie ne vous sçauois dire. Et qu'est-ce, dit la Bergere , que vous appelez vn miroir viuant. Mon cœur, répondit-il. Ah Thomantes ! s'escria-t'elle, que ces miroirs sont faux, ie pense qu'il sont infidelles, car outre qu'on ny veoid pas ce que l'on veut , mais seulement ce qu'il plaist à ces miroirs trompeurs , encore n'y a-t'il point d'assurance en leur representation: parce qu'elle n'est que telle que la passion de l'ame la luy ordonne. Je croy bien, reprit il , froidement que le cœur ne représente que ce qui est dans l'ame : mais c'est bien aussi pour

cela que ie vous dis que vous verrez dans le mien Delphire en sa parfaite beauté , parce que vous estes de sorte empreinte dans la mienne , que rien n'y sçauroit estre plus parfaitement. Que vous estes menteur , Thomantes , respondit-elle , & que vous vous mocqueriez de moy si i'adioustois foy à vos paroles! Il n'y a rien qui soit plus honteux , reprit-il , à vne personne d'honneur que d'estre surprise en menterie.

Vous ne craignez pas veritablemēt repliqua-t'elle cette honte , car vous sçaez bien que personne ne peut veoir dans vostre cœur pour vous en conuaincre. Les actions , adiousta-t'il , sont celles qui ouurent les portes du cœur , & vous verrez que toutes les miennes vous tesmoigneront que Thomantes aime Delphire , & que iamais il ne regardera des yeux d'Amour autre beauté que la sienne , & ie vous fais cette declaration le iour que ie veis la premiere fois le Soleil ; afin de vous rendre vn assureté tesmoignage que ie croy que le Ciel m'a

donné la vie pour ne l'employer iamais qu'à vous aymer & à vous seruir, ou pour le moins il veut que ie recommence & continuë à viure pour ce seul subiet, ce que ie proteste de faire avec tant d'affection & de fidelité, que vous serez contrainte d'aduouër que veritablement ie suis vostre seruiteur.

Thomantes, en suite de cecy adiousta encore quelques paroles que ie laisse à vous dire, pour n'estre ennuyeuse, & que Delphire n'interrompit point, parce qu'encores qu'elle eust vn esprit vif & vn tres-bon iugement, si fut-elle vn peu surprise & empeschée à choisir la response qu'elle luy deuoit faire. Car l'honneur & le respect qu'elle luy portoit pource qu'il estoit fils d'Ericanthe, la bonne volonté qu'elle auoit desia pour Thomantes, les vertus & l'amitié qu'elle auoit recogneus en luy, & la crainte de manquer à son deuoir l'entretenoient en cette irresolution.

Cela fit que Thomantes apres s'e-

stre teu, & auoir attendu sa responce
quelque temps, & qu'il veid qu'elle
demeuroit muette, continua de ceste
sorte. Ie voy bien, belle Delphire, que
vostre silence me menace, & que la
vie que la douceur de vos yeux me
promet ne m'est gueres asseuree,
qu'au contraire l'augure que ie deuois
prendre de cet habit noir que vous
portez ne sera que trop veritable à
mon dommage. Et à ce mot chageant
de couleur, la parole luy mourut à la
bouche, & quoy qu'il s'efforçast plu-
sieurs fois de reprendre son discours,
si ne le sceut-il faire tant il demeura
confus den'auoir point de responce.

Delphire alors pour ne le laisser en
ceste peine plus longuement Tho-
mantes, luy dit-elle, les paroles que ie
vous oy proferer, sont assez sembla-
bles à celles que d'ordinaire la plus-
part des Bergers tiennent aux Berge-
res. Aussi veu-x-ie croire que c'est
plustost par coustume que par des-
sein que vous me le dites. Et toutes-
fois le respect que ie vous doibs, &

l'honneur que ie reçois de la peine que vous prenés de parler à moy, m'obligent à les estimer, comme venant du plus gentil Berger que ie cognoisse, & duquel ie cheriray tousiours la bonne volonté comme ie doibs & comme elle merite. Et parce qu'elle ne voulut pas que ce discours continuast plus auant pour ceste fois, à ces paroles elle se mit entre ses compagnes.

Mais, ô Sage bergere, il faut que vous sçachiez que long temps auparavant Filinte, qui est ce berger que vous voyez assez près de Delphire, dit-elle le monstrant de la main, & fort proche parent de Thomantes, s'estoit rendu seruiteur de ceste mesme bergere: & parce qu'il auoit plus d'aage que luy, il auoit aussi eu plustost que luy la hardiesse de se declarer pour tel: mais d'autant que quelque vrgente affaire l'auoit contraint de partir de nostre hameau pour vn assez long voyage, il sembla que le ciel voulust fauoriser le dessein de Tho-

mantes en luy ostant ceriual quine luy estoit pas peu ennuyeux. Filinte donc partit piein d'amour & de des-plaisir, & douze ou treize Lunes apres reuint avec la mesme amour qu'il auoit emportee, sinon que peut-estre elle n'estoit pas accreuë aussi bien que son corps.

Mais si à l'heure qu'il partit il eut opinion d'auoir quelque aduantage sur Thomantes, à son retour il cogneut bien que la mortelle ennemie d'Amour est l'absence: car il trouua tellement le dessein de son riuall aduancé, & le sien reulé, qu'vn autre que luy en eust perdu toute esperance. Toutesfois son courage genereux ne voulant ceder à aucune difficulté, luy fit prendre resolution de continuer ce qu'il ne pouuoit laisser imparfait, sans donner quelque cognoissance d'estre vaincu. Il recommance donc à son retour ses recherches, adioust de nouvelles supplications aux anciennes prieres, renouuelle les vieux seruices par de nou-

ueaux, & bref se plaint d'estre traité iniustement, & presse & importune de telle façon que s'il n'obtient rien sur l'esprit resolu de Delphire, il met toutesfois de grands soupçons & de puissantes ialousies dans l'ame de Thomantes.

Car encores que veritablement Delphire preferast en soy-mesme Thomantes, si est-ce que la vraye amour de ce Berger ne le laissoit point viure en repos, sçachant assez qu'avec qui aime bien & s'opiniastre Amour fait des miracles. Et de là procederent tant d'inquietudes & tant de peines que ces deux Bergers se donnerent depuis si longuement l'un à l'autre.

Et toutesfois, quoy que leur amour fust tres-grande & que la violence de leur affection allast de iour en iour augmentant; Si est-ce que l'amitié qui estoit entr'eux n'en fut iamais alteree. En quoy ils monstrent vn tres-grand iugement, retenant si sagement

de si sensibles interests sous les loix de la raison , ce qui estoit encore plus estimable en Filinte qui estoit le moins aimé & de qui l'humeur naturellement estoit assez de pitieuse. Et certes il sembloit bien qu'en quelque forte l'authorité d'Eleuman , & principalement d'Ericanthe deust rendre le party de Thomantes avantageux. Si est-ce que celuy de Filinte n'estoit pas foible , à cause d'une sœur qui estoit nourrie par la mesme Ericanthe , comme Niepce d'Eleuman , & qui pouvoit beaucoup sur Delphire. Et d'effect c'estoit à elle à qui Filinte faisoit ordinairement ses plaintes. Il aduint en fin , que ce Berger apres avoir remarqué en diuerses occasions la preference que cette Bergerette faisoit de Thomantes à luy , & apres en avoir fait toutes les plaintes qu'il pouvoit , voyant qu'il n'en receuoit que de nouveaux tesmoignages d'estre peu aimé , comme il estoit prompt & d'un esprit fort sensible , perdant toute esperance , & toute patience , il se resolut de se retirer d'un

Seruage qu'il estimoit si honteux, & apres auoir quelque temps cherché la commodité de parler à elle En fin l'ayant trouuee, en lieu où personne ne le pouuoit ouyr. Il luy tint vn tel langage : Vous sçauiez Delphire si ie vous ay aimee , & ie dis que vous le sçauiez parce qu'vn si bel esprit que le vostre ne peut nel'auoir cogneu assez clairement par toutes mes actions, puis que mon affection a commencé dés vostre berceau, & m'a tousiours accompagné par tous les lieux , où depuis i'ay esté. Vous sçauiez si vos froideurs , vos mesconnoissances, ny mes absences trop longues m'ont pû diuertir de cette affection , puis que iamais vous ne me pouuez reprocher que rien l'ait pû diminuer. Maintenant pressé , où plustost oppressé , des mespris & des outrages que iereçois de vous , ie vous viens dire que les treuant insupportables, ie quitte le nom de seruiteur de Delphire, & que ce que ny le temps, ny les absences, ny vos rigueurs, n'ont pû faire , le mespris seul insupporta-

ble à mon courage , & duquel vous vſez enuers moy le fait entreprendre à mon iuſte deſpit. Delphire , ſans ſ'eſmouuoir aucunement & preſque bien aïſe qu'il fiſt ceſte reſolution, luy reſpondit auéc vne froideur extrême. Ien'ay iamais creu ny deſiré Filinte, que vous euſſiez la volonté de porter le tiltre que maintenant vous portez , & ce m'eſt choſe tant indifferente , que ſi vous iugez que parmy mes compagnes , il y en ait quelqu'vne qui ait aſſez de merite , ie vous conſeille de l'aimer & de la ſeruir.

La froideur dont cette reſponſe fut faite offença encore dauantage le courage de Filinte, & cela fut cauſe qu'il ſ'en alla auéc vn viſage refrigné, & qui monſtroit aſſez ſa mauuiſe ſatiſfaction. Mais d'autant que le deſpit eſt vne paſſion qui ne laiſſe iamais libre le iugement, il creut que pour ſe vanger bien de Delphire, il falloit eſſayer de diuertir Thomantes de l'affection qu'il auoit pour elle. Et comme il y a des perſonnes qui

esperent tout ce qu'elles desirent & sur qui la passion a tant de puissance, qu'elle leur figure faisable tout ce qu'elles voudroient qui aduint, il s'imagina de pouuoir luy persuader de s'en retirer & en ce dessein, il l'alla treuver, & apres l'auoir tiré à part : Mon frere, luy dit-il, car c'est ainsi qu'Eleumant vouloit qu'ils s'appellassent, quoy qu'ils ne fussent que germains, ie viens vous supplier d'une grace que vous ne deuez point me refuser, pource que ie la vous demande avec toute sorte d'affection, encore est-elle autant à vostre aduantage qu'au mien. Mon frere, respondit Thomantes, vous deuez bien croire que tout ce que ie pourray pour vostre contentement ie le feray sans doute d'aussi bon cœur que vous le scauriez desirer. Promettez-le moy donc, adiousta Filinte, car ie sçay bien que si vostre promesse ne vous y oblige vous en ferez au commencement de la difficulté. Ie ne puis rien promettre, repliqua Thomantes que ie ne sçache que

c'est, & vous ne deuez pas craindre que les difficultez me puissent iamais empescher tout ce que ie pourray pour vostre contentement. Et là dessus ayant esté longuement disputé de costé & d'autre, en fin Filinte voyant qu'il ne pouuoit point l'obliger par la promesse se resolut de luy dire: Pour la plus grande obligation en laquelle vous me puissiez iamais mettre, ie vous supplie mon frere quittez l'amitié de Delphire, ou pour le moins faites-en semblant pour quelque temps: l'orgueil l'emporte à vne telle insolence que pour peu qu'elle continuë elle se va rendre insupportable. Il luy semble que tous les hommes qui sont en l'vniuers ne sont faicts que pour elle, & peu s'en faut qu'elle ne pretende que tous les respects & les devoirs que vous & moy luy rendons de franche volonté, ne luy soient deubs par obligation, & qu'elle ne les demande comme vn tribut qu'elle est en possession de tirer de tous ceux qui la croient: N'est elle pas gratieuse avec les mespris

desquels elle vse & enuers vous, & enuers moy : Encore voudrois-je bien sçauoir surquoy elle les fonde. Mais mon frere, s'il vous plaist de me croire, assurez-vous qu'autant qu'elle verra que nous nous retirerons d'elle, autant s'efforcera-t'elle de se rapprocher de nous. Il est bon d'aymer, mais non pas d'estre esclau. Il y a long-temps que i'ay ouy dire que les femmes font tousiours des carresses à vn homme, iusques à ce qu'elles sont assurees qu'elles en sont bien aymeas; mais alors elles ne les traite point autrement que s'ils estoient esclaves: Obligez-moy, mon frere, de vous en retirer, comme ie suis resolu de faire, & vous la verrez bien estonnee avec sa froideur, où plustost avec son indifference. Thomantes en souffriant, mon frere, luy respondit-il, ie suis marry que vous m'ayez demandé vne chose impossible, car ie desirerois autant que ma propre vie de vous pouuoir contenter; mais assurez-vous, Filinte, que de quelque sorte qu'il plaise à la belle Delphire de me trait-

ter, ie ne puis autre chose que le souffrir sans seulement murmurer, tant s'en faut qu'il soit en ma puissance de me pouuoir distraire de cette seruitude en laquelle elle me detient. Et quant à moy ie vous confesse que c'est avec raison, qu'elle pense que tous ceux qui la voyent sont obligez de la seruir & de l'adorer, parce que iugeant autruy par moy-mesme, il me semble qu'apres l'auoir veüe ce seroit vn grand deffaut de iugement de ne vouloir finir ses iours en cette seruitude. Et quoy Thomantes! s'escria Filinte, vous estes donc opiniastre en cette honteuse resolution. Mon frere, mon amy respondit Thomantes le fort en est ietté. I'y suis tellement resolu que non seulement ien'ay point de volõté de faire autrement: mais s'il m'arriuoit de le vouloir i'en mourrois de honte. Mais vous Filinte quel est vostre dessein. Deviure, luy dit-il en homme de courage, & non pas en esclau. Et afin qu'elle n'en fust nullement en doute, ie le luy ay dit, & j'en ay tout à fait
asseuree,

asseuree, me sentant assez fort pour supporter toute chose, sinon le mespris: mais i'aduouë que contre ce fer ie n'ay point d'armes qui puisse resister. Peut-estre, reprit froidement Thomantes, quand ie seray plus sage, ie feray la mesme resoluion; mais en l'estat où ie suis, il ne le faut point esperer.

Les discours de ces deux Bergers se terminerent de ceste sorte: mais il faut rire de ce qui en aduint. Filinte voyant qu'il ne pouuoit diuertir Thomantes de sa resoluion, comme si la derniere parole qu'il luy auoit tenuë luy eust rauy la memoire entiere-ment de tout ce qu'il auoit dit & à luy & à Delphire, il ne met pas plus d'interuale à se dedire de tout ce que le despit venoit de luy faire proferer, qu'autant qu'il demeura d'aller du lieu où il auoit dit ces choses à Thomantes, iusques à celuy où pour lors estoit la belle Delphire: car d'abord qu'il l'a retrouua, il recourt aux prieres & aux supplications, & enuers elle pour oublier ce qu'il luy auoit dit, &

enuers sa sœur, pour interceder pour luy, la pressant & conjurant, si elle vouloit qu'il continuaft de viure, de faire promptement sa paix: Delphire alors en souffriant. Je le veux, dit-elle, à condition que vous croirez, Filinte, qu'en vous en allant, & en vous en reuenant, vous ne m'avez desobligeé, ny obligé.

A peine Delphire auoit acheué ceste parole, que Thomantes arriua, qui voyant cet accord, & voyant ce que Filinte disoit, demeura si rauy d'estonnement, qu'il demandoit à Delphire & à Filinte, si ce qu'il voyoit n'estoit pas vn songe? Non, non, dit le Berger, c'est chose veritable: Mais figurez-vous que i'ay fait comme ces esclaves qui essayent de rompre leurs chaisnes, & qui n'en peuuent pas venir à bout. Mais lors qu'en particulier Thomantes raconta à Delphire la priere qu'il venoit de luy faire, iugez si la Bergere demeura rauie de deux si prompts & si differents mouuements.

Cependant que ces deux Bergers viuoient de ceste sorte, ie reuins des riuies d'Argent, petite riuere qui coule assez près d'icy, & qui avec tant d'autres se va rendre dans le grand fleuue de Loire, en mesme temps Asphale, (qui est ce Berger que vous voyez auprès de Filinte, & qui est son jeune frere) fit dessein de me rechercher; plustost, comme ie croy, pour dire qu'il n'estoit pas le seul de son hameau & de son aage qui n'aymast point, que pour autre raison qu'il le pût conuier à ceste resolution. Or tout ainsi que comme frere de Filinte il estoit tousiours presque en sa compagnie, aussi comme amie, & peut-estre encore comme alliee de Delphire, nous estions presque d'ordinaire ensemble. Je pris garde que Asphale alla longuement incertain sans sçauoir à laquelle de toutes mes compagnes il se donneroit; imitant l'abeille, qui dans vn iardin va vollettant sur diuerses fleurs, sans sçauoir sur laquelle s'arrester: car tantost

il en vouloit à Delphire, quelquefois à Filise, d'autrefois à Eritree, & quelquefois à moy : mais en fin, apres auoir tourné & retourné, tantost vers l'vne, & tantost vers l'autre, il s'arresta à moy, pour le moins il en fit le semblant. l'aduouë que si i'eusse eu dessein d'estre aymee, Asphale ne m'eust point esté desagreable: car encore qu'il soit present, ie ne laisseray de dire que mal-aysément sçauroit-on rencontrer en vn Berger tant d'aymables qualitez que l'on en peut remarquer en luy. Adroit en toute sorte d'exercice, propre & gentil en ses habits, gracieux & vif en ses discours, courtois enuers les Bergeres, ciuil enuers les Bergers, respectueux avec ceux qu'il praticque, & tellement complaisant avec tous, qu'il est impossible de s'ennuyer en sa compagnie. Et avec tout cela, interrompit-il, celuy de toute la troupe le moins aymé de la belle Dorisee. Dorisee, respondit-elle en sousriant, n'est pas resoluë d'aymer, tout ce qui est ayma-

ble. Et lors continuant son discours. Or ce Berger, dit-elle, quoy que ie luy eusse dit assez franchement mon dessein, & qu'il ne deuoit point perdre le temps en vne recherche de laquelle il ne pouuoit attendre aucun contentement, si ne laissa-t'il de s'y opiniastrer, & d'esperer que le temps qui surmonte toute chose, pourroit à la fin vaincre ma resolution, & changer ma volonté. Il ne perd donc point d'occasion de me tesmoigner son affection qu'il ne le fasse. Et parce qu'à toutes heures i'estois dans la maison d'Ericanthe, pour l'amitié que ie portois à Delphire, à toutes heures aussi il parloit à moy: car estant neveu du sage Pasteur Eleuman, il ne bougeoit de sa maison, & y viuoit avec la mesme franchise qu'en la sienne propre: de sorte qu'il eust fallu que ie n'eusse point eu d'oreilles, si ie n'eusse apris de luy cent fois le iour, qu'il m'aymoit, & que le plus grand de ses desirs estoit d'estre aymé de moy. Que si son opiniastrété ne fit

point de plus grand effect, pour le moins par la longueur du temps, elle me fit penser que peut-estre estois-je aymee de luy, & ceste opinion obtint sur moy que contre ma resolution, ie luy permis de continuer: Mais avec tant de reserues, qu'il ne s'en pouuoit contenter: Et entre les autres, Que la permission que ie luy donnois de m'aymer, ne me pourroit iamais obliger à en faire de mesme enuers luy: Qu'il tiendrait tellement son affection secrette, & sur tout ceste permission que ie luy donnois, que si quelqu'un venoit à la sçauoir, ie la tenois dès lors pour reuocquee: Qu'il viuroit avec tant de discretion en la recherche qu'il pretendoit de me faire, que iamais il ne me feroit paroistre de desirer de moy chose qui pût offencer mon honnesteté: Et sur tout que ie ne ferois iamais obligee de receuoir lettres de luy, & plusieurs autres semblables articles, ausquelles, comme ie croy, il consentit, cognoissant bien qu'il

ne pouuoit rien aduancer en les refusant.

Mais de tous , il n'y en eut point qu'il contrariaist plus opiniastrement que le dernier, par lequel i'estois exempté de receuoir de ses lettres. Car , disoit-il , quand mon mal-heur m'esloignera de vous, de quelle façon vous pourray-je faire sçauoir de mes nouvelles, ou auoir des vostres? Aussi bien, luy respondois-je, quand ie receurois vos lettres, vous ne deuez pas esperer que ie vous fisse auoir des miennes : si bien que pour ce point là, les lettres que ie pourrois receuoir de vous, ne vous rapporteroient aucune vtilité. Et quant à me faire sçauoir de vos nouvelles, i'en suis & feray si peu curieuse, que ceste peine seroit inutile. Mais , repliquoit-il , ne faites vous point d'estat du contentement que ie receurois de parler à vous de ceste sorte, & vous rendre ainsi compte de ma vie.

A vostre retour, luy disois-je, ie la
sçauray. Mais cependant? adjoustoit-
il. Mais cependant, respondis-je, ie
me contenteray de sçavoir que vous
m'aymez tousiours ainsi que vous me
promettez. Et puis ne m'avez-vous
pas dit que vostre vie sera tousiours
telle qu'il me plaira? Il est vray, di-
soit-il. Or continuois-je en souffriant,
quand il me prendra volenté de sça-
voir vostre vie, sans auoir la peine de
lire vos lettres, i'auray bien plustost
faict de me demander quelle ie veux
qu'elle soit: car soudain par ma pro-
pre responce ie la sçauray: Et à vn
besoin ce seroit de moy de qui vous la
deuriez apprendre quand vous en se-
rez en doute. Ah, mauuaise Dorisee:
reprenoit-il en soupirant, si vous fai-
siez à bon escient ce que vous dites
par mocquerie, encore ne me seroit-
ce pas vn petit allegement, quand
mon mal-heur me voudra esloigner
de vostre presence: Mais ie voy bien
que ie ne dois esperer de vous, que le
moins que vous pourrez faire pour

moy. Pour vostre contentement, respondis-je soudain, ie voudrois faire beaucoup; mais non pas pour cela chose quelconque contre le mien. Et pource si vous voulez quelque complaisance de moy, faites que ce que vous desirez ne contrarie en rien à ce que ie veux, & vous pourrez esperer del'obtenir. Et quoy donc, reprenoit-il, ie ne dois point esperer que vous m'escriuiez? Moins encore que cela, respondis-je, car ie ne veux pas mesme receuoir de vos lettres. Ceste feruente, repliquoit-il à moitié en colere, est trop grande, & ie proteste que quoy que vous sçachiez faire, ie vous en feray voir. Et moy, respondis-je, ie proteste que ie n'en verray point.

Il faisoit tout ce discours, & s'y opiniastroit si fort, parce qu'il sçauoit bien qu'il estoit contraint dans fort peu de temps de m'essoigner, son pere le voulant ainsi pour des affaires qui luy estoient suruenues dans la prouince des Romains. Et d'effet

quelques iours apres ie le veis venir triste & pensif, & portant au visage la mine d'un condamné au supplice. Dorisee, me dit-il aussi-tost qu'il pût parler à moy sans estre ouy d'autre personne, hélas, Dorisee: voicy le dernier de mes iours, si vous n'avez pitié d'Asphale. Luy voyant le visage tout changé, & la couleur ainsi ternie, i'aduouë qu'au commencement i'entray en apprehension qui luy fust suruenu quelque mal, & i'estois si bonne que i'en ressentois du desplaisir. Mais apres luy auoir demandé à quel sujet il parloit ainsi, & que i'eus appris que c'estoit pour vn voyage qu'il estoit contraint de faire, ie ne me pûs empescher de soufrire. Vous riez, me dit-il, Dorisee, de ce que mon cœur pleure: Ah, cruelle fille, si le Ciel ne me venge de vous, ie ne sçay ce que ie croiray de sa justice. Ie ne ris pas, luy dis-je, de vostre voyage; car puis qu'il vous deplait il ne me sera iamais agreable: mais si

fais bien de la dispute que nous eufmes il y a quelques iours , parce qu'il sembloit que nous preuoyons vostre depart. Si ie pouuois esperer, me respondit-il, que vous ne vous plussiez iamais en ce qui me deplairoit, ie partirois le plus heureux homme qui ait quelquefois esté contraint d'esloigner ce qu'il adore. Prenez sainement, luy dis-je , ce que ie vous ay dit, & vous pouuez vous en aller avec assurance, que ce qui vous deplaira ne me sera iamais agreable. Et comment voulez-vous, me dit-il, que ie l'entende ? Ie veux dire , repris-je , que ce qui vous deplaira, pourueu que ie n'y aye point d'interest, que pour l'amour de vous il ne me plaira iamais. De forte, continua-t'il, que parce qu'en mon esloignement vous n'avez point d'interest, & qu'il me fasche, vous aussi vous en estes marrie. Voulez-vous, Aphale ; luy dis-je en soufriaunt,

que ie concluë comme vous? Ie ne sçay, me respondit-il froidement, ce que vous esloignant ie puis vouloir, sinon la mort, puisque mesme vous-vous opiniaftrez de ne vouloir point que ie vous escriue. Ie sçay bien pour le moins, repliquay-je, que ie ne receuray point de vos lettres. Vous estes encore, reprit-il moitié en colere, en ceste mauuaise humeur. Et luy ayant fait signe de la teste qu'il estoit vray. Et moy, continuait-il, ie iure par l'affection que ie vous porte, que vous en receurez, quelque volonté que vous puissiez auoir du contraire. Nous fismes vne gageure d'vne discretion, de laquelle il se disoit desia assureé possesseur.

Nos discours furent longs sur ce subiet, & plus encore sur le desplaisir qu'il emportoit avec luy en m'esloignant, & l'eussent bien esté davantage, si son pere qui le vouloit faire partir le lendemain de grand matin, ne l'eust enuoyé querir par deux ou trois fois. Il s'en alla donc

trouuer son pere , duquel il receut toutes les instructions necessaires pour son voyage: Et lors qu'il fut prest à partir, il appella vn Berger assez aagé, & qui dès sa plus tendre enfance auoit eu le soin de le seruir. Ce Berger s'appelloit Alindre, homme fin & fort auisé, & qui en seruant Asphale luy auoit pris vne si grande affection ; qu'il n'auoit aucun plus grand contentement que celui de faire chose qui luy fust agreable. Il se renferme avec cet homme dans vne chambre, & la porte estant bien fermee, il luy fit entendre l'affection qu'il me portoit, le desplaisir qu'il auoit de m'esloigner, & l'extrême contentement que ce luy seroit de me pouuoir escrire : Que d'autant que c'estoit chose qu'il vouloit estre secrette, il l'auoit choisy entre tous ceux qui l'aymoient pour luy rendre ce bon office. Alindre qui n'auoit aucun plus violent desir que de complaire en tout à Asphale , luy dit: Qu'en cela & en toute autre chose

qu'il voudroit luy commander; il ne manqueroit iamais ny d'affection, ny de fidelité. Asphale à ce mot l'embrassant, Mon cher, amy, luy dit-il; i'ay bien eu ceste creance de vous, & c'est pourquoy comme la chose du monde qui m'est la plus chere, ie la remets entre vos mains, vous coniurant de trouuer moyen aussitost que ie seray party, de luy faire veoir ceste lettre, dit-il; luy en remettant vne entre les mains, & prendre bien garde à l'artifice duquel vous vserez. L'artifice, respondit Alindre, ne sera pas grand; car estant si familier, comme ie suis, chez Eleuman, i'attendray qu'elle aille veoir Delphire, qu'on m'a dit estre grandement aymee d'elle; & il ne peut pas estre qu'en tout le iour ie ne trouue moyen de la luy donner. Comment! s'escria Asphale, penfes-tu, Alindre; qu'elle la recoiue de ceste sorte? Il faut, mon cher amy; qu'elle la prenne & la voye, sans qu'elle sçache qu'el-

le vient de moy, autrement elle est d'une si contrariante humeur qu'elle n'en fera rien. Et quoy! reprit Alindre, elle ne consent donc pas à les recevoir? Tant s'en faut, repliqua-t'il, qu'elle y consente, qu'elle a iuré & protesté de n'en veoir iamais. Et parce que ie desire plus que ma vie de luy montrer que mon affection a plus d'industrie pour paruenir à ce que ie desire, qu'elle n'a pas de cruauté pour m'en empescher, ie te coniure, Alinde mon cher amy, de mettre, & employer toutes les forces de ton esprit à luy en faire tumber quelqu'une entre les mains. Je sçay que tu as tant d'esprit, & que tu m'aymes tant, que si tu veux t'y estudier, il est impossible qu'elle s'en defende.

Pour abreger, en fin belle Bergere, Alindre se chargea de deux lettres, & luy promit que puisque c'estoit chose qu'il desiroit avec tant

de passion, quel vne ou l'autre assurement seroit veüe de ceste mauuaise & cruelle fille. Asphale part avec ceste assurance: Et Alindre cependant plus desireux de satisfaire à sa promesse, que peut estre Asphale n'estoit pas, apres auoir pensé longuement à ce qu'il auoit affaire, il se resolut à ceste finesse.

Eritree, qui est vne très-honneste & discrete Bergere, & en quelque sorte ma parente, faisoit particulièrement estat de m'aymer sur toutes les autres de nostre hameau. Alindre qui sçauoit bien la bonne volonté que ceste fille me portoit, & que d'ailleurs, quoy qu'elle eust vn très-bon esprit, elle ne l'employoit point toutefois à ces petites finesse desquelles on se sert le plus communément en semblables occasions, ietta les yeux sur elle, & fit dessein de faire qu'elle m'en donneroit la premiere, & cela d'autant plus que de longue main il auoit vne grande familiarité avec elle. Il s'en va donc la voir
plusieurs

plusieurs fois l'entretient de toute autre chose que du subiect qui le conduisoit chez elle. En fin il la tourna de tant de costez qu'il fit qu'elle mesme luy demanda des nouvelles d'Asphale. Ah! dit-il feignant d'auoir oublié de luy dire quelque chose, i'ay la memoire la plus admirable qui fut iamais. I'estois venu exprez vous trouver pour vn subiect que i'eusse oublié si vous ne m'en eussiez fait souuenir en me parlant d'Asphale. Et alors le pressant de luy dire, il reprist ainsi la parole apres auoir vn peu rabaisié sa voix, & comme luy voulant parler en confiance. Vous sçauiez Eritree, si ie suis seruiteur d'Asphale, & si ie serois marry de faire ny de dire chose qui luy deplust: mais en ce que ie veux que vous sçachiez non seulement ie ne pense pas de faire chose qui soit contre son seruice, qu'au contraire ie m'asseure que quand il aura l'esprit libre de la passion qui l'occupe, il m'en remerciera comme du meilleur seruice que ie luy puisse faire maintenant : c'est pourquoy ie vous

supplie & vous coniuire de le vouloir seulement tenir secret iusques à ce qu'il soit deuenu plus sage qu'il n'est pas. Et Eritree le luy ayant promis & iuré. Ie croy, continua alors le fin Alindre que vous n'ignorez pas l'extreme affection qu'il porte à Dorisee, car elle est telle que personne n'en est plus ignorant que celuy qui ne la veut pas apprendre. Eritree à ce mot pliant les espaules monstra d'en estre bien marrie, & lors il continua, Dieu scait ce que ie luy en ay dit, & combien de fois, ie luy ay representé les desplaisirs qu'il en pouuoit receuoir, & les inconueniens qui en pourroient arriuer, fust pour ce qui concerne Dorisee, de laquelle s'il l'aime, comme il dit, il deuroit au moins auoir quelque soing de l'honneur & de la reputatiõ, fust pour l'offence que les parents de Dorisee pourroient receuoir en laquelle le pere d'Asphale mesme prendroit part, pour l'ancienne amitié qui a tousiours esté entre ces deux familles. Mais ces re-

monstrances n'ont seruy à autre chose qu'à faire que depuis il s'est plus caché de moy en cette recherche que de tout autre, & moy pour le contenter, j'ay fait semblant de n'en rien veoir & m'en suis retiré le plus qu'il m'a esté possible. Or comme vous sçavez, il est party & à son depart: que c'est que la folie de ceux qui aiment: il ne s'est pas contenté de dire de bouche tout ce qu'il a voulu à Dorisee: car ie sçay qu'il l'a entretenü avant que partir plus de trois heures entieres, mais encores luy a escrit des lettres qu'il a laissees entre les mains d'un Berger que vous connoissez bien, & qui luy a promis de les luy donner. Mais ce Berger nonchalant & peu aduisé, au lieu d'en faire ce qu'il a promis, ie veux dire de les dōner à Dorisee, où biẽ de les brusler, où pour le moins de les tenir bien cachees, il les laisse traifner sur sa table, & hier que j'allay le veoir pour quelques affaires que j'ay avec luy, ie les vis sur le dos de sa cheminee comme l'on tient des lettres ordinaires,

& Dieu ſçait qui ne les veoid pas. Ceux-là ſeulement diſcrette Bergerre, qui ne vont point chez luy, & le piſc'eſt que le deſſus de la lettre n'eſt pas comme la pluſ-part des autres de ſemblable ſuiet, qui n'ont ſur le ply qu'un chiffre : car à celle-cy vous voyez eſcrit en groſſes lettres : A la belle Dorifée. Et cela peut-eſtre d'une main eſtrangere ? Non, non, c'eſt de celle-là meſme d'Asphale, car autrement ie ne les cuſſe pas cogneuës. Or ſçachant l'amitié que vous portez à Dorifée, le parétage qui eſt entre vous, & de plus que ie iurerois qu'elle n'en a aucune coulpe, i'ay penſé de vous en aduertir, afin que par quelque moyen vous les puiſſiez retirer, & les ietter dans le feu : car ie m'aſſeure que la diſcretion avec laquelle elles ſont eſcrites, n'eſt pas plus grande que celle avec laquelle elles ſont gardées, & ie croy que ſi elles eſtoient veuës, comme il ne faut pas douter qu'elles ne le ſoient ou toſt ou tard, il n'y euſt quelque choſe qui pût importer à la repuacion de ceſte ſage

filie qui n'en est point coupable.

Eritree qui auoit escouté fort attentiuement ce Berger qui estoit plus fin qu'elle, Mon Dieu Alindre, luy dit-elle en luy prenant la main, que vous m'obligez au soin que vous auez de Dorisee: C'est à la verité la meilleure amie que i'aye, & que ie iurerois estre innocente de toute ceste affaire, mais ce n'est rien de m'auoir aduertie de ces lettres, si vous ne me dites qui les a, & si vous ne m'aydez à les retirer de ses mains. Le Berger, vous le cognoissez fort bien, dit-il, il s'appelle Athis, celuy qui a presque tout le soin des affaires d'Asphale: mais ie n'oserois me hasarder à les prendre: parce que si cet Amant venoit quelquesfois à le sçauoir, il ne me pardonneroit iamais ce larcin: & là s'estant teu pour quelque temps il reprist ainsi: Toutesfois i'ay vn fils qui a bien assez d'esprit pour le faire, s'il le veut, outre que n'estant qu'un enfant on se prendra moins garde de luy que de moy, & que quand mesme on les luy verroit prendre, on ne iugeroit

pas que ce fust avec autre malice que d'enfance. Si vous voulez i'essayeray de les luy faire prendre. Eritree qui en mouroit d'enuie, & mon Dieu Alindre, dit-elle, faisons-le le plus promptement que vous pourrez; car ie crains que quelqu'autre ne nous deuance, & Dieu scait le desplaisir que i'en receurois! & assurez-vous que Dorisee ny moy n'en ferons point ingrattes. Comment reprit incontinent le cauteleux: ie vous supplie Eritree que ie ne sois point nommé en ceste affaire. Car si Asphale en scauoit quelque chose, il ne me verroit iamais de bon œil. Et bien, dit-elle incontinent, ie ne luy en diray rien: mais ie satisferay à ceste debte pour tous deux. Alindre qui auoit desja instruit son fils de toute cette affaire, & qui tout jeune qu'il estoit retenoit desia del'esprit de son pere, vne partie de sa finesse, le fit appeller à l'heure-mesme, & en la presence d'Eritree luy demanda s'il auoit le courage de prendre si finement les lettres qui sont sur le dos de la che-

minee d'Atis que personne ne s'en apperçoit. Ce jeune enfant en souffriant, si elles estoient dans sa poche, dit-il, & que vous me l'eussiez commandé ie penserois d'en venir à bout. Or va donc, dit le pere, & si quelqu'un t'y surprend, garde bien de faire semblant que ie tel l'aye commadé. A ce mot, l'enfant s'en voulut aller, mais Eritree l'appella pour luy promettre quelque chose en cas qu'il les pût apporter, à fin de luy donner plus de courage : Mais il respondit i'aimerois mieux Eritree : i'aimerois mieux estre mort que si ie faisois quelque larcin pour autre consideration que pour obeïr à mon pere. Et apres en auoir eu le commandement d'Alindre, il fit semblant de s'y en aller: Et d'autant qu'auant que d'entrer chez Eritree, son pere luy auoit donné l'une de ses lettres, il ne tarda gueres à reuenir, ayant toutesfois eu assez de consideration pour mesurer le temps qu'il falloit pour aller & reuenir & pour executer ce qu'il feignoit de deuoir faire. Mon pere, dit-

il en luy presentant la lettre, s'il y en eust eu vne douzaine ie les vous eusse toutes apportees, mais ie n'en ay trouué que celle-cy. Et l'autre, dit le pere qu'est-elle deuenüe? Ie n'en sçais rien, respondit l'enfant, il faut que quelqu'un l'ait prise. Dy la verité, adiouta le fin Alindre, tu n'a pas eu la hardiesse de la prendre. L'enfant qui estoit dressé au badinage. Si vous me vouléz pardonner, ie vous diray la verité, & lors le luy ayant promis. Quand ie suis entré, reprit-il, ie n'ay veu personne dans la chambre, cela a esté cause que ie me suis hasté de prendre vn placet, parce que ie ne pouuois pas atteindre à la cheminee qui estoit trop haute, mais la crainte que i'ay eu d'estre surpris, & la haste avec laquelle i'ay pris ces deux lettres, ont esté cause que quãd ie les ay euës : il y en a eu vne qui ie ne sçay comment, m'a glissé de la main dans le feu, & parce que i'ay eu peur de faire du bruiçt, où bien que quelqu'un ne suruint qui me veid prendre ce papier dans le feu, & m'ostast ce-

luy que ie tenois en la main, i'ad-
uouë la verité que ie l'ay laissée brus-
ler & m'en suis venu avec celuy-cy
que i'ay caché dans le fond de mon
chappeau. Eritree alors pour l'excuser,
il n'importe, luy dit-elle, mon
petit amy puis qu'elle est bruslée, i'en
suis aussi contente que si tu nous l'a-
uois apportée. Et puis se tournant
avec vn contentement extreme, mon
Dieu, dit-elle au fin Berger, que ie
suis ioyeuse que cet affaire soit si bien
reüssie & que personne n'ait point
veu ces lettres. Et parce qu'Alindre
veid bien qu'elle estoit en impatien-
ce de se veoir seule, il luy donna le
bon iour, & en luy remettant la let-
tre la coniura encor que personne ne
sceuft qu'il s'en fust messé.

Alindre ne fut pas plustost hors
de son logis, qu'elle prist le chemin
du mien, & parce que pour lors de
fortune il y auoit grande quantité
d'estrangers qui estoient venus veoir
mon pere, elle ne sçauoit comme
faire pour me donner cette lettre, &
me raconter le bon office qu'elle pen-

soit dem'auoir fait, & ie pris biẽ garde qu'elle auoit quelque chose qui la pressoit, mais ne pouuant iuger ce que c'estoit, en fin m'approchant d'elle ie pris le loisir de luy demander s'il y auoit quelque chose de nouveau. Le meurs d'enuie, dit-elle de parler à vous, & il est necessaire pour vostre seruice que ce soit le plustost que vous m'en pourrez donner la commodité. Vous pouuez penser, sage Bergere, si ces paroles me meirẽnt en peine, & en curiosité: car encores que ie sceusse bien qu'Eritree estoit vne fille sans malice, & de qui l'esprit n'estoit pas de ces rusez qui font profession de percer les nuës, si est-ce que ie scauois aussi qu'elle estoit tres-sage fille, & qui m'auoit tousiours grandement aimee. Je me demessay donc le plustost que ie püs de ceux qui estoient dans le logis, & la prenant par la main ie me retiray dans vn cabinet où personne n'entroit qu'avec moy, & à peine eus-ie le loisir de pouffer la porte qu'elle me dit: O ma chere parente, que i'ay esté en pei-

ne de recouurer ce papier, & le retirer d'un lieu où il ne vous pouvoit rapporter gueres d'auantage, & en me disant ces paroles elle me donna la lettre, & me dit lisez ma chere parente, & puis ie vous raconteray toute l'histoire. Moy qui n'auois iamais veu de l'escriture d'Asphale ie n'en cogneus aucunement le caractere. Et quoy que ie fusse fort estonnee de veoir ce qui estoit escrit au dessus, si ne pensay-ie iamais à la gageure que i'auois faite, y ayant desia quelque temps qu'il estoit party, & que pour dire le vray, ie n'auois iamais creu que ce ieune esprit se ressouuint de ce qu'il auoit gagé. Je l'ouuris donc sans y penser, & leus qu'il y auoit de tels mots,

LETTR E.
d'Asphale à Dorisee.

C'Est Amour qui m'a fait trouver cette voye, pour vous continuer les assurances de ma fidelité. Et pour vous rendre preuue qu'en vain vous vous opiniastrez contre luy, puis qu'il n'y a rien de si difficile qu'il ne surmonte. Soyez donc contente, belle Dorisee, que comme par son moyen i'ay gagné nostre gageure: De mesme par mon extreme affection, ie puisse changer ce courage qui vous rend insensible à mes passions.

Vous sçauois-ie redire, ô belle & sage Bergere, l'estonnement que i'eus en lisant ce qu'il escriuoit de gageure ie vins à me ressouuenir de cel-

le d'Asphale : vous pouuez croire qu'il fust extreme, & toutesfois ie ne croy pas qu'il fut gueres plus grand que celuy d'Eritree, quand luy iettant les bras au col & l'embrassant, ie m'escriay, ah ! ma parente que m'avez vous fait ? ceux qui ont donné cette lettre sont plus fins & rusez que nous ne sommes pas ? Comment ! me dit-elle en se reculant d'un pas, que voulez-vous dire de finesse & de ruse ? Ie vous iure ma parente, que ie n'ay iamais eu tant de peine que de retirer cette lettre d'entre les mains de ceux qui l'auoient, & lors sans me donner loisir de parler. Non, non, dit-elle, ie ne me mocque point, assurez-vous qu'il a bien fallu vser de finesse pour l'oster du lieu où elle estoit, & continuant son discours, elle me raconta tout ce que vous auez ouy, mais avec tant de franchise, & de bonté, que ie ne me pûs empescher d'en rire à bon escient, de quoy elle estoit presque en colere contre moy, luy semblant que ie luy faisois vn grand tort de ne croire pas tout ce qu'à si bon

marché on luy auoit persuadé. Et par ce que ie recogneus la bonne volonté, avec laquelle elley auoit marché, Ma parente, luy dis ie, l'obligation que ie vous ay de la peine que vous auez voulu prendre pour moy n'est pas petite : mais assurez-vous que si i'ay à m'acquitter de ceste debte, il faut qu'Asphale en paye la plus grande partie : car vous luy auez fait gagner vne gageure qu'il auoit avec moy, & lors ie luy racontay assez particulièrement, tout ce qui s'estoit passé entre nous, & par mesme moyen, luy fis entendre l'artifice d'Alindre, dont elle demeura si surprise, que la pauvre fille ne pouuoit assez admirer ceste trahison.

Je vous ay fait tout ce discours, belle & sage Bergere, pour vous faire entendre de quelle façon Asphale, Thomantes & Filinte traitoient avec Delphire & moy, & quelle occasion nous pouuions auoir de pretendre qu'ils ne se deussent point engager ailleurs. Et toutesfois oyez ce qui en est aduenu.

Thomantes, depuis que Filinte eut rendu telmoignage que le dépit luy auoit arraché par force les paroles qu'il auoit dites à Delphire, s'acquit vn si puissant credit aupres de ma compagne que veritablement son rival auoit raison de croire qu'il fust mieux veu queluy. Et parce que Delphire bien souuent luy remettoit deuant les yeux ce qui s'estoit passé, & que Thomantes mesme le luy reprochoit à tous coups, il disoit quelques-fois tels vers pour sa descharge.

S O N N E T.

Il se Repent de s'estre
repenty.

I *Lest vray, la rigueur quelquefois
trop extreme
Dont enuers moy Delphire arme sa
cruauté*

436 *La cinquième Partie*
A fait qu'en mon tourment i'ay sou-
uent souhaité,
Où bien de n'aimer plus, ou non pas
tant que i' aime.

Mais, ô Dieu, qu'ay-ie dit, &
quel est ce blasphème?
Pourroit-on bien la veoir avec tant
de beauté,
Et cesser de l'aimer par quelque las-
cheté,
Ou n'égaler l'Amour à sa beauté su-
presme?

Que ie me voudrois mal, & qu'a-
vecque raison,
Je m'irois accusant d'extreme tra-
hison,
Quand quelques fois pressé par l'ex-
ces de l'outrage.

*Je me repends d'auoir à l'Amour
consenty,
Si changeant aussi-tost d'humeur &
de courage,
Je ne me repentois de m'estre re-
penty.*

Toutefois Delphire, qui ne pou-
uoit approuuer ces violents depits
qui le transportoient, ne laissoit de
s'en souuenir & d'en rire quelquefois
avec luy. Durant ce temps, le sixies-
me de la Lune de Iuillet vint, iour,
comme vous sçauuez, destiné à cueillir
le Guy de l'an neuf, & de fortune
ceux qui l'estoient allé rechercher
par nos boccages sacrez en treuue-
rent dans celuy qui est le plus près
de nostre hameau: Cela fut cause que,
non seulement nous, mais tous nos
voisins s'en resioüissoient pour nous,
comme c'est l'ordinaire de ceux qui
s'entrayment d'estre bien ayfes du
bien les vns des autres, d'autant que
quand le Guy sacré est enuoyé du

Ciel en quelque lieu, il y attraine
tousiours des biens infinis.

On se prepara donc suiuant la
coustume, à faire des jeux, pour
honorer le iour qu'on le deuoit cueil-
lir. Entre autre resioüissance on pro-
posa des prix pour la course, pour la
luitte, pour la barre, & pour la fleche.
Et les ieunes Bergers avec vn soin ex-
trême s'accommodoient de ce qu'ils
pensoient estre necessaire sept ou
huiet iours auparauant qu'ils se vou-
lussent essayer. Filinte demanda vne
faueur à Delphire, qu'elle luy refusa
avec les meilleures excuses qu'elle
pût trouuer: Mais luy qui estoit har-
dy, & qui pensoit que le plus grand
plaisir en Amour estoit comme à la
chasse, de prendre à force ce quel'on
poursuiuoit, jettant la main sur le co-
let de la Bergere, luy prit vne fleur de
Talque, que la soeur du Berger y auoit
attachee. Delphire, qui iugea qu'il
valloit mieux la luy laisser prendre de
cette sorte deuant tout le monde, que
si c'estoit en particulier, apres la luy

auoir demandee deux ou trois fois. Et bien, dit-elle, ie diray que ce que la sœur m'a donné, le frere me l'oste. Mais Filinte, sans s'amuser à ce qu'elle disoit, s'en alla pour se la faire attacher au chapeau vers sa sœur, où, de fortune, Thomantes se trouua, qui recognoissant ceste fleur, & croyant que Delphire la luy eust donnee de bonne volonté, en conceut vne si grande jalousie, qu'un excez de fièvre si violent le faisit, qu'il fut contraint de se mettre au liët.

Ce mal si prompt mit en alarme la sage Bergere Ericanthe, qui fut cause que l'on fit peu de resiouissance en cet essay où Filinte se treuua, Eleuman ayant vne telle auctorité dans tout le hameau, que s'il n'en est maistre comme Seigneur, on peut dire qu'il l'est cōme pere de famille. Et parce qu'Ericanthe estoit bien aise que Thomantes fut visité de nous, & que Delphire n'y auoit encore point esté, elle me pria d'y aller avec elle. Estant proche de sa chambre nous ouysmes qu'il parloit assez haut, & d'autāt qu'õ nous

440 *La cinquieme Partie*
auoit dit qu'il estoit seul, afin d'ouyr
ce qu'il disoit, nous allasmes le plus
doucelement que nous pûmes, de
peur de l'interrompre, & nous en
estans approchees, nous ouysmes
qu'il disoit en soupirant tels vers, si
haut que de la porte nous les pûmes
entendre.

STANCES.

I.

A *Quel mal desormais puis-je
estre reserué,
Puisque ie ne meurs pas d'une si gran-
de offence ?
Quel Amant a iamais tant d'outra-
ge esprouué
Sans mourir de douleur, ou perdre
patience ?*

I I.

*I' auois creu iusqu'icy quand i'estois
mal traitté,
Qu'elle ne cognoissoit l'Amour ny
mon seruice,
Et l'allois excusant en ceste cruauté,
Comme un cœur innocent qui faict
mal sans malice.*

I I I.

*Il me sembloit de voir qu'elle re-
noit chacun,
D'un dessein sans dessein, dedans
l'indifference,
Et ie me consolais par le mal-heur
commun,
Attendant que le temps meurist sa co-
gnoissance.*

I I I I.

Lors que sa cruauté m'oultreperçoit
 le cœur,
 Cruauté pour tout autre à souffrir
 impossible,
 Je ne me plaignois pas des coups de sa
 rigueur;
 Mais que son aage encor la rendoit
 insensible.

V.

Mais cet aueuglement maintenant
 est deffait,
 Il ne faut qu'helas! moy-mesme ie
 m'abuse.
 Elle cognoist Amour, & scait bien
 quel il est,
 Et le pis que i'y voy, c'est, helas! qu'elle
 en use.

V I.

Elle cognoist *Amour*, à mes despens,
mes yeux

Ont en cecy mon ame à la fin desfilée:

Que ne permettiez-vous que ie fusse,
ô bons Dieux!

Ou plus aueugle, ou elle un peu mieux
conseillée.

V I I.

Sans l'ouyr & le voir ie ne l'eusse
pas creu,

Tant i'estois abusé de ses feintes mer-
ueilles:

Mais ensemble l'ouyr apres l'auoir
bien veu,

Pourrois-je desmentir mes yeux &
mes oreilles?

Peut-estre eust-il continué ceste plainte, n'eust esté que Delphire, à dessein, à ce qu'il me sembla, fit du bruit, ne voulant pas, comme ie crois, que pour lors i'en sceusse dauantage. Elle toussa donc assez haut pour se faire ouïr, & comme si c'eust esté contre sa volonté, O que ie suis marrie, dit-elle, de ceste importune toux. Il n'importe, luy dis-ie feignant de ne le cognoistre pas: car aussi la pensee où il estoit ne faict qu'empirer son mal. Et à ce mot poussant la porte, nous entraſmes dans la chambre. Nous le trouuasmes à la verité en vn mauuais estat: car outre que la fièvre estoit tres-ardente, & qu'il auoit vne tres-grande inquietude, encore luy vismes nous tout le visage couuert de larmes, que l'imagination qu'il auoit euë luy auoit arrachées du cœur. Ceste veuë, quoy qu'il s'effuyast les yeux le mieux qu'il pouuoit, pût bien toucher ma compagne, puisque ie jure, que i'en fus tellement esmeuë de pitié, que ne sçachant ce que Delphi-

re luy auoit fait, & toutefois me doutant bien que c'estoit d'elle qu'il se plaignoit, ie luy voulois presque du mal de le traiter de ceste sorte. Et tournant les yeux contre elle, sans parler ie luy demandois du secours pour ce Berger. Elle toutefois sans s'esmouuoir, & avec vne discretion admirable s'approchant de son liect. Et quoy! Thomantes, luy dit-elle, estes-vous resolu de nous tenir longuement en peine de vostre mal? Le Berger alors s'estant vn peu releué comme nous voulant remercier de la faueur que nous luy auions faite de le venir visiter. Mon mal, luy respondit-il, est trop heureux, puisque de si belles Bergeres en daignent prendre du soin. Et lors nous ayant fait apporter des sieges: Mais Thomantes, luy dis-je, si vostre mal dure, vous ferez cause que les resioüissances du Guy de l'an neuf, ne seront pas grandes. Vn si mal-fortuné Berger, respondit-il, comme est Thomantes, ne doit pas rapporter ce desplaisir à tant de bel-

les Bergeres qui y ont interest, & qui auroient trop de regret que leurs faueurs ne fussent veues en si bonne compagnie. Delphire iusques alors n'auoit point pensé que la plainte, ny le mal du Berger procedast de ceste fleur de Talque que Filinte luy auoit prise, & fut tres-ayse de l'auoir appris afin de l'en desabuser: Toutefois ne desirant pas que ie sceusse ce different, elle fit semblant de ne le point entendre, & changeant de discours luy dit la peine qu'Ericanthe auoit de son mal, & que toute la maison en estoit troublee: Et puis luy raconta combien ceux qui s'estoient essayez ce iour-là aux exercices auoient eu peu d'assistans. Bref elle luy dit tout ce qu'elle pût pour le resioüir, & pour le desabuser de l'opinion qu'il auoit qu'elle fauorisast Filinte plus que luy, sans toutefois que par vne de ses paroles ie pusse iuger qu'elle eust interest en ce qu'il auoit dit des faueurs. Et parce que ie n'estois pas ignorante que ce Berger l'aymoit,

& que ie scauois assez combien les discours particuliers, & qui ne sont point ouys d'autres personnes, sont agreables à ceux qui ayment bien, ie voulus leur donner la commodité de dire ce qu'ils voudroient sans les contraindre, & pour ce sujet ie fis semblant d'aller par la chambre visitant tout ce qui y estoit, & me monstrois plus curieuse en semblable chose que ie n'auois iamais esté. Delphire qui fut bien ayse de le pouuoir desabuser, sans perdre le temps, parce qu'elle creignoit que quelqu'autre ne suruint, s'approchant dauantage de luy. Et quoy! luy dit-elle d'une voix assez basse, & d'un œil assez riant, est-il possible, Thomantes, que vous soyez ialoux? Mais, respondit-il, est-il possible, Delphire, que vous traittiez Filinte comme vous faites, & que vous ayment comme ie fais, ie ne le fois pas? A ce mot la Bergere ne se pût empescher de rire. O Dieux!

dit-il, Bergere, vous riez de ma douleur, que dois-je esperer de ma fortune? Delphire se remettant alors sur le serieux. Je ris à la verité, reprit-elle, d'une chose de laquelle vous en ferez de mesme quand vous en sçaurez la verité. Comment, repliqua-t'il, pouuez-vous croire que ie doive rire de voir que la personne pour qui seulement ie veux auoir de l'affection, donne la sienne à quelqu'autre, & que i'aye deuant mes yeux veu Filinte paré & chargé de vos faueurs, sans que i'en meure de desplaisir? Ah! Delphire, si vous auez creu cela de moy, vous m'auiez plus offensé par ceste pensèe, que par la faueur que vous luy auez donnée: Car en le fauorisant plus que moy, vous auez seulement donné cognoissance que ie luy cedois en bon-heur; mais en ce iugement vous me faites cognoistre que vous auez eu, & auez encore vne tres-mauuaise opinion de l'amour que ie vous porte, offence qui m'est d'autant plus insupportable, qu'il n'y en

eut iamais vne plus iniuste. Delphire alors en luy mettant la main sur la sienne. Donnez vous repos, luy dit-elle, Thomantes, & assurez-vous qu'en cecy ie n'ay offencé ny vous, ny l'amitié que vous me portez. Ce que vous appelez faueur, a esté vn larcin, & vn larcin encore faict avec violence, & duquel ie ne me suis pû defendre: tant de personnes en sont tesmoins, que ie ne m'arresteray pas davantage à verifia ce que ie dis, puis que toute la chambre estoit pleine de Bergers & de Bergeres, desquels, si vous ne me croyez, vous pourrez apprendre la verité. Et cela estant ainsi, comme veritablement il est, n'ay-ie pas occasion de rire, qu'une chose tant inopinée, & sans que i'y aye peu remedier, vous ayt donné tant de sujet de plainte: Non, non, Thomantes, tant que vous viurez avec moy comme vous faites, i'auray plus d'esgard à vostre satisfaction que vous ne iugez pas. Et s'il y auoit lieu de plain-teen cecy, ie trouue que c'est moy

qui me deurois plaindre de vous, comme offencee d'auoir eu si mauuaise opinion de la bonne volonté que ie vous porte. Mais d'autant que ie iuge que tout vostre desplaisir n'est procedé que de vostre affection, ie le prends aussi pour vn tres-agreable gage de l'amitié que vous m'avez promise. O Dieu! dit le Berger en luy baisant la main, que les extrêmes contentements en amour, sont proches des plus grands desplaisirs? Ceste declaration me rend la vie, que l'opinion que i'auois conceüe me rauissoit. Mais, ô trop aimée Delphire, vous puis-je point demander, sans vous importuner, vne grace qui me rende du tout heureux? Dites, respondit la Bergere, & vous verrez que si elle depend de moy, ie desire vous satisfaire. Luy rebaisant alors la main: Je vous supplie & vous conjure par vous mesme, car il n'y a rien qui vous doie estre plus cher, puis qu'il n'y a rien en l'vniuers qui vous

aille, ie vous conjure, dis-ie, de vouloir retirer ceste fueille de Talque, car ie ne la sçauois iamais voir entre les mains de ce rauisseur sans alteration. Ie vous promets, Thomanes, respondit-elle, que tant pour vostre repos, que pour ma satisfaction, i'y rapporteray tout ce qui dependra de moy, & que vous sçaurez les efforts que i'y auray faitts.

Elle le laissa avec ceste assurance, parce que presque en mesme temps quantité de Bergers & de Bergeres y suruindrent, qui aussi bien les eussent empeschez d'en pouuoir dire dauantage. Ceste visite eut plus de pouuoir sur cet Amant, que toutes les ordonnances des Mires qui l'estoient venu voir: Car le lendemain il sortit du lict, sans auoir plus aucun ressentiment de son mal passé.

Mais Delphire n'oubliant pas la supplication de ce Berger, ne veid pas

plustost Filinte, qu'elle ne fit tous les efforts pour r'auoir la fleur de Talque, feignant que c'estoit parce qu'elle la vouloit garder pour l'amour de celle qui la luy auoit donnee: mais Filinte qui ne se pouuoit repentir de son larcin, & qui estoit plus prest à en faire quelqu'autre, qu'à rendre celuy-cy: Voyez-vous, luy dit-il, Delphire, ne faites point estat de r'auoir ce que i'ay gagné de bonne guerre, si vous n'en payez la rançon. Et quelle rançon, dit-elle voulez vous de moy? Donnez-moy adjousta-t'il quelque nœud, ou quelque autre ruban que vous ayez porté. Le n'ay rien, respondit-elle à vous donner. Ny moy reprit Filinte à vous rendre, estant mesme bien marry de ne vous auoir desrobé rien d'auantage. Et que voudriez-vous dit-elle, m'auoir pris le cœur, repliquat'il: O pour ce larcin, respondit-elle froidement, ie ne vous en demanderay iamais la restitution. Il n'est point en prise pour personne. S'il ne l'est point
pour

pour moy , adjousta-t'il , ne le puisse-
r'il iamais estre pour autre. Tous ces
discours , dit alors Delphire sont
bons , mais le Talque que ie vous de-
mande vaut mieux, & ie ne sçay quelle
satisfaction vous pouuez auoir de re-
tenir quelque chose de quelqu'un
contre sa volonté. Et quoy , respon-
dit-il froidement , c'est donc contre
vostre volonté que ie le porte ? Il me
semble , reprit-elle , que mes prieres
vous en doiuent donner assez de co-
gnoissance. Alors il me pria de luy
prester des ciseaux , ce que ie fis sans
sçauoir ce qu'il en vouloit faire. Tout
froidement il les prit, & de mesme fa-
çon , ayant pris son chapeau , il
couppa cette fleur en cent pieces &
les jetta au feu , & puis tenez , me dit-
il en me rendant mes ciseaux, aimez-
les bien , ils ont fait la vengeance du
desplaisir que vous auiez receu de
moy. Je les aimeray bien , respondit-
elle , pour auoir osté de vostre chap-
peau vne chose qui n'estoit pas bien-
sceante , & qui ne vous y seruoit que
d'incommodité. Il partit sans luy res-

pondre , tout en colere , & depuis demeura long-temps sans parler à elle : mais il y auoit du plaisir de les veoir ensemble , car il ne pouuoit s'empescher de venir où elle estoit, & ordinairement se mesler dans ses discours , & luy dire sans parler à elle tout ce que son despit luy mettoit en la bouche , toutesfois en tierce personne , & adressant tousiours sa parole à vne autre, & Delphire luy respondoit de mesme auec tant de plaisir pour ceux qui les escoutoient, qu'ordinairement quand on les voyoit ensemble , chacun s'approchoit d'eux pour ouïr leurs reproches

Ce diuorce dura iusques au iour que l'on deuoit cueillir le Guy, mais ce iour-là il la vint trouuer si matin qu'à peine estoit-elle entree dans la chambre d'Ericanthe. Delphire, luy dit-il , vostre colere dure t'elle encore? Ma colere , respondit-elle, n'a iamais commencé contre vous, mais c'est peut estre de la vostre que vous voulez parler? Pourroit bien estre, reprit-il en soufriant, car puis que ie

n'ay rien qui ne soit à vous , ma colere sans doute doit estre la vostre. Si vous l'entendez ainsi , dit Delphire, ie crains que vous ne vous mescontiez ; car ie ne sçay qui peut faire que quelque chose soit mienne si ie ne la veux pas. Ah! Delphire, repliqua-t'il, qu'il y a de choses que nous auons par forcè : Ne dit-on pas vne telle personne à la fièvre , elle a la haine de chacun , elle a vne extremè pauveré, & toutes fois ie m'asseure qu'elle ne les voudroit point auoir. Et vous voulez dire , reprit Delphire, que i'ay de cette sorte vostre colere. Non seulement , dit-il ma colere , mais mon ame, mais mon cœur , mais mon affection, mais bref Filinte tout entier. Prenez garde , respondit froidement Delphire , que vous ne soyez contraint de tirer de là vne cõclusion qui vous fera encores despiter. De vous, adiousta-t'il , ie ne prens rien que comme il vous plaist : mais que sçauriez-vous dire sur ce subiect qui m'en peust donner occasion. Diete me garde , repliqua la Bergere d'y

penfer : mais si vous me le permettez, ie diray que de ces choses que vous dittes quel'on a par force, l'on s'efforce tant que l'on peut de s'en defaire, de sorte que ce que i'ay de vous ainsi que vous me voulez persuader est de cette qualite: considerez vous-mesme qu'elle conclusion l'on en peut tirer. Cruelle & mesprisante Bergere, s'escria-t'il, ne viurez-vous iamais sans me donner des cognoissances de vostre peu de bonne volonte. Ie me veoy bien esloigné de mes pretentions: i'auois esperé que ce matin i'obtiendrois vne faueur pour me trouuer aux ieux & exercices qui se feront auiourd'huy en la qualite de vostre Berger, & ie vois au contraire que vous me mesprisez tousiours d'auantage. Vous auez tort, dit alors froidement Delphire, le mespris ne m'est iamais entré dans l'ame pour chose qui vous touche: i'honore trop & vostre personne & tout ce qui est de vostre maison: mais ie suis contrainte de respondre à ce que vous me dittes. Or, reprit-il alors, ie cognoi-

stray bien si vous dittes vray , car si vous n'avez point à mespris que ie fois recognu aujourd'huy pour vostre Berger, vous me donnerez ce nœud que vo⁹ avez sur la teste pour tesmoignage de vostre bonne volonté. I'ay peur, dit-elle, qu'aprez vous n'empruntiez mes ciseaux pour le decouper, comme vous fistes la fleur de Talque que vous m'auiez prise. Peut estre, continua-t'il, courroit-il la mesme fortune, si vous me le vouliez oster. Vous ne deuez point douter, adiousta Delphire, que si vous me l'auiez rauy, comme vous auiez pris le Talque que i'en ferois de mesme. Si ne faut-il pas pour cela, reprit Filinte, que vous pensiez que d'aujourd'huy ie vous laisse en repos que ie n'aye ce nœud : Et à ce mot il voulut porter la main dessus, mais la Bergere qui y prenoit garde se recula & s'alla mettre auprès de la sage Ericanthe, où toutesfois il la suiuit, & l'alloit pressant d'auoir ce nœud. Non, non, dit Delphire, vous ne l'aurez pas, qu'Ericanthe ne me le com-

mande. Ie ne l'auray pas, repliqua t^{is} qu'Ericanthe ne vous le commande, & vous auez opinion que si vous me le donniez par commandement ie le voulusse receuoir. Non, non, ingratte Delphire, desabusez-vous en cela, il n'y a faueur en vous que ie voulusse, si ie l'auois par autre voye que celle de vostre propre volonte. Ie veux des dons d'Amour & non pas des tributs d'obeissance: & à ce mot despitant & se faschant il s'en alla. Et par hazard il sembla que tout ce iour il eust la fortune si contraire querien ne luy reüssissoit à son contentement, ce qu'il imputoit, disoit-il à son peu de courtoisie.

Au contraire Thomantes continuant la recherche de cette Bergere, avec vne modestie tres-grande, & souffrant sans reproche, ny presque sans se plaindre tout ce qu'il plaisoit à cette orgueilleuse fille faisoit mourir de ialousie Filinte, qui le voyant si patient & iugeant toute chose selon son humeur, ne se pouuoit imaginer qu'une personne qui aime bien

pûst souffrir les cruauitez de celle qu'il aime avec tant de silence, sans qu'il y fust attaché par quelque grande obligation : De sorte qu'il en tiroit des conclusions grandement aduantageuses pour son Rival.

Cette opinion le tourmenta & le pressa si fort que presque hors de luy-mesme, il s'en vint vn iour trouuer cette Bergere, & quoy qu'il y eust assez long. temps qu'il n'eust parlé à elle, Si est-ce qu'en l'abordant il luy tint ce langage. Resoluez-vous, qu'il faut qu'une de ces trois choses arriue bien-tost : car où il faut que ie change, où il faut que vous changiez, où il faut que ie meure. La Bergere, froidement luy respondit, que ie change il est impossible, Que vous mouriez ce seroit dommage, Que vous changiez c'est ce qui m'importe le moins, & qui depend du tout de vostre volonté. O Dieux ! s'escria-t'il, & avec toute cette cruauté, il faut encore que i'aime cette insensible. Et à ce mot enfonçant son chapeau, il s'en alla.

plus transporté de colere qu'il n'auoit point esté. Mais tout ainsi que cet esprit estoit prompt au courroux, de mesme estoit-il facile à appaiser, car lors qu'il estoit en sa plus grande furie. Si seulement Delphire parloit à luy il estoit remis, & sembloit qu'il n'auoit plus de memoire de toutes les offences, ny de tous les outrages dont il auoit esté en colere.

Toutes choses iusques à ce point passerent avec assez d'auantage pour Thomantes & il eust eu tort, s'il n'eust aduoüé qu'il estoit l'un des plus heureux Bergers des riués de Lignon, & ie croy qu'Asphale, n'eust esté qu'il estoit absent, en eust pû dire autant, s'il eust sceu que de tous ceux qui me voyoient, il n'y auoit Berger, duquel l'amitié me fust plus chere que la sienne: mais depuis ce temps la ialousie, & par consequent les inquietudes s'éparèrent tellement de leurs ames, que ie pense qu'ils ont eu peu de repos & ne nous en ont laissé guerres d'auantage: Aussi est-ce le subiect qui nous conduit deuant vous, sage

Bergere, suiuant la responce de l'Oracle.

Asphale, comme ie vous ay dit estoit absent, & Thomantes fut contrainct presque par vn mesme Destin de s'eslogner de Delphire, & de fortune ce fut pour aller en la mesme Prouince des Romains où Asphale estoit desia. Je serois peut estre importune si ie redisois les discours de ce ieune Berger, & les plaintes qu'il fit auant que de partir: & peut estre plus temeraire encore si i'entreprendois de le pouuoir faire: car il est vray que toutes les asseurances qu'il pût donner à cette Bergere d'vne constante & durable affection, il le fit auectant d'apparence que ces paroles luy partoient du cœur, que celuy qui ne les eust pas creu eust esté aussi incredule, qu'eust esté trompeur & infidelle le Berger qui les eust proferes, & qui apres se fust laissé emporter à l'inconstance. Il partit en fin acompagné des vœux & des regrets de la pluspart de ceux qui demouroient. Et parce qu'Eleuman le sage

Pasteur le voulut veoir partir, & qu'il n'ignoroit pas la bonnevolonté que son fils portoit à cette Bergere: Quand il le veid vn peu esloigné il se tourna vers elle, & comme par ieu. Il s'en va quant à luy, dit-il, & personne de ces belles filles ne le plaint: Et parce que disant ces paroles il auoit les yeux sur Delphire, elle fit comme vn petit soufrire, qui fut remarqué de plusieurs: Et depuis quād Filinte fut reuenu: car il estoit allé accompagner Thomantes, & que l'on le luy reudit. Cruelle ingratte! ingratte, insensible, luy dit-il, quelle injustice est la vostre, ou comment le Ciel en peut-il souffrir vne si grande en vous? Tant de seruices que Thomantes vous a rendus, meritent-ils que vous riez quand il s'en va, & qu'il vous laisse avec tant de desplaisir. Mais le plaisir estoit que veritablement il s'offençoit de l'offence qu'il luy sembloit qu'elle auoit faite à son riuai. Et voyez l'humeur de ce ieune Berger: Tant que Thomantes fut esloigné, il ne se passa iour qu'il n'en

fist souuenir Delphire. Et quelques-fois qu'il luy rendoit quelque petit seruice. Ie veux, disoit-il, que celuy-cy, soit mis sur le conte de Thomantes : mais ce qui n'est presque pas croyable, quand Thomantes estoit present, Filinte se despitoit pour la moindre parole de Delphire : au contraire durant son absence il trouuoit tout bon, & se monstroit si patient que rien ne le pouuoit alterer.

Thomantes qui esloigné enuoyoit continuellement sçauoir des nouvelles de Delphire, apprit incontinent combien Filinte auoit changé d'humeur : Et cette nouvelle commença de luy toucher vn peu le cœur, & la fortune voulut que luy & Asphale se rencontraient d'vne meisme cōtrée en vn pays estranger se lierent, comme c'est la coustume, d'vne plus particuliere amitié qu'ils n'auoiēt iamais eüe : De sorte que presque tousiours l'vn où l'autre auoit vn homme par les chemins qui leur rapportoit de nos nouvelles. Et le mal-heur voulut que ceux qui escriuoient à Asphale

luy mandoient quelquesfois des nouuells de Delphire telles qu'ils s'imaginoient. Et ceux qui en donnoient à Thomantes escriuoient des miennes selon leur opinion, ne sçachant point l'estroite amitié qu'ils auoient contractee: Et eux qui les receuoient toutes pour vrayes les croyoient & s'en affligoient. A Asphale donc ils escriuirent que Filinte auoit tellement gagné Delphire qu'il n'y auoit plus de place pour Thomantes, & à Thomantes ils manderent que depuis son depart, Androgene estoit deuenu tellement amoureux de moy, qu'il sembloit que ie n'eusse plus des yeux que pour le veoir. De forte que ces deux pauvres Bergers lors que peut estre ils auoient plus de subiect d'estre contents de nous, c'estoit le temps qu'ils pensoient en auoir d'auantage de s'en plaindre, ils se conseilloyent & consoloient ensemble, & ie m'asseure que ce n'estoit pas tousiours sans bien parler de nostre humeur changeante.

Enfin ayants tous deux hastees, où

pluſtoſt precipitees leurs affaires à fin de s'en reuenir, nous euſmes nouvelles de leur retour. Ericanthe at-
tendoit ce fils avec tant d'impaticen-
ce, qu'elle alla au deuant de luy iuf-
ques en la ville de Boen. Je ſçay que
ce iour-là Delphire ſe trouuoit mal,
& qu'elle auoit fait deſſein de ne
point ſortir du logis. Filinte ne pou-
uant ſouffrir que Thomantes receuſt
ce deſplaiſir, la vint prier & ſupplier
par tous les ſeruices qu'il luy auoit
iamais rendus de vouloir tenir com-
pagnie à Ericanthe en cette occaſion,
qu'il s'aſſeuroid qu'elle luy feroit cho-
ſe tres-agreable, & que pour ſon par-
ticulier il luy en auoit vne obliga-
tion tres-grande, & ioignit à ces pa-
roles tant de ſupplications qu'en fin
il obtint ce que perſonne n'auoit pû
faire. Mais lors que Thomantes ſceut
par le rapport meſme de Delphire,
que la faueur qu'il auoit receuë auoit
eſté par l'interceſſion de Filinte, il en
en conceut encore vne plus grande
jalouſie, & cela fut cauſe que depuis
il alla remarquant les actions plus

particulierement & de luy ; & de Delphire. Et d'autant plus que son Riual s'estoit rendu familier avec toutes les Bergeres , d'autant plus anssi touchoit-il viuement Thomantes, qui ne pouuoit s'imaginer que cette familiarité ne procedast d'Amour, & non pas d'habitude. Toutesfois à son commencement il n'en fit point de semblant, dissimulant sa passion le plus discrettement qu'il luy estoit possible.

Asphale aussi qui auoit l'esprit plein des nouuelles qu'o auoit escrites à Thomâtes de l'amitié d'Androgene & de moy , sans m'en faire semblant , alloit remarquant toutes nos actions, & de chacune en tiroit des consequences qui n'estoient gueres à mon aduantage. Et ie ne scay comment il aduint en ce mesme temps, qu'estans dans la chambre d'Ericanthe , où il y auoit vne bonne compagnie & de Bergers & de Bergeres, Androgene voulut parler à moy, comme c'est la coustume qu'en semblables assemblees , on

s'adresse plustost à ceux avec lesquels on a de la familiarité, que non pas à des estrangers : mais parce que ie pris garde qu'Asphale nous regardoit, ne luy voulant point donner d'occasiõ de mescontentemēt, ie me tournay de l'autre costé sans luy dire mot. Et voyez comme quelquesfois on se trompe, & de quelle façon l'effect deçoit le dessein & l'intention. Cette action remarquée par luy, luy fit soupçonner tout ce qu'il ne voyoit pas, & que l'on luy auoit mandé estre entre Androgene & moy. Et le pis ce fut que cet autre Berger, ayant bien recogneu que ie fuyois de parler à luy pour la consideration d'Asphale, ne rechercha plus la commodité de parler à moy durant toute cette assemblée, mais y ayant vn grãd miroir sur la table qui s'appuyoit cõtre la muraille, ce discret berger jetta la veuë dedans & de fortune en mesme tēps ie m'y regardois, de sorte qu'il est vray qu'Androgene plia les espauls cõme pour se plaindre de la façon dont ie le traittois, & que moy

pour ne le desobliger point i luy fis quelque signe de l'œil qui peut estre luy donna du contentement : mais ie proteste que ce fut seulement pour le desir que i'auois de cacher la bisarre humeur d'Asphale. Et le malheur ne voulut-il pas que de fortune il prit garde à tous ces signes, & s'en picqua de telle sorte, s'imaginant par là quelque grande intelligence entre nous, que sortant du logis il ne se laissa veoir de tout le soir.

Peut estre trouuerez-vous estrange, discrete Bergere, que Thomantes & Asphale qui à leur depart auoient si peu de part en vostre bonne volonté, à leur retour la pretendissent toute entiere : Mais il faut que vous sçachiez que durant leur absence ils obtindrent plus sur vostre amitié, que cependant qu'ils estoient continuellement près de nous. Et cela d'autant, qu'il nous sembloit qu'estant dans nostre hameau ils ne voyoient rien qui valut mieux que nous, & que s'ils
nous

nous seruoient, c'estoit presque à faute d'autres : qu'outre cela nous ayant tousiours deuant les yeux, l'object present les arrestoit en ce deuoir, & la honte d'estre nommez inconstants & infideles, les empeschoit autant que leur affection de nous quitter: mais lors qu'ils furent esloignez, nous n'oyons parler que de la beauté de ces Galloliguriennes, de leur courtoisie & de leurs attraits, parmy lesquelles toutefois nous voyions qu'ils demeueroient immuables, & que tant s'en faut leurs recherches plus arden-tes & plus soigneuses nous tesmoi- gnoient leurs affections plus grandes que nous ne les auions pas estimees, si bien que par nos responses, ils cogneurent que leur absence leur auoit acquis, ce que la presence leur auoit desnié.

Et cela estoit cause que leur semblant que la moindre faueur que nous faisons à quelqu'autre, c'estoit leur oster ce qui estoit à eux, ils ne pouuoient souffrir que nos yeux

s'employassent presque à voir autre chose que leur visage: Iugez quelle apparence il y auoit, & comment il estoit bien possible qu'estans veuës de plusieurs, nous pussions n'en regarder qu'un seul? Toutefois ces Bergers, ou plustost ces tyrans, nous voulurent obliger à ceste contrainte, & quelquefois nous en firent couuertement des reproches. Mais parce que Delphire & moy ne iugions pas estre à propos de nous bannir de chacun, nous fismes semblant de ne les point entendre, & continuasmes de viure, non seulement avec Filinte & Androgene, mais avec tous les autres qui nous recherchoient, desquels le nombre n'estoit pas petit, de la mesme façon qu'il nous sembla que nous deuions, pour ne point donner de sujet à personne de mal parler de nous. Ce qu'ils trouuerent si mauuais qu'apres auoir faict vn conseil entr'eux-deux comme ils deuoient se gouverner, ils resolurent de se mettre sur la froideur, & apres faire semblant d'en aymer d'autres: mais en fin ne

pouuant trouuer subiect en l'ellection duquel il ne leur semblast de faire perte en le prenant en nostre place, quittant là toute autre recherche, ils se mirent sur l'indifference, & pour conclusion parvindrent par ce chemin iusques à l'inciuité. Car telle se pouuoit dire la façon dont ils v-foient enuers nous, puis que non seulement ils laisserent toutes les recherches & tous les soings qu'ils souloient auoir de nous: mais lors qu'ils nous rencontroient dans le logis de la sage Ericanthe où ailleurs ils ne faisoient pas seulement semblant de nous veoir.

Que si quelquesfois nous nous trouuions en lieu où il leur fust impossible de tourner les yeux ailleurs, c'estoit avec vne peine, & avec vne espece de mespris qu'ils nous rendoient le salut, & il estoit bien aisé de iuger à leur façon que tout ce qu'ils faisoient n'estoit que par contrainte, avec indifferente, ou par maniere d'acquit.

Ceste estrange façon de procé-

der, fut cause que chacun y prit garde, & presque tous ceux qui en oyoyent parler les blasmoient d'inconstance & de legereté: Mais eux, au contraire, maintenoient qu'ils estoient les mesmes qu'ils souloient estre, qu'ils n'auoyent point changé, & qu'ils nous aymoient & honoroient autant qu'ils auoyent iamais fait: mais que les affaires auxquelles ils estoient contrains de s'employer pour la conseruation du bien de leur famille, les diuertissoient & les empeschoient de mettre tout le temps à ces petits soings qu'ils nous souloient rendre. Il faut, ô sage Diane, que Delphire & moy confessions qu'après en auoir diuerses fois parlé ensemble (car nous semblant que courant vne mesme fortune, les mesmes remedes nous seroient vtiles) nous resolulmes, pour oster toute excuse à ces deux esprits volages, de nous retirer de tous ceux qui leur pouoyent donner quelque ombrage: Et afin de le faire honnestement, nous

primes l'occasion telle que ie vous diray.

Eleuman & Ericanthe se plaisoient grandement de veoir faire des representations, par ceux qui estoient d'ordinaire en leur maison. Et de fortune Delphire, comme la Bergere de tout le hameau qui a le plus bel esprit, auoit ordinairement l'vn des meilleurs personnages. Il aduint qu'en la suite du jeu qui se representoit, Delphire auoit à dire à vn Berger qu'il ne deuoit iamais rien esperer à son amitié, par hazard elle veid Filinte qui n'en estoit pas, mais qui assez près du Theatre escoutoit & admiroit Delphire, & iugeant bien que c'estoit celui qui donnoit plus de jalousie à Thomantes, lors qu'elle vint sur les vers que ie dis, au lieu de les prononcer contre le Berger auquel elle parloit selon le cours de la representation, elle se tourna tout à fait à Filinte, & comme s'il eust esté de la fable, & que c'eust esté à luy à qui elle deuoit parler, elle luy dit ces vers:

A Mour ne peut sur vne vraye
Amour

Anter vne autre Amour :

Il faut que l'une meure.

Et pour moy ie te iure

Que mille morts ie m'eslirois plu-
stost

Que de t'aymer iamais

Perds en toute esperance,

Ton Amour m'importune

Et ie la hay Berger,

Si ce que tu me dis

Est chose veritable,

Autant comme tu m'aymes.

Le visage que Delphire tourna vers Filinte, les yeux & les gestes qu'elle luy adressa furent cause que non seulement ce pauvre Berger le recognût, mais Thaumantes aussi, & presque tous ceux qui luy virent faire ceste action, qui fut cause que

presque chacun tourna les yeux sur luy qui n'osa en si bonne compagnie faire paroistre le despit qu'il en conceut.

Quelques iours apres que nous estions sur le bord de la claire riuere de Lignon, & que nous passions le temps le long du grauier. I'attendis qu'Asphale, Androgene, & plusieurs autres Bergers, & Bergeres estoient autour de moy, & lors tenant vne petite baguette en la main i'escriuis sur le grauier, I'AYME, pour lors Androgene pardeffus mon espaule alloit lisant ce que ie marquois dessus le sable: & pensant que ce mot fut grandement à son aduantage. C'est à moy, dit-il, en souffriant à qui vous escriuez ceste parole. Il est, vray, respõdis-je, & ie vis qu'à ce mot Asphale rougit, mais scauez-vous bien continuay-je, ce qu'il signifie? I'entends bien ce mot, respõdit-il. Nõ faites peut-estre pas, repris-je, l'intelligence de celuy qui l'escriit: car ie veux dire que l'amitié que vous pensez que ie vous porte est comme

ceste escriture que vous voyez, luy dis-ie, (& en mesme temps passant le pied dessus,) Et que vous ne voyez plus. Asphale, & tous ceux qui m'ouyrent, firent vn esclat de rire, qui surprit, peut-estre, autant Androgene, que ce que ie luy auois dict.

Il me semble, sage & discrete Berger, que ces deux actions de Delphire & de moy, deuoient contenter ces Amants mutinez, si pour le moins ils meritoient encore d'auoir ce nom d'Amant. Au contraire, voyant que presque nous estions celles qui les recherchions, abusans de nostre bonté, ils en firent vne chançon, que chacun d'eux s'attribuoit, & en la meilleure compagnie qu'ils nous trouuoient, c'estoit la premiere chose qu'ils mettoient en auant. Elle estoit telle.

STANCES.

I.

LA voicy, la volage,
Qui s'en reuient vers moy;
Mais ie gage,
Que c'est avec dessein de rompre encor
sa foy.

II.

Vne inconstance extrême
Fit qu'elle me quitta:
En eschange
Ce qui me la redonne, est ce qui me
l'osta.

I I I.

*Elle ne pouuoit croire
 Ce qu' alors ie valois,
 C'est ma gloire
 Qu'en changeant elle a veu qu'elle
 perdoit au choix.*

I I I I.

*Mais combien l'inconstance
 Va son cœur deceuant,
 Elle pense
 Que comme elle chacun se tourne au
 premier vent.*

V.

*Toutefois qui l'en blasme
 Est injuste en cecy,
 Estant femme,*

*Je l'excuse, en disant que toutes font
ainsi.*

V I.

*Car toutes de nature
Sont d'un esprit leger,
Sans parjure,
Je jure qu'en Amour leur propre est
de changer.*

V I I.

*Que si l'on leur void suiure
Vn dessein constamment,
C'est de viure
Plustost avec un œil qu'avec un seul
Amant.*

*Ne vous semble-t'il point que ce-
ste chançon fust vn digne payement
de la peine que Delphire & moy*

auions prise de leur tesmoigner nostre bonne volonté. Ingrats & meſcognoiffants qu'ils estoient de traiter avec de semblables paroles des personnes auxquelles l'on pouuoit reprocher le moins le crime qu'ils leur imputoient, & duquel, avec raison, on les pouuoit plus iuſtement blaſmer. Or voyez, ſage Bergere, quel effect elle fit en nous: Nous nous reſoluſmes toutes deux de ne faire non plus d'eſtat d'eux, que ſi iamais nous ne les euſſions veus. Et afin que perſonne ne püſt iuger que nous en vouluſſions vſer de ceſte ſorte, pour auoir l'eſprit diuertiy ailleurs par quelque nouvelle affection, en meſme temps nous nous retirafmes de toute ſorte de pratique, non pas toutefois tout à coup, de peur qu'un ſi prompt changement ne donnaſt ſujet à quelques-uns de le trouuer eſtrange. Mais voyez, belle & ſage Bergere, combien ceux qui nous reprochent l'inconſtance, ſont eux-mesmes inconſtans: Nous n'euf-

mes pas vescu deux Lunes avec ceste froideur, que comme si nostre glace par vn contraire effect eust rechassé le feu dans leur ame, les voila qu'ils reuiennent à nous, avec les prieres & les supplications, & ie ne scāy si ie dois dire avec les mesmes importunittez desquelles ils auoient autrefois accoustumé d'vser. Filinte & Androgene qui auoient tousiours continué de viure avec nous d'vne mesme façon, furent les premiers à s'opposer à leur retour, disans que ceste, inconstance estoit trop grande pour estre receuable: Que si on ne chastioit ces volages esprits par des demonstrations grandes, il n'y auroit point de foy, ny de loyauté parmy les Bergers. Nostre humeur qui estoit assez disposée à ne les plus recevoir, nous fit aysément consentir à l'opinion de Filinte & d'Androgene. Et en ceste resolution, toutes les fois qu'Asphale ou Thomantes s'approchoient de nous, nous leur remettons deuant les yeux leur incon-

stance. Et au contraire, pour mon-
strer qu'il n'y a si mauuaise cause qui
ne trouue quelqu'un qui la soustien-
ne, essayoient par diuerses raisons
à maintenir qu'ils n'estoient point
inconstans, & demandoient que
l'on leur dist que c'estoit que la
constance, & dans quels termes,
& dans quelles limites elle estoit
renfermee. Que iusques à ce qu'il
en fust faict vne reigle, ou plustost
vne loy, l'on ne pouuoit point dire
qu'ils y eussent contreuenue. Ceste
dispute passa si auant, qu'en fin
nous sentans importunees de leur
crieries, nous primes tous ensem-
ble resolution d'aller à l'Oracle,
pour y mettre vne fin, par la res-
ponce duquel nous fusmes ren-
uoyez vers vous, sage & belle Ber-
gere, de laquelle nous attendons
le iuste jugement, afin que nous
puissions quelquefois estre deliurees
de si pesans, pour ne point dire insup-
portables fardeaux.

Dorisee finit de ceste sorte son

discours, & apres auoir fait vne grande reuerence, se remit en sa place pour attendre ce que la Bergere Diane en ordonneroit, qui apres auoir demandé l'opinion d'Alexis, Astree, Phillis, Syluandre, & quelques autres, ordonna que Thomantes & Asphale, diroient les raisons par lesquelles ils pensoient soustenir qu'ils ne fussent point inconstans, & Thomantes parla de ceste sorte pour tous deux.

H A R A N G V E

de Thomantes.

NOus voyons & cognoissons bien, ô nostre tres.iuste Iuge, que c'est avec raison que vous nous ordonnez de vous dire les moyens que nous auons Asphale & moy, non seulement pour monstrier nostre innocence, mais aussi pour conuaincre du blasme qui nous est imposé

nos propres accusateurs : parce qu'il est autrement impossible que l'esprit humain vienne à la cognoissance d'une verité qui est mise en doute : L'artifice de ceux qui ont le tort estant si grand à desguiser leurs mauuaises raisons, que mal-aysément en peut-on veoir le vray visage, si ce n'est par les oppositions & responcez de ceux qui sont oppressez. Mais nous voyons & cognoissons bien aussi, que nous, qui iusques icy auons mis tout nostre estude à bien aimer & non pas à le bien dire, tant s'en faut, à qui le plus souuent & nostre discretion & la rigueur de celles que nous auons seruiues ont entierement defendu la parole. Mal-aisément pourrons-nous assez bien dire ce que si parfaitement & si religieusement nous auons obserué. D'autant que s'il est vray que personne ne se doit meller que du mestier qu'il a appris, & duquel il fait profession, n'est-il pas vray, ô nostre Iuge, que n'ayant iamais fait autre profession que d'aymer sans le dire,

nous

nous ferons maintenant bien empeschees de prendre vn autre personnage, & de recourre aux paroles pour verifiser nos actions auxquelles nous auions remis toute nostre eloquēce, & toute nostre persuasion. Cette consideration nous feroit grandement redouter l'issuë de cette entreprise, sçachant assez que nous auons à faire contre des personnes qui au rebours de nous se sont tousiours plus estudees à bien dire sans aimer, qu'à bien aimer sans le dire. Et que maintenant que toutes les armes desquelles nous deuons nous seruir ne sont que des paroles estant les leurs propres, & auxquelles elles sont tant exercees. Il est certain qu'elles s'en sçauront beaucoup mieux aider & quelles auront vn tres-grand aduantage sur nous, si nostre iuste iuge par sa prudence & par son bon iugement ne balance la sincerité de nos raisons toutes nuës contre l'artifice & le bien dire de nos aduersaires. Et sur cette confiance nous prendrons la hardiesse de les represente naïfvement & le

plus briefuement qu'il nous sera possible.

Mais quand tout est bien considéré, qu'elles accusations Asphale mon amy font celles que l'on fait contre nous, & desquelles nous puissions prendre quelque occasion de crainte? Si l'on nous blasmoit de trop aimer? Si l'on nous accusoit de nous estre laissez transporter à vne trop violente affection, Si l'on disoit que nous passions les limittes de tout Amour, Si l'on se plaignoit que l'excès de nostre passiõ nous rend importuns, voire mesme insupportables, en nostre continuelle recherche, cette accusation peut-estre seroit estimee vray semblable, & il faudroit que nous missions peine à nous en descharger. Mais de nous accuser de ne point aimer celles que nul ne peut veoir sans adorer? N'est-ce pas se mocquer de nous, & de ceux encore, si ie l'ose dire, qui l'escouttent. Peut-on dire qu'Asphale n'aime point, de qui l'affection a surmonté vne si longue absence. Que si l'esloignement, comme l'on dit est la vraye mort d'A-

mour, qu'elle doit-on penser l'Amour qui n'est point morte en cette longue absence, sinon que véritablement elle est immortelle? Immortelle donc est celle d'Asphale pour Dorifée, immortelle celle de Thomantes pour la belle Delphire, qui non seulement a résisté à l'absence, mais aux rigueurs de cette belle qui peut-être eussent été insupportables à tout autre: mais à vne si grande longueur de temps duquel on dit que le branle ruine toutes les choses plus fermes & plus constantes mais encore à toutes les difficultez qui se sont rencontrées: voire à toutes les impossibilités qui se sont opposées à son dessein. O Dieux! & qui se peut souvenir que Thomantes a aimé cette belle Delphire dès le berceau, & en vn âge, s'il se peut dire ainsi, qu'elle n'estoit capable de cognoistre, ny de faire recognoistre les forces d'Amour, & que l'on puisse penser maintenant, que comme vn embrasement vniuersel ses yeux portent le feu partout où ils daignent jeter leurs

rayons , ce mesme Thomantes s'en puisse retirer & ne l'aimer plus ? Qui peut auoir veu ce Thomantes vaincre toutes les rigueurs , & le mespris de Delphire , mespriser la longueur du temps , & surmonter toutes les difficultez quise sont opposees à son affection , Et maintenant que cette belle monstre d'auoir agreable sa bonne volonté , que les difficultez se sont esuanouïes , & que le temps semble estre arriué au point qu'il a tant desiré , qui peut rappeler ces choses , dis-ie en sa memoire & croire que ce mesme Thomantes ne l'aime plus ?

Veritablement ces accusations sont tant hors du sens commun , que comme elles sont faittes sans raison : aussi ne peut-on trouuer raison pour leur respondre , sinon de dire avec tous les plus sçauants que s'il ne faut point disputer contre ceux qui nient les principes , il ne faut non plus le faire contre ces personnes qui mettent ces oppositions en auant , & toutesfois elles remplissent le Ciel &

la terre de leurs plaintes & du blasme qu'elles nous imputent , & veulent que par force nous confessions que nous ne les aimons point. Voyez qu'elle humeur est la leur, elles veulent mieux sçauoir que nous ce que nous faisons. L'Amour est vn acte de bonne volonté. Or y a-t'il quelqu'vn qui ait les yeux si clair-voyans qu'il puisse mieux veoir ma volonté que moy-mesme: Mais comme ô Dieux la Nature humaine est plus penchante à croire le mal que le bien, si vne seule fois nous leur disions, ô Delphire ! & vous Dorisee , sçachez que nous ne vous aimons point, incontinent elles le croiroient, & nous le leur disions & redisons mille & mille & mille fois, belle Delphire, Thaumantes meurt d'Amour pour vous. Et belle Dorisee , Asphale est entiere-ment à vous. Et pourquoy incredulés, nous respondes-vous quil n'est pas vray? Quoy donc, vous ne nous croirez que quand nous mentirons, & vous n'adousterez foy sinon aux paroles qui seront à nostre preiudice?

Nous auons pour le moins cet aduantage par dessus vous, & qui n'est pas vn foible tesmoignage de l'amour que vous niez estre en nous : c'est que si vne seule fois vous nous disiez, nous vous aimons, nous le croirions incontinent, & n'en ferions iamais aucune doute. Et d'où vient cette foy & cette creance? d'Amour, d'Amour, dis-je, qui nous fait croire en vous la verité, comme toutes les autres vertus en la personne aymee : Mais comme le menteur se prend & se coupe soy-mesme de son propre trenchant, ces belles n'ont iamais voulu aduoüer que nous les ayons aimees : tant s'en faut elles l'ôt tousiours nié : maintenãt elles nous appellent inconstans : Si ce dernier outrage est veritable, nous auons ce me semble, ô mon cher Asphale de quoy nous contenter : car c'est conclurre au moins selon leur opinion que maintenant nous les aimons, car si nous les auions aimees, autres fois & que nous deuissions inconstants, c'est sans doute qu'il faudroit conclurre que nous ne les aime-

rions plus : mais puis qu'elles maintiē-
nent que nous ne les auons point ai-
mees par le passé , qu'est-ce à dire,
quand elles nous appellent inconstāts,
sinon aduoüer qu'à cette heure nous
les aimons ? Et en ce sens , ô belles
Bergeres nous accorderions vostre
dire , si ce n'estoit qu'encore qu'A-
mour arrache de vos bouches cette
verité contre vostre intention, toutes-
fois nous ne voulons pas aduoüer que
nous ne vous ayons point aimees, car
au contraire nous disons , & nous
maintenons, que iamais il ny eust vne
plus entiere affection que celle qu'As-
phale & Thaumātes vous ont portee &
emporterōt avec eux dās la sepulture.

Or la plus grande preuue qu'elles di-
sent auoir contre le deffaut de nostre
affection , c'est que nos actions ne tes-
moignent point que nous les aimons.
Considerez , ô nostre iuge, cōsiderez,
dis-je , comme ce blafme est mal fon-
dé , & combien mal-aisément nous y
pouuons remedier. Lors que nos
actions ont esté toutes de feu ; &
toutes d'impatiences , elles nous ont

toufiours dit que nous ne les aimions point, aufquelles falloit-il que nous recourruffions pour leur perfuader la verité de nostre affection, finon aux contraires: Nous nous fommes donc mis fur la froideur & fur la patience, mais comme oublièufes du iugement qu'elles auoient fait, les voila qui nous accusent encore plus afprement de faute d'Amour. O Dieux! & que faut-il que nous faffions, fi pour nostre mal-heur, les deux contraires font vn semblable effet en ces iniuftes ames. Ny le chaud ny le froid ne peuuent tesmoigner nostre Amour: Qu'est-ce donc qui le pourra faire?

Ces confiderations toutesfois, où pluftoft ces contradictions n'ont laiffé de nous mettre en peine, non pas que tous ceux qui voyent & pèfent chafque chose avec vn sain iugement puiffent iamais entrer en doute de nous: mais parce qu'y ayant plus de ceux qui font inclinez à mal iuger d'autruy que de ceux qui tiennent la balāce iufte, il s'enfuit qu'en-

uers la plus grande partie des hommes nous demeurerons blâmez & diffamez: Et ce qui plus nous pese encore, où plustost qui nous est du tout insupportable: c'est que ces belles puissent nourrir vne si sinistre opiniõ de nous en leurs ames, n'y ayant iamais rien eu que nous ayons recherché avec plus d'ambition que de leur persuader le contraire: Et c'est pourquoy encore qu'en toute chose nous scachions bien que nous leur deuons ceder, en celle cy toutesfois nous auons esté contraints de leur contredire opiniastrément. Et en venir iusques au iugement d'autruy, ce que nous ne voudrions pas qui fust pris pour déffaut d'Amour & de respect, mais plustost pour vn excés d'affection, qui nous emporte par dessus toute sorte de deuoir. Et en cet excés nous auons souuent demandé, puis qu'elles maintiennent que nous sommes inconstans, qu'elles nous accordent donc premierement qu'autresfois nous les auons aimees & puis qu'elles nous prescriuent les limites

dans lesquelles vn Amant doit demeurer, pour ne point contreuenir à cete constance, à fin que comme avec vne iuste reigle, l'on peut iuger si la ligne est droite, en les approchant l'vne de l'autre: De mesme, ô nostre iuste iuge l'on puisse veoir si nous sommes inconstans où non. Les Dieux sont ceux qui nous enuoyent vers vous, les Dieux sont ceux qui vous conseillent & inspirent à nous enseigner la verité: Mais cependant nous requerons & coniuurons Amour d'oster des ames de ces belles l'incrudulité qui fait condamner nos actions, puis que si veritablement elles sont differentes de ce qu'elles souloient estre, ce n'est pas changement de volonté, mais la contrainte de nos affaires qui en est cause & qui nous tenant l'esprit distrait nous empesche de pouuoir continuer les mesmes petites recherches desquelles nous les auons si souuent importunees & ausquelles nous pouuions employer le temps, lors que ce temps-là ne nous estoit point necessaire pour la conser-

uation de nostre famille. N'est-il pas vray que chasque aage a ses propres actions , & la nature nous enseigne que les fleurs sont propres au Printemps , & les fruits à l'Esté , que si l'on ne voyoit sur les arbres tout le long de l'annee que des fleurs, l'on diroit qu'en vain ils fleuriroient. Et pourquoy n'en diroit-on de mesme de nous si nous estions tousiours sur ces petites fleurs qui sont propres & naturelles à la naissance de l'Amour. Il faut quand on est plus aduancé en aage , que cet Amour apporte des fruicts, s'il ne veut contreuenir aux loix de la Nature.

Mais peut-estre, quoy qu'elles n'en dient rien : ce qui leur fait conceuoir cette opinion, c'est que la conuersation qu'elles nous voyent plus particuliere que nous ne souliions pas auoir avec d'autres, leur fait penser que nostre affection s'estend de mesme à les aimer. S'il est vray qu'un Amant doiuue estre vne personne farouche & sans communications, nous auçions qu'elles ont raison:

mais si le nō d'Amant, ne signifie pas Sauvage, Loup-garou, ny barbare, nous ne voyons pas sur quelle raison leur opinion puisse estre appuyee.

Toutes ces doutes, & toutes ces iniustes raisons que nous auons de nous douloir des iugements qu'elles ont fait de nostre affection, nous font recourre à vous, ô sage Bergere ! & nous parlons des iugements qu'elles ont faits aux desaduantage de nostre affection: car de tout ce qu'elles nous blasment & accusent, comme Aphale & Thomantes nous n'en oserions faire aucune plainte, souffrant avec le respect que nous deons, tout ce qu'il leur plaist. Mais quand elles nous accusent comme Amants, alors nous ouurons la bouche, non pas encore pour les accuser où nous en plaindre, mais seulement pour gemir comme ceux qu'une douleur trop sensible afflige & tourmente par dessus leur force. Autrement nous dirions, quand elles nous reprochent cette chanson que la force de la douleur nous a arraché de la bouche, que

veritablement leur changement en auoit esté cause, & qu'encores nous aillions cherchant quelque espece de raison pour les excuser, en disant que toutes faisoient ainsi à fin que cette inconstance ne fust point tant desapprouuee en elles seules. Nous dirions que tant deseruices receus, & peut-estre recognus assez clairement pour n'estre plus mis en doute ne meritoiét pas qu'un Filinte durât l'esloignement de Thomantes fust mis en sa place, ny qu'un Androgene prist celle d'Asphaie. Que les faueurs qu'en nostre absence, & l'un & l'autre en ont eu, nous donneroient vn tres-ample & tres-veritable subiect de les accuser de ce qu'elles nous blasment. Que si estants presents & à vos yeux mesmes, chacun comme nous a veu ce que le moins nous deuions veoir, ie parle de ces gratifications, à nostre desaduantage que la plainte que cette chanson en a faite, ne les doit pas tant offencer, que le silence les doit auoir obligées, avec lequel en nostre absence nous auons souffert

les nouvelles que l'on en escriuoit de tous costez, que si elles nous veulent croire; que Delphire se souuienne de ce qu'elle a escrit à Thomantes de Dorisee & d'Androgene, & que Dorisee ait memoire de ce qu'elle a mandé à Asphale, de Delphire & de Filinte. Et parce qu'elles diront qu'une fille ne peut ny doit empescher que quelqu'un l'aime pourueu que ce soit avec la discretion qui est requise & le respect & l'honneur qui se doiuent. Nous demandons, ô nostre tres iuste iuge vostre iugement sur ces quatre demandes asçauoir; si celle qui se plaist à estre aimée & seruie de plusieurs demeure dans l'obseruance des loix de la constance. Et si ceste pluralité d'Amants leur est plus permise, qu'aux hommes la pluralité d'Aman-tes. Si les loix de la constance ordonnent que l'Amant depuis qu'il se dit tel, doibt fuir la veüe & conuersation de toutes les autres Bergeres, & bref quels sont les termes & limites de cette constance tant reclamée de tous, & si cogneuë de si peu de per-

sonnes. Afin que ces belles Bergeres reconnoissent que comme nous sommes tres-ialoux de viure en vrais Amants: De mesme elles ne doiuent pas estre offencees, si nostre affection ne peut endurer de si sensibles outrages que ceux que nous receuons, & desquels iusques icy nous n'auons osé faire aucune plainte: & en toutes ces choses vostre beau iugement ayant assez reconnu l'affection & l'inuiolable fidelité de ces deux Amants, que vous ordonnerez qu'ils soient receus de leurs Bergeres comme ils meritent.

Ainsi dit Thomantes, & apres auoir fait vne profonde reuerence, il s'alla asseoir en sa place. Diane alors ordonna à Delphire de répondre à ce que Thomantes auoit dit, si toutesfois elle y vouloit contredire quelque chose. Alors Delphire prit la parole.

R E S P O N C E*De Delphire à Thomantes.*

NOUS ne trouuons point estrange, belle & discrete Bergere, d'ouïr vne si grande abondance de paroles sortir de la bouche de Thomantes, tant en son nom qu'en celuy d'Asphale, car s'il est vray que celuy qui aime bien, sçait fort peu dire ce qu'il ressent, il semble que par les contraires celuy qui vous aime peu ne puisse iamais mettre fin à son discours. Que si iusques à cette heure l'on en a point veu l'experience, il faut seulement prendre garde avec quel torrent de paroles Thomantes vient de desduire non pas ses raisons, mais ses desraisons, s'il m'est permis d'vser de ce mot: Et quoy que pour la mesme consideration, ie veux dire parce
que

que Dorifée, ny moy, n'aymōs point, il nous seroit permis de respondre bien au long à leurs oppositions, si est-ce que nous ne le ferons pas, tant parce que ce seroit abuser de la patience de nostre Iuge, & de ceux qui nous escoutent, que d'autant que les choses qu'ils ont dites ont si peu de fondement, que ce seroit faire tort au iugement de Diane, de les vouloir conuaincre avec plusieurs raisons, puisque si aysément elle en peut voir & descourir la fausseté. Et veritablement c'est vne chose si claire que nous ne leur respondrions point, si ce n'estoit que par obeissance il faut que nous le fassions, puisque nostre juste Iuge nous l'a ainsi ordonné.

Pour commencer donc. A quoy penses-tu, Thomantes, quand tu t'excuses de deuoir parler de ton affection? Toy, dis-tu, qui as accoustumé autant d'aymer sans le dire, que nous de le dire sans aymer. A quoy penses-tu, dis-je, puis que tu aduoies que si vne fois nous auions dit, Dori-

fee & moy, Nous vous aymons, vous le croiriez à iamais. Hé Berger, si nous sommes tant accoustumees de le dire, dequoy te plains-tu? Vous voila tous deux satisfaits: Et à quoy importuner l'Oracle, & affliger ceste assemblee de tant de paroles, puis que nous auons tant accoustumé de le dire? Mais, ô nostre Iuge, i'entends la force & l'artifice de son argument. Il ne dit pas absolument que nous auons accoustumé de le dire: mais seulement, que nous auons accoustumé autant de dire que nous aymons, sans toutefois aymer: qu'eux d'aymer sans le dire. Et parce qu'ils n'ont point accoustumé d'aymer, il s'ensuit quen'y nous aussi, nous n'auons point accoustumé de le dire: Et de ceste sorte ils ont quelque raison; car il est bien mal-aysé de bien parler d'une chose que l'on ignore, tesmoing tout le discours que Thomantes vient de faire, auquel il n'y a pas plus de paroles que de contradictions. Mais or sus aduoions-leur, pour leur dōner quelque satisfaction, qu'ils sont bien em-

péschez de parler sur ce sujet, parce que si autresfois ils aymoient, comme ils disent, ils aymoient sans le dire, & que maintenant qu'ils n'aymēt point, ils sont toutefois contrains de le dire. Et bien, Thomantes, & toy Asphale, estes-vous contents, vous le devez estre pour le moins, puis que l'on vous accorde ce que vous demandez: mais à quoy sert cela à nostre differend? rien du tout & non plus que les témoignages que ce Berger rapporte pour preuuer qu'ils nous ont aimees: car ils seroient peut-estre valables, si les hommes, ie veux dire ceux de leur aage se conduisoient avec raison, & l'on pourroit de là inferer quelque chose de ce qu'il veut dire: mais pour eux qui font tout au hazard, tout par humeur, & rien avec les iustes reigles de la raison, que peut-on tirer de là, sinon qu'alors leur humeur estoit telle, pour nous affliger & persecuter, & que maintenant elle est grandement differente. Mais à quoy bon, me pourra dire quelqu'un, se donner tant de peine? Mais! respondrons-

nous, qui peut trouuer la raison de ce qui n'a point de raison? Je diray que c'est par opiniastrété, ou pour estre ambicieux du nom d'Amant, sans en vouloir auoir l'effect, ou bref pour quelque autre pire ou plus pernicieux dessein. Qu'est-ce que raisonnablement l'on ne peut pas soupçonner de personnes si desraisonnables? Mais, disent-ils, nous sçauons bien que nous aymons, & y a-t'il quelqu'un qui sçache mieux nostre volonté que nous mesmes? Mais, ô nostre Iuge, & qui peut douter que d'autres ne la sçachent mieux, y a-t'il quelqu'un qui puisse bien iuger s'il a l'esprit preoccupé de quelque passion? Or ces Bergers ont leur passion ordinaire qui les emporte, quelle apparence y a-t'il qu'ils puissent faire vn bon iugement de ce qui les touche: Mais nous qui sommes sans passion en ce qui les concerne, nous en pouuons iuger sainement & sans reproche. Et pour exemple ceux qui verront Adraсте, ne iugeront-ils pas

mieux de sa folie que luy-mesme? Et pour vous montrer que non seulement ils ne sçauent ce qu'ils font, mais non pas mesme ce qu'ils veulent: voudroient-ils, & cesseroient-ils de vouloir vne mesme chose, sans y mettre plus d'vn moment d'interuale? Mais, ô Dieux! s'escrient-ils, que la nature humaine est plus penchante à croire le mal que le bien: Il falloit dire le naturel des hommes, & particulièrement celuy de Thoman-tes & d'Asphale; car pour nous, nous ne croyons, ny ne mescroyons que ce qui se doit. Et pour vous montrer qu'il est ainsi, nous vous confessons que si vous nous disiez que vous ne nous aimez point, nous le croyrions sans doute: car ordinairement chacun croit ce qu'il desire: & de plus que nous sçauons par experience que vous ne sçauiez pas aimer. Quand vous nous dites que vous nous aimez, nous n'en croyons rien, parce que nous sçauons que tout homme est menteur, que c'est vn mestier que

celuy d'aimer que vous n'appristes ny ne sceustes jamais faire. Et parce en fin que toutes vos actions desmentent vos paroles, lors que vous nous dites quelque chose à vostre advantage, nous n'y adjoustons point de foy: car nous sçavons que vous vous flattez: Quand c'est à vostre disadvantage, nous le croyons, sçachant assez d'ailleurs qu'il est veritable. Et vous semble-t'il que nostre croyance soit conduite avec raison, & non pas celle que vous dites auoir en vous, de laquelle aussi vous-vous dementez incontinent.

Et voyez, ô nostre Iuge, la belle ostentation: L'Amour, disent-ils, qui est en nous, nous fait croire que vous estes veritables, parce que l'Amant doit croire toutes les vertus en la personne aymee. Et, Thomantes, si vous nous croyez veritables, pourquoy ne tenez-vous pour assureé que ien'ayme point Filinte, ny Dorisee Androgene, puis que si souuent nous le vous

auons dit: Quoy! vn miroir sur lequel par mesgarde on aura ietté l'œil, ou vne faueur qui vous sera faite, & que pour la tenir cachée, à conte d'vn autre, vous feront perdre ceste creance que nous sommes veritables, & ne voyez pas que quand vous nous appelez menteuses, ceste injure vous dément, & vous conuainc par vos mesmes paroles: Car si l'on doit croire en la personne aymee toute vertu, & que la verité en soit vne, n'est-il pas vray qu'avec ceste reproche vous dites en mesme temps que vous ne nous aimez point.

Mais tous ces poincts seroient ennuyeux, si ie voulois les rapporter par le menu, pour monstrier leurs contradictions. Il suffira que briefuement ie responde à ceux qui semblent auoir plus de force. Il faut, disent-ils, que si nous ne vous auons point ay-mees par le passé, maintenant que vous nous nommez inconstans vous vueillez dire que nous vous ay-mons. Si nous parlions d'Amour,

ô Bergers, vous auriez, peut-estre, quelque raison; mais sans seulement tourner nostre pensee sur l'Amour, ou sur la hayne, nous vous appellons inconstans, c'est à dire que vous auez changé de viure, & en cela vostre inconstance y est toute indubitable: & ce que nous vous reprochons vous ne le desaduouërez pas deuant toute ceste assemblee, de sorte que nous ne sommes pas obligees à la preuue d'une chose qui n'est point mise en doute, & il ne faut excuser ce changement sur la mauuaise raison alleguee, qu'ayant eu des actions routes de feu: & voyans que nous ne croyons point d'Amour en vous, vous auez recouru aux glaçons: Car outre que ceste raison est faite pour rire, encore ne la faut-il point alleguer, puisque vous sçauiez bien en vostre ame que tous ces feux dont vous parlez, sont imaginaires, & seulement pour ageancer vostre discours, & qu'il ne faut point trouuer estrange, si quant vous auez seule-

ment fait semblant de nous aymer, nous ne l'auons pas voulu croire. Ny si tant de veritables tesmoignages de vostre peu de bonne volonte nous ont persuadé la verité. Mais en pouuions-nous douter, outre les froideurs & les glaçons qui estoient en vous, & outre la recherche que vous faisiez d'autres deuant nos yeux. N'est-il pas vray que la voix du peuple c'est la voix de Dieu? Et ne dis-tu pas, Thomantes, que chacun le disoit, voulois-tu que nous démentissions nos yeux & nos oreilles, pour croire le contraire de ce que vos actions nous tesmoignoient? Nous n'auons, dis-tu, iamais rien recherché avec plus d'ambition que de leur persuader le contraire. Ah! nostre tres-iuste Iuge, qu'à ce coup ce Berger a bien confessé la verité sans torture: mais y en a-t'il vne plus grande que la propre conscience? Il est vray, Berger, ie l'aduouë avec toy, il n'y a rien que vous ayez plus recherché que de nous persuader que vous nous ayez: mais

persuader seulement, & non pas
aymer. O qu'il y a long-temps que
nous auons recogneu ceste ambition
en vous, & si encores ce n'a pas esté
assez à temps, tant y a que nous-nous
consolons, qu'il vaut mieux tard que
iamais.

Mais la belle excuse pour couvrir
leur changement ! Si nos actions, di-
sent-ils, sont différentes de ce qu'el-
les souloient estre, ce sont nos affaires
qui nous diuertissent. Doncques,
Thaumantes, si autrefois tu demeu-
rois aupres de moy, c'estoit pour ne
sçauoir où employer le tēps ailleurs.
O la grande obligation que iet'en ay !
ne t'en dois-je pas vne grande recom-
pense ? Mais, ô nostre Iuge, voyez vn
peu ces peres de familles, qui ont la
charge de toute leur maison sur les
espaules : comment de leur maison ?
mais de toute nostre communauté,
ou plustost de toute la republique
des Gaules. O Dieux ! qu'ils sont af-
ferez, & que c'est faire vne grande
offence contre le bien public de les

distraire, ou leur faire perdre seulement vn moment de temps. Orsus, peres de familles sans auoir enfans, orsus, directeurs du peuple, sans auoir affaire, nous vous l'accordons, que vous ne pouuez plus employer en ces petites recherches que vous dites le temps qui vous est si cher, & si vtile au public: Mais pourquoy n'y employez-vous pas celuy que vous perdez en ces particulieres conuersations, que vous dites auoir de certaines personnes? Quoy donc! quand vous ne sçaurez que faire vous serez auprès de nous, & se feront des heures auxquelles toute autre pratique vous sera defenduë. Je suis bien d'aduis, si cela est, que vous n'y veniez point du tout? Et vous deuez croire que l'Amour ne se doit iamais faire par acquit, c'est vn de ces mestiers qui veulent la personne toute entiere. Si vous estes si affairez, meslez-vous de vos affaires, & laissez l'Amour en repos: car ce Dieu est si

grand, que c'est luy faire outrage que de luy donner le temps qui vous reste apres auoir seruy les autres Dieux. Il veut auoir les primices de toutes choses, & s'il en reste il veut bien que l'on en sacrifie aux autres: mais apres qu'il en aura pris ce qui luy aura pleu, c'est aux autres ausquels il faut donner son refus. Et c'est bien sur ce discours qu'il faut que tu sçaches, Thomantes, qu'il est vray que pour tout autre, chaque aage a ses propres actions, mais non pas pour l'Amour: car dans les vergers d'Amour, l'on void, si tu ne le sçais, tous les arbres porter en mesme temps & la fleur, & le fruit. Ne vois-tu pas qu'Amour rend les ieunes aussi sages que les vieux, & les vieux aussi folastres que les ieunes, c'est pour te faire voir qu'en luy il n'y a point de distinction d'aage, mais que tout aage est vn mesme aage? Et n'as-tu iamais pris garde que les plus tendres fleurs d'Amour sont des fruits tres-fauoureux: Car les esperances, que sont-ce autre cho-

se que les fleurs ? Mais ces esperances ne surpassent-elles pas tous les contentemens que, hors d'Amour, vne ame puisse auoir ? O Thomantes, ignorant d'Amour, ne dis plus vne si grande absurdité, qu'il faut quand Amour est aduancé en aage qu'il apporte des fruiçts, & non pas des fleurs s'il ne veut contreuenir aux loix de la Nature: Ses fleurs sont des fruiçts, & ses fruiçts sont des fleurs, parce que tousiours les contentemens dans les esperances sont presens, & dans les contentemens se renouellent tousiours les esperances. Et c'est pourquoy quelques-vns ont donné l'Oranger pour simbole à l'Amour, parce qu'il porte & le fruiçt & la fleur ensemble.

Vous voyez, nostre iuste Iuge, combien ces Amants pretendus sçauent peu que c'est qu'Amour, & qu'avec raison ils vous demandent que vous leur fassiez entendre que c'est que la Constance: car la cognoissant aussi peu que l'Amour, il ne se

faut pas estonner s'ils l'offencent & l'outragent griefuement: Et toute-fois tout ignorants qu'ils en sont, ils maintiennent qu'ils ont obserué les loix de la Constance. Si cela est, n'est-il pas vray qu'ils sont constants par hazard, & non pas de resolution & de dessein? Mais s'ils estoient appellez deuant le Trône rigoureux de cet Amour, & qu'on leur demandast qui leur a donné la permission de se dire Amants, & de s'attribuer vn tiltre si honorable, puis qu'ils ne sçauent pas mesmes les moindres deuoirs de celuy qui veut aymer, que pourroient-ils attendre autre chose qu'un tres-rigoureux chastiment, d'auoir vsurpé vn nom qui leur est si peu conuenable? Ah! que si l'Amour estoit vn mestier juré, il faudroit bien qu'ils y fissent vn tres-long apprentissage, pour estre receus parmy les Amants.

Et parce que c'est l'ordina-

re que ceux qui sont atteints de quelque vice voudroient que chacun en fust de mesme taché, afin que l'on ne leur pût rien reprocher, ils proposent quatre doubts, nous voulans, par la premiere, taxer de leur mesme erreur: par la seconde, excuser leur faute: & par les deux dernieres, s'instruire à ce qu'ils sçauent si peu. Nous ferions la responce telle qu'ils meritent, si ce n'estoit que c'est à vous, nostre Iuge, à qui ils la demandent, & de laquelle nous vous supplions les vouloir gratifier: Non pas sous esperance qu'à l'aduenir ils s'amendent, mais seulement pour faire voir à chacun de combien ils se sont fouruoyez du droict sentier: & avec quelle seuerité nous auons tousiours obserué les loix qu'ils demandent maintenant d'apprendre; maintenant, dis-je, qu'ils deuroient estre capables de les enseigner à tous ceux qui les voudroient apprendre, si veritablement

ils eussent eu autrefois quelque esprit d'Amour.

Et d'autant qu'ils font vn grand fondement contre nous sur les lettres que nous leur auons escrites. Nous vous supplions, ô nostre Iuge, de leur commander de les faire vdir, afin que vous puissiez cognoistre que quand nous leur auons mandé quelque chose sur le sujet qu'ils disent, ç'a seulement esté en façon de nouvelles qui courent, & non pas qu'on assure pour veritables. Quoy donc! tout qui se dit, & qui vole par la bouche des hommes, doit estre tenuë pour chose assuree? O Thomantes, si cela estoit receuable, combien te ferois-je voir de lettres qui m'ont esté escrites durant ton sejour parmy les Gallogigures, de tes nouvelles affections; mais si i'en ay rien creu, & si seulement ie ne t'en ay iamais faict semblant, ne t'ay-je pas enseigné qu'à mon exemple tu en deuois faire de mesme? Et si, comme tu viens de dire, on doit croire toute vertu en la
personne

personne aimée? Puis-je penser que ie sois aimée de toy puis que tu me reproches la legereté & l'inconstance, vice d'autant plus honteux à vne fille, que son contraire est la qualité la plus requise en nous.

Or nostre tres-iuste iuge vous auez ouy les requestes que ces deux Bergers vous font, nous y adioustons encore nostre supplication, à fin que l'on ne die plus que sur les riués de Lignon il y ait des Bergers tant ignorants d'Amour que ceux cy, ou que pour le moins il leur soit defendu de se plus vsurper tant induëment l'honorable nom d'Amant qu'ils veulent porter, & duquel ils sont tant indignes. Mais pour nous, nostre voyage seroit icy grandement inutile, si nous n'en retirions que les declarations qu'ils desirent: c'est pourquoy nous demandons en vertu du pouuoir que l'Oracle vous a donné, & pour chastiment des fautes qu'ils ont commises contre nous en feignant d'aimer, sans aimer, vous leur defendiez de iamais se souuenir de Dorisee, ny

de Delphire, & que se contentants d'auoir si longuement abusé de nostre patience, desormais ils s'adressent ailleurs, pour plus heureusement pratiquer les enseignemens que vous leur donnerez, si toutesfois, ce que ie ne croy pas, ils prennent iamais enuie de les obseruer.

Delphire, dit ainsi, & avec vne honneste rougeur apres auoir salué son iuge & le reste de l'assemblée, se remit en sa place, pour attendre l'ordonnance de Diane. L'on ouit lors vn murmure vniuersel parmy ceux qui l'auoient ouie, les vns approuuant & les autres desapprouuant ses raisons: mais toutes en general admirant son bel esprit, & la modestie avec laquelle elle auoit parlé: Et parce que Diane ne pensoit pas qu'il y eust personne qui eust rien à dire d'auantage, elle vouloit commencer à demander particulièrement l'opinion des Bergers & des Bergeres, desquels elle vouloit auoir l'aduis lors que Filinte, & Androgene se leuerent qui la supplierent de les vouloir

ouir auant que de prononcer son iugement : parce qu'ils n'estoient pas les moins interressez en toute cette affaire. Diane alors se remettant en son lieu commanda à Filinte de parler pour tous deux, & quand le bruit fut cessé pour luy obeïr, il commença de cette sorte.

H A R A N G V E

de Filinte.

SI ceux qui aiment bien, sçauent peu dire de leur affection, comme cette belle Bergere vient d'asseurer, vous ne trouuerez point estrange, ô nostre Iuge ! que suiuant cette reigle generale, Filinte sçache peu parler de l'Amour qu'il porte à Delphire, ny Androgene à Dorisee, puis que leur passion est si recogneuë, qu'elle n'est point mise en doute, de personne qui y ait quelque interest. Vous ne le trouuerez point estrange, dis-ie, ny lors que vous

viẽdrez à pronõcer vostre iugemẽt, le defaut de mes paroles, ne fera point cause qu'il soit moins à nostre aduantage, puis que par la bouche mesme de nos parties, vous apprenez que Delphire & Dorisee ont esté aimees de nous, avec tant d'affection & de fidelité qu'elles n'y ont iamais pũ trouuer manquement que celuy qui procedoit de les trop aimer. Quant à moy i'ay commencé d'aimer Delphire auant que Thomantes eust presque des yeux pour la regarder, & Androgene à seruy Dorisee, lors qu'Asphale monstroït par son inconstance de se lasser d'vn si glorieux seruice. Cette premiere affection que i'ay euë auant tout autre pour cette belle Bergere, merite que comme fils aisné ie sois le premier partagé. Et cette derniere d'Androgene, que comme suruiuant & digne successeur il herite du bien qu'il recherche. Ce n'est pas que pour auoir esté le premier ie n'aye tousiours continué & ne continuë encore, ny qu'Androgene, pour auoir esté le dernier n'ait commencé son seruice de

bonne heure , mais c'est que l'un & l'autre a tousiours vescu avec vn respect & vne obseruation si grande envers ces belles Bergeres , que nous auons patiemment souffert les faueurs qu'à nos yeux elles ont faittes à ces deux volages & inconstans. I'aduoë que le despit m'a quelquesfois fait conceuoir des impressions de colere , & pour dire ainsi , m'a fait mutiner , contre les induës rigueurs que cette belle me faisoit souffrir : mais qu'elle die elle-mesme , si en la plus grande furie de mon mal , i'ay pour cela jamais fait action qui ne fust toute bruslante d'Amour : car ne parler point à elle de quelque temps , & soudain quelle tournoit les yeux sur moy reuoler encore plus promptement à mon deuoir , qu'est-ce que cela signifie , sinon que mon affection estoit encore plus forte que sa rigueur ? Et Androgene voyant la preference que Dorisee faisoit d'Asphale à luy n'a laissé de continuer avec tant de discretion & de fidelité. N'a-t'il pas rendu preuue que rien ne le

pouuoit diuertir de cét Amour & de ce fidelle seruice. L'on dit que la goutte d'eau par succession de temps caue le marbre le plus dur, & vn seruice si longuement continué, se froiffera-t'il inutilement sur le marbre insensible de leur cœur. Doncques nous serons les seuls qui seruirons sans recompense & qui semerons la terre sans esperance de moissons? Doncques pour nous seuls Amour sera ingrat, & pour nous seuls auare enuers ceux qui la seruiront fidellement? Nostre Iuge, considerez quelle apparence de raison, où qu'elle iustice au regne de ce Dieu se pourroit trouuer, si vne si grande iniustice nous estoit faite? Nous nous sommes quelquesfois consolez Androgene & moy, lors que sans raison nous auõs veu ces deux volages obtenir des recõpenses au lieu des chastiments qu'ils deuoient iustement attēdre, avec cette opinion qu'il faut cõbattre auant que de vaincre, & suer long-tēps sous la peine & le traual, auant que de triompher. Mais il faut aduoüer que maintenant deux cho-

ses nous estonnent: l'vne de veoir ces deux inconstants triõpherauant que d'auoir trauaillé, & l'autre que nous ne pouuions vaincre la rigueur de ces cruelles apres auoir tant & si longuement combattu. Et si rien de tout cela ne nous met en si grande admiratiõ que la pretention pour ne dire outre-cuidance avec laquelle Thomãtes & Asphale osent esperer, voire demander, comme chose qui leur soit deuë d'estre aymez de ces deux belles filles, puis que si iamais Amour a eu le courage de vãger les outrages qui luy sõt faits: c'est contr'eux qu'il doit lacher les traicts de sa iustice, pour les rendre exemplaires à tous ceux qui abusent du nom d'Amant. Je m'estonne Thomãtes qu'apres auoir receu tant de graces de Delphire, desquelles la moindre pouuoit fixer vn cœur tout de Mercure: toutesfois comme si ce n'auoit point esté à toy à qui elles eussët esté faites. Te voila sur les mesfiances, sur les reproches, & sur la retraitte? Je ne sçay que dire, Asphale, qu'à ton depart tu t'en ailles

sans estre aimé, & qu'à ton retour tu te trouues possesseur des bonnes graces de Dorisee, & que pour la rencontre des yeux d'elle & d'Androgene dans vn miroir tu ne te souuiennes plus de tant de faueurs, & qu'en perdant la memoire tu perdes aussi & l'amour & le ressentiment que tu dois auoir de tant de graces receuës, & qui ne pouoient estre meritees, ny par toy, ny par personne du monde. Mais ce que i'ay trouué le plus estrange, c'est que tous deux ayants fait ces fautes si remarquables, fautes en Amour irremissibles, vous ayez toutesfois la hardiesse, il faudroit dire l'effronterie, de reuenir vers ces belles, & au lieu de leur demander des chastiments & des supplices, pretendre & demander les mesmes faueurs & les mesmes graces que vous auez si ingratement desdaignees. Ie demeure veritablement rauy de vous veoir disputer l'vn contre l'autre à qui a tort : ie demeure encore plus estonné que vous ayez la hardiesse d'enquerir l'Oracle, & de

veoir l'assurance avec laquelle vous vous presentez deuant vn Iuge pour luy demander iustice. Car si cette iustice vous est faite, que pouuez-vous attendre de plus aduantageux que d'estre bannis du regne d'Amour, où plustost condamnez à tous les supplices que des ingrats & mes-cognoissants ont iamais meritez. Les voila, ô nostre iuge ces fidelles Amants, qui apres auoir esté comblez de faueurs & de graces, non seulement se sont ingratement separez du seruiçe qu'ils deuoient continuer iusques au cercueil: mais ont mesprisé celles qu'ils deuoient adorer, mais de plus, se sont mis sur les outrages & sur la medifance. Quoy! Thomantes, tu as bien eu la hardiessè de dire à Delphire,

*La voicy, la volage,
Qui s'en reuient vers moy;
Mais ie gage,*

526 *La cinquieme Partie*
Que c'est avec dessein de rompre encor
sa foy.

Et tu penses que cette mesme Del-
phire ait le courage de reuenir enco-
res vne fois vers toy, pour s'ouir faire
vne plus cruelle reproche si tu la
peux inuenter: Et toy Asphale tu as
bien osé dire à Dorisee,

Vne inconstance estrange
Fit qu'elle me quitta:
En eschange
Ce qui me la redonne, est ce qui me
l'osta.

Et tu oses croire que cette belle fil-
le puisse supporter de te reuoir auprès
d'elle sans rougir de ta honte? Dieux
bons! en quel siecle sommes nous ve-
nus, puis que ceux qui faillent, & qui
outragent l'innocence non seulement
n'en apprehendent pas les chastie-
ments: mais en pretendent des loyers

& des recompenses. Laissez, laissez, infidelles Amants à Androgene & à Filinte à demander les recompenses & les loyers, si toutesfois celuy qui fait ce à quoy il est obligé, merite des loyers & des recompenses: car veritablement ce sont eux qui dans le regne d'Amour ont tousiours seruy affectionné mēt, & perseueré constamment sans iamais démentir l'honorable nom qu'ils ont pris dès le commencement? Reprochez-nous qu'elle faute nous auons faite durant tout le cours de cette affection, & si vous pouuez trouuer en nous vne tache, nous confessons que nous deuons estre chastiez comme vous, quoy que vos erreurs & ingrattitudes soient sans nombre. Je sçay que vous m'opposerez, comme i'ay dit quelques effects du despit: mais si ie n'eusse bien aimé: pourquoy me fusse-ie depité, ou pour mieux dire qu'elle patience ne se fust rompuë aux efforts que i'ay supportez. Aimer avec tant d'affection que mon cœur aime, & non seulement ne voir aucune

apparence de bonne volonté en Delphire , mais de cognoistre quelle preferoit à ma parfaite Amour , les feintes dissimulations d'un Thoman-tes : Qu'elle luy mettoit en conte les faueurs & les desfaueurs qu'elle me faisoit, & bref la sçauoir si indignemēt trompee , pouuois-ie moins que me despiter , sinon contre elle , au moins cōtre l'Astre qui dominoit au iour de ma naissance : Car contre elle , iamais despit , iamais colere ne m'est entree dans l'ame. Tousiours l'Amour, tousiours l'affection , & tousiours le respect y ont eu la place qu'ils ont deu y auoir. Je ne veux point de Iuge estranger comme toy , ie la demande elle seule pour tesmoing & pour iuge, à fin qu'elle en die ce qu'elle en sçait, & en iuge comme il luy plaira. Car ny de son tesmoignage , ny de son iugement ie n'appelleray ny ne reclameray iamais , pourueu qu'elle me laisse libre la permission de l'aimer, de la seruir & de l'adorer. Bien faisons-nous vne protestation icy, Androgene & moy deuant toute cette

troupe , que si Thomantes & Asphalene font chastiez des ingratitudez & des infidelitez desquelles ils sont attaints & conuaincus , & si au contraire Filinte & Androgene , ne reçoient le loyer & la recompence de leur affection & fidelité. Il ne faut plus que desormais dans le regne d'Amour on espere qu'aucun outrage , ny aucune iniure soit punie ny chastiee , ny qu'aucun bien-fait soit reconnu ny recompensé , puis que ces Bergers ayants passé les limites de toutes les plus grandes offences , auront esté laissez sans peine & sans chastiment , & nous sans loyer & recompense.

Lorsque Filinte eut parlé & qu'il se fut remis en son lieu , Asphale & Dorisee voulurent reprendre la parole pour luy respondre : mais Diane fit signe de la main que chacun se remit en sa place , & que l'assemblee estoit assez informee de tout ce que les parties pourroient dire , & se leuant , elle tira à part Alexis , Astree , Philis & Syluandre , & leur deman-

dant leur aduis sur le different de ces Bergers & de ces Bergeres. Apres auoir long temps discouru ensemble, en fin se remettant en sa place, elle prononça vn tel iugement.

*IUGEMENT
de Diane.*

L'AMOUR, comme tout ce qui est en l'Vniuers se conserue & se perfectionne, par le mouuement & par la contrarieté, & d'autant que ce mouuement, ne se peut faire aux choses qui d'elles-mesmes sont fermes & stables, sans quelque Agent extérieur, le mouuement & l'agitation qui peuuent conseruer, & perfectionner l'Amour qui de soy-mesme est ferme & stable, ayant à venir d'vn moteur estrange, ne peuuent auoir leur naissance que de la ialousie, fille à la verité d'Amour, mais naturelle, & non pas légitime, &

toutesfois presque sa compagne inseparable. Aussi voyons-nous que c'est de cette ialousie que ces petits diuorces & ces petites dissentions naissent que les plus sages ont tousiours dit estre des renouvellements d'une plus grande Amour. Il faut toutesfois entendre que cette ialousie en doit bien estre la mere, mais non pas long-temps la nourrice, car si elle continuë de leur donner longuement le laiët, au lieu de petites dissentions & de petits diuorces, on les veoid changer en de grandes desvnions, & de dange-reuses haines qui traissent tousiours en fin la mort indubitable de l' Amour. Or en ce differend esmeu pardeuant nous, entre Delphire & Dorisee d'une-part, Thoman-tes & Asphale d'autre, & Filinte & Androgene d'autre, l'on veoid ces diuerses sortes de dissentions & de diuorces. Car entre Filinte & Delphire l'on ne remarque, que ces petites & veritablement amoureuses

dissentions desquelles Amour prend, de si douces, & de si agreables forces, & accroissement. Entre Thomanthes & Asphale enuers Delphire Dorisee, ne se voyent que ces desvnions & dissentions trop longuement nourries par vne opiniaistre ialousie desquelles en fin si leur Amour n'est morte, elle a esté pour le moins en l'agonie de la mort. Et au contraire que veoid-on en Androgene, qu'une patiente tolerance qui pouoit'estre soupçonnée de peu d'Amour, sans la perseuerance avec laquelle il a continué & continuë encore d'aimer. Toutes ces choses longuement debattuës & meurement considerees par nous à qui la charge en a esté commise par la voix de l'Oracle. Nous declarons que Thomanthes, & Asphale sont atteints & conuaincus d'auoir erré contre les loix d'Amour, & contre ce qu'ils doiuent au nom d'Amant, en laissant si longuement nourrir ces dissentions par leur ialousie inconsideree, Que Filinte & Androgene au contraire,

contraire, ont montré en toutes leurs actions vne exacte obseruance de tous les devoirs de veritables Amants. Et d'autant que l'impunité des crimes; & les bonnes actions non recogneuës, sont cause de la ruyne de tous Estats & de toutes Republiques: Nous ordonnons, en vertu du pouuoir à nous donné, Que tous les seruices que iusques à ce iour Thomantes & Asphale ont rendus en qualité d'Amants & de seruiteurs, à Delphire & à Dorisee: & que toutes les peines & les inquietudes qu'ils ont souffertes en les aymans & en les recherchans, seront comme non aduenuës, & mises toutes à neant, sans que pour ces choses ils puissent pretendre à l'aduenir aucune recognoissance, ny gratification. Et, au contraire, nous ordonnons, Que les seruices que Filinte & Androgene ont rendus à Delphire & à Dorisee, toutes les peines, les patiences, impatiences & inquietudes qu'ils ont

souffertes en les aymans & en les recherchans, demeureront en leur force & valeur, & leur seruiront à l'aduenir enuers elles, comme de raison. Et neantmoins, d'autant que la repentance appelle presque par force le pardon; Nous ordonnons que si Thomantes & Asphale, se repentant de leur faute; veulent de nouveau aymer & seruir Delphire & Dorisee, elles seront obligees de les recevoir comme Amants & seruiteurs nouveaux, qui commenceront à meriter quelque chose enuers elles dès le iour qu'ils commenceront à les seruir. Et passant outre: Et en suite de la supplication à nous faite par lesdits Thomantes & Asphale, touchant leurs quatre demandes: Nous disons à la premiere, Que sans offencer la Constance, la Bergere peut souffrir; mais non pas rechercher, ny desirer d'estre serui de plusieurs.

A la seconde, Que ceste pluralité de seruiteurs, non recherchez,

ny desirez, mais soufferts, ne peut licencier l'Amant à la pluralité de Dames, si ce n'est, ce qui n'est pas croyable, qu'elles fussent aussi souffertes, & non desirees ny recherchees.

A la troisième, Que non seulement l'Amante, mais l'Amant aussi doivent viure parmy tous, mais à vn seul : imitant en cela le beau fruit sur l'arbre, qui se laisse voir & admirer de chacun, mais gouster d'une seule bouche.

Et la dernière, Que celuy outre-passe les limites de la Constance, qui fait chose dont il s'offenceroit si la personne aymee en faisoit autant.

Et afin qu'à l'aduenir il ne se voye plus sur les bords de la riuere de Lignon vne si crasse & honteuse ignorance parmy les Bergers, Nous voulons & ordonnons, que les susdites demandes, & resolutions seront ecrites par Syluandre au bas des tables des loix d'Amour, avec l'aduis

536 *La cinquiesme Partie*

& opinion de tous ceux qui voudront s'y souscrire, afin qu'elles se voyent à iamais dans le Temple de la Deesse Astree.

Fin du troisieme Liure.



LA CINQVIESME PARTIE

D E

L'ASTREE

DE MESSIRE

HONORE' D'VRFE'.

LIVRE QVATRIESME.

DE PUIS que Leonide estoit reuenü auprès de Galatee, il ne s'estoit passée, au iour, ny presque à la nuict, heure, en laquelle la Nymphé, pour faire voir qu'elle n'auoit plus rien sur le cœur contre ceste fille, ne l'eust en-

L iij

retenuë de tout ce quiluy estoit arriué en son absence, & n'eust pris plaisir d'apprendre à son tour la vie que depuis son depart Leonide auoit mennee. Apres auoir plusieurs fois parlé de l'impieté & de la perfidie de Polemas, des artifices du faux Druyde Climante, de la mort du braue Climadant, & des grandes qualitez de Lindamor: Galatee ne pouuant oublier Celadon, ny donner à Lindamor l'entiere affection qu'elle auoit promise à Leonide de neluy plus refuser, aussi tost qu'il seroit de retour, fut bien ayse de sçauoir des nouvelles de ce Berger, sans estre soupçonnée de le desirer. C'est pourquoy, afin d'en faire venir le discours comme de soy-mesme, elle dit à Leonide. Encore faut-il que vous me contiez quelque chose de vos belles Bergeres de Lignon, & quelle a esté leur façon de viure depuis que vous auez esté avec elles? Madame, respondit Leonide, que vous plaist-il que ie vous en die, sinon que ce sont bien les plus belles,

les plus discrettes, & les plus aymables filles que ie vis iamais: Et croyez-moy que leur conuersation est telle, que qui s'ennuyera de viure en leur compagnie, sera fans doute de bien mauuaise humeur. Figurez-vous, Madame, que cet aage d'or que l'on nous depeint, pour nous faire enuier le bon-heur des premiers hommes, ne sçauroit auoir eu tant de douceurs, ny tant de contentemens que la vie qu'elles font. Vrayement, Leonide, adjousta la Nymphé, vous en parlez de façon que presque vous me feriez prendre l'enuie de deuenir Bergere. Madame, reprit Leonide, ie ne doute point que si vne fois vous auiez gousté le repos dont elles iouissent, vous ne vous en separeriez pas aysément. Et toutefois, continua Galatee, encore se trouue-t'il parmy elles des soins & des inquietudes: Car n'est-il pas vray que quand elles perdirent Celadon, elles en ressentirent du desplaisir? Il est impossible, repliqua Leonide, qu'estant au monde

elles ne soient sujettes aux accidents qui passent avec le temps : mais ie les appelle heureuses & exemptes d'inquietudes, quand ie considere nos peines, & les leurs : les leurs, dis-je, qui au prix des nostres semblent estre temperees de telle sorte, qu'on diroit que les Dieux leur enuoyent plustost pour leur enseigner qu'elles sont mortelles, que pour les rendre miserables. Ie ne sçay, reprit Galatee, comme vous estimez leurs afflictions si legeres. Si me semble-t'il d'auoir ouy dire, que non seulement Astree, mais tous ceux du hameau, ont porté vn tres-grand dueil de la perte de ce Berger. Il faudroit, respondit Leonide, que ces personnes là fussent insensibles, & non pas humaines, si la perte d'vn Berger si accompli, comme estoit Celadon, ne les auoit point touchees. Ie m'asseure, reprit alors assez finement Galatee, que si la perte leur en a esté ennuyeuse, le recouurement leur en a esté d'autant plus agreable. Leonide reconneut incon-

vinent le sujet qui faisoit parler ainsi la Nymphé, c'est pourquoy elle respondit fort froidement. C'est sans doute, que ce recouurement duquel vous parlez, leur eust rapporté beaucoup de contentement; car ce Berger estoit grandement aymé de tous ceux qui le cognoissoient. Et comment, dit la Nymphé, Celadon n'est-il pas retourné vers elles? Nullemēt, Madame, dit Leonide avec la mesme froideur, & tant s'en faut, elles n'y pensent presque plus. Et Astreee, reprit Galatee, n'en parle point? Si fait, dit Leonide: mais iamais, si quelqu'autre n'en commence le discours. Et quoy, ne l'ayme-t'elle plus? dit la Nymphé, ou quelqu'autre a-t'il pris sa place? Je croy, respondit Leonide, qu'elle l'aymeroit bien en vain; car l'opinion de chacun est qu'il soit mort. Je vous assure, continua alors Galatee, que ie plains sa perte, si cela est vray: car c'estoit vn des plus accomplis hommes de sa condition. Et il faut que ie vous die la verité, la

tromperie de Climante me donna bien au commencement la volonte de le cherir; mais depuis que ie le veis, ses propres merites m'y conuierent bien dauantage. C'est dommage s'il est mort qu'il ait si peu vescu, & quoy que vous m'en sçachiez dire, ie croiray difficilement, quelque mine qu'en fasse Astree, qu'elle n'en ayt toute sa vie le regret bien profond dans le cœur: Car moy qui n'y suis pas tant obligee, ie ne m'en puis souuenir sans desplaisir. Mais, adjousta-elle, il est tard, retirez-vous, & vous souuenez d'aller demain avec vostre compagnie Syluie, recognoistre si c'est Climante, & non point quelqu'autre abuseur comme luy, qui est aupres de nos jardins de Montbrison: car ceste affaire nous touche vn peu dauantage.

Tels furent les premiers discours de Celadon & de Climante, que Galatee tint à Leonide en particulier, desquels elle demeura assez bien satisfaite, & toutefois il luy sembla de recognoistre que la Nymphe n'estoit

pas si biẽ guerie du mal que Celadon luy auoit fait, qu'elle en faisoit le semblant, & sur ceste op̃ion elle se resolut de ne luy rien descouurir de ce Berger, qui luy en p̃st renouueler le „souuenir: Sçachāt assez qu'vn flam- „beau nouuellemēt esteint se ralume „mesme par la fumee. Et parce qu'elle ne vouloit point manquer au commandemēt qu'elle luy auoit fait, estāt de si grande importance, apres l'auoir dit au grand Druyde, qui luy donna quelques enseignements pour mieux abuser cet abuseur, elle s'accõpagna de Syluie, & le plustost qu'elle p̃t s'y en alla, avec tant de contentement de voir son innocence recognuë, que ce fut presque tout le discours que par les chemins elle eut avec sa compagne.

Lors qu'elles arriuerent sur le lieu, elles furent au commencement en doute que ce fust Climante, car elles y trouuerent toutes choses tellement changees, qu'elles n'y recognoissoient rien de ce qu'elles

y auoient veu autrefois : d'autant qu'au lieu de ce petit Temple fait de Clisse, & couuert de fueillages & de rameaux, elles y en trouuerent vn tout de bois, assez petit toutefois, mais beaucoup plus long que large. L'enclos n'estoit que de clayes, avec plusieurs fenestres faites, à ce qu'il sembloit, expressement, non seulement pour donner iour à l'Autel, qui estoit à l'vn des bouts : mais aussi afin que ceux qui estoient dehors pussent plus aisément voir tout ce qui estoit dedans. Ce changement, à la verité, au commencement les estonna, & toutefois en fin voyans les portes du Temple closes, elles prirent resolution d'y heurter, pour en apprendre des nouvelles assurees. Elles monterent donc huit ou dix escaliers, qui estoient au deuant du Temple, & lors qu'elles furent sur le replin, elles virent par les fenestres qui estoient aux deux costez de la porte, vn Autel à l'autre bout du Temple, & au deuant sur vn petit marchepied, vn homme

qui estoit en oraison, qu'elles ne purent si tost recognoistre, parce qu'il auoit le dos tourné de leur costé. Mais d'autant que ceste machine estoit petite, & que celuy qui estoit en prieres releua sa voix, elles ouyrent qu'il disoit: S'il est ainsi, ô puissante, & redoutable Deité! ie t'en demande vn signe. Et ayant repliqué par trois fois ces mesmes paroles fort haut, elles virent qu'à la derniere fois le feu s'esprit de luy-mesme sur l'Autel, avec la mesme promptitude qu'il souloit faire autrefois, qui donna cognoissance aux deux Nymphes, que c'estoit ce mesme abuseur qu'elles alloient cherchant: Et elles ne se trompoient nullement; car les ayant apperceuës de loin, il s'estoit mis en cet estat, pour mieux se couvrir du manteau de la saincteté. Mais elles feignant de ne recognoistre point son artifice, proferoient entr'elles assez haut des paroles pleines d'admiration, qu'elles faisoient toutefois semblant de vouloir dire bas. Luy

qui les oyoit se resioüissoit grandement en son cœur, croyant qu'elles n'eussent point encore recogneu sa malice: Et pour les mieux abuser par les nouveaux artifices, d'autant que le feu ne s'estoit pas comme l'autrefois aussi tost esteint qu'allumé, mais au contraire s'estoit épris à quelque bois sec, qui estoit sur l'autel arrégé en façon de sacrifice, il feignit de tourner la teste vers elles au bruit qu'elles auoiēt fait, & parce qu'elles luy demanderēt l'entree du Tēple, & de pouuoir parler à luy, il se tourna incontinent vers l'Autel, fit semblant de prendre de l'eau lustrale, & s'en lauer les yeux, & les oreilles, profānees ainsi qu'il feignoit, pour auoir veu ces Nymphes & ouy leur paroles pendant son sacrifice, & r'alumant encores mieux le brasier qui estoit sur l'Autel, en y mettant d'autre bois, & y iettant de la verueine avec quelques feuilles de gūy, & de chesne, lors qu'il creut que le feu auoit pū faire l'effet qu'il desiroit il releua la voix fort haut, & dit: Si tu le

veux, ô grande, & redoutable Deïté,
qu'elles entrent dans ton saint Tem-
ple, ouures-en toy-mesmes les portes,
& leur y donnel'entree. A peine eut-
il proferé ces paroles, que sans que
personne touchast les portes, elles
s'ouurirent d'elles-mesmes, donnant
vn si grand estonnement aux deux
Nymphes, qu'encores qu'elles sceuf-
sent bien que c'estoit vn meschant &
vn abuseur, si est-ce qu'elles ne peu-
rent s'empescher de frayeur, en voyãt
vne telle ouuerture sans que personne
y fust aupres: Et cela fut cause qu'el-
les demeurerent quelque temps en
doute, si elles y deuoient entrer ius-
ques à ce que luy-mesme avec ses
ornements de Druyde, & vn visa-
ge plein de grauité, les en vint con-
uier, puis que c'estoit vne grace par-
ticuliere, que la Deïté qu'il seruoit
en ce lieu, leur vouloit faire. Leo-
nide & sa compagne s'estant r'as-
seurees, & feignant de luy porter vn
grand respect, & de marcher avec
vne grande reuerence dans l'enclos

du Temple, sans estre netoyees, ny par l'eau Lustrale, ny par aucune autre ceremonie, comme elles auoient esté l'autrefois, le suiurent iusques aupres del'Autel, où s'estans mises à genoux, à l'imitation de cet imposteur, elles y demeurèrent iusques à ce qu'il se releua pour leur dire: Leonide, & vous Syluie, la Deité que ie fers en ce lieu, a eu agreable vostre venue en son saint Temple: car m'ayant aduertiy que vous veniez, & m'ayant ordonné de vous y laisser entrer sans vous purifier ny par des parfuns, ny par l'eau Lustrale, i'en suis demeuré estonné, & cela a esté cause que ie luy ay demandé vn signe de ceste volonté extraordinaire, & soudain il a allumé luy-mesme le feu du sacrifice que ie luy auois préparé. Et lors que vous estes arriuees, ne pouuant encores me persuader que vous deussiez y entrer de ceste sorte, ie l'ay supplié qu'il vous ouurist luy-mesme les portes de son Temple, ce qu'il a fait miraculeusement,

fement , comme vous avez veu. Maintenant, dit-il, se tournant contre l'Autel , ô puissante , & redoutable Deïté , si tu as agreable que ces Nymphes soient venuës t'adorer dans ton clos sacré, comme tu en as donné cognoissance par l'ouuerture de tes portes : Donne-nous quelque signe que tu **veux** bien qu'elles y demeurent , & fassent leurs prieres , & supplications . Lors qu'il profera ces paroles , le feu du sacrifice qui brusloit sur l'Autel estoit esteint , si bien que presque en mesme temps les portes , comme miraculeusement se refermerent d'elles mesmes , dont les Nymphes furent encores saisies d'un grand estonnement , s'imaginant que ce qu'il feignoit de faire par la puissance du Ciel , ne se fist au contraire par quelque sortilege , où enchantement : Cela fut cause que toutes effrayees , elles voulurent sortir de ce lieu qu'elles pensoient estre plein de meschants Demons , mais il les retint par le bras toutes deux , leur remonstrant que les portes estans

clofes par la volonté du Dieu, ce feroit l'offencer que de les ouvrir sinon quand il luy plairoit, mais qu'elles luy fiffent entendre le fubiect qui les faisoit venir vers luy, à fin que tous enfemble, ils le puffent prier de le vouloir bien inspirer en ce qu'il auoit à leur répondre. Encores que les Nymphes euffent vne tres-grande peur, si est-ce qu'en partie par force, & en partie de resolution se donnant couragel'vne à l'autre, Leonide, non pas toutesfois fans begayer, luy fit entendre le defir de la Nympe Galathee, le fuppliant si c'estoit fa volonté de l'aller trouuer que ce fust le pluftoft qu'il luy feroit possible, parce qu'elle auoit à luy communiquer vn affaire de telle importance, que le retardement n'en pouuoit estre que dommageable. Climãthe alors avec vn visage feure & plein de grauité, Nous ne sommes pas, dit-il, ô fages Nymphes, comme le reste des hommes, qui peuuent difpofer d'eux memes à leur volonté: car nous qui nous sommes donnez au feruice du Ciel, ne deuons, ny ne pouuons ordonner de

nous que ce qui luy plaist. Mais ie diray bien plus encore, il m'est particulieremēt defendu de sortir des limites qui m'ont esté marquees par cette diuinité sinon avec son expresse permission. C'est pourquoy ie ne puis vous faire responce, que ie n'aye consulté l'Oracle, & si vous reuenez en celieu dans cinq iours vous sçaurez ce qu'il m'aura respondu, & cependāt pour auoir quelque cognoissance de sa future volonté, faisons vn petit sacrifice, offrons luy du Guy sacré, de la verteine, & de la sabine qu'il a tant agreables. A ce mot prenant quelques fucilles de chesne il en fit des chappeaux en façon de guirlāde, qu'il leur mit sur la teste, & r'alumant le feu dessus l'Autel plus grand encore qu'il n'auoit point esté, il y ietta dedans quelques petits brins de ce qu'il auoit dit, & puis se remettant à genoux fit quelques prieres, où fit semblant d'en faire à basse voix, & lors qu'il veid qu'il estoit tēps, ô grande redoutable Deïté, dit-il à haute voix, s'estant releué, & tenant le coing

de l'Autel, si les prieres & supplications de ces Nymphes te sont agreables ouure-leur les portes de tō sainct Temple, afin qu'apres t'auoir adoré, elles se puissent retirer en leurs maisons avec contentement & satisfaction. Les Nymphes oyans ces paroles prirent particulièrement garde aux actions de Climante, pour essayer de recognoistre si à l'ouuerture de ces portes il n'y rapportoit aucun artifice de son costé: mais il leur sembla que miraculeusement elles s'ouurirent d'elles-mesmes, car il ne fit aucune action, ny des mains, ny du reste du corps, qui leur en püst faire soupçonner chose quelconque.

L'ouuerture donc du Temple estant faitte par vn moyen tant extraordinaire, cet imposteur prenant les deux Nymphes par les mains: Allez ames pures & nettes, leur dit-il, & vous vantez que le Ciel vous aime, & que vous luy demanderez peu de chose qu'il vous refuse, & les reconduisant hors de ce lieu, apres quelque petites ceremonies, il ioignit les

mains, leua les yeux au Ciel, & s'en retourna au mesme lieu où à leur arriuee elles l'auoient veu : Et parce qu'elles estoient grandement effrayees de l'opinion de cet enchantement, elles s'en esloignerent le plus promptement qu'elles purent, leur semblant qu'elles auoient tousiours quelque Demon qui les suiuoit. Mais Climante, qui eut opinion, que peut-estre se seroient-elles cachees dans quelque buisson près de là, pour veoir ce qu'il feroit, d'autant que c'est le naturel du trompeur, de penser que l'on le veut tousiours tromper. Il amortit le feu qui estoit sur l'Autel, & y jetta de l'eau dessus pour le rafraischir, & presque aussi-tost les portes se refermerent d'elles-mesmes, ce que les Nymphes, quoy que de loing, purent bien apperceuoir, parce qu'au bruit qu'elles firent en se fermant, ces filles tournerent la teste, & virent quelles estoient closes. La peur qu'elles auoient euë, les fit retourner plus viftement qu'elles n'estoient pas ve-

nues, & lors qu'elles pouuoient parler, ce n'estoit que de la meschanceté de cet homme, qui se seruoit du manteau de pieté avec tant d'impiereté.

Galateen'estoit point encores sortie du liçt, lors que Leonide & Syluiereuindrent, car il estoit encores assez matin : mais quand elles se presenterent deuant elle. Elles auoient encore de frayeur le visage si changé, qu'au commencement Galathee eut peur qu'elles n'eussent fait quelque fascheuse rencontre : mais quand elles luy eurent raconté tout ce qu'elles auoient veu, & ensemble la peur que ces portes s'ouurans, & en se fermans leur auoient faite, elle ne pût s'empescher de rire, de veoir qu'elles trembloient encore en le racontant. Je vous assure, Madame, adiousta Syluie, quand elle vied que la Nymphe se moquoit d'elles, que de mon naturel ie ne suis guere paoureuse : mais i'aduouë que ces portes ne se sont iamais ouuertes, & refermees d'elles-mesmes que de frayeur

les cheueux ne m'en soient heriffiez, & ie croy qu'il y a peu de personnes qui les voyans n'en eustautant ressenty. Mon Dieu, Madame reprenoit Leonide, figurez-vous de veoir maintenant la porte de vostre chambre se fermer, & s'ouurer d'elle-mesme, & confessez la verité si vous n'aurez point de peur, & puis iugez si la nostre a esté sans raison, nous voyant avec cet homme que nous sçauons estre tres-meschant : car c'est sans doute, que cela ne se peut faire que par quelque enchantement. Voyez-vous, respondit la Nymphe, c'est vn homme fin & plein d'artifice, il aura fait ce que vous auez veu, si subtilemēt qu'il vous aura trompé les yeux. Nō, non, Madame reprit Syluie, cela pourroit bien estre pour la premiere & la derniere fois que nous estiōs hors du temple : mais quand nous auons esté dedās auprés de luy, il est impossible, car & ma cōpagne & moy y auons pris garde de si pres qu'il n'apas fait vn clin d'œil que nous n'ayōs remarqué. Tant y a, Madame, cōtinua Leonide,

nous vous asseurons , que c'est bien ce mesme Climante que vous avez veu , & qu'il faut croire , n'estre pas en ce lieu là pour neant : car soit enchantement où non , assurez-vous qu'il n'employeroit pas tant de peine , ny tant d'artifice , si ce n'estoit pour quelque desseing d'importance. Mais en fin , reprit la Nymphé , quant a-t'il promis de venir. Comment Madame , respondit Syluie , promettre de venir ! Il n'est pas personne qui marche sans la trompette des Dieux , il en veut , dit-il , consulter son Oracle , & nous a dit que dans cinq iours si nous l'allons trouuer , il nous dira si le Dieu qu'il sert luy veut permettre de sortir des limites qu'il luy a marquees : mais ie commence desia d'apprehender d'aller vers vn homme , qui à ce que ie crois , a auant d'esprits malins à son commandement , que les autres ont de cheueux à la teste.

Après quelques autres semblables discours que Galathee ne pouuoit ouyr sans rire , elle leur commanda de

ne parler à personne de ce qu'elles estoient allé faire vers luy, sinon à Adamas: qu'elles pouuoient bien raconter à chacun les choses merueilleuses qu'elles y auoient veuës, publiant par tout la saincteté de ce Druide: car il ne peut-estre, disoit la Nymphe, s'il a quelque dessein, qu'il ny ait icy quelqu'un de sa part pour ouyr ce qu'on dit de luy afin de le luy rapporter, & lors qu'il sçaura les admirations que vous en ferez il s'asseurera d'auantage, voyant que ses artifices sont estimees des miracles. Et c'est ce qu'il faut faire pour le dessein que nous auons. Que si nous en venons à bout, comme nous l'esperons, nous pourrons dire, quoy qu'il soit bien rusé, qu'il a treuue des personnes encores plus fines que luy.

Climanthe d'autre costé se resolut de passer le reste du iour en ses fauces deuotions, afin que si quelqu'un de fortune suruenoit, il ne fust pas surpris en quelque action qui pût dementir le tiltre de saint qu'il vouloit contrefaire. En effect il y auoit plus

de deux heures que Leonide & Syluie l'auoient quitté, & cepédant il estoit demeuré au pied de son Autel, faisant la mine, & disant les paroles d'un homme extremement cher aux Dieux, & encor plus touché de leur Amour. Bien que la cōtrainte qu'il se faisoit luy fust presque insupportable, toutes fois iugeant combien il importoit au biē de ses affaires, que Polemas fist les siennes, & par consequent que son hypocrisiene fust pas mesme soupçōnee, il se donnoit volontairemēt cette gehefne, & faisant tousiours quelques exclamations, où quelques prieres sans suiēt, pensoit rendre ses fourbes incognēs. Il sembloit auoir ouy quelqu'un marcher auprès de sō Tēple, c'est pourquoy il rehaussa tout à coup sa voix, & preparant son Autel, & sō feu, si de hazard il en auoir affaire, print la posture d'un homme qui n'est pas tout à fait en extase, mais qui commence d'y entrer. Sa preuoyance luy reüssit, pource qu'en mesme temps, il ouit qu'un homme s'estant arresté sur les premiers de-

grez de la porte de son petit Tēple, parla de cettē sorte. Ce n'est point ma bonne fortune, ô grands Dieux, c'est vostre main mesme qui m'a si biē conduit, & par de si estranges & si fascheux chemins, m'a fait trouuer ce lieu redoutable autāt qu'il est secret, auquel par la bouche d'un hōme qui ne dit rien qui ne vienne de la vostre, vous daignez no⁹ cōmuniquer vos secrets, & nous esclairer des choses, dōt de nous mesme nous ne pouuōs nous desbrouiller. Le langage de celuy qui auoit parlē, faisant cognoistre à Clymanthe qu'il n'estoit pas de Forests, l'obligea pour mieux iouēr son persōnage de luy respondre ainsi du lieu où il estoit. **Q**ui que tu sois estranger, que la toute puissāce du Dieu que i'adore ameine icy pour cognoistre l'esclat & la Maïesté de son estre, sous l'humilité d'une chetive creature, retire-toy, & par le tesmoignage de ta consciēce, sçache s'il t'est permis d'approcher du seiour de la diuinité. Les Dieux sōt la pureté mesme: cōme riē de sainct n'ē approche sās augmētatiō

de graces, ainsi rien de souillé ne se presente deuant eux sans le chastiment de son outrecuidance. Les hommes n'appellent assassins que ceux qui en ont tué d'autres: mais les Dieux estiment ceux là tels qui en ont eue la volonté seulement, l'apparence ne trompe point leurs yeux cōme les nostres. Ils cognoissent ô ! estranger non seulement ce que tu desires d'eux, mais en quel estat tu viens leur faire tes prieres. Scache qu'icy tout est sacré, & que si tu n'es sans crime tu prophanes ce Temple, autant de fois que tu le regardes: & qu'au lieu d'auoir trouué le port, tu n'as fait tant de chemin que pour prendre biẽ de la peine à te faire faire naufrage. Cet estrāger qui auoit l'esprit excellent, & d'autant plus excellent qu'il l'auoit dans les sentimens de la religion, ne fut pas seulement estonné des menaces de Climante, mais rauy d'entendre par son discours qu'il ne s'ẽbloit pas tout à fait ignorant de ses fortunes. Il sortit donc du lieu où il estoit, & s'arrestant sur l'herbe, qui pour n'estre pas

fort proche des degrez du Temple, il n'estima point sacree, réprint ainsi la parole. Sainct personnage qui de la terre où tu es t'esleues quât il te plaist dans les Cieux. Je n'ay garde de me fier à mon innocéce. Ma presomptiõ seroit le plus grand de tous les crimes, & par elle seule ie pōuroy perdre toute la pureté que la meilleure vie du monde m'auroit pû conseruer. Je cognoy les Dieux, & sçay comme viuent les hommes. Nostre mal-heureuse condition n'est pas de ces riuieres que toute l'amertume de la mer ne peut corrompre : elle est de ces fontaines qui corrompent les choses incorruptibles, qui salent les douces & tuent les viuantes. Climante qui estoit fort ennuyé de sa criminelle deuotion, fut bien aise d'auoir trouué vn diuertissement pour acheuer le iour : c'est pourquoy il luy cria tant qu'il pût : estrange ton humilité te iustifie, approche & prie avec moy le grand Tautates qu'il t'ouure luy-mesme les portes de son Tēple, où par le refus qu'il t'en fera

refous-toy à ne pas importuner d'auantage, ny luy, ny ses ministres. Ie vay joindre mes prieres aux tiennes. A ce mot le fourbe alluma du feu sur l'Autel, & marmotant des paroles ridicules que l'estranger prenoit pour autant de mots misterieux, cria par trois fois Tautates le grand, Hesus le bon, Bellenus l'illuminant, Taramis Tautates, Taramis HESVS, Taramis Bellenus exauce nos requestes. L'estranger curieux regardoit par quelques petites fentes qui estoient aux portes, & voyant Climãthe à genoux deuant son Autel, qui auoit tousiours les mains jointes où employees à ietter des parfums & des herbes dans le feu se figuroit que cét homme estoit encore plus sainct & plus amy des Dieux qu'il n'en auoit l'apparence. Comme il estoit en cette admiration les portes s'ouuirerēt d'elles-mesmes, & s'ouuirerent si promptemēt que l'estranger qui n'attendoit pas ce miracle tomba tout de son long à demy de peur, & à demy d'vn faux pas qu'il fit en se reculant. Climãthe n'ayant

pas fait semblant de veoir cela, luy cō-
manda de perseverer en ses prieres,
se mettre à genoux & rendre graces
aux Dieux de la faueur que visible-
ment il en auoit receuë. L'estranger
que ses artifices renoient hors de foy,
fit punctuellement tout ce qui luy
estoit enioint, & ayant receu commā-
dement du Druide de se leuer & luy
declarer son intention, vint baiser le
bas de la robe de ce trompeur, qui
pour faire l'humble ne luy voulut pas
permettre, & luy dit que ce dont il
auoit à l'entretenir estant de longue
haleine, il n'osoit luy en entamer le
discours qu'il ne sceust de luy, s'il
estoit permis de parler dans le lieu
sainct & venerable où il estoit, des
souilleures, & des folies du monde.
Non, luy dit Climante, cela n'est
point permis, estrange, car tu ne t'es
pas purgé par trois fois dans le ruis-
seau sacré: Demande au grand
Dieu son assistance, & te retire:
Je te suiuray de prés, & s'il plaist
à mon Dieu ie t'enseigneray ce qu'il
veut que tu fasses. L'estranger se

remit à genoux, tandis que Climante entretenoit le feu de son Autel, & apres y auoir esté autant qu'il fut à prier, avec vn respect digne d'un homme qui ne reuoquerien en doute de ce qui a la marque de la diuinité sortit du petit Temple, & ne faisoit que de descendre le degré, quand Climante esteignit tout à coup son feu, & força les portes à se fermer avec beaucoup de bruit. Ces supercheres estans prises par l'estranger pour autât de miracles, il se retira sous quelques arbres, & attendit le faux Druide, qui estant sorty par vne porte desrobée vint l'y trouuer avec vne mine qui estoit trop contente pour n'estre point artificieuse. L'estranger n'y print point garde, pource qu'il ne croyoit pas qu'une semblable impieté pût estre entre les hommes. Et d'ailleurs ce qu'il auoit appris par la bouche mesme des Dieux, à ce qu'il croyoit, de la sainteté de Climante, luy en eust osté la pensée, s'il eust esté assez
peu

peu deuot pour l'auoir. Ils se saluerent l'un l'autre, mais avec bien differentes intentions: l'un faisoit tout par artifice, & ses mains, ses yeux, ses pieds, & sa langue, suiuant le commandement qu'ils en auoient de son ame, faisoient toutes leurs fonctions, ou avec malice, ou pour le moins avec art. L'autre genereux & ciuil, comme il estoit naturellement, luy fit des complimens, & luy rendit des honneurs qui tesmoignoient combien rare estoit la source d'où sortoient des eaux si claires & si pures. Le commencement de leur entretien, fut des offres reciproques de seruiue & d'amitié, la suite fut de l'heureuse rencontre que l'estranger auoit eüe de Clymante, & la fin fut pleine de demandes de part & d'autre. Le dissimulé Drüde, qui n'auoit pas enuie que l'autre cogneust son foible, c'est à dire le peu de communication qu'il auoit avec ceux qui sçauent l'aduenir, le fit resoudre à parler si particulierement de toute sa vie, que

par les plus petites circonstances, il pûst conjecturer à plus près & ce qui estoit de son aduventure; & ce qu'il au-
roit à luy respondre. L'estranger
donc s'estant assis auprès de Cly-
mante; commença de ceste sorte à
luy dire le sujet de son voyage. Deux
Oracles, qui semblent oposés l'vn à
l'autre, mon Pere, me font depuis
vn an errer par toute l'Europe, pour
essayer si par vn troisieme ie pourray
auoir l'explication de leurs differen-
tes responce, & par là cognoistre s'il
faut que i'acheue avec ma vie, l'exces-
sive longueur de mes peines. Ou si la
necessité à qui nos Dieux mesmes se
sont assubiectis, n'a pas encore agrea-
ble que ie gouste le repos, que la
mort ne refuse à personne. Mais ie
croy qu'il vaut mieux que ie suiue vo-
stre conseil, & que reprenant les
choses dès leur source, ie vous fasse
ouyr la vie du monde la plus glorieu-
se & là plus trauesee.

Il n'est pas que vous n'ayez ouy
parler d'vne contree, petite à la

verité, mais si fameuse pour ses richesses, pour les grands hommes qu'elle a produicts, & pour l'estime qu'en ont tousiours faict les Romains & les Parthes, ou les Perses, c'est à dire les seuls maistres du monde, quel'on peut tirer vanité d'en estre. Ceste Prouince faict en quelque sorte partie de la Syrie: mais elle est tellement à soy, & par les deserts, & par les montagnes dont elle est naturellement fortifiée, que son gouuernement, ny ses peuples ne dependent d'Estat, ny de Prince qui viue. La ville capitale s'appelle Palmyre, & le pays Palmirenien, comme si par vne conformité du nom avec l'humeur des habitans vne sagesse plus clairuoyante que celle des hommes, eust voulu que ce mot qui ne signifie autre chose que force & victoire, fut vn aduertissement aux Palmireniens d'estre tousiours vaincœurs, & ne s'abaisser iamais sous aucune puissance quelle qu'elle püst estre. Les conquestes du grand Odenat, auquel

Gallienus, tout Empereur qu'il estoit; fut forcé & par l'interest general de l'Empire, & par les iustes & puissantes raisons de Valerianus & de Lucilius; de donner la moitié du gouvernement du monde, ne sont ignorees de personne: mais sa mort funeste, & qui sera pleuree autant de temps que les Palmireniens auront des yeux & du iugement, les ont precipitez du comble de leur bonne fortune, dans des miseres & des partis, où s'est perdu presque tout le sang de ces anciens Roys d'Egypte, & du grand Odenat. Zenobie ceste incomparable Princeesse, qui l'espee à la main a sc  u vaincre aussi glorieusement les ennemis, qu'avec sa beauté elle estoit accoustumee à vaincre de bonne grace, eust releué nos affaires, si nostre lascheté, plustost que la force d'Aurelian & de ses armees, n'eust mis ceste merueille dans les chaisnes qu'elle a, pour sa reputation, trop long-temps portees à Rome. Je vous dist tout cecy, mon Pere, pource que c'est le commence-

ment de tous les ennuis & de tous les dangers de ceux dont i'ay à vous parler, ont esté trauersez. Apres qu'Aurelian eut deffait nostre nation, non seulement en la personne de Zenobie & de ses enfans, mais aussi en celle d'Achilles, l'vn des plus vaillants hommes de son temps: & que pour se venger de la generosité des Palmireniens, il n'eut épargné ny sexe, ny aage, & eut enseuely les deux tiers des habitans de Palmire sous les ruines de ceste belle ville, il emmena en Italie la pluspart des grands Seigneurs, avec Zenobie & ses enfans, qui courans d'vne honneste moderation l'infamie de leur captiuité, furent assez lasches de viure comme Bourgeois de Rome, apres auoir vescu comme Roys de tout le Leuant. Heremian, fils aîné de Zenobie, n'ayant peu perdre le courage que son pere & sa mere non seulement luy auoient donné avec la vie, mais luy auoient enseigné par leur mort, fit cinq ou six efforts pour sortir d'Italie

& de seruitude. Mais ses desseins ayans tousiours esté descouverts par la trahison de ceux ausquels il s'estoit fié, il ne peut faire autre chose que de nourrir les enfans qu'il auoit eus d'une Dame des meilleures maisons de Rome, en la resolution de vanger leurs peres, & retourner en Palmirène, pour redresser le Trône sur le tombeau de ceux qui l'auoient abattu.

Cependant ceux qui estoient à Rome ayans dignement seruy les successeurs d'Aurelian, obtindrent, sous des pretextes assez specieux, la permission pour les Palmireniens de rebastir leur ville capitale, & les autres qui auoient esté ou abatuës, ou brulées. Carus s'y opposa durant son regne, Diocletian defendit qu'on en mist la deliberation au Conseil: Mais apres sa retraite, Constantius & Galérius en donnerent vne permission si aduantageuse pour nous, qu'en moins de cinq ans Palmyre fut plus belle que iamais elle n'auoit esté.

Ceux qui s'estoient sauuez de la prison des Romains, peu à peu vinrent à fereüinir, & durant trente ou quarante ans ne firent autre chose qu'esperer en la promesse que secrettement leur auoit enuoyee avec son testament, le Prince Heremian. Mais comme si la fortune qui n'estoit pas encore lassée de seruir les Romains, eust osté aux enfans de ce Prince, l'enueie de regner, aussi bien qu'elle leur auoit osté le Royaume, ils aymerent mieux passer leur vie parmy les delices & le repos, & laisser à leurs enfans l'execution des commandemens de leur grand pere, que de prendre les armes pour luy obeir.

Zenobie auoit vn frere qui auoit rendu à son mary tous les seruices qu'il en auoit desirez. Il s'estoit retiré du party des Perfes, & de Chef qu'il estoit des Armeniens, sous le commandement de Sapor, il estoit deuenu Capitaine d'une petite troupe de Palmireniens, pour obliger

Odenat. Apres la mort d'Odenat & de Sapor, Zenobie le sollicita de renoueler les intelligences qu'il auoit en Perse, & faire en sorte par le credit qu'il y auoit qu'ils oubliassent leurs vieilles querelles & se ioignissent ensemble, pour s'opposer à l'ennemy commun. Ptolomee, (ainsi estoit nommé ce grand Capitaine) ne fit point de difficulté de courir fortune de la vie pour secourir sa sœur. Il fut trouuer les Perses, & la ieunesse de leur Roy, qui n'auoit point de ressentiment des injures faites à son pere, ayant esté preuenü de la bonne opinion qu'on luy auoit donnée de Ptolomee, fit tout ce qu'il voulut, & si Zenobie eust peu attendre le secours qu'il luy amenoit, quand elle fut deffaite par Aurelian, les Romains estoient resserrez au delà de la mer Mediterranee, sans esperance de pouuoir iamais repasser en Orient. Depuis ceste mal-heureuse desolation, qui attira apres soy la perte de toute la Syrie, Ptolomee fuiuit les

fortunes d'Atoxerxez, qui auoit succedé à Sapor, &, comme vous auez peu ſçauoir par les Histoires, fut heureux vn temps, & en vn autre fort perſecuté, ſelon que les Miniſtres & les affaires alloient bien ou mal. Il ſe maria à vne Princeſſe Perſienne, nommee Roxanie, qui fut fort long-temps ſans enfans: Cela le mettoit au deſeſpoir, ſe figurant que toſt ou tard les États changeroient de face, & par conſequent qu'vn iour les ſiens pourroient regagner l'eſpee à la main, l'Empire de Syrie, qui luy auoit eſté, & à ſon beau-frere, iuſtement uſurpé. A la fin Roxanie eut vn fils, qui fut nommé Ptolomee comme ſon pere. Il fut ſi bien nourry, & ſi dignement eſleué, que ſon courage ne ſe reſſentit point de ſa fortune, & aspira dès ſon enfance à des choſes auſſi releuees, que ſi ſon pere euſt eſté encore dans le trône. Son pere mourut qu'il auoit vingt-cinq ans, & ſ'eſtant extraordinairement aduancé aux bonnes graces d'Atoxerxez, il

estoit du Conseil, & auoit vn pouuoit absolu en toutes les affaires. Mais tout ayant changé à la mort de ce sage Roy, Sapor son fils prit la place, & n'esloignant ny n'approchant de luy Ptolomee monstra que le goust de son pere n'estoit pas le sien. Les Romains cependant ne demeuroient pas les bras croisez, au contraire gagnant pié à pié ce qu'ils auoient perdu, & ce qu'ils n'auoient iamais eu, mirent la Perse à telle extremité, que Sapor luy-mesme, ny ses armées ne sçauoient où donner de la teste. Ptolomee ne laissa pas de faire tout ce qu'un homme de bien peut faire pour la gloire de la Perse, & pour son pays: Mais ces efforts furent vains, pource que les ministres du jeune Sapor ayans esté gaignez par les Romains, ou le conseillant mal à propos, gasterent tellement l'esprit de ce Prince, qu'ils le rendirent extremement cruel, & extremement desiant. Il croyoit le mal, & ne recognoissoit point le bien, & par vn mescontentement general de tous les Grands, & de la plus part

du peuple, qui ne le souffroit que pour ne point violer l'ordre, il perdit autã de batailles qu'il en donna contre les Romains. Apres tant de mal-heurs, Ptolomee qui ne pouuoit estre aupres de ce Prince sans luy faire voir qu'il le vouloit seruir vtilement, luy remõstra sa mauuaise façon de regner, & luy fit voir que si par la punition de ces perfides & ambitieux ministres, il ne tesmoignoit à ses peuples le desplaisir qu'il auoit des'estre laissé si long-tẽps abuser par des meschans, infalliblement il couroit fortune d'estre enuolopé dans vne grande rebellion. La liberté de ce discours deplut au Roy, & les ennemis de Ptolomee adjoustãt à la hayne du Prince, tout ce qu'ils crurent capable de la rendre immortelle, le firẽt resoudre d'esloigner Ptolomee des affaires, & l'enuoyer au delà de l'Eufrete, dans vne place de nulle importance, dont il le fit Gouverneur, plustost pour le bannir, que pour l'obliger. Ptolomee ne receut pas vn petit desplaisir de voir ruiner les Perſes, par l'ambition de deux ou trois

ministres, qui ne pouuoient bien faire, ny souffrir que les autres fissent bien. Toutefois voyant les Romains victorieux, les Perles deffaits, & les Palmireniens perdus, il obeit au commandement du Roy, & prit d'autant plus librement la place que Sapor luy donnoit, qu'elle estoit fort proche de Babylone. Il s'y retira le plustost qu'il put, & passant d'une passion à une autre, oubliâ les armes, & se mit à faire l'amour. Il y auoit vne Princesse appelée Amadonthe, qui depuis cinq ans, pour l'auoir veu vne seule fois, en estoit deuenue passionnément amoureuse, sans le tesmoigner. Si tost qu'il fut de retour en Babylone, ceste Princesse le veid, & ceste veüe renouella son Amour avec vne telle violence, qu'elle se resolut de l'espouser. Ptolomee l'alla vniour visiter, sans autre dessein que de luy rendre ce à quoy l'obligeoit la ciuilité. Il en fut receu avec de si extraordinaires marques d'affection, & avec vn visage si plein de charmes,

qu'il se sentit amoureux auant qu'il eust fait dessein de l'estre. A la premiere occasion qui se presenta ils se declarerent ce qu'ils auoient sur le cœur, & sans remettre leur mariage à la volonté de Sapor, ils s'espouferent sur le champ, sans autres tesmoins que leurs confidens, & furent six ans mariez sans qu'amé viuante que ceux-là en sceust rien. Ils eurent deux fils & vne fille, qu'on se figuroit dès le berceau pour la plus belle chose de tout l'Orient: mais elle mourut à cinq ans, & des deux garçons le plus ieune ayant suiuy sa sœur, il ne demeura que l'aîné appelé Amadonte, du nom de sa mere. Ce ieune Prince dès son enfance tesmoignoit vne grandeur de courage, & vne bonté d'esprit si incroyable, que Ptolomee ne s'en promit rien moins que la conqueste du pays que ses predecesseurs auoient perda. Il l'esleua aux plus grandes esperances du monde: & pour ayder la nature, ne luy proposa que des exemples d'incomparable valeur. Il luy

representoit tantost que les Roys d'Egypte estoient ses ayeulx, tantost que les Empereurs de Perse l'estoient de sa mere, & que par ceste alliance il estoit obligé de faire des choses auxquelles Alexandre le Grand ne deuoit pas aspirer. Cependant que ces leçons eileuoient ce jeune Prince à des desseins infinis, Sapor cogneut à ses despens que Ptolomee auoit raison, & que ses ministres n'ayans eu autre objet que de faire seruir le bien general de l'Empire au leur particulier, meritoient les supplices dont doiuent estre punis des ennemis publics. On mit les vns dans les Auges, où leurs corps furent pourris membre à membre, & ceux dont la qualité les exemptoit des supplices, furent confinez dans les deserts du mont Taurus.

Le Conseil auant esté de ceste sorte changé, on r'appella tous ceux qui auoient esté esloignez par la tyrannie de ces meschans officiers, & entre autres Ptolomee. Il fut trouuer le Roy;

Qui luy fit la meilleure chere du monde, & par vne gratification, qui depuis Themistocles n'auoit esté, que ie sçache, faite à aucun estrangier; le fit chef de son Conseil; & de ses affaires de guerre. Ceste grande fortune ne luy enfla point le courage; parce que l'ayant plus grand que tout le monde, il l'a creut au deffous de luy. Neantmoins il s'en seruit si à propos; qu'apres vn nombre infiny de belles & necessaires actions, il declara son mariage au Roy, qui non seulement l'approuua, mais pour tesmoigner la joye qu'il en auoit, fit venir Amadonte & son fils à la Cour, & donna à Ptolomee le gouuernement de toute l'Armenie haute & basse, à la charge qu'il en iroit reprendre tout ce qu'entenoient les Romains. Ptolomee prit ceste occasion aux cheueux, & voulât que son fils par vn exemple domestique, & par des leçons qu'il apprendroit l'espée à la main, trouuast son party formé pour entreprendre ce à quoy il le destinoit, fit vne armee de

378 *La cinquiesme Partie*

soixante & dix mille combattans, avec laquelle il se resolut dès le commencement du Printemps, d'aller mettre en execution ceste glorieuse entreprise. Tout l'Hyuer il ne fit autre chose que reformer les humeurs de Sapor, meurir son esprit, changer les mauuaises habitudes, mettre en la place de ses pernicieuses maximes, des moyens de gouuerner & plus doux & plus honorables. Il mit le meilleur ordre du monde dans son conseil, osta à ses officiers le desir & l'occasion de faire des griuelees: fit rendre la iustice sans despence & sans perte de temps: reigla les finances de sorte, que l'on contraignit tous ceux à les manier, qui trouuoient que les deux plus grands vices du monde estoient l'auarice & la prodigalité. En fin il n'y eut pour la paix, ny pour la guerre, chose où la reformation fust necessaire, qui ne sentist le bon ordre, & les iudicieux temperamens de Ptolomee. Voila comme se passa l'Hyuer. Le Printemps ne fut pas
plustost

plustost venu qu'il prend congé du Roy, & apres des larmes & des plain-tes de tous les gens de bien de la Cour, s'en alla trouuer son armee, avec sa femme & son fils. Il chassa tout ce qui restoit des Romains de la Mesopotamie, & allant à petites iour-nees iusques à la ville d'Artaxa, il def- fit deux fois l'armee ennemie, prit ce- ste belle ville, & après huit iours de siege, entra de force dans Olane, & receut à composition Babyrfa, forte- resses presque imprenables, & où lors les Romains auoient presque tous esté mis en garnison. Il faudroit vous nommer toutes les villes & toutes les places fortes de la grande & petite Armenie, si ie vous voulois dire tou- tes celles que Ptolomee prit par for- ce, ou fit rendre par traité. Vous sçaurez seulement qu'en cinq ans qu'il fit la guerre, il gagna douze ba- tailles, se trouua à plus de quatre cens combats, fit plus de six vingts sieges où il fallut camper, deffit plus de deux cēs mille hommes: Et, ce qui

est plus glorieux pour luy, receut vingt bleffures, & veid son fils plusieurs fois couuert de sang & de playes, reuenir du combat, tantost apres auoir tué le General de l'armee Romaine, & tantost apres auoir esté cause du gain de cét batailles. Ce jeune Prince aagé de vingt quatre ans seulement, s'estoit rendu si redoutable, que tous les soldats, ou estoient à luy, ou fremissoient deuant luy. C'estoit vne façon de parler qu'auoient les Perses, aussi bien que leurs ennemis, pour exprimer quelque chose d'incroyable, de dire, Vaillance d'Amadonte: de telle sorte que son nom seul a pris des villes, deffait des armées, & fait mourir de peur des femmes & des enfans. Ptolomee chargé de despoüilles, & plein de gloire, voulut laisser le reste pour son fils, si bien qu'il se resolut de luy remettre son armee entre ses mains, & avec elle toute sa bonne fortune & sa prudence. Sapor qui voyoit sans jalousie les victoires de Ptolomee, le rappella, luy remonstrant la necessité qu'il auoit de

son conseil & de sa conduite. Il faut adouïer que Sapor estoit bon naturellement, & porté aux grâdes choses; mais la nourriture luy auoit manqué, & les meschâs s'estans seruis de sa foiblesse pour se faire riches, l'auoiēt rendu à demy incapable d'affaires. Il auoit quarante cinq ans lors qu'il rappella Ptolomee, & toutefois il estoit si peu capable de la Majesté d'un Empire grand cōme le sien, que voulant le bien il ne le pouuoit faire. Ptolomee arriua auprès de luy, aagé de soixante ans, & si recommandable pour sa valeur & sa sagesse, que l'enuie mesme estoit reduitte, de peur de demētir son naturel, à la necessité de se taire. Sapor ne iouit pas long-temps du bon-heur qui par tout accōpaignoit Ptolomee. Il mourut d'une mort subite. Les vns disent de pluresie, pource qu'ayant accoustumé la chasse, il s'y eschauffa tellement vne fois, que ceste maladie luy en estant arriuee; fut cause de sa mort. Les autres tiennent que la mere de sa femme, ambitieuse & meschante autant que le peut estre vn

esprit qui s'abandonne au gré de ses passions, sans preuoir ce qu'il en peut arriuer, l'empoisonna avec vn bouquet. Quoy qu'il en soit ce Prince mourut, & Artaxez, cousin du Roy, & de Ptolomee, à cause de sa femme, fut mis au gouuernement. Aussitost qu'il fut couronné il appella Ptolomee, & comme il estoit genereux, & de tout temps son amy, luy offrit dans l'Estat tout ce qu'il en desireroit, à la charge que meslant ses interests à ceux de l'Empire, il pût se fier en luy, comme en vn autre soy-mesme. Ptolomee le remercia, se contenta de viure comme il estoit, & luy demanda seulement la permission de reconquerir sur les Romains la Prouince de Palmyrene, afin que son fils y pût regner sous son appuy, comme viuoient ses predecesseurs auant qu'elle eust esté ruinee & asseruie par leurs communs ennemis. Artaxez trouua ceste conqueste tres à propos, & promit non seulement de conseruer Palmyrene, comme ses predeces-

seurs, mais de la proteger comme l'appanage d'un de ses freres. La premiere annee du regne d'Artaxez se passa, en fort peu de guerre, pource que l'Empire Romain estant tombé entre les mains de Theodoze & d'Honorius, ces nouveaux Princes essayoient de regagner par la douceur, ou par la force, les esprits qui s'estoient reuoltez contr'eux. Mais comme si les Dieux eussent deliberé de remettre mon pays en liberté sans ceste incroyable effusion de sang, & ceste prodigieuse perte d'hommes, dont les conquestes d'Amadonte eussent esté accompagnées, si le party general des Romains, se fust opposé aux forces de toute la Perse. Il arriua que certains peuples soumis à l'Empire de longue-main, s'estans reuoltez pour des differents de Religion, & pour d'autres, donnerent tant de peines à ces Empereurs, qu'ils n'eurent pas le loisir de songer aux affaires de Leuant.

Pendant que les maistres & les sub-

jets se deffaisoient ainsi l'un l'autre, Amadonte poursuiuoit ses victoires, & voyant son pere fort vieil, se hastoit le plus qu'il pouuoit de se rendre maistre de son pays, afin qu'il luy pût donner ce contentement de veoir deuant sa mort qu'il n'auoit plus rien à desirer. Ce Prince ne trouua nulle resistance iusques à Ctesiphonte, où l'armee Romaine l'ayant attendu, fut si generalemēt mise en fuite, que depuis elle ne pût estre en estat de combattre. Il passa iusqu'en Capadoce, où il prit plusieurs villes, & entre autre Tyane, de là il vint à Antioche, où l'on luy ouurit les portes: & pour luy rendre des honneurs dignes de luy, il y fut receu avec vne entree qui n'estoit gueres differente du triomphe des Romains. Les habitans d'Eniche, de Larisse, d'Apamee, d'Archuze, d'Odmane, de Laodicee, de Nazame, & plusieurs autres, vinrent au deuant de luy, & luy presenterent les clefs de leurs villes. La garnison qui estoit dans Palmyre, au bruiet de

tant d'heureux succez, pour demeurer avec la force, voulut desarmer les habitans, mais par vne aduventure qui n'est pas croyable, vn petit fils de Heremian estoit arriué il y auoit plus de six mois dans la ville, & desguisé comme vn simple soldat, auoit tousiours attendu l'occasion de se declarer. Voyant que la commodité se presentoit, il sortit tout armé, avec trente ou quarante de ceux qu'il auoit faict couler dans la ville, & alla criant par toutes les maisons: Palmireniens, si vous auez encore quelque reste de la generosité de vos peres, prenez les armes pour vostre defence, les Dieux & les hommes sont pour vous. Vous voyez le petit fils du grand Odenat, & de la vaillante Zenobie, qui est dans vostre ville, pour vous secourir contre vos ennemis domestiques. Et vous auez à vos portes le neveu de ces Princes, le victorieux Amadonte, qui vous rapporte la liberté, la gloire & la hardiesse, que toutes ensemble on auoit voulu vous

rauir. Ces paroles donnerent vne telle resolution aux Palmireniens naturels, que sortans de leurs maisons, avec les premieres armes qu'ils auoient trouuees sous leurs mains, ils suiuirent leur chef, appellé Timolas, & quelque aguerie que fust la garnison Romaine, elle fut taillee en pieces, & pour vengeance de la cruauté d'Aurelian, leurs femmes, leurs enfans, & leurs biens passerent par le fer & par le feu, comme autrefois auoient passé ceux des Palmireniens. Aussi-tost que ceste execution fut acheuee, on rompit les Aigles, & les autres marques de la puissance Romaine. On alla rendre graces aux Dieux, comme en vne feste publique. Il ne se trouua personne d'impuissant pour vne solemnité de si grande importance, les vieillards & les enfans forcerent l'infirmité de leur nature, & les vns & les autres par leurs differentes naïfuetez, faisoient voir que la liberté est vne chose qui se desire autant de ceux qui n'ont fait

encore qu'un pas au monde, que de ceux qui n'en ont plus qu'un à faire. Amandonte estoit arriué si près de la ville, qu'il s'en estonnoit: mais outre les feux qu'il voyoit luire par dessus les murs de Palmyre, & le son des trompettes, les voix confuses qui venoient iusques à ses oreilles, doubloient la crainte qu'il auoit pour les siens. A la fin il s'arresta, & veit aussitost sortir par vne des portes de la ville, vne troupe de Caualerie, qui se mit au petit galop pour venir à luy. Leur contenance, & le peu de monde qu'ils estoient, ne luy donna point d'ombrage, au contraire mesurant toutes choses au bon-heur qui l'auoit tousiours accompagné, il se douta que les Palmireniens s'estoient defaits de leurs ennemis, & qu'ils venoient pour l'en asseurer. Cela estoit comme il le pensoit, & de fait bien à peine auoit-il commandé à vne compagnie de gensdarmes qui le sui-uoient d'estre prests à faire tout ce qu'il ordonneroit, qu'il veid à ses

pieds la moitié de ceste troupe, qui estoit descenduë pour l'oster de doute. Timolas demeurant debout, demanda avec beaucoup de courtoisie à Amadonte mesme, qu'il eust agreable de luy apprendre en quel lieu il pourroit auoir l'honneur de parler au Prince Amadonte. Cheualier, luy respondit Amadonte, vous estes si courtois, que ie ne doute point que vous ne foyez tres-homme de bien, c'est pourquoy ie vous diray que celui que vous cherchez a le contentement de vous voir, & aura tousiours la volonteé de vous faire seruice. Timolas se voyant deuant vn si grand Capitaine, dont les victoires l'empeschoient de dormir ny iour, ny nuict, meit vn genouil en terre, & apres l'auoir supplié tres-humblement de luy donner sa main à baiser, luy voulut dire quelque chose en l'estat qu'il estoit. Amadonte luy rendit toute sorte d'honneur, & le releuant avec vn secret tesmoignage qu'il en pensoit tout ce que depuis il sceut par sa

connoissance, le pria de tout son cœur de luy dire qui il estoit, & quel service il desiroit de luy. Timolas lors avec vne action qui ne dementoit ny son courage, ny sa naissance, prit la parole, & se declara de ceste sorte à Amadonte. Il y a plus de cent ans que mes parens preferant le repos à la gloire, & la douceur de la paix aux aduantages d'une guerre necessaire, ont abandonné avec leur patrie, le soin & l'enuie de la secourir. Ils ont vescu comme des esclaves, & n'ont pas eu honte de faire des esclaves comme eux, au lieu de faire des Princes, comme auoient fait leurs ancestres. Mais, Amadonte, comme auroient peu rougir de faire des esclaves, ceux qui n'ont pas eu le cœur de s'empescher d'estre esclaves? Je suis donc né de ces Princes feneants, & peut-estre la cōtagion de leur vie m'eust fait oublier ce que ie deuois au grand Odenat mon ayeul, si vostre exemple me retirant du milieu des voluptez, où mes peres s'estoient endormis, & laissoient endormir leurs enfans,

ne m'eust mis deuant les yeux l'ima-
ge des choses passees, aussi-bien que
celles des presentes. Il est vray, Ama-
donte, ie me suis esueillé au bruit de
vos conquestes, j'ay songé qu'il ne
falloit point que vous eussiez toute la
peine de nous rendre mal-gré nous
l'honneur que nous prenions plaisir
de perdre. Ie ne me figurois pas qu'il
fut permis d'estre sorty d'une race fa-
meuse comme la vostre, & viure las-
chement comme ie viuois. I'ay loüé
vos actions, quand mes parens vous
accusoient d'estre temeraire, & de
precipiter leur ruine: & ne pouuant
les faire resoudre à vous imiter, ie n'ay
pas crû que ie fusse obligé de me re-
fuser à moy-mesme ce qu'ils me re-
fusoient. Ie les ay laissez dans leur in-
fame oyfiueté, & accompagné de
quarante ieunes hommes de ce pays,
suis venu offrir à ma patrie mon sang
& mon bras, puis qu'il ne m'estoit pas
permis d'en faire dauantage. I'ay ce
matin prié les Palmireniens de pre-
uenir le mal que leurs ennemis se pre-

paroient de leur faire. Ils m'ont creu, & à vostre nom, qui a seruy de trompette pour appeller tout le monde au combat, nous auons tué tout ce qui nous a resisté, & le reste a seruy de victimes pour appaiser les ombres de nos predecesseurs, qu'ils auoient esgorgez. La ville est libre, & le peuple ne nous a donné la charge, à mes compagnons & à moy, de venir au deuant de vous, que pour vous supplier tres-humblement d'estre leur protecteur, comme vous estes la cause de leur salut & de leur liberté. Amadonte ne l'eust pas laissé si long-temps parler, sans luy monstrier sa joye, & son ressentiment, s'il n'eust creu qu'il ne pouuoit mieux tesmoigner l'estime qu'il faisoit de luy, & le respect qu'il luy rendoit, qu'en luy laissant dire tout ce qu'il auroit agreable. Comme il veid qu'il ne parloit plus, il l'embrassa, & par quelques larmes mesmes, fit veoir quel estoit son naturel & sa nourriture. Apres les premiers complimens, il luy dit: Ques'il

auoit fait quelque chose qui valust la peine d'estre loüé, toute la gloire en estoit deuë à Odenat & à Zenobie; qui par leurs exemples luy auoient enseigné à viure: Qu'il ne s'estimoit heureux, que pour auoir vn Prince à seruir deormais plein de merite comme il estoit: Que quand il l'auroit agreable, il luy feroit le premier le serment de fidelité, & le feroit faire à tous les Palmireniens, & aux autres nations qu'il auoit adjoustees à ses Estats. Timolas honteux des submissions d'Amadonte, se voulut ietter à ses pieds, pour s'aquiter en quelque sorte des obligations qu'il luy auoit; mais en ayant esté absolument empesché, ils se iurèrent vne amitié eternelle, & avec vne partie des troupes entrerent dans Palmyre. Les six ou sept premiers iours se passerent en resiouissances publiques, durant lesquels toutefois, Amadonte ne laissa pas de parler à son armee, la faire camper en lieu où sans incōmoder le pays, elle püst viure en seureté, & par des largesses d'vn Prince qui ne se re-

seruioit pour luy que l'esperance, attirer du cœur & de la bouche de tous, des remerciements & des benedictions incroyables. En suite de ces glorieuses actions, il enuoya cinq ou six Courriers l'vn apres l'autre à Ptolomee, pour l'aduertir del'heureux succez de ses cōseils, & de ses desseins, & luy demander aduis cōme il deuoit traiter avec Timolas, qui indubitablement estoit petit fils d'Odenat, comme il sçauoit par la voix cōmune, & par les nouuelles qu'il en receuoit de Rome. Ptolomee estoit au liēt malade de vieillesse seulement, & toutefois si fort necessaire à la Perse, que la grandeur des affaires dont il estoit iour & nuēt accablé, ne luy donnoit pas le loisir de mourir, ny mesme de songer à la mort. Quand ses heureuses nouuelles luy furent apportees, Artaxez estoit avec luy, pour le plus grand dessein qu'eussent iamais eu les Perses. Il le supplia tres-humblement de les ouir, & apres en auoir receutous deux vn contentement presque esgal, Ptolomee s'adressant au Roy, luy

dit cecy: Sire, vostre Majesté ma tousiours fait tant d'honneur, qu'aujourd'huy ie prends la hardiesse de la conjurer par sa bonté, plustost que par les petits seruices que mon pere & moy auons rendus à sa Courōne, qu'elle se souuiēne de la parole qu'elle m'a dōnee, & protege par sa puissance vn fils vnique que i'ay, apres qu'elle a trouué bon de luy rēdre par la iustice de ses armes, le Trōne & la grandeur de ses peres. Artaxez l'interrompant là-dessus, luy jura qu'il en feroit le mesme estat qu'il faisoit d'Araxez son fils aisé, & qu'en toutes les occasions où l'interest d'Amadonte l'obligeroit d'armer, il iroit le secourir avec toutes ses forces, en personne, ou du moins Araxez pour luy. Ptolomee ayant tres-humblement remercié le Roy, & tesmoigné tout haut combien il mouroit son obligé, se tourna vers le courier d'Amadonte, & luy dit ainsi: Mon compagnon, dites à mon fils que ie me resioüis de ce qu'il a fait autant que luy-mesme: Que par sa bonté

sa bonté le Roy luy donne toute sorte d'assurance qu'il sera toujours vû de sa Majesté, comme vn tres-bon suiet & tres-fidelle seruiteur le doit attendre, & que ie luy enuoye du lieu où ie suis ma benediction, & le bonheur quine m'a iamais manqué. Pour ce qu'il me mande par ses lettres, ie ne suis pas si peu clair-voyant que ie ne voye bien qu'il me demande conseil d'vne chose qu'il a desia resoluë. C'est pourquoy, vous luy direz que ie le confirme à son opinion, pourueu que Timolas soit veritablement tel qu'il m'escrit. Mais sur tout dittes-luy qu'il ne laisse pas perdre en sa personne, la gloire & le nom de ses peres. Le Roy (comme ie l'en supplie par le grand Soleil, & par tout ce que nous adorons, c'est y comprendre sa Majesté toute entiere) prendra, s'il luy plaist, la peine de luy choisir vne femme & à Timolas, pourueu qu'ils s'en rendent dignes. Cela dit Ptolemee fit partir ce Courrier chargé de presens, & comme si l'excez de la ioye eust tout à coup consommé ce

qui luy restoit de vie. C'est assez grãds Dieux, s'escria-t'il, ie veoy par vostre grace, tout ce que ie vous auois demandé. Ie ne suis plus necessaire au monde, mon aage a gasté ce que vous m'auiez dõné de bõ. Mõ Roy, ne me souffre plus que par pitié. Faites que ma vie s'acheue, comme elle a commencé: c'est a dire aussi heureusement qu'un homme peut desirer. Adieu, Sire, dit-il baissant la main du Roy, souuenez-vous, s'il vous plaist de ma femme, & de mon fils, & si quelques-fois vous daignez oublier ce que vous estes, pensez à vostre tres-humble seruiteur. Apres qu'il eut ainsi parlé, & présenté son testament au chef de ses affaires, il se meit la teste sur le cheuet de son liët, & rendit l'ame sans aucune demonstration de douleur, ny de violence. Artaxes en fut tellement estonné, & depuis si sensiblement touché d'une si grãde perte, qu'il en porta le dueil & le fit porter à toute sa Court. De vous dire à cette heure les regrets, & le desespoir de la Princesse Amadonte, qui n'estoit pas auprès

de Ptolomee quand il mourut, les plaintes de tous les Perses & l'ennuy qu'en eurent Amadonte & Timolas, c'est auoir plus de temps à perdre que vous n'en auez mon pere. Mais ie vay vous dire vne chose digne d'admiration. C'est qu'Amadonte ayant voulu faire couronner Timolas Prince des Palmireniens, & pour ce suiet ayant fait assembler le peuple, il ne luy peut iamais disposer. Au contraire Timolas parla au peuple, luy remonstra qu'Amadonte estoit le seul à qui la couronne deuoit estre donnee, & s'opiniastra si bien à refuser le gouvernement pour le laisser à Amadonte, que cinq où six iours durant il fallut faire diuerses assemblees pour veoir à quoy reüssiroit cette incroyable generosité de ces deux Princes. Mais l'vn & l'autre faisoient des prieres, & promettoient des miracles pour n'estre point forcez à recevoir vne chose que iusques icy les hommes ont cherché au trauers des feux, & des precipices, & preferé tousiours au repos & à

la iustice. En fin on s'aduifa d'un expedient pour les accorder, c'est qu'ils regneroient ensemble, & pour leur faire accepter ce party, vn des plus sages du Conseil, leur remonstra qu'ils ne deuoient point refuser cette condition, puis qu'estant veritablement tous deux dignes d'un grand Empire, ils estoient obligez de faire veoir au monde vne chose iusqu'alors incognüe. C'est a dire, deux Princes regner ensemble sans se quereler l'un l'autre, & viure long-temps sans se vouloir ruiner, où pour le moins deuenir ennemis. Timolas fut celuy qui resista le plus, & qui tesmoigna encore qu'il fust le plus ieune de trois où quatre ans, qu'Amadõthe auoit moins d'ambition que luy. Ils se laisserent donc emporter à la volonté des Palmireniens, & commencerent à regner ensemble avec tant de ceremonies, & s'entreporterent tousiours tant de respect que l'un deférant tousiours à l'autre, il sembloit qu'ils se faisoient l'Amour au lieu qu'ils estoient cõpagnons. Au bout de l'an

de son vefuage la Princeffe Amadõte vint trouuer fon fils, accompagné du Prince Araxez, qui comme Ambafadeur de fon pere, venoit amener vne petite Niepce, & vne Coufine du Roy pour femmes à Timolas & à Amadonte. Cette fameufe alliance remplit tout l'Orient de ioye, & tous les Eftats de ces deux Princes, de feftins de refiouiffances, & de confolations infinies. Ces mariages fe font trouuez fi heureux, encore que les parties ne fe cognoiffent les vnes, les autres que par reputation : que les femmes fembloient difputer à l'enuy avec leurs maris à qui s'aimeroit dauantage & se rendroit le plus de feruices. Il ya à ceste heure vingt-neuf ans qu'ils font mariez, & quelque trente que ces deux Princes regnent: mais tout cela avec les mefmes refpects, & les mefmes affections que les premiers iours qu'ils ont eité enemble. Ils ont veu depuis leur regne Theodofe Empereur à Constantino-ple, & Valentinian à Romme, Marcian succeder à Theodofe, & Valen-

tian mourir miserablement par la tra-
 hison des siens, & cōme vous sçauiez,
 aujourd'huy Martian est demeuré
 seul, depuis que Genferic a mené en
 Afrique Eudoxe, & ses filles avec tout
 ce qu'il y auoit de meilleur en Italie.
 Je ne vous diray point les batailles
 qu'Amadōte & Tomiras ont dōnées,
 les armées Romaines qu'ils ont tail-
 lées en pieces, & les Prouinces qu'ils
 ont gaignees sur elles: Tant y a qu'au-
 iourd'huy, les Perses & les Palmire-
 niens sont maistres de tout ce qui est
 en Syrie, Armenie, Capadoce, & Me-
 sopotamie. Et en vn mot depuis le
 fleue Indus iusqu'à la riuere de Meā-
 dre: & depuis la mer d'Hyrcanie ius-
 qu'à la mer Erithree, Araxes aujour-
 d'huy a succedé à son pere, & ne tes-
 moigne pas moins de bonne volonté
 à ces deux Princes qu'Artaxes, mais
 n'estant pas né aux grandes entrepri-
 ses commeluy, Amadonte, & Tomi-
 ras se sōt retirez dans leurs Prouinces
 & sont tousiours, où à Palmire, où à
 Antioche qu'ils possedēt par droit de
 conqeste. Amadonte qui ne se pro-
 met riē moins que de chasser les Ro

mains de l'Asie , & d'une partie de l'Europe, parloit souuent à Thômiras (ô nom fatal ! ô souuenir qui me tuë !) mais luy qui se persuadoit que la gloire est plus grande de meriter l'Empire du monde , que de l'auoir, l'a tousiours cõiuré de mettre fin à tous ses trauaux & gouster les prosperitez que miraculeusement les Dieux leur ont enuoyees. Je veux vo⁹ faire veoir la difference qu'il y auoit entre l'esprit & les humeurs de ces Princes & sans en parler d'auantage, sinon en passant, tomber dans les discours qui patticulieremēt m'obligēt à demander vostre conseil & implorer la puissance que vous auez auprès des Dieux. Scachez donc que la naissance, l'aage, & l'esprit estans presque esgaux en eux, la grandeur du courage de l'un ne cedit gueres à celle de l'autre: & leur reputation est à la verité également extraordinaire: mais elle est fort differente. Amadonte est estimé grand pour sa magnificence & pour ses bienfaits. Timolas l'estoit pour l'innocence de sa vie. L'un est aimé pour

sa misericorde, l'autre l'estoit pour sa iustice. L'vn en donnât, & en oubliant le mal qu'õ luy faisoit, s'acquiert tout le monde pour amy, & l'autre en faisant garder l'ordre s'estoit rendu redoutable à ceux qui ne l'aimoient point. L'vn est le refuge des miserables: l'autre estoit la mort des mechans. L'vn aspire aux choses infinies, pour se faire estimer: & l'autre retranchoit tous les iours quelque chose de sa grandeur pour se rendre plus digne de loüange. L'vn veut estre homme de bien & estre estimé tel, l'autre aimoit mieux l'estre que d'en auoir la reputation. L'vn croit que la fortune ne le peut tromper: & l'autre en ne s'y fiant point esuitoit les occasions de n'estre point trompé. En fin l'vn & l'autre n'ayant que la vertu pour obiect l'ont seruie esgalemment. Mais l'vn l'adoroit comme vne Deesse avec les respects, les sacrifices, & les tremblemens: & l'autre la sert comme vne maistresse avec de l'Amour, de la liberté, & de la prudence. Ces deux Princes, mon pere, ont eu des enfans,

mais cōme si les Dieux preuoyent qu'apres eux il ne se trouuera point deux autres Princes qui ayent autant de sagesse, où autant d'amitié qu'eux, & par consequent qui puissent conseruer la bonne intelligence qu'ils ont ensemble. Ils leur ont osté tous leurs enfans, & n'est demeuré à Timolas qu'une fille, la plus belle que l'Orient ait admiree. Elle se nomme Paryfatis comme sa mere, & à Amadonte qu'un fils appellé Zenobias. C'est de ces deux personnes, mon pere, que ie veux vous entretenir, s'il vous plaist, & vous entretenir si particulierement, que tant par ce que ie vous diray, que par ce que ie vous ay dit de leurs ancestres, vous sçachiez iusqu'aux moindres choses qui leur sont arriuees.

HISTOIRE DE PARISATIS
& de Zenobias.

LA belle Parisatis fut nee le iour mesme que le vertueux Timolas son pere deffit dans l'Armenie, au lieu mesme où le fleuve d'Eufrate se cache sous le Mont Taurus, Annibalianus Lieutenãt de l'Empereur Teodose. Il peut y auoir à cette heure dix-huict ou dix-neuf ans. Cette merueille est la derniere de tous les enfans que sa mere a eus : Aussi falloit-il que la nature essayast long-temps ses forces, & fist plusieurs modelles deuant que de pouuoir donner au monde vn ouurage si parfait & surnaturel. Figurez-vous, mon pere, tout ce que l'imagination se peut former de charmant & de beau, encore ne vous figurerez-vous rien qui approche de Parisatis. Ses yeux esblouissoient quiconque les osoit regarder. Ils ne

sembloient pas seulement pleins de lumiere, l'on auroit dit encore qu'ils estoient tout de feu, le reste de son visage plus blanc que la neige, mais que la neige où en quelques endroits on auroit ietté de la poudre de Cynabre estoit auprès, de ses cheueux comme l'yuoire l'est auprès de l'ebene.

Si vous auez veu quelqu'vne de ces irreprehensibles statuës, où l'art a esté au delà de la nature, n'y adioustez rien pour vous représenter Parisatis, que la bonne grace, l'action, & la parole qu'elles ne sçauroient auoir. En vn mot, sage Druide, tout ce qu'il y a de plus charmant & de plus rare en toutes les proportions, & en toutes les couleurs, fut avec vne prudence sans comparaison, choisy & assemblé pour faire ce miracle visible. Cependant ces raretez sont les moindres de ses perfections, la grandeur de son ame, la bonté de son esprit, & pour dire quelque chose qui n'a point encore esté ditte, son inclination portée à ne changer

iamais , font des aduantages qui n'ont point d'exemple parmy les hommes , & qui n'en trouuent presque point parmy les Dieux. Pour Zenobiasie ne vous en diray rien , que luy-mesme ne pust dire de luy-mesme sans rougir. Il a la taille belle , le visage parfaitement agreable , les yeux pleins d'esprits , le teint tres-clair & tres-net , les cheueux fort noirs , & pour n'en pas faire vne beauté de femme : c'est le corps le mieux fait , & la teste la plus belle , au iugement de ceux qui sçauent ce que c'est de la vraye beauté d'un homme que la peinture peut représenter , lors mesme quelle entreprend de corriger le naturel , & faire vn corps sans deffaut. Son courage est veritablement aussi grand que celuy de son pere , & son esprit enclin à la cognoissance des bons liures , & des sciences les plus necessaires , n'a iamais perdu ses forces , quelques difficiles qu'ayent esté les efforts qu'il ait prins plaisir de luy faire faire. Il arriua pour le contentement de ces deux personnes ; aussi

bien que pour leur mal-heur, qu'ils s'aimèrent dès le berceau, & comme s'ils eussent esté nez l'un pour l'autre, se deferoient tellement & s'entendoient de si grands honneurs en leur plus tendre ieunesse, qu'Amadonte & Timolas s'en apperceurent, & sur ce fondement, espererent de rēdre celuy de leur throsne inesbranlable. Zenobias n'auoit pas quinze ans qu'il estoit deuenu tres-sçauāt en Amour, & comme c'est la coustume de tous ceux qui aiment, si impatient de sçauoir comme quoy il estoit aimé de Parisatis, qu'il ne pouuoit viure sans estre hors de cette doute, n'y n'osoit prendre la hardiesse de s'en esclaircir. Parisatis luy faisoit la meilleure chere qu'elle pouuoit, mais son aage n'estoit pas capable de luy faire discerner, si c'estoit par Amour, ou par respect qu'elle le traittoit ainsi. Il est vray que toute ieune qu'elle estoit, elle ne laissoit pas quelques-fois de penser au plaisir que luy donnoit la veuë de Zenobias, mais ces premieres estincelles d'un feu qu'in-

ſenſiblement l'Amour allumoit en ſon cœur, n'eſtoient pas encore aſſez chaudes pour luy apprēdre d'où elles pouuoient venir. Cependant la mauuaife fortune de Zenobias, fit bien toſt ſçauoir à Parisatis ce qu'elle auoit iuſques-là ignoré. Araxes ayant ſuccédé à ſon pere, changea pluſieurs choſes que Ptolomee y auoit eſtablies, & comme il eſtoit moins genereux & par conſequent plus deſiant & plus ialoux qu'Artaxes, il eſſaya de diminuer le credit & la puissance d'Amadonte & de Timolaſ. Cela ne pouuant ſe faire ouuertement, il en prit conſeil avec les ennemis de ces Princes, & par vne trahiſon la plus artificieusement conduite, dont on ouyt iamais parler, enuoya demander Parisatis en mariage pour Tyribafus ſon fauory, croyant par cette alliance aſſeurer à ſa Couronne tous les Eſtats de ces deux Couſins, ſous pretexte que Parisatis, comme venant directement d'Odenat, eſtoit ſeule legitime heritiere des Palmireniens. Ces faſcheuſes nouuelles furent ap-

portees à Timolas en vne saison où il esperoit declarer publiquement Zenobias son successeur, & son gendre: c'est pourquoy il aduertit Amadonte de son desplaisir, & le supplia de luy donner en vne affaire si importante, le conseil qu'il deuoit prendre pour luy-mesme. Amadonte qui ne croyoit rien au dessus de luy. Mon frere, luy dit-il, c'est ainsi qu'ils se nommoient tousiours, nos ennemis, & le peu d'experience d'Araxes ont conduit le dessein dont vous me faites l'honneur de me parler, à l'extremité où il est. Ce Prince & ses ministres croyent ou que nous ne sommes plus ce que nous auons esté, ou que nous n'auons pas les yeux assez clair-voyans pour penetrer leurs artifices. Non, non Timolas, il faut que ce que nous auons resolu de nos enfans, succede: mais il faut qu'il succede glorieusement & pour nous & pour eux. Mon fils est ieune, mais il vient de la race de Zenobie, & des Ptolomees, il adiousterá toute la Perse à ce que nous luy laissons, &

rendra Parifatis Reyne de tous ceux qui la veulent faire leur esclau, où manquant de courage, & de bonheur: il vous deliurera de la promesse que vous m'auéz faite, & vous mettra en liberté de faire ce qu'il vous plaira de vostre fille. Timolas eust eu quelque suiet de se plaindre des paroles d'Amadonte, & en tirer quelques preuues de refroidissement ou de colere s'il nel'eust bien cognû: mais sçachant que ce Prince ne pouoit souffrir que des Dieux, & qu'il croyoit laisser à Araxes par vne pure liberalité, tout ce qu'il auoit de Provinces & de Royaumes, il ne trouua point mauuais l'excez de valeur & de ressentiment qu'il tesmoignoit par sa responce. Timolas donc l'ayant supplié d'auiser à cette affaire, & luy dire par où il en falloit passer, afin de rendre responce à Araxes. Mon frere, luy dit Amadonte, faittes-moy la faueur de me donner le reste de ce iour pour y penser, & infailliblement dès ce soir ie ne manqueray pas de vous dire mon sentiment, & le soumettre
à tout

à tout ce qu'il vous plaira d'y reformer. Aussi-tost qu'ils se furent separez, Amadonte enuoya querir Zenobias & luy dit comme ils furent tous seuls. Si i'auois mauuaise opinion de vous Zenobias, ie ne vous ferois pas l'honneur de vous mettre toute ma gloire, & tout mon repos entre les mains. Ie vous veux donner aduis d'une affaire, sans l'heureux succez de laquelle ie ne puis m'estimer Roy, ny viure content. Vous auez prés de vingt ans : à cet aage là, mon pere m'auoit fait donner deux batailles, & rendu capable des choses que i'ay si heureusement excutees. Il faut que vous commenciez à faire parler de vous, & appreniez à tout l'Orient que vous ne vous estes longtemps reposé, que pour faire de plus grands coups, & n'auoir plus besoin de repos. Dittes-moy librement si vous ne voulez pas conseruer ce que vostre Oncle & moy, vous auons si difficilement acquis. Ie ne vous diray point que vous le deuez faire, quand vous n'aurez autre suiet pour

l'entreprendre, que le desir de plaire à cette incomparable beauté qui ne peut estre qu'à vous, si vostre lascheté ne vous l'a fait perdre. Je laisse à vos propres sentimens à vous conseiller de ce costé-là: mais pour celuy de mon interest, & de nostre commune gloire, ie veux vous en solliciter autant que ie puis, mais vous en solliciter par des exemples de nostre maison, plustost que par des paroles. Parlez franchement Zenobias, dites-moy si vous voulez permettre que le Roy de Perse, vous oste tout à la fois Parifatis & toute la Syrie. Si la grandeur de vostre ennemy vous estonne, laissez-moy l'execution de vous en deffaire. I'ay encore le courage, & la force pour prendre vostre place, & aller arracher du trosne cet ingrat, & dénaturé monarque. Comme Amadonte eut ainsi parlé Zenobias avec vn visage au trauers duquel se lisoit l'excés de sa ioye, & vne assurance qui ne dementoit point sa naissance, ny l'estime que tout le monde en faisoit, respondit de cette

forte à son pere. Sire, i'auois iusques icy crû qu'estant grand, & fameux cõme vous estes, vous n'estiez pas capable de faire de petites choses, & encore moins de les pëser: toutesfois il faut que vous me permettiez, s'il vous plaist, que ie vous die que ie ne me figurois pas qu'en vne mesme occasion vous pussiez & vous surpasser tellement vous mesme, & m'obliger si extraõrdinairement que par vostre proposition vous venez de le faire. Certes la faueur que ie reçoÿ de vous est incroyable, & elië me sera tousiours si chere, que tant que ie viuray apres auoir mis aupremier rãg de mes felicitez, l'honneur d'estre sorty de vous, ië mettray au second celuy de m'auoir estimë digne d'executer ce que vous me proposez. Vous m'appellez à la gloire par deux charmes si puissans, que le moindre seroit capable d'y attirer l'hõme du mõde le plus lasche & le plus insensible. Ouy, Sire, ie vous obeiray, & si Parisatis daigne agreer, commë elle fera vostre commandement & mon entreprise,

Qqij

vous obeiray avec tant de hardiesse que les Palmireniens , & tout l'Orient seront bien aise d'aduouier qu'Amadonte ne pouuoit rien faire de petit. La seule grace que ie vous demande, Sire, c'est que vous ne me prescriuiez point la facon dont ie dois me rendre digne de Parisatis, mais qu'apres m'auoir dit en quels termes sont mes affaires , vous me laissiez la liberte d'y mettre l'ordre que ie trouueray le meilleur. Que ma ieunesse, Sire, ne vous fasse rien penser à mon desauantage. Je me promets beaucoup , & quand par malheur mes desseins ne reüssiroiēt pas, croyez s'il vous plaist, que ie ne troubleray ny vostre Estat, ny vostre repos. I'aduouē que ie puis me perdre, mais ie sçay que ma perte n'attirera celle de personne apres soy.

Voila comme ie veux vn fils, repliqua Amadonte. Des langages moins genereux que ceux-cy ne me satisferoient pas : mais souuenez-vous que ie ne veux pas de moindres actions. Apres ces discours, Amadonte dit à

Zenobias l'Estat des affaires, & sçachant que Parisatis l'estimoit plustost comme son frere que son seruiteur: il luy conseilla d'esprouuer son courage, & de luy donner de l'Amour. Ce ieune Prince laissant son pere avec vne ioye qui le mettoit hors de luy-mesme, & se fiant en la bonté de son esprit, se retira dans son cabinet où il escriuit vne lettre à Parisatis. J'ay retenu cette lettre, pource qu'Amadonte la fit veoir à toute la Court, & donna la liberté à quiconque en eut la curiosité, d'en prendre des copies. Voicy comme elle estoit.

L E T T R E
De Zenobias à Parisatis.

MADAME,
Puisque nous ne disposons pas de nous-mesmes, & que la fortune use d'un pouuoir absolu pour nous

616 *La cinquieme Partie*

*contraindre à tout ce qui luy plaist.
Trouvez bõ que la necessité où ie suis
reduit , excuse en quelque sorte la
hardiesse que ie prends de vous escri-
re. Je n'ignore point le respect que ie
vous doibs porter , ny l'apprehen-
sion avec laquelle il faut mesme pen-
ser à vne chose si parfaite que vous.
C'est pourquoy , l'enuie ne m'est ia-
mais venuë de vous dire combien
grande est l'Amour que vostre beau-
té me donne , qu'auparauant ie
n'eusse par vn nombre infiny de
bonnes actions obligé vostre belle
bouche de confesser , où que vous
ne deuiez point estre seruié par vn
homme , ou qu'il falloit que vous
eussiez agreable que ie vous seruisse.
Je n'ay pas eu cette pensee sans
auoir fait reflexion sur tout ce
qu'il y a d'honestes gens au*

monde : mais apres auoir veu qu'il n'y en auoit que deux de qui ie deusse auoir ialousie , & de qui toutesfois ie n'en deuois point auoir , puis que l'un est Timolas & l'autre Amadonte , ie m'asseuray que qui que ce fust ne preuiendroit le temps que i'auois pris pour me declarer. Cependant Parisatis , l'effronterie de ie ne sçay quels monstres qui se persuadent qu'il est permis de vous adorer , pourueu qu'on ait des Sceptes & des Diadésmes vient trauerfer mes esperances , & par une contagion que ie n'ay pu euitter , m'oblige d'estre effronté comme eux. Si ie l'ay esté iusques-icy ie me garderay bien de passer outre , & de peur que vous n'expliquiez à mon

628 *La cinquieme Partie*
desauantage la hardiesse que ie prens
de m'interessier pour vous , auant
que vous m'en ayez iugé digne , ie
m'imposeray silence iusqu'à ce que
vous me cōmandiez de vous aduertir
de ce qui se passe comme vostre sujet,
ou d'y prendre part , & m'offrir à
vous comme vostre tres-humble
tres-obeyssant, & tres-fidelle serui-
teur.

Parifatis aimoit veritablement
Zenobias, & depuis vn an ou deux,
qu'il luy auoit rendu de plus grands
seruices , & tesmoigné plus de pas-
sion que deuant, elle auoit recognū
son Amour : Mais l'vn ayant trop de
discretion pour le descouuir, l'autre
auoit trop de retenuë pour monstrier
qu'elle l'eust descouuerte. Cette
occasion-cy donc se presentant, A-
mour fut bien aise de faire vn fort
grand feu de ces matieres, non seu-
lement toutes disposees à bruler, mais
desia toutes embrasees. Vn page de

Zenobias presenta sa lettre à cette belle Princeſſe, & la luy fit recevoir ſi à propos qu'elle l'ouvrit & la leut. Ce Page qui avoit commandement de ſon maistre de prendre garde à tout ce que feroit cette Princeſſe, veid qu'elle changea cinq ou ſix fois de couleur, & qu'apres avoir tesmoigné meſme par le changement de ſes yeux, qu'elle eſtoit en colere, elle ſe remit, & dit au Page, que Zenobias la prenoit pour vn autre, mais qu'elle ne s'en vouloit pleindre qu'à luy-meſme, & pour ce ſubiet elle le prioit de la venir veoir auſſi-toſt qu'il feroit nuit. Lors que Zenobias eut receu ceſte reſponſe la iugeant fort advantageuſe; il en enuoya les nouvelles à ſon pere, lequel y trouua ſon compte, & fut trouver Timolas pour ſ'acquitter de la parole qu'il luy avoit donnée. Cependant Zenobias ray de ſa bonne fortune, ne fit autre choſe le reſte du jour que de ſe parer, & mediter des paroles aſſez charmantes & aſſez humbles, pour remercier dignement Paryſatis, pour la faire re-

foudre à luy vouloir du bien, & pour luy faire veoir avec quelle crainte, & quel respect, il osoit prendre la hardiesse de se dire sien. Toutes ces belles choses preparees, & la nuit estant venuë, ce passionné Amant fut trouuer Parysatis. Elle estoit, lors qu'il entra dans sa chambre, à sa ruelle vestuë si auantageusement, & toutesfois si peu couuerte de pierreries, & d'or & d'argent, qu'elle vouloit par là que Zenobias, cogneust, qu'elle n'auoit negligé, ny affecté de paroistre belle deuant luy. C'estoit pourtāt vn miracle, & si il faut croire que celui qui a fait le Soleil ne luy a pas donné tout ce qu'il auoit de merueilleux & d'eclatant, mais qu'il ne l'a rendu adorable comme il est, que des choses qui luy estoient superflues, ou indignes de luy, c'est à celui-là seul, que ceste Princesse doit estre comparee. Elle se leua pour receuoir Zenobias, & luy voyant vne action pleine de frayeur, & de trouble, luy dit en riant, qu'il estoit le tresbien venu, & qu'elle luy auoit trop d'obligation de prendre

tant de part en ses affaires. Vous diray-je, mon pere, ce que i'estois deuenu. Il est impossible de le dire, puisque le rauissement où la presence de tant d'appas, & de tant de graces auoit mis ce pauvre Amant fut tel, que la parole luy manquant, le courage l'abandonnant, & se sentant mal-gré qu'il en eust transporté hors de luy-mesme, au lieu de se seruir des belles paroles qu'il auoit premeditees; il ne luy pût pas respondre vn seul mot; mais palissant cōme s'il eust esté près de s'euanoüir, fut contraint de se mettre à genoux, & peut-estre l'Amour luy fit faire cette action exprés, à fin qu'il semblast demander pardon à Parisatis de son inciuité, & de son silence. Cette sage Princesse luy a confessé depuis qu'encore que cette nouveauté l'eust estonnée, elle ne fut iamais si aise que de veoir vne si veritable preuue de son Amour, & que l'eloquence, & les compliments, n'ont rien qui rauisse, & qui parle de bonne grace, comme firent son desordre, & sa timidité.

Comme ces premiers mouuements eurent fait place non pas à de meilleurs, mais à de plus respectueux, Zenobias fit tant d'excuses, & employa tant de raisons pour les faire trouuer bonnes, que Parisatis fut contrainte de luy dire pour le remettre, qu'il ne feroit iamais chose qui luy peust estre defagreable. Qu'elle auoit trop bonne opinion de luy pour trouuer à redire en ce qu'il faisoit, & qu'il ne deuoit point se mettre en peine pour excuser vne chose qu'elle estimoit vne des meilleures qu'il feroit de sa vie. Plust aux Dieux, Madame, que cela fust, luy respondit-il, & que la lettre que i'ay osé vous escrire, ne vous eust point osté l'inclination que vous auiez à ne me point hayr. Mais que puis-ie vous dire pour vous persuader que i'ay raison d'auoir de l'Amour pour vous? Vous n'ignorez pas cette vieille excuse que prennent tous les Amoureux, qu'estant parfaitement belle, vous forcez tous ceux qui vous voyent à vous aimer: C'est prophaner vne merueille vnique au monde com-

me vous, de ne la traiter pas plus delicatement que les beautez communes. Non, Madame, on vous offense quand on ose vous aimer. Vous estes trop rare & trop esleuee au dessus mesme de nostre imagination, pour estre seruie, voire mesme pour estre adoree. Ceux à qui nous faisons des sacrifices, batissons des Temples, & adressons nos prieres, sont ie ne sçay quoy moindre que vous. Vous ne m'offencez pas seulement, luy respōdit Parisatis en l'interrōpant, & n'offensez pas seulement les Dieux, mais vous faites qu'en vous oyant, ie ne suis gueres moins criminelle que vous. Ce n'est pas d'aujourd'huy, mon cousin (elle l'appelloit ordinairement ainsi) que ie sçay que vous m'aimez, & vous croirez, mais vous le croirez assurement qu'il y a long temps que ie vous aime. Le Roy & la Reyne m'ont commandé de vous monstrier cette amitié. I'y ay adiousté de l'Amour, & s'il ne faut que vous promettede n'aimer au mode que vous, pour vostre satisfaction, ie vous iure, & ap-

pelle tous nos Dieux a tesmoins de promesses, que vous n'avez plus rien à leur demander, ny a moy aussi. Si au commencement Zenobias auoit esté hors de foy, il ne fut gueres mieux à la fin de ce discours. Il le proposoit de dire tant de choses à la fois pour remercier Parisatis, que voulant les faire sortir toutes ensemble elles s'empeschoient l'une l'autre, comme dans vn vase fort estroit par la bouche, l'eau qui veut sortir tout à coup, se fermât le passage; ne scauroit pas mesme tomber goutte à goutte. Ces deux Amants se satisfirent si pleinement par la suite de ce discours qu'auant qu'ils se separassent, ils trouuerent que le plus grand mal qu'ils pouuoient souffrir estoit la separation. Toutesfois il fallut qu'ils commençassent d'esprouer tout de bon ce que c'estoit de l'Amour, & rēdre à cet absolu monarque des devoirs, & des hōmages dont personne ne peut auoir dispense. Ils se quitterent en pleurant, & les sept ou huit iours qui suiuirent cette grande iournee, où les deux meilleures & les plus belles cho-

ses du monde auoient esté liees ensemble à ce que l'on disoit tout haut, pour n'estre iamais déiointes, ne furent employees qu'à l'Amour, & quoy que Zenobias meditaſt de grãds deſſeins, & vouluſt ſe rēdre digne de la faueur qu'il diſoit que la fortune luy auoit faite par auãce, toutesfois il ne laiſſa pas de demeurer aux termes d'vne perſonne qui aime veritablement, & qui ne penſe a rien qu'à ſe faire aimer autant qu'il eſt poſſible de l'eſtre. Le iour de la natiuité d'Amadōte arriuãt preſque en meſme temps, que les Palmireniens auoient mis au nombre de leurs feſtes ſolemnelles, il fallut faire des reſiouiffances & des combats de toutes ſortes, non ſeulement pour ſatisfaire à la couſtume, mais auſſi pour amuſer les Ambaſſadeurs du Roy de Perſe, qu'on remettoit de iour à autre pour leur dire ce qui auoit eſté reſolu. Je voulus que cette ceremonie ne ſe paſſaſt point, ſans teſmoigner à Parisatis qu'elle n'auoit pas donnė ſon affection à vn homme trop foible pour en ſouſtenir

la grandeur. Il s'estoit fait par cinq ou six des plus gentils de la Court qui se nommoient les Cheualiers de la Palme, vne partie pleine de galenterie, & accompagnee d'armes, de machines, & de Cheuaux si superbes que tres-difficilement pourroit-on mieux paroistre. Zenobias trouue vn expedient pour estre seul chef de la troupe, & ne laisser pas de faire veoir par la magnificence des siens combien grande estoit la maistresse qu'il seruoit & la maison dont il estoit fort. Il se fit nommer le Cheualier sans pareil, & le fit non pour se donner la vanité d'estre crû sans comparaison, mais pour apprendre qu'ayant l'honneur de seruir Parisatis, il n'y auoit personne au monde, qui en excez de bonne fortune luy peut-estre comparable. De vous dire quels artifices, & quelle magnificence d'habillemens, d'armes, & de harnois, accompagnerent cette partie, ce seroit vous ennuyer. Je vous diray seulement que Zenobias emporta tout l'honneur du combat, & receut
des

des Dames, & de tous les spectateurs des applaudissemens si grands, & des acclamations si hautes, qu'il eut sujet de n'enuier la fortune de Monarque du monde. Paryfatis mesme, pour luy rendre vn public tesmoignage de son affection, & de la joye que luy donnoit la gloire de son Cheualier, enuoya vn Page luy presenter de sa part vne Couronne de fueilles de laurier, faites d'or, emaillees avec des chyfres & des deuises, qui venans d'vne main miraculeuse, comme celle de ceste Princeesse, meritoit de courir la teste d'vn Dieu, plustost que celle d'vn homme. Ceste faueur fut cause d'vne broüillerie, qui augmenta la reputation de Zenobias. Arcylante, Prince forty des Roys de Syrie, s'estoit ietté dans le party d'Amadonte, pour se conseruer quelques terres qui luy estoient demeurees, comme les restes du naufrage de sa maison. Il estoit fort bien fait, & auoit le courage fort bon, il ne luy manquoit rien que la cognoissance des belles cho-

ses, & vn peu plus de ciuilité, pour estre estimé tres-honneste homme. Mais la bonne opinion qu'il auoit de foy, iointe à ceste insupportable vanité que la pluspart des Grands tirent de leur naissance, c'est à dire de la chose du monde la plus incertaine, & bien souuent la plus fausse, ne le rendoit supportable qu'à ceux qui estoient nais à la seruitude & à la flatterie. Je ne sçauois point que ce Prince regardast Parysatis comme quelque chose d'où il se figuroit n'estre pas fort esloigné: Mais ie le sceus le lendemain du tournoy, par vn billet qu'il m'enuoya dès le poinct du iour. Je vous diray, mon Pere, ce que Zenobias m'a luy-mesme appris de ceste affaire. Il fut fort estonné de s'estre acquis vn ennemy, & vn ennemy, qui pour auoir esté tousiours grandement attaché aux interests de sa maison, luy faisoit plus de peine que vingt autres. Il n'ignoroit pas qu'en se battant contre luy, il desobligeoit son pere, & se faisoit estimer ingrat & mes-

cognoissant, de persecuter vn Prince qui auoit mis sa qualite à part pour receuoir les cōmandemens d'Amadonte. Mais aussi tost qu'il pensa que la jalousie l'auoit porté à ceste hardiesse, & qu'il s'estoit creu digne de seruir Parysatis: Quoy! dit-il à soy-mesme, ie verray naistre vn monstre, & seray assez lasche pour le laisser viure? Non, non, il n'y a qu'une Parysatis au mōde, & ceste merueille ne seroit pas si rare qu'elle est, s'il se pouuoit trouuer deux hommes en quelque façon dignes de la seruir. Ie me suis dōné ceste vanité, & ma belle Princesse m'a faict croire qu'elle m'en estimoit dauantage. Il faut que tout le monde meure, ou qu'on me laisse seul iouir d'un bien que les hommes ne peuuent raisonnablement m'enuier, puis qu'il n'a point esté faict pour eux. Cela dit, il se tourna froidement vers le Cheualier qui l'estoit venu appeler, & luy dict, Qu'il allast l'attendre à la porte du Palais,

& que dans vn quart d'heure il seroit à luy, pour aller contenter son amy. Zenobias sort du lict, aussi-tost il s'habille, & part avec vn Escuyer, qui estoit vaillant & fidele iusqu'à vn point incroyable, appellé Polemandre. Ils rencontrèrent Antias, c'estoit le nom du Cheualier qui estoit venu de la part d'Arcylante, où il auoit eu charge d'attendre, & tous trois de compagnie sortirent à la campagne, & furent au lieu où estoit Arcylante. Va aduertir ton amy que ie suis icy, luy dit Zenobias, & que ie suis fasché qu'il croit vn mauuais conseil. Arcylante plain d'orgueil, s'en vint au petit galop droict à Zenobias, & l'vn & l'autre se batirent à cheual. Le combat fut long, pource qu'Arcylante auoit vn cheual si remuant, qu'il faisoit perdre toute sorte de temps aussi bien à son maistre, qu'à Zenobias. Mais comme ces deux Princes n'entendoient point raillerie, ils se jetterent l'vn sur l'autre, & se blefferent. Le mal-heur d'Arcylante fut extrême,

il receut cinq coups d'espee dans le corps, & tomba mort du cinquiesme, sans auoir faiçt autre blesseure à son ennemy, qu'vne fort petite playe au bras gauche. Leurs seconds n'auoient pas tant duré, car du premier coup d'espee, Polimandre blessa si malheureusement Antias, qu'il ne suruescut son maistre que pour dire des nouvelles du combat. Zenobias se retira chez vn de ses amis à trois lieuës de Palmyre, pour deux raisons: La premiere, pour ne se presenter point deuant Amadonte, qu'il n'eust eu le temps de cognoistre qui des deux auoit tort: Et l'autre, pour n'affecter point les occasions d'estre loué, qu'il estoit impossible d'euitier, & retourner le iour mesme du cōbat à la Cour. Tout le loisir qu'il eut, fut de se retirer à bride abatuë, avec Polemandre, au Chasteau de son amy, pource qu'en moins de rien toute la campagne fut plaine des plus grands de la Cour, & des Roys mesmes, qui prirent la peine de monter à cheual, pour empescher ce combat. Les Roys

ayans sceu de la bouche d'Antias, qui mourut en leur presence, la verité de ceste affaire, firent emporter Arcylante avec beaucoup d'honneur, & depuis luy firent faire de grandes & magnifiques funerailles: Mais Amadonte fasché de cet accident, ne pouuant celer à Timolas l'ennuy qu'il en auoit, ny dissimuler la ioye que luy donnoit le procedé de Zenobias, fut bien en peine comme il ne feroit tort ny à l'vn, ny à l'autre. Mon frere, luy dit Timolas, il y a long-temps que i'auois fait vn funeste iugement de ce Prince: Son humeur incompatible, & son ambition demesuree, ne luy promettoient rien que ce qu'il vient de receuoir. Encore trouuay-je qu'il est plus heureux que ie ne m'estois figuré, puis qu'il a eu l'honneur d'estre mort de la main d'vn Prince qui n'auroit point d'égal, s'il n'auoit point de pere. Vous-vous mesprenez, luy respondit Amadonte en riant, vous auez nommé le pere pour l'oncle. Mais qu'est deuenu ce mauuais garçon? Il a eu peur de nous, sans doute, & n'aura

pas voulu se monstrier qu'il n'ait esté
asseuré que nous ne le trouuerions
point mauuais. Je craindrois qu'il
n'allast loin, mais il a vn filet au pied,
qui l'empeschera bien de s'esloigner.
Nenous en mettons point en'peine,
& croyez que ma belle niece nous en
rendra bon compte. Ces Roys s'en
retournerent à Palmyre, tesmoignans
au peuple le regret qu'ils auoiēt de la
mort d'Arcylante. Mais le peuple, de
qui la condition est d'autant plus
heureuse qu'elle n'est point obligee à
dissimuler, appelloit tout haut Zeno-
bias vaincœur, & crioit par les ruës,
Viue l'inuincible fils des Princes in-
uincibles: & ainsi pour sa gloire peris-
sent tous ceux qui prendront la har-
dieffe d'offencer nos Dieux tutelai-
res. Le iour mesme de ce combat, Ze-
nobias escriuit à son pere & à son on-
cle, vne lettre que ie veux dire, pource
que ie la sçay, & qu'elle tesmoigne
l'esprit de ce Prince. Voicy comme el-
le estoit,

Rr iiij.

Z E N O B I A S.
aux Roys.

SI i' auois faict appeller Arcylante, i' auois pour moy cette excuse que Parysatis ne me souffriroit iamais pour son seruiteur, si ie pouuois souffrir que qui que ce soit osast avec dessein tourner les yeux sur elle. Mais ie n'ay faict que me defendre, & opposer mon courage à la violence d'un Prince qui de toutes les qualitez qu'il auoit, n'a iamais creu que les mauuaises. Si ie l'ay tué c'est son malheur, & si ie me suis battu, c'est que vos Majestez me font l'honneur de m'enseigner comme il faut que ie viue. l'ay en l'un & en l'autre des exemples qui parlent pour moy, &

qui vous accuseront de me traiter plus mal que vous-mesmes, si vous me condamnez. Je scay que ceste action ne merite point de loüange: Mais ie scay bien aussi, qu'elle n'est pas si honteuse, que pour m'en punir vous deuiez rechercher vn supplice si effroyable qu'est celuy de me priuer de vous voir. Souuenez-vous donc, s'il vous plaist, que ie ne suis plus à moy, puisque vous m'avez donné à la plus belle & à la meilleure chose du monde, & que si vous me refusez la permission de retourner à la Cour, vous me reduisez à la necessité de vous desobeir.

Ceste lettre fut receuë avec joye, & leuë de ces deux Princes avec de tres-particuliers mouuemens d'amitié. Zenobias eut tout ce qu'il demandoit, mais à condition qu'il atten-

droit qu'il fust nuict pour entrer à la ville. Ce temps luy fut vn exil si long & si insupportable, que pour le passer il se mit à escrire à Parysatis, & en sept ou huit heures qu'il fut bany, (c'est ainsi qu'il nommoit cet esloignement) il luy enuoya six lettres. Ie ne vous diray que la premiere, parce qu'elle est fort courte, & qu'elle n'est pas superflüe pour la cognoissance de sa vie.

L E T T R E

De Zenobias à Parysatis.

S i'ay pris la hardiesse, Madame, de faire quelque chose sans en auoir receu vostre commandement, vous en rejetterez, s'il vous plaist, la faute sur vn, qui non content de vous deplaire, m'a contraint de n'estre pas plus sage que luy. Mais ie luy ay pour toute sa vie appris quel crime

s'estoit de ne vous garder pas tout le respect qui vous est deu. Il est mort pour la satisfaction de ses fautes, & peut-estre aussi des miennes. Si vous ne me commandez d'adjouster à la perte d'un audacieux, celle d'un desobeissant. P'en feray, Madame, tout ce que vous ordonnerez, & le feray avec une joye si veritable, que vous y cognoistrez que tousiours ce sera malgré moy, s'il m'arriue iamais de vous desobeyr.

Paryfatis à qui toutes les heures du iour donnoient de nouvelles preuues del'amour & du merite de Zenobias, receut ceste lettre, & les autres, avec vn visage où son contentement se lisoit; mais se lisoit de forte, qu'on y remarquoit ie ne scay quel ennuy, qu'elle ne pouuoit cacher autant qu'elle l'eust souhaitté. Cela fut cause que Zenobias ne scachât d'où ceste

nouueauté venoit, se resolut de n'attendre pas la nuict, mais de haster son retour, & par des chemins detournez gagner les jardins du Palais. Il monta à cheual à Soleil couchant, & avec toute la diligence qu'il pût regaigna Palmire. Il est vray qu'il n'y fut pas si tost qu'il esperoit, pource qu'un orage extraordinaire estant suruenu tout à coup, le tonnerre tomba si près de luy, que son cheual en fut tue entre ses jambes. Il prit cet accident, ou pour vne punition de sa desobeissance, ou pour vn presage de quelque mal-heur dont le menaçoit le desplaisir de Parysatis. Toutefois le temps luy fit veoir que les choses naturelles agissant sans passion, comme elles agissent sans cognoissance, ne se doiuent expliquer ny à bien, ny à mal. Il fut donc obligé de faire descendre Polemandre, & prendre son cheual: mais ne voulant pas aller loin de ceste façon, il commanda à cet Escuyer de le venir trouuer dans vne maison qu'il voyoit deuant luy, & qu'infalliblement il l'y attendroit, &

luy feroit prester vn cheual. Zenobias quitte Polemandre, en disant cela, & picque vers ceste maison. Il entre sans se faire cognoistre, & demande à parler au maistre. Vne Dame vint aussi-tost au deuant de luy, & le recognoissant d'abord: Seigneur, luy dit-elle, vous soyez le tres-bien venu: ce n'est pas d'aujourd'huy que i'ay l'honneur de voir le grand Zenobias dans ma chetiue Cabane; mais, à n'en mentir point, ie ne l'ay iamais eu, ny mesme esperé parfaict comme ie le reçoÿ maintenant. Comme elle disoit cela, Zenobias auoit mis pied à terre pour la saluër, & s'estonnant d'auoir esté si bien cogneu d'une personne qu'il n'auoit iamais veüe, ne scauoit comme expliquer ce langage qu'elle luy auoit tenu. Il ne se souuenoit point d'estre venu où il estoit, ny d'en auoir mesme ouyr parler. C'est pourquoy, apres qu'il eust salué ceste venerable Dame, il luy prit la main, & luy dit: Ie ne croyois pas, ma mere, estre assez honnestre homme, pour

meriter place en la memoire d'une personne, dont la parole & la presence me font prejurer les qualitez, qui me sont encores incognues. Dites-moy donc qui vous estes, & comme quoy vous avez pu si aysément cognoistre que i'estois Zenobias? Grã Prince, luy respondit-elle, si vous daignez prendre la peine d'entrer en vne petite salle que vous voyez, vous ne me demanderez plus comme il a esté possible qu'une vieille villageoise, qui ne sçait ce que c'est de la Cour, & qui n'a plus mesme la memoire d'y auoir autrefois esté, vous ayt peu prendre pour Zenobias. Ce Prince entra dans la salle, où la bonne Dame l'auoit conduit, & d'un costé veid trois tableaux: En l'un Amadonte estoit peint, en l'autre la belle Rhodogune sa femme, & au milieu Zenobias, peint couuert des premieres armes qui luy furent donnees par les Palmyreniens. Del'autre costé estoit Timolas, avec la magnifique Statira sa femme, & au milieu la celeste Pary-

tatis, si belle & si charmante, qu'il faut aduoüer qu'il ne s'en falloit presque rien, que l'art n'eust fait vne chose impossible; c'est à dire, ne fust venu à bout de contrefaire vn ouurage que les Dieux mesmes ne contreferoient pas, quand ils l'auroient entrepris. Zenobias, apres auoir considéré attentiuement ces peintures, s'arresta si long-temps sur celle de sa maistresse, que Polemandre entra où il estoit, auant qu'il en eust detourné les yeux. Polemandre luy dit quelque chose, mais il ne fut veu ny escouté, tant l'imperieux objet de ceste merueille, s'estoit rendu maistre absolu de tous les sens de ce Prince. A la fin il fit ie ne sçay quoy qui diuertit Zenobias, & l'eust mis en mauuaise humeur, si en toutes ses actions il n'eust tousiours eu ceste excellente maxime de ne se facher iamais, ou pour le moins contre ceux que le mal-heur de la naissance auoit mis au deffous de luy. Polemandre, luy dit-il en riant, tu n'est pas Amoureux. Et puis ma mere,

continua-t'il se tournant vers Anitis, ie ne m'estonne plus de quoy vous me cognoissez si bien. I'aduouë que nous ne valons pas la peine tout ce que nous sommes, que vous ayez ceste affection pour nous, puisque non seulement elle en a esté iusques icy ignoree, mais aussi qu'elle n'en a point esté recognuë. Mais continuez, s'il vous plaist, en ceste bonne volonté, & vous souuenez que Zenobias n'est pas homme à perdre la memoire de ses amis. Je ne me plains moins de vous, de moy, que de tant de gens qui sont tous les iours à persecuter de leurs sottises, & de leurs mauuais contes, & les Roys & moy-mesme: Car il n'est pas que plusieurs ne vous cognoissent, & ne peussent nous auoir aduertis de cecy, puis qu'ils nous entretiennent de tant de nouvelles qui ne le valent pas. Mais voyez, ma mere, comme les Dieux veillent pour les gens de bien: quand ils ont veu que les hommes se taisoient, ils ont parlé tout haut pour vous, & pour me for-
cer

ser à sçauoir ce que personne ne me vouloit apprendre, m'ont tué vn cheual entre les jambes, afin que ie vinsse sur le lieu mesme voir ce tesmoignage de vostre affection, & y vinsse pour demander vne faueur à vne personne à qui i'estois desia tres-estroitement obligé, sans en estre reuanché. Anitis ne respondit au Prince que par ses larmes, & se iettant à ses pieds, luy embrassoit les iambes avec vn tel excez de rauissement, qu'il luy fut aysé de cognoistre que toutes ses larmes estoient larmes de joye. Mame, pour suiuit ce Prince pour la consoler, ie voy bien que vostre affection vous met en l'estat où vous estes: Mais comme c'est pour l'amour de moy que vous pleurez, aussi pour l'amour de moy cessez de peurer. Accordez-moy ce que ie vous demande, & en recompense, assurez-vous que vous ne me sçauriez rien demander que ie ne vous l'accorde. Ceste venerable Dame s'essuya les yeux, & se leuant par le commandement ex-

prez que fut contraint de luy en faire
Zenobias, luy respondit ainsi. Ien'ay
rien à demãder aux Dieux, ny à vous,
sinon que tous ensemble vous ayez
vn soin particulier de la conserua-
tion de vostre personne, si chere aux
gens de bien, & si necessaire aux en-
fans mesme qui sont au berceau. La
fortune ne m'a iamais esté bonne ny
mauuaise, parce qu'elle ne m'a iamais
rien osté, qu'auparauant ie ne fusse
disposée à le perdre: ny rien donné,
que ie n'aye receu comme vn present
d'ennemy. Mais la Vertu m'ayant
trouuée avec fort peu de choses, m'a
enseigné à m'en passer, & m'a faict
veoir qu'en ce peu, il y en auoit enco-
re beaucoup qui m'estoient super-
fluës. I'ay aymé les Dieux, comme
ceux à qui ie deuois tout, & regardãt
mes Roys & leurs enfans, cõme leurs
uiuantes images, ie ne me suis iamais
lassée de faire des vœux pour eux, &
me consoler en gardant leurs peintu-
res, ou lisant les miracles qu'ils ont
faicts pour le salut de leurs peuples.

J'aurois, sans doute, acheué mes iours en repos, comme ie les auois cōmencez, si l'ambition d'vne sœur que i'ay, n'eust troublé mon repos, & attiré, par maniere de dire, l'orage d'vn bout du monde à l'autre, pour le faire tomber sur ma teste. Ce qui me cōsole est, qu'elle & ma fille sont innocentes, & que si elles ont failly, c'est sans y auoir pēsé: mais elles estoient aupres d'vne Princesse, de qui les qualitez sōt si diuines, que d'estre vertueuses simplement, ce n'est pas assez pour viure aupres d'elle. Zenobias adoucissant l'amertume de ceste bōne femme, ne l'a voulu pas laisser avec ceste espine en l'esprit. Il s'informa qu'elle estoit l'auenture de sa sœur & de sa fille, & luy promit qu'il feroit tout ce qu'elle croiroit capable de les retirer de la peine où elles estoient. Anitis luy dit, que sa sœur se nommoit Melibee, & sa fille Steliane. Quoy: reprit Zenobias, Melibee & Steliane qui sont à Parysatis? Ce sont celles-là mesmes, respondit Anitis. O Dieux! s'escrია le Prince, & par quel si soudain

mal-heur ont-elles perdu les bonnes graces de leur maistresse? Seigneur, continua ceste bonne Dame, c'est veritablement par vn soudain mal-heur: mais si vous l'avez agreable, ie les iray faire venir toutes deux, & par leur bouche vous sçaurez leur offence. Allez, ma mere, dit Zenobias, & les amenez; ie veux faire leur paix, si leur faute peut estre remise. Anitis sortit de la salle, & réuint aussi-tost avec sa sœur & sa fille. Zenobias qui sçauoit qu'elles estoient les confidentes & les plus cheres de tout ce que la Princesse auoit de femmes aupres d'elle, les receut avec vn visage plein de ioye pour les consoler, & apres les auoir conjurees de se mettre l'esprit en repos, leur demanda le sujet de leur disgrace. Ces deux filles se ietterent aux pieds du Prince, & leur dirent qu'apres auoir perdu vne maistresse dont leur seul mal-heur les auoit renduës indignes, comme sa seule bonté les en auoit renduës en quelque façon dignes, elles ne pouuoient se

refiouir, ny ne deuoient desirer consolation quelconque. Zenobias ne les voulut point entendre comme elles estoient: mais il les fit leuer, & commanda à Melibee de luy dire succinctement sa fortune. Seigneur, luy dit-elle en pleurant, comme Madame est pour sa beauté quelque chose au delà de la beauté, & pour sa vertu quelque chose au delà de la vertu, elle est si sage & si parfaite qu'elle punit les premiers mouuemens, que les Dieux mesmes n'ont iamais mis au nombre des choses qui doiuent estre considerees. Et si les actions de tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher, ne sont aussi pures que celles des enfans au berceau, elles en sont rigoureusement punies, ou entierement ignorees. Voila d'où vient la disgrace de ceste fille & de moy. Hyer, Seigneur, que par vos magnificences, & les preuues de vostre iustesse & de vostre courage, vous auiez laissé dans les esprits de toute la Cour, des sujets d'admiration eternelles, Madame nous fit

l'honneur apres qu'elle fut retiree, de
trouuer bon que nous l'entretinssions
de ce qui nous auoit plû dauantage.
Il ne faut point Seigneur que ie vous
die à qui nous donnaimes la gloire du
Tournoy, elle est toute entiere à vous,
& sans iniustice, ou sans rage, on ne
pouuoit en donner la moindre partie
du monde, à qui que ce pût estre. Tou-
tefois comme on passe de discours en
vn autre, apres auoir tenu sur le tapis,
iusqu'aux moindres actions que vous
eussiez faictes, & les auoir iugé toutes
merueilleuses, nous parlaimes des au-
tres qui auoient paru, aueque vous, &
& nous mismes à parler d'Arcylante.
Ne parlez point de cét insupportable,
nous dit la Princesse. Cét homme ne
fait rien qui ne deplaise, & ie croy mes-
me, que si par fortune, la vertu s'estoit
jettee entre ses bras, elle ne feroit plus
desirable. Mais, Madame, luy res-
pondy-je, pour vn homme vous ne
pouuez nier qu'il n'ait des qualitez
tres rares & tres loüables. Ie vous le
nie effectiuement, me respondit Pa-

ryfatis, il n'a rien que les bestes ne luy puissent iustement disputer. Quoy! sa naissance est-elle plus glorieuse que celle du Phœnix? Son courage est-il au delà de celuy d'un Lion! est-il plus fort qu'un Elephant? Il faut auouër Madame, qu'il faut estre beaucoup plus que nous ne sommes, pour auoir l'esprit de vous contredire: mais ne faiçtes pas, s'il vous plaist, tant la rigoureuse, puisque les Roys en font vne estime si particuliere. Quelque excellent que soit vostre iugement, le deuoir vous oblige à le soubmettre a leur. Comment Melibée, me repartit la Princesse, avec vn ton de voix qui me fit soupçonner quelque alteration, vous auez donc entrepris de m'offencer? Que ie ne vous entende pas dire vn mot dauantage sur cet infame subiet, & souuenez-vous que mon affection n'est point aueugle; qu'elle void extraordinairement clair, & que ie scauray bien vous la faire perdre toutes les fois que vous en oserez abuzer,

Ce ne fut pas vne menace que ces paroles-là, ce fut vn coup de foudre, qui de toutes les fonctions de la vie, ne me laissa que celle de craindre & de pleurer. Je me iettay aux pieds de ma Princeſſe, & apres y auoir eſté fort long-temps ſans pouuoir ouurir la bouche que pour ſouſpirer, elle me dit: Leuez-vous, & vous appeiſez, ie ne veux pas me ſouuenir du deſplaiſir que vous venez de me faire; mais ſi vous m'aymez, receuez ce que ie vay vous dire pour ma ſatiſfaction, & pour voſtre profit, C'eſt que deuant que de me parler de quoy que ce ſoit, penſez à mon humeur, & iugez par là quelles ſont les choſes que ie puis entendre, & quelles ſont celles qui peuuent me deſplaire. Ma paix fut ainſi faite, apres que ie luy eus juré par ſon ſalut, & par celuy de toute ſa maiſon, qui m'eſtoit plus cher que le mien, qu'en la liberté que i'auois priſe de l'entretenir, ie n'auois point meſlé l'impudence de l'offencer: Que ma faute n'eſtoit pas irremiſſible,

pource qu'elle estoit faite par fragilité, plustost que par malice. Mais, Seigneur, vous m'avez vengée, le monstre est mort, qui n'a pas esté cause de ce premier mal-heur seulement, mais d'un beaucoup plus grand. Voicy comme il est arriué. Ce matin vn Page d'Amadonte est venu trouuer Steliane, & l'a prie de faire veoir à la Princesse vne lettre qu'il auoit à luy donner: De qui est-elle, luy a demandé ma niece? Elle est, luy a respondu le Page, d'une personne que ie ne puis vous nommer: mais dites seulement à Madame, que c'est la responce qu'elle a desiré qu'on luy donnast, d'une affaire dont Amitiste l'entretint hier au matin. Beliane m'estant venuë aduertir de cela: moy qui n'eusse iamais songé à l'artifice du traistre qui nous a perduës Steliane & moy, & d'ailleurs, qui scauoy qu'Ametiste auoit parlé à l'heure que le Page disoit, à Madame, sans m'informer d'auantage, me suis enhardie d'en aduertir la Princesse. Que ne

peut la Fortune, Seigneur, quand elle a resolu de nous persecuter? Elle aueugle les plus clair-voyans, elle oste l'esprit aux plus sages, dans le plus beau chemin du monde faict naistre des precipices, & si nous sōmes si fermes que nous ne puissions trebucher, elle desrobe la terre de dessous nos pieds, afin qu'en depit de nostre prudence nous soyons contrains de tomber. Paryfatis ayant sceu qu'on luy vouloit donner vne lettre de la part d'Ametiste, sembloit se desier pour nous, & s'informa pourquoy elle n'estoit point venuë, elle-mesme luy dire la respōse. Pourquoy elle enuoyoit vn Page du Roy plustost qu'vn de sa mere luy apporter sa lettre. A tout cela le page me respōdit si pertinēment pource qu'il n'estoit permis à homme du monde d'entrer dans le cabinet de Madame, & qu'il falloit que i'allasse à la porte de sa chambre receuoir les responce, & luy rapporter, qu'elle les receut aussi bien que moy & cōmanda à ma niece de luy apporter cette fara-

le lettre : Mon infortunee niepce fit ce qui luy estoit commandé. Mais bien à peine Paryfatis eust-elle ouvert ce papier, qu'en recognoissant la trahison, elle s'escria : Donc toute la prudence humaine n'est pas assez forte pour eiter vne malice noire comme l'est celle-cy ? ô Dieux ! faut-il que celles que ie tenois aupres de moy pour me defendre, & s'armer avec moy contre l'effronterie du siecle, ayent esté les instruments dont elle s'est seruie pour me troubler ?

Comme elle eut dit cela, ie vis que la douleur luy fit tomber quelques larmes des yeux : mais son grand courage ne luy permettant pas de se relascher deuant nous, elle m'appella, & Steliane aussi. Tenez, dit-elle, ce maudit papier, & que ie ne vous voye ny l'une ny l'autre deuant moy, non plus que luy. Il ne faut pas que vous soyez gardiennes d'une chose que vous mettez vous-mesmes au pillage. Allez, & que ie ne vous

reuoie plus. N'ouurez pas seulement la bouche pour vous excuser, si vous ne voulez que ie ne vous pardonne iamais, ny ne vous pleigne à qui que ce soit des miens. Ie me contente de souffrir la peine de vostre sottise, ie ne veux pas qu'elle redouble en la publiant. Sortez donc, & m'ostez ce papier de deuant les yeux, aussi bien que vous. Il ne nous fut pas permis de respondre : nous luy fismes vne grande reuerence, & toutes couuertés de pleurs nous sortismes de son cabinet. Nos compagnes nous demanderent la cause de nostre ennuy, muettes & desolees nous leur dismes adieu, mais par signes seulement. La colere où i'estois d'estre innocente & coupable, & de le sçauoir bien, fit qu'à demy enragee, ie sortis en resolution d'estrangler de mes mains le Page qui nous auoit trompees. Mais, le perfide qu'il est, s'estoit sauué aussi tost qu'il nous eut donné sa lettre empoisonnee. Apres auoir bien pleuré chez vne de nos parentes, qui est

à Palmyre, elle nous a conseillé de nous retirer chez ma sœur, & laisser faire au temps ce que ne pouuoient faire les prieres de nos amis, & les preuues de nostre innocence. Nous sommes sorties soulees de vangeance en voyant ce spectacle funeste, & apres auoir tout haut beny le bras & l'espee qui l'auoient osté du monde, nous auons appris que vous en estiez l'auteur. Cela nous a vn peu consolées, esperans qu'vn iour vous scauriez nostre infortune, & qu'en vous informant, vous apprendriez nostre innocence. Mais, Seigneur, par quel bon-heur estes-vous venu au secours de ces miserables filles? & comme est-il possible que celuy deuât qui tout le monde ne paroist presque rien, ait voulu s'abaisser iusqu'à trouuer bon que nous luy contions nos affaires? Zenobias en soufriañt respondit ainsi à Melibee. I'ay plus de sujet de vous vouloir mal, que n'a pas eu Parysatis, puisque vous auez voulu seruir si puissamment mon riuai, dire

tous les biens du monde de luy, & de faire voir ses lettres: toutefois ie vous le pardonne, & ne veux pas estre si colere que ma Princeſſe. Je croy que vous m'aymez autant que luy: & d'ailleurs quand cela ne ſeroit pas, à ceſte heure qu'il eſt mort, il faut que voſtre affection ceſſe, puis que i'en ay fait ceſſer la cauſe. Alors Melibee ſe jettant aux pieds de Zenobias, luy dit: Seigneur, ſi ce que ie vay vous dire n'eſt vray, que les Dieux me puniſſent viſiblement deuant que ie me ſois leuee: iamais ie n'ay regardé Arcylante que comme vn monſtre d'orgueil & d'ambition: nous l'auons touſiours rendu ridicule parmy tous ceux qui en parloient: Et ſi ce ne fut pour faire vne petite guerre à Madame, que ie le loüay hier comme ie fis, que de ma vie ie n'aye ſes bonnes graces, c'eſt à dire, que ie ſois plus infortunée qu'vne perſonne ſans eſperance. Je puiſſe mourir ſi i'euffe creu que vous n'euffiez point eſté le plus aymable

Homme qui viue, plustost que de croire qu'Arcylante eust esté esfronté assez, pour aspirer à la bonne volonté de Madame. Non, non, ceste pensee ne me pouuoit entrer en l'ame: Et si son orgueilleuse lettre ne me l'eust appris, ie ne l'eusse point creu, quand toute la terre me l'eust juré. I'ay gardé ceste lettre, Seigneur, afin de la mettre entre vos mains, & qu'elle soit vne des pieces de vostre trophée, encore que ce luy soit faire plus d'honneur qu'elle ne merite. Zenobias releua Melibee, & la prenant, & Steliane aussi, parla main, les mena auprès d'Anitis, & leur dit à toutes trois: Ie ne veux pas que vous-vous attristiez dauantage. Ie feray vostre paix, ou ie viēdray vous tenir cōpagnie. Parysatis est trop scrupuleuse: mais elle fait tout de si bonne grace, qu'y trouuer quelque chose à redire, c'est accuser les Graces mesmes d'estre mal-aprises. Louions tous ensemble sa vertu, receuons tous ce qu'elle nous fera avec benediction, &

nous asseurons que la haine est plus souhaitable, que l'amitié de beaucoup d'autres Princeſſes. Ainſi Zenobias ſceut ce qui auoit faſché Paryſatis, & par là receut deux extraordinaires conſolations. La premiere, de voir vne vertu ſi éminente en ceſte Princeſſe: Et la ſeconde, d'en eſtre aymé ſi veritablement. Melibee luy donna la lettre d'Arcylante: mais n'y voyant que l'orgueil d'un indiſeret, & le venin d'un monſtre qui preſage ſa mort, il la deſchira, & la mit au feu, afin que rien qu'eust fait Arcylante, n'eust l'honneur de viure plus que luy. Toutes ces femmes s'eſtans conſolees ſur la promeſſe que leur fit Zenobias, elles le ſupplierent de leur commander quelque choſe, dont la difficulté luy pût faire cognoiſtre qu'au peril de leur vie elles prendroient touſiours plaisir de le ſeruir. Mais Zenobias les remerciant de leur bonne volonté, leur dit qu'il auoit affaire d'un cheual, pour aller à Palmyre, ſ'il y en auoit là quelqu'un qu'on
luy

luy prestaſt , & qu'il en reſpondoit. Anitis luy baiſant la main avec vn excés d'affection , luy dit qu'elle eſtoit ſi peu curieufe de cheuaux depuis la mort de ſon mary , que tout ce qu'elle en auoit eſtoient indignes de luy : toutesfois que pour ce peu de chemin , elle en auoit vn qui ne le laiſſeroit pas. Zenobias commanda à Polemandre de s'en accommoder , & cōme il le veid beau , & puiffant cōme il eſtoit: Vrayement , dit-il , voila vn cheual de bataille : c'eſt eſtre plus qu'Amazone de nourrir des courſiers de ce prix-là. O mal-heureux cheual , s'eſcria la pauure Anitis: c'eſt biē pour me renouueller mes playes , que ie te garde chez moy : puis qu'il eſt impoſſible qu'en te voyant ie ne me ſouuienne de la ſeule perte que ie pouuois faire au monde , ſans eſperance de conſolation. Zenobias auoit vne telle impatience qu'il n'eſtoit auprès de ſa maiſtreſſe , qu'il ne print point garde aux plaintes d'Anitis , mais il monta en meſme temps à cheual , & luy ayant promis auſſi

bien qu'à Melibee & Steliane, que bien-toft elles auroient de ses nouvelles, sortit de leur Chasteau, & au grand galop entra le plus couuertement qu'il pût iusques dans le Palais. Plusieurs de ceux qui le veirēt arriuer, coururent pour luy rendre les tesmoignages du contentemēt que leur dōnoit l'heureux succez de son combat: mais il les pria de ne le suiure point, & qu'il se treueroit le lendemain au leuer du Roy son pere, pour les remercier tous de leur bonne volonté. Aussi-toft il monte au logement de Parisatis, & estant entré comme de coustume iusqu'à la porte de son cabinet, il heurta, & demanda la permission de veoir la Princesse. Vne fille qui estoit venuë à la porte ne le recognoissant point à l'obscurité, luy dit qu'il se retirast, & qu'on ne parloit point à Parisatis. Dittes-luy, ie vous prie, la belle fille, reprit Zenobias, que c'est vne lettre de la part d'Arcylante que ie luy apporte. Cette fille estoit si ieune & si innocente qu'elle print la raillerie du Prince

pour argent contant , & alla porter ces nouvelles à Parisatis. Elle qui Içauoit tout ce qui estoit arriué , se figura aussi-toit, que ce deuoit estre Zenobias : De sorte qu'elle se leua du lieu où elle estoit assise , & pour luy donner suiet de dire quelque bon mot , alla elle-mesme luy rendre res- ponsé. Monsieur , luy dit elle en ou- urant la porte, si peu qu'elle ne pou- uoit point estre veuë , Madame n'a point de cōmunication avec ceux de l'autre monde , c'est pourquoy vous pouuez retourner vers vostre maistre, l'asseurer qu'il deuroit estre en repos, où iamais , & que ses lettres ne peu- uent que faire pœur à ceux auxquels il les enuoye. La Princesse n'est point resoluë de se donner l'alarme à cre- dit. Zenobias cognût à la voix que c'estoit Parisatis , c'est pourquoy il feignit de l'ignorer , & respondit à ce qu'elle luy auoit dit , que ce n'estoit pas la façon dont il falloit refuter ceux qui mesme au milieu de l'oubly ne pouuoient oublier vne

chose si belle, comme Parisatis: que cette preuue d'une affection sans exemple deuoit estre recognuë autrement que par le mespris, & qu'ayãt vaincu par son Amour la mort, il auoit suiuet d'esperer de vaincre Parisatis, puis que toute cruelle & toute insensible qu'elle estoit, elle ne le pouuoit estre dauantage que la mort. Mais la belle fille, continua-t'il, ie vous prie tres-humblement de me laisser veoir Madame, possible qu'elle escouterà avec plaisir, en le voyant, celuy qu'elle mesprise si fort en ne le voyant pas. Vous parlez si bien, repartit la Princesse, qu'il y a quelque apparence à ce que vous dittes, c'est pourquoy ie vous supplie d'attendre vn peu où vous estes, ie vay donner cet aduis à Madame, & peut-estre vous croira-t'elle. En disant cela, elle referme la porte, & à l'instant mesme qu'elle se fust rémise en sa chaire, commanda qu'on ouurit. I'entray aussi-tost & apres luy auoir fait la reuerence, fis mine de me vouloir plaindre de ce qu'on ne me cognoif-

soit desia plus. A n'en mentir point
 Zenobias, me dit-elle, Iacinte, (c'e-
 stoit le nom d'une de ses filles) à tort,
 elle m'est venu dire que c'estoit ie
 ne sçay qui de la part d'Arcylante qui
 m'apportoit des lettres de sa part.
 Dieu mercy, vous m'avez fait apprẽ-
 dre qu'il n'est plus en estat d'escrire,
 c'est pourquoy i'ay fait difficulté de
 permettre qu'on ouurist mō cabinet,
 pource que ie ne veux point d'intel-
 ligence avec les morts, ny ne suis pas
 assez personne d'affaires pour me
 charger du testament des autres.
 Vous rirez tāt qu'il vous plaira, pour-
 suiuit Zenobias, si est-ce que vous ne
 pouuez nier que vous ne m'avez re-
 fusé vostre porte. Contentez-vous,
 respondit-elle en l'interrompant, &
 croyez que vous n'estes pas peu pri-
 uilegié d'entrer icy apres m'auoir fait
 nommer Arcylante. Si vous estiez
 moins grand Seigneur que vous n'e-
 stes, où que ie ne craignisse point que
 vous me fissiez appeller, souuenez-
 vous que vous tiendriez compagnie à
 celles, qui pour le mesme suiet ont

châgé de conditiō, & degiste. Madame, luy respondis-ie, nous parlerons tantost, s'il vous plaist de cette aduantage : mais à cette heure permettez moy, s'il vous plaist, que ie demande de mes nouuelles, & si i'ay suiet de craindre ou d'esperer. Cette Princesse le tirant lors à part, luy tesmoigna la peine où son combat l'auoit mise, l'accusa de n'auoir pas seulement eu le soin del'en faire aduertir, & en suite de mille petites plaintes, luy demanda comme il se portoit de la playe qu'on luy auoit dit que son ennemy luy auoit faite. Zenobias, respondit à toutes ces choses si bien au gré de sa Princesse, & l'entretint si puissamment de la grandeur de sa passion, qu'ils passerent toute la nuict dans des ioyes & des douceurs qu'autres qu'eux ne scauroient auoir exprimees. Comme il fut question de se separer Zenobias qui n'auoit pas oublié sa promesse se ietta aux pieds de Parisatis, & la supplia tres ardemment de

trouuer bon qu'il demeurast toute sa vie , comme il estoit , où qu'elle luy accordast ce qu'il desiroit luy demander. Il y a de l'iniustice en vostre requeste, luy respondit-elle. Si ce que vous desirez de moy est iuste, pourquoy voulez-vous m'obliger à vous le promettre par serment ? & s'il n'est pas iuste , pourquoy m'y voulez vous forcer ? Il luy dit que c'estoit ne cognoistre pas la bonté de son esprit, d'oser entreprendre de le combattre, aussi qu'il n'auoit pas ce dessein, mais qu'il l'a vouloit supplier de faire grace si on auoit merité le chastiment , & rendre la iustice si l'on n'auoit point failly. Parisatis se doutant du suiet qui faisoit prier si instamment le Prince , luy dit qu'elle vouloit tout ce qu'il desiroit , & que sa consideration seroit cause de luy faire retrancher la moitié de ce qu'une fois elle auroit absolument resolu. Zenobias ayant receu cette bonne responce , declara qui estoient celles

pour qui il parloit, & apres auoir obtenu leur grace & leur retour, print congé de la Princesse & se retira en son appartement. Il n'estoit pas encore cueillé que la moitié de la Cour estoit à la porte de sa chambre pour se resiouir avec luy de son combat. Comme il en fut aduertý, il commanda qu'on ouurist, & en se leuant receut les compliments de tout ce monde, remarquant par vne force de iugement, dont la pluspart des Princes n'ont pas mesme l'apparence, qui estoient ceux lesquels par vne veritable affection luy rendoiēt le deuoir, ou qui le faisoient par interest, ou par imitation. Timolas mesmes vint à sa chambre, & apres l'auoir appellé son fils, luy dit que s'il estoit l'vn des derniers à s'offrir à luy, & luy resmoigner le contentement qu'il receuoit de l'honneur qu'il auoit acquis, qu'il estoit infailliblement le premier à qui la volunté en estoit venuë. Cela dit, Timolas sortit & emmena Zenobias. Ils furent ensemble visiter Amadonte qui receut son fils avec le

meilleur visage qu'il pouuoit desirer, de là les Reines, où il eut le mesme traitement. Elles disnoient ensemble ce iour-là, comme elles faisoient ordinairement. Zenobias fut de la partie, & pour rendre la compagnie parfaite Statira y fit venir Parisatis. Je vous laisse à penser, mon pere, quelles furent les douceurs & les delices de ce festin, puisque les ieunes Amants ne se nourriſſans que de leurs regards & de leurs pensees, furent remplis des choses à leur gouſt, les plus rauissantes & les plus delicates. Toute la journee & la moitié de la nuit, se passerent en cette compagnie, & Statira qui estoit extraordinairement magnifiquetint le bal le soir, mais secretemēt, où personne n'entra que ceux & celles qui deuoient dancier. Les Roys s'y trouuerent seuls avec les Reynes & les Ambassadeurs de Perse. Là Zenobias sans songer à son bras, dança, & dança avec Parisatis de si bonne grace, qu'apres que les spectateurs les eurent long-temps confiderez depuis les pieds iusqu'à la

teste, ils furent contraints d'aduouër, que si l'vne passoit toutes les filles du monde en bonne mine, & en bonne grace, que l'autre ne cedoit à qui que ce fust qui eust acquis la reputation d'estre incomparable en toutes choses. Mais cette loüange estoit si indifferente à Zenobias, qu'il eust rougy de honte de la receuoir s'il n'eust iceu qu'on ne peut ignorer quelque chose pour inutile qu'elle soit, sans auoir quelque espeece de defaut, & qu'un honneste homme, doit scauoir parfaittemēt tout où il y a de l'honneur à gagner. Depuis ce temps-là Parisatis & Zenobias porterent leur affection si haut, que toute la Court n'auoit point d'autres pensees, ny presque d'autres discours: Chacun admiroit de quelle façon ils viuoient l'un avec l'autre, & ceux qui iusque-là, s'estoient figurez que l'Amour estoit quelque chose contraire aux occupations d'un grand courage, & aux conseils de la raison, cognoissant en ces deux Amants la faulseté de cette creance, se mirent à faire l'Amour, ou n'en furent receus que

par la hôte d'aymer à l'exemple d'autruy. Cependant les Ambassadeurs de Perse, lassés des remises qu'on leur donnoit, & du temps qu'ils perdoient, demanderent audience; Là ils parlerent en la presence des deux Roys assez haut: dirent que leur maistre n'estoit pas pour souffrir qu'on le mesprisast, qu'il estoit fort bon amy: mais que quand on abusoit de sa douceur, il scauoit mettre dedans les Enfers ceux qu'il n'auoit retiré de la bouë. Amadonte print la parole pour leur respondre, & ne voulant disputer que l'espee à la main, ne repliqua riē à leur picoterie, mais leur dit que cōme l'honneur qu'ils auoient d'estre alliez au Roy leur maistre, & de l'auoir seruy à ses plus importātes affaires leur fermoit la bouche, de mesme qu'il leur defendoit de soupçonner rien de mauuais de sa part. Timolas poursuiuit ce discours & en ayant fait vn fort long des necessitez de son Estat, de l'interest qu'il auoit en la conseruation des anciennes maximes de Palmirene, du peu de tēps qu'il y auoit que la liber-

té y estoit r'establie. Et en vn mot qu'il ne pouuoit forcer son peuple à receuoir vn Prince estrange pour maistre apres luy, declara ouuertement qu'il ne luy estoit pas possible de receuoir l'honneur que le Roy leur maistre luy faisoit de vouloir marier sa fille avec Tiribazus. Ces Ambassadeurs voulurent repliquer, mais Amadonte leur ferma la bouche & les supplia de se retirer s'ils n'auoient d'autres nouvelles à leur faire entendre, & que le Roy son frere auoit vne si particuliere cognoissance de ses affaires, & s'en scauoit si dignement demesler, qu'il n'y auoit Prince en Asie qui deust prendre le soin de regler sa maison. Ces paroles furent suiuiues de compliments de part, & d'autre, pleins toutesfois de dissimulations, & de froideurs, & les Roys & les Ambassadeurs se separerent avec aussi peu de satisfaction les vns que les autres. Toutesfois Amadonte & Timolas leur enuoyerent de tres-grands, & tres-rares presents: mais par vn orgueil de Perse, ils les re-

fuserent & dirent qu'ils ne prenoient rien que du Roy leur maistre. Comme Amadonte sceut cela, il ne dit que ce mot. Nous deuons estre contents, les Ambassadeurs ont fait ce qu'ils ont pésé glorieux pour leur maistre, & nous auõs voulu faire ce qui estoit digne de nous. Ils ont bien-fait où nõ, c'est à la voix publique d'en iuger, mais quoy qu'il en soit ils nous ont laissé toute la gloire de l'action. Le iour mesme que les Perses sortirēt de Palmire, comme s'ils eussent menacé tout l'estat de sang & de feu, & que les Dieux eussent voulu nous en aduertir par d'extraordinaires presages, le feu print au Palais la nuit, & sans en scauoir la cause deuint si grand, que la moitié fut bruslee sans que l'on y peust mettre ordre. Mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'il commença au quartier de Zenobias, & continuant par celuy de Parisatis fut iusqu'à celuy des Roys, qui toutes-fois par l'extreme diligence de toute forte d'ouuriers, demeura miraculeusement inuiolable. Zenobias estoit

lors avec la Princesse , & comme leur Amour leur ostoit toute autre pensee ; ils furent fort long-temps sans ouyr le bruit qu'on faisoit , ny sçauoir que le feu les gaignoit. Cependant l'embrasement estoit si fort accru , que les sales de la Princesse estoient desia en feu. Il fut question d'en aduertir ces deux Amants. Les femmes & les filles se mirent à crier de telle sorte qu'elles les retirèrent de leur rauissement.

Zenobias croyant que ce fust quelque autre chose , se leua tout hors de soy , tant la presence de ce qu'il aimoit luy auoit imperieusement occupé les sens. Il se remit toutesfois au bruit , & apres estre allé iusqu'où le feu auoit gagné ; reuint à Parisatis , & en riant. Ma belle Princesse , luy dit-il , iem'estois tousiours bien doute de ce qui est arriué , c'est que le feu que i'ay au sein augmentant de minute en minute , m'a fait preuoir qu'en fin il seroit contraint de s'estendre au delà. Le Palais brusle ; & ie

m'estonne fort, comme desia ie n'ay mis le feu par toute l'Asie. La Princesse sourit à cediscours, mais luy dit-elle, prenez garde que ce feu ne soit plus chaud que le vostre, & qu'estant moins respectueux que luy, il ne vienne attaquer son propre auteur.

Elle en eust dit d'auantage, mais elle ouit au mesme temps vn fort grand bruit. Elle fut regarder ce que c'estoit, & sceut qu'vn grand pan des murailles de son logis venoit de tomber. Cela l'effraya & luy fit penser qu'il n'estoit plus temps de rire, c'est pourquoy elle pria Zenobias de la conduire en lieu où elle fust plus en repos. Zenobias ne perdit point de temps, il fut veoir par où sortiroit Parisatis, & trouuant les degrez tous rompus ou tout en feu, il comença lors de craindre pour sa maistresse, & venant à tout propos pour l'asseurer, perdit presque l'occasion de la secourir. Il fut au bout d'vne petite gallerie pour

veoir si vn degré desrobé qui estoit sur le iardin estoit en seureté. Il y fut, mais en reuenant la gallerie fondit sous luy, pource que n'estant soustenüe que de pilliers de bois, le feu s'y estoit insensiblement coulé, sans qu'on y eust pris garde. Il ne fut point enueloppé sous les ruines, car il l'auoit ouy trembler & s'estoit attaché a des ourages, de menuiserie qui tenoient au gros mur. Il se desesperoit là, & fut contraint de se jetter au trauers du feu & des pierres, pour auoir du secours. Il fit venir des eschelles & sans crainte du feu qui estoit au pied monta dans le cabinet de Parisatis. Il la trouua esuanouie, & sceut que son mal venoit de la pœur qu'elle auoit eüe pour luy, ne sçachant pas s'il auoit esté accablé sous la gallerie qui estoit tombee. Il faut que ie vous die vne chose incroyable, mais tres-vraye, toutesfois. C'est que l'affection que Zenobias auoit pour la Princesse, & celle que tout le monde auoit pour l'vn & pour l'autre surmonta la violence du feu. Le Prince fit prendre Parisatis

Parisatis dans vne couverture & la portant luy-mesme avec cinq autres qui s'estoient bruslez pour venir à luy, elle fut descenduë avec des cordes & des eschelles, vn nombre infiny d'hōmes & de femmes iettant de l'eau, & se precipitant au trauers des flāmes pour prendre part à la bonne fortune de ces deux Amants. La peine qu'on print à les aider fut telle que Parisatis se trouua dans le grand iardin, sans auoir eu autre mal que celuy de son esuanouissement. Il est vray que Zenobias n'en fut pas quitte à si bon marché, car il eut vne main & les pieds presque bruslez, & il ne luy demeura que fort peu de cheueux. On fit reuenir la Princesse avec l'eau de la fontaine au pied de laquelle elle estoit. La premiere parole qu'elle dit fut Zenobias, & la premiere demande qu'elle fit fut où il estoit, & s'il n'estoit point mort. Me voicy, Madame, luy dit-il, qui n'ay pas manqué d'estre puny pour auoir eu l'indiscretion de vous quitter. O bons Dieux, s'escria la Princesse en l'interrompant, où

estes-vous Zenobias, & que vous est-il arriué? Approchez-vous de moy, & me faites veoir si veritablement c'est vous que i'entēds. N'en doutez point, s'il vous plaist, ma belle Princesse, luy respondit-il, voicy vostre Cheualier qui n'a autre douleur que par le ressentiment de celle que vous auez. Elle se leua à ce mot, & me bail-la fabelle main à baiser, tesmoigna cō-bien grand auoit esté son ennuy par la grandeur de la ioye qu'elle receut. Zenobias la supplia d'aller trouuer les Reynes qui estoient au Palais du Parc. C'est vne maison de plaisir qui est bastie dās vn estang au milieu d'un parc le plus beau de tout le leuant, & qui n'est qu'à vne portée d'arc du Palais de la ville. La Princesse le trouua bon, & suiuiue de ses femmes & de ses belles filles qu'on auoit secouruës, fort à propos, y fut conduite par Zenobias. Il faut aduoüer que ce spectacle auoit ienesçay quoy de beau parmy sō horreur. Car ce feu qui outre sa propre clarté, en auoit encore vnenouuelle que luy donnoit l'obscurité de la nuit sembloit auoir esté

allumé plustost pour vne resiouissance que par accident. Le bourdonnemēt de tous ceux qui traualloient adiuſtoit vn secōd tumulte à celuy que faisoient les pierres & les pieces de bois, qui après auoir long-temps resisté au feu estoiet contraintes de tomber, & cōme si elles eussent voulu se vanger en tōbant entraînoient le vainqueur avec elles & bien souuēt l'estouffoiet sous leurs ruines. Mais ce qui estoit le plus beau de tout le spectacle, c'est que l'Amour s'y faisoit veoir clairement à la lueur du feu. L'on voyoit plusieurs Cheualiers qui conduisoiet leurs maistresses en seureté, & parmy les troubles où elles estoient, songeoient moins à esteindre le feu du Palais que le leur. Pardonnez-moy, mon pere, si ce mot m'est eschappé, puisque les Dieux ne nous pardonnent iamais que nous ne leur disions nos plus importantes actions, ils veulent bien souffrir nos mauuaises pensées. Tanta y a, mon pere, que toute la nuict se passa en ces alarmes, & le feu dura iusqu'au leu-

main midy. Les Roys, les Reynes, la Princeſſe & le Prince, apres auoir eſté deux ou troisiours à mettre ordre à leurs affaires, chacun ſelon ſa charge: c'eſt à dire les Roys aux publiques, les Reynes à leurs domestiques, & les Amants à l'entretien de leurs Amours, tous enſemble ils quitterent la ville, & furent à quinze lieuës de là dans vn des plus beaux Chasteaux du monde, baſty au milieu des ſablons & des deſerts de Palmirene, mais en lieu ſi plein de fontaines & de bois qu'il en eſt infinimēt delicieux. Il s'appelle Callyroé. Je n'aurois iamais fait ſi i'entreprendois de vous repeter toutes les paroles, & vous faire entendre les demonſtrations d'Amour que par les tournois, les iouſtes, les bals & les autres galanteries Zenobias renouuella à Parisatis. Il ſe paſſa plus d'vn mois, durant lequel tous les bons eſprits de la Court, & tous les Muſiciens ne ceſſerent par leurs ouurages, de ſeconder la paſſion du Prince, & rauir tout le mōde des merueilles qu'ils ſe ſentoient obligez de faire & par

l'estime incroyable que Zenobias en faisoit, & par les recompenses dont il preuenoit tousiours leurs seruices, & leurs affections. Ce fut en ce tēps-là que Melibee & Steliane vinrent trouuer la Princesse, & reprendre auprès d'elle la place qu'elles y auoient tenuë. Anitis fut sollicitée de leur venir faire compagnie par les prieres du Prince: mais s'en estant tres-iudicieusement excusée, luy enuoya les contracts d'une terre de quinze mille liures de rēte, qui pour estre tout contre la siēne il auoit acheptée à fin de luy en faire present. Cette bonne Dame demeura non seulement rauie, mais faschée d'estre contrainte de receuoir vn si grand bien. Elle fit supplier le Prince de ne l'accabler point sous la pesanteur d'une si grande fortune. Mais elle n'en eust autre responce, sinon que les tableaux qu'elle auoit, meritoiēt bien d'estre logez aussi honorablement qu'ils seroient dans le Chasteau qu'il luy donnoit. Toutes ces choses n'ostoiēt point de l'esprit de Zenobias, le dessein qu'il auoit

d'aller en Perse & tirer raison de Tyribazus. Il demande congé à Parisatis d'aller iusque sur la fontiere pour vne affaire qui importoit au Roy. Cette Princeesse apres auoir long-temps fait combattre son Amour contre sa generosité, ceda aux raisons de la gloire, & permit à son Cheualier de faire ce voyage, mais à condition qu'il auroit de soy, le mesme soin que si elle estoit inseparablement attachee avec luy. Cet adieu ne laissa pas d'estre accompagné de toutes les larmes & de toutes les douleurs qui sont imaginables, & l'eust esté encore beaucoup plus si Parisatis l'eust receu, comme luy disoit Zenobias. Ce Prince sans prendre congé des Roys, ny des Reynes, fit porter ses armes a vne iournee de Calliroé, & n'ayant avec luy que son fidelle Escuyer se mit en chemin. Ils se desguiserent le mieux qu'ils purent, s'armerent de toutes pieces à la frontiere, & de là aux plus grandes iournees qu'il leur fust possible de faire, arriuerent en Perse. Ie ne vous diray point les fortunes qu'ils coururēt, les aduantures qu'ils acheuerent, &

combien de Cheualiers & d'ennemis ils eurent à combattre. Cerecit seroit trop long & trop aduantageux pour Zenobias : mais ce qui suiuit tous ces euenemens ne scauroit estre teu sans vous cachervne des plus belles parties de cette histoire. Zenobias n'estoit qu'à deux lieuës de Persepolis, où Araxes s'estoit retiré pour mener vne vie aussi desbordée que celle de son pere auoit esté glorieuse, lors qu'au point du iour il se trouua dans vn bois qui sembloit plustost celuy d'vn parc qu'autrement. Il ne faisoit que d'y entrer quand vn bruit d'armes, d'hōmes & de cheuaux le retira des pensées dōt il auoit accoustumé de se diuertir par les chemins. Il baissa la viñiere de son habillement de teste, & s'auance pour veoir à qui l'on en vouloit, il veid quatre hōmes à pied, l'espée à la main, qui en attaquoient vn à cheual. Ce Cheualier se defēdoit genereusement, & par le mauuais estat où il en auoit mis deux qui estoient couchés par terre, & vn troisieme que Zenobias veid tōber à demy mort,

monstroit vne force incroyable iointe à vne extreme valeur. Le Prince fut touché de l'inegalité de cette partie, & par vne assistance qu'il ne pouuoit refuser à celuy qu'on vouloit assassiner, se iette l'espee à la main sur vn des trois qui restoiēt apres leur auoir crié qu'ils se deffendissent & du premier coup le renuerse sur l'herbe avec ses compagnons. Courage, Cheualier, dit-il à celuy qu'il assistoit, il ne sera pas dit qu'un homme vaillant, comme vous demeure la proye des traistres ny des voleurs. L'autre tourne la teste, & se voyant secourir à son besoin, ne sceut luy respondre autre chose, sinon qu'il luy estoit obligé de la vie. Ils redoublent leurs coups à l'enuy & en moins de rien se defirent des trois qui restoient de ces six assassins. Le Cheualier estoit blessé aux bras & aux cuisses, & perdoit tant de sang que mal-aisément, s'il n'eust esté secouru à propos, comme il fut, pouuoit-il finir le combat que par la perte de sa vie. Aussi-tost qu'ils se

furent approchez , & que par reciproques compliments ils eurent entamé leurs discours , le Cheualier dit à Zenobias , qu'il le supplioit tres-humblemēt de luy pardonner si pour luy rendre ce qu'il luy deuoit , il ne descendoit point de cheual , pource que ses playes neluy donnoient pas cette liberté. Mais si cette inciuilité forcee , continua-t'il , ne vous fait point auoir mauuaise opiniō de moy , faites moy l'honneur de me dire qui vous estes , & quel bon demon vous a conduit en ce lieu. Zenobias ne voulant en façon du monde se declarer , s'excusa le mieux qu'il luy fut possible , & dit tant de raisons pour monstrier celle qu'il auoit de ne dire point son nom , que l'autre fut obligé honnestement de ne l'en pas importuner dauantage. Je ne vous diray pas mon nō , luy repliqua l'autre , puis que vous ne voulez pas que ie sçache le vostre , mais à fin que ie vous serue à la Court si vous y auez affaire , & que vous puissiez sçauoir qui ie suis , receuez s'il vous plaist cette boëtte. Il n'y a per-

sonne en ce pays qui ne recognoisse le visage qui est dedans. Zenobias crût que cela ne se deuoit point refuser encore que la boëtte fust fort couuerte de perles & de diamans, puisqu'il se promettoit de ne la garder que iusqu'à ce qu'il eust sceu qui luy auoit donnee. En mesme temps le blessé prit congé de luy, pour ce qu'il auoit à ce qu'il luy dit, vne retraitte fort près de là, & en partant il luy iura que le plustost qu'il luy seroit possible il se rendroit à la Court. Biẽ à peine se furent-ils separez que Zenobias se trouua hors du bois, & à la veuë de cette grande & fameuse ville qui a tousiours esté la capitale de l'Empire. Il n'auoit pas enuie d'entrer de iour, cela fut cause qu'il se retira dans vn assez gros village qui estoit sur le chemin, descendit à vne Hostellerie, & se resolut d'y passer le reste du iour. Il fit venir le maistre apres qu'il se fut desarmé, & luy demanda des nouuelles de la Court. Cette homme luy en dit tant qu'il le iugea assez intelligent pour l'esclaircir de la doute où il

estoit. Il tire donc la boëtte qu'il auoit, & l'ayant ouuerte fit veoir à son hoste la peinture qui y estoit cachée. Aussi-tost que cet homme l'eust vn peu considerée. Cette boëtte est fort riche, luy respondit-il, mais encore ne conuient elle pas à la grandeur de la fortune de celuy dont elle garde la peinture. C'est Tyribazus le fauory du Roy, où pour parler plus veritablement le second Roy de Perse. Ces paroles surprinrent de telle sorte Zenobias qu'il en rougit, & pour couvrir le changement de son visage, mon hoste, dit-il vous m'estonnez, les fauoris de Perse sont bien plus hazardeux que ceux des autres cōtrees. I'ay trouué ce matin celuy qui m'a donné cette boëtte dans ce bois que vous voyez deuant vous, blessé en diuers endroits, & attaqué par six voleurs qui l'eussēt à la fin mal-traitté encore qu'il en eust desia tuez trois, si de hazard en passant nostre chemin, mon compaignon & moy ne l'eussions secouru. Il nous a donné cette beëtte, & nous a

dit qu'en montrant la peinture que vous voyez, le premier venu nous apprendroit qui nous auions assisté. Cet Hostelier se seruant du priuilege de la populace, qui met son nez dans les plus grandes affaires, parle de tout sans prudence, & iuge de tout sans cognoissance de cause, commença à l'entretenir de cette sorte. Il ne faut point douter que ce ne soit Tiribazus que vous auez rencontré, car il est vaillant, hardy, & homme qui faisant l'Amour en mille endroits, va ordinairement seul, & si ie ne me trompe i'ay deuiné d'où il venoit, & pourquoy, il a esté ainsi attaqué quand vous l'auiez secouru. Le bois par lequel vous auez passé, est la garenne d'un Chasteau, qui n'en est pas fort esloigné. Il y a dedãs vne Damoiselle la plus belle qu'on puisse veoir, & ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on tient que Tyribasus la veoid. Cette Amour ne s'est pû faire sans le consentement de trois freres qu'elle a, leur lascheté qui se couure maintenant du nom de cette faulse prudence, par le moyen

de laquelle on fait fortune, les a fait
resoudre moyennant de grandes pro-
messes d'estre les instrumens de leur
propre infamie. Tyribazus à ce que
dit le bruit cōmun, les a long-temps
tenus le bec en l'eau, & soit que leur
procedé les rende odieux à ce grand
courage, soit qu'il ne vueille les payer
que quand il ne se voudra plus seruir
d'eux afin qu'ils soient tousiours par
l'esperance seule necessairemēt obli-
gez à le seruir, tant y a qu'il ne leur a
fait encor aucun bien. Ils se sont fas-
chez de ces delais, & ont esté iusqu'à
la Court menacer Tyribazus. Luy qui
croit qu'un homme qui vend son hō-
neur & celuy de toute sa race pour de
l'argent ne peut estre qu'un lasche &
qu'un coquin, s'est tousiours moc-
qué d'eux. De sorte que pour reuenir
à vostre aduantage, il faut que les fre-
res l'ayant sceu cette nuit avec leur
sœur, se soient resolus de le tuer lors
qu'il reuiendroit à la ville. Quelques-
vns de leurs amis se sont offerts sans
doute, où plustost ont esté obligez
par la coustume de les seruir. Ils l'ont

attaqué, mais à ce que vous dittes, ils ont trouué forme à leur pied, car il y ont laissé le moule du pourpoint, & par vne mort tragique couclu vne vie pleine d'infamie. Ne croyez pas pour cela que i'en estime dauantage Tyribazus. Quand il seroit encore cēt fois aussi vaillant & aussi liberal qu'il est il ne laisseroit pas d'estre maudit de toute la Perse. Vrayment il est si facile d'estre liberal comme il est, que c'est plustost vn vice qu'vne vertu. Est-il pas cause des impositions, & des subsides, dont le peuple est déchiré iusquaux entrailles. N'est-ce pas pour satisfaire à ces prodigalitez, qu'on nous tire iusqu'à la dernière goutte de sang? Et puis quand cela ne seroit point, il n'est que trop criminel puisqu'il pert l'esprit du Roy, & que le faisant enseuelir dās vne vie pleine de honte, d'horreur & de volupté; pour auoir plus de liberté à gouuerner & mettre tout s'en dessus dessous, il est cause que nous perdons l'amitié de nos voisins, & que tous les iours les Romains pied à pied, reprennent

ce que durant le reigne de ses prede-
cesseurs, les grāds Ptolomees, & l'in-
uincible Amadōte, auoient adiousté
à cette Monarchie. Mais sans parler
de loin, tout fraischement n'a-t'il pas
enuoyé des Ambassadeurs aux Roys
des Palmirēniens pour demander en
mariage la Princesse Parisatis, & au-
jourd'huy qu'il veoid les Ambassa-
deurs de son maistre, où pour mieux
dire de son compagnon, reuenus sans
auoir pû rien obtenir, menace-t'il pas
le Ciel & la terre? A-t'il pas eu l'insolence
de dire tout haut qu'il en feroit
repentir Amadonte & Timolas? Et
pour cōble de folie se prepare-t'il pas
à vne guerre qui mal-gré toute sō am-
bition, sera cause si les Dieux nous ai-
ment que la Perse ne gemira plus sous
la pesēteur de sa tyrānie? Le vous laisse
à pēser si ces dernieres paroles adiou-
sterēt de l'impatiēce au desir qu'auoit
Zenobias de se vanger de Tyribazus,
toutesfois cognoissant l'humeur du
peuple qui parle de tout à tort & à tra-
uers, & comme il est plein d'ignorance
ne sçait ce qui luy est bon où mau-
uais, il ne crût pas tout ce que

luy disoit son hoste, mais receuant sa haine comme vne partie de la publique, il se figura qu'il ne manqueroit pas de retraitte en cas qu'il en eust besoin contre Tyribazus. l'Hoste l'ayant quité, il demeura seul avec le fidelle Polemandre, qui sçachant tous les interests & toutes les intentions de son maistre, entama le discours de l'assistance qu'il auoit donnée à son plus grand ennemy. Zenobias admira l'ordre que les Dieux semblent si bien garder en toutes choses, & declarât la façon dont il se vouloit faire cognoistre à ce fauory pour l'obliger à luy faire raison, il se resolut de laisser tout ce qu'ils auoient d'armes, excepté leurs espees à leur Hoste, & s'en aller à Persepolis chercher l'occasion de parler à Tyribazus. Cette resolution prise, il fit appeler son Hoste, & gagnant son naturel quand il eust esté le plus mercenaire & le plus perfide du monde, par l'argent qu'il luy donna, ne luy fit autre priere que de garder les armes de son compagnon & de luy, &
leur

leur enseigner vne hostellerie dans la ville; où ils peussent estre fidelement. Cet homme leur dit qu'il ne commenceroit point par eux à perdre la bonne opinion que chacun auoit de luy; qu'il s'y pouuoit absolument fier, & qu'avec vn mot de lettre qu'il leur donneroit, ils trouueroient le meilleur hoste de la ville; qui estoit son fils. Cela resioüit Zenobias. Aussi dès que le Soleil fut couché, ils monterent à cheual, & au petit pas acheuerent leur voyage. Les habillemens que luy & Polemandre auoient à la Persienne, empeschèrent qu'ils ne fussent regardez parmy les ruës de ceste grande ville. Ils allerent donc descendre au logis que leur hoste leur auoit enseigné; & n'eurent pas plustost donné la lettre qu'ils auoient apportee, que leur nouuel hoste leur fit des complimens à sa mode, si grãds & si reïterez, qu'ils eurent sujet d'en estre plus que satisfaits. Ils mirent pied à terre, & passerent la moitié de la nuit à faire acheuer par le fils les discours que le pere auoit commécez,

& l'autre à se reposer. Zenobias se leua si matin, que tres-à-peine estoit-il iour: L'absence de sa maistresse, les inquietudes de son Amour, & le grãd dessein dont il ne se laissoit diuertir pour chose du monde, ne luy permettoient ny de dormir, ny d'estre en repos. Apres auoir resué seul vne heure ou deux dans le iardain de son hostellerie, il commanda à son Escuyer, qui cognoissoit l'humeur, & sçauoit la langue du peuple parmy lequel ils estoient, d'aller iusqu'au Palais, & s'informer sous main de la santé de Tyribazus. Polemandre obeit si exactement à ce qui luy estoit commandé, que deux heures apres qu'il fut party, il reuint trouuer Zenobias, & luy rendit compte de tout son voyage. Par là il sceut que le Roy estoit tombé malade du ressentiment qu'il auoit eu des playes de Tyribazus, qu'il s'estoit fait porter dans sa chambre, où il couchoit avec luy, & qu'on n'esperoit pas que d'vn mois ce fauory fust en estat de quit-

rer le liçt. Ces nouuelles furent si
fascheuses à Zenobias, qu'il en estoit
au desespoir; toutefois faisant de ne-
cessité vertu; il prit patience; &
quinze iours durant n'eut autre di-
uertissement que d'aller veoir son
premier hoste, & luy faire dire ce qu'il
sçauoit, & ne sçauoit pas. Ce temps
expiré, Tyribazus commença de
sortir de la chambre, & peu à peu re-
prenant les forces qu'il auoit per-
duës, fut tout à fait guery douze ou
quinze iours apres. Zenobias ayant
eu assez de pouuoir sur sa passion
pour attendre que ce fauory fust bien
remis pour l'aller veoir, partit vn
matin avec son Escuyer, & se trouua
au leuer de son ennemy. Comme il
fut à la porte de la chambre, il
pria vn Huissier de dire à son maistre
que le Gentil.homme auquel il
auoit donné vne boëtte de pour-
traict couuerte de perles & de dia-
mans, le supplioit qu'il luy donnast
la permission de luy faire la re-
nerence. Tyribazus commanda

en mesme temps qu'on le fist entrer, & forçant son naturel imperieux à recevoir Zenobias, comme il y estoit obligé, luy dit des paroles si obligantes, & luy rendit des preuues d'amitié si particulieres, que tous les flatteurs, & ces infames que la honteuse passion d'estre quelque chose à quelque prix que ce soit, reduit à des bassesses, & des laschetes monstrueuses, desia le regardoient avec enuie. Tyribazus admirant la bonne mine, & la ieunesse de Zenobias, ne sçauoit qu'en penser, & iugeant de ce qu'il estoit capable de faire, par ce qu'il en auoit veu, ne s'imaginoit pas qu'il y eust homme au monde vaillant comme Zenobias. Il le tira seul en la ruelle de son liçt, & s'informa particulièrement de son pays, de sa qualité, & de son nom. Tyribazus, luy respondit Zenobias, faites-moy l'honneur de ne me presser point là-dessus, ie suis d'assez bonne maison pour n'estre point mesprisé: mais ie ne suis pas d'assez grand e pour estre cogneu de vous. Le

fuis Syrien , ie m'appelle Atenagoras, & ne vous puis, pour ceste heure, dire plus particulièrement le sujet de mon voyage, sinon que c'est pour tirer raison publiquemēt, d'vn desplaisir qu'à commēcé de me faire vn Seigneur de ceste Cour. Vrayment, luy dit Tyribazus, voila vne generosité qui n'a point d'exemple: mais ie ne sçay cōme quoy vous pouuez faire ce que vous pēsez, sans que vous courriez fortune de la vie. Le Roy ayrae les siens infiniment, & d'ailleurs la loy fondamentale de cet Estat, veut qu'on punisse toute personne, estrangere ou autre, qui veut par les armes se rendre iustice à soy-mesme. Ces difficultez, Tyribazus, luy respondit Zenobias, sont grādes, à la verité: mais si vous croyez que le petit seruice que ie vous ay rendu, merite que vous descēdiez du lieu où vous estes, pour m'obliger, ie ne vous en demāde autre recōpense que celle de me faciliter mon affaire, & me donner le moyen que ie me puisse veoir aux mains avec mon ennemy. Tyribazus regardant Zenobias plus fixemēt

qu'il n'auoit point encore fait, ne sca-
uoit que penser de la grandeur de son
courage, & voyant qu'honnestement
il ne le pouuoit refuser, luy promit nõ
seulemēt son appuy, mais qu'il feroit
pour son contentement suspendre les
loix, & les Edits du Roy. Promettez-
moy cela solemnellement, s'il vous
plaist, repliqua Zenobias, & me iurez,
que quand ie vous auray dit le nom de
mon ennemy, vous ne laisserez pas de
me tenir la parole que vous m'auiez
dōnee. Ie vous promets tout cela, luy
respondit Tyribazus, & vous iure par
le Soleil que nous adorons, & par le
salut du Prince, qui m'est plus cher
que le mien, que quand ce seroit cōtre
mon propre frere, ie vous assisteray, &
ne croiray point estre desgagē, que ie
ne vous ayē mis ensemble pour vous
batre. Zenobias plus content qu'il
n'osoit l'esperer, fit des compliments
& remercia si bien Tyribazus, que ce
fauory, tout orgueilleux qu'il estoit,
fut contraint d'aduouër qu'vn hōme
courtois & ciuil, ne pouuoit estre hay
de personne. Deux ou trois iours se

passerent, durant lesquels Tyribazus presenta Zenobias au Roy, & trauail-la si bien à son affaire, que le Roy luy permit le combat, & voulut qu'il se fist dans la place des ioustes & des passe-temps ordinaires. Ceste grãde place est en oyalle, enuironnee de grãds bastimens de marbre & de jaspe, des fenestres desquels toute la Cour void les tournois & les ieux qui fort souuēt se font en Perse. Le Roy ordõna que tout fut prest dans huit iours, & ne voulant point contraindre Zenobias à declarer son ennemy qu'il ne fut temps, commanda à Tyribazus de tenir la main à ceste actiõ, & choisir des Iuges pour rendre la justice à qui elle seroit deuë. Tyribazus hasta tellemēt toutes choses, que dans le tēps ordonné par le Roy, la place fut en estat, les Iuges preparez, & les gardes aduertis de ce qu'ils auoiēt à faire. La veille du combat estant arriuee, Tyribazus tira Zenobias à part, & luy dit, qu'il ne falloit plus differer à luy dire le nom de son ennemy, & que s'il n'auoit luy-mesme enuie de reculer,

il le luy feroit veoir le lendemain, en estat de le contenter. Si i'auois moins bonne opinion de mon ennemy que i'en'ay, luy dit Zenobias, ie vous diroy son nom, afin qu'estant aduertý de ce qui se prepare pour luy, il ne pût demain que ie l'enuoyeray appeller, inuêter quelque excuse pour me refuser. Mais Tyribazus, mon ennemy est genereux, mon ennemy est tout prest, & en vn mot, mon ennemy, encore que vous n'en ayez point ouy parler, n'a pas moins trauaillé pour auancer nostre commun repos, que moy mesme. Demain ie ne laisseray pas de vous le nommer, & cependant, ie vous supplie de me prester des armes & vn bon cheual: car ce que i'en ay avec moy, ne valent rien pour vne si grãde actiõ. Tyribazus se contenta de ceste honneste responce, & mena Zenobias dans le cabinet de ses armes, où il choisit parmy vn nombre infiny des plus excellêtes du monde, celles qu'il trouua les plus propres pour luy. Polemandre cependant auoit eu charge de son maistre d'aller à leur premiere

hostellerie, & essayer de disposer l'hoste à leur seruir en cas de necessité. Dés le soir mesme, il y fit conduire deux cheuaux, qu'il auoit secrettemēt achettez & les leurs aussi : Et, selon le commandement qui luy auoit esté fait, reuint toute nuit trouuer son maistre. Tyribazus, à la priere de Zenobias, fut en mesme temps chez le Roy, & luy demanda à quelle heure il auroit agreable que ceux qui se deuoient battre entrassent dans le camp. Sçaez-vous, luy dit le Roy, le nom de celuy qui se doit battre contre le Syrien? Ouy, Seigneur, luy respondit Tyribazus, qui ne vouloit pas que cela peust accrocher l'affaire de son amy, ie le sçay; mais ie suis de serment de ne le point dire qu'apres le combat. Je supplie donc tres-humblement V. M. non seulement de ne me point presser pour le sçauoir : car il importe infiniment que vous l'ignoriez, mais aussi que demain vous fassiez publier que les combattans vous sont incognus, & les croyans estrangers, vous n'avez point contreuenue aux loix de Perse

de leur permettre le combat, puis que les loix ne vous defendent qu'en la personne de vos naturels sujets. Ces raisons contenterent le Roy. Il promit qu'à neuf heures du matin il feroit au camp avec ses gardes, & qu'au mesme temps le cry se feroit, & le combat apres. Dès le soir toutes les fenestres, les terracse, & les echafaux furent pleins d'hommes & de femmes, tant de la Cour que de la ville, qui de peur de n'auoir point de place, y passerent toute la nuict. Les gardes y arriuerent deuant le iour, & cependant la foule estoit si grande, que tout ce qu'ils purēt faire, fut d'aller iusqu'aux barrieres du camp, & empescher que la place reseruee pour les combatans, ne fust ocupee par le peuple. Aussi-tost qu'il fut iour, Zenobias se leua, & se mettant en la garde des Dieux, alla trouuer Tyrybazus. Il estoit desia leué, & l'explication qu'il cherchoit d'un songe, qui l'auoit toute la nuict mis en peine, le rendoit si chagrin & si pensif,

que Zenobias luy auoit donné le bon-jour auant qu'il eust recueilly ses esprits. Atenagoras, luy dit-il, excusez-moy, s'il vous plaist, ie ne vous puis dire sans rougir de honte, que i'ay tellement esté troublé d'un songe qui m'a embarrassé l'esprit en dormant, que ie ne puis en sortir: toutefois i'y trouue tant de vray-semblance, que ie le reçooy comme vn presage de ce qui me doit arriuer aujourd'huy plustost que comme vn effect des vapeurs que m'ont enuoyees au cerueau les choses que ie mangeay hier. Seigneur, luy dit Atenagoras, si vous auez agreable de descendre à vostre jardin, & m'en dire quelque chose, possible que parmy ce que i'ay à vous faire sçauoir, y pourrez-vous rencontrer quelque esclaircissement. Ie le veux bien, luy respon dit Tyribazus: Et en disant cela il prit son espee, & ne voulant estre suiuy de personne, alla avec Atenagoras, sous vne lōgueallee. Comme ils y furēt entrez, Tyribazus luy dit ainsi ce qu'il auoit sōgé.

Bien à peine estois-je endormy, qu'il m'a semblé qu'une main sortant d'une nuë, m'avoit arraché d'entre des espines, des feux, & des serpens, qui me deschiroient le corps. Aussi-tost que ie me suis trouué en estat de pouuoir cognoistre d'où ce secours m'estoit arriué, ceste main a disparu: & apres l'auoir long-temps cherchée, comme i'estois desesperé de ne la pouuoir rencontrer, tout à coup elle est sortie d'un autre nuage, & d'une espee qu'elle tenoit m'en a donné dans le corps. Ie voulois me plaindre de ceste trahison, quand une voix m'a dit cecy: Ie t'ay secouru parce que ie le deuois, & ie te tuë parce que ie le dois. Ie me suis esueillé là-dessus, & cinq ou six fois que ie me suis endormy depuis, i'ay tousiours fait le mesme songe. Tyribazus, luy dit Atenagoras comme il veid qu'il ne parloit plus, m'est-il permis de parler librement, & puis-je me fier en vostre parole? Vous le pouuez, Atenagoras, luy respondit-il, dites-moy franche-

ment ce que vous m'auéz tant celé, quand vous auriez à demesler avec moy la querelle qui vous met l'espee à la main, ie vous tiendray si exactement les promesses que ie vous ay faites, que ma memoire en sera eternellement estimée. Puis qu'ainsi est, reprit Até nâgoras, ie ne vous cacheray rien. Ie suis ceste main que vous auez songee. Quand ie vous secourus dans le bois vous estiez blessé & attaqué par des assassins qui estoient pires que serpens. Depuis i'ay esté tousiours sans me declarer, iusques à ceste heure que ie parle à vous comme à mon ennemy. Ne vous estonnez point de ce que i'ose parler ainsi, quand ie vous auray dit qui ie suis, vous trouuerez que ie ne fais rien que ie ne doie. Ie vous conjure donc de me tenir parole, & de me donner le contentement que ie vous voye l'espee à la main. Vous m'auiez offencé en vne partie si sensible, que ie n'ay peu moins faire que mettre à part ma naissance pour en auoir raison. Mais afin que tout

vostre estonnement vienne & passe tout à la fois; ie vous veux apprendre qui ie suis: Ie m'appelle Zenobias; mon pere est Amadonte, Roy des Palmireniens; & cousin de vostre Maistre: Ma Maistresse est Parysatis; que vous auez voulu auoir pour la vostre. Voila d'où naist mon ressentiment, & d'où arriuera, si vous estes homme de bien, le contentement de l'vn; & la mort de l'autre. A quoy pensez-vous Tyribazus, dois-je craindre que le peril vous fasse manquer à vos paroles? Ceste generosité que iusques icy i'ay recognuë en vous; pourroit elle bien vous abandonner quãd vous en auez le plus affaire? Ne tachez pas les bonnes actions de vostre vie passée; par vne supercherie? Nous sommes icy seuls, parlez hardiment, & ne croyez pas que nous nous separiõs sans estre satisfaits. Tiribazus apres auoir chãgé cinq ou six fois de couleur; par admiration, plustost que par crainte, se monstra plus genereux que Zenobias ne le croyoit. Zenobias, luy

dit-il, vous n'avez fait que me preuenir, ie vous remercie de m'auoir oesté la peine de vous aller chercher en Syrie. Parysatis est veritablement ma passion aussi bien que la vostre: mais puis qu'ellen'est que pour vn seul, voyons auquel de nous deux l'Amour & Mars l'a reseruee. Ne parlons pas dauantage, s'il vous plaist, vostre procedé m'oblige. Si ie meurs de vostre main, vous ne m'osterez rien que vous ne m'ayez donné, & si i'ay quelque aduantage sur vous, i'essayray de me reuancher de ce que ie vous doy. Allons nous armer, & ne perdons pas dauantage de temps. Ils se retirerēt chez eux apres cela, & Zenobias ayant pris les armes & le cheual que luy auoit prestez Tyribazus, fut conduit au camp, par ceux qui le deuoient venir prendre chez luy pour l'y accompagner. Tyribazus s'estant deffait de tout le monde, fut à cheual sans armes, trouuer le Roy, qui estoit desia à la fenestre de son Palais.

Il luy dit, que bien-tost les combattans ariueroyent: mais qu'ils l'auoyent enuoyé pour obtenir de S. M. la grace que le vaincœur s'en pourroit aller apres le combat, sans estre tenu de dire qui il estoit. C'estoit vne priere que Zenobias en le quittant luy auoit faite. Le Roy en demanda aduis aux vieux Cheualiers qui estoient aupres de luy; & scachant qu'il ne pouuoit refuser cette permission, y consentit; & commanda que leplustost qu'ils pourroient, les combattans arriuaissent au camp. Tyribazus se retira aussi-tost, & estant au lieu où ses armes & son cheual estoient, il se fit armer, monta à cheual, se desroba par vne porte de derriere, & avec ceux qu'il auoit fait attendre pour le conduire, sans le cognoistre, entra au camp. Il y auoit quelque temps que Zenobias y estoit arriué, & par sa bonemine & son adresse il attiroit sur luy les yeux, & les benedictions de tous les spectateurs. Quand Tyribazus incognu, eut pris sa place, il
partagea

partagea les affections: car il estoit aussi grand que son ennemy, & n'estoit pas moins hardy, ny moins adroit que luy. Toutes choses prestes, & le cry faict, les Iuges firent signe aux trompettes d'appeller les combattans. A ce commandement chacun demeura sans voix: Et les deux ennemis s'estans esloignez, ils receurent l'ordre & le temps de combattre. Aussi-tost ils picquerent l'un contre l'autre, & en passant jetterent leurs javelots si à propos, que celui de Tyribazus entra bien avant dans le bouclier de Zenobias: & l'autre le prenant au défaut de la cuirasse, luy entra dans le costé, & luy fit vne playe qui luy donna d'autant plus de peine, qu'il fut contraint de l'arracher, pour estre en liberté de combattre. Ils retournerent l'un sur l'autre l'espee à la main, & durant trois heures pour le moins, que sans prendre haleine ils eurent tousiours le bras leué, on ne vous scauroit dire les grands coups qu'ils se donnerent, & le nombre

des playes qu'ils se firent. A la fin tout tout le monde perdit le contentement qu'il receut d'abord, & voyant l'obstination avec laquelle ces ennemis recherchoient l'occasion de se faire mourir, ne sçauoit si la cruauté estoit plus grande aux Iuges, de leur souffrir de passer outre, qu'en eux-mesmes de ne se point adoucir. On eust dit cepēdant à les voir plus forts & plus prompts que iamais, que leurs blesseures, au lieu d'estre des sorties par où leurs forces se deuoient perdre avec leur sang, estoient des entrees par où la colere & le desir de vaincre leur en fournissoit de nouvelles. Zenobias qui estoit au desespoir de ne point venir à bout de son ennemy, voulut essayer par vn coup de toute sa force, de finir ce long combat: mais son espee luy tourna dans la main, & Tyribazus ne perdant point l'occasion, luy en donna sur la teste vn si furieux, que Zenobias courut fortune de tomber. Les yeux luy estincelerent, & il ne s'en fallut gue-

res qu'il ne donnaſt du nez contre la pointe de ſa ſelle. Le l'aduouë, ceſte tempeſte m'eſpouuenta, & iettant lors du feu par les yeux, & recueillant toutes mes forces en vne, ie laiſſay tomber mon eſpee ſur la teſte de Tyribazus avec vne telle impetuofité, que ſon caſque ayant eſté enfoncé, on en veid ſortir le ſang de tous les coſtez, & en meſme temps Tyribazus, ſans aucun ſentiment, ouurit les jambes, laiſſa choir les reſnes de ſon cheual, avec ſon eſpee, & tomba luy-meſme comme mort ſur la place. Le ſilëce fut ſi grand & ſi vniuerſel, qu'on euſt dit qu'avec le vaincu tous les ſpectateurs euſſent perdu l'vſage de parler & de ſe mouuoir. Les trompettes reſueillerent tout le mōde, & Zenobias luy-meſme, qui ayant remis ſon eſpee, ſans vouloir deſcēdre pour voir ſi Tiribazus eſtoit tout à fait expiré, fit la reuerence au Iuge, & ſortit par vne des portes du camp. Il ne fut ſuiuy de perſonne, tant chacun eſtoit hors de ſoy. Il n'y eut que Polemandre

qui courut apres luy, & l'ayant atteint, luy dit des choses, & luy exagera son combat avec des paroles que ie ne vous repeteray point. Zenobias se trouuant fort blessé, se hastia le plus qui luy fut possible de sortir de Persepolis, & à trauers champ, de peur d'estre descouuert, gaigner sa premiere hostellerie. Comme il y fut, son hoste ne le recognoissant point, eust fait difficulté de le loger, si Polemandre ne fust arriué comme ils disputoient entr'eux. Ce bon homme sçachant que c'estoit Zenobias, ou pour le moins Atenagoras, (car il s'estoit tousiours faict nommer ainsi) luy demanda par quel accident il auoit esté si mal traité? Mon hoste, luy respondit Zenobias, il faut que ie me fie en vous de ma vie, à plus forte raison m'y dois-je fier pour vn combat que vous sçaurez dans deux heures, quãd ie ne voudrois pas vous le dire. Tyribazus m'auoit offencé, & pour en auoir la raison, i'estois venu de Syrie icy. Apres quelques difficul-

tez, nous nous sommes batus ce matin devant toute la Cour. Il m'a mis en l'estat que vous me voyez, & ie croy qu'il n'est gueres mieux que moy. Il est demeuré sur le champ, & pour moy i'ay encore eu la force de venir iusques icy. Si vous me voulez faire plaisir, il faut penser mes playes, & puis nous songerons à nostre seureté. Cet hostelier rauy de ce discours, fut long-temps immobile: mais à la fin pressé par Polemandre, il se remit, & pensa le mieux qu'il pût les playes de Zenobias. Apres qu'il les eut recogneuës: Courage, hardy Cheualier, luy dit-il, vous ne garderez-pas long-temps la chambre: vos bleffures sont grandes, mais elles ne sont pas dangereuses. Il faut toutefois que vous sortiez d'icy, & s'il vous plaist de vous fier en moy, ie vous meineray en lieu, où non seulement vous serez mieux pensé, mais aussi mieux gardé qu'en lieu du monde. A cinq petites lieuës d'icy il y a entre des montagnes & des deserts, vn Cha-

steau presque imprenable, où demeure l'oncle de Rhodogune Reyne des Palmireniens, nommé Tizipharnes. Il s'y est retiré, depuis que le Roy, pour complaire à Tyribazus, osa, sans considerer qu'il estoit son oncle, luy oster le gouuernement de Babylone. Ce sage Prince n'a pas voulu se seruir de l'occasion, ny de la bonne volonté des deux tiers de la Perse, qui vindrent s'offrir à luy pour ruiner Tyribazus: il s'est retiré dans sa maison, & par vne charité digne de son courage, en fait plustost vn hospital pour les malades, qu'une place de guerre pour se defendre. Les fontaines d'eau chaude qui sont au pied de la montagne sur laquelle son chasteau est basti, l'ont conuié à tenir tousiours auprès de soy les meilleurs Chirurgiens du monde, de sorte que personne ne va là, blessé, ou malade, qui n'en reuienne sain. Ceste occasion fut trouuee si bonne par Zenobias, qu'apres s'estre reposé iusques à la nuit, il se fit habiller le mieux qu'il

pût, & quoy qu'il ne püst presque souffrir l'incommodité d'estre à cheual, toutefois il endura tant, qu'il vint au Chasteau de Tizipharnes, & y fut receu avec encore plus de courtoisie, & pensé avec plus de soin, que son hoste ne luy auoit faict esperer. Comme les Princes, quelques faschez qu'ils soient, tiennent tousiours des espions à la Cour, pour les aduertir de ce qui se passe, Tizipharnes receut des nouvelles six heures apres l'arriuee de Zenobias: Que Tyribazus s'estoit battu contre vn estrangier qu'on ne cognoissoit point, & qui s'en estoit allé sans le vouloir estre: Que iamais on n'auoit veu personne vaillant cōme luy: Que le Roy auoit enuoyé des hommes apres pour le prédre, & l'amener mort ou vif, afin de tirer raison des playes de son fauory. Qu'on ne sçauoit pas, toutefois, si Tyribazus mourroit, ou non: mais que depuis le combat, il auoit esté emporté dans le Palais, mis au liêt, & pensé, sans qu'on eust peuti-

rer vne parole de luy. Ces nouvelles surprindrent extraordinairement Tizypharnez, & luy faisant penser à des changemens infallibles, luy donnerent vne tres.bonne nuit. Le lendemain matin il renuoya son Courrier, & selon la coustume qu'il faisoit garder, ses Chirurgiens le vinrent aduertir qu'être les malades arriuez depuis peu, il y auoit vn jeune homme le plus beau qui se pouuoit veoir, qui auoit esté amené par Memnon, (ainsi estoit nommé l'hostelier de Zenobias) couuert de playes, & toutefois si genereux, qu'il sembloit au lieu de son corps, auoir celuy de quelqu'autre. Ce Prince s'alla aussi-tost mettre en l'esprit, que c'estoit l'ennemy de Tyribazus. Pour en sçauoir la verité, il enuoya querir Memnon, qui ne trouuant point de finesse à celer vne chose si agreable au Prince, luy conta toute l'affaire, comme il l'a sçauoit, & le laissa avec vn extrême contentement. Il estoit toutefois en vne peine incroyable, ne sçachant qui

pouuoit estre cet Atenagoras Syrien, & ne se pouuoit assez émerueiller qu'il se fust trouué vn homme, qui sans creindre Tyribazus, avec tant de traueux, & par tant de perils, eust trauersé vn long espace de terre pour oster la tyrannie de la Perse. Il pensoit que quelque puissante consideration l'auoit fait entreprendre ce hazardeux voyage, & ne pouuant croire qu'un simple Cheualier eust osé prendre ceste hardiesse, iugeoit par ses propres conjectures, qu'infalliblement ce deuoit estre quelque Prince extraordinairement genereux, qui pour se ressentir de quelque injure que Tyribazus luy pouuoit auoir faite, auoit preferé le desir de se vanger à sa grandeur & à sa vie. Avec ces pensees il fut veoir Zenobias, luy fit si bon visage, & luy tint des langages si obligants, qu'il l'eust assurément disposé à tout ce qu'il eust desiré de luy, quand Zenobias n'y eust pas esté porté comme il estoit, par les considerations du sang & de l'alliance. Il luy fit donc

promettre, apres auoir resisté trois iours à ses prieres, qu'il ne declareroit à qui que ce fust, ce qu'il luy apprendroit de sa fortune, & en mesme temps, luy dit qu'il auoit l'honneur de luy appartenir, & qu'il estoit fils d'Amadonte, & de Rhodogune. Si le Prince fut ayse & rauy d'vne si incroyable aduventure, j' imaginez-le, s'il vous plaist, mon pere, & vous figurez tout ce que Tizipharnes dit & fait pour n'oublier rien en vne si fameuse occasion. Cependant ie vous diray que Zenobias, apres auoir esté vn mois au liçt, fut guery de toutes ses bleffes, & durant ce temps là, traitté comme s'il eust esté à Palmyre mesme. Tizipharnes fit tout ce qu'il pût pour l'obliger à ne partir pas si tost: mais Zenobias ne pouuant viure dauantage sans veoir Parysatis, le supplia de ne le point retenir: Et ainsi se sentant assez fort pour souffrir le trauail du cheual & du chemin, prit congé de son oncle, & accompagné de son Escuyer & de son hoste seule-

ment, fut loger à vne petite ville sur le chemin de Babylone. Là il prit le cheual de son hoste, luy donna le sien, qui estoit celuy que Tyribazus luy auoit presté, luy commanda de le luy rendre, avec ses armes, & de retenir les deux qu'il auoit laissez chez luy. Outre cela, il luy donna vn diamant & deux chaisnes d'or, qui valoient plus de trois mille escus. Memnon s'en retourna riche, & rayuy de la liberalité de son hoste, qui avec vne haste la plus incroyable du monde, laissa tout ce grand Empire derriere luy. Mais comme s'il se fust precipité pour estre vistement malheureux, il ne faisoit que d'entrer dans Seleucie, lors qu'il rencontra vn des siens, qui le reconnut, & de si loin qu'il se pût faire voir, ployant les bras, & se noyant en ses larmes. O Dieux! s'escria-t'il, puis-je bien auoir le courage de porter à mon Prince de si mauuaises nouvelles? Zenobias demeura tout court pour l'ouyr, & sçauoir la cause de sa tristesse: Mais ce funeste messager

luy dit, que le mal-heur qu'il auoit à luy apprendre ne se pouuoit dire qu'à loisir. Quoy : dit Zenobias, nostre infortune est si grande, que mesme il faudroit du temps pour sçauoir que nous sommes mal-heureux? Mais dis moy comme se portent les Roys, & que fai& la belle Parysatis? Ce pauure garçon ne pouuant ouurir la bouche, se mit à pleurer plus que deuant, & demeura immobile si long-temps, que pour le remettre Zenobias fut contraint de le prendre par le bras, & luy commander de luy faire entendre le sujet de son voyage, & de ses larmes. Pour oüyr plus ayfément ces fascheuses nouuelles, il mit pied à terre dans vne hostellerie qui estoit deuant luy, & laissant Polemandre pour auoir soin de tout, entra dans vne chambre avec ce messager. Ne me fais pas dauantage languir, luy dit Zenobias, apprends-moy de quelle mort il faut que ie meure? De celle de Parysatis, Seigneur, luy respondit le garçon. Comment! s'escria-

Est-il à ce mot, Paryfatis est morte? He-
las! Seigneur, continua ce garçon,
elle ne l'est que trop pour nostre
commun contentement. O Dieux
ialoux! m'escriay-ie plus haut que la
premiere fois, vous n'avez peu souf-
frir que Zenobias vescu sans auoir
sujet de se plaindre de vous. Perfide
Fortune, ie me doutois bien qu'en
fin tu te lasserois de m'obliger, &
qu'apres m'auoir seruy en tant d'oc-
casions, tu m'abandonnerois en la
plus importante. Paryfatis est mor-
te! le dois-ie croire. Dieux! qui nous
persuadez que vous estes iustes! Pary-
fatis est morte! Qui me fera desor-
mais demeurer dans les sentimens
que i'ay tousiours eûs pour des choses
qui indubitablement ne sont point,
puisque ma Princesse n'est plus? Pa-
ryfatis est morte, hé! que fais-ie donc
au monde? A quoy me sert mon
courage? Que ne crois-ie mon
Amour, & que ceste espee qui s'offre
d'elle-mesme à me secourir, ne m'a-
t'elle ouuert le chemin par où ie dois

trouuer Paryfatis? A ce dernier mot cet Amant defesperé voulut tirer son espee, pour s'en donner dans le corps: mais la force l'auoit desia abandonné de telle sorte qu'il tomba esuanoüy, ne l'ayant qu'à demy tiree, & faisant voir qu'il ne tenoit pas à luy que la mort ne preuint cet esuanoüissement. Polemandre qui estoit accouru avec toute la maison, au secours de Zenobias, fut plus d'vne heure sans pouuoir luy faire recueillir ses esprits. A la fin il reuint, & tout foible & mourant qu'il estoit, commanda à son Messager de ne pas retarder le mal que luy deuoient faire ces mauuaises nouvelles. Ce jeune homme n'osant desobeïr commença de ceste sorte. Vostre depart inopiné ayant faict long-temps songer les Roys, & soupirer les Reynes & la Princesse: En fin Amadonte se doutant de ce que vous pouuiez auoir entrepris, imposa silence au peuple, par vne harangue qu'il leur fit en pleine assemblee, & contenta Timolas & les Princeses par les

asseurances qu'il leur donna que vous n'estiez pas loin. Cependant moy, qui auois l'honneur d'entretenir souuent & consoler Paryfatis, pource que i'estois le seul que vous luy auiez laissé, ie fus cinq ou six fois en pensée de la quitter, & vous venir chercher pour son contentement. Car, à n'en mentir point, cōme l'Amour qu'elle auoit pour vous est incroyable, aussi estoit la grādeur des ennuys que luy dōnoit vostre absence. Voyant que vous ne reueniez point au temps que vous luy auiez promis, elle s'en pleignit, secrettemēt toutefois, & peu à peu l'Amour la iettant dans la crainte, & la crainte dans d'eternelles inquietudes, il fallut que son corps cedast à la violence des persecutions que son esprit luy faisoit. Elle tomba malade: mais d'vne langueur qui apres l'auoir faict trainer fort long-temps, infalliblement la menaçoit de mort. Pour la diuertir Timolas se resolut de faire vn voyage iusques aupres d'Antioche, & laisser en passant Statira & Paryfatis à Daphné, se

persuadant que la beauté du séjour, le changemēt d'air, & la commodité de la solitude, qu'avec toute la Cour, on ne laisse pas en tout temps de trouuer dans ces iardins & dans ces bois, luy seroit vn souuerain remede. Amadonte approuua ce voyage, & sans les affaires qui l'obligeoient à demeurer à Palmyre, il n'eust pas esté long-temps sās estre de la partie. Parysatis fut plus d'vn mois à Daphné sans quitter la chambre: mais pour auoir plus de moyē de se plaindre, elle sortit, & tous les soirs, accōpagnée de Melibee, Steliane, & moy seulement, alloit sous les plus estroites allees de cyprez, afin qu'elle n'eust rien que de funeste autour d'elle, ou pour le moins de conforme à son humeur, pleurer vostre absence, & soupirer sa mauuaise fortune. Timolas arriua quelques iours apres, & pour resioüyr sa femme & sa fille, & celebrer la feste de sa naissance, fit faire des combats & des feux de ioye huit iours durant. Le dernier iour, qui
auoit

auoit esté le plus beau de tous fust
 fuiuy d'vne nuit la plus tragique dont
 on ait iamais ouy parler. Aussi-tost
 que les feux de ioye furent allumez,
 le Ciel sembla le trouuer mauuais,
 car il tonna tout le soir, & fit vn ora-
 ge extraordinaire, mesme on remar-
 qua que de tant de feux qui auoient
 esté allumez, il n'y en auoit eu pas
 vn, qui n'eust esté esteint, où par le
 vent où par la pluye. Toute la Court
 se retira plustost que de coustume à
 cause du mauuais temps, & le Roy
 mesme qui tout à coup, auoit passé
 de s^{on} extreme ioye, a ie ne sçay quelle
 extraordinaire melancolie, donna le
 bon-soir à Statira, & Parisatis, & s'al-
 la coucher en sa chambre. Bien à pei-
 ne estoit-il endormy, que l'orage qui
 auoit cessé enuiron deux heures, re-
 doubra avec tant d'esclairs, tant de
 coups de tonnerre, tant de vent que
 ce miserable Prince s'estant esueillé
 au bruit, sentit bransler sa chambre,
 ouyt tomber des murailles, & se vit à
 la fin luy-mesme accablé sous le
 corps du logis où il estoit, qui inçon-

tinent apres fut renuersé sur luy. O coup fatal de la fortune! afin que ie ne dié point de l'iniustice des Dieux, dit Zenobias en interrompant celuy qui parloit, à quel propos esperons-nous des recompenses en bien faisant, puis que la vertu mesme a souffert les tourments qui ne sont inuentez que pour le vice. Mais, poursuis, Meronte, luy dit-il, qu'est deuenüë Parisatis. Aussi-tost ceux qui estoient logez aux corps des logis separez du Chasteau, poursuiuit ce Messager, n'ayant point esté touchez de cette tempeste s'esueillèrent au bruit, & accoururent pour voir ce defastre. Møy-mesme à mon mal-heur estant eschappé, ie fus l'vn des premiers qui me trouuay au bord du fossé, pour tout à loisir considerer la perte generale de toute la Syrie. Tous les Officiers du Prince & des Princesses, tous ceux de la Court qui estoient logez hors de Daphné, & la moitié mesme comme ie croy des peuples d'Antioche, furent auant qu'il fust iour auprès de ce

Chasteau ruiné, où plustost auprès de ce funeste tombeau du sang Royal. Spiniente arriua incontinent apres, & s'estant cinq ou six fois voulu ietter sans consideration dans ces tragiques demolitions en fut arresté par les plus sages, qui luy remonstroient que sa perte ne feroit qu'augmenter celle qui estoit faite. Ceux d'Antioche admiroient cetréblement de terre, & aduouïoient que depuis celuy qui arriua de leur ville mesme comme l'Empereur Traian y estoit, n'en auoient point vû de semblable. Spiniente, comme le seul qui pouuoit commander fit venir tout le peuple de la cāpaigne & les maneuures d'Antioche; & luy-mesme avec tous les Officiers du Roy, se mit à trauailler pour veoir ce que leurs fatales ruïnes cachoient. Il faut aduouïer, Seigneur, que le spectacle vous eust tiré des larmes des yeux, vous eussiez vû cette belle maisō sans dessus dessous, & sans qu'au delà des fossez du principal logement, il y

eust rien de gasté que ce qui l'auoit esté par la pesanteur des murailles & de plusieurs autres choses qui auoient esté emportees en l'air, par la violence du tremblement. On voyoit par vne nouveauté iusques-là mesme incognuë à ceux d'Antioche, du feu & de la fumee qui sortoiët d'entre les pierres, & les autres materiaux de ce Chasteau, & rendoient la peine de Spiniante d'autant plus grãde, qu'on ne pouuoit aduancer besogne. En fin apres vne demy-iournee d'assiduité à decõbler, on trouua le corps du Roy, où plustost les restes effroyables d'une personne si sainte & si sacree. Sa teste estoit tellemēt ecrazee, qu'il estoit impossible de le recognoistre qu'aux habillemens qui estoient sur luy, & aux emmeublemens parmy lesquels il fut trouué. Ah! Meronte que tu me fais languir. Prononce viste l'arrest de ma mort, luy dit Zenobias, qui estoit encor tout prest de s'esuanouir. Seigneur, poursuiuit Meronte, que vous puis-ie dire dauantage? Depuis pour trouuer les corps des Princesses

On chercha trois iours durant, mais tout ayant esté osté piece à piece, en fin on veid la chambre de Statira, & celle de Parisatis, mais on ne les trouua ny l'vne ny l'autre. Ce qui nous estonna le plus, fut que parmy ceux qui auoient esté assommez, on veid des Gardes, & des Huiffiers & quelques autres domestiques qui sembloiēt auoir esté tuez à coups d'espée, plustost que par la cheute du Chasteau. Apres diuerses coniectures on se figura que les miserables se voyans pris dans les ruines sans espoir de secours, auoiēt aimé mieux se tuer, que de languir dauantage. On nous a dit depuis que la nuit mesme de ce malheur, il auoit paru cinq ou six vaisseaux au costé de Seleucie, & que mesme on auoit eu peur d'vne surprise, pource que toute cette abominable nuit, plusieurs compagnies de gens de cheual par terre, & plusieurs hommes armez estoient descendus par le fleue Orente iusqu'au dessus de Seleucie. Qu'on auoit ouy crier des personnes qui estoient enleuees par force.

Mais, Seigneur, que vous fert ce récit puis qu'il n'a fait que vous importuner, & augmenter vostre ennuy. Mèronte eust long-tèps parlé sans estre interrôpu, pource que Zenobias s'estoit esuanouy, sans qu'on y eust prins garde, aussi-tost qu'il luy eust dit que Parisatis n'auoit point esté trouuee. Polemãdre fut le premier qui s'aduisa de veoir ce que son maistre faisoit, mais le voyant plus mort que vif, ses plaintes & ses soins renouellerët. Il essaya mille sorte de remedes, auant qu'en y luy, ny les Medecins qu'il auoit enuoyé querir, pussent luy faire reprendre les sens. Il reuint apres vne deffaillance de trois heures, & quand il fut reuenu, il s'escria tant qu'il pût. Iniustes Dieux! Puissances imaginaires qui n'auetz prouidence quelconque, & qui n'estes grands ou petits, veritables où faux qu'autant que les hommes se le figurent! Quoy! ie croiray que vous estes apres cette sanglante Tragedie! Non, ie ne le puis faire, c'est offencer le sens commun: c'est vous offencer vous mesmes, s'il estoit vray que vous

fuffiez, de figurer que vous ayez soin du monde, puis que vous en auez laiffé perdre tout ce qu'il y auoit de beau. Parifatis vous estes morte? Ouy vous l'estes & ien'en doute point: Or fus vous autres, dit-il se tournant vers les fiens, ne me parlez plus de viure, ie veux mourir, & ie iure par Parifatis morte, que quicõque m'empeschera de la fuiure, sentira combien pese vn bras pouffé d'vne iuste colere. Il eust beau faire & beau dire on ne laiffa pas pour ses menaces de le seruir si bien cõtre son intentiõ qu'en depot de luy, il fut contraint de viure, & receuoir quelque espece de soulagement. Figurez-vous mon pere, comme quoy il en deuoit estre au desespoir. Il pēsa mourir plusieurs fois. Et en fin apres estreforty de treslõgues maladies. Au lieu d'aller en Syrie il passa en Ionie par le conseil de Polemandre, & fut à six ou sept lieuës d'Ephese pour consulter vn Oracle de Dianē, qui encore auourd'huy a par toutel'Asie vne grande reputation. Apres plusieurs sacrifices, il receut cette responce.

ORACLE DE DIANE.

*Il est vray par l'ire du sort ,
 Tout ton contentement est mort :
 Ne le cherche plus dans ce monde ,
 L'objet de tes vœux abusez ,
 Vient de passer la dernière onde ,
 Et soupire aux champs Elisez .*

Donc , s'escria-t'il tout haut , Parifatis est morte ? Non seulement les Dieux m'en assurent , mais aussi me conseillent de sortir du monde pour la suivre. Je vous obeiray , chaste Deesse , ie vous obeiray , & le feray si gayement que vous cognoistrez combien ie prefere les aduis qu'on me donne de mourir à ceux d'esperer , & de viure. Aussi dès le iour mesme Zenobias eust obey à Diane si le trop fidelle Polemandre ne l'eust empesché de se tuer. Il tomba derechef malade.

mais iusqu'à tel point que sa vie fut desesperee. Toutesfois, comme s'il ne luy eust pas encore esté permis de mourir, où plustost d'estre si tost hors de peine, le mal ayant fait son effort, il r'eschappa, & par vne fantaisie qui ne le quittera que par vostre responce il fut fort long-temps sans cesser d'importuner les Dieux & leurs Oracles de luy dire ce qu'ils auoient resolu de luy. A la fin estant en Lesbos il se laissa persuader qu'Apollon auoit de tout temps rendu des Oracles, en vne Isle qui n'estoit pas fort eslognee. Il y alla, & voulut veoir si le frerene luy seroit point plus fauorable que la sœur. Il luy fit ses prieres, & receut cette responce.

ORACLE D'APOLLON.

*Le temps finira tes supplices,
Par la presence des delices,
Dont la perte te fait mourrir.*

*Ne languy donc plus de la sorte,
Et croy si tu la veux guerir,
Que Parisatis n'est point morte.*

Ce dernier Oracle fut la guerison pour vn temps de tous ses maux, mais apres auoir couru presque toute l'Asie & tout l'Europe, sans auoir des nouvelles de sa maistresse il estoit prés d'estre plus mal que iamais, lors qu'on luy dit en Macedoine que dans les Alpes il y auoit vn Druyde qui scauoit les choses parfaitement comme les Dieux. Zenobias y fut, mon pere, mais vainement pour luy: car à l'heure-mesme qu'il y arriua on faisoit la fosse pour le mettre en terre. Vn homme moins constant que luy se fust tué de regret: mais l'esperance de reuoir sa maistresse le retenant, il s'informa si aux lieux circonuoisins il n'y en auoit point d'autres. Vn vieil homme luy dit, qu'en vn petit pays nommé Forests auprès de Lyon, depuis quelque temps on parloit d'vn Druide venerable pour sa saincteté, & merueilleux pour ses responcez appellé Climâte. Qu'infailiblement s'il

vouloit passer iusques-là il auroit fuiet de ne s'en repetir point. Zenobias est venu fort près d'icy, mō pere, en s'informant de vous, & ce matin estât arriué à vne petite ville qui n'est pas loin d'icy nōmee Marcilly, on luy a enseigné vostre demeure. Il m'a commādé de vous venir faire la reuerence, & pource qu'il est tombé malade, vous dire sa fortune. Voila mon pere, ce à quoy, s'il vous plaist vous apporterez les consolations, & les remedes qu'à vostre instance les Dieux ne refuserēt iamais à personne. Climāthe plus subtil & plus clair-voyāt qu'un Lynx ayāt pris garde que cinq ou six fois ce ieune hōme en parlāt de Zenobias, auoit parlé, comme de foy, sans y penser, & d'ailleurs se figurāt à tort & à trauers qu'il s'en falloit deffaire, le quita, & luy dit que bien-tost il viendroit le retrouver apres qu'il auroit consulté son Dieu. Il reuint donc fort peu de temps apres, & s'adressant à luy avec vne mine feure & toutesfois ioyeuse. La fin de tes peines est arriuee Zenobias, luy dit-il, (c'est ainsi que tu t'apelles) car mon Dieu me l'a reuelé. C'est

en vain l'homme pense-t'il se cacher
la cognoissance de celuy qui l'a fait.
Console-toy donc, & sçache que tu
trouueras Parifatis en ces Isles que
nous appellons Fortunees. Elles sont
en l'Océan, qui comme t'a dit Dia-
ne est la dernière onde. Et comme elle
t'a dit aussi, elles sont par vous autres
adorateurs d'autres Dieux que nous,
nommees les champs Elisez, puisque
vous croyez que là sont les ames des
bien-heureux apres leur mort. Zeno-
bias ray de ce qu'il oyt se ietta aux
pieds du Druide, & sçachant aussi biē
que luy ce qu'il luy disoit des Isles
Fortunees le prist pour vn Dieu
visible. Il aduoūa qu'il luy deuoit la
vie, qu'il estoit Zenobias, & apres ce-
la demeura encore avec luy fort lōg-
temps, luy disant mille autres parti-
cularitez de sa vie qu'il auoit ou-
bliees: comme il veit que la nuit ap-
prochoit, il print cōgé du faux Druide,
& s'en alla avec l'opinion qu'il n'y
auoit homme au mōde sainct & Pro-
phete comme luy. Climante ayant
de son costé fort bien ioüé son per-

Ionage estoit tres-satisfait, & n'attendoit que la nuict pour aller trouver Polemas & luy conter ses deux differentes fortunes. Aussi-tost qu'il fust nuit, il changea d'habillemēs, & trauersāt le bois par des chemins qui n'estoiēt cognus qu'à luy, & arriua chez Polemas. La premiere nouuelle qu'il luy dit fut celle de Zenobias, mais il ne luy dit qu'en passant, & s'arrestant sur leurs propres affaires, luy apprit cōme quoy Leonide & Syluie l'estoiēt venu voir, & luy demāda ce qu'il auoit a respondre à la priere que par ses Nymphes Galathee luy auoit faite. Polemas tressaillit d'aise, voyant que la Nymphe n'estoit point desabusée, puisqu'elle vouloit parler à Climante: Et comme quoy pensez-vous, luy dit Clymanthe, que Galathee, eust pū descouuir mes artifices, puisque les hommes les plus fins y eussent esté attrapez aussi biē qu'elle? car si iamais vn dessein a esté conduit avec vne extreme prudence: Il faut aduoüer que c'a esté le nostre, & quant à moy quelque opinion que vous en ayez eüe, ie

ne me suis iamais scû persuader que l'le ait soubçonné ny les Nymphes aussi, qu'il y ait eu de la trôperie en tout ce que ie leur ay fait veoir, y ayant obserué de telle sorte tous les artifices necessaires, que si vn autre m'en auoit autant fait, ie croy que i'y aurois esté aussi bien abusé que luy: Mais si par le premier artifice elles ont esté trompees, assurez vous que par ce secôd elles l'ont esté biẽencores dauãtage.

Cependant qu'ils parloient ainsi, Polemas fut aduertý qu'vn messager le venoit trouuer, pour quelques nouuelles d'importance, cela fut cause qu'interrompant leurs discours, & faisant retirer Climante dans vn cabinet voisin, il commanda qu'on le fist entrer, Seigneur, luy dit le Messager, apres l'auoir salué, & qu'il se veid seul avec luy dans la chambre, vostre fidelle seruiteur Meronte vous saluë, & m'a commandé de ne donner cette lettre qu'entre vos mains, luy dit il en la luy presentant, & de plus m'a donné charge apres que vous l'aurez leuë, de vous dire quel-

que chose de sa part pour vostre service. Polemas alors l'ayant decachetee, & leu que ce n'estoit qu'une lettre de creance, le prenant par la main, le tira le plus près qu'il pût de la porte du cabinet où estoit Climathe, afin qu'il le pût ouyr, s'asseurant bien que c'estoit quelque chose qu'il seroit necessaire de luy communiquer: parce que ce Meronte estoit l'un des principaux Bourgeois de la ville de Marsilly, qu'il s'estoit acquis de longue-main pour l'un de ses plus affidez. Interrogeant donc celui-cy qui estoit son fils, il sceut de luy l'arriuee de Damon, & de Madonthe, l'honneur & les carresses qu'Amasis & Galathee leur faisoient, le soing que toutes deux auoient de ses bleffes: & l'opinion que les Chirurgiens en auoient. Apres il luy rendit compte de tous les gens de guerre qui se trouuoient dans la ville: De quelle façon les gardes se faisoient, le peu d'apparence qu'il y auoit qu'Amasis & Adamas fussent entrez en doute de quelque entrepri-

se, & bref il l'asseuroit que toutes les fois qu'il luy plairoit, il luy ouuriroit vne porte sans aucune difficulté. Polemas receut ces nouuelles avec beaucoup de contentement, & apres auoir remercié Meronte de la continuatiõ de sa fidelité, & de son affection, il le coniuira de vouloir continuer, avec assurance qu'en temps & lieu il le recompenseroit, de sorte, qu'il auroit tousiours occasion de l'aimer. Que quand il seroit temps il se seruiroit de ses offres, comme de la personne du monde à laquelle il se fioit le plus, & lors mettant la main dans vn cabinet ou il tenoit expressément de l'argent pour ces reconipenses secrettes, & luy en donnant vne poignée, Receuez, luy dit il, ce petit tesmoignage de ma bonne volonté, attendant que l'occasion se presente de faire d'auantage pour vous, & puis s'en reuenant au mesme lieu: Mais, luy dit-il, n'y a-t'il rien de nouveau en la Court? Seigneur, luy respondit ce ieune homme, l'on ne parle d'autre chose que d'vn Druide qui vit avec tant de sainteté

saincteté dans certain bois auprès de Montbrison , que les Dieux luy octroyent tout ce qu'il demande. Je ne scaurois vous dire les choses que l'on en raconte: car elles sont les plus extraordinaires que l'on ait iamais ouy dire , & ce qui encores l'a le plus mis en reputation c'a esté le voyage que Leonide fit hier vers luy , qui en raconte des choses si merueilleuses, qu'elle en rait tous ceux qui l'oyent. Mais entr'autres choses , dit Polemas , que dit-elle particulièrement y auoir? Seigneur , respondit-il , elle en dit beaucoup, entr'autres de certaines portes du Temple, qui s'ouurent & se ferment d'elles-mêmes à la seule parole de ce saint personnage. Pour moy , comme vous scauez , ie ne vay gueres souuent au Chasteau , & tout ce que i'en scay n'est que par ouyr dire : mais c'est la verité , que l'on en raconte de grandes merueilles. Or bien , luy dit en fin Polemas , vous vous en retournerez vers vostre pere , luy direz le contentement que i'ay receu

canal, entre dans le creux de l'Autel, mais le tout clos avec vn tres-grand soin, parce que c'est en cela, que gist presque tout l'artifice. A cette peau de boucq est attachee vne corde, qui soustenuë par vne polie, se va entortiller aux deux piuots, parce que cette corde se separe en deux sur la fin. Entre la peau de bouc, & la polie, il y a vn poids tel que i'ay iugé estre necessaire, pour fermer les portes. Or voicy tout l'artifice: Aussi-tost que le feu, qui est allumé sur l'Autel, l'eschauffe, l'air est chassé par cette chaleur, dans la peau du boucq, par le canal: La nature de l'air c'est d'estre leger, & par ainsi cette peau s'enflant, & s'esleuant attire en haut ce poids qui baissoit la corde, & ainsi les piuots relaschez par les cordes qui se haussent, ouurent les portes, & au contraire le feu venant a s'esteindre, & l'air retournant en sa place dans l'Autel, la pesanteur du poids tirant les cordes en bas, fait tourner les piuots, & les portes se referment. Il faut en cela auoir le iugement de cognoistre le

temps, que l'Autel est assez eschauffé, & aussi quand il est assez refroidy pour commander aux portes à temps de s'ouuir ou de se refermer : car il n'y a personne qui en voyant l'effect, s'il n'en sçait la cause ne croye que ce soit vne chose surnaturelle, & en cette occasion ie me puis veritablement louer de ma fortune : car ie n'auois pas si tost proferé la parole, que les portes s'ouuroient, ou se refermoient, & cela si à temps, que ie pris bien garde que Leonide, & Syluie, en estoient si effrayees, que presque elles en trembloient.

T'aduouë, dit alors Polemas, qu'un homme d'esprit ne se peut achepter, & qu'il n'y a au monde qu'un Climathe, ne croyant pas qu'autre que luy ait iamais songé à un si bel artifice, & quant à moy ie ne doute point, que ces filles n'y ayent bien esté trompees, car ie pense estre un peu plus difficile à deceuoir qu'elles, & toutesfois ie confesse que ie ne me fusse pas pû desmeler de cet artifice. Mais mon cher amy, continua-t'il,

en l'embrassant , quelle fin croyez-vous , que doine auoir nostre desfeing ? La plus heureuse , sans doute , dit-il , que nous luy puissions desirer , car encore que des choses futures le iugement soit fort incertain , si est-ce , & ie vous supplie retenir cecy de moy , que presque infailliblement vn commencement heureux est fuiuy d'une heureuse fin , & que sçaurions nous desirer à ce commencement de plus heureux ? Dans cette contree tout est à vous , dehors il n'y a Prince voisin qui ne vous aime , & qui ne vous fauorise. Tous ceux qui vous pourroient faire du mal sont bien loing de vous , & tellement embarrassez aux affaires d'autruy , qu'ils nous donneront tout le loisir que nous voudrons pour faire les nostres. Et le bon , c'est que Clidamant qui en quelque forte nous pourroit nuyre , employe son temps auprès d'un Prince tant esloigné de nous que son secours ne luy peut iamais estre gueres utile , au lieu que vos amitez & vos confederations

font avec ceux qui ne sçauroient estre de la main, qu'ils ne vous touchent, si bien que nous n'auons à faire qu'à des fèmes, qui à la verité sont redoutables en Amour, mais grandement inutiles en la guerre. Mais, reprit Polemas Adamas duquel nous n'auons iamais pû gagner la bonne volonté est vn puissant ennemy, pour se credit qu'il a en cette contree, & crains que l'authorité d'Amasis, & l'esprit allié de Galathee ne nous soiēt vn grād empeschement. Souuenez-vous, respondit Climante, que toute chose agit selō la nature, & qu'Adamas vous peut nuire en paroles, tāt que vous ne viendrez point aux effectz, mais aussi tost que les armes parlerōt, assurez-vous que les liures le tairont, & quant à Amasis eile aime de sorte Galathee, qu'elle ne contredira iamais, à ce que sa fille voudra. Mais interrompit incontinent Polemas, c'est bien là où est la grande difficulté, car Galathee qui est ieune, & volontaire n'a pas la consideration qu'elle deuroit auoir pour son cōtētement, & pour le biē,

& repos de ses Estats, mais à d'autres desseins bien eslognez des miens. Et qu'en sçauiez vous ? reprit Climianthe, peut-estre desire-t'elle plus que vous, ce que vous voulez, mais elle n'en sçait trouuer les moyens : N'est-il pas vray qu'autresfois elle vous a aimé. Il est vray, respondit-il, mais Lindamor, ie ne sçay comment, me l'osta de la main. Or souuenez-vous, adiousta Climianthe, que ce qui a esté vne fois le peut bien estre deux. Le naturel d'une femme, & mesme qui est ieune, c'est vouloir tout, & ne vouloir rien, ie veux dire que sa volonté, se laisse emporter à tous les obiects qui luy semblent bons, beaux, où nouueaux : mais sans s'obliger à pas vn solidement. De sorte que quand quelque chose se presente à ses yeux, elle le reçoit autant qu'il luy plaist, & ainsi elle veut tout, mais elle ne veut rien, parce que cette volonté est en cela comme vn nauire, sur vne plage sans nul ancre qui le puisse arrester. Et toutesfois si par les coniectures nous pouuõs auoir quelque cognois-

fance des choses cachees. Dittes-moy ie vous supplie : si elle n'auoit besoin d'observer ce que ie luy ay dit, à quelle occasion, auroit-elle esté si curieuse de m'enuoyer Leonide pour me prier tant instamment de l'aller trouuer? Non croyez-moy, ou ie suis le plus trompé qui viue, ou il me semble de lire dans son cœur, qu'elle attend avec vne impatience extrême de me veoir, pour se mettre entierement entre mes mains. Assurez-vous que ie luy ay donné l'alarme bien chaude, quand ie luy ay dit, que si elle espousoit autre que celuy que les Dieux luy ordonnoient, elle seroit la plus mal-heureuse qui ait iamais vescu. Mais, repliqua Polemas, si elle s'apperçoit de vostre artifice? Mais respondit Climante, tout en colere, si le Ciel tomboit? Il ya bien apparence de faire cette doute, ie veux que vous sçachiez que Climante a bien tant d'artifice, que s'il auoit entrepris de faire remarier Amasis avec luy, il en viendroit à bout. Polemas, alors avec vn esclat

de rire , ô plust à Dieu que ie fusse
tesmoin de ce beau mariage , & que
vous le fussiez du mien avec Gala-
thee. Ie me contente bien respondit-
il 'froidement d'auoir Leonidé. O
mon cher amy , dit incontinent Po-
lemas en cas que le mien se fasse , ie
la vous promets ! Et moy , adiousta
Climanthe , dans peu de iours , ie
vous donneray Galathee , où i'y
perdray la vie. Et sur ce discours , ils
mirent en auant s'il feroit venir Ga-
lathee vers luy , où s'il iroit vers
elle , & en fin ils conclurent qu'il
estoit plus à propos , qu'il allast
vers la Nymphe , parce que de la fai-
re venir dans le Temple , il estoit à
craindre que luy voulant faire veoir
ces ouuertes des portes , quelque
chose ne iouïast pas si bien , n'y si à
propos , que de coustume , qui ga-
steroit tout le mistere : outre que les
choses merueilleuses qui aduien-
nent plusieurs fois , se rendent en fin
mesprisees , & de plus voulant faire
croire que c'est le Dieu qui les ouure,
& referme , il sembleroit que ne faire

iamais qu'une mesme chose, il y auroit quelque deffaut, qu'au contraire l'allant trouver en son logis, il seroit hors de toutes ces peines, & n'auroit à penser, qu'à ce qu'il auroit à luy dire. Sur cette resolution ils se separerent, pleins d'esperoir & l'un & l'autre de veoir bien-tost l'heureuse fin qu'ils desiroient à leur entreprise.

Mais Polemas qui avoit un esprit vif, un tres-bon iugement & un courage plein d'ambition, quoy qu'il fist semblant de remettre du tout sur la conduite de Climante, l'esperance qu'il avoit conceüe, si est-ce qu'il ne laissoit rien arriere qu'il iugeast estre necessaire pour en venir à bout: De forte qu'encores qu'il veist quelque apparence en la ruse de cet homme, si ne laissa-t'il pour cela de pourueoir à ses affaires, à fin que si l'artifice, ne faisoit l'effect pretendu, il pût en venir à bout par la force, & d'effect, outre qu'il s'estoit acquis tous les Ambactes & Solduriers de la Prouince, encore en entretenoit-il plusieurs

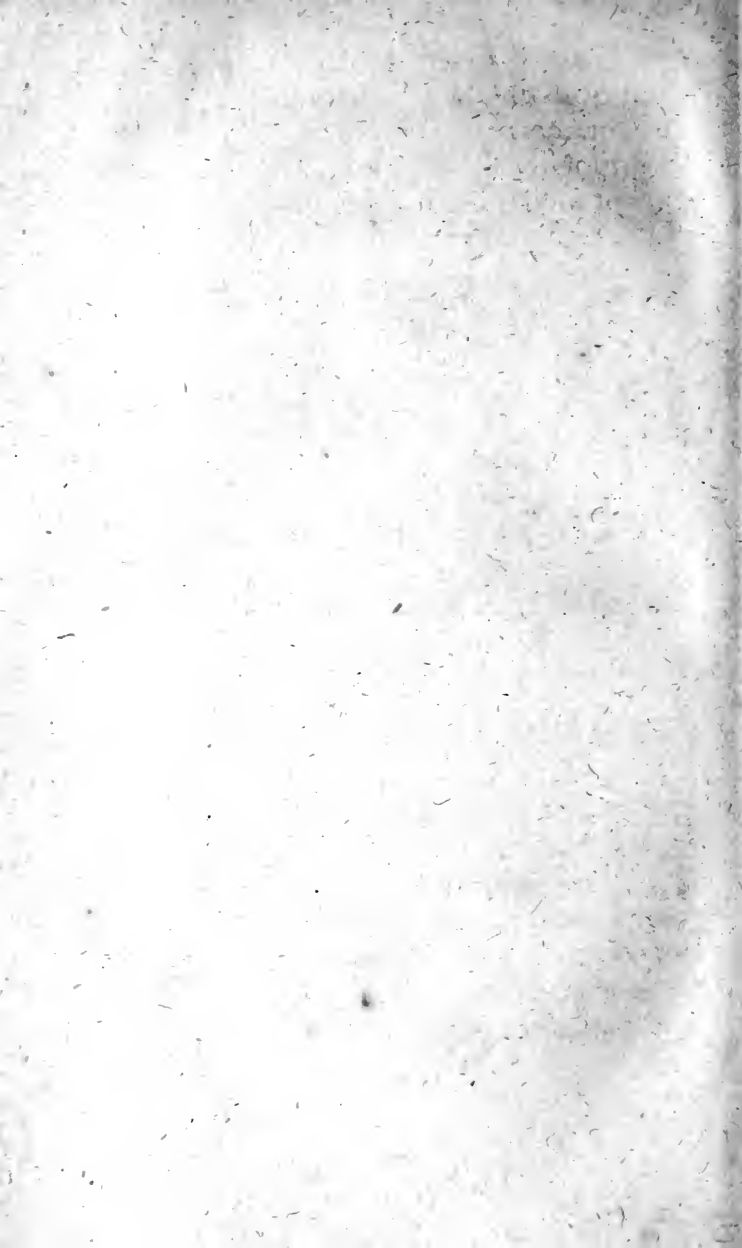
secrètement, & dedans, & dehors l'estat, il s'estoit rendu maistre de tous les lieux forts, & de tous les ponts & passages, avec vne si grande prudence, que nul ne s'en estoit pris garde qu'il ne l'eust fait. Et pour ne faire rien à la volée, il n'y auoit Roy, ny Prince autour de luy, avec lequel il n'eust vne tres estroite intelligence, & duquel il n'eust promesse d'estre assisté en cas qu'il les en requist. A toutes ces preuoyances, il en adiousta encore vne qui n'estoit pas petite, asçauoir vn tres-grand amas de toutes sortes de munitions, & d'instruments de guerre, & parce que le faix de toutes les intelligences, & de toute l'entreprise se repositoit sur luy, & qu'il n'auoit pas du temps assez pour l'employer à ces choses particulieres, il fit choix de quatre personnes qu'il auoit grandement interressees au bon-heur de sa fortune, sur lesquels il s'en deschargea. Ces quatre confidens estoient Peledonte, auquel il donna charge de sa Cauallerie, Argonide qu'il com-

mit à son infanterie , Listandre aux machines de guerre , & Ligonias aux munitions & viures. Ces quatre personnages sçauoient le desseing de Polemas, & s'estoient de longuemain liez avec luy d'une si estroite amitié , que leurs fortunes , & leurs vies estoient communes. Soudain que Climante s'en fut allé, il les fit appeller ; & vouloit sçauoir de chacun particulierement , de combien de gens il pourroit faire estat, si dans huit ou dix iours il en auoit affaire. Peledonte l'asseura que s'il luy donnoit ce terme , & qu'il luy permist de les assembler dès ce iour-là , il luy promettoit mille cinq cens hommes de cheual, tous habitans dans le pays, & deux mille estrangers. Argonide, douze mille que picquiers, qu'ils nommoient picquenaires, qu'arbalestiers, qu'ils appellent Cranequiniers, qu'Archiers , ou Frondeurs , & six mille estrangers. Ligonias , luy promit auoir de quoy entretenir, tout ce nombre d'hommes pour quatre mois de toute sortes de viures, & Lif-

candre qu'il auoit tant de machines, de traits, d'arcs, & d'artilleries, qu'il n'en sçauoit dire le nombre : mais que quand il luy plairoit visiter l'Arcenal, il le verroit si bien garny qu'il s'asseuroit qu'il en demeureroit content. Or mes amis, leur dit-il en les embrassant, i'ay bien tousiours esperé, que vous auriez plus de soing de mes affaires, que ie n'en sçauois auoir, c'est pourquoy ie m'en suis reposé sur vous : Peut-estre n'aurons-nous pas affaire de tous ces preparatifs, car il semble que le Ciel vueille que nous paruenions à nostre desseing avec douceur, & non par la force, ie le desirerois tant pour le bien de cet estat, que d'autant qu'il semble que cette voye est plus conuenable : toutesfois il se faut preparer à tout, car i'ay resolu dans huit, ou dixiours d'estre ou Cesar, ou nul. Ie vous supplie donc & vous coniure de tout mon cœur de reuoir tous en quel estat sont les choses dont vous auez voulu prendre la charge, & les tenir en tel point qu'il n'y ait rien à

dire si nous en auons affaire , & ad-
ioustant à ces paroles plusieurs gran-
des promesses, ils se separerent en at-
tendant qu'il fust temps de mettre en
effect ce qu'ils luy auoient promis.

Fin du quatriesme liure.





LA CINQVIESME PARTIE
DE
L'ASTREE
DE MESSIRE
HONORE' D'VRFE'.

LIVRE CINQVIESME.

RENDANT que l'ambition de Polemas faisoit iouïr tous ces ressorts, & que tout estoit prest de s'enuelopper dans vn dange-reux trouble. Adamas pour preuenir ses mauuaises intentions, auoit de si importantes pensees, qu'elles luy

interrompoient de forte le sommeil, que le plus souuent il sortoit du lict sans auoir pû clorre l'œil. Et quoy que son aage, qui estoit desia fort aduancé dans la vieillesse, le conuiaist quelquefois à se reposer, si est-ce que l'affection qu'il auoit au seruice de la Nymphé, & au bien de cet Estat, qui sembloit n'auoir autre assurance qu'en luy, faisoit faire à ce corps demy cassé, des efforts incroyables, tant le desir de bien faire a de puissance sur vne personne genereuse. Et d'autant plus qu'il voyoit le peril grand, & les remedes difficiles, d'autant plus aussi rappelloit-il toutes les forces de son esprit & de son iugement, pour s'opposer aux desseins de Polemas.

Et veritablement les difficultez n'estoient pas petites, qui se presentoient toutes à la fois à ses yeux. Car voir la Nymphé desnuee d'hommes & d'argent, & n'auoir pour toute seureté que Marcilly, où encore, il ne falloit point douter, que son ennemy n'eust de tres-grandes intelligences, & auoir à se defendre cõtre vn grand homme de guerre, qui auoit la force des hom-

mes, des forteresses, des intelligences; & de tous les deniers de l'Estat en sa puissance, il y auoit bien sujet d'estre en peine & en doute. Et l'vne des choses qui le traualloit le plus, c'estoit qu'encore falloit-il, que pour s'opposer à ceste violence & trahison, il fist les preparatifs necessaires si secretemēt, que l'ēnemy ne s'en pūst apercevoir: chose si difficile qu'elle sembloit impossible, parce que presque il ne sçauoit de qui se fier, pour la grande commodité que Polemas auoit eue de corrompre tous ceux qu'il auoit voulu attirer à sa faction.

Il est vray que la suruenue du Prince Godomar, en vn tēps si oportun, & de tous ces Cheualiers qui estoient avec luy, comme aussi la rencontre de Damon, & d'Alcidon, luy donnoient vn grand courage, luy semblant que c'estoit vne cognoissance que Dieu vouloit conseruer la Nymphē contre les tyrannies de cet hōme. Lors qu'il estoit plus auant en ses pensees, & que dès le plus grand matin il alloit donnant ordre à ce qui estoit le plus

necessaire, ceux de la garde luy firent sçauoir qu'vne bonne troupe d'estrangers s'estoient presentez à la porte pour entrer, & qui n'ayans point voulu dire leurs noms, y auoient esté arrestez. Que toutefois ils sembloient ne venir point en mauuais dessein, puis qu'il y auoit quantité de Dames dans des chariots. A peine auoient-ils donné cet aduis au Druyde, que deux Cheualiers luy furent conduits, pour luy faire entendre qu'elles gens s'estoient.

Ces deux Cheualiers estoient assez âgez, & monstroient à leur façon d'estre personnes de grand respect, qui fut cause qu'Adamas leur rendit beaucoup d'honneur, & parce qu'ils le supplierent de pouoir parler à luy en particulier, les ayans fait entrer dans vn cabinet, le plus vieil luy parla de ceste sorte.

Sage & prudent Seigneur, Argire Reyne des Pictes, nous enuoye vers la grande Nymphé, pour luy faire sçauoir qu'elle est entree dans ses

Estats, sans luy en donner auis, parce que ne desirant point d'estre cogneuë, pour le sujet qu'elle luy fera entendre, elle a pensé qu'elle ne l'auroit point desagreable. Et d'autant que l'on luy a fait difficulté à la porte de ceste ville, de la laisser entrer, & qu'elle se void contrainte, pour satisfaire à l'ordonnance de l'Oracle de parler à elle, elle nous a commandé de la supplier de sa part, de luy permettre l'entree, & de ne vouloir point qu'elle soit cogneuë, s'asseurant que quand elle sçaura la raison qui luy fait auoir ce desir, elle la trouuera tres-juste. Comment, interrompit Adamas, la Royne des Pictes est à la porte? Et luy ayant repliqué que c'estoit elle. O Dieu! s'escria le Druyde, que la Nymphe sera marrie de ne l'auoir sceu, & qu'elle aura de desplaisir qu'une si grande Princesse ait esté si mal receuë dans ses Estats. Il vouloit entrer en de plus grandes excuses, lors que ces Cheualiers: Seigneur, luy dirent-ils, la Reyne ne veut point estre cogneuë, & elle en supplie la Nymphe,

c'est pourquoy toutes ces demonstrations la desobligeroyent grandement, nous n'auons point fait de difficulté de le vous dire, sçachāt par le rapport la fiāce qu'Amasis a en vostre sagesse: Mais nous vous requerons de la part de la Reyne nostre maistresse, de n'en point faire de semblant, & de luy permettre que, cōme estrāgere incognuē elle puisse voir la Nymphe, & luy cōmuniquer le sujet de son voyage. Adamas alors: Seigneurs, leur dit-il, la Nymphe, pour chose du monde, ne voudroit deplaire à la Reyne, si bien que ie m'asseure qu'elle en vsera cōme elle le luy ordonnera, ce ne sera pas toutefois sans auoir bien du desplaisir de ne pouoir faire quelque demonstration à vne si grande Princeesse, du contētement qu'elle reçoit de la voir en ses Estats. Et puis que vous le voulez ainsi, nous irons ensemble vers la Nymphe le luy faire entēdre: car si ce n'estoit pour ne descouuir, ce que vous voulez qui soit tenu caché, ie m'en courrois à la porte pour la recevoir, sçachant bien que c'est la volōté

de la Nymphé que la Reyne cōmande en ces cōtrees cōme parmy les Pictes.

Et à ce mot s'en allās tous trois vers la Nymphé, le plus diligemmēt qu'ils peurent, Adamas luy fit sçauoir ceste nouuelle, de laquelle elle ne demeura pas peu estonnee, pour estre chose si peu attēduë. Et en mesme temps faisant entrer les deux Cheualiers, elle sceut d'eux tout au long, ce que le Druyde luy auoit desia dit briefuement, & de plus, que le principal sujet qui faisoit aller de ceste sorte Argire incognuë, estoit le malheur de Rosileon, qu'elle cōduisoit avec elle, & qui auoit de telle sorte l'esprit aliené, qu'il faisoit compassion à tous ceux qui l'auoient autrefois cognu. Que pour ce sujet elle suplioit qu'on luy fist donner quelque logis à part, & où il ne pût estre veu que de ses domestiques. La Nymphé vouloit elle-mesme l'aller querir, & la cōduire dans le Chasteau, mais ces Cheualiers se mirent presque à genoux deuant elle, d'autant que la Reyne en demeureroit grādemēt offencee, parce que quelquefois

il faisoit des folies si estrāges quand il se trouuoit en ces assemblees, qu'Argire auoit esté contrainte de venir presque seule, n'ayant mené avec elle que la Princesse Rosanire, fille de Policandre Roy des Boyens & des Ambarres, & vne assez petite troupe de Cheualiers, pour la seureté de leurs personnes. Puis, leur respondit la Nymphe, que la Reyne ne me veut pas permettre que ie luy rende l'honneur que ieluy dois, ma fille Galatee, pour le moins, s'y en ira en ma place, & la conduira en vn des corps de logis de ce Chasteau, où elle ne fera veuë que de ceux qu'il luy plaira. Ny à cela non plus, reprirent les Cheualiers, elle ne consentira iamais. Elle receura bien le logis que vous luy offrez, pour estre prés de vous: mais non pas, s'il vous plaist, que la Nymphe vostre fille l'aille trouuer. Madame, dit alors Adamas, il faut, puis qu'il luy plaist ainsi, que vous la contentiez, & que pour vostre satisfaction, vous disiez que la Reyne a dans ses Estats tout pouuoir, & que vous

luy voulez obeïr en tout ce qui luy plaira. Et, si vous me le commandez, ie m'en iray la trouuer, pour la conduire dans l'appartement où vous la voulez loger, & ie feindray que ce n'est que pour commander à la porte de la laisser entrer.

De ceste sorte Argire fut conduite dans le Chasteau, & tous ceux qui estoient avec elle, qui pouuoïent estre enuiron cent Cheualiers, furent logez dans la ville, le plus commodément que faire se pût. Adamas loïa & remercia Dieu de l'arriuee de ceste Princeſſe, luy ſemblant que c'estoit vne grande aſſurance pour les affaires de la Nymphé, d'autant qu'il ne ſe pouuoit imaginer qu'elle fuſt venuë pour peu de iours, & que ſi Polemas attendoit quelque choſe, elle ſe trouueroit engagee dans la ville avec eux, qui donneroit ſujet aux Pictes de les venir ſecourir. Outre qu'ayant ouï parler des grands faiçts d'armes de Roſſileon, & del'amitié que Polican-dre Roy des Boyens & des Ambarres luy portoit: Et de plus, ſçachant que

Rofanire fa fille, estoit avec la Reyne des Pictes, il n'y auoit pas apparence que de si grands Roys ses voyfins, laiffassent fans secours le lieu où ils seroient assiegez. Et ayant communiqué toutes ces choses à la Nymphe, & au Prince Godomar, ils furent tous d'aduis qu'il falloit obliger ceste Reyne par toutes les courtoisies qu'on pourroit luy rendre, à prendre part en leurs affaires. Et parce qu'Adamas auoit desia obtenu d'elle qu'Amasis & Galatee la pourroient veoir, aussy tost qu'elle se fut vn peu rafraichie, la Nymphe s'y en alla, n'ayãt avec elle que Galatee & Adamas. Et afin que personne ne s'en prist garde, elle passa par vne gallerie, qui attachoit l'appartement où la Reyne estoit logee, avec la chambre de la Nymphe. Argire scachant sa venuë, l'alla rencontrer à la porte de ceste gallerie, n'ayant avec elle que deux ou trois Dames assez aagées, & vn vieux Cheualier. Les premieres salutations estãs faites, Argire prenant la Nymphe par la main, & s'assiant, Galatee demanda permis-

sion d'aller baiser les mains à la Princesse Rosanire, ce que la Reyne ayant agreable, lors qu'elle fut partie, avec vne de ces vieilles Dames, & les portes estans bien fermées, la Reyne commanda à ce vieux Cheualier de raconter à la Nymphé le sujet de son voyage, & ne luy celer, ny desguiser chose qui concernast ceste affaire. Le Cheualier, pour luy obeyr, prit la parole de ceste sorte.

HISTOIRE
De Rosanire, Celiодante, &
Rosileon.

LA patience, & l'impetuosité, sont deux moyens avec lesquels les hommes peuuent faire de grandes choses: Parce que l'une faict effect avec la force & la violence, en heurtant ce qui s'oppose à son dessein: & l'autre en temporisant & lassant l'ennemy, elle en emporte la victoire: si bien qu'il semble que par

deux contraires chemins, elles paruiēnent à vn mesme but. Le croy bien que celuy qui pourroit auoir ces deux qualitez ensemble, deuroit estre estimé plus qu'homme: mais d'autant que la foiblesse humaine rarement les peut embrasser, ie pense que toutes choses bien balancees, la patience & la moderation sont beaucoup plus louüables & plus vtiles, comme plus fondees sur le discours de la raison, & que l'impetuosité beaucoup plus aisément emporte celuy qui la prend pour sa guide dans des ruines & des precipices ineuitables.

Grande & sage Nympe, le discours que i'ay à vous faire, vous tesmoignera que si la Reyne eust tousiours eu ceste maxime deuant les yeux, elle ne fust pas tombee aux inconueniens où elle s'est veüe, ny aux desplaisirs qu'elle a ressentis. Mais lors que l'on demande conseil à sa passion, il ne faut pas trouuer estrange si l'aduis est bien souuent contre raison, & s'il traine apres luy vne longue chaisne d'infortunes & de defa-

stres, desquelles ayant à vous faire recit, le plus briefuement qu'il me sera possible: Il faut que vous sçachiez, Madame, que Policandre, Roy des Boyens & des Ambarres, estant encore fort jeune Prince, & voyant ses Prouinces sous la sage conduite du Roy son pere, iouïr d'une profonde paix, desireux de voir les peuples estrangers, & d'acquérir de l'honneur & de la gloire par la force de son courage, se desroba secrettement, & s'en alla avec vn seul Escuyer, chercher la guerre où il oyoit dire qu'elle estoit. Ce jeune Prince courut avec le tiltre de Cheualier Errant, non seulement toutes les Gaules, mais les Grudiens, Menapiens, Bataues, Vbiens, Latobriges, Henides, Pœmanes, Eburons, Norciens, Nemites, Tullingiens, Marcomanes: & bref la haute & basse Germanie. Et puis passant en la grande Bretagne, demeura longuement dans la Cour de ce grand Roy, où comme par tout ailleurs, il acquist tant de gloire, sous le nom de

Cheualier Incogneu, que mal-ayfément y en auoit-il en l'Europe vn plus cogneu que cet Incogneu. En fin desirant de s'en retourner en son Royaume, il s'embarqua tout chargé de gloire, & vint descendre en la coste Armorique, d'où en fin son destin le conduisit dans la Cour du Roy des Pictes, qui ayant ouy le bruiet de sa valeur, le receut avec tant de courtoisie, qu'il le conuia d'y demeurer plus qu'il n'auoit pas desseigné.

Durant le temps de son sejour, il vid la Princesse Argire, & cōme les choses qui sont escrites dans le Ciel sont inuitables. S'il l'ayma, elle ne pūt s'empescher d'auoir son affection agreable. Ce nouveau dessein luy fit oublier le premier qu'il auoit d'aller en son Royaume, & l'arresta quelques mois en ceste Cour; où il changea le nom de Cheualier Errant, en celuy d'Amant. Il est vray aussi, grande Nymphé, que sa valeur, & la gloire de tant de cōbats, entrepris, & acheuez avec tant de courage & de bon-heur, sa discretion, & l'honneur & respect.

avec lesquels il se mit à rechercher ceste ieune Princeſſe, l'obligerent à recevoir l'affection qu'il luy tesmoignoit, & toutefois elle ne luy en voulut iamais faire rien paroistre, qu'elle ne sceust qu'il estoit Prince des Boyës & des Ambarres: mais le luy ayãt fait entendre ſecrettement, & n'estant pas si ieune qu'elle ne veist biẽ que son pere n'eust ſceu luy choisir vn mary ny plus grand, ny plus digne de commander aux Pictes, sur la parole qu'il luy donna de n'auoir iamais d'autre eſpouse qu'elle, elle le receut pour son mary, & luy permit de la veoir ſecrettement. La Reynerougit, grande Nymphes, quand ie vous raconte ces choses, toutefois la creance que iuſtement elle deuoit auoir, qu'vn si grand Prince, si plein d'honneur & de reputation, ne voudroit point trahir les aſſurances qu'il luy donnoit, iuſtifie aſſez son action, & la rend ſans blaſme,

Ils demeurerent quelques Lunes de ceste ſorte enſemble, ſans que perſõne

s'en apperceut, sinon la Nourrice à laquelle elle l'auoit declaré, comme à celle qui leur facilitoit leurs entreueuës, & son fils nommé Verance, qui estoit celuy duquel Policandre se fioit, & se seruoit le plus en ceste affaire. En fin la Fortune lasse de les laisser en ce repos, donna sujet à Policandre de s'en retourner en son Royaume, par la mort du Roy son pere. Ceste separation rapporta à tous deux vn cruel desplaisir : mais plus à la Prinçesse, qui ressentoit non seulement son esloignement, mais qui preuoyoit presque l'oubly asseuré dont il deuoit vser enuers elle. Toutefois luy representant, outre la perte du Roy son pere, la necessité encore que sa mere auoit de son retour, par la haste avec laquelle elle l'enuoyoit chercher, elle consentit à son départ, & tant plus librement qu'il luy promettoit de la faire demander incontinent au Roy, auquel il enuoyeroit des Ambassadeurs : & qu'il n'y auoit rien qui pût plustost
que

que ce prompt esloignement, leur donner le contentement qu'ils desiroient.

Il s'en va donc avec milles promesses & mille serments, qu'il oublia aussi tost qu'il la perdit de veuë: car depuis elle n'eut plus nouvelles de luy, sinon celles que le bruit commun luy apportoit. Par ceste renommee dōc, elle sceut que tout son Royaume estoit diuisé en deux factions: L'une, de la Reyne sa mere, qui estoit pour luy: Et l'autre d'un puissant Prince, en quelque sorte son parent, nommé Bourbon l'Archimbaut, qui pretendoit par la force de ses amis & confederes, de'auoir la puissance souueraine, & la remettre en sa maison, de laquelle il disoit que Bourbon l'ancien bisayeul de Pelicandre, l'auoit ostee. Et il auoit fait ceste entreprise d'autant plus hardiment, que plusieurs faisoient courre le bruit que Policandre estoit mort, apres lequel il n'y auoit nul plus proche successeur à ces deux couronnes que luy.

Le Roy d'autre costé qui estoit vieux, & de qui la vigueur deffailant peu à peu, ne luy laissoit plus la force de s'opposer à ses desseins, encore qu'il s'en apperceust, faisoit semblant de ne le voir pas, & alloit deuidant la fusée de sa vie le plus doucemēt qu'il pouuoit: de sorte que quand il vint à mourir, la faction du Prince Archimbaut fut telle, que si Policandre n'y fust promptemēt arriué, il est certain que la Reyne sa mere eust esté contrainte de ceder à ceste rebellion: mesme qu'oultre les forces qu'il auoit dans sa faction, encore estoit-il assisté de la puissance des Lemouices, d'autant que la Reyne de ce peuple estoit sa fille vnique, qui auoit esté mariee à leur Roy, & duquel elle estoit vefue depuis vn an, & en auoit eu vne seule fille nōmee Cephise.

La Princesse Argire apprist donc par le bruit commun toutes ces choses, & parce qu'elle ne se pouuoit empescher de prendre part en ce qui le touchoit, elle eust bien desiré que le Roy son pere luy eust donné secours. Et pour l'y conuier, elle luy fit finement

ſçauoir, que le Cheualier Incogneu, qui auoit ſi longuemēt demeure dans ſa Cour, eſtoit le Roy Policandre: Mais ceſteraifon d'Eſtat, que les intereſſez tirent du coſté qui leur eſt le plus commode, fut cauſe qu'il priſt le party contraire: Car les partiſants d'Archimbaut luy representoiēt que Policandre eſtoit deſia perdu, & qu'il n'y auoit plus d'eſperāce de ſalut pour luy: Que ce ſeroit peu de prudence de ſe rendre ennemy d'vn Prince ſi puiffant, qui auoit deſia le Royaume des Lemouices, à cauſe de ſa fille, & qui auroit bien-toſt ceux des Boyens & des Ambarres: & fortifioient ceſte opinion du droict qu'ils alleguoient fauſſement, que ceux de la famille d'Archimbaut auoient ſur ces deux Royaumes, qui auoient eſté vſurpez ſur eux. Bref ces conſiderations, & pluſieurs autres, qu'ils ne ſçauoient que trop bien luy representer, purent tant ſur le Roy, qu'au lieu d'aſſiſter Policandre, comme elle le deſiroit, & comme veritablement il deuoit faire,

(car tout Roy est obligé, pour son interest, d'estre ennemy des rebelles:) Il enuoya des forces au Prince Archimbaut, telles que Policandre fut conseillé, pour assouppir toutes ces factions: de ne point halarder l'incertitude des armes, mais de prendre plustost le moyen que la prudence de la Reyne sa mere auoit mis en auant, qui estoit & plus seur & plus aysé: A sçauoir, le mariage de luy & de la fille vnique du Prince Archimbaut, qui s'appelloit Clorifene, & qui, encore que vefue du Roy des Lemouices, estoit fort belle & jeune. Polycandre s'y laissa porter d'autant plus aysémēt qu'il estoit grandement offensé contre le Roy des Pictes, pour le secours qu'il auoit donné à son ennemy. Et Archimbaut receut tant plus volontiers ce party, que n'ayant qu'une fille, & se voyant hors d'esperance d'en auoir iamais d'autre, il ne pouuoit rien desirer d'auantage que de veoir sa fille Royne des Boyens & des Ambarres, & par ainsi ses petits en-

fans Roys de ces deux Royau-
mes. Mais ce qui y conuia du tout
Polycandre, ce fut le bruit qui en
meſme temps courut de la mort de la
Princeſſe Argire. Et quoy que la nou-
uelle fuſt fauſſe, elle ne fut pas toute-
fois ſans fondement: car quelques
mois apres que Polycandre fut party,
elle ſe ſentit enceinte, & deſireuſe de
le cacher au Roy ſon pere, duquel el-
le craignoit, avec raiſon, le iuſte cou-
roux. Elle feignit d'eſtre malade, ce
qui luy fut fort ayſé, pour le deſplaiſir
extrême de ſe veoir en cet eſtat de-
laiſſee de celuy auquel elle auoit
eu le plus de fiance: & ſceut ſi bien le
faire croire au Roy, qu'il trouua bon
qu'elle ſortit de la Cour, pour chan-
ger d'air. Et, par l'aduis des Mires,
ayant choiſy vn lieu fort retiré, & qui
fut iugé le plus ſain, elle y fut con-
duitte, & laiſſee avec la compagnie
qu'elle voulut, & n'ayant retenu que
ſa Nourrice, & ſon fils, ceux-
là ſeuls auſſi ſceurent ſon accou-
chement.

Or comme les nouvelles se vont augmentant, & qu'ainsi qu'un peloton de nege se destachant du sommet d'une haute montagne, auant qu'il soit au fonds, se grossit & deuiet presque vne autre montagne, apres le bruit de ceste maladie, vindrent les nouvelles que ie vous ay dites que Policandre eut de sa mort, sans laquelle il ne pouuoit consentir à ce mariage, pour le moins sans estre parjure. Cefut la premiere nouvelle qu'à son retour, auprès du Roy son pere, à son grand regret elle apprit: Et sans doute elle l'eust encore beaucoup plus ressentie, n'eust esté que dans toute la Cour il n'y auoit autre discours, parmi ceux qui se mesloient de parler des affaires d'Estat, sinon que Policandre auoit esté forcé à faire ce mariage, & que s'il n'eust pris ce party, il perdoit infailliblement son Royaume: Car elle demeueroit avec quelque sorte de satisfaction en son ame, de penser que la cōtrainte, & non pas la volonté, luy auoit fait cōmettre ceste faute. Et cōme s'il eust sceu que

c'estoit le bruit qui estoit parmy nous, il prit ceste mesme excuse, lors qu'il se souuint de s'en excuser, & qu'elle receut pour meilleure que peut-estre, elle n'estoit pas, voyant qu'aussi bien n'y auoit-il plus de remede, & que le ressentiment qu'elle en pourroit faire luy seroit plus nuisible qu'à Polican-dre. Mais ce qui la surchargea encore d'une tres-grande peine, ce fut qu'en mesme temps elle sceut que le Roy des Santons l'auoit fait demander, & que ce mariage estoit desia resolu. Ceste nouvelle luy fut grandement difficile à supporter, parce qu'elle auoit fait resolution de viure hors de ce lien, puis qu'elle auoit esté tant indignement trompee la premiere fois, & elle se voyoit maintenant contrainte de changer de dessein, puis qu'elle ne pouuoit s'opiniastrer au contraire, sans donner cognoissance de ce qu'elle tenoit caché si soigneusement, & qui venant à estre sceu, importeroit de tât, & au repos des vieilles années de son pere, & à sa reputation.

Ceste prudente cōsideration fut cause que , contre sa volenté , quelque temps apres elle espousa le Roy des Santons, duquel, vn an apres, elle eut vn fils, qui fut nommé Celiodante.

Mais parce qu'elle auoit consenty à ce mariage par raison d'Etat, & pour ne pouuoir faire autrement, retint tousiours la premiere affection qu'elle auoit eüe pour le Prince Policandre, & mouroit de desplaisir toutes les fois qu'elle consideroit que le fils du Roy des Santons, seroit heritier de ces deux grands Royaumes, & que celuy qu'elle auoit eu de Policandre, qu'Amour luy auoit donné, viuroit incognu, & sans auctorité, outre que d'auoir celuy-cy ordinairement deuant les yeux, & estre tousiours priuee de l'autre, luy sembloit vne peine insupportable, Voyez, Madame, à quoy l'affection peut porter vne personne, & à quelles extrêmes resolutions elle la faiët consentir. Elle feignit, quelque temps apres qu'elle fut releüee de ses couches, d'estre

desireuse de sçauoir quelle seroit la fortune du fils qui luy estoit né, comme c'est assez l'ordinaire que les meres ont ceste curiosité. Il est certain que le Roy fit tout ce qu'il pût pour l'en destourner, luy semblant qu'il estoit bon d'ignorer les choses inéuitables. Mais en fin luy voyant opiniastre, il le luy permit. Or il y auoit pour lors en ces quartiers-là vne Altorune, c'est à dire vne vierge Druyde, qui rendoit, s'il se peut dire ainsi, des Oracles: car c'estoit la verité que quelque Dieu parloit par sa bouche, estant autrement impossible qu'une personne humaine pût predire les choses futures si assurément. C'estoit vne vieille fille, paruenüe à tel aage en la perseuerance d'une vie saincte & solitaire. Ses cheueux qu'elle portoit espars, estoient blancs comme ses vestemens. Dessous sa cotte, qui estoit assez courte, & accrochee avec de grandes agraffes, elle auoit vne chemise de lin ceinte au reste avec de grosses chaisnes d'airain, &

ceste chemise alloit iusques sur les pieds qu'elle auoit tousiours nuds. Ceste fille se disoit estre instruite par celles qui ont succedé à Vellede, & à Ganna, vierges Druydes, qui rendoient les Oracles dans la Germanie, & desquelles l'institutiõ estoit venuë de l'Isle de Sayn, autrefois Sena, dans la mer Britānique, vis à vis des riuages qui sont nommez Osismiens, lieu grandement renommé pour les Oracles qu'y rēdent encore aujourdhuy neuf de ces vieilles vierges Druydes, que ceux du pays appellent Senes, du nom de l'Isle où elles demeurerēt. Celle-cy s'appelloit Melusine, & estoit l'vne de ces neuf qui habitoient l'Isle de Sayn: Mais d'autant que pour la cōmodité des Gaules, elles les auoiēt diuisees en neuf regions, & qu'à celle-cy estoient escheus les Pictes, les Santons, & la plus grande partie des citez Armoriques, elle venoit en certain temps demeurer sur le sommet d'un rocher, où elle auoit fait faire vne tour, qu'elle nomma; *Lux Ignis*, pour le feu diuin qui reluisoit en ses respon-

ses, & qui depuis fut dit Lusignan, par ce peuple. Là tous ceux des contrees voisines l'alloient cōsulter. Il est vray que son abord estoit assez difficile: car iamais elle ne se laissoit voir au visage, afin, cōme ie croy, qu'on luy portast plus de reuerence: Et lors quel'on vouloit sçauoir quelque chose d'elle, il falloit que ce fust le plus apparēt de la troupe qui portast & r'apportast les demandes & les responce, tout ainsi qu'un truchemēt de quelque Diuinité, sans toutefois oser hausser les yeux pour la voir au visage, où, pour le mesme sujet, elle portoit vn voile assez espais, afin que si quelqu'un estoit si temeraire de la regarder, il ne la püst voir. Or ceste Altorune estoit pour lors au rocher de Lusignan. Et quoy qu'au tēps que l'on va cueillir le Guy, tous les ans, enuiron vne demie Lune auparauant, elle vint aupres de Poitiers s'asseoir sur la pierre, qu'on nomme Pierre-leuee, & y demoura neuf iours, rendant responce à tous ceux qui luy faisoient quelque demande; si est. ce que la Princesse ne voulut attēdre qu'elle vint si près de nous

de peur qu'autre qu'elle püst entendre ce qu'elle luy disoit. Ayant donc le congé du Roy, elle partit avec le moins de gens qu'elle pût, & ayant abordé ceste Altorune, elle luy demanda quelle fortune auroit son fils. Mais l'Altorune luy respondit:

R E S P O N C E
del'Altorune, Melusine, à la
Princesse Argire.

E *Scoute pour tous deux,
Fratricide l'un deux,
Est menacé de nopce incestueuse.
L'autre en Forests où Godomar sera,
Le sens recouvrera,
Puis de tous deux la fortune est heu-
reuse.*

Cet Oracle non entendu pour lors, la mit en vne cruelle peine, & elle

cogneut bien que le Roy son pere auoit eu raison de la vouloir destourner de ceste curiosité, toutefois taifant la responce de l'Altorune, estant de retour elle en supposa vne bien differente, à sçauoir, qu'elle luy auoit dit que si le petit Celiodante depuis l'aage de quatre Lunes, iusques à ce que la trente.troisiesme fust passée, estoit veu de son pere, ou de sa mere, ou d'autre quelconque, sinon de sa nourrice, & de ceux qui le deuoient nourrir, infalliblement il mourroit la soixante & troisieme Lune. Les Roys eurent vn grand desplaisir de se priuer de la veüe du petit Celiodante: toutefois craignant vne si mal-heureuse influence, ils consentirent à tout ce que la Reyne voulut. Or la raison qui luy fit faire ce dessein, estoit pour mettre en la place du fils du Roy des Santons, celuy du Roy Pölicandre, tant pour auoir le contentement de le nourrir librement aupres d'elle, que pour le voir vn iour Roy des Santons & des Pictes. Et sa ruse fut si

bien conduite, qu'au retour du faux
Celiodante, personne ne s'en douta
iamais, quoy qu'il fust vn peu bien
grand pour l'aage qu'on pensoit qu'il
eust: car le Roy des Santons qui estoit
fort grand, aydoit à faire croire qu'il
feroit de sa taille. Voyez, Madame,
cōme elle estoit mauuaise mere pour
l'estre trop bonne. Cependant crai-
gnant que si le vray Celiodante de-
meuroit en lieu où il pūst estre veu
de ceux de la Cour, il ne fust reconnu,
où à la semblance du pere, ou par l'in-
discretion de ceux à qui elle en auoit
donné la garde, elle l'esloigna le plus
qu'elle pūt, & l'enuoya au port des Sā-
tons, pour y estre nourry cōme enfant
de Verāce, auquel elle en dōna le soīn
avec grāde sōme de deniers pour l'es-
leuer, & le faire instruire en tous les
exercices qu'vn Cheualier doit sça-
uoir. Et pour preuoir à toutes choses,
elle pensa que si de fortune il venoit à
se perdre, ou par la mort de Verance,
(car il s'en alla seul avec la nourrice,
qu'il disoit estre sa femme, & mere du
petit, de peur d'estre descouuert s'il

menoit quelqu' autre avec luy) ou biẽ par quelqu' autre accidẽt, il falloit luy faire quelque marque, à laquelle il pũst estre recogneu. Elle prit vn fer chaud, pour lui en faire vne sur la main gauche: mais lors qu'elle alloit regardant en quel lieu elle le marqueroit pour luy faire moins de mal, & pour estre mieux en veuẽ, elle prit garde que la Nature y auoit pourueu, & qu'elle luy en auoit fait vne sur la mesme main d'vne rose, si bien representee, qu'il estoit impossible que l'art y pũst rien faire dauantage. Elle se contenta de ceste marque, & cõmanda à Verance qu'en la premiere ville où il passeroit il fist peindre la main du petit, & luy en enuoyast la peinture, la voulãt garder pour s'en mieux souuenir. Et lors qu'elle le fit partir, elle osta de son col vne Turquoise qu'elle auoit euẽ de Policandre, & qu'elle tenoit fort chere, non pas pour sa valeur, car elle estoit de peu de prix, mais parce qu'il la luy auoit donnee, lors qu'il se declara estre fils du Roy des Boyens, & qu'il l'auoit portee en tous les voyages qu'il auoit faicts comme

Cheualier Errant. Ceste Turquoise estoit grauee de la figure d'un Lyon, & y auoit certaines lettres Germaniques, qui signifioient en telle langue, Roy, fils de Roy. Policandre la portoit presque pour deuise, voulant faire entendre, que comme le Lyon est Roy des autres animaux, & qu'il est nay d'un autre Lyon, de mesme, quoy qu'il ne parust que Cheualier Errant, il estoit toutefois Roy, & fils de Roy. Et la Reyne Argire voyant la fortune que le petit Celiodante incognu alloit courre, eust opinion que ce mot luy conuiendroit fort bien, outre que la Turquoise estant fort heureuse, lors qu'elle est donnee de bon cœur, la luy pendit au col, & le baisant au front le recommanda de nouveau à Verance, & pria les Dieux de luy vouloir estre propice. Quand on l'emporta d'aupres d'elle, quoy que la passion qui le luy commandoit ainsi fust plus forte que toute autre consideration, si luy sembla-t'il qu'on luy arrachoit vne partie du cœur, tant
l'affection

L'affection naturelle, se peut difficilement perdre dans le cœur d'une mere, & toutesfois ce tyran d'Amour voulut encore faire veoir qu'il estoit plus puissant. Vous trouuerez peut-estre estrange, Madame, qu'en vne affaire de telle importance la Royne se seruist de Verance ieune homme, & personne de qui l'entendement peut-estre n'estoit pas tel; qu'un si grand secret le requeroit: Mais il faut que vous sçachiez; que Verance estoit fils de sa Nourrice; & qu'elle & luy estoient seuls qui auoient sceu l'amour de Policandre & la naissance de l'enfant qu'elle supportoit au lieu de Celiodante, si bien qu'elle iugea tres-à propos que pour ne point d'auantage diuulguer ce qui s'estoit passé, il valloit mieux se seruir de cettuy-cy que de tout autre; outre qu'elle vouloit que si de fortune elle venoit à mourir, le Roy Policandre püst sçauoir de quelqu'un ce que l'Amour luy auoit fait faire pour son fils, & elle sçauoit bien qu'il adiousteroit foy à tout ce que cet homme luy diroit:

Mais cependant le Roy Polican^d eut de la Royne sa femme vn fils & vne fille, le fils fut nommé Arionte, & sa fille Rosanire, & incontinent Clorifene mourut, laissant à tous ceux qui l'auoient veuë vn tres-grand regret de sa perte. Le dueil de Policandre fut plus grand qu'on n'auoit pas iugé, car chacun pensoit qu'il ne l'aimoit que pour estre mere de ses enfans. Et toutesfois il est vray qu'il auoit de l'amour pour elle, & encore plus vray qu'il ne luy estoit resté aucun souuenir d'Argire. O Dieu! quelle humeur est celle de certains hommes, qui effacent aussi-tost de leur pensee la personne qu'ils ont aimée, qu'ils en perdent la veuë.

Dés que Pelicandre se veid pere d'vne si belle lignee & qu'il fut veuf, il mit tout son estude, à bien gouverner ses estats & à esleuer ses enfans en toutes sortes d'exercices, cōuenables à leur sexe, & parce que la Princesse Cephise, fille de sa femme mais du Roy des Lemouites, qui auoit trente-cinq, ou quarante lunes plus que Ro-

fanire demeura entre ses mains. Apres la mort de sa femme il la fit esleuer avec ses enfans, sans que l'on pust cognoistre qu'il fit difference d'elle à Rosanire, qui ayant atteint l'aage de sept ou huit ans commença de paroistre telle qu'elle emporta la gloire de la plus belle fille de toutes les Gaules, quoy que Cephise aux yeux de plusieurs ne luy cedast guerres. Le jeune Prince Arionte d'autre costé se rendit si adroit en tout ce que l'on luy vouloit apprendre, qu'il ny eut Prince de son aage qui le deuançast en tous les exercices ausquels il s'addonnoit, fust de paix ou de guerre, dont Policandre receuoit vn contentement tel qu'il ne pouuoit assez le faire paroistre.

Ce fut presque en mesme temps que quelques marchands qui traffiquoient sur l'Ocean Armorique & qui par la commodité du fleue de Loire remontoient leurs marchandises pour les trāsporter aux Prouinces de la Gaule, tant des Heduois, Bourguignons, Allobroges, Galligures,

qu'autres estants contraints de passer par le territoire des Boyens, & des Ambarres, à fin d'auoir vn sauf-conduit plus aduantageux, firent present au Roy Policandre de plusieurs choses rares, & pretieuses, & entr'autres d'vn ieune esclau si beau & si agreable qu'aussi-tost qu'il le veid, il le dedia au seruice des Princesses Cephise & Rosanire, parce qu'il ne faisoit pas paroistre d'auoir plus d'age que la plus ieune des deux. Ces Princesses l'eurent fort cher, tant parce que ce ieune enfant se faisoit aimer de chacun, que d'autant que c'estoit la premiere personne sur laquelle elles auoient eu absoluë puissance. De sorte qu'entr'elles, elles faisoient à l'enuy à qui luy feroit plus de carresses: Et parce que le nom de ce ieune enfant estoit Kynicson, & que ce mot estoit difficile à prononcer elles le nommerēt pour sa beauté presque tousiours le bel esclau: Mais que c'est que l'inclination: encore qu'il fust donné à ces deux Princesses, d'abbord toutesfois il s'addonna au

seruice de Rosanire , non pas qu'il n'obeist à Cephise en tout ce qu'elle luy commandoit , parce qu'il sçauoit bien que c'estoit son desir , mais pour le seruice qui procedoit d'affection il estoit du tout à l'autre, dont Cephise sans doute se fust faschee , contre luy si elle eust pû luy vouloir mal, mais il estoit si sage & si accompli qu'encore qu'elle eust peut-estre voulu trouuer iubiet d'estre mal satisfaitte de luy elle ne pouuoit se fascher, de sorte que toute sa colere se tourna en ialousie contre sa sœur, & en quelques reproches contre luy , qui en vne si tendre enfance ne laissant de recognoistre que l'humeur de cette Princesse luy pourroit beaucoup nuire, esfaya diuerses fois de l'en oster , mais il estoit si difficile de cacher l'affection qu'il auoit pour Rosanire , que tousiours elle le surprenoit en cette partialité. Et vn iour que Rosanire par hazard trauersoit vne chambre Cephise le tançoit , de ce qu'il sembloit qu'il n'eust autre seruice deuant les yeux, que celuy de sa sœur, & qu'il

mesprisoit & laissoit en arriere toute autre chose , elle ouyt qu'il respondoit. Madame, ie me sens trop honoré d'estre à vostre seruice , que si i'y ay failly, vous m'obligerez grandement non seulement de m'en reprendre: mais de m'en faire chastier: Il est vray que si ce n'est pas vostre volonté, que ie serue Madame vostre sœur, il faut que vous me fassiez oster la vie, car tant que ie viuray rien ne m'en sçauroit empescher. Et pourquoy, respondit Cephise, vn peu en colere, & qui n'auoit point veu encore Rosanire, pourquoy, dis-ie, auez vous plus de volonté de la seruir que moy? N'estes-vous pas à moy aussi bien qu'à elle. I'en'ay pas dit, repliqua-t'il modestement, que ie ne sois aussi desireux de vous rendre le seruice que ie dois, mais: Mais qu'entendez-vous par ce mais, reprit-elle, rougie de despit & s'approchant de luy. Mais, Madame, respondit-il, & lors apperceuant Rosanire, & changeant soudain la responce qu'il vouloit faire. Mais, Madame, voila, Madame vostre sœur, & à ce mot se recu-

lant au petit pas il sortit de la chãbre.

Cette modestie plût grandemēt à ces deux Princesses, à Cephise pour n'auoir voulu dōner cognoissance à Rosanire de ce qu'elle luy auoit reproché, & à Rosanire considerāt la discretion avec laquelle il auoit caché la colere de Cephise, & cela fut cause que depuis & l'vne & l'autre, l'en aima davantage. Et quelques iours apres Rosanire trouuāt la cōmodité de parler à luy. Confessez la verité, luy dit elle: Vous estes bien empesché à contenter ma sœur. Madame, luy respondit-il, ie voudrois bien estre aduertiy des fautes que ie fais à son seruice. Je les vous diray, reprit-elle en soufriāt, aduisez si vous voulez ny plus retōber. I'y feray, Madame, adiousta-t'il pour le moins tout ce que ie pourray. C'est continua Rosanire, qu'elle ne veut point que vous ayez de bonne volōté pour moy. Pour vo⁹, madame, interrōpit-il incōtinēt. Ouy pour moy, reprit-elle, aduisez si vous la voulez cōtēter, car il n'y a riē qui luy desplaise en vous que cet article. O, madame, s'escria t'il si la mauuaise satisfactiō procede de là

elle durera autant que ie viuray. Et quoy, dit Rosanire en s'approchant de luy, & luy mettāt vne main sur l'espaule, vous aimez mieux luy desplaire que de laisser mon seruice. Me permettez-vous, adiousta-t'il, que par le grand Tautates, ie vous iure la verité. Ouy, respondit-elle, dittes-là, ie seray bien aise de l'ouyr, mais ne me dissimulez point. Si ie vous cache iamais, dit-il, quelque chose que vous vueillez sçauoir de moy, où si ie le desguise du moindre artifice qui se puisse imaginer, ie veux que le Soleil se cache à moy pour iamais, & que toutes les creatures me haïssent, & me fassent la guerre. Sur cette assurance, reprit la Princeesse, dittes moy donc cette verité. Je iure, dit-il, Madame, & ie proteste, que quand toutes les puissances du monde me commanderoient de laisser vostre seruice, ie leur serois desobeissant, & de plus que de cette desobeissance ie ne serois point coupable parce que dès le iour que le Roy vostre pere me donna à vous, i'en ratifiaiy de sorte la donation que ie iuray

à tous les Dieux de ne sortir iamais de vostre service. Mais, adiousta Rosanire ne fustes-vous pas en mesme temps aussi bien dōné à ma sœur qu'à moy. Nullement, Madame, respondit-il, car à elle le Roy seul fut celuy qui me donna, mais à vous ce fut le Roy & ma volonté. Toutesfois, dit Rosanire en soufriaunt, elle le pretēd comme ie dis, & pour vous oster de la peine en laquelle ie vois qu'elle vous tient, i'ay enuie de supplier le Roy de donner quelqu'autre à ma sœur, afin que vous soyez tout à moy. Pour me rendre tout à vous, repliqua-t'il, il ne faut seulement que vous le vueillez, & quoy que cette grace que vous voulez demander au Roy pour moy, soit l'une des plus grandes qu'il me puisse faire, toutesfois ie vous supplie tres-humblent de ne luy en point parler, car le despit que pourroit auoir Madame vostre sœur, me r'apporteroit plus de mal, que le soin qu'il faut que i'aye à la seruir, & puis iem'en vais en vn aage, que sans doute le Roy me retirera auprès de luy, en ayant desia

ouy dire quelque chose. Et quoy, ad-
iousta Rosanire en soufriañt, si le Roy
vous oste d'aupres de nous continue-
rez-vous de me seruir. Et vif & mort,
respõdit. il, ce dessein me demeurera.
Et si ie ne voulois pas, dit-elle, me des-
obeiriez-vous? Si vostre volõté repli-
qua-t'il estoit plus forte que le Destin,
elle pourroit quelque chose contre
mon dessein, mais cela ne pouuãt pas
estre, vous seriez assurement deso-
beye. Or, reprit la Princesse, que mõ
esclaues assure, que iamais par ma
volõté, il ne laissera mon seruice. Et à
ce mot, craignãt que sa sœur, ou quel-
qu'autre ne suruint, elle se retira en
luy donnãt doucemẽt d'une main sur
la iouë, comme pour gage de la pro-
messe qu'elle luy faisoit, dõt il demeu-
ra si satisfait, qu'il ne pouuoit en son
infortune, se louer assez de cette bõne
fortune, parce que croissant en aage,
il alloit aussi croissant en affection, de
laquelle les vertus de la Princesse, &
sa longue conuersation auoiẽt esté la
mere & la nourrice, & toutesfois se
cognoissant esclaue il n'osoit mesme
se descouuir à soy-mesme cette ou-

tre-cuidãce. D'autre costé, Rosanire, quoy qu'elle le feignist autremēt n'estoit pas du tout exēpte de passiō, parce qu'outre que la ieunesse du bel esclauue estoit accōpagnée de plusieurs conditions aimables, l'affectiō particuliere qu'elle recognoissoit en luy les luy rendoit encore beaucoup plus estimables, toutesfois sō courage glorieux qui ne luy pouuoit permettre d'aimer vne personne incognuē arrestoit beaucoup l'accroissement de cette bōne volōté, & toutce qu'elle se donnoit cōgé de faire libremēt pour luy, c'estoit de regretter, toutes les fois qu'elle le confideroit, la vile conditiō en laquelle la Fortune l'auoit reduit.

Peu de tēps apres le Roy le voyant fort adroit eut volōté de le retirer près de sa persōne, luy sēblant mesme que son âge l'y cōuioit, ayãt desseinde le dōner au ieune Ariōte, mais la Fortune qui desseignoit bien de l'employer en d'autres occasiōs, fit naistre celle que vous entendrez, avec laquelle elle le fit glorieusement cōparoistre sur le Theatre de l'Vniuers.

Le Roy Policãdre se plaisoit grãde-

ment à la chasse, comme celuy à qui le repos, & l'oisiueté estoient des supplices insupportables. Vn iour donc qu'il suiuoit dans vn grand bois vn Cerf mal mené, vn Lyon tout à coup sauta dans la route par laquelle il courroit, si près du Roy, que son cheual effrayé au commencement se cabra & en fin se renuersa si mal à propos sur luy, qu'il faillit de luy enfoncer le pōmeau de l'arçon dans l'estomach. La cheutte fut si grande, & la pesanteur du cheual telle que le Roy demeura engagé deffous sans se pouoir oster. Le cheual d'autre costé se planta l'espee du Roy au trauers du corps, qui de fortune estoit sortie du fourreau, dont il mourut soudain, nō sans blesser vn peu le Roy à la jambe. Tous ceux qui estoient à sa suite estoient espouuantez de cette beste qu'ils cognoissoient bien, cōme estāt le plus grand & plus furieux de tous les Lyons que le Roy faisoit nourrir dans des cages, desquelles depuis peu il s'estoit eschappé : qu'estans bien aises de l'effroy de leurs cheuaux, au

lieu de les retenir, ils leurs donnoient del'esperon iusques au sang. Le bel esclau seul se iettant à terre courut vers le Roy, & si à temps qu'à peine s'estoit-il mis entre luy & le Lyon, que ce furieux animal s'en vint la gorge beante pour le deuorer, mais le courageux enfant sans s'estonner l'attendit l'espee à la main, & la Fortune qui alors combattoit pour luy, conduisit son coup si heureusement que le Lyon s'enferra luy-mesme en se iettant sur luy: Il est vray, qu'encore que le fer luy atteignist le cœur, la fureur dont cet animal s'estoit eslançé auoit esté si grande qu'en mourant il se ioignit à luy, & d'une patte luy en donna vn si grand coup sur l'espaule qu'il luy fit vne bleffure qui n'estoit pas petite. Le bel esclau chancela quelque tēps du coup, & en fin alla tomber à cinq ou six pas de là: mais encore que la playe fust grande, & la cheutte assez lourde, si est-ce qu'à moitié estourdy, il se releua promptement & s'alla remettre entre le Roy & le Lyon, tant il auoit d'apprehētion que cet animal

d'agereux ne luy fist du mal. Il demeurera quelque tēps ainsi, mais voyāt qu'il ne faisoit que grōmeller, & oyāt d'autre costé le Roy qui se plaignoit en s'efforçāt de se degager de deffous sō cheual, il courut vers luy, & avec peine l'aida à sortir des arçōs, mais quād il se prit garde que le Roy auoit toute la jābe en sang: O Seigneur, luy dit-il, vous estes blessé, & les larmes aux yeux le voulut soustenir. Policandre qui estoit courageux, & qui ne s'estōnoit pas de semblables perils, comme en ayant plusieurs fois courus de bien aussi grands, ravy en admiration de la valeur & affection de ce ieune enfant. Bel esclau, luy dit-il en l'embrassant, tu n'as point aujourd'huy employé tō courage pour vn maistre mescognoissant, & pour t'en rendre quelque tesmoignage dès à cette heure attendāt que i'en rencōtre quelque plus grāde occasion, demande-moy tout ce que tu voudras, & ie iure & promets par l'ame du Roy mon pere, que riē ne te fera refusé de moy. L'esclau mettant le genouil en terre: Seigneur, luy dit-il, la bonne volōté qui est en vous,

vous fait auoir agreable le seruice que ie viens de vous rendre, mais celuy-cy ny tous les autres qui dependront de mon pouuoir ne sont que des tributs du seruice que ie vous dois, & ie n'oserois en prendre aucune recompense, sans me mesprendre grandement. Vn acte si genereux que le tien, repliqua le Roy, ne sera point au iourd'huy racoté, qu'ensemble l'on ne die que i'ay tasché de l'esgaller, par quelque recompense, & pource ie te commande de demãder quelque chose qui en rende tesmoignage à chacun. Seigneur, reprit-il, ie sçay que les Dieux ne mesurent iamais les biens qu'ils nous font à nos merites, mais à leur seule bonté, & cognoissãt bien qu'en cette occasiõ vous les voulez imiter, i'oseray vous demãder, puis que vous me le cõmandez, la chose du mõde que ie dois auoir la plus chere, qui est la liberte, nõ pas pour sortir iamais de vos commandements, mais pour vous tesmoigner à l'aduenir que c'est de frãche & libre volonte que ie veux vous seruir toute ma vie. Le Roy qui attẽdoit qu'il luy fit quelqu'autre demande de proffit

& d'vtilité admira encore d'auantage la generosité & la magnanimité de son courage, & l'embrassant de nouveau. Ouy, luy dit-il, ta demande t'est accordée, & dès à cette heure, ie te donne toute liberté, & veux qu'en signe de ce que ie dis, tu sois fait Cheualier aussi-tost que nous ferons de retour dans Auarie, me semblant qu'encore qu'en vn autre ton aage ne le permettroit pas (car il n'auoit point alors plus de dix-huict ans) en toy toutesfois, ton courage & ta fortune le requierent.

Cependant la pluspart de ceux qui s'estoient escartez reuindrent & trouuans le Lyon mort eurent vne grande honte, que ce ieune enfant eust eu plus de courage & de resolution qu'eux, & presque n'osoient tourner les yeux sur le Roy : mais quand ils veirent les carresses extraordinaires qu'il luy faisoit, il n'y eut gueres qui ne l'enuiaist. Car d'ordinaire les belles actions produisent l'enuie dans les ames viles, au lieu que dans les courages genereux elle fait naistre l'emulation,

imulation , le Roy au contraire qui n'auoit dessein que de conuier tous les autres à bien faire par l'exemple de celuy-cy , apres auoir fait mettre quelque appareil sur leur playes qui nese trouuerent pas fort grandes , & mesme celle de Policandre , aussitost arriué dans Auaric , voulut que le bel esclau fust fait Cheualier, & quoy que leurs blesseures les empeschassent d'y faire beaucoup de ceremonies , si voulut-il que les Princes Cephise & Rosanire avec toutes les Dames y fussent. Il luy mit donc l'esperon , luy donna l'accolée & le baïsa au front , & lors qu'il luy fallut ceindre l'espee , il commanda à la Princesse Rosanire de luy rendre cet office , ce qu'elle fit avec autant de contentement qu'action qu'elle eust iamais faite, mais toutes les ceremonies estans acheuees, le Roy s'adressant à luy: Cheualier , luy dit-il, vous estes libre , & ie veux que pour tel vous soyez estimé de tous , & puis que le nom de bel esclau ne vous est plus deu, j'ordonne qu'il vous soit

changé, & que d'ores-en auant pour conseruer la memoire de la belle actiõ qu'aujourd'huy vous auez faite en tuant ce Lyon, & aussi que c'est Rosanire qui vous a ceint l'espee que vous auez au costé, vous soyez appellé Rosileon. Ce nom me fera souuenir, de l'obligation que ie vous ay, & de combien vous estes tenu à ma fille, comme son Cheualier.

Les remerciements du nouveau Rosileon furent grãds & sa ioye aussi, non pas toutesfois plus grande que celle de la Princesse. Apres auoir baisé les mains du Roy il en vint faire de mesme à la Princesse, avec mille protestations d'vn eternal seruice, qu'il n'eust pas si tost finies, n'eust esté la blesseure qu'il auoit en l'espaule, qui le contraignit de se mettre au liçt pour quelques iours. La Princesse eut bien de la peine de cacher son excessif contentement le voyant libre, pour vne action si honorable: & pour luy en donner vne bien particuliere cognoissance aussi-tost qu'elle pût, elle luy escriuit vne telle lettre.

L E T T R E.

De la Princeſſe Roſarine
à Roſileon.

T On courage eſt plus fort que la Fortune, puis que ſi genereuſement il i' a rendu ce qu'elle t'auoit tât iniuſtemēt oſté. Je ne veux pas que ta vertu s'arreſte là, mais qu'elle te faſſe hauffer les yeux à ce qui eſt pardeſſus toy. Continuë ſeulement, & eſpere, car ie le veux, & i' eſpereray auſſi bien que toy.

Mais lors qu'elle la luy voulut enuoyer elle fut bien empeschee, ne ſçachant comme la luy faire donner. En fin oyāt dire que la bleſſeure ſeignoit ſans qu'on en pūſt arreſter le ſang, elle penſa de la luy faire porter enueloppee d'vn petit raffetas, comme ſi c'eſtoit vne recette pour eſtancher le ſang, ayant bonne opinion qu'il n'eſtoit pas avec ſi peu de curioſité qu'il ne vouluſt veoir ce qu'il y auoit

dedans, & il aduint comme elle l'auoit pensé, car Rosileon la receuant avec tout l'honneur & tous les remerciements qu'une telle faueur meritoit se la mit au col au commencement en opinion que c'estoit veritablement vne recepte : mais sur le matin qu'il ne pouuoit dormir, & qu'il alloit pensant en la grace que la Princesse luy auoit faite, il luy prist enuie de veoir ce qu'il y auoit de coufu dedans ce taffetas, avec creance que si c'estoit quelque recepte de parole, l'escriture peut-estre seroit de la main de la belle Rosanire, tresor qu'il tiendrait aussi cher que sa vie. Il se l'osta donc du col & tout tremblant d'aïse & de doute il en couppa quelques points, & le desployant trouua la lettre, plein d'admiration qu'il leut & baisa avec vn si grand transport que sa playe se remit à seigner par la grande esmotion que cette ioye luy auoit causee : & n'eust esté que celuy qui le seruoit l'ouyt soupirer, sans doute cet accident luy eust apporté beaucoup de mal, auât que

L'on s'en fust pris garde, mais cet homme fort soigneux de son maistre courtincontinēt à son liēt, & luy voyāt le visage tout changé, il luy demanda d'oū procedoit ce nouveau mal. Mon amy, luy dit Rosileon, recouss-moy promptement ce que ie tiens entre les mains, car c'est la recepte que la Princesse m'a enuoyee pour le sang, que i'ay voulu veoir, mais ie ne me la suis pas si tost ostee du col que ma playea commencé de seigner. Seigneur, luy dit cet homme en la prenant & se hastant de la recoudre: Pardonnez-moy, s'il vous plaist, i'ay ouy dire il y a long-temps, qu'il ne faut iamais veoir de semblables choses, car bien souuent estant veuës elles perdent leur vertu, & ie gageray, que si vous l'avez leuë, elle ne vous seruira plus de rien. Ie l'ay veuë sans doute, respondit Rosileon, & ie n'eusse pas cru que si peu de chose luy eust pū oster la force, & à ce mot se la remettant au col, non pas sans la baiser plusieurs fois, il sentit que le sang continuoit de couler. Mon amy,

luy dit Rosileon, il est vray que tu as deuiné & que cette recette n'a plus de vertu, c'est pourquoy fais appeller prōptement ceux qui me pensent à fin d'y chercher quelque autre remede.

Cependant que les Mires y mettoient dessus quelque poudre de poil de lieure brullé, & y appliquoient quelque autres restrintifs, Rosileō qui pensoit plus à la playe du cœur qu'à celle de l'espaule, se va imaginer que l'accident qui luy estoit aduenu, luy donneroit peut-estre vn assez bon moyē pour remercier la Princesse de l'extraordinaire grace qu'elle luy auoit faite, car il ne l'osoit nōmer du nom de faueur, luy sēblant qu'encore que son affectiō fut extrême, toutes-fois elle ne meritoit pas d'en receuoir de Rosanire. Et repassāt cette premiere pensee diuerses fois dans son esprit, en fin lors que chacun se fut retiré il se fit donner de l'encre & du papier, & escriuit ce que l'Amour luy mettoit dans la bouche: & puis le pliant en la mesme forme qu'estoit la recette de Rosanire, la mit dans ce taffetas ostāt

l'autre, & apres l'auoir biẽ fait recoudre, il dit à Merisin, (tel estoit le nõ de ce ieune hõme qui le seruoit) qu'il allast trouuer la Princesse pour la remercier du soin qu'elle auoit eu de luy, luy enuoyant cette recette, qui auoit tant eu de vertu de luy estãcher le sãg, mais que sa curiositẽ auoit estẽ telle, que pensant estre guery il l'auoit leuẽ, & que soudain sa playe auoit recommencẽ à seigner, & que ne pouuant trouuer autre remede à son salut, il recourroit à elle, & la supplioit tres-humblement de vouloir refaire encore la mesme recepte, esperant par ce moyen d'en receuoir le mesme allegemẽt qu'il en auoit desia ressiẽty. Merisin ne faillit point à son message, & quoy que la Princesse entendist biẽ ce que vouloit dire Rosileon, si n'osa-t'elle en faire semblant, mais prenant ce petit taffetas: Mõ amy, luy dit-elle, ton maistre est trop curieux, il deuoit se contenter du soulagement qu'il en receuoit, sans vouloir sçauoir plus qu'il ne faut. Je m'en vay faire la mesme recepte, mais dis luy qu'il se

prenne bien garde de ne la plus voir, car il luy en pourroit arriuer du mal.

Et se retirant dans son cabinet, & tirant la porte sur elle, elle demeura assez long temps irresoluë, si elle deuoit lire ce qu'elle se doutoit bien qu'il luy escriuoit, luy semblant quelquesfois que c'estoit se faire tort d'aimer Rosileon, veu la condition avec laquelle elle l'auoit veu venir à son seruice, mais incontinent flattât sa passion. Et qui sçauroit me blasmer, disoit elle, si j'aime celuy qui a sauué la vie au Roy mon pere. Il est vray que la Fortune la conduit icy sans liberté: mais n'est-il pas vray qu'estant au berceau, le plus grand Roy de la terre ne se sçauroit deffendre d'un semblable accident. Est-il le premier à qui la Fortune a pris plaisir d'en faire ressentir encore de pire? Je m'asseure que les siecles passez ne fourniront que trop de semblables exemples, & peut-estre sans sortir hors des Gaules nous en pourrions raconter vn grand & deplorable nombre, mais fort peu qui ayent pû par leur valeur

r'auoir cette liberté perduë, comme a fait Rosileon, & s'arrestant à ces dernieres paroles, & regardant le taffetas. Mais reprenoit-elle incontinent, qui sçaura que ie l'aime sinon luy, & pour luy s'il est d'aussi basse condition cōme il est estimé, il n'aura iamais la hardiesse de faire semblant de cognoistre cette affectiō, & moins encore la cognoissant de la publier. Que s'il a la naissance aussi releuee que ses actions & son courage, qui me pourra accuser si ie souffre qu'il m'aime? Et en fin comme que ce soit, il est vray que ie l'aime, & que desia ie luy en ay donné quelque cognoissance, à quoy donc nous seruiroit de refuser maintenant de lire ce qu'il n'escrit qu'en responce: Aupis aller s'il se licentie plus qu'il ne doit en ne luy faisant plus de replique, nous en ferons quitte pour mettre vn papier blanc au lieu de celuy qu'il nous aura escrit.

A ces dernieres paroles elle prit des ciseaux, & se mit à descoudre le taffetas, non pas toutesfois sans que la

main luy tremblast, tāt pour la crainte qu'elle auoit de faillir en cette action, car elle n'estoit pas si ieune qu'elle ne cogneust bien que c'estoit vne grande hardiesse, que d'auoi au commencement osé inuenter cette finesse, & qu'elle n'estoit pas moindre de la continuer, que pour la peur que quelqu'un suruint, à qui elle n'osast refuser la porte, en fin elle tira vn billet qui estoit tel.

R E S P O N C E
De Rosileon, à la Princesse
Rosanire.

IE continueray ma Princesse, & j'espereray, puis que vous me le commandez: mais que vous plait-il que ie continue, & que m'ordonnez-vous que j'espere? Dieu voulut que l'un fut l'affection eternelle, & le perpetuel seruice que ie vous ay voué. Et

L'autre l'honneur de vos bonnes graces, lequel que ce soit me rendra tres-heureux, mais si c'estoient tous les deux, ce bon-heur m'esleueroit autāt pardessus toutes les bonnes fortunes des hommes, que cette grace surpasse tous les merites de tous les humains ensemble. Mais quels remerciements, & quels sacrifices faut-il que ie fasse pour des bien-faiçts tant extraordinaires ?

Elle rougit plusieurs fois en lisant cette escriture, & toutesfois elle ne se pût empescher de l'auoir agreable: car desia *Amour* auoit addoucy la seuerité trop grande, dont enuers vn autre elle eust sans doute vsé, & luy sēblant que s'il y auoit de la faute en sa hardiesse, c'estoit elle qui l'auoit conuié de la commettre, elle l'excusa assez promptement, & de peur que *Merisyn*, ou ceux qui le voyoient attendre dans son anti-chambre n'entraissent en quelque soupçon elle mit la main à la plume & luy rescriuit ainsi:

R E P L I Q - V E .
Dela Princesse Rosanire.
a Rosileon.

Continuez & esperez, ce qui vous doit apporter plus de contentement, car en cela rien ne vous est deffendu. Mais souuenez-vous, que la fidelité, la discretion, & le silence, sont les seules victimes qui se doiuent immoler sur les Autels où vous voulez sacrifier.

Et pliant ce peu de paroles, comme elle auoit deſiã fait le premier papier avec plus de ſoin encore qu'elle n'auoit pas fait la premiere fois, elle appella vne de ſes filles, & luy cõmanda de donner cette recepte à Merisfin pour la porter promptement à ſon maistre, & luy dit que ſi cette fois il la voyoit il n'eſperast plus qu'elle la pũst refaire. Rosileon entendit bien

ce que la Princesse vouloit dire, lors que Merisin luy fit ce message, toutes-fois il auoit tant d'enuie de veoir ce qu'elle luy respondoit, qu'il mouroit d'impatience d'estre seul pour baiser & rebaiser ce bien-heureux papier mille fois. Lors qu'il le receut il estoit accompagné de plusieurs personnes, parce qu'il estoit fort aimé, & que le commencement d'vne grande faueur a accoustumé de produire ces mouches qui s'enfuyent aussi tost que les desfaueurs arriuent: Si bien que pour leur donner honnestement congé il fit semblant de vouloir reposer & commanda mesme à Meresin de le laisser seul, & n'entrer dans sa chambre qu'il ne l'appellast. Se voyant seul il prend le taffetas, le desploye, & apres l'auoir baisé plus de mille fois il leut la lettre de la Princesse avec vn si grand excés de ioye & de contentement, qu'à peine estoit-il capable de le contenir en son ame: mais lors qu'il fut vn peu remis, & qu'il eust longuement entretenu ce papier, comme s'il eust eu des oreilles pour l'ouir & vne

rouche pour receuoir ses baisers & espõdre à ses paroles, il se ressouuint que plusieurs personnes s'estoient trouuees en sa chãbre quand Merisin luy auoit fait ce message, & mesme vn Cheualier que le Roy luy auoit enuoyé, & qui sans doute le luy rediroit, qui pourroit conuier quelqu'vn & mesme le Roy de vouloir auoir par curiosité cette recette. Il reprit donc le taffetas & en osta ce que la Princesse auoit escrit, & prenant d'autre papier, y fit quelques carracteres, & tels que voulut la plume que la main guidoit sãs autre dessein que de marquer quelques lignes, & le pliant & le remettãt au mesme lieu il fut curieux de le coudre avec de la mesme soye, & puis se le mit au col, comme il auoit fait l'autre, & tres à propos certes, car le Roy qui estoit biẽ aise que chacun cognũst combien il estimoit la vertu de Rosileon pour donner volonté aux autres de sa Court de l'imiter, voulut luy-mesme le visiter, aussi-tost que la petite blesseure de sa jambe le luy permit, & y mena aussi les deux Princesses,

Cephise & Rosanire, leur disant que la generosité de ce Cheualier, & le bõ seruice qu'ils luy auoiēt rendu meritoient bien qu'elles fissent paroistre ce soing extraordinaire de luy.

Si cette venuë inesperee du Roy le surprit, la veuë qu'il eut de Rosanire le combla de contentemēt, & de telle sorte que ne sçachant quelles graces rendre à vn honneur tant inaccoustumé, il ne pouuoit trouuer de paroles, ny de soubmissions assez grādes pour tesmoigner le ressentiment qu'il en auoit. Policandre s'approchāt de luy apres luy auoir touché la main, luy demāda des nouuelles de sa santé, & incontinēt apres si la recette que sa fille luy auoit enuoyee l'auoit soulagé en quelque chose. Grādemēt, dit-il, Seigneur, & de telle façon que ie pēse luy deuoir la vie. Je voudrois biē, adiousta le Roy, qu'elle eust quelque vertu, car & elle & moy sōmes obligez d'auoir soin de vostre cōseruation. Mais cōtinua-t'il, se tournant vers la Princesse, dittes moy, ma fille, qui lavo⁹ a dōnee? Seigneur, respondit, Rosarine vn peu

surprise ? Il y a long-temps que ie l'ay & veritablement ie ne sçauois dire de qui ie l'ay euë. Mais ie me souuiens que celuy qui me la donna, me dit qu'elle estoit tres-assëuree, & toutesfois n'en ayant point fait d'experience ie n'en faisois point de conte. Le Roy alors s'approchant de Rosileon. Ie pense, luy dit-il, que ce que vous portez au col, c'est cette recepte de la Princeesse. Il est vray, Seigneur, respondit-il, ie n'ay garde de la laisser puis qu'elle m'a esté si vtile. Policandre à ce mot curieux de sçauoir ce qu'il y auoit la luy osta du col, & la voulut descoudre, mais la Princeesse toute tremblante y portant assez promptement la main dessus pour l'en empescher. Seigneur, luy dit-elle, si vous la voyez elle sera inutile à Rosileon. Et ne l'avez vous pas veuë, respondit-il. Ie l'ay veuë, reprit-elle, mais c'est d'autant que ie ne la pouois faire sans la veoir, mais si quelqu'autre la veoid elle perd toute sa force. Ces superstitions dit Policandre sont bõnes pour
les

les petits enfans, & pour leurs nourrices. Et, pour dire la verité, il y a lōg-temps qu'on m'a parlé de ce genre de recette; mais ie n'en ay iamais veu qui en ma presence ayt eu effect, ie veux esprouer celle-cy. Et disant ces paroles, & s'estant fait donner des ciseaux, il couppa la soye, & en tira le papier dehors. Iugez, Madame, en quelle peine estoit Rosanire, car elle estoit plus morte que viue, ne sçachant quelle excuse prendre, pour couvrir la faute qu'elle auoit faite: Mais quand elle recogneut que ce n'estoit pas le papier qu'elle auoit escrit, elle eut encore vne secōde crainte, qui ne la troubla guere moins que la premiere, parce qu'elle creut que c'estoit quelque replique de Rosileon: mais iettant les yeux sur luy, elle veid qu'il soufrioit, ce qui la rassura beaucoup: & plus encore quand elle prit garde que ce n'estoit que des chiffres, & qu'il n'y auoit aucune autre escriture. Dieu sçait quel contentement fut le sien, & combien, en son

ame, elle loüa la prudence de celuy de qui, peu auparauant elle blasmoit la facilité à laisser voir si ayfément ce qu'il luy sembloit qu'il ne deuoit permettre, quand il y fust allé de sa vie.

Et quoy ! reprit le Roy tout estonné, apres qu'il l'eut quelque temps considéré, & vostre recette, ma fille, ne consiste-t'elle qu'en ces lignes & bizarres caracteres ? Vous voyez, Seigneur, dit-elle en souffriant, tout ce qu'elle contient. Je vous assure, dit le Roy en s'en mocquant, il en faudroit bien pour me guerir, si i'auois du mal. Et repliant le papier comme il estoit, le fit recoudre, & le remit luy-mesme au col de Rosileon, qui, en luy baisant la main, l'assura qu'il en auoit receu tant de soulagement, qu'il la garderoit fort chèrement toute sa vie. Mais, luy dit la Princesse, elle ne vous seruira plus de rien, parce qu'elle a esté veüe. Je croy, Madame, dit-il, qu'il suffit que ce soit moy qui ne la voye point: car cōsiderez qu'encores que le Roy l'ait veüe, ie ne sei-

gne pas pour cela, comme i'ay desia fait: l'en seray bien ayse, respondit Rosanire, parce que ie ne puis plus la refaire: La condition de la recette estant telle, qu'elle ne peut estre escrite que deux fois pour vne mesme personne. Rosileon entendit bien qu'elle vouloit dire qu'il ne luy escriuist plus par ceste voye, & toutefois il ne se peut empescher de luy respondre: C'est vn grand cas, que les graces que nous receuons des Dieux sont tousiours conditionnees, de sorte que fort peu de temps nous en pouuons iouyr. Les biens-faits des Dieux, repliqua-t'elle, ne doiuent iamais estre desirez que pour la necessite, & pour nostre cōseruation, & non pas pour les auoir en telle abōdance, que nous les prenions à cōtre.cœur. Le Roy oyoit biē leurs paroles, mais il ne les entēdoit pas, ny Cephise aussi, si bien que peu de temps apres il se retira, & commanda à ceux qui estoient autour de Rosileon, d'auoir autant de soīn de luy, que si s'estoit le Prince Arionthe son fils. Et de fortune lors qu'il fortoit, le Prince

entroit, qui rencontrant les Princesses ses sœurs qui s'en alloient, les ramena pour luy tenir compagnie: ce que Policandre eut tres-agreable, estant tres-ayse qu'il fist ceste demonstration enuers ce Cheualier, afin de conuier chacun à se porter dans les perils plus librement pour sa conseruation.

Rosileon receut le Prince avec le respect qu'il deuoit, & apres luy auoir baisé la main, d'une si grande faueur: Seigneur, luy dit-il, l'honneur qu'aujourd'huy ie reçois, est si grand, qu'il me fait honte, voyant combien il s'en faut que ie le puisse meriter: Mais si celuy n'est pas ingrat qui ne pouuant satisfaire à tout ce qu'il doit, s'efforce toutefois de faire tout ce qu'il peut: i'asseure bien le Prince Arionte que pour ces extraordinaires graces, iamais Rosileon n'aura ce nom, puisque dès ce iour ie dedie tous les iours de ma vie, non pas à m'aquitter de ceste debte, puis qu'il est impossible, mais à estre employez à vous ren-

dre tous les seruices qu'vn homme peut rendre à son maistre, & à son Seigneur. Rosileon, respondit le Prince, vostre sang employé à la conseruation du Roy mon pere, ne scauroit estre contrepesé, tant pour la generosité avec laquelle vous l'auiez espandu, que pour le grand seruice que vous m'auiez fait, & à tout cet Estat, aussi assurez-vous que nous ne l'oublirons iamais. Et parce qu'il vouloit respondre, & que le Prince ne se plaisoit pas gueres à ces paroles de ceremonies, il l'interrompit en l'embrassant, & en luy disant: Vous pourrez me vaincre en belles paroles, mais non iamais en tesmoignage de l'amitié que ie vous porte. Et s'approchant d'vn Mire qui estoit au pied du lict, il s'amusa à luy demander l'estat de sa santé, & si la playe estoit dangereuse, cependant que Cephise & Rosanire estans auprès de luy, s'empeschoient, peut-estre, l'vne l'autre. Car, si ie ne me trompe, Cephise l'aymoit bien autant que Rosanire: Mais parce qu'elle auoit tousiours remarqué

que ce Cheualier auoit plus d'inclina-
tion à sa sœur, elle n'en auoit osé faire
semblant. Et Rosanire qui s'en estoit
bien apperceuë, se tenoit plus cachée
d'elle que de toute autre. Et de fortune,
lors que ces deux sœurs se taisoient
l'vnë pour l'autre, Arionthe appella
Cephise, pour luy monstrier les on-
gles effroyables du Lyon, avec les-
quelles Rosileon auoit esté blessé, qui
veritablement estoient plus tran-
chans que des rasoirs. Et ainsi Rosa-
nire se trouuant seule, & Rosileon ne
pouuant plus taire l'extrême obliga-
tion qu'il luy auoit: Mon Dieu, Ma-
dame, luy dit-il, quand est-ce que la
Fortune voudra que ie puisse em-
ployer en vostre seruice ceste vie que
vous m'avez conseruee. Si vous pen-
sez, respondit-elle, m'estre obligé
pour pour la recette que ie vous ay
enuoyee, ie vous en quitte, & me
tiens tres-bien payee par celle que
vous avez mise en sa place, vous
asseyurant que de ma vie ie ne fus en
vne peine plus grande, que quand le

Roy a pris ceste impertinente curiosité de la veoir. Vous deuiéz bien croire, Madame, adjousta Rosileon, que si la vostre y eust esté, i'eusse plustost perdu la vie, que de permettre qu'elle eust esté veüe. Mais, Madame, continua-t'il, vous plaist-il pas m'ordonner de quelle sorte vous voulez que ie viue? Vous en trouuerez, dit-elle, l'ordonnance dans la derniere recette. Elle se hastia de luy faire ceste responce, parce qu'elle veid que le Prince & Cephisereuenoient. Et pour mieux dissimuler, à leur abord, elle s'en alla voir le Lyon, qui, encore que mort, faisoit peur à ceux qui le regardoient. Et peu apres Arionthe se retirant, elles le suiurent, sans que la Princesse püst trouuer la commodité de plus parler à luy.

Mais, Madame, ne me suis-je point peut-estre, trop arresté à vous raconter par le menu tout ce succez? I'ay pēsé qu'il estoit necessaire, pour auoir esté celuy qui dōna commencement,

non pas à l'Amour de Rosanire, ny de Rosileon, car il est certain que desia ils s'aymoient : mais bien à la hardiesse qu'ils eurent de se le dire, & à l'esperance qu'ils conceurent que la Fortune & la valeur de ce Cheualier seroient, peut-estre, telles qu'ils pourroient vn iour estre mariez ensemble. Et d'effect, sa blesseure le retenant quelque temps au lict, donna commodité à Rosanire de pouuoir vn iour parler à luy plus au long, parce que Cephise s'estant amusee à quelques peintures, la laissa seule: Et Rosileon ne voulant perdre le temps. Si ma bouche, luy dit-il, osoit proferer quelque plainte contre vous, ou si mon ame y pouuoit consentir, c'est la verité, Madame, que ie me plaindrois de ma belle Princeesse. Prenez-bien garde, luy respondit-elle, Rosileon, que vostre plainte ne fust mal fondee: Car, si vous voulez dire vray, vous aduoërez que i'ay preueni par ma lettre, si ce n'est vostre desir, pour le moins vostre esperance. Mais ie confesse qu'en ceste action ie fus trop bonne,

& que, peut-estre, si i'y eusse pensé bien meurement, ie ne l'eusse pas tant esté: les hommes estans d'ordinaire d'une humeur, qu'il faut marcher avec eux à pas de plomb, & bien mesurer la cognoissance que l'on leur donne de nostre bonne volonté: car incontinent ils se laissent emporter ou à la vanité, ou au contentement, se figurans plusieurs choses auxquelles on n'a iamais pensé, & tirent de là des consequences gradement desavantageuses pour nous. Et quoy, Madame, reprit Rosileon, vous voulez que ie croye que la grace que vous m'avez faite a esté sans y penser? Non pas cela, dit incontinent Rosanire, au contraire, ie veux que vous sçachiez, que si ie n'en auois pas usé ainsi, ie m'en blasmerois: Mais ie dis bien que ce fut sans la gueres debattre en moy-mesme, parce que ie fus si transportée d'ayse, d'ouyr dire que le Roy estoit fort de vn si grand danger, & que ce fut par la valeur de Rosileon, que sans consulter l'argument, ie consentis que ma main vous donnast

cognoissance de mon contentement. Or, Madame, adjousta Rosileon, si le tesmoignage qu'oultre tous mes merites il vous a pleu me rendre de vostre bonne volonté, faisoit en moy l'effet que vous dites, ie m'estimerois le plus indigne de viure qui ayt iamais esté sur la terre: car tant s'en faut que i'aye tiré de là ces consequences, ny ces esperances desquelles vous parlez, qu'au contraire ceste grace si peu attenduë, comme vn Soleil qui donne tout à coup dans les yeux, m'a de sorte esbloüy l'esprit, que ie ne sçay, ny ce que ie dois penser, ny ce que ie dois esperer, tant elle est pardessus toutes mes pensees, & pardessus toutes mes esperances. Et quant à la plainte que i'ay dit que ie voulois faire de vous, c'est seulement que m'ayant acquis si entiere-ment à vous, il me semble que vous me faites tort de ne me commander rien pour vostre seruice. Rosileon, repliqua la Princesse, escoutez bien ce que ie vous vay dire, &

n'en doutez iamais : La vertu qui est en vous , l'affection que vous m'avez fait paroistre , & la discretion de laquelle vous avez usé , m'ont conuiee à vous aimer : Le lieu incogneu de vostre naissance m'ennuye , & ie veux qu'en eschange vostre valeur vous rende si cogneu de chacun , que rien ne me puisse estre reproché, lors que l'on sçaura que Rosanire vous ayme. Et tirez seulement de ce que ie vous dis toutes les consequences plus fauorables que vous pourrez pour vostre contentement : car ie ne vous en defends vne seule. Souuenez-vous seulement des victimes qui doiuent estre immolees en ce sacrifice , ainsi que ie vous l'ay desia escrit. Si i'osois me ietter à vos pieds, dit alors Rosileon trāsporté de cōtamment, pour vous rēdre graces, ie le ferois, Madame, cōme le plus obligé de tous les hommes: mais ie sçay que le tesmoignage de tāt de personnes vous deplaiſt. Ie diray

donc seulement que les paroles aussi estant trop foibles, j'attendray avec vn desir extrême l'honneur de vos commandemens, pour faire veoir par mon obeïssance, que comme il n'y eut iamais vn plus digne sujet d'estre aymé, ou plustost adoré, que la Princesse Rosanire, ny vn cœur plus capable del'adorer que celuy de Rosileon, aussi n'y aura-t'il iamais rien de si difficile, que ie ne rende aysé pour son seruice. Et d'autant que le lieu incogneu de ma naissance, avec raison, vous deplait, ayez agreable, suiuant vostre commandement, qu'aussi-tost que ma blesseure me le permettra, ie puisse, comme Cheualier errant, chercher en tant de lieux la fortune, que ie meure en ceste queste, ou que ie reuienne tel que l'incognuë naissance de Rosileon, ne puisse iamais plus estre reprochée, ny à vous, ny à luy. Comment, interrompit la genereuse Princesse, si ie l'auray agreable? Soyez-en tellement assure, Rosileon, que si vous faisiez autrement,

vous me desobligeriez plus que iene
sçaurois dire.

Ces discours furent cause qu'aussi-
tost que Rosileon fut guery, qui fut
dans peu de iours, il supplia le Roy
de luy permettre, que comme Che-
ualier errant, il allaist chercher les ad-
uentures, suiuant la coustume de
ceux que le grand Roy Artus auoit
establie en la grande Bretagne, afin
de serendre plus capable de luy faire
seruice. Le Roy, quoy qu'à regret, le
luy accorda, mais à condition de re-
uenir le plustost qu'il luy seroit possi-
ble. Je ne diray point quels furent les
discours de la Princesse & de Rosi-
leon, à son depart: car vous pouuez
penser, Madame, qu'ils furent tels
que deux personnes qui s'ayment
bien peuuent tenir, preuoyant vne
longue separation, & vn tant incer-
tain retour. Mais Rosanire, bien-tost
apres son depart, receut de tres gran-
des consolations, pour tant de grands
exploits qu'il fit par toutes les Pro-
uinces où il se trouua, desquels la

Renommée portoit par tout la gloire & la louange, avec tant d'auantage pour luy, que c'estoit le seul discours qui en ce temps-là seruoit d'entretien parmy les plus belles assemblees des Dames & des Cheualiers:

Cependant que Policandre & les Princesses ses filles viuoient de ceste sorte, le Roy des Pictes non seulement paruenù à vn grand aage, mais estant fort incommodé de diuerses blesseures qu'en sa jeunesse il auoit receuës, apres auoir quelque temps languy dans le liçt, fut contraint par sa mort de payer le tribut que tous les hommes doiuent à la Nature. Et comme si la Fortune eust voulu que nos larmes fussent employees pour diuers subjects en mesme temps, nous auions à peine clos son tombeau, qu'il fallut ouurir celuy du Roy des Santons, qui laissa, à la verité, la Reyne Argire desolee pour de si grandes pertes: mais avec vne consolation qui n'estoit pas petite, luy semblant que le

Roy Policandre satisferoit à ce coup à sa parole : Car, de fortune, quelques iours auparauant sa mere estoit morte, de sorte qu'estans tous deux en liberté, il n'y auoit pas apparence qu'il ne luy deust satisfaire. Mais combien sont trompeuses les esperances que l'amour donne, & principalement quand elles dependent de la fermeté de quelques hommes, qui le plus souuent ne iettent les yeux que dessus leurs interests presents. Autrefois, ie croy bien que si Policandre eust eu la puissance qu'il eust bien desirée pour disposer de ses actions, il eust satisfait à sa promesse : mais depuis que le bien de ses affaires & de ses Estats le contraignit d'espouser Clorifene, il oublia tellement tout ce qu'il auoit laissé dans le Royaume des Pictes, qu'à peine se ressouuenoit-il plus du nom seulement d'Argite. Si est-ce qu'afin qu'il ne prist excuse sur quelque manquement qui vint d'elle, quoy que depuis l'assistâce

qui auoit esté donnee contre luy au Prince Archimbaut, il n'y eust eu guiere bõne intelligence entre nous. Si est-ce que quand Clorifene mourut, Argire ne laissa pas de se condouloir avec luy, & de mesme de luy donner aduis de la perte du Roy des Santons. Sa responce fut à la verité pleine de courtoisie: mais si vuide d'Amour, que mal-aysément en eust-on peu recognoistre la moindre petite estincelle. La Reyne creut, car elle s'alloit tousiours flattant, qu'il n'auoit pas voulu descouurir son intention à l'Ambassadeur qu'elle luy auoit enuoyé, comme personne avec laquelle il n'auoit iamais eu aucune familiarité: & elle attribuoit à prudence, ce qui estoit defaut d'amitié, comme bientoist apres l'on recognut, lors qu'elle luy enuoya secrettement cette lettre.

LETTRE

L E T T R E

De la Reyne Argire, au Roy,
Policandre.

N'Est-il pas vray, que toutes choses
promises sont deues? Si vous
le iugez ainsi, souuenez-vous de ce
que vous deuez à celle qui vous escrit.
Celuy est bien mauuais payeur qui
ne s'acquitte point d'une debte à la-
quelle il est obligé, & mesme s'il
ne faut que la seule volonté pour en
faire le payement. Rien que la vostre
ne me peut esloigner la satisfaction
qui m'est deuë. Les Dieux tesmoins
de vos promesses, sont ceux que i' ap-
pelle, & deuant lesquels ie vous la
demande.

Il fit vne telle responce.

HHh

R E S P O N C E

Du Roy Policandre,
à la Royne Argire.

LEs promesses auxquelles il a esté
contrevenu du consentement de
ceux qui les auoient faites, demeu-
rent entierement annullées. Et nous ne
deuons point si peu estimer le repos de
ceux qui nous ont aymez, que dans
le cercueil nous leur veillons donner
ce desplaisir de nous voir en la posses-
sion de quelqu'autre. Ceste conside-
ration, & celle du bien de mes Estats,
me font resoudre de passer les iours
qui me restent en la solitude en la-
quelle les Dieux que vous reclamez
m'ont voulu reduire.

Et donnant ceste lettre à celuy qui luy auoit rendu la mienne: Amy, luy dit-il, assure la Reyne que ie viuray tousiours son seruiteur; mais qu'il m'est impossible de penser à vn second mariage. Le regret des pertes qu'elle & moy auons faites, nous en doit oster la volonté: mais plus encore l'amitié que nous deuons porter aux enfans que les Dieux nous ont octroyez, ausquels ce seroit cruauté de vouloir donner des freres qui partageassent les Estats que nous leur deuons laisser tous entiers; outre que l'aage où nous sommes, nous dispente assez de semblables traittez qui ne donneroient que trop à parler à ceux qui voudroient rechercher les occasions d'vn mariage tant hors de saison. Si ceste responce, & ce message qui tenoient lieu de reproches, luy firent vne profonde playe dans l'ame, vous le pouuez penser, Madame, puis qu'ayant tousiours conseruee tres-ardante l'affection

qu'elle luy auoit portee, & n'ayant deuant les yeux pas vne des considerations de Policandre: mais celle-là feule qui pouuoit effacer la faute qu'elle pensoit auoir commise, elle s'en voyoit maintenant hors de toute esperance. Ceste offence tesmoigna bien estre veritable ce que l'on dit communément que d'une grande Amour il naist vne grande hayne: Car Argire en conceut vne si extrême contre luy, qu'elle n'auoit rien tant en horreur que le nom de Policandre, & tout ce qui venoit de luy. Et d'abord comme à son occasion elle auoit aymé le fils qu'elle auoit eu de luy, plus que celuy du Roy son mary, elle luy prist vne si mauuaise volonté, qu'elle eust voulu ne le veoir iamais, parce qu'elle ne tournoit iamais les yeux sur luy, qu'il ne luy semblast de veoir l'ingratitude du pere empreinte sur son visage. Ce fut bien alors qu'elle eut vn cruel repentir de l'auoir mis en la place de celuy duquel il por-

toit le nom, luy semblant que c'estoit par vn tres-juste jugement des Dieux qu'elle estoit punie de ceste tromperie, par celuy duquel elle en deuoit le moins attendre le chastiment. Ce regret la toucha si viuement, qu'elle enuoya au port des Santons, pour auoir des nouuelles du vray Celiodante: mais elle sceut qu'il y auoit desia plusieurs annees que quelques Pirattes l'auoient enleué, & son pere aussi, (car tel estimoit-on Verance) & qu'incontinent apres sa mere s'estoit perduë, ou pour le moins n'auoit plus esté veüë sur ces riuages. Si ceste nouvelle, qui luy ostoit le moyen de commencer sa vengeance, rengregea le desplaisir qu'elle auoit, iugez-le, Madame, puis qu'elle l'emporta avec tant de violence, qu'elle resolut de rendre & Policandre & elle vn effroyable exemple aux siecles à venir pour tous ceux qui couroient vne mesme fortune.

Le faux Celiodante pouuoit alors auoir attainit la vingtiesme annee de son aage : & tant par le soin du Roy des Santons que par celuy d'Argire , à le faire esleuer & instruire en tous les exercices d'un grand Prince , il s'estoit rendu si adroict à tous ceux du corps , & si habile & iudicieux en ceux de l'esprit , que veritablement encore qu'il n'eust pas esté fils de Roy , il estoit toutesfois digne de la Monarchie des Gaules ; mais tout ainsi qu'autresfois elle le voyoit avec des yeux tout d'Amour , parce qu'il estoit fils de Policandre , depuis elle ne le regardoit plus qu'avec ceux de la hayne & du depot. Elle debatit longuement en elle-mesme auant que de resoudre quelle vëgeance elle prendroit. En fin elle choisit celle que vous entendrez comme la plus grande qui se presenta pour lors deuant ses yeux.

Le Roy des Cenomanes auoit eu quelque differant avec celuy des Turoniens , & comme c'est l'or-

dinaire que les armes sont toujours les iuges de telles personnes, & que l'espee est la plus asseuree main de justice qu'ils ayent. Incontinent chacun de son costé courut à faire des leuees de gens de guerre, & appeller leurs solduriers & Ambactes. Le Roy des Rhedoniens & des Condates, comme allié de celuy des Cenomanes, vint incontinent à son secours: Et celuy des Venetes & des Darioriques, d'autant qu'il auoit espousé la sœur du Roy des Turoniens, sans presque estre appellé, conduisit toutes ses forces à son beau-frere, de sorte que ces deux Royaumes s'en alloient estre le Theatre de diuerses, sanglantes, & pitoyables Tragedies: Lors que, par l'aduis de tous ces quatre Roys, Celiodante fut esleu pour arbitre de leurs differents: Car encor que son bas aage ne deust pas luy acquerir vne grande experience en semblables occasions, si est ce que la preud'homie

& la probité desquelles il auoit desia fait veoir en toutes ses actions des effects incroyables, luy donnoient vn si grand credit, que d'vn consentement commun, ils s'en remirent à ce qu'il en ordonneroit. Ayans donc fait vne suspension d'armes pour quelque temps, ils se remirent à son iugement. Et cela aduint au mesme temps que la Reyne Argire estoit plus offencee contre le Roy Policandre: Et de fortune les deux Roys des Citez Armoriques estoient grandement ennemis de Policandre, parce qu'estant ieune il auoit assisté contr'eux, Suçon le bon Duc, en qualité de Cheualier Errant, & auoit esté cause qu'ils auoient perdu quelques terres, desquelles ils auoient esté longuement possesseurs. D'autre costé le Roy des Cenomanes, & celuy des Turoniens, ne l'aymaient guere dauantage, parce que les Ministres de Policandre auoient confisquez quelques batteaux qui descendoient par

le fleuve de Loire, chargez d'armes, pour n'auoir point de sauf-conduit. Et d'autant que ceste offence estoit encore toute fraische, quoy que petite, elle ne laissoit de leur donner enuie de s'en vanger. Elle pensa donc que si Celiodante venoit à bout de cet accord, il pourroit porter tous ces Roys contre Policandre, tant pour s'acquitter de l'obligation qu'ils luy auoient, que pour se venger de leurs particulieres injures.

Toutela difficulté c'estoit que Celiodante eust quelque bon sujet de faire la guerre, & mal-aysément le pouuoit-elle trouuer, d'autant que Policandre viuoit avec tant d'équité, qu'encore que nous fussions voyfins, il nous estoit toute occasion de plainte. Toutefois esperant que le temps, peut-estre, en apporteroit quelqu'une, tout ce qu'elle recommanda le plus au Prince son fils, & à ceux qu'elle luy auoit donnez pour Conseillers, ce fut de mettre la paix

entre ces Roys, d'autant qu'ils deuoient tousiours auoir deuant les yeux que la meilleure guerre ne vaut pas la pire paix. Outre que ce feu de dissention estant si près d'eux, il estoit à craindre que quelque étincelle, n'en sautast à la fin dans leurs maisons. Bref elle les instruisit de sorte, que la paix se fit, & tellement à la satisfaction de tous, que chacun en particulier eust opinion d'y auoir esté aduantage. Chose qui les obligea de sorte, & qui donna vne telle creance à Geliodante, que desirant faire auant que de se separer vne ferme alliance pour se conseruer, ils l'eslurent pour le chef de tous, en cas qu'ils assemblassent leurs forces. Honneur à la verité tres-grand, & non esperé, d'autant qu'estant presque le plus jeune, il y auoit apparence qu'il deuoit estre le dernier esleu pour ce sujet.

Mais voyez, Madame, comme il semble qu'il y a des choses inuitables. La Reyne alloit cherchant quel

que sujet de se douloir de Policandre, & elle n'en pouuoit rencontrer, lors que de fortune quelques officiers de Celiodante poursuiuans des voleurs qui s'estoient sauuez dans les Estats de Policandre, ne laisserent de s'en faisir dans vne petite ville qui estoit à luy. Le peuple, & quelques solduriers s'esleuans pour maintenir leurs franchises, non seulement leur enleuerent ces meschans, mais de plus en tuerent vne grande partie, qui voulurent faire resistance, & prirent presque tout le reste, horsmis quelques vns qui s'opiniastrerent plus à la fuite qu'à la resistance, & desquels l'on apprit ces nouuelles. Elle jugea incontinēt que ce sujet estoit tres-bon pour en tirer l'offence qu'elle alloit cherchant. Et parce qu'elle s'affuroit bien que si elle en faisoit plainte à Policandre, il luy en dōneroit toute satisfaction: Sans luy en rien dire, elle enuoya promptement quelques solduriers, pour saccager le lieu, & y faire tous actes d'hostilité. Mais au lieu

de venger la premiere injure, ce ne fut que l'accroistre d'une seconde: car ceux qui y allerent y trouverent vne si grande resistance, qu'à peine les chefs se purent-ils sauuer, apres y auoir perdu la plus grande partie de ceux qu'ils conduisoient. Elle fut bien marrie de leur perte, mais elle ne fut pas peu contente du sujet qu'il luy sembloit d'auoir rencontré pour esmouuoir ces Roys à vanger l'injure qu'elle disoit que Celiodante auoit receuë, cependant qu'il estoit hors de ses Estats. Et pour ceste occasion elle depescha en diligence à l'assemblee vn personnage tel qu'elle pût choisir entre tous les siens, le plus propre à agrandir ceste offence, & à esmouuoir la colere de ces Roys. Et certes il la seruit comme elle desiroit: car y estant interessé de la perte d'un frere, il estoit tellement animé contre les Boyens, qu'il n'y eut artifice ny inuention dont il n'vst pour animer ces Roys à la vengeance. Qui tous alors se souuenans en

particulier des injures receuës, & se trouuans les armes en la main, sans y mettre plus de delay, tous ensemble s'en allerent fondre dans les Estats du Roy Policandre, qu'ils trouuerent defarmé, comme ne pensant point à vne tant inopinée inuention. La longue & profonde paix dont il auoit iouï si long-temps, luy auoit faict perdre les vieux Capitaines, & l'auoit rendu nonchalant d'en recouurer d'autres: Outre que le peuple endormy dans les delices d'une tranquillité generale, auoit presque oublié le nom des armes desquelles il deuoit se defendre. Il fut donc aysé à Celiodante, le trouuant en cet estat, de le vaincre & deffaire en toutes les rencontres où il se presenta. Or le dessein de la Reyne estoit, (voyez quelle estoit son animosité contre Policandre) de faire que le pere, en ceste guerre, tuast le fils, ou le fils, le pere: & quoy qu'ils ne se cognussent pas

pas pour tels; il luy sembloit toute-
fois d'auoir vne grande satisfaction
de sçauoir qu'elle leur faisoit ce mal:
Policandre mit bien tout l'ordre
qu'il sceut en ceste vrgente necessi-
té, & faisant de necessité vertu, ra-
massa promptement quelques Che-
ualiers; tant de ses vassaux, que de
ses alliez, & se mit en campagne avec
le Prince Arionthe son fils. Et quoy
qu'il cogneut bien que cestoit trop
hazarder que de venir en vne batail-
le, si est-ce que ne pouuant suppor-
ter de veoir les saccagements que no-
stre armee faisoit dans ses Estats;
encore qu'il fust plus foible; il se re-
solut de la hazarder: Je ne veux
point m'amuser à vous raconter par
le menu tout ce qui s'y passa: car ou-
tre que tant de ruïnes & tant de
morts ne peuuent estre racontees
sans desplaisir: encore aurois-je peur
que le discours n'en fust bien long &
inutile. Et ie diray seulement que
Celiodante gaigna la bataille, qu'A-
rionthe fils vnique de Policandre y fut

tué, & que ce fust tout ce que le pere pût faire de se sauuer dans Auaric, avec quelques reliques de son armee: Mais & les habitans, & ceux qui s'y estoient sauuez estoient tellement effroyez, que ie croy que si nostre armee les fust allé promptement inuestir, assurement ils eussent ouuert leurs portes. L'on trouua meilleur de prendre tout le plat pays, afin d'auoir des viures pour le long siege qu'on preuoyoit deuoir estre celuy de ceste grande ville, tant pour l'assiete du lieu, pour les grands fossez, tours & rampars dont elle estoit fortifiee, que pour la quantité d'hommes, tant bourgeois qu'estrangers, que l'on scauoit s'estreiettez dedans: mais particulièrement pour la personne du Roy Policandre, qui s'y estoit voulu renfermer, contre l'opinion de la plus saine partie de son Conseil, ayant fait resolution de s'enseuelir dans les ruines de son Royaume.

Le corps d'Arionthe fut recogneu, enleué d'entre les morts, & enuoyé

à son pere avec toute sorte d'honneur & de courtoisie, pour monstrier que la hayne n'alloit point par delà la vie, ny ne vouloit point de vengeance contre les morts. Polican-dre le receut avec vn œil sec, & monstra vne si grande constance & magnanimité en ce coup si sensible, que la vertu de ce Roy dès lors commença d'attendrir le cœur de la Reyne, & de prendre part en quelque sorte à son infortune. Comment, disoit-elle en elle-mesme, tu consentiras, Argire, que celuy qui t'a tant aymee, soit pour ce sujet malheureux ? Car il est certain que s'il ne t'eust iamais serui, il ne ressentiroit pas les pesants coups que la Fortune luy donne. Ta veuë sera donc si funeste qu'elle n'apportera que ruines & desolations à ceux qui te regarderont ? Souuiens-toy que celuy que tu veux despoüiller de son Royaume, & à qui tu veux raurir la vie, a esté la personne du monde que tu as la plus aymee, & qui est en-
cores

cores maintenant le pere de ton fils. Tu seras donc le lierre qui ne lie iamais rien de ses bras que pour le ruiner & le mettre en terre? Et bien il t'a trompee. Mais sa tromperie est-elle du tout sans excuse? Et quand elle le seroit, veux-tu auoir plus de souuenir d'vn seul desplaisir que de tant de contentemens & de tant de seruices que tu as receus de luy?

Ces considerations & plusieurs autres semblables luy alloient amolissant le cœur, si bien que déflors elle cherchoit quelque bon pretexte pour le laisser en paix, & retirer nos armes hors de ses États, mais n'osant se declarer à personne, & estant contrainte pour ne perdre le credit parmy ces Roys vnis de faire paroistre le contraire elle mist le frege deuant Auaric. Je dis elle mit, car le desir de vengeance auoit esté si grand en elle, qu'elle auoit desiré d'estre tesmoin de toutes les pertes, & desolations de Policandre. Le dessein qu'elle eut quand elle consentit au siege, fut sous

l'esperance qu'elle auoit qu'au pis aller Policandre seroit son prisonnier, & qu'elle pourroit, après luy auoir fait recognoistre l'offence qu'il luy auoit faite, luy rendre & ses États & sa Couronne. Mais il aduint bien autrement, car peu de temps apres, Rosileon qui alloit suiuant les aduantes dans la Germanie & les Marcomanes, fut aduerty par le bruit commun de l'iuasion que tous ces Roys auoient faite au Roy des Boyens, & en quel point il se trouuoit reduit, renfermé dans la ville d'Auaric, où l'on n'esperoit pas qu'il pût tenir longuement pour l'effroy qui estoit parmi les siens. D'abort qu'il entendit ces nouvelles, il ne les pouuoit croire, sçachant avec quelle equité Polican-dre vnoit, & combien il donnoit peu d'occasion à ses voisins de luy faire la guerre. Et toutesfois pour ne les mespriser, il tourna ses pas du costé des Boyens & des Ambarres, & de fortune sortant du pays des Lepontes, il fut rencontré par vn messager que la Princesse Rosanire luy enuoyoit, &

qui depuis quelques iours l'alloit sui-
uât par toutes ces Alpes à la renommée
de ses exploits. Il l'atteignit d'oc en fin
en ce lieu, & d'autât que Rosileon n'a-
uoit point châgé d'armes il le cognut
au Lyon qu'il portoit en son escu avec
quelques paroles estrangeres qu'il
auoit pris pour deuise, & qui estoit
cause que plusieurs le nommoient le
Cheualier du Lyon. Seigneur, luy dit-
il, en luy presentant les lettres de la
Princesse Rosanire, il y a vne lune que
ie vous cherche, & que vous estes de-
siré de celle qui vous escrit, & souhait-
té de tous les Boyens, comme le seul
remede, où pour le moins la seule es-
perãce qu'ils ont en toutes leurs infor-
tunes. Rosileon alors ne recognois-
sant pas celuy qui parloit à luy sans
luy respondre ouurit la lettre & trou-
ua qu'elle estoit telle.

LETTRE.
De la Princesse Rosanire
a Rosileon.

VOs victoires sont grandes, mais beaucoup moindres que nos infortunes. Nostre armee est deffaitte, tout le pays occupé, Arionthe mort, & Policandre & Rosanire enfermez dans leur derniere ville. Iugez si Rosileon a dequoy employer icy ses armes & son courage.

I'abregeray, Madame, car que sert-il, de raconter l'estonnemēt & le desplaisir de Rosileō, lisant ces nouvelles & en oyant les particularitez de la bouche du Messager. Tant y a que se mettant sur le chemin des Boyens, & faisant toute la plus grande diligence que ses cheuaux luy pouuoient per-

mettre, il entra en fin dans les terres du Roy Policandre, où de fortune il trouua plusieurs Cheualiers & Ambactes qui s'estoient desia assemblez & qui ne demeuroient inutiles que pour n'auoir point de chef auquel ils voulussent tous obeir, d'autant que les principaux des Boyens & des Ambarres, d'abbord estoient accourrus vers la personne du Roy, & les vns auoient esté tuez avec le Prince Arionthe, & les autres estoient enfermez avec Policandre dans Auaric. Si bien que ceux-cy poussez de bonne volonté n'attendirent que d'estre conduits, lors que Rosileon se presenta qui fut receu avec vn commun consentement de tous, tant pour l'amitié qu'ils sçauoient que le Roy luy portoit, que pour tant de beaux exploits que depuis peu il auoit faits, & qu'ils auoient appris par la Renommee. Et quoy que le nombre de ces Cheualiers & Solduriers ne fust pas de plus de cinq cents Cheuaux, & de trois mille hommes de trait: & que nostre armee fust composee de plus

de huit mille cheuaux & de quarante mille hommes de pied, si est-ce que Rosileon esperant en la iustice de Policandre, & en la bonne fortune qui l'auoit tousiours accompagnée ne fit point de difficulté de s'en venir en lignes desployees droit à nous : ce qui donna tant de courage aux siens, & tant d'effroy aux nostres que vous eussiez dit que le seul nō de Rosileon, nous deuoit deffaire. Sa troupe à chaque logis qu'il faisoit s'alloit grossissant, ainsi que les riuieres qui en leurs cours vont ramassant toutes les fontaines, & les petits ruisseaux qui y tombent, car tout le pays accourut à luy, & comme si desia ils eussent eu à partager nos despouilles, ils s'en venoient discourant comme de chose indubitable de nostre deffaitte, & de leur asseuree victoire. Et il aduint par le iuste iugemēt des Dieux que nous fusmes deffaits, ie dis par le iuste iugement, car autrement il n'y auoit pas apparence qu'une si petite troupe de gens ramassez d'eust obtenir la victoire sur vne armee telle que la no-

stre en laquelle il y auoit tant de Roys & tant de grands personnages pour la commander, & tant de vieux soldu- riers aguerris, en tant de rencontres, de combats & de batailles. Toutefois il fut vray que nostre armee fut des- faite, non pas du tout, mais de telle sorte qu'elle fut contrainte de leuer le siege, & laisser entrer Rosileon dás la ville avec tout ce qu'il conduisoit. Les caresses que le Roy luy fit, le bon visage qu'il receut de Rosanire & les- cris de ioye de tout le peuple à son en- tree dans Auaric furent plus grands qu'on ne scauroit dire: Mais d'autant que Policandre scauoit bien que c'est que de poursuiure vne armee qui s'en- fuit sans perdre tēps, il fit sortir d'A- uaric tous ceux qu'il iugeoit propres pour estre mis dans les troupes de Rosileon, & l'embrassant & baisant au front le cōduisit iusques hors de la ville, luy donnāt le cōmandement de Lieutenant general en tous ses Estats, & dans ses armees, & ordōnant à tous ses subiets de luy obeir. Le Genereux Rosileon bruslant de desir de faire.

quelque effect digne de la reputation qu'il s'estoit acquise, vient sur nos brisees, & quatre iours apres nous atteignit sur le passage d'une petite riuere qui s'appelle le Clein, où en fin il contraignit nostre armee de donner la bataille, en laquelle nous fusmes deffaits avec la perte de presque toute l'armee & la mort du Roy des Turoniens, & de celuy de Cenomanes. Et ce que nous supportasmes avec plus d'impatience, ce fut la prise du Roy Celiodantes. Mais parce que Rosileon vouloit obtenir vne victoire entiere, il poursuiuit le debris de nostre armee & enuoya Celiodantes avec vne seure garde au Roy Policandre, & à la Princesse Rosanire.

Il est aisé à iuger que la ioye de ce Royne fut pas petite voyant non seulement tout son Estat remis en son pouuoir, mais tant de Roys deffaits & particulierement le chef de tous, son prisonnier. Elle fut telle que ne sçachant par quel moyen recognoistre le bon seruice que Rosileon luy

auoit rendu , il resolut de le faire apres luy possesseur de ses Royaumes (que par sa valeur il luy auoit regagnez) par le mariage de Rosanire , & sur ce dessein il luy fit vne telle responce.

L E T T R E.

Du Roy Polycandre
à Rosileon.

Que puis-ie donner à celuy qui m'a remis la Couronne sur la teste, que la mesme Couronne que ie porte? Si feray, ie luy donneray encore dauantage: Car ie veux qu'outre tous mes Estats, il possede ce que i'ay de plus cher; à sçauoir ma fille Rosanire. Qu'elle soit donc dès à cette heure à vous Rosileon, & apres moy les Royaumes des Boyens, des Ambarres, & des Bitturiges. Hastez-vous de vaincre, car ce sont les triumphes que ie vous prepare au retour de vos victoires.

Voila Rosileon & Rosanire presque au plus haut sommet de leur bonne fortune, car ce Cheualier aimoit cette Princesse avec vne si extreme passion, qu'il n'eust pas voulu viure sinon en l'esperance que Policandre luy dōnoit, & elle qui n'auoit pas vne moindre affection, mais qui la sçauoit mieux dissimuler, n'ayant iamais pû esperer que Rosileon deuint tel qu'elle le pût accepter sans hôte pour son mary, le voyant paruenü à vne si grande estime auprès du Roy ne pouuoit qu'en receuoir vn singulier contentement. Mais oyez, Madame, la gratieuse rencontre, cependāt que Rosileon apres auoir receu cette lettre cōtinuë les victoires, chassant ses ennemis iusques aux dernieres Citez Armoriques, & que par tout, où il porte ses armes il emporte des palmes, & des lauriers. Celiodante prisonnier dans Auaric est traitté avec tant d'humanité du Roy Policandre qu'allant par tout sur sa parole, il luy estoit permis de veoir la Princesse Rosanire, la vertu & la beauté de laquelle le ren-

dirent bien-tost de prisonnier de guerre, prisonnier d'Amour: car cette Princesse a des traits tant inévitables, qu'il est bien mal-aisé que les yeux la voyët que le cœur ne l'adore.

Lors que Celiodante fut fait prisonnier plusieurs des siens furent pris avec luy, & entr'autres vn vieux Cheualier nommé Oronte quiluy fut donné pour gouverneur presque au sortir de la nourrice. Cet homme estoit prudent, & sage, & auoit vne si grande affection au service de Celiodante, qu'il n'auoit rien de plus imprimé dans le cœur que ses interests: D'autre costé ce ieune Prince recognoissant cette entiere & inuiolable affection en luy, l'aimoit & l'estimoit, comme il estoit obligé. Quelques iours se passerent auant que Celiodante voulut declarer sa passion à Oronte, luy semblant que cette Amour estoit nee tant hors de saison, qu'elle ne pouuoit auoir qu'vne fort mauuaise destinee. Ce silence estoit cause que ce ieune Prince s'alloit de façon rongéant le cœur,

par de fascheuses pensees , qu'on le voyoit diminuer de iour en iour, dont Oronte se prenant garde , & ayant opinion que cette tristesse estoit conceüe de sa detention, craignant qu'elle n'alterast sa santé , vn iour qu'il le vid seul dans sa chambre il luy tint vn tel discours.

Seigneur, si ceux qui commandēt aux Royaumes , & aux Empires, auoient vn particulier priuilege de ne deuoir iamais estre attaquez de la Fortune , ie dirois que vous auriez occasion de vous plaindre de l'estat où elle a pris plaisir de vous reduire. Mais puis que nous voyons les sommets des plus hautes montagnes, d'ordinaire plus agitez & tourmentez des vents & des orages, que les valons & les plaines: Et que de mesme les plus hautes puiffances de la terre sont plus exposees aux tempestes de la Fortune, a quelle raison, Seigneur, auez vous dû vous en estimer exēpt? & sous quel pretexte vous pouuez vous plaindre d'vne loy generale & commune à tous les grands? Vostre

naissance releuee par dessus celle des hommes ordinaires, vous affranchit bien des petits maux, & des petites infortunes auxquelles le peuple est subiet : d'autant que ce sont des tributs indignes des grands personnages. Mais les grandes afflictions, & celles encores parmy les plus grandes qui semblent insupportables au commun, ce sont les propres des grands Princes, & des grands Roys comme vous estes. Et tout ainsi que vous blasmez ceux qui perdent le courage, & qui se laissent abbattre par de petites infortunes, les estimant foibles effeminez : De mesme, croyez-moy, Seigneur, ceux qui vous voyent avec la tristesse peinte sur le visage, flescir à ce premier coup, que la Fortune vous a donné, quoy qu'il soit grand, puis qu'il est de ceux qui sont ordinaires aux grands Princes, quel iugement peuuent-ils faire qui soit à vostre aduantage? La fidelité que ie dois à mon Roy, & l'affection que ie porte à la personne de Celiodante, m'obligent, Seigneur, (pour m'acquitter

de mon deuoir, de vous supplier tres-humblement par la memoire du Roy vostre pere, & par celle de vostre propre vertu de vous remettre deuant les yeux, vostre magnanimité & le courage avec lequel vous vous estes porté si genereusement dās les plus effroyables dangers. Que si vous me dittes que le coup est grand, ie respondray que vos armes doiuent estre encore plus fortes, car le courage d'un homme ne peut iamais estre vaincu que par sa faute, ny ayant accident de fortune qui le puisse abbattre si sa volonté ne le trahit, & ne consent à sa defaïcte. Courage, Seigneur, vous auez deuant vos yeux vn exemple d'une vertu inuaincuë toutes les fois que vous les tournez vers le Roy Polican-dre. A-t'il fleschy quand ses armes ont esté deffaittes? s'est-il laissé emporter au desplaisir quand la mort luy a rauy son fils unique? A-t'il perdu le courage à la perte de tous ses Estats? Nullement, Seigneur, au contraire, il s'est tellement opposé avec vne genereuse vertu à ces coups de la Fortu-

ne, qu'à la fin il ne l'a pas seulement lassée, mais il la vaincuë, & s'il se peut dire ainsi, la contrainte de se ranger de son party.

Oronte vouloit continuer lors que le ieune Prince l'interrompit. Mon pere, luy dit-il, car c'estoit ainsi qu'il le nommoit le plus souuent, pour son aage & pour la conduite qu'il auoit euë de son enfance: Vous auriez trop mal employé la peine que vous auez prise de m'instruire, & i'aurois le courage aussi foible que la memoire, si la perte d'une bataille, de partie de mes Estats, de mes amis, & mesme de ma liberté, me faisoient oublier les bons enseignemens que i'ay receus de vous. Iamais iene me suis resolu à prendre les armes que ie n'aye bien sceu que tous ces accidents me pouuoient arriuer, & si les coups preueus nuisent le moins, assurez-vous que ceux desquels vous parlez ne doiuent pas faire grand effort en moy. I'ay reslëty, ie l'aduouë, cet accidēt de bone en mauuaise fortune, mais cōme sensible, & non pas comme foible &

abbatu de courage, que si vous voyez en mon visage, & en mes actions plus de tristesse que de coustume, sçachez, ô mon cher Orante, que ce n'est pas pour les bleffeures que chacun sçait, mais pour d'autres que nul ne void que moy. Et à ce mot se taisant avec vn grand soupir, il reprit peu apres la parole de cette sorte:

Est-il vray, ô mon pere, que personne ne les void que moy, ces playes desquelles ie me plains! & que pour pour la fidelité que ie porte à Orante ie luy veux descourir, quoy que ie les voye incurables, sans autre espoir toutesfois, sinon que ie sçay bien qu'il m'aydera à plaindre mon infortune.

Et sur ce discours, il luy raconta avec vne longue suite de paroles l'extreme affection qu'il portoit à la Princesse Rosanire, le peu d'esperance qu'il auoit de la bonne volonté de la Princesse, ny du Roy son pere, pour tant de desplaisirs qu'il leur auoit rendus, & mesme en la mort d'Arionte. Or voyez, continua-t'il, si ce n'est pas avec raison que ie me laisse em-
porter

porter à l'enuy , & s'il ne vaut pas mieux clorre promptement ma dernière iournee que de cōtinuer vne vie qui ne peut iamais estre que mal-heureuse, & de lastree. Je sçay que vous me direz que l'Amour n'est qu'une folie, & qu'une personne genereuse doit auoir honte d'en estre surmonté. Mais, mon pere, quoy qu'Amour puisse estre sagesse, où folie, estimable où honteuse, tant y a que si c'est folie, i'aduouë que ie sois fol, & si vne ame genereuse en doit auoir honte, ie veux bien que l'on ne m'estime point genereux : car il est vray que i'aime, & que i'ayme de telle sorte, que ie ne m'ayme pas moy-mesme, si non entant que i'aime Rosanire. Vous me conseillerez, sans doute de resister à cette passion qui n'est que telle que nous la voulons : mais que sert-il de donner des conseils à vne personne de qui la volōté n'est pas mesme de guerir. Le sage Oronte escouta fort longuement Celiodante sans l'interrompre, sçachant assez que des maladies de l'ame celles-là se guerissent plus

aisément desquelles elle se descharge
 en les disant à vne personne fidelle.
 Et lors que le Prince se teust il reprit
 la parole ainsi.

Seigneur, vous m'avez mis hors
 d'une peine tres-grande, en me de-
 clarant que vostre mal procede d'A-
 mour, & mesme que cette passion est
 nee pour vn si digne subiet que la
 Princesse Rosanire: car i' apprehen-
 dois que les infortunes desquelles ie
 vous ay parlé n'en fussēt cause, & que
 vostre patiēce outragee n'eust fleschy
 à vos desastres: mais puis que c'est
 vne maladie si aisee à guerir, tant s'en
 faut que vous ayez occasion de con-
 tinuer en cet ennuy, que i' espere cette
 Amour deuoit estre cause de vous re-
 mettre en vostre premier estat & splē-
 deur. Pensez-vous, Seigneur, que le
 Roy Policandre ait oublié l'extremi-
 té en laquelle vos armes l'auoient re-
 duit, & où il seroit encore si le Ciel
 presque miraculeusement ne l'en eust
 releué? Croyez-vous qu'encore qu'il
 se voye vainqueur, il ne sçache pas biē
 que de ses victoires & de ses trio m-

phes pour retourner en l'estat où il s'est veu, il n'y a pas plus d'interuale que de la longueur d'une bataille. Auez-vous opinion que ce Roy qui a porté toute sa vie les armes ne sçache mieux que personne de son Conseil, combien elles sont iournalieres, & peu certaines? Et cela estant, qui doutera que ce sage & prudent Roy ne soit bien aise, si vous luy faites demander la paix, de la vous donner maintenant qu'il la peut former avec tel visage qu'il luy plaira, & non pas attendre en vn temps auquel peut-estre il seroit contraint de la recevoir telle que vous voudriez. Assurez-vous, Seigneur, qu'il est trop sage, & que i'oseray vous dire qu'avec raison sur l'ouverture que vous m'avez faite, ie prends vn presage tres-assuré que le Ciel veut que cette paix se fasse, car rien ne la pouvoit empescher que vostre courage, qui peut-estre ne l'eust pas voulu recevoir telle que le Roy Policandre l'eust demandé: & maintenant cette Amour vous rendra faciles toutes les difficultez qui

vous y sçauroient estre proposées, outre que l'Amour qui a fait filer Hercule, rend honorables toutes les conditions que l'on reçoit à son occasion. Courage, donc Seigneur, commandez-moy que ie mette la main à cette œuure, & assurez-vous sur ma vie que vous en aurez tout le contentement que vous sçauriez desirer.

Telle fut la responce d'Oronte, qui donna vn tres-grand courage à ce ieune Prince, & qui apres l'auoir meurement considerée, si toutesfois le trouble où sa passiõ le detenoit le luy pouuoit permettre iugea qu'il y auoit quelque apparence en ce dessein, la couduitte duquel il remit entierement au prudent Oronte, luy donnant tout pouuoir d'offrir & de receuoir la paix avec toutes les conditions qu'il plairoit au Roy Policandre, pourueu que Rosanire fut sienne.

Oronte qui reconnut bien qu'il ne pouuoit faire vn plus agreable seruice à son maistre, ny rien de plus aduantageux pour son Estat y employa

toutes les forces de son esprit & de sa prudence. Et ayant remarqué les intereſts de ceux qui eſtoient auprès de Policandre, il s'apperceut que deux des principaux miniſtres du Roy, & qui auoient touſiours eu le plus particulier accès près de ſa perſonne, & la meilleure part aux affaires eſtoient tres-mal ſatisfaits du deſſein que le Roy faiſoit de dōner ſa fille à Roſileō, hōme incognu, ou pour le moins duquel on ne ſçauoit, qu'vn aduenemēt tant honteux, qu'ils rougiſſoient, diſoient-ils, quand ils penſoient qu'vn hōme vēdu à prix d'argent deuſt eſtre leur Seigneur & leur Roy. Que c'eſtoit grandemēt noircir le nō des Boyens, Ambarres, & Bituriges de leur choiſir vn eſclaue pour cōmander à tant de prouinces, & prouinces encore ſi fecōdes, de grāds Cheualiers dōt la valeur n'eſtoit pas moindre que de ce Serf affrāchy, & deſquels pour le moins la naiſſāce promettoit des actiōs dignes de Roy. Mais ce qui preſſoit dauātage ces deux perſonnes, ce n'eſtoit pas ce qu'ils auoient en la bouche, l'interēſt

particulier les touchoit bien plus vi-
uement : car chacun d'eux auoit vn
fils & leurs esperances n'auoient pas
esté moindres depuis la mort d'A-
rionte, que d'aspirer au bon-heur au-
quel ils voyoient que Rosileon estoit
prest de paruenir. Et quoy que cha-
cun d'eux eust ce dessein pour son fils,
& que si Rosileon ny eust point esté
ils eussent sans doute esté ennemis, si
est-ce qu'ils se lierent tous deux d'a-
mitié, telle routesfois qu'elle peut
estre entre deux personnes interes-
sees, pour ruiner la Fortune de celuy
qui leur rauissoit toutes leurs espe-
rances, n'y ayant point de doute qu'en
leur ame ils n'eussent apres dessein de
s'en faire chacun autant.

Il y auoit quelque temps que le pru-
dent Oronte auoit ouy sourdement
ces bruits, & d'autant que pour lors
ce n'estoit pas chose qu'il eust opiniõ
qui le pût toucher il ne s'en estoit
point soucié: maintenant y faisant re-
flexion, il iugea que l'vn ou l'autre de
ces deux hommes, ou peut-estre
tous deux seroient les meil-

leurs instruments qu'il pût choisir pour son dessein. Il s'adresse donc à eux, leur fait l'ouuerture de la paix, & la propose si aduantageuse pour Policadre, que quand il n'y eust point eu de l'interest pour eux, celuy seulement du Roy leur eust fait embrasser ce party, à plus forte raison le receurent-ils, voyant qu'ils ne pouuoient en choisir vn plus propre pour reculer Rosileon de ses pretentions. Et quoy que le mariage de Celiodante leur ostast aussi l'esperance qu'ils pouuoient auoir pour leurs enfants, si est-ce qu'encores aimoient-ils mieux tomber entre les mains du Roy des Pictes qui leur en seroit obligé, qu'en celles de Rosileon, qui ne tiendrait sa fortune que de sa propre vertu & conduite. Ayant donc tous deux receu cette ouuerture de paix de bon cœur, & desirant de la faire reüssir, ils prirent aduis ensemble d'en parler au Roy, mais separément, afin qu'il ne iugeast pas que ce fust vne partie faite contre Rosileon, & ils le firent si prudemment, & avec tant d'artifice

que Policadre apres y auoir fait quel que difficulté , à cause de la parole qu'il auoit donnee à Rosileon , en fin par la proposition qu'ils luy firent de luy donner la Princesse Cephise , il y consentit , cognoissant bien que le mariage de Celiodante & de Rosanire pouuoit estre le seul ciment pour bien lier cette paix qui luy estoit tant aduantageuse. Seigneur, luy disoient-ils , confidez en quel estat vous estes veu , il n'y a pas long-temps , & quel est celuy où Dieu mercy vous estes maintenant : Vostre prudence vous ordonne de ne point perdre pour quelques legeres considerations , la bonne fortune qui se presente. Iamais Roys des Boyens ne furent si grands ny si redoutables que vous les allez rendre , adioustant à vostre couronne , outre tant d'alliance que le Roy Celiodante vous donnera , deux si grands Royaumes que sont ceux qu'il possede : Que si vous donniez la Princesse à Rosileon , c'est la verité qu'il a beaucoup de merite : mais les aduātages que vous en deuez

pretendre n'outrepassent point si
personne n'ayant que l'espee que
vous luy auez donnee pour tout bien
& pour tout heritage. Outre que les
Princes & Seigneurs qui sont subiets
de vostre Couronne souffriront avec
vn regret plus grand qu'ils ne font
pas paroistre, d'estre soumis par
vostre volonte à vn affranchy qu'ils
ont veu esclave ces dernieres annees
& vendu par vn marchand : Et nous
nous assureons que si vous leur fai-
siez l'honneur de leur en demander
leur sentimēt ils tesmoigneroiēt avec
des feux de ioye le contentement que
ce dernier dessein leur apporterait.
Et quant aux seruices que Rosileon a
rendus à vostre Couronne, ne seront-
ils pas plus recompensez en le faisant
Roy des Lemouices, Estat si plein
de Cheualiers, & de grands hom-
mes qu'il n'y a Prince dans la Gau-
le qui ne s'en contentast : mais
quand cette recompense ne se fe-
roit pas : N'est-il pas vray, Seigneur,
s'il vous est si fidelle & tant affe-
ctionné seruiteur que vous le croyez,
que sans tourner les yeux sur ces

propres interelts, luy mesme fera le premier à vous conseiller de faire & d'affermir cette paix de cette sorte. Que si son ambition luy clot les yeux au bien de vostre Estat, vostre prudēce, Seigneur, ne doit-elle pas de mesme les vous faire boucher à tout ce qui le touche ? les obligations qu'il vous a, estant telles que quand il vous auroit donné sa vie, il ne s'en seroit pas encore si dignement acquitté.

Ils adiousterēt encore plusieurs autres discours aduantageux pour leurs desseins, & les sceurent si bien représenter au Roy, qu'entierement resolu de suiure leurs conseils, il leur donna charge de conclurre cette paix & cette alliance. Et en mesme temps de peur que Rosileon despitē de se veoir descheu de ses esperances, ne luy fit quelque mauuais seruice ayant l'armee entre les mains, il luy fit faire vne depesche plaine de remerciement & de louanges, & en mesme temps luy commande de le venir incontinent trouuer, ayant donné bonne ordre à l'armee: la charge de laquelle il luy

ordonnoit de mettre entre les mains du Marechal des Boyens, homme de qui la fidelité ne pouuoit estre suspecte à Policandre.

Ces choses ne pûrent estre conduittes si secrettement que Rosanire n'en fut aduertie en quelque sorte, dont elle receut vn grand desplaisir: car outre qu'elle aimoit grandement Rosileon, & qu'elle auoit desia fait tous ses desseins, sur celuy de leur mariage, encore portoit elle vne haine secrette à Celiodante à cause de la mort de son frere, de laquelle elle le disoit autheur. Si bien que ne sçachant à quel remede meilleur elle deuoit recourre, elle se resolut d'en aduertir Rosileon, à fin que venant en toute diligence, il essayast de rompre ce ruineux dessein auant qu'il fust entierement conclu.

Celuy qu'elle luy enuoya fit plus de diligence que celuy que le Roy auoit depesché. De façon qu'il donna la lettre de Rosanire à Rosileon deux iours auparauant que celle de Policandre luy fust renduë, que s'il

eust eu volonte de redre vn mauuais seruice au Roy il le pouuoit faire aisement: Mais tant s'en faut qu'il tournast iamais sa pensee sur vn si mauuais dessein, qu'au conttaire il n'employa le temps qu'à se haster de prendre vne ville qu'il tenoit assiegee & de chercher quelque belle excuse pour quitter l'armee & faire le voyage que la Princesse luy commandoit. Et d'effect il y trauailla avec tāt de diligence que le iour mesme que le messager du Roy arriua dans l'armee, il força cette place par vn assaut general où il montra tant de valeur & tant de prudence, que s'il fut encore demeuré vne lune dans l'armee il n'eust point esté besoin de faire autre prix que celle de ses conquestes, ny ayant plus que quelques petites villes, & quelques Isles qui fussent au pouuoir de ses ennemis.

Aussi tost qu'il receut le commandement du Roy, il y obeit, laissant vn tres-bon ordre dans l'armee, & en la plus grande diligence qu'il luy fut possible le vint trouuer, luy rend conte de l'administration de sa char-

ge, des progresz & de l'Estat de l'armee, & combien peu il restoit, pour obtenir vne victoire entiere. Polican-dre le remercie, luy fait toute la bõne chere qu'il peut, & luy dit que quand il sera vn peu delassé de son voyage, il luy communiquera le subiet pour lequel il a desiré de parler à luy, & sans luy en rien dire dauantage, le laisse aller à son logis.

Rosileon qui n'estoit pas ignorant de ce que le Roy luy vouloit dire, eut bien de la peine à faire semblant de ne le sçauoir pas : toutesfois craignant d'offencer la Princesse il se cõtraignit, & dissimula de sorte que le Roy n'en cognut rien : Mais luy qui mouroit d'impatience de veoir Rosanire, tant pour la longue absence qui l'auoit si longuement priué de ce bien, que pour entendre plus au long ce qu'elle luy auoit escrit avec peu de mots, le plustost qu'il pût s'en alla vers elle qu'il trouua à son retour de mēseme volonté qu'à son depart : mais toutesfois grandement affligee, de la resolution que le Roy

son pere auoit faitte de la donner par le traitté de paix au Roy Celiodante, Et parce que plusieurs personnes auoient les yeux sur elle, & qu'elle eut crainte que la violence de la passion ne fit dire chose, où faire quelque action à Rosileon par lesquelles ils pûssent recognoistre la bonne intelligence qui estoit entr'eux. Elle luy dit assez bas: si apres le soupper, vous trouuez au promenoir où si souuent vous m'avez veu autresfois aller, nous aurons plus de commodité de parler ensemble sans tant de tesmoins qui considerent nos actions. Et à ce mot elle se retira, laissant Rosileon grandement consolé de veoir qu'elle n'auoit point de part au changement du Roy son pere.

Le soir fut long à venir selon l'impatience de Rosileon, de façon qu'il deuança de quelque temps l'heure du promenoir de la Princeesse, qui en fin s'y en alla la plus seule qu'elle pût, ayant dōné des commissions à la plus part de ceux qui auoient accoustumé de l'y accompagner, d'abbord qu'il

s'approcha d'elle. Rosileon, luy dit-elle, ce tesmoignage que ie vous rends de ma bonne volonté, & celuy encore que vous receurez maintenãt par mes veritables paroles, ne doit point estre cause de vous faire iuger chose quelconque à mon defauantage : mais seulement de vous donner cognoissance, que ie veux faire pour vous, tout ce que mon deuoir me peut permettre. Ie sçay que l'affection que vous m'avez portee ne vous permettra iamais de vouloir de moy rien d'auantage., & c'est pourquoy ie ne feray point de difficulté de vous dire que ie porte vn regret extrême de veoir le Roy tant oublieux des promesses qu'il vous a faittes, qu'il prefere les biens esperez d'vne paix incertaine, aux seruices qu'il a receus & reçoit tous les iours de vous, car il est vray que s'il ne change encore vne fois d'opinion, ie dois estre la victime immolee en ce sacrifice, & dois estre donné à Celiodãte, tout sanglãt encore du meurtre de mon frere. Iugez Rosileon avec quel contentemẽt

ie pourray prendre le reste de mes iours, & mon repas & mon repos aux costez de celuy qui a desia esgorgé mon frere, & qui sans vous en eust autant fait au Roy mon pere, & à nous toutes, & toutesfois c'est celuy-là avec qui cette tyrannique raison d'estat m'ordonne de passer le reste de mes iours, si vostre fortune qui iusques icy n'a rien trouué d'impossible ne se mōstre plus forte que la resolution du Roy. O Dieux ! Madame, interrompit Rosileon, le Roy veut dōc faire ce tort à sa parole ? Vous deuez en estre assurez, respondit-elle froidement. Le Roy, reprit-il a si peu de memoire de mes seruices ? Puis, dit-elle, qu'il oublie les outrages ; vo⁹ estōnez-vous qu'il n'ait point de memoire des biēfaits ? Le Roy, adiousta-t'il veūt dōc ainsi tirer vengeance des bruslements, violēces, saccagemēts, qu'ō a faits dās son Royaume ? Si par tout repliqua-t'elle, où il tourne ses pas il void là terre teinte du sang de son fils & de ses Princes ou Cheualiers, & to⁹ les chāps n'estre desormais ouuerts que pour enseuelir

ensevelir ses peuples, tuez & massacrez par Celiodante & ses adherants, sans s'en esmouuoir. Voulez-vous, Rosileon, que la ruine de ces choses insensibles luy en donne plus de ressentiment? Et toutefois, s'escria-t'il; c'est le Roy Policandre, ce grand Prince, de qui la renommee s'est estenduë avec tant de gloire par toute la terre: de qui la bonté a esté autant admiree, que la valeur redoutée; & de qui la Iustice n'a iamais receu aucune reproche. C'est veritablemēt luy, respondit la Princesse, mais ie n'en puis faire autre iugement, sinon me taire, souffrir, & dire, C'est mon pere. Rosileon alors s'estant teu quelque temps, reprit en fin de ceste sorte.

Le respect, Madame, qui vous empesche de parler sur ce sujet, tesmoigne veritablement la sagesse qui est en vous: mais la froideur dont vous parlez est vn tesmoignage de bien peu d'affection. Ah! Cheualier, interrompit incontinent la Princesse, luy met-

tant la main contre l'estomach, ne continuez point d'auantage ce discours, si vous ne voulez me faire cognoistre que vostre amitié n'est pas telle que ie la veux. Car (& que ceste reigle vous serue pour tout ce que vous auez à desirer de moy;) ie ne croiray iamais que vous m'aymiez, si vous en recherchez chose qui soit contre mon deuoir. Voyez-vous, Rosileon, ie vous ayme, ie le vous ay dit, & ie le vous dis encore, & tant que vous viurez avec moy comme vous deuez, ie vous en rendray tousiours toutes les cognoissances qui me serõt possibles: mais n'entrez point en opinion, que comme ie scay que vous perdriez plustost cent vies, si autant vous en pouuiez auoir, auãt que de faire quelque action de peu de courage, & indigne d'vn Cheualier tel que vous estes, de mesme ie permette iamais que ceste bonne volenté que i'ay pour vous m'emporte, ie ne diray pas à quelque action contre mon deuoir, mais seulement à la moindre pensèe de ceste action. Je dois obeir à mon pere, &

mon pere la receura de moy iusques au dernier soupir de ma vie. Vous espou-
 ferez donc Celiodante, dit Rosileon
 avec vn grand soupir? L'espouferois,
 dit-elle, non seulement Celiodante,
 mais vn Barbare, voire le moindre des
 hōmes, si mon pere me le cōmandoit.
 Et qu'est-ce donc, reprit-il tristement,
 que me profitera la bōne volonté que
 vous me faites l'hōneur de me porter?
 Ceste amitié, repliqua-t'elle, dōt vous
 parlez, seroit cause que ie ferois pour
 vous de bonne volonté, & avec con-
 tentement, ce que pour quelqu'autre
 ie ne ferois que par cōmandement, &
 de peur de sortir de mon deuoir. O
 Dieux! s'escria-t'il, & ceste considera-
 tion sera cause que ie vous perdray? Je
 ne puis croire, reprit Rosanire, qu'une
 si bonne intention que la mienne, soit
 recōpensée d'un si grād suppliee: mais
 quand par les profonds iugements
 des Dieux, il aduiendroit que nostre
 destinee fust telle, il ne faudroit non
 plus perdre le courage en ceste oc-
 casion, que vous n'avez pas fait

en toutes les plus perilleuses qui iufques icy se font presentees. Quoy! adjousta Rosileon, viure & vous veoir à quelqu'autre? Ah! Rosanire, si vous auez ce courage, vous mesurez mal mon affection, en pensant qu'elle m'en permette autant: Toutes choses sont permises à Rosileon, sinon ce seul point: mais en cela tous les respects sont perdus, & tous les remparts de la constance, & de toute autre consideration sont renuersez, & sans pouuoir. I'ay vescu, à la verité, sans ceste esperance, mais il ne peut estre que ie viue deormais, sans l'effect de ceste esperance: Il a pleu au Roy de la faire naistre en moy, vous l'auiez appreuuee: aussi tost que ma mauuaise fortune en tranchera la racine, il faut que le mesme coup m'oste aussi la vie: Mais Madame lors que pour souffrir l'indignité qui vous est preparee, vous opposez le deuoir qui vous oblige à ceste patience; ne vous trompez-vous point au nom que vous luy donnez, & n'est-il pas plus

raisonnable de l'appeller Tirannique que raisonnable. Comment, Madame, vous quitterez ce que vous aimez, pour prendre ce que la raison & la Nature vous commandent de haïr? Faut-il que la Princesse Rosanire soit donnée à Celiodante pour la rançon de ce mesme Celiodante, qui iamais ne luy a causé que de mortels desplaisirs? Est-ce le deuoir qui peut commander ces choses si peu raisonnables? ou n'est-ce pas plustost vne tyrannie qui se veut emparer de vostre esprit? Rompez, Madame, rompez ces liens, qui veulent mettre vostre raison en seruage, en vous proposant de si grandes injustices; & croyez que comme chacun desapreue le dessein du Roy, tout le monde aussi louëra la generosité que vous ferez paroistre. Ces mesmes bras qui ont soustenu le fais de ce Royaume tombant, & presque par terre, & ceste mesme espee qui a vaincu tant de Roys vaincœurs, pour affermir ceste Couronne, vous sont maintenant offerts par moy, pour maintenir contre

tous les humains l'équité de vostre cause, & pour prouuer l'injustice dont le Roy, en vous soumettant à son ennemy, fait vne action honteuse & indigne du Roy des Boyens:

Rosileon adjoûta à ces paroles plusieurs autres semblables, qu'il eust continuées longuement, n'eust esté que la Princesse l'interrompit: Cessez, dit-elle, cessez, Rosileon, & vous assurez, que ie suis tellement resoluë au dessein que ie vous ay dit, que ie l'observeray opiniastrement iusqu'au tombeau: les injustices d'autrui ne me peuuent dispenser de faillir, & j'ayme mieux qu'on raconte à l'aduenir que Rosanire a trop obey, que si l'on pouuoit dire qu'elle eust manqué à son deuoir. Et vous, Rosileon, vous estes obligé, comme franc Cheualier, de me maintenir en ceste resolution, quelques interests que vous ou moy y puissions auoir: mais aussi pour ne faillir non plus à l'amitié que ie vous ay promise, qu'à toutes mes autres obligations, ie vous con-

seille de vous adresser au Roy mon pere, luy representant vos seruices, ses promesses, & l'injustice qu'il y a en l'effect de son dessein. Et tout ce que ie puis pour vous, c'est que s'il s'en remet à ma volonté, vous en aurez toute la satisfaction que vous en scauriez desirer. Que s'il en aduient autrement, i'y feray toute l'honneste resistance que mon deuoir me pourra permettre. Mais si elle y est inutile, tout ce que ie vous promets, c'est de plaindre le reste de ma vie vostre malheur & le mien, & de quitter pour iamais toute sorte de contentement. A ce mot, parce qu'il se faisoit tard, & qu'elle craignoit de demeurer trop longuement auprès de luy, elle se retira, le laissant engagé dans vn nombre infiny de si fascheuses pensees, que de toute la nuict il ne s'en pût desmesler: de sorte que le Soleil se coucha le soir, & se leua le matin, sans que le sommeil luy eust pû clorre les yeux.

Aussi-tost qu'il sceut le reueil du Roy, & qu'il pouuoit parler à luy, il s'y en alla; mais si autrefois il auoit faict ce voyage avec contentement, c'estoit bien à ce coup tout au contraire, ne sçachant presque avec quel visage il deuoit se presenter deuant luy, sa fortune presente luy ordonnant de n'auoir que le dueil & dans les yeux, & dans toutes ses actions. Et la prudence, tout au contraire, la ioye & l'allegresse de tant de victoires qu'il deuoit estaler en la presence du Roy, lors qu'il luy demanderoit l'effet de ses promesses. En fin il resolut, pour plusieurs considerations, qu'il estoit plus à propos de ne traiter point avec le Roy, d'autre sorte que comme il auoit desia faict, tant parce que, peut-estre, en le voyant il changeroit ce dessein pernicieux, que pour ne luy point donner soupçon de l'intelligence qu'il y auoit entre la Princesse & luy: outre qu'il le laisseroit plus en peine de commencer ce discours, que si d'abord il se mettoit aux plaintes & aux reproches. Il se

presenta donc au Roy, avec vn visage tout autre que n'estoit pas son cœur : Et d'abord se met à luy raconter bien au long tout ce que briefuement il luy auoit dit le iour auparauant, luy particulariser les places qu'il auoit forcees, celles qui se sont renduës, les batailles qu'il a gannees, les combats qu'il a donnez, les rencontres qu'il a faites, & bref luy raconte combien il a peu d'affaire d'auantage pour auoir soufmis entierelement tous ses ennemis. Et il luy met deuant les yeux, sans toutefois vser ny de reproches, ny de vanité, de telle sorte ses bons seruices, que le Roy en son ame sentoit de grandes contrarietez, au dessein qu'il auoit faict contraire à celuy qu'il luy auoit escrit. Mais d'autant que Policandre reconnoissant assez sa propre bonté naturelle, auoit bien preueu la peine qu'il auroit à rendre ce desplaisir à vne personne de laquelle il auoit receu tant de bons seruices, il auoit commandé à ces deux personages qui luy auoient conseillé ceste paix,

d'estre presents quand Rosileon par-
leroit à luy, afin de fortifier sa resolu-
tion par leur raison. Cela fut cause
qu'aussi-tost que le Cheualier com-
mença de prendre la parole, il les ap-
pella tous deux, & donna congé à
tous les autres qui estoient dans sa
chambre. Tant que dura le discours
de Rosileon, le Roy nel'interrompit
iamais: mais soudain qu'il eut finy, il
prit la parole, en premier lieu, pour
le remercier, & le louer de tant de
beaux exploits qu'il auoit racontez,
& l'assura d'en auoir memoire à ia-
mais. Et en fin conclud ainsi: Mais
parce, Rosileon, qu'il n'y a point de
guerre iuste, qui n'ait la paix pour son
but, nous auons aduisé qu'il estoit
bien à propos de la faire maintenant,
que nous luy pouuons donner telle
forme qu'il nous plaist, sans attendre
que par quelque reuolution, ce fust à
nous à la receuoir telle que l'on nous
la voudroit octroyer. Veritablement,
respondit Rosileon, vn grand & sage
Prince doit tousiours borner de ce-

ste sorte son ambition, & ses victoires: mais, s'il m'est permis de le dire, il semble que maintenant la paix vous sera bien inutile, puisque la victoire dans peu de iours vous donnera ceste mesme paix, beaucoup plus glorieusement, n'y ayant tantost plus d'ennemis de vostre Couronne qui ose porter ce nom, & attendre la fureur de vos armes. Le plus ancien alors de ces deux Conseillers, voyant que le Roy tournoit les 'yeux sur luy, comme luy demandant secours: Seigneur Cheualier, dit-il, vostre courage, & le desir que vous auez de la grandeur du Roy, vous font parler de ceste sorte: Mais cependant que vous estes dans l'armee, que vous forcez des villes, que vous gaignez des batailles, que vous surmontez des Prouinces, & que vous adjoustez des victoires à tant d'autres victoires, vous ne sçauvez pas ce que souffre ce pauvre Estat, & avec quel soin & sollicitude il faut que le Roy

pouruoye non seulement à ce qui est de l'armee que vous conduisez, mais aux dures, & presque insupportables necessitez de son peuple, que la guerre qui a esté dans ses entrailles à sacagé & bruslé, & que les subsides que par force il est contraint de payer, pour la continuation de la guerre, accable maintenant & desespere du tout. Et dites-moy, ie vous supplie, quel contentement & quel aduantage fera-ce au Roy, de perdre ses propres Estats & Royaumes, cependant qu'il s'amuse à gagner ceux d'autrui? De voir mourir de misere, de faim, & d'extrême necessité ses peuples, cependant qu'il tuë & qu'il massacre ceux des Roys ses voyfins? Les plus courtes folies, ce dit-on, sont les meilleures: croyez, Rosileon, qu'on en peut autant dire des guerres, dont les plus longues sont tousiours les pires & les plus ruineuses. Ces sages & saintes considerations, ont porté le Roy, par l'aduis de son Conseil, de donner la paix non seulement à ses ennemis, mais à ces peuples qui la luy

requierent les larmes aux yeux, & les mains iointes. Et parce qu'il vous a creu, comme il a raison, pour l'un de ses meilleurs seruiteurs, il vous a enuoyé querir, pour vous en donner part, s'asseurant que vous l'approuuez, & vous en resioüirez, comme doiuent faire tous ceux qui l'ayment, & qui ont cher le repos de ses vieilles annees, & le bien de ses peuples. Le Roy a consideré l'estat où il s'est veu, pour la prompte inuasion des Roys ses voisins, & que peut-estre n'aura-t'il pas tousiours à ses costez l'espee & la fortune de Rosileon, pour le releuer d'un semblable accident. Si bien que dans l'excez de sa bonne fortune il s'est laissé en fin emporter au conseil que tous ses meilleurs seruiteurs luy ont donné, de faire ceste paix en vn temps si aduantageux. Et pour ne laisser à ceste fortune aucune prise sur luy, il a voulu chercher tous les meilleurs moyens d'assurer vn traité tant aduantageux, & celuy qui a semblé à tous le plus assuré, le plus vti-

le, & le plus honorable, a esté de faire vne alliance si bonne & si ferme avec ses ennemis, que nul interest ne la püst iamais faire rompre. Et telle a esté iugee celle qui se fera par le mariage du Roy Celiodante, & de la Princesse Rosanire: car par ce moyen, de tant de grands Royaumes, nous n'en ferons qu'une Monarchie, qui sera le partage des petits enfans du Roy, en laquelle ils perpetueront à iamais son nom & sa gloire.

Iusques icy Rosileon eut patience, mais quand il ouyt parler de donner Rosanire à Celiodante, rompant tout silence, il s'escria: Et quoy! Seigneur, vous souffrez que les traistres qui vous dōnent vn si pernicious conseil, l'osent fortifier de vostre nom & de vostre auctorité? Traistres, sans doute font-ils, puis que voyans vos ennemis reduits au dernier soupir, & n'ayans plus de forces, ny presque plus de volenté de s'opposer à vos armes, ils vous veulent raurir des mains, non

seulement ceste honorable victoire, mais vous remettre esclave entre celles de ceux que vous tenez dans vos prisons. Vous souffrez, Seigneur, qu'ils vous vendent, & vostre Couronne aussi, & vous approuvez telle vente volontairement, en vous mettant de leur partie! Ne voyez-vous Seigneur, que ceux qui vous donnent ces conseils, ont fait trafic de vostre honneur, de vostre liberte, & de vos royaumes? Car qu'est-ce autre chose donner à Celiodante la Princesse Rosanire, que le faire Roy des Boyens, des Ambarres, & des Lemoices? Est-ce ainsi que pour payer la rançon de ce Prince captif, vous donnez vostre Couronne & vostre liberte? Veritablement c'est vn artifice gracieux pour gagner des Royaumes que celuy-cy, de perdre des batailles, & de se faire prédre prisonnier. Dites-moy, Messieurs les grands Conseillers, si la mauuaise fortune du Roy l'eust remis entre les mains de ses ennemis, apres auoir perdu toutes

ses villes & tous les Estats, quelle plus dure condition luy eust-on imposee, que celle que vos cauteleux aduis luy font sembler si bonne & si profitable? Il n'eust, sans doute, pû donner davantage à son vaincœur, que ses Estats, sa vie, & sa propre personne. Et vous estes si effrontez, (la passion, Seigneur, dit-il se tournant vers le Roy, que i'ay pour l'honneur de vostre Majesté, m'arrache ces paroles de la bouche,) Ouy, dis-ie, vous estes tels que vous osez bien conseiller le Roy, qu'ayant ces aduantages sur ses ennemis, & les tenants captifs entre ses mains, il paye leur rançon de tout ce qu'il a de plus cher, qui est le bien, la liberté & l'honneur. Doncques, Seigneur, vous voulez que dans les memoires qui resteront de vous, les siecles futurs puissent lire que le Roy des Boyens, pour auoir la paix avec ses voisins, leur donna & sa fille, son sceptre, & sa propre personne. Mais, ô Dieux! puisque ces meschans Conseillers vous vouloient reduire à de
tant

tant indignes partis, pourquoy d'abord que vos ennemis vous ont esmeu la guerre, ne vous ont-ils conseillé de vous mettre la chaisne au col, entre leurs mains, & leur donner vostre Royaume: pour le moins la defence que vous avez faite, & les victoires que vous avez obtenuës, eussent espargné la vie de tant de bons Cheualiers, & la ruïne de tant de villes qu'elles ont trainees avec elles.

Il vouloit continuer, lors que le Roy cognoissant bien qu'en quelque sorte il auoit raison, & toutefois se voulant tromper soy-mesme, & ne pouuât souffrir ces remonstrances, luy dit: Rosileon, il n'y a personne avec moy, de qui i'aye recogneu les mauuaises intentions que vous dites: Et si c'est pour le conseil de la paix qu'ils m'ont donné, que vous parlez de ceste façon, il faut que vous me mettiez au nombre de ceux que vous dites qui me sont traistres, & apres, tout le reste de mon peuple. Que si maintenant

ie vous ay communiqué ceste affaire, cen'a pas esté pour en prendre aduis; car c'est vne chose resoluë: mais seulement pour vous en faire part, afin que comme l'vn de mes meilleurs amis & seruiteurs, vous participiez à mon contentement, & au repos de mes peuples. Et pour vous monstrier que ie dis vray, & qu'en ceste commune resioüissance ie n'ay pas oublié les seruices que vous m'auiez rendus, i'ay disposé ma fille à vous recevoir. Et par ainsi de quatre Royumes, qu'il a pleu au supresme destin de mettre sous ma Couronne, vous en auez deux, & les deux autres sont vnis avec celuy des Pirctes & des Santons. Et dites-moy, continua le Roy, y a-t'il quelqu'vn qui puisse desaprouuer mon dessein, si toutefois il n'est point interessé, d'vnir de telle sorte ces six Royaumes ensemble, qu'on pourra dire qu'ils ne seront presque qu'vn, par la bonne intelligence que ie veux qui soit entre vous & Celiodante. Rosileon oyant

parler le Roy de luy donner sa fille, quoy qu'il eust ouy au parauant qu'il vouloit donner Rosanire à Celiodante, se persuada d'auoir mal ouy, & reprenant la parole: Seigneur, luy respondit-il, les faueurs & les graces que i'ay receuës de vous iusques icy, sont desia telles, que ne me laissant aucun moyen de m'en acquiter, il semble que par force vous me vueillez forcer d'estre ingrat: mais en ce que maintenant vous me dites vouloir faire encore de plus pour moy, pardonnez-moy si ie dis que ie ne vous entends pas: Car vous dites que vous me voulez faire l'honneur de me donner vostre fille, & toutefois il me semble que vous m'auiez dit que pour l'asseurance de la paix vous la voulez donner au Roy Celiodante? Il est vray, reprit Policandre: car ie vous en donneray l'une, & à luy l'autre: à vous ma fille Cephise, comme ie vous ay promis: & à luy ma fille Rosanire. Ah! Seigneur,

interrompit Rosileon, vous m'avez promis vostre fille, & Cephise ne l'est pas. Elle ne l'est pas vrayement, repliqua le Roy, mais ie la nomme telle, & ie ne l'ayme pas moins que si elle l'estoit. Seigneur, reprit Rosileon, vous me l'avez nommee Rosanire, dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'en escrire. Si le Secretaire, adjousta le Roy, c'est mespris, ie m'en remets à ce qui en est: mais ie sçay bien que mon intention n'a iamais esté autre que celle que ie dis. Ah! Seigneur, dit Rosileon pliant les bras ensemble, & regardant le Roy au visage, me voudriez-vous bien faire ce tort, de preferer Celiodante à moy? Celiodante qui a ruiné vos Estats, qui fume encore du sang de vostre fils, & qui vous a mis à la veille de vous veoir Roy sans Royau-me: A moy, dis-je, qui ay remis, non seulement vostre Estat, mais qui ay vangee la mort du Prince Arionthe, par la deffaite de tant de Roys: Et qui en fin ay enuoyé dans vos prisons

Ce saccageur de vos Prouinces, & ce meurtrier de vostre sang. Comment, Seigneur, le verrez-vous iamais? Je veux dire, avec quel œil le regarderez-vous ce Celiодante, dans le Thrône où deuoit estre mis le Prince Arionthe, que ce cruel a mal-heureusement esgorgé? Ce sang que ce genereux Prince a espandu pour vous, ne criera-t'il point sans cesse à vos oreilles, que ce mariage est injuste, qu'il est effroyable, & qu'il est en horreur & aux hommes, & aux Dieux.

Le Roy qui s'ennuya de ces reproches, ne les pouuant plus supporter: C'est assez, luy dit-il, Rosileon, ne passons point plus auant en ce discours, ie veux que Celiодante espouse Rosanire, & vous contentez du mariage que ie vous ay choisy, pour lequel il y a, peut-estre, plus de sujet de me blasmer, que pour action que de ma vie i'aye faite. Et à ce dernier mot Policandre tout troublé se voulut retirer dans vne autre chambre:

mais Rosileon luy courut au deuant tellement offencé de ces paroles, qu'il estoit presque hors de luy-mesme. Iamais, luy dit-il, Seigneur, ie n'ay eu dessein que de mettre ma vie pour vous acquerir de la gloire, & ie ne voudrois pas qu'un si grand & iuste Roy pût estre blasmé, pour me fauoriser pardessus mes merites. C'est pourquoy ie vous declare que ie ne reçois point l'honneur que vous m'offrez, comme m'en recognoissant indigne, & que ie me tiens assez recompensé de tous les seruices que vous auez receus de moy, par le don seul que vous m'auez fait de l'espee que ie porte au costé, à la pointe de laquelle pendent les Royaumes & les Empires. Mais que Celiodante s'assure que nul n'espousera iamais la Princesse Rosanire, qu'il ne luy donne en mariage la teste de Rosileon. Ces paroles de transport, & proferees avec peu de discretion, toucherent de telle sorte l'esprit desia esmeu du

Roy, que trasporté de colere, apres l'auoir regardé d'vn œil farouche des pieds iusques à la teste: Ingrat & outrecuidé, luy dit-il, est-il possible que tu ayes la hardiessse de parler à moy avec ceste arrogance: Et que tu ayes ensemble oublié le prix duquel ie t'ay acheté Esclauue? Oste-toy de deuant mes yeux, & ne t'y presente iamais, si tu ne veux ressentir les traits de mon iuste courroux.

Ces paroles furent prononcees avec vne voix si haute, que tous ceux qui estoient dans l'antichambre l'ouyrent, & y accoururent si promptement, que Rosileon n'eust le loisir de respondre au Roy: mais grommelant entre ses dents, fut contraint de se retirer en son logis, où incontinent, par le commandement du Roy Policandre, il fut arresté par quantité de Solduriers, qui se saisirent des portes & des aduenues.

Comme l'on void les mouches à la premiere gelee, fuir tout à coup, & s'escarter des lieux d'où, durant la chaleur, on ne pouuoit les chasser, de mesme au premier bruiet de la defaueur de Rosileon, tous ces importuns qui l'oppressoient de tant d'offres de seruice, s'esuanouïyrent, & ne se virent plus en lieu, où l'on pût penser qu'ils fussent pour l'amour de luy. Miserable condition de ceux qui recherchent ceste aueugle Fortune, puis qu'il faut que dans le bon-heur ils meurent accablez des importunittez de telles gens, ou que dans le mal-heur ils se voyent delaissez, puis & mesprizez de ceux qui leur sont tant obligez. Rosileon en peu de temps ressentit ces changements: mais ces esloignemens de tant de faux amis, n'estoient pas ceux qui luy donnoient de la peine. La seule reproche que le Roy luy auoit faite, fut celle qui luy toucha viuement le cœur. Lors qu'il se veid seul dans sa chambre, & qu'il eust poussé la porte sur luy, il se mit à

grands pas à aller & venir d'un bout à l'autre, sans parler, & sans seulement sçauoir, ny ce qu'il faisoit, ny en quel lieu il estoit. En fin s'arrestant dans le milieu de la chambre. Ingrat, & outrecuidé, disoit-il, est-il possible que tu ayes oublié le prix duquel ie t'ay acheté esclau? Et puis reprenant le promenoir. O Dieux! continuoit-il, est-il possible que ces paroles soient sorties de la bouche de ce Policandre, à qui i'ay sauué la vie, & redonné la Couronne? Et il est vray toutefois qu'il les a proférées, & tres-veritable que ie les ay ouyes, ou plustost que c'est à moy-mesme à qui il les a dites. Et se taisant pour quelque temps, il reprenoit: O dure & puissante loy, qui me contraint, pour n'estre point tel qu'il me dit, de n'arracher point de sa bouche ceste langue de serpent, & trop indigne d'une personne qui porte le tiltre de Roy: Souuiens-toy du prix duquel ie t'ay accepté esclau: Mais toy-mesme, s'escrioit-il,

souuiens-toy du prix duquel ie t'ay
acheté Esclaue. Et ie puis te re-
procher ce bien-faiect avec meilleu-
re raison que toy : car si i'ay esté Es-
claue, ç'a esté en vn aage auquel
ie n'auois pas seulement la cognois-
sance de la seruitude : & la Fortu-
ne seule, & non pas moy, en pou-
uoit estre accusee : Mais Polican-
dre, qui sera blasmé du seruage
dont ie t'ay retiré, que ta seule fe-
neantise, & ton peu de courage ? Et
puis que tu veux que ie me souuienne
du prix dont tu m'as acheté, qui ne
peut estre que de l'argent, souuiens-
toy aussi du prix dont i'ay racheté &
toy, & ton Royaume, & tu verras que
ç'a esté avec mon sang, duquel i'ay
esté prodigue, plustost que liberal,
pour ton salut. Et sur ceste considera-
tion, r'appellant en la pensee les plus
signalees actions qu'il auoit faites
pour Policandre : Mais apres toutes
ces choses, pour toute recompense :
Souuiens-toy, me dit-il, du prix du-
quel ie t'ay acheté Esclaue. ○

Dieux ! qui haïſſez les ingrats, comment ne puniſſez-vous ceſte execrable ingratitude ? Mais vous, mon bras, qui auez ſi courageuſement ſouſtenu l'honneur de ce meſcognoiſſant, comment ne vangez-vous cet outrage inſupportable, & ne faites-vous autant pour moy, que vous auez fait pour tous ceux qui vous ont demandé juſtice en leurs oppreſſions ? O inutiles armes, ou pluſtoſt malheureuſes & deſaſtrees, qui n'auez eſté victorieuſes que pour le profit de mes ennemis, & pour mon propre dommage. Doncques ien'ay gagné tant de batailles, & ie n'ay ſurmonté tant d'ennemis, que pour leur donner le moyen de me rauir tout mon bien & tout mon contentement ? Doncques il eſt ordonné du Deſtin, que ſi ie n'euffe point eſté vainqueur, ie n'euffe iamais eſté vaincu ? O injuſtice du Ciel, pourquoy ne ſuis-je point mort dans mes victoires, pour ne mourir maintenant par mes vaincus.

Ces pensees le mirent en tel estat, avec l'aduis que l'on luy donna des gardes qui estoient autour de son logis, qu'apres s'estre longuement tourmenté, il entra en vne telle fureur qu'il estoit presque hors de luy-mesme. Et tout ce que Merisín pût faire, ce fut de le mettre au liect, où, sans oser le contredire en chose quelconque, de peur d'augmenter sa colere, il ne faisoit que le plaindre & pleurer. Il demeura deux iours sans manger ny dormir, à la fin desquels la fievre le prit, mais si ardante, que l'on ne s'estonnoit pas qu'au fort de l'accez il tint des discours esgarez & hors de propos, parce que l'on croyoit que la force du mal en estoit la cause: Mais quelques iours apres que la fievre le quitta, & qu'il ne laissa de continuer à parler de la sorte, on s'apperceut qu'il auoit perdu l'entendement, dequoy tous ceux qui auoient admiré sa vertu, receurent vn tres-grand desplaisir, & mesme le Roy Policandre, qui cogneut

bien, lors que sa colere fut vn peu passée, qu'il y auoit plus perdu que personne. Toutefois la volonté qu'il auoit de la paix, & le trouble que Rosileon y eust pû rapporter, luy firent supporter ceste perte avec moins de regret.

Cependant la paix fut concludë, ainsi que Policandre voulut, & comme desiroit Celiodante, à qui tout sembloit aduantageux, pourueu que Rosanire fust sa femme. Et ce traitté fut si secret, que les premieres nouvelles que la Reyne Argire en eut, furent celles qu'Oronte, (que Celiodante luy enuoya) luy fit sçauoir. Chacun, à son abord, iugea bien à son visage qu'elles deuoient estre bonnes: car il se monstroit si joyeux & si content, que l'on lisoit dans ses yeux, presque ce qu'il auoit à dire à la Reyne. Madame, luy dit-il aussi-tost qu'il luy eut baisé la robe, si autrefois la perte du Roy vous a tiré des larmes des yeux, pour le desplaisir que vous en eustes, maintenant

vous en devez ietter de ioye & d'allegresse, pour le grand bien que luy & tout son Estat en reçoient : car ce petit mal-heur, (petit se peut-il dire, au prix du grand bien qu'il luy en reuient,) luy a acquis vn si grand Roy que Policandre pour son amy. Et de plus, la Couronne encore des Ambarres & des Boyens, par le mariage de la Princesse Rosanire, heritiere de ces deux grands Royaumes, & dont ie vous viens donner les bonnes nouvelles de la part du Roy vostre fils, que maintenant nous pouuons nommer le plus grand Monarque de toutes les Gaules. La Reyne fut surprise de ceste nouvelle, & de telle sorte, qu'elle demeura longuement sans luy rien respondre. Dont Oronte bien estonné, & pensant au cōmencement qu'elle ne l'eust pas bien entendu, repliqua la mesme chose qu'il venoit de luy dire, & continua à luy raconter le contentement des deux Roys, & la ioye que tout le peuple en auoit faict paroistre, en la publication de ceste

paix, & de ceste alliance. A quoy la Reyne ne respondit autre chose, sinon ; apres vn grand soupir: O Alturne Melusine, que tu es veritable en tes mauuaises promesses. Et lors luy prenant vne defaillance, elle fut contrainte de licentier Oronte, & peu apres de se mettre aulict.

Personne n'auoit ouïy ce qu'Oronte luy auoit dit: mais chacun iugea que les nouvelles estoient bien differentes de ce qu'on les auoit iugees au commencement: Et toutefois il n'y en eut pas vn plus estonné qu'Oronte, parce que s'estant imaginé de porter les meilleures que la Reyne pût receuoir, il ne scauoit que penser du trouble qu'elle auoit faict paroistre: si bien que quelquefois il se figuroit qu'il auoit dit vne chose pour vne autre sans y penser. D'autre costé la Reyne ne faisoit que pleurer, & soupirer dans son licêt, sans proferer parole qu'on pût entendre, sinon

que de temps en temps elle disoit: O Altorune Melusine, & à la pleignant de ceste sorte, iusques à la pointe du jour, qu'à la venue de l'Aurore elle commença à s'endormir.

Ce qui auoit esté cause que tout ce traitté s'estoit fait si secretement, sçauoit esté la cognoissance que Policandre auoit eue de la haine qu'Argire luy portoit. Et quoy que Celiodante ignorast le sujet qu'elle en auoit, si sçauoit-il bien qu'il estoit vray, pour l'animosité qu'elle n'auoit pû cacher en toutes les guerres qu'elle auoit suscitees presque sans raison à Policandre. De sorte que quand il luy proposa de n'en point donner d'aduis à la Reyne sa mere, que tout ne fust conclud, il le trouua fort bon, craignant qu'elle ne ruïnast le traitté de ce mariage, qu'il desiroit avec tant de passion: luy semblant que quand la paix & l'alliance seroit concluë entr'eux, elle ne la sçauroit plus rompre ny seulement

lement s'y opposer sans donner trop de cognoissance de son mauuais dessein. Ils auoient bien toutesfois preueu qu'elle seroit estonnee d'abbord qu'elle receuroit ces nouuelles, & qu'elle iroit assez lentement à l'execution de cette paix qui auoit esté cause que Celiodante auoit donné tout pouuoir à Oronte, non seulement de la faire publier & obseruer en toutes ses Prouinces, & en celles des Roys ses alliez, mais encore de recevoir les places que les gens de Policandre tenoient & les remettre aux Rois auxquels elles appartenoient: Comme aussi de faire rendre tous prisonniers d'un costé & d'autre, suiuant les lettres que Policandre en auoit escrites au General de son armee & à tous ses Officiers: Si bien que le matin Oronte s'en alla au logis de la Royne pour luy cōmuniquer toutes les cōmissiōs qu'il auoit, & la supplier de trouuer bō qu'il les effectuaist: mais elle ne faisoit presque que de s'endormir, de sorte qu'il ne pût parler

à elle qu'il ne fust bien tard, & encore lors que sa Dame d'honneur luy en voulut parler. Mamie, luy dit-elle, ie suis en estat que mal-aisément puis-je ouyr parler d'affaire: mais puis que celles qui le conduisent icy sont si presrees, dittes-luy qu'il fasse ce que le Roy son maistre luy a commandé, & à ce mot elle se tourna de l'autre costé.

Aussi-tost qu'Oronte eust cette permission il fit assembler tous les Magistrats & les principaux Cheualiers, ausquels il fit entendre les nouvelles de la paix, & leur ordonna de la faire publier & obseruer par toutes les Prouinces du Royaume, & incontinent apres auoir receuës toutes les places que ceux du Roy Policandre detenoient, il s'en alla trouuer le General de l'armee des Boyens & Ambarres qui estoit sur la coste Armorique où il alloit continuant les dernieres victoires, auquel il fit entendre la volonté du Roy Policandre, qui des-à luy en auoit donné aduis par l'vn

de ses principaux Officiers. La paix fut publiée, les places & prisonniers vniuersellement rendus avec vne si grande promptitude, qu'il sembloit que ceux qui les rendoient y auoient de l'aduantage, tant chacun estoit las de cette guerre & desireux de la paix.

Cependant Oronte n'auoit pas failly d'aduertir le Roy son maistre de la sorte que la Royne Argire auoit receu les nouuelles de la paix & de son mariage, dont il ne fut gueres estonné, non plus que Policandre lors qu'il le luy dit, ayant tous deux opinion que c'estoit l'effect de la mauuaise volonté qu'elle portoit au Roy des Boyens: mais ils n'en firent pas beaucoup de conte, s'asseurant que le tēps gueriroit cette playe, & qu'alors, elle en auroit plus de contentement que pas vn d'eux, & n'attendoiet pour finir le mariage que le retour d'Oronte & de ceux que Policandre y auoit enuoyez pour auoir assurance que le traitté auoit esté effectué d'vn costé & d'autre, lors qu'vn matin le Roy

Policandre allant au Temple suiuant sa coustume , vn pauure homme le voyant passer & ne pouuant s'approcher de luy à cause des Gardes qui l'ẽ empeschoient: Roy Policandre, luy cria t'il, commande que ie puisse te dire mon nom, sans qu'aurre me puisse entendre. Le Roy tournant les yeux sur luy, & le voyant vieux, presque tout deschiré & en tres-mauuais estat, eut opinion qu'il voulust l'aumosne, & comme il estoit fort charitable, il commanda a quelqu'vn des siens de la luy faire: mais ce pauure homme releuant la voix, ce n'est pas l'aumosne que ie demande, encore que i'en aye bien affaire, mais seulement de te pouuoir dire mon nom: Ceux qui l'ouyrent eurent opinion que ce fut vn fol, & l'alloient repoussant, mais le Roy le regardant plus attentiuement eut quelque souuenir de l'auoir veu autresfois, & commanda qu'on le laissast approcher. Ce pauure homme mettant vn genouil en terre, avec vne meilleure façon que ses habits ne monstroient pas

qu'il sceust faire, se releua, & le plus bas qu'il pût pour n'estre ouy d'autre que du Roy. Seigneur, luy dit-il, ie suis Verance. Policandre à ce nom, à sa voix, & à ses gèstes se remit incontinent en memoire que c'estoit ce Verance duquel il s'estoit autresfois seruy quand il recherchoit Argire, & que depuis il auoit laissé auprès d'elle. De sorte que rauy d'estonnement de le veoir tant inopinément apres auoir eu opinion qu'il estoit mort, comme l'on luy auoit fait entendre, lorsqu'il en auoit demandé des nouvelles: il ne se pût empescher de luy ietter les bras au col & l'embrasser aussi cherement que s'il eust esté son fils, chacun demeura estonné de ces carresses extraordinaires: mais le Roy le remettant à l'un des maistres de son Hostel, luy commanda de le faire vestir & bien traiter, & que le soir il le luy conduisit dans sa chãbre. Verance auoit esté si saisy de contentement aux carresses que le Roy luy auoit faittes, qu'il ne pût dire rien

d'auantage, ne faisant que pleurer de ioye & d'allegresse.

Le soir celuy à qui il auoit esté remis ne faillit de le conduire dans la chambre du Roy, qui apres quelques nouvelles carresses luy demanda où il auoit esté si longuement perdu. Seigneur, luy respondit-il, ce que vous me demandez est de trop d'importance pour le vous dire en si grãde cõpagnie, c'est pourquoy ie vous supplie que ie puisse parler en particulier. Polican dre alors le prenãt par la main, & pensant biẽ que ce fust quelque chose qui concernoit la Royne Argire, le conduisit dans son cabinet, où Verance se voyant seul prit la parole de cette sorte.

J'ay cent fois en moy-mesme recherché, lors que i'estois dans l'abisme de tant de miseres, pourquoy les Dieux me retenoient en vie, me semblant que si les maux deuoient estre departis avec quelque equité à tous les hommes i'en auois souffert de si ma portion & celle encore de plusieurs autres, & sur cette considera-

tion i'aduouë que i'ay quelquesfois murmuré contre la sage conduite des Dieux, & les ay accusez d'iniustice & de peu de soing des affaires humaines: mais maintenant que ie vois avec quelle incroyable preuoyãce, ils m'ont reseruë à vous rēdre vn seruice de tant d'importãce, ie m'accuse d'auoir eu peu de consideration, & ie dis qu'ils sont tous bons & tous sages de m'auoir reseruë en vie, & conduit si à propos en ce lieu, où ie ne croy pas qu'autre que moy vō⁹ pūst empescher de tomber au plus grand inconueniēt où peut-estre vostre maison puisse iamais tōber. Scachez, Seigneur, que depuis que vous me cōmandastes de demeurer auprès de la Princesse Argire, qui bien tost apres fut Royne des Sãtons, & depuis par la mort de sō pere Royne aussi des Pictes, ie puis dire n'auoir eu que peines & desastres tellement enchainez les vns aux autres que iamais l'vn n'a esté proche de sa fin, que ie n'en aye veu renaistre tant d'autres, qu'avec raison le nōbres'en peut dire infiny: & ie croy que la

Fortune ne se fust iamais lassée de me tourmenter, si ce n'eust esté qu'elle a voulu vous fauoriser : & ie tiens cette grace pour si grande que i'estime tous mes traueux passez pour bien employez, puis que i'ay eu assez de vie pour rendre ce seruice à mon maistre. Figurez-vous, Seigneur, quand vous voyez Verance deuant vous que c'est vn messager que les Dieux vous enuoyent, où plustost vne ame, qui ayant esté retenuë dans les Enfers vingt ans pour le moins, a eu en fin la permission de repasser le fleuue de Caron pour vous donner vn aduis à faute duquel & toutes vos gloires demureroient ternies, & tous vos contentemens sans plaisir : car il y a veritablement vingt ans que ie fus fait prisonnier, sans que les Dieux ayent voulu que i'aye pû rauoir ma liberté que depuis la paix generale, par laquelle i'ay receu la grace de reuoir le Ciel & la clarté du Soleil si longuement cachez à mes yeux. Iouissant donc de ce benefice, i'ay sceu que ç'auoit esté vostre bonté qui auoit

voulu rendre le repos à toutes les Gaules, & la liberté à tant de captifs, que non content de ce bien que vous avez fait à tous pour rendre cette paix plus ferme & plus solide, vous avez donné la Princesse Rosanire, au Roy Celiodante, soudain que j'ay appris cette nouvelle, ie me hastay pour auoir l'honneur de parler à vous auant que le mariage fut conclud. Et si ie suis venu à temps, j'en remercie l'immense bonté des Dieux. Que si mon malheur est tel que j'aye trop retardé, ie proteste que ce que j'ay à vous dire mourra avec moy, & que j'estimeray ce malheur le plus grand qui me soit iamais arriué, & supplieray les Dieux qu'après vn si grand defastre ils ne me laissent plus en vie, puis qu'aussi bien ie n'y demeurerois qu'avec tous les tourmens & tous les desplaisirs qu'un homme peut ressentir.

A ce mot Verance se teust, & Policandre luy mettant la main sur l'espaule. Amy, luy dit-il, ton affection m'est si cogneuë qu'il ne faut point que par tes paroles tu t'efforces de

me la representer. Dy moy hardiment ce secret que tu iuges si necessaire pour mon contentement, car il est bien vray que i'ay fait dessein de donner ma fille au Roy Celiodante: mais il n'y a encore que les promesses, qui se doiuent effectuer aussi-tost que nous aurons esté aduertis que la paix aura esté publiee, & receuë de tous ceux qui y ont interest. O Grands Dieux, s'escria alors Verance: soyez vous à iamais loüez & benis, tât pour vostre bonté que pour vos profonds iugements, & puis se tournant vers le Roy. Or, Seigneur, continua-il, oyez donc vne chose qui vous rauira d'estonnement, & qui vous fera changer le dessein de ce mariage. Et pourquoy interrompit Policandre, changeray-ie vn dessein tant honorable pour la grandeur de ma Couronne, & si necessaire pour le repos de mes peuples: Seigneur, reprit froidement Verance, ce mariage ne se peut faire selon les loix diuines & humaines car la Princesse Rosanire, n'est-elle pas vostre

filie. Je la tiens pour telle , respondit Policandre. Et le Roy Celiodante, adiousta Verance, est vostre fils. Mon fils ? reprit le Roy, tout estonné, & se reculant d'un pas. Ouy, Seigneur, reprit Verance, Celiodante est vostre fils & oyez la verité de toute cette affaire, que personne ne peut dire que la Roynne Argire & moy, & lors s'estant teu, il reprit incontinent ainsi.

La Princesse Argire, prés de laquelle vous me commandastes de demeurer bien tost apres vostre depart accoucha d'un fils & secrettement qu'autre que sa nourrice & moy, à qui elle le voulut cōfier ne s'ē apperceut: peu de mois apres elle fut mariee au Roy des Santons, duquel la mesme annee elle eust vn fils qui fut nommé Celiodante. Mais d'autant qu'elle ne s'estoit mariee que par raison d'Etat, & qu'elle auoit tousiours conserué tres-entiere la bonne volonté qu'elle vous auoit portee, elle ne pouuoit souffrir de veoir ordinairement Celiodante & d'estre prince

de la veuë du fils qu'elle auoit eu de vous, & moins encore que celuy qu'elle n'aimoit point deust estre Roy de deux si grands Royaumes & l'autre viure sans nom & sans Estats, cent fois elle s'en pleignit à moy, & cent fois ie m'efforçay de la consoler. En fin elle prist vne resolution estrange. Elle feignit donc qu'une certaine Altorune luy auoit predict, que si le petit Celiodante estoit veu d'autre que de sa nourrice & de ceux qui le deuoient seruir iusques à vn certain aage, infailliblement il mourroit incontinent apres. Elle l'eslogne avec cette ruse, & en mesme temps me commande de le changer avec celuy qu'elle auoit eu de vous. Si bien que de là à deux ou trois ans le faisaint apporter il fut receu de tous pour Celiodante, & pour tel il a tousiours esté estimé. Or elle voulut que ie fusse tesmoing de ce change, à fin disoit-elle, que si elle venoit à mourir ie pusse vous faire entendre combien auoit esté grande l'affection qu'elle auoit eue pour vous, & ie remercie les

Dieux qui apres tant d'infortunes & tant d'annees m'ont fait la grace de m'acquitter de la promesse que ie luy en auois faite.

Le Roy Policandre oyant ce discours. Doncques, dit-il, se pliant les bras l'vn dans l'autre, tu m'asseure Verance que Celiodante est mon fils. & que l'Amour de la Royne Argire l'a portee a le mettre en la place de son vray heritier? Seigneur, respondit Verãce, assurez-vous sur la foy que ie vous dois que ie ne vous mens point d'vne parole. Policandre alors demeurant sans parler, quelque temps, peu apres tout à coup frappant d'vne main dans l'autre. Voila, dit-il, sans doute le subiet du grand desplaisir qu'elle a resenty quand Oronte luy a dit le mariage de Celiodante & de Rosanire : car depuis elle n'a bougé du liët. Sans doute, reprit Verance, si elle a sceu le mariage des deux elle en aura resenty vn desplaisir indicible, & ie le iuge par moy-mesme: car ie vous proteste, Seigneur, que si ie fusse arriué trop tard ie ne croy pas que la

douleur ne m'eust fait mourir. Mais Seigneur, il n'est pas raisonnable de laisser plus long-temps en vne peine tant insupportable vne personne qui vous a tant aymé, ie vous supplie par vostre bonté & vous coniure par l'Amour que vous luy auez portee d'y vouloir remedier, & de croire que quelque diligence que vous y vsiez vous ne sçauriez que trop tard vous acquitter de l'obligation que vous luy auez. Amy, dit lors le Roy, ie pense maintenant que le Ciel m'aime, & qu'il veut que ie vite le reste de mes iours en repos, puis que si i'ay perdu vn fils il m'en redonne vn autre tant inopinément. Je fais dessein non seulement de mettre bien-tost la Royne Argire hors de cette peine, mais de luy donner telle cognoissance de l'estime que ie fais de son mérite, qu'elle n'aura point de regret de m'auoir aimé.

Après quelqu'autres discours sur ce subiet le Roy luy commanda de se retirer, & sur tout d'estre secret, & en mesme temps s'en alla trouuer

Celiodante , auquel il fit tant de nouvelles carresses qu'il en estoit mesme estonné , & puis luy dit que sur toutes choses il desiroit qu'il trouuast moyen de faire venir la Royne Argire à ses nopces, où bien que si elle ne vouloit venir , il estoit resolu d'aller luy-mesme ou elle estoit, ne voulant pour quoy que ce fust la veoir mal satisfaite de luy , & que desia il y seroit allé , n'eust esté qu'il ne luy sembloit pas bien-faisant de conduire sa fille vers celui qui la deuoit espouser , & que toutesfois il ne vouloit point que le mariage se conclust qu'en sa presence. Celiodante qui n'auoit point vn plus grand desir apres celui de son mariage , que de donner toute sorte de satisfaction au Roy Policandre , en ayant quelque temps discouru avec luy fit resolution d'aller luy-mesme la conuier de venir , s'asseurant bien qu'elle ne luy refuseroit point cette grace, & Policandre ayant approuué son dessein,

il commença de mettre ordre à son depart & y vfa de telle diligence que trois iours apres il estoit prest à partir lors qu'Oronte arriua qui asscura que la Royne Argire seroit dans deux iours auprès d'eux, & qu'il s'estoit mis deuant pour leur en donner aduis. Le contentement que cette nouvelle apporta à ces deux Roys, fut tres-grande, & à l'heure mesme Celiodante luy alla au deuant & la rencontra assez près de là. Policandre cependant s'enquerant d'Oronte comment elle auoit pris vne resolution si contraire à l'humeur en laquelle il auoit escrit qu'elle estoit, sceut qu'apres auoir demeuré sans sortir du liçt plus d'vne lune & demie, elle l'auoit enuoyé querir vn soir, & luy auoit froidement demandé à quel subiect le Roy son fils l'auoit fait venir. Lors, Madame, répondit-il, que ie commençay de le vous dire, le mal qui vous suruint vous empescha de l'entendre. I'entends bien, reprit-elle, que vous veniez pour la publica-
tion

tion de la paix & faire faire la res-
iouissance de son mariage, mais pour
ce suieſt il n'estoit pas besoin de s'ad-
dresser à moy, puis que vous-mesmes
auez vos commissions assez amples
pour le faire sans que i'y meisse la
main. Madame, adiousta Oronte, i'a-
uois veritablement mes commissions
telles que vous dittes : mais outre
cela i'auois commandement de faire
tout par vostre volonté, & sur tout
de vous supplier de la part du Roy
Policandre & du Roy vostre fils de
vouloir prēdre la peine de vous trou-
uer à la ceremonie qu'ils desirent fai-
re quand les nopces se celebreront.
Et ne m'auetz-vous pas dit, interrom-
pit-elle, que les nopces estoient fait-
tes? Les nopces, Madame, dit-il, par-
donnez-moy, ouy bien que les arti-
cles de la paix & du mariage estoient
accordez, mais pour les nopces ils
n'ont garde de les faire que vostre sã-
té ne vous permette d'y estre, où bien
que vous ne vous excusiez sur vostre
mal. O Oronte, s'escria-t-elle, avec
vn visage ioyeux en quelle peine

ay-ie vescu depuis vostre venue pour n'auoir pas entendu le subiect de vostre voyage, car il faut que vous sçachiez que vous oyant dire que le Roy mon fils auoit fait si peu de conte de moy, que de se marier sans m'en rien communiquer, & sans vouloir que ie le sceusse, luy qui ne vouloit me celer ses moindres pensees, i'en demeuray si picquee que la vie mesme m'estoit ennuyeuse. O, Madame, repliqua Oronte, sortez de cette opinion, ie vous supplie, & croyez que s'il s'est hasté de conclurre la paix sans vous le mander ça esté qu'il l'a iugee si necessaire, & le traitté si aduantageux qui le rendoit Roy de deux si grands Royaumes, qu'il a pensé que vous le blasmeriez s'il y mettoit aucun delayement : Mais pour les nopces, soyez seure, Madame, qu'il n'a garde de les precipiter de cette sorte, puis que le retardement n'en peut pas estre de telle importance, & que mesme le Roy Polican dre desire que vous y soyez. La Royne à ces paroles

changea tellement de visage , qu'il sembloit que ce n'estoit pas celuy qu'elle auoit vne heure auparauant, & dés le lendemain mit ordre à son depart.

Policandre iugea bien que la Royne auoit sagement dissimulé la cause de son desplaisir à Oronte, & attendoit avec impatience qu'elle vint pour entendre de sa bouche la verité de ce que Verance luy auoit dit.

Estant donc arriuee , & receuë avec tous les honneurs que Policandre luy pût rendre , & avec vne resiouissance generale de chacun, hormis de Rosanire, qui ne pouoit en son cœur approuuer ce mariage pour l'affection qu'elle portoit à Rosileon. Le lendemain que le Roy Policandre l'alla visiter apres les premieres paroles de courtoisie, elle le supplia qu'elle pût parler à luy en la seule presence de la Princesse Rosanire & du Roy son fils , & chacun les ayant laissez

feuls dans la chambre, la Royne parla de cette sorte.

Ie m'asseure, Policandre, que d'abord que vous ressentistes la fureur des armées de mon fils, & de tant de Roys vnis avec luy à vostre ruine par mon artifice, vous ne fustes pas peu estonné. Vous souuenez-vous de l'amitié que ie vous auois portee lors que Cheualier errant vous arriuastes dans la Court Roy mō pere. Mais si en mesme temps l'ingratitude ne vous eust effacé de la memoire les obligations que vous m'auiez, vous eussiez bien iugé que c'estoit la moindre vengeance qui se deuoit à mon affection outragee, & le plus leger chastiment que vostre faute deuoit attendre. Et toutesfois si cet effect de ma iuste douleur vous a pû donner cognoissance que l'Amour deuoit estre grande qui a donné naissance à vne si grande haine: ie veux que vous confessiez lors que vous aurez ouy ce que i'ay à vous dire, que iamais vn Amour, ny vn despit n'eurent tant de puissance

survne personne que sur l'ame d'Argire. Mais vous, Madame, dit-elle, se tournant vers la Princeſſe, ie vous ſupplie ne point faire de mauuais iugement de moy, iuſques à ce que vous ſçachiez par experience combien ces deux paſſions ont de pouuoir ſur vne personne qui aime bien. Et vous, mon fils, cōtinua-t'elle, se tournant à Celiodante, attendez iuſques à la fin de mon discours, & ie m'aſſeure que vous louërez ma faute, & direz que vous luy auez del'obligation.

Et lors reprenant ſon discours dès l'arriuee de Policandre en la Court du Roy des Pictes, elle reſdit les recherches qu'il luy auoit faites, les promeſſes qu'elles auoient euës de luy, ſans cacher les particularitez de leur affection: la peine qu'elle eut à cacher ſa groſſeſſe, lors que Policandre vint recueillir la ſucceſſion de ſon pere, & plus encore ſon accouchement: le deſplaiſir qu'elle reſſentit quand elle ſceut qu'il auoit eſpouſé Cloriſene contre ſa parole, quelle ſurcharge ce fut à ſes ennuyſ

de receuoir pour son mary par le cõ-
 mandement du Roy son pere, le Roy
 des Santons , duquel incontinent
 elle eut vn fils. Elle representa fort
 au long le regret quelle auoit de voir
 ordinairement cet enfant, & d'estre
 priuee de l'autre , quelle resolution
 elle prist de les changer, & par quel
 artifice elle en vint à bout, la curiosi-
 té qu'elle eust de scauoir de l'Alto-
 rune Melusine, la fortune de ses en-
 fants, la responce de laquelle elle
 auoit encore par escrit: & lors com-
 me elle auoit mis le vray Celiodante
 entre les mains de Verance, & com-
 me ils s'estoient perdus tous deux,
 ainsi qu'avec vn regret extrême elle
 auoit sceu lors qu'elle l'auoit enuoyé
 chercher.

Le Roy Policandre qui auoit desia
 appris toutes ces choses par Verance
 ne fut pas le plus estonné de la troupe:
 mais si fut bien Celiodante qui
 tout à coup se voyoit raur Rosanire,
 & deux Royaumes desquelles il auoit
 creu estre Seigneur legitime , &

toutesfois ce ne luy estoit pas vn foible contentement de recouurer vn tel pere que Policandre, la vertu & la valeur duquel estoient estimez sur tous les Princes de son temps, & pour ne donner tesmoignage de son mescontentement: Lors que le Roy son pere ouurit les bras pour le receuoir en son sein, il mit le genouil en terre, en luy disant. Seigneur, la perte qu'aujourd'huy ie fais de la chose du monde que i'auois la plus chere, & i'entends la Princesse Rosanire ne i'scauroit m'empescher de me resiouir d'auoir recouuré vn tel pere que le grand Roy Policandre.

Mō fils, dit Policandre, des fēmes on en peut recouurer quād on en a perdu vne, mais des peres, cela ne se peut, & mesmes tel que ie vous seray. Et quant à moy ie vous diray bien que ie n'estime point auoir iamais tant esté fauorisé de la fortune qu'en ce iour qui m'a redonné ce que ie

ne scauois pas que i'eusse, & qui m'est toutesfois vn tresor aussi cher que la vie, & qui de plus m'a donné cognoissance de la plus grande obligation que iamais Cheualier ait eue à vne Dame, qui est celle que Policandre a à la Royne Argire vostre mere, & apres l'auoir embrassé & baisé au front il le releua & le laissa baiser & embrasser à Rosanire, qui faisoit bien paroistre à son visage qu'elle l'aimoit beaucoup mieux pour son frere, que pour son mary.

Cependant le Roy Policandre s'adressant à la Royne Argire: Mais, Madame, luy dit-il, n'avez-vous iamais eu nouvelle du vray Celiodante, ny de Verance. Point du tout, respondit-elle, quelque recherche que i'aye peu faire d'eux. Il est vray que ne l'ayant osé faire sinon à cachette, & fort long temps apres leur perte, il ne faut pas s'estonner que ie n'en aye pû rien descouurir: toutesfois i'espere, & ie l'espere presque avec assurance que mon fils ne sera pas per-

du pour la prediction que l'Altorune Melusine en a faitte : car seroit-il possible qu'elle eust esté seulement menteuse en ce qu'elle a predit de luy. Oravant que vous en dire d'auantage , adiousta le Roy , ie veux veoir si vous recognoistrez vne personne qui peut-estre vous en pourra dire quelque nouvelle , & lors allant luy-mesme ouvrir la porte , il fit entrer Verance , & le prenāt par la main le presenta à la Royne. Madame , luy dit-il , cognoissez-vous cet hōme ? Aussi tost qu'elle ietta l'œil sur luy , encore qu'il fust deuenu fort vieux & maigre , si s'escria-t'elle. Ah ! Verance , rends-moy ce que ie t'ay donné en charge. Verance mettant vn genouil en terre les larmes aux yeux. Madame , luy dit-il , la force & la violence m'en ont osté le pouuoir. O Dieux , s'escria-t'elle , en ioignant les mains , est-il possible que mon fils soit perdu , & que l'Altorune soit manteuse ? Et là se taisant quelque temps , elle reprit : Dy moy Verance , mais dy le sans crain-

dre, mon fils est-il mort, & quel-
qu'un l'a-t'il esgorgé deuant tes yeux?
Madame, respondit-il, il n'y a rien
de tel, mais s'il vous plaist d'ouir la
fortune du plus mal-heureux qui vi-
ue, ie vous raconteray briefuement la
mienne, par laquelle vous entendrez
tout ce que vous me demandez. Et
lors Policandre ayant supplié la Roy-
ne de le luy vouloir permettre, il par-
la ainsi.

A peine fus-ie party du lieu où ce
ieune Prince auoit esté changé par
vostre commandement avec son fre-
re que ie luy fis changer de nom, &
defendis à sa nourrice de ne le nom-
mer iamais autrement que Kinicson,
luy ayant choisi ce nom plustost pour
le vous faire recognoistre que pour
autre raison, parce qu'en vne pierre
que vous luy auiez penduë au col, où
estoit la figure d'un Lyon il y auoit
certaines lettres qui disoient Kinic,
Kinicson, & i'eus opinion que s'il ve-
noit à se perdre, & qu'il reuint en lieu
où vous le pussiez ouyr nommer,

peut-estre vous en souuiendriez-vous, & le recognoistriez. Nous paruinmes donc suiuant vostre commandement au port des Santons, où prenant vn petit logis & assez retiré nous y passasmes près de cinq ans, que chacun pensoit que Kinicson fust mon fils, & que sa nourrice fust ma femme. Enuiron cetaage par mal-heur vn iour qu'il se iouoit sur la coste de la mer avec quelques autres enfâts il fut enleué par des Pirates qui alloient escumant tous les riuages d'alentour, & parce que ie ne l'ellognois que le moins que ie pouuois, & que pour le laisser passer le temps ie m'estois endormy au mesme lieu, ie ne me reueilay que ie ne me trouuasse entre les mains du mesme rauisseur de mō maistre. Dans ce grād de fâstre i'eus quelque espeece de cōtentemēt de me voir près de luy pour le pouuoir seruir, mais cōme la fortune fut encore marrie de m'auoir laissé cette petite consolation, elle me l'osta biē-tost apres: car jà peine estions nous en plaine mer, que d'autres Pirates attaquērēt

ceux qui nous auoient pris, & apres vn long combat en demeurerent les maistres, & parce que ie ne sçay comment ie fus blessé, ces derniers pensant que ie fusse des Pirates me mirēt à la chaisne, & me traitterent avec toutes les cruautez qui sont ordinaires entre ces personnes. Ceux-cy nous conduisirent en fin dans vnedes Isles Armoriques où ils auoient accoustumé de faire leur retraite, & où les Marchands de la terre ferme venoient avec sauf-conduit les descharger des prises qu'ils faisoient le long de la coste.

Quelques ious apres ces Marchāds y vindrent & le petit fut achepté, tant pour la gentillesse qui en cette enfance se voyoit en toutes ses actions, que pour la promesse que ie leur fis, que quelque prix qui leur coustast ie les en ferois rembourcer au double, aussi-tost que i'aurois escrit à ceux ausquels il appartenoit. Car sur toute chose ie desirois de le veoir hors des mains de ces miserables. Vn tres-honneste marchand donc le rachepa

& en mesme temps paya le prix qu'ils luy demanderent, & pour le petit & pour moy. Mais voyez, Madame, quand quelque chose est escritte dans le Ciel, comme il est impossible de l'effacer, ie vous ay dit que i'auois esté blessé au combat que ces Pirates auoient eu: Or cette blessure, ou pour sa grandeur, ou pour le peu de soin qu'ils en auoient eu s'estoit de sorte enuenimee, que quand le marchand partit il n'osa m'emmener de peur que ie ne mourusse en chemin: mais me donna quelque argent pour me panser avec promesse de reuenir en ce mesme lieu me requerir dans quinze iours: Et parce que quand le petit Kinicson fut pris la seconde fois on luy auoit osté la pierre que vous luy auiez mise au col, ie suppliy le marchand de la vouloir rachepter & la luy redonner pour des raisons que ie luy ferois entendre en temps & lieu. Ce bon marchand le fit & deuant moy la mit au col du petit, dont ie receus vn tres-grand contentement, me semblant qu'encore que ie

vinſſe à mourir peut eſtre cette mar-
que vn iour le vous feroit recognoi-
ſtre.

Or, Madame, les quinze iours ſe
paſſerent & autre quinze apres ſans
que le marchand reuint, & quelque
temps apres ie ſceus qu'il eſtoit mort.
Ie requis biẽ lors que ie fus guery d'e-
ſtre relasché, puis que ma rãçon auoit
eſté payee, mais ceux qui ne cognoiſ-
ſent que le profit, pour toute raiſon ſe
mocquoient de moy, & l'vn des
Chefs me reſpondit que les Dieux les
auoiẽt faits ſeigneurs de tout ce qu'ils
pouuoient prendre, & heritiers de
tous ceux deſquels les biens eſtoient
entre leurs mains, de ſorte que
me remettant à la chaiſne i'y ſuis
demeuré avec la miſere que vous
pouuez iuger, iuſques à cette der-
niere guerre que les Boyens & Am-
barres apres auoir forcé pluſieurs
villes de la coſte Armorique, de for-
tune ſont entrez dans cette Iſle qu'ils
ont pillée, & avec pluſieurs autres
m'ont emmené dans leur camp, où

encore que ie fusse prisonnier, ie ne laissois d'auoir quelque satisfaction, d'estre parmy des personnes raisonnables, & de veoir ceux qui me souloient traiter si mal, estre prisonniers aussi bien que moy. Le Ciel en fin a voulu auoir pitie de moy, & apres plus de vingt annees de prison me faire rendre la liberte par le benefice d'une paix generale, par laquelle tous prisonniers ont esté relaschez.

La premiere chose que ie fis ce fut d'aller au Temple rendre graces au grand Tautates de tout ce qu'il luy auoit pleu de me faire souffrir, & puis le suppliy si Kinicson estoit en vie, il me fit la grace de le vous faire reconnoistre, à fin que ie pusse passer avec quelque repos le reste de mes vieilles annees.

I'auois mis bien auant en ma memoire le nom du marchand, & le lieu, d'où il estoit, ie m'y en allay donc le plustost que ie pûs, & tout ce que i'en pûs apprendre fut que les

heritiers du marchand incontinent apres sa mort s'estoient partagez tout ce qui auoit esté de son heritage, & que ceux qui auoient eu Kinicson l'auoient mis sur la riuere de Loire avec quelqu'autres marchandises, & l'estoient venu vendre où dans la Gaule Lyonnaise, où pres de là, & desirant d'en faire vne plus exacte recherche, ie trouuay qu'ils estoient tous morts en cette derniere guerre, si bien que ie m'en allay au mieux que ie pûs au port des Santons, pour scauoir si la nourrice que i'y auois laissée en auroit point ouy nouvelle, mais l'on me dit que quand elle sceut la perte de son fils & de son mary elle mourut de regret. C'est la verité, Madame, que ie me resoluois d'en faire de mesme, & ne mōstrer point vn moindre courage qu'elle: mais les nouvelles que i'eus me firent prolonger ce dessein, car ie sceus que le Roy Polican-dre ayant pris le Roy vostre fils prisonnier faisoit dessein pour affermir cette paix de luy donner en mariage

la

la Princeſſe Roſanire ſa fille. Je creus que Dieu m'auoit reſerué en vie, pour l'oſter de l'erreur où il eſtoit, afin que ſans y penſer, il ne fiſt des nopceſtant inceſtueuſes. Et encore que ie ſceuſſe bien que vous eſtiez en vie, & que vous ſcauiez ceſte verité mieux que moy, ſi eus-je opinion que quelque ſorte de reſpect vous pourroit, peut-eſtre oſter la hardieſſe de declarer le change que vous auiez fait, & que ce mal-heur cependant pourroit aduenir. Je m'en vins donc le plus diligemment que ie pûs le faire entendre au Roy Policandre, afin qu'un ſi grand deſaſtre n'arriuaſt en la maiſon d'un ſi bon & iuſte Roy, & ne fiſt tomber ſur ſa teſte innocente les mal-heurs qui ſuiuent infailliblement telles meſchantes & enormes alliances.

A ce mot il mit vn genouil en terre, & les larmes aux yeux: Je meurs, Madame, continua-t'il, d'un regret extrême, de me preſenter deuant vous, ſans vous pouuoir rendre ce

que vous m'avez donné en garde: mais la Fortune qui m'a esté tant ennemie, a voulu que sans ma coulpe ce malheur m'aduint, & que le regret m'en demeurast à iamais, afin que ie n'eusse iamais aucun entier contentement.

La Reyne, après l'auoir regardé quelque temps, le visage tout couuert de pleurs: En fin, dit-elle, Verance, tout ce que i'apprends par ton discours, c'est que mon fils est perdu, & qu'il n'y a plus d'esperance pour moy de le reuoir iamais? Et Verance ne luy respondant rien, mais pliant tristement les espaules: O Dieux! s'escria-t'elle en se tournant del'autre costé, ô Dieux! & pour moy seule vous voulez que l'Altorune ait prédit des menteriez. Si est-ce, dit-elle en prenant vn papier dans son sein & le despliant, que voicy bien ta prediction, escrite de ta propre main, ô Altorune Melusine, & que ie te puis reprocher, à mon dommage, que tu es vne abuseuse, en laquelle il ne faut iamais auoir aucune creance. Le Roy

alors tout pensif, prenant de ses mains & lisant ce que nous auons desia dit, ne pouuoit assez admirer qu'elle eust preueu tout ce qui estoit arriue à son fils, fust pour la mort du Prince Arionthe son frere; fust pour les nopces incestueuses qu'il auoit failly de contracter: mais lors qu'il leut,

L'autre en Forests où Godomar sera

Le sens recouurera,

*Puis de tous deux la fortune est heu-
reuse.*

Il considera quelque temps ces paroles, & puis: Ah! Madame, dit-il, tout à coup, ne blasphemez point contre ceste grande Altorune. Il me semble que i'entends quelque chose en cecy. Et lors releuant Verance, qui estoit tousiours demeuré à genoux, & le prenant par la main: Dy-moy, Verance, en quel lieu t'a-t'on dit qu'auoit esté vendu le petit? Helas, Seigneur, l'on n'en scait rien; respondit-il, sinon qu'il fut mis sur des bateaux qui remontoient le fleue de Loyre;

avec quelques marchandises. Et bien, reprit le Roy, encore est-ce quelque chose: Et en ce temps-là, quel aage pouuoit-il auoir? Enuiron six ans, respondit Verance. Estoit-il blond, ou noir? adjousta le Roy: Seigneur, dit Verance, c'estoit le plus bel enfant qui se pût regarder, il auoit les cheveux blonds & tous crespez, les yeux bien fendus, & à fleur de teste, tirant presque sur le verd, le visage vn peu long, le teint si vif & delicat, qu'il sembloit vne fille; la taille droite, & pour son aage, fort grand, & assez formé: mais en toutes ses actions si agreable, qu'il estoit impossible de le veoir sans l'aymer. Et comment dis-tu qu'il se nommoit, luy dit le Roy? Son propre nom, respondit Verance, c'estoit Celiodante: mais pour empescher qu'il ne fust recogneu, ie luy donnay nom Kinicson, à cause d'vne pierre où ce mot estoit escrit, & que la Reyne luy auoit mise au col. O Dieux! s'escria lors Policandre en ioignant les mains & regardant le

Ciel, ouuurez-nous les yeux, s'il vous plaist, afin que nous puissions veoir la lumiere de la verité parmy ces tenebres qui nous la cachent. Et lors se tournant vers la Reyne, Madame, luy dit-il, vous m'avez rendu vn fils, & ie vous en veux rendre vn autre, si iene suis le plus deceu homme du monde: Car, continua-t'il se tournant vers la Princesse Rosanire, dites-moy, ma fille, auriez-vous point memoire du nom, que portoit Rosileon quand ces Marchands me le donnerent? Seigneur, respondit-elle à moitié hors d'elle-mesme, il s'appelloit comme vous le verrez en escrit en ceste pierre, qu'autrefois il me donna quand il seruoit la Princesse ma sœur & moy: Car, dit-elle, n'ayant rien pour me donner le iour de l'an neuf, qu'on cueilloit le Guy, il me presenta ceste pierre pour estreine. Et lors la sortant du sein: Ie l'ay tousiours garde, continua-t'elle, d'autant qu'il me dit qu'elle estoit heureuse. Elle ne la tendit pas plustost au Roy qu'il la recogneut pour celle qu'il auoit si long-

temps portee, & depuis donnee à la Reyne Argire, qui de son costé n'y ietra pas si-tost les yeux, qu'elle s'escria: O bien-heureuse marque de mon contentement passé! les Dieux t'ont-ils destinee pour me signifier tousiours les plus grands bon-heurs que ie puisse receuoir? S'il est ainsi, ie te demande celuy à qui ie t'ay donnee, rends-le-moy, afin que ie die qu'entre toutes tu es la plus heureuse pierre qui fut iamais. Et en disant ces paroles elle la baisoit, & se la ioignoit contre l'estomach: mais ceste resjouissance n'estoit rien, au prix de celle de Verance, quand il l'a recogneut: car veritablement il sembloit vne personne hors du sens. La Princesse qui n'osoit pas monstrier sa ioye, de peur de donner trop de cognoissance de la bonne volonté qu'elle portoit à Rosileon, estoit toute troublee, & attendoit avec impatience qu'il fust entierement recogneu, pour aussi de son costé se resiouir de leur commun contentement. Cependant

le Roy prenant la pierre, & lisant le mot qui estoit escrit autour du Lyon, il trouua qu'il y auoit, Kinic Kinicson, qui signifioit, Roy fils de Roy. Voila bien, dit-il alors, le nom de Kinicson, qu'il portoit quand il me fut donné par des Marchands pour Esclaue; car ie m'en souuiens bien. Et que depuis ie changeay, lors qu'il tua le Lyon qui s'estoit eschappé de mes cages, & qui faillit de me deuorer, en celuy de Rosileon, tant pour memoire de cet acte genereux, que d'autant que ma fille, quand il fut fait Cheualier, luy ceignit l'espee du nom de Rosanire & de Lyon, formant celuy de Rosileon. Quand il me fut amené, il pouuoit bien estre de l'aage que Verance dit, & auoit le vilage tout tel qu'il le represente: de sorte que toutes ces choses me font presque iuger, que Rosileon pourroit estre celuy que la Reyne a perdu. Toutefois il me semble que ceste recognoissance est de telle importāce, qu'il ne faut point aller à l'estourdie. Et ie serois

d'aduis qu'auant que d'en faire aucun semblant, il faudroit n'y laisser aucune doute: Car ceste pierre peut bien auoir esté ostee au petit qui estoit vostre fils, dit-il se tournant à la Reyne, & le nom encore peut bien auoir esté donné par hazard, avec la pierre, à celui-cy, & mesme le voyant si beau, & si bien nay, que l'on l'aura estimé digne de ce nom, qui en effect ne signifie que fils de Roy. Si bien que ie voudrois, auant que l'on en fist semblant, que nous en eussions quelque cognoissance moins douteuse. Seigneur, dit incontinent Verance, ie m'asseure qu'il m'a tāt aymé, qu'aussi tost qu'on luy dira mon nom, il le recognoistra: Et moy, adjousta la Reyne, i'en auray vne marque indubitable, si ie le vois: car ie me souuiens que quand ie le remis entre les mains de Verance, i'eus peur de le perdre, & le voulus marquer avec vn fer chaud, pour le recognoistre. Et lors que ie cherchois où luy faire la marque, ie luy en vis vne d'vne rose sur main, si apparente, que ie pensay que

celle-là suffiroit. O ! s'escria incontinent la Princesse, assurez-vous, Madame, que Rosileon est donc vostre fils ; car il a esté si long-temps auprès de moy, que j'ay assez eu de loisir de luy voir les mains : & ie vous puis bien assurer qu'il a vne rose si bien representee sur la main gauche, qu'un Peintre ne l'a sçauroit mieux faire. La Reyne alors frappant des mains l'une contre l'autre : O Seigneur ! s'escria-t'elle, que desirons-nous davantage, & quelle plus assuree cognoissance attendons-nous ? Le nom, la pierre, l'âge, les marchands des costes Armoriques, la marque de la main, ne suffisent-ils pas à nous dire que c'est celuy que nous cherchons ? Mais outre cela, la prediction de l'Altorune, qu'il deuoit tomber en l'accident où nous le voyons ? Madame, dit alors Verance, permettez que j'aille où il est, & que ie puisse parler à luy auant que ceste nouvelle s'esuente, m'assurant que ie vous en rendray du tout certaine. Et à ce mot il s'en alla le plus diligemment qu'il pût au logis de Rosi-

leon, duquel la maladie n'estoit pas furieuse: mais seulement vne alienation d'entendement, qui luy faisoit sembler d'estre quelquefois dans les armées, où il ordonnoit & commandoit comme s'il eust esté General: d'autrefois il se figuroit de veoir Rosanire, & de parler à elle: d'autrefois de reprocher au Roy sa promesse non obseruee, & semblables choses. Et lors qu'il entroit en ces humeurs, il parloit avec tant de froideur, & apportoit tant de bonnes raisons, que n'eust esté qu'incontinent il extrauagait d'un propos à vn autre, mal-aysément eust-on pû iuger qu'il fust hors du sens. Or quand Verance le vint trouuer, il y auoit quelque temps qu'il se promenoit dans sa chambre sans dire mot: & parce qu'on n'auoit point accoustumé d'y entrer sans en aduertir quelqu'un de ceux qui auoient le soin de sa personne. Aussitost qu'il fut aduertiy que Rosanire l'enuoyoit visiter, il laissa son promenoir, & receut celuy qu'on luy pre-

senta avec tant de courtoisie & de bonnes paroles, que mal-aysément eust-on peu iuger qu'il eust quelque mal. Et en cela il ne faisoit rien de nouveau: car toutes les fois qu'on vouloit qu'il fist quelque chose, il falloit luy dire que Rosanire le vouloit ainsi, & il obeissoit avec tant de soumissions & de promptitude, que s'il n'eust point eu l'esprit troublé. Verance le voyant en cet estat, ne pût cacher les larmes, & avant que luy faire cognoissance: Seigneur, dit-il, la Princesse Rosanire m'enuoye pour scauoir l'estat de vostre santé, & pour veoir s'il est vray que la Rose que vous auez sur la main gauche soit effacee. Effacee, dit-il incontinent, ny la Rose, ny la main, ny Rosanire de mon cœur, ne le seront iamais. Elle le desire, cōme vous le dites, repliqua Verance: mais parce qu'on luy en a dit quelque chose, elle m'a cōmandé de le venir voir, pour luy en rapporter la verité. Il luy tendit lors la main, en luy disant: Tenez, Cheualier, la Nature

qui ſçauoit que i' estois deſtiné à vne Roſanire, me donna en naiſſant la roſe que vous voyez, & que ie conſerueray iuſqu'au tombeau. Le pauure Verance recognoiſſant ce ſigne, & ne doutant plus que Roſileon ne fuſt celui qu'il cherchoit. Ah ! Kinicſon, luy dit-il en luy baiſant la main, eſt-il poſſible que vous voyez deuant vous voſtre tant aymé Verance, & que vous ne le cognoiſſiez point ? A ce mot de Verance, il ſe retira deux ou trois pas, & apres l'auoir conſideré quelque temps. Eſtes-vous Verance, luy dit-il tout eſtonné, mary de Lireine ? (& ceſte Lireine c'eſtoit ſa nourrice qu'il penſoit eſtre ſa mere) Je ſuis celui-là meſme, reſpondit-il, qui fus pris avec vous ſur la coſte de la mer, par des Pirates, & qui depuis n'ay iamais eu contentement que celui de vous retrouver icy. Grand effect du bon naturel de Roſileon, il courut à luy les bras ouuerts, l'embraſſa, le baiſa à la jouë, & les larmes luy vinrent aux yeux, de ioye & de contentement: Et apres, comme s'il euſt eſté en ſon bon

sens, luy demanda quelle auoit esté sa fortune & de sa chere Lireine, & pourquoy il auoit tant demeuré à le venir veoir? Verance luy fit entendre sa longue prison, & comme il auoit esté mis en liberté par la paix generale. A ce mot de paix il commença de soupirer, & peu apres à extrauaguer, sur la guerre qu'il auoit entreprise cōtre Celiodante, auquel il vouloit donner la bataille, & qu'il vouloit bien que Verance y fust: & ioignit à ces paroles tant d'autres hors de propos, que Verance ne pouuant cacher les pleurs. Seigneur, luy dit-il, que voulez-vous mander à la Princesse Rosanire? Que ie luy enuoyeray bien-tost Celiodante prisonnier, respondit-il: mais ie n'entends pas que ceste seconde victoire me soit si desaduantageuse que la premiere. Et lors Verance s'en voulant aller: Mais, mon cher Verance, luy dit-il, prenez garde que les Pirates ne vous prennent encore vne fois, si vous voulez aller par terre ie vous feray accompagner de la moi-

tié de mon armée. Et sur tout, reue-
nez le plustost que vous pourrez, si
vous me voulez faire plaisir.

Verance pleurant à chaudes larmes
s'en retourna vers le Roy & la Reyne,
& fit le rapport de ce que vous avez
ouïy, & mesme comme il s'estoit sou-
uenü du nom de Lireine, & de celuy
de Kinicson, dont la Reyne demeura
si contente, que ne pouuant assez re-
mercier Tautates de ceste grace, elle
ne faisoit que ioindre les mains &
pleurer de ioye. En fin le Roy, apres
s'en estre grandement resiouy avec
elle, & Rosanire aussi, ils resolurent
qu'il ne falloit point declarer ces res-
jouïssances; qu'on ne veist verifié le
reste de la prediction de l'Altorune:
Et que pour ce sujet il falloit condui-
re Rosileon en Forests, prenans dès
lors resolution que s'il pouuoit gue-
rir on luy donneroit Rosanire pour sa
femme, & à Celiodante la Princesse
Cephise.

Verance alors prenant la parole, &
s'adressant au Roy Policandre, Ser-

gneur, luy dit-il, vous plaist-il que comme vostre fidele seruiteur, ie vous die en la presence de ceux qui sont icy, ce que mon deuoir m'oblige de vous remettre en memoire? Iamais, respōdit le Roy, vous ne deuez faire de difficulté de parler libremēt à moy, pour semblable sujet. Sçachez donc, ô grand Roy, que vous ne deuez iamais esperer contentement, ny enuers les Dieux, ny enuers les hōmes; tant que vous viurez dans l'injustice où quelque dessein d'Estat vous a retenu depuis quelques annees. Moy, dit-il tout surpris, i'ay cōmis injustice? Oüy, Seigneur, repliqua-t'il, & la plus grande qu'autre puisse faire. N'est ce pas chose injuste que d'auoir abusé avec des promesses non obseruees, vne si grande & sage Reyne que ceste grande Princeesse? Ne vous souuenez-vous point que ie suis tefmoin des serments faits, & des Dieux que vous auez inuocquez en vos promesses? Assurez-vous, Seigneur, que tous les desplaisirs que vous auez receus, se sont des

auant-coueurs que les Dieux vous enuoient, pour vous aduertir qu'ils appesantirōt bien mieux leurs mains, si vous ne satisfaites à ce que vous leur auez promis. Le Roy alors tout confus: l'aduouë, dit-il, que tu as raison, & que pour satisfaire à ce que ie dois, si la Reyne veut oublier l'offence que ie luy ay faite, quin'a esté que pour la raison d'Estat dont tu as parlé, ie la reçois dés à ceste heure pour ma femme legitime, & pour Reyne des Boyes & des Ambarres. Et à ce mot luy tendant la main, & elle la receuant avec toute sorte de respect & de contentement, il l'a baisa avec tant de satisfaction pour elle, & pour Celiodante, que ceux qui estoient dans la chambre prochaine en ouyrent la resiouissance, qui fut cause que le Roy fut d'opinion de declarer son mariage, & celuy de Celiodante & de la Princesse Cephise. Et incontinent apres Argire ne pouuant souffrir de veoir Rosileon en cet estat, se resolut de l'emmener icy secrettement, où elle a esté con-

trainte

trainte de conduire aussi Rosanire, parce qu'autrement l'on ne pouuoit faire partir Rosileon: mais avec la Princeſſe l'on en faiçt tout ce quel'on veut.

Ainsi ce ſage & prudent vieillard acheua de raconter à la Nymphé le ſujet qui auoit faiçt venir la Reyne Argiré en celieu, & en meſme temps la ſupplia d'auoir agreable de tenir ceſte affaire ſecrette, iuſqu'à ce qu'on veid ſi les Dieux auroient agreable de rendre la ſanté à Roſileon, à quoy elle reſpondit que ce la luy ſembloit tres à propos, encore qu'elle euſt vne ferme eſperance de ſa guerison: Parce, diſoit-elle, qu'outre que tout ce quel'Altorune a predit ſ'eſt iuſques icy trouué veritable: Encore l'arriuee de celuy qui le doit guerir, n'ayant deuancé que d'vn iour celle de Roſileon, il ſemble que les Dieux ne nous l'ayent enuoyé que pour ce ſujet: Car le Prince Godomar, ſecond fils du Roy des Bourguignons, vint hyer en ceſte

ville, & y fut conduit par la Fortune la plus inesperee qu'on scauroit penser. Argire alors ioignant les mains: Vous me resiouyſſez grandement, Madame, par l'assurance que vous me donnez: Mais, continua-t'elle, comment iugez-vous que ce soit de luy que l'Altorune a voulu parler? Ie leiuge, dit-elle avec beaucoup de raison: car desia auant vostre venuë nous auions resolu qu'il planteroit le Cloud sacré, pour la guerison d'un Berger atteint d'une mesme maladie: de sorte que mesme c'est vn moyen pour tenir le tout plus secrettement: car sous pretexte de ce Berger, nous pourrons faire pour celuy que vous desirez tout ensemble. Et notez que ie croy que les Dieux ont enuoyé icy le Prince Godomar pour ce sujet, parce qu'estant necessaire que celuy qui doit planter ce Cloud, soit souuerain Magistrat, il ya apparence qu'il falloit que ce fust vne personne de qui la naissance le pût releuer pardessus le commun. Com-

ment, dit la Reyne Argire, le jeune Prince des Bourguignōs est donc icy? Il y est, Madame, respondit la Nympe, & me semble qu'il n'y auroit point de danger de luy dire qui vous estes, afin que s'il venoit à le sçauoir apres, il ne s'offençast de ceste mesfiance. Iele veux, dit la Reyne, & i'enuoyeray vers luy pour luy en donner aduis, & luy faire les offres du seruice que ie luy veux rendre. Adamas alors prenant la parole, il me semble, dit-il, Madame, que pour plusieurs raisons il faut hafter la guerison du Prince Rosileon, d'autant qu'il est impossible que ceste affaire ne se diuulgue pour peu qu'elle soit retardee, y ayant en vostre suite tant de personnes qui le sçauent, qu'il est bien mal-aysé que quelqu'un ne se relasche d'en parler. Et puis le Sacrifice estant desia resolu & prepare pour le Berger Adraсте, le retardement n'en seroit pas à propos, & donneroit occasion à plusieurs d'en rechercher le sujet, que peut-estre ils

pourroient rencontrer. Mais outre ces considerations des affaires tres-importantes que la Nymphe vous fera entendre, la contreignent de mettre fin le plustost qu'il luy sera possible à celles qui vous ont conduitte icy. De sorte, Madame, qu'il vaudroit mieux que ce fust demain, que d'y mettre vn plus long delay. Mon pere, respondit la Reyne, vous me pressez d'une chose de laquelle ie voulois supplier la Nymphe, & ien'osois de peur de l'importuner : Mais puisque son serui-ce le requiert ainsi, ie vous supplie de ioindre ses interests avec mes supplications, & d'obtenir d'elle, que ie sois bien-tost mise hors de la peine où ie vis. Adama alors se tournant vers la Nymphe : Madame, dit-il, si vous me le commandez, ie feray tenir le Sacrifice tout prest, & feray entendre vostre volonté au Pontife, & au Prince Godomar, afin qu'au matin, ou plustost qu'il se pourra, vous puissiez

rendre ceste satisfaction & ce contentement à la Reyne.

Avec ceste resolution, la Nymphé renuoyant querir Galatee, se retira, & laissa reposer Argire: si toutefois la peine en laquelle elle estoit luy en donnoit le loisir.

Fin du cinquiesme Liure.



LA CINQUIESME PARTIE
 DE
LASTREE,
 DE MESSIRE
 HONORE' D'VRFE'.

LIVRE SIXIESME.

LE lendemain le grand Pontife accompagné de plusieurs Flamines, & de la plus grande partie du College des Augustales, se presenta à la Nympe, pour luy

faire entendre ce qui luy estoit necessaire à la publicque action qu'elle desiroit que l'on fist. Et entre autres choses, qu'il falloit qu'elle esleust vn souuerain Magistrat, auquel elle remettrait la souueraine puissance, tant qu'il seroit retenu en ceste charge: Parce, disoit-il, que ceste ceremonie estoit venuë de Numa Pompilius, & qu'en ce temps-là les Roys qui commandoient dans Rome estoient souuerains: c'estoient aussi eux qui plantoient ce Cloud: Mais depuis qu'ils en auoient esté deschassez, on auoit tousiours obserué d'eslire vn Dictateur, pour faire ceste solemnelle action: n'appartenāt à personne d'y mettre la main, qu'à celuy qui n'a point en ce lieu de superieur, que les Dieux. Or Madame, continua-t'il, ie vous represente ces choses, afin que s'il vous plaist de mettre en effect la bonne & sainte intention que vous auez pour Adraсте, & pour cet autre estrangier, il vous plaise de faire auparauant l'eslection necessaire de celuy qui esleué à ce Magistrat souuerain la puisse executer

avec les conditions nécessaires: Car encore que vous soyez Dame souveraine de toutes ces belles contrées, si ne pouuez-vous, selon nos coustumes, y mettre la main; d'autant qu'aux sacrifices de Iupiter, les hommes seuls peuvent estre admis pour Ministres.

La Nymphe qui auoit desia esté aduertie de la nécessité de ceste election, & qui mesme auoit iugé qu'elle luy estoit aduantageuse pour ses autres affaires, feignant toutefois de n'auoir autre dessein que celui de la guerison de ces deux personnes, Mon pere, luy respondit-elle, ie desire si fort que vous obteniez ceste grace des Dieux, que ie suis resoluë à eslire non seulement celui que vous dites, mais à toute autre chose que vous y iugerez nécessaire. Et d'autant que nous auons si peu accoustumé de faire ces actions solempnelles, dites-moy par le menu tout ce qu'il faut que ie fasse? Deux choses, reprit le Pontife, y sont nécessaires: L'vne, le Sacrifice;

& l'autre, l'election de ce souuerain Magistrat: Car apres le Sacrifice fait à Iupiter Capotas, & à Minerue Peone, il faut que celuy que vous eslirez, plante vn cloud d'airain, que nous aurons sacré, & rendu pur & net avec l'eau Lustrale, dans la muraille du Temple de Iupiter, qui a son aspect à l'endroit du Sanctuaire de Minerue, & cela apres auoir trois fois touché les temples du malade. Or pour le Sacrifice, nous y mettrons l'ordre tel, que demain à telle heure qu'il vous plaira, il pourra estre fait. Mais pour l'election de ce Souuerain, il faut, Madame, que vous la fassiez dès aujourd'huy publiquement, & que vous luy donniez les Faissaux & les Masses, comme ils auoient autrefois à Rome. D'autant que c'estoit vne Republique, & que chacun y auoit part, il falloit que ce Dictateur fust esleu par les vœux, & par les suffrages de tous: Mais en ce lieu, où vous seule auez interest, il faut aussi que ceste esle-

tion se fasse de vous seule, pourueu que ce soit en public, afin que chacun sçache vostre intention.

Adamas alors prenant la parole: Madame, dit-il, ayant appris que ceste ceremonie se deuoit faire de ceste sorte, & sçachant que c'estoit vostre volonté del'observer, i'ay mis ordre à tout ce qui estoit necessaire pour l'election, si bien que desia on traueille aux eschafaux, & ie m'asseure qu'incontinent apres vostre disner, toutes choses seront prestes. A ce mot la Nymphe ayant donné charge au grand Pontife de mettre l'ordre qu'il sçauoit estre necessaire pour le Sacrifice du lendemain, remit le soin de tout le reste au Druyde, afin qu'incontinent apres disner l'on pût faire ceste ceremonie, à laquelle le Prince Godomar, Alcidon, Damon, & Adamas furent d'aduis d'appeller Polemas, au nom de la Nymphe, afin qu'il ne pût point auoir pretexte à la prise des armes, à laquelle sourdement l'on disoit qu'il se preparoit: car il

auoit esté impossible que de tant de personnes, ausquelles il auoit esté contraint d'en parler, il n'y en eust quelqu'une de moins secrette, qu'il ne luy eust esté necessaire. Et encore que la Nymphe sceust bien qu'il ne viendroit pas, elle ne laissa d'approuuer leur opinion, & y depescher Clindor.

D'autre costé le Prince Godomar pensant estre necessaire d'aduertir le Prince Sigismond son frere de tout ce qui luy estoit arriué, & ne voulant enuoyer personne des siens, de peur qu'il ne receust quelque mauuais traitement du Roy Gondebaut, il supplia la Nymphe d'auoir agreable que ce fust Leontidas, fils de Clindor, le iugeant homme d'esprit, & personne à qui il pouuoit confier ceste affaire, puis que scauoit esté chez luy que Dorinde s'estoit retiree, & qu'il croyoit bien qu'elle n'auoit pas māqué de luy dire le sujet de sa venuë. La Nymphe le trouua bon, & mesme l'accompagna d'une lettre au Roy, au Prince Sigismond, & à la Princesse

Clotilde: Au Roy, pour se resioüir de l'honneur qu'elle receuoit de voir chez elle le Prince Godomar son fils; sans faire semblant de sçauoir chose quelconque du sujet qui l'y auoit fait venir: Au Prince Sigismond, pour l'asseurer de l'assistance qu'elle donneroît à Dorinde, en sa consideration: Et à Clotilde, pour luy demander la continuation de ses bonnes graces. Et parce que Godomar eut opinion que, peut-estre, le Roy ne permettroit pas à Leontidas de veoir son frere, il fut d'opinion que, s'il pouuoit, dès le soir mesme, auant que de se faire cognoistre, il deuoit l'aller secrettement trouuer, afin mesme de parler à Gondebaut, selon que Sigismond seroit d'aduis. L'ayant donc bien instruit, & chargé du portraiët qu'il auoit fait faire de Dorinde, il le recommanda à Tharamis. Dorinde, d'autre costé, qui auoit eu tant de sujet, ce luy sembloit, de se douloir de tous les hommes, mais particulièrement de Sigismond, ne sçay

uoit que luy mander, lors que Leontidas luy fit entendre son voyage: Car si elle se souuenoit d'auoir esté delaissee seule la nuict qu'elle l'auoit attendu, elle luy vouloit mal. Si elle repassoit en sa memoire ce que Godomar auoit faict pour elle, qu'elle scauoit n'estre qu'en la consideration du Prince Sigismond, elle demeueroit confuse. En fin pressee par le jeune Prince, elle donna vne lettre à Leontidas, & le supplia d'asseurer Sigismond qu'elle viuroit tousiours sa seruante, en quelque sorte que la Fortune la pût traiter. Et ainsi en mesme iour le pere & le fils partirent: Il est vray que le voyage du pere estant plus petit, tant plustost aussi s'en depescha-t'il. Lors qu'il arriua à Surieu, qui fut trois ou quatre heures apres qu'il fut party de Marcilly, il demeura estonné d'y veoir ceste grande quantité d'Ambaetes & de Solduriers, & ceste affluance de Cheualieres. Luy qui auoit cogneu Polemas auant qu'il

fust esleué à ceste grandeur, & de qui les predecesseurs n'estoient pas moindres que ceux de cet homme, il ne pouuoit remarquer ceste excessiue outrecuidance sans la mespriser: De sorte que quand il fallut l'aller trouuer pour luy donner les lettres de la Nymphé, & qu'on le fit passer premierement parmy vn grand nombre d'Archers, & qu'apres dans son antichambre, & dans sa chãbre il veid ceste foule de Cheualiers rãgez en deux hayes pour luy donner passage, il ne pût s'empescher de dire à celuy qui le conduisoit: Pleust à Dieu que quelques estrangers vissent la suite de Polemas, afin qu'admirant la grandeur de la Nymphé Amasis, ils pussent publier que ses seruiteurs ont vne suite aussi grande que la Cour des plus grands Roys. Polemas cependant estoit au bout dela chambre, qui ne l'apperceut pas plustost qu'il ne mist la main au chapeau, & ne le vint embrasser avec tant de courtoisie, que si Clindor auoit esté mal

fatisfaiçt en entrant, ceste reception l'obligea de sorte, qu'il l'estima digne del'hõneur où il estoit parvenu, tât la douceur & la courtoisie ont de forts liens & des chaisnes presque ineuitables, pour s'asseruir les cœurs les plus nobles & les plus genereux. Et il estoit vray que Polemas, entre ses autres perfections, se pouuoit vanter de ceste douceur & de ceste courtoisie. Perfection toutefois assez ordinaire en ceux qui veulent entreprendre de se rēdre plus grands que leur naissance ne les a pas faitts. Apres donc les premieres caresses, Clindor luy presenta les lettres de la Nymphe, & ensemble luy fit entendre le desir qu'elle auoit qu'il se trouuaist en ceste ceremonie: A quoy ne faisant point de responce, commela chose qu'il vouloit le moins faire, il se mit d'abord sur les plaintes: Parlant, disoit-il, comme en confidence avec Clindor. Considerez, luy disoit-il, mon cher amy, de quelle façon la Nymphe m'a traitté depuis quelque temps, & avec quelle raison ie puis penser

qu'elle doive auoir agreable que ie me presente deuant elle: Vous sçauetz combien i'auois cher Arganthee, tant pour son merite, que pour la proximité qui estoit entre luy & moy. Or non seulement elle a eu le courage de le veoir massacrer avec supercherie deuant ses yeux: mais de plus m'a contrainct de licentier tous ceux qui se sont voulu opposer à ceste indigne & meschante action, comme s'ils auoient commis vn acte honteux, & contre son seruice. Et depuis, au lieu de faire chastier ce certain Dameron, ce voleur, ou plustost cet escumeur de bois & de grands chemins, i'entends qu'elle l'a retiré dans Marcilly, avec vne coureuse de mesme estofe; & qu'elle en faict vn estat, comme si l'vn n'auoit point faict le plus meschant acte que Cheualier puisse faire: & l'autre la plus honteuse vie que puisse mener vne femme perduë. Ie vous remets seulement deuant les yeux ces choses que vous sçauetz, afin Seigneur Cheualier, que

que vous m'aidiez à plaindre la disgrâce qui me force à me tenir loing de la Nimphe , aimant mieux demeurer en la solitude de ma maison que de l'importuner d'une veuë qui luy desplait si fort : que si ie vous racontois les autres suiets que i'en ay , vous seriez estonné de ma patience : car pour ne point venir à vn nōbre infiny d'affronts que ie reçois tous les iours, Considérez, mon cher amy, comme nous qui sommes Cheualiers, & desquels la profession est de manier les armes & les affaires de l'Estat: comme dis-ie, nous pouuons bien supporter de veoir vn Druides, de qui la charge est de demeurer autour des Autels, & dans la fumee des sacrifices, manier toutesfois tout cet Estat, ordonner les gardes de ville, faire enrroller les gens de guerre, & semblables actions contraires à leur statuts & à leur robbe, cependant que nous demeurons inutiles dans nos maisons & dans nos foyers : & toutesfois nous voyons tous les iours ces choses en la personne d'Adamas, qui d'or-en

là ne doit plus estre nommé le grand
Druide, mais le grand Gouverneur
non seulement de ces Prouinces, mais
de la Nymphe Amasis mesme. Que si
nous en deuons tous auoir du regret,
ie croy que personne ne douttera
qu'entre tous l'offence que iereçois
est la plus grande, puisque la Nym-
phe m'ayant autresfois donné cette
charge, elle ne me la peut oster sans
outrage. Que si i'auois failly, ou que
son Estat n'eust esté en repos depuis
que ie l'ay regy: que le peuple se plei-
gnist de quelque subside, que les Sol-
duriens eussent seruy sans estre payez:
que par quelque despence induë
i'eusse amoindry ses finances: que l'E-
stat se fust esleué: que ses intelligen-
ces & confederations fussent rom-
puës: que qu'elqu'vn des Princes ses
voisins eust occasion de haine, ou de
mescontentement: que seulement il
yeust dans son Estat vn Cheualier, ou
autre, pour petit qu'il pût estre, qui
se plaignist de quelque oppression,
ou de quelque tort, i'aduouërois que
ie suis coupable, & que la Nymphe

auroit raison de mettre quelqu'autre en ma place qui la seruiſt mieux: Mais, Dieux bons, ſi pas vne de ces choſes ne me peut eſtre reprochee, dittes-moy, ô mon cher Clindor; n'ay-ie pas ſubiét de me plaindre, ſi cen'eſt de la Nymphe; pour le moins de ma mauuaife Fortune? Et auéc cette plainte eſſayer de paſſer parmy mes amis, & mes parens le reſte de mes iours vn peu plus doucement que ie n'ay pas employé iuſques icy ma vie au ſeruiſſe d'vne perſonne qui ne void pas mon affection, où qui la voyant la reiette & la meſpriſe.

Clindor l'eſcouita, ſans l'interrompre, & luy laiſſa dire tout ce qu'il luy plût: car encore que ces parolles fuſſent douces & emmiellees ſi cognut-il bien qu'il y auoit vne grande amertume cachee: Et d'autant qu'il n'eſtoit pas tant eſloigné des affaires du monde, qu'il n'eult ouy quelque bruit de ſon mauuais deſſein, & meſme qu'e partant la Nymphe luy en auoit fait reſſentir quelque choſe, afin qu'il

remarquast plus particulièrement toutes ses actions, il creut bien que ces plaintes estoient dès long-temps premeditees, & que de les contredire cene seroit que s'alterer sans nul advantage au seruice de la Nymphe: c'est pourquoy sans entrer en excuse il se cōtenta de luy dire, que les plaintes qu'il faisoit peut-estre n'auoient pas tant de subiet que le luy auoiēt figuré ceux qui luy faisoient ces rapports: Que le grād aage que les Dieux luy auoient permis de viure le dispensoit de luy dire qu'en l'Amour & en la Court l'absence est vn mal qui est mortel: que la Nymphe estoit si bonne, & si prudente qu'il ne deuoit iamais attendre d'elle que toute sorte de satisfaction: qu'elle l'estimoit par-dessus tous les siens, puis qu'elle l'auoit releué par-dessus tous les autres: que cette demonstration de sa bonne volonté estoit si grande qu'il ne deuoit pas soupçonner le contraire pour quelque legere apparence où malicieuse imagination de quelques interessez: que le desir qu'elle auoit

de le veoir auprès d'elle rendoit bien resmoignagne qu'elle en faisoit plus d'estat que l'on ne le disoit pas: & que pour oster la hardiessè à ces semeurs de dissentions de ne plus continuer, il deuoit venir à Marcilly où il receuroit de la Nymphe toute sorte de contentement, & que d'autant plus se deuoit-il resoudre à faire ce voyage que le Prince Godomar y estant il soulageroit grandement la Nymphe en cette publicque actiõ qu'elle vouloit faire.

Polemas auoit bien desia esté aduertty par son confident de l'arriuee de Godomar: mais d'autant qu'on n'auoit encore euanté le subiet de son voyage, il n'en auoit pû rien sçauoir, & toutesfois s'imaginant bien qu'un si grand Prince ne marchoit pas si peu accompagné sans vn grand subiet, il desiroit passionnément d'en apprendre quelque chose, mais n'osant le demander à Clindor hors de propos de peur de descouuir sa curiosité, il pensa que les paroles du Cheualier luy en donnoient vne assez bonne occasion. Si bien que l'inter-

rompant sur ce point: Mais cher amy, luy dit-il, qu'elle est cette publicque action dont vous me parlez: car que le Prince Godomar soit venu sans subiet, ie ne me le puis imaginer. Cette action, reprit Clindor, sera si ie ne me trompe, fort celebre, puisque la Nymphé desire grandement que tout ce que le grand Pontife & le College des Augustales, luy a dit, soit exactement obserué. Il y a trois ou quatre iours qu'une Dame nommee Dorinde vint à Marcilly pour quelque occasion que veritablement ien'ay pû bien entendre, tant y a qu'elle fut accompagnée de quelques Bergeres, & Bergers, qui en conduisoient vn avec eux que l'Amour auoit fait fol. La Nymphé fut suppliee par eux de vouloir faire plâter le cloud d'airin pour luy, qui est vne ceremonie avec laquelle on dit que ceux qui ont perdu le iugement d'ordinaire guerissent. Or le Pontife à fait entendre que pour planter ce cloud il faut eslire vn souverain Magistrat, parce qu'autre que luy n'y peut mettre la main.

Polemas alors, & qui pensez-vous dit-il, que la Nymphé vueille eslire. Je crois, respondit Clindor, qu'elle ne l'a pas encore resolu, mais lorsque vous y ferez elle le vous dira, & ie m'asseure qu'elle ny fera rien sans vostre aduis. Seigneur Cheualier, reprit alors Polemas, apres y auoir pensé quelque temps, si la Nymphé ne me vouloit pas accabler de honte & de desplaisir, elle n'eust ietté les yeux sur autre que sur moy : Car estant en la charge que ie possede, elle ne peut sans m'offencer me preferer quelqu'autre : mais ie veoy bien que ce ne luy est pas assez que i'entende dire le mespris qu'elle fait de moy, si de mes yeux mesme ie ne le voy, & que pour ce subiet elle veut que i'assiste à cette publicque action, afin que chacun s'y mocque de moy. Celuy doit estre assez que i'employe & mon aage & mon bien à son seruice sans que i'y perde encore vn peu de reputation & de credit que i'ay parmy les hommes. Vous luy direz donc que tant que ie pourray ie cacheray à

chacun le peu d'estat qu'elle fait de mes seruices, & que i'en aime mieux ouyr dire le mespris qu'elle en fait, que d'en estre tẽs-moin. Clindor re-
 pliqua tout ce qu'il pũt pour luy faire prendre vne resolution, mais il demeura ferme en celle-cy, & d'autant plus qu'ayant fait signe à Lygonias, Peledonte, Argonide, & Lyftandre de s'approcher, il leur fit entendre le subiet de la venuẽ de Clindor, & la responce qu'il faisoit à la Nymphẽ, que tous quatre approuerent & fortifierent avec tant de plaintes & d'offences imaginees, qu'en fin il fut contraint de s'en aller avec cette respõce; Asçauoir que si la Nymphẽ le vouloit eslire pour cette solemnelle action en tiltre de souuerain Magistrat, il s'y trouueroit avec vne bonne trouppẽ de ses amis pour l'y seruir: qu'autrement il aimoit mieux ouyr raconter ce qui s'y feroit que de le veoir avec tant de honte pour luy.

Mais cependant la Nymphẽ, incontinent apres son disner conduisit le Prince Godomar dans la grande

place où les theatres & les eschaffaux estoient dressez, & là en la presence du corps des Druydes, des Pontifes, Flamines, Augustales & autres: comme aussi de tous les Cheualiers, Directeurs, & Comtes de la ville, elle le declara souuerain Dictateur en toutes les Prouinces, & pour ce subiect luy remit le sceptre, les faisseaux & les masses. Et luy alors faisant le serment entre les mains de la Nymphé, & puis du grand Druyde & du grand Pontife, de bien & equitablement gouverner cet Estat, tant que sa charge dureroit, & de n'y espargner ny peine, ny vie, ny despence. Les trompettes & clairons donnerent signe de ioye, & les voix & applaudissemens de tous les assistans avec lesquels il fut accompagné iusques au Chasteau, & presque en mesme temps les gros flambeaux furent allumez à toutes les portes de la ville, & par tous les Carrefours qui estoient leur feux de ioye, autour desquels le peuple alloit dansant & se resiouissant aussi longuement qu'ils duroient.

Clindor arriua lors que ces feux s'allumoient, & se douttant bien que c'estoit pour cette eslection, encore qu'il crüst que la Nymphe ne l'auoit pas fait sans bonne consideration puis qu'elle auoit mis sous les pieds celle de Polemas: si est-ce qu'il preuit bien que cet esprit ambitieux ne la supporteroit pas sans vn grand ressentiment. Lors qu'il fut deuant Amasis, il voulut luy rendre conte de la charge qu'elle luy auoit donnee, mais elle ne le voulut ouyr qu'en la presence du Prince Godomar, de Damon, d'Alcidon, & d'Adamas, qui oyant la resolution de Polemas ne s'estonnerent point, ayant desia bien pensé qu'il chercheroit quelque semblable excuse pour ne venir pas, & seulement deffendirent à ce Cheualier de n'en point faire de bruit pour les raisons qu'il sçauroit bien-toft.

Mais à peine toutes ces ceremonies furent-elles finies, que Meronthe le confident de Polemas, luy enuoya son fils pour luy'en donner aduis, & ensemble de l'arriuee de la

Royne Argire, quoy qu'il ne la sceust pas nommer : mais seulement il luy faisoit sçauoir avec quel train elle estoit entree, & cōme elle auoit esté logee dans le Chasteau. Toutes ces choses le troubloient grandement: car ignorant le subiet de la venuë du Prince Godomar, & des Cheualiers qui troupe à troupe l'auoient suiuy, & puis celle de ce grand nombre de gens de la Royne Argire, (car au lieu de cent Solduriers qu'elle auoit conduits, l'on luy en disoit plus de trois cents) il demouroit le plus confus homme du monde, & n'eust esté qu'il esperoit tousiours en la souplesse de l'esprit de Climante, il est certain qu'il eust hasté son dessein, & qu'il eust tafché de faire vn effort contre la ville: mais l'assurance que cet homme luy donnoit, dont l'effect estoit si proche, fut cause qu'il se resolut de nerien precipiter, & laisser mourir le dessein, duquel il pretendoit receuoir tant d'aduantage. Et d'autant plus que le lendemain estoit le iour qu'il

auoit donné à Leonide pour ſçauoir ſ'il iroit trouuer Galathee, de quoy la Nymphe ſe reſſouuenant fort bien, dès le ſoir meſme donna charge à elle, & à Syluie d'aller apprendre ſa reſolution, à quoy elles ne faillirent point: & parce qu'elles eſtoient grãdement deſireuſes de ſe trouuer au ſolemnel ſacrifice qui ſe deuoit faire pour planter le cloud, (ceremonie qu'elles n'auoient iamais veu faire & qui leur donnoit d'autant plus de curioſité qu'elle eſtoit moins ordinaire,) elles ſe leuerent ſi matin qu'elles furent preſque les premieres à l'ouverture des portes de la ville, & toutesfois elles trouuerent que Climante les attendoit deſia au bas des eſcaliers du Temple, où feignant de ne les auoir point apperceuës, il faiſoit ſemblant d'adorer quelquesfois le Soleil-leuant, d'autresfois le Ciel, & avec ſemblables feintes deuotions eſſayoit de leur donner vne grande opinion de ſa ſaincteté: mais lors qu'il recognut qu'elles auoient pû veoir ſes diſſimulations, il ſe leua

& s'en vint vers elles. Nymphes, leur dit-il, la diuinité que ie fers a eu agreables les vœux de Galathee, & les sacrifices que i'ay faits pour elle, il m'a permis d'aller chez elle luy rendre l'Oracle qu'elle desire, qui est bien l'vne des plus grandes graces que i'aye veu faire à vne personne mortelle. Vous l'asseurez donc que dans trois iours ie me trouueray enuiron ces heures à la porte du iardin, qui est soubs le Chasteau, ne desirant pas qu'on me voye dans les villes & dans les lieux frequentez pour n'estre conforme à la vie solitaire que ie fais, & ie luy donne ces trois iours, à fin qu'elle ait le loisir de se resoudre à bien obseruer le commandement de l'Oracle: car autrement cette grande Deité de laquelle ie seray le messager & le truchement s'irriteroit plus que ie ne scaurois dire contre elle, pour le mespris qu'en cela elle feroit de ses commandements. Sages Nymphes, comme celles qui l'aimez, ie vous coniuere de l'en aduertir de ma part, & si de fortune ce n'estoit pas son in-

tention : donnez-m'en aduis à fin que par mon voyage vers elle ie n'aggrave d'avantage la faute. Non, non, respondit Leonide ; ne retardez point la faueur que le Dieu luy veut faire, car ie vous puis asseurer qu'elle est plus que resoluë à ny māquer en chose quelconque ; & s'il y a rien qui en cecy luy puisse fascher, c'est seulement le delay de trois iours que vous y mettez, & qui luy sembleront bien longs. Ce delay, respondit-il, ne vient pas de moy, mais de la Deité que ie fers, & ie le prends à bonne augure ; car le nombre ternaire plaist aux Dieux, & puis, pour vous dire le vray, ces trois iours sont de ceux ausquels cette Deité est muette, de sorte que quand ie voudrois moy-mesme parler comme i'ay accoustumé à elle, elle ne me respondroit point : Et c'est bien pour cela que ie ne vous ay point introduites dans son saint Temple, sçachant que ny sacrifices, ny prieres en ces trois iours ne luy sōt point agreables, & vous verrez que si ie me presente pour entrer comme de coustume il

ne fermera les portes. Mais ne manquez de vous trouver toutes deux à celle du iardin, au iour que ie vous ay dit pour m'introduire vers elle, & vous verrez le contentement que le Ciel luy prepare pour cette obeissance

Et à ce mot joignant les mains il se hastâ de monter les escaliers du Temple, car il iugeoit bien que les portes ne tarderoient pas de se clorre d'elles-mesmes, & il aduint comme il auoit preueu, car à peine auoit-il mis le pied sur le dernier qu'elles se fermerent assez impetueusement. Leonide & Syluie sçauoient assez que cet homme estoit vn imposteur, mais elles ne laissoient d'en auoir frayeur, ayant opinion que ce qu'il faisoit sous le voile de la pieté & sainteté n'estoient que des œuures de sortilege & de magie: ce qui leur donnoit encore plus de frayeur & de terreur. Et comme si le Ciel eust voulu prendre plaisir à les leur augmenter, il aduint qu'estans assez proches des iardins de Marcilly, par lesquels l'on pouuoit entrer dans la basse Court

du Chasteau fans passer par la ville; tout à coup elles virent vn homme; qui les ayant recognuës d'assez loin; s'en venoit courant vers elles; & en mesmes temps qu'il les eust atteintes se mit à genoux deuant Syluie & tafcha de luy baiser la main. La Nympe ne ietta pas plustost les yeux sur luy qu'elle se mit à crier. O Dieux! c'est l'ame de Ligdamon? Ligdamō, reprit Leonide, & le regardant elle s'escria plus effroyee que sa compagne. O Dieux; c'est bien elle, & à mesme temps se mit à fuyr vers la porte duiardin, qui de fortune elle trouua ouuerte, & cette course auoit esté si grande & si violente qu'estant deux pas dedans, elle tomba de son long à moitié morte, Syluie cependant se voyant seule & retenuë de cet homme qu'elle pensoit estre vn phantome, tomba esuanouie d'extremë fraveur. Cet homme la voyant en cet estat presque plus mort, qu'elle ne paroissoit pas d'estre, se mit à genoux deuant elle, & commença à l'appeller & tourmenter pour la faire reuenir;

reuenir: mais de fortune que de là à quelque temps ouurant les yeux, & le voyant encore elle fit vn grand cry & retomba esuanouïe: il l'appella plusieurs fois, mais en vain, car sa pœur auoit esté si grande à cette seconde fois que veritablement elle estoit en danger de mourir: dequoy cet homme ayant peur il se releua pour demander du secours, ou pour trouuer au moins de l'eau pour luy ietter dessus, & voyant vne maison assez proche de là s'y en alla courant: mais le bon-heur de Syluie voulut qu'il ne fut pas presque hors de là qu'elle reuint, & ouurant les yeux & n'apperceuant plus cette ame qui luy auoit tant fait de frayeur se releua le plus promptement qu'elle pût, & à toute course s'alla ietter dans le iardin qu'elle veid ouuert: & lors qu'elle en voulut fermer la porte, elle apperceut que ce mesme hōme couroit encores apres elle, toutesfois il estoit si loin qu'elle eut loisir de la pouffer & se retirer dans le Chasteau où Leonide estoit desia arriuee avec tant d'aprehen-

sion , qu'elle n'auoit encor pû former vne parole : mais quand elle veid Syluie. O ma sœur s'escria-t-elle, les Dieux soient loüez de ce qu'ils vous ont garantie des sortileges de ce meschant. Syluie à moitié hors d'elle-mesme se ietta au col de sa compagne. Ah ma sœur, luy dit-elle, vous m'avez bien laissé seule en ce grand danger ! toutes leurs compagnes qui les voyoient tant effroyees se mirent autour d'elles pour les r'asseurer, & sçauoir quelle estrange rencontre auoit esté la leur. Mais encores qu'elles fussent si esperduës qu'à peine sçauoient elles ce qu'elles faisoient, si est ce qu'elles n'en voulurent rien dire, ayant encore cette consideration que peut-estre cela pourroit nuire au seruice de la Nymphe.

Galathee incontinent en fut aduertie, & ayant opinion que Climante estoit assez meschant pour leur auoir rendu quelque desplaisir, s'en alla les trouuer dans la chambre où elles estoient : A son abord elles se releuerent le mieux qu'elles pûrent,

mais avec vn visage si terny qu'il sembloit qu'elles sortissent du tombeau. Galathee sans vouloir leur rien demander deuant leur compaignes les prist par les mains & s'asseant sur le lect, elle commanda aux autres de les laisser seules. Et lors, mes filles, leur dit-elle, ie vous veoy bien effrayees, qui est cause de ce trouble? Madame, respondit Leonide, la plus estrange rencontre que vous scauriez imaginer : car figurez-vous que ce meschant homme vers qui vous nous auez enuoyees, a comme ie croy, tous les Demons des Enfers à son commandement. Nous auons parlé à luy, il nous a promis d'estre icy le troisieme iour, & lors que nous pensios estre hors de ses mains, il no^s a enuoyé l'esprit de Ligdamon qui a pris ma cōpaigne par la main, & qui nous a fait vne si grande frayeur que si nous n'eussions par fortune trouué la porte du iardin ouuerte nous estions mortes: Quant à moy iem'en suis fuyee, ie ne scay comme ma compaigne a fait à se sauuer. I'ay fait, reprit Syluie,

comme vous, mettant tout mon salut à la vitesse de mes iambes, & c'est le bon qu'il m'a poursuiuie iusques au iardin, & croy qu'il fust venu iusques icy, si ien'eusse eule courage de fermer la porte apres moy. La Nymphe alors, oyant dire que tout leur mal estoit en l'apprehension se mit à rire de la pœur qu'elles auoient euë, & les laissant reposer s'en alla trouuer Amasis à qui elle fit le discours de ce qu'elle venoit d'apprendre, dont elle ne demeura pas peu estonnee: Et cependant qu'elles estoient bien auant en ce discours, l'on vint aduertir la Nymphe que le sacrifice estoit prest, & que les clouds d'airin auoient desia esté rendus purs & nets par l'eau Lustrale, de sorte que le Prince Godomar, & tous les Cheualiers n'attendoient plus que la Royne Argire qui s'en vint, tenant par la main la Princesse Rosanire, si belle ce iour-là qu'elle rauissoit les yeux de tous ceux qui la regardoient. Son habit estoit modeste, & à cause de son affliction il l'estoit peut-estre plustost

trop, que trop peu, mais si propremēt agencé que l'enuie mesme eust eu peine d'y trouuer quelque chose à reprendre. Elles s'appuyoit sur le bras de Rosileon qui auoit bien le visage triste, & vn peu hagard à cause de son mal : mais qui toutesfois donnoit biē cognoissance & par son marcher & par ses autres actions qu'il n'estoit pas nay de bas lieu. Peu de gēs le cognoissoient car la Roynene l'auoit pas desiré autrement, qui fut cause que par toute l'assemblee fort long. tēps l'on n'ouit que des personnes qui se demandoient les vns aux autres quels ils estoient, mais n'y ayant aucun qui pût satisfaire à cette curiosité, elle se changea, à veoir ce qui aduiendroit de cette ceremonie.

Cependant toute cette troupe descendit au petit pas iusques auprès du Temple où elle s'arresta pour voir passer la pompe du sacrifice, car encor que ce ne fust pas vn des plus sollemnels, si est-ce qu'il n'estoit pas aussi des moindres.

Premierement marchoient dix

ioüeurs de trompes, qui sonnoient de tēps en tēps tous ensemble, apres lesquels venoiēt les Saliers courōnez de fleurs, qui avec de petites robes violettes, & retrouffees, & des moriōs de fer alloient dansans, & chantās deuāt & autour des victimes, & des hosties, portant aux mains des petites dagues, & des escus aux bras, qu'ils nōmoient Anciles, frappant de ces armes, qu'ils disoient Celestes les vnes contre les autres à certaine cadēce. Apres ceux cy, marchoiēt les porteurs de Disques, qui estoient de grands bassins, figurez à testes de Taureaux despouillees de leur chair, & aiances de festōs de diuerſes fleurs. Ceux cy estoient suiuis de porteurs de Pateres, qui estoient de grāds vases où le sang des victimes estoit receu, & des ieunes victimaires qui portoient sur leurstestes les pots avec des cercles, où se cuisoient les chairs qui n'estoient point consumees par le feu du sacrifice, ensemble avec les porteurs de grandes cueillers faites d'airain. Apres venoient plusieurs victimaires, dont

les vns portoient les maillets, les autres les haches, desquelles les victimes estoient assommees : des autres les sceptres ou cousteaux pointus, dont elles estoient esgorgees. D'autres les Dolabres, grands cousteaux dont les victimes estoient desmembrees, & tous ces victimaires la moitié du corps nuë, ne portans qu'un habit fort court de la ceinture en bas, & faits presque tous de peaux des bestes sacrifiees, ayant toutesfois chacun vn chapeau de fleurs à la teste, ainsi que tous les autres qui aidoient en quelque sorte que ce fust à faire le sacrifice.

Après estoient cõduittes les victimes & hosties par quelques victimaires. C'estoient sept bœufs pour estre sacrifiez à Iupiter Capotas, & sept autres indõptez à Minerue Peone pour symbole de ce qu'elle n'auoit iamais esté soubsmise au ioug du mariage. Ils auoient tous, les cornes dorees, & la teste paree avec des chappelets, ou gros grains ronds & dorez, enfilez en

de longues chaisnes qui leur pendoieēt desdeux costez assez bas. Ces victimes estoient suiuiues de quelques petits sacrificateurs, desquels l'vn portoit le vase de l'eau lustrale, & qui suiuoit vn Flamine, qui avec vn rameau alloit iettant l'eau d'vn costé & d'autre sur les assistans, à fin qu'ils fussent purs & nets pour assister au sacrifice: Vn autre portoit le petit coffre nommé Acerra, où estoient mises les drogues aromatiques, comme l'Encens, la Mirrhe, & l'Alouez. Vn autre auoit sur sa teste le Prefenicule, vase où estoit tenue le vin du sacrifice: Vn autre entre ses mains le Simpulle, petit gobellet avec lequel la libation se faisoit: c'est a dire le vin estoit rasté par le sacrificateur, & des assistans auāt que de l'offrir. Vn autre portoit sur sa teste dans vne corbeille la Mole Salee, où le Gasteau fait d'Orge, de sel & d'eau. Assez loin de ceux cy marchoient douze ioüeurs de fleutes faites de buys, & quelques châteurs qui racontoient dans leurs Hymnes les louïages de Iupiter & de Minerue. Apres venoient les Triumvirs Epu-

lons, qui estoient ceux qui souloient annoncer au peuple en quel temps il falloit faire les banquets aux Dieux. Ceux-cy estoient suiuis des Flamines, le dernier desquels estoit le Diale Flamine de Iupiter avec son chapeau de Laine blanche, reuestu d'vne Aube de lin, si blanche & si nette qu'il n'y paroïssoit aucune tache. Apres le College des Augures, tenant chacun en leurs mains le baston Augural.

Le grand Pontife venoit le dernier de tous avec vne grauité n'importe, reuestu d'un linge de lin si blanc qu'il sembloit surpasser la blancheur ordinaire des autres. Cette chemise toute frôcée à petit plis luy frapportoit iusques sur la pointe des pieds. Il auoit sur sa teste vne façon de chapeau, qui se pouuoit presque appeller vn voile, parce qu'il s'embloit luy voiler la teste avec vne petite pointe en haut, de laquelle pendoient deux cordons qui le tenoient & luy t'obnoient sur la poitrine des deux costez. Il auoit en la main son Lituë, ou baston Pastoral, & deuant luy au, deux costez deux Flamines qui portoient chacun vn

grand cloud d'airin, qui auoient esté sacrez & purifiez.

Toute cette pompe estant passée le Prince Godomar marcha tout seul, la couronne en la teste, & le sceptre en la main, ayant auprès de luy les faifseaux & les masses, & apres vne grande foule de Cheualiers & de solduriers.

Ils paruindrent en cet ordre au Tēple, où la Royne Argire, la Nymphē & Rosanire & les autres Dames estoient desia avec Rosileō & Adraste, & chacun ayant pris sa place, les Proclameurs firent vne publicque defense à tous Artisans & autres de ne faire aucune œuure durant le Sacrifice, parce qu'ils croyoient que si le Sacrificateur pendant le sacrifice voyoit faire quelque ouurage, il estoit profané & le falloit recommencer : comme aussi de faire silence & ne faire aucune action induë sur peine de chastiment.

Incontinent le Flamme Diale, qui ce iour estoit sacrificateur, faisant apporter de l'eau lustrale se l'aua les

ains , & puis en ietta sur tous les assistans , à fin que plus purs & plus nets ils assistassent au sacrifice , & s'approchant s'accusa d'estre homme , atteint de plusieurs fautes , en demanda pardon aux Dieux , & non seulement de ses erreurs : mais aussi de toutes celles des assistans , & lors prenant vne torche faite de Tede qu'un Flamme luy presenta & qui auoit esté allumee à vn feu pur & net , en fit reprendre le bois qui estoit arrangé soigneusement sur l'Autel paré de festons tout à l'entour , & faisant approcher les victimes , il commanda qu'elles fussent laissées en liberté : & puis prenant le coing de l'Autel , & se tournant du costé de l'Orient , il inuoqua premierement Ianus & Vesta , puis Iupiter tres-bon & tres-grand l'appelât pere , & apres luy tous les Dieux. Et en fin adressant sa parole à Iupiter & à Minerue il declara que c'estoit à eux particulièrement ausquels estoit offert ce sacrifice. Ce fut alors , qu'un Flamme s'approchant de luy , alloit

lisant les paroles qu'il auoit à dire de mot à mot , de peur que venant à manquer à quelqu'vne le sacrifice ne fust failly. Et telles furent les paroles qu'il prononça.

O Pere tres-bon & tres-grand, fils de Saturne & de Rhée, Iupiter, commencement & fin de tout , qui resplendis seul en toy .mesme, & comme séparé de tout , vas marchant par-dessus tout: Qui es assis entres les Égiptiens sur le Melilot , Esprit, Createur, Gardien & Recteur du monde, Destin dont l'ordre des causes depéd: Nature qui produits tout: Prouidéce qui pouruois à tout: vniuers qui es par tout: Eternel qui fus auant tout, & qui seras apres tout. Toy Ioue qui pour profiter aux mortels conceus, en ton cerueau Minerue, & qui l'enfantas à l'ayde de Vulcã, lors que d'vne hache il t'ouurit la teste. Et toy, ô Tritonide Minerue apprenant aux mortels à biẽ consulter, à iustemēt iuger, & à equitablement faire. Deesse d'eternelle virginité, salutaire à ceux desquels l'ẽtendement est aliené. Receuez, ô grãdes & puissantes Deitez les vœux

& les sacrifices qu'Amasis nostre grãde Nymphé, vous offre pour son salut pour le bien de ses Estats , & pour le repos de ses peuples. Et parce qu'il n'y a rien que vous ayez plus agreable en l'Vniuers que l'homme , ny rien en l'hõme que l'entendement. Accordez, ô Pere tout Grand & tout bõ, Iupiter Capotas: Et vous Deesse de la prudence & de l'entendement Minerue Peone. Accordez, dis- ie, la requeste que cette grãde Nymphé vous fait, & tous ceux aussi qui assistent à cet humble deuoir qui vous est rendu, que les clouds sacrez que le Prince Godomar nostre Protecteur, & en qualité de Souuerain Magistrat va planter selon vos ordonnances, obtiennent pour Rosileon, & pour Adraсте, la mesme grace qu'auprés de la ville Githee Orestes iadis obtint, lors qu'estant assis sur ta pierre, ô Iupiter, il guerit de son forcenement.

Après ces paroles dittes si haut, que la plus grande partie du peuple qui estoit à genoux les pouuoit entendre, la Mole-Salee luy fut presentee qu'il

mit incontinent sur la teste des bestes, qui deuoient estre sacrifiees, y adioustant del'Encens masle: & c'estoit ce qu'ils appelloient immolation. Apres il espendit du vin: mais auant cette effusion il engousta vn peu avec le vase, dit Simpule, & en presenta aux assistants qui en firent de mesme, & cette action s'appelloit Libatiō. Apres la victime ainsi mactee (c'est à dire augmentee) il luy arracha du poil d'entre les cornes & le ietta au feu, qui estoit le vray commencement du sacrifice. Apres il se tourna du costé de l'Orient, & ayant pris vn cousteau il le passa dessus la victime, depuis la teste iusques à la queuë, & en fin apres auoir offert les bœufs à Iupiter Capotas, & les Taureaux à Minerue Peone, il commanda aux Victimaires de donner les coups de maillets, & aux autres de supposer les cousteaux, car ils n'eussent osé dire esgorger, ou tuer d'autant que ces termes de mauvais augure estoient euitez par eux en leurs sacrifices. Les Victimaires qui n'attendoient que ce commandemēt

ne les receurent pas plustost, que les coups furent donnez, & presque en mesme tēps les bestes estāts brōchees le Secespite leur fut poussé dās la gorge, ce sont les termes qu'ils vsoient, & incontinct les Pateres & les Disques en receurent soigneusement le sang, duquel le Sacrificateur en ietta dans le feu vne partie avec du vin & de l'Encens masse, & du reste il en arrousa l'Autel, & en fit tomber quelque goutte sur les assistants.

Ce fut vne diligence extrême que celle avec laquelle ces victimes furent ouuertes, despouillees & lauees, & en fin portees sur vne table nommee Enclabris, & qui auoit donné nom à tous les vases qui seruoient aux sacrifices que communément l'on nōmoit Enclabres, près de laquelle le Flamine Sacrificateur s'approcha, accompagné de deux Aruspices, auquel on presenta vn cousteau d'airin fort lōg, & ayant le manche garny d'yuoire, & de clouds d'airain de Cypre, avec le pommeau d'argent. Ce fut avec ce cousteau qu'il se mit à remuer

les entrailles pour les contempler, & veoir si la victime auoit esté bien immolee, mactée & sacrifiée, car biē souvent quand on y auoit cōmis quelque faute elles se trouuoient deffaillantes en quelqu'vne des principales parties. Or cette fois ils trouuerēt le cœur, le poulmon & le foye, (qui estoient les trois intestins qu'ils contemploient) fort entiers, ayants toutesfois la couleur plus ternie qu'elle ne deuoit pas estre : mais pour ne point troubler l'assemblée, ils n'en firent point de semblāt, car cela signifioit dissentiōs, guerres, & outrages. Apres dōc auoir bien visité les victimes, elles furēt remises aux victimaires qui les demembrerent & separerent selon leur coustume, fort proprement & promptement : ce qui deuoit estre bruslé & consumé sur l'Autel fut enuëloppé de farine, mis dans vne corbeille, & présenté au Flamine, & le reste fut diuisé dans les pots & chaudieres pour estre cuit & estre mangé par les sacrificateurs & autres assistants. Le Flamine ayant la part
des

des Dieux, l'offrit de nouveau à Iupiter Capotas, & à Minerue Peone, & ensemble à Ianus & à Vesta: Car comme tous les Sacrifices se commençoient par ces deux, aussi deuoient-ils estre acheuez par eux. Et lors que piece à piece il eut ietté dans le feu allumé sur l'Autel, avec quelque peu de la Mole salee, & du vin, & quantité d'encens masle, les Aruspices se mirent à contempler l'effect du feu, & de quelle façon la victime estoit consommée: Ils veirent donc que le feu faisoit bien son effect, s'esprenant & bruslant comme il deuoit, si bien qu'en fin tout demeura consumé: Mais ils recogneurent aussi que sur le commencement la couleur estoit telle, que celle d'un feu de soufre, que la flâme n'alloit pas iuste en piramide ondoyante; mais se rouloit comme oppressee du vent, & reuenoit quelquefois en soy-mesme: Que d'autrefois le brasier vomissoit cōme des flocons de feu, qui se destachoient avec des petillements ex-

traordinaires : Que la fumee aussi trop espaisse, lente, & obscure, s'enueloppoit en elle-mesme, par des diuers destours, sans s'esleuer, ny perdre dans le Ciel, comme elle deuoit faire. Dequoy estonnez, ils visiterent le bois qui estoit au feu, de peur qu'il n'y en eust quelqu'un de ceux qui estoient defendus, comme Oliuier, Laurier, escorce de Chesne, ou de quelqu'autre bois gras, creux, ou moeleux: mais ils le trouuerent & bien sec, & bien choisy, qui leur donna encore plus de crainte & de frayeur, qui fut toutefois amoindrie, lors que sur la fin ils virent que le feu s'esclaircissant, & la fumee se purifiant, la victime demeura deuëment consumee, & avec vne odeur telle qu'ils eussent pû desirer.

Cependant qu'ils faisoient ces considerations, tout le peuple estoit en priere, & approchant diuerses fois la main de la bouche, adoroient ces Dieux en la baisant. Les Saliens chantoient au son des fleut-

tes de buis des Hymnes à l'honneur de Iupiter & de Minerue, sans se donner repos que tout le Sacrifice ne fust acheué, & que le Flamine, par la derniere parole n'eust donné congé aux assistans, qui ne fut pas si tost prononcé, que le grand Pontife prenant les Clouds sacrez, les lustra de nouveau, les offrit à Iupiter & à Minerue, & tenant le coin de l'Autel, fit des prieres dessus, les accompagna de vœux publics, & en fin les presenta au Prince Godomar, qui les receuant avec honneur & deuotion, fit ses vœux particuliers, & apres en toucha les temples de Rosileon & d'Adraсте, ce qu'il n'eust pû faire facilement, sans la Princesse Rosanire, & la Bergere Doris: mais Rosileon respectoit de sorte ceste Princesse, Adraсте ceste Bergere, qu'ils n'eurent iamais la hardiesse de desobeir à leurs commandemens. Et lors que le Prince Godomar sen alloit les planter, Palemon s'auança, prit le coin

de l'Autel: Et moy, dit-il à haute voix, ie vouë, & ie jure, que s'il vous plaist, ô grands Dieux, nous accorder la grace que nous demandons, ie ne refuseray, pour quelque consideration que se puisse estre, la premiere chose qui me sera demandee, si elle est en ma puissance. Celuy alors qui tenoit le controole des vœux, escriuit à l'heure mesme celuy de Palemon: & plusieurs prirent garde que Rosanire tourna les yeux sur Argire, commela conuiant d'en faire autant pour Rosileon. Dequoy la Reyne s'apperceuant, elle se leua de son siege, & s'approchant de l'Autel. Et moy, dit-elle le plus haut qu'elle pût en prenant l'vn des coins avec la main, qui suis Reyne, femme & mere de Roys, ie vous promets, ô pere Iupiter, tout bon & tout grand, & à vous grande Minerue, fille du plus grand des Dieux, que si vous exaucez la supplication que ie vous fais, i'employeray toutes les forces des Royumes que vous avez soufmis sous moy,

sous mon mary, & sous mon fils, pour la manutention de la Nymphé Amasis & deses Estats, contre tous ceux qui la voudront oppresser. Le peuple faillit de faire des acclamations de ioye oyant ce vœu, mais le respect du Sacrifice l'en empescha, bien estonné toutefois d'oüyr parler la Reyne Argire de ceste sorte, qu'il ne cognoissoit point pour estre telle qu'elle s'estoit declaree. Cependant le Prince Godomar tenãt les Clouds en la main gauche, & le marteau en la droite, conduit par le grand Pontife, & le Flamme Diale, s'en alla vers la muraille du costé droiçt du Temple, & qui auoit son aspect tourné à l'endroiçt du Sacraire de Minerue, & là au lieu qui luy fut monstré, appellant à haute voix par trois fois Iupiter Cappotas, & Minerue Peone, il y planta les Clouds si auant qu'il n'en paroissoit que la teste. Mais, chose estrange, en mesme temps qu'il donna les premiers coups, il sembla que Rosileon & Adraсте en eussent esté

frappez: car ils tomberent en terre sans sentiment, & y demeurerent iusques à ce que le Prince Godomar fut reuenu vers eux, & que le Flamine leur eut ietté dessus de l'eau lustrale: Mais alors reprenant le sentiment, ils reuindrent cōme d'un profond sommeil. Rosileon ouurant les yeux, & se voyant tout autour ces Flamines, avec vne si grande quantité de personnes, eut opinion au commencement de songer: car il auoit perdu la memoire de tout ce qu'il auoit faict ou dit depuis sa maladie. Mais Verance, qui ne l'auoit iamais abandonné, luy prenant vne main, pour l'ayder à se leuer, luy dit: Seigneur, ne voyez-vous point la Princesse Rosanire, qui vient vous trouuer? Si vous ne vous hastez elle vous trouuera par terre. Rosanire, respondit-il tout surpris, & comment a-t-elle pris la peine de venir vers moy? Elle ne deuoit seulement que me faire commander ce qu'il luy plaist? A ce mot se leuant, il la veid tout aupres de luy,

qui s'en venoit le trouuer avec la Reyne Argire. Et d'autant qu'il ne cognoissoit point la Reyne, il alla saluër Rosanire, comme s'il y eust eu long-temps qu'il ne l'eust veüe. Mais Rosanire le prenant par la main: Rosileon, luy dit-elle, saluez ceste grande Reyne, à laquelle vous auez toute l'obligatiõ qu'vn Cheualier peut auoir. Il mit vn genoüil en terre, & luy voulut baiser la main: Mais la Reyne ne le voulut permettre, au contraire l'embrassant avec les larmes aux yeux: Rosileon, luy dit-elle, allons louer Dieu, & le remercier de la grace qu'il vous a faite de rompre l'enchantement où vous auez esté detenu. Enchantemēt, reprit-il tout estonné, & quel estoit-il? Vous le sçaurez à loisir, respõdit-elle, cependant faisons des actions de graces, auxquelles & vous & moy sommes obligez. Et le prenāt par la main, elle le conduisit deuant l'Autel, & incontinent apres elle le fit mettre dans vn chariot, & sans autre compagnie que d'elle & de Rosanire, elle s'en alla au Chasteau, l'ayant ainsi re-

solu avec la Nymphé & le Prince Godomar, de peur que si Rosileon eust demeuré dauantage parmy toute la troupe, il n'eust pris quelque opinion de son mal, qui, peut-estre, luy eust pû nuire, y ayant si peu de temps qu'il estoit guery. Et il fut fort à propos qu'Argire luy dist que c'estoit vn enchantement: car l'opinion d'auoir esté fol, eust, peut-estre, esté cause de luy troubler le iugement de nouveau. Cependant Adraсте estoit tellement estonné de se veoir tout à l'entour vne si grande quantité de peuple, & plus encore toutes ces Nymphes, & tous ces Cheualiers, qui le venoient regarder sans dire mot, qu'il ne sçauoit ce qu'il auoit à faire. Apres tournant les yeux sur ses habits & se voyât si mal vestu, encore qu'il ne se souuint de ce qui s'estoit passé, si en entra-t'il en quelque doute. Et parce que Palemon luy tendit la main: Amy, luy dit-il, qu'est-cecy, & où suis-je? Adraсте, luy respondit-il en le releuât, remercie les Dieux de la grace qu'ils

t'ont faicte en te faisant homme vne seconde fois. Le pauvre Berger alors ioignant les mains, & se tournant du costé del'Autel se mit à genoux, & fit ce que Palemon luy auoit dit. De sorte que les assistans cognoissans que les Dieux auoient eu leurs sacrifices & leurs vœux agreables, esleuerent des voix d'allegresse, & se mirent à chanter des Hymnes en action de graces, en la loüange de Iupiter & de Minerue. Cependant que Palemon le tirant sous l'vn des portiques du Temple, le reuestit des habits qu'il luy auoit preparez.

D'autre costé le grand Pontife, accompagné des Aruspices, qui auoient visité les victimes, & consideré le feu du Sacrifice, aduertit secrettement la Nymphé, que selon ce qu'ils auoient recogneu par les entrailles, & par le bruslement du Sacrifice, l'Etat estoit menacé de grands troubles, & de grandes rebellions, desquelles toutefois l'issuë sembloit estre assez heureuse: mais qu'il falloit que sa pru-

dence y pourueut, & bien promptement. La Nymphé ioignāt les mains, pliāt les espaules, & haussant les yeux: Les Dieux, respondit-elle, tous bōs, & tous sages, ne nous imposeront point vn faiz plus pesāt que nos forces puissent porter: Priez-les qu'ils pardonnent nos fautes, & qu'ils ne nous donnent pas tout le chastiment qu'elles meritēt. A ce mot elle prit le chemin du Chasteau avec le Prince Godomar, & tous ces estrāgers, qui ne pouuoient assez admirer la sagesse de la Nymphé, & la prudence avec laquelle elle donnoit ordre à toutes choses.

Mais cependant Polemas qui estoit tousiours aux escoutes, fut aduertý de tout ce qui c'estoit passé en ceste ceremonie, tant de l'eslection du Prince Godomar, que du sacrifice & de la guerison des deux malades, & mesme des paroles de la Reyne Reyné Argire, lors qu'elle se declara Reyne, & qu'elle fit vœu de s'interresser dans la protection de la Nymphé. Il sceut aussi qu'vne Dame nommee Dorinde s'estoit refugiee à Marcilly: Mais

encore qu'il eust bien esté aduertý du cōbat qui s'estoit fait pour elle le long des riuages de Lignon, si est-ce qu'il n'en sçauoit point encore le sujet: Et lors qu'il estoit le plus auant en ceste pensee, l'on l'aduertit que quelques Cheualiers estrangers desiroient de parler à luy, & qu'ils venoient, à ce qu'ils disoiēt, de la part du Roy Gondebaut. Polemas alors reuenant de ceste profonde pensee, apres s'estre fait redire de la part de qui ils venoiēt, commanda qu'on les fist entrer. Et apres les auoir receus avec vn hōneur tres-grand, pour le respect qu'il vouloit rendre au Roy des Bourguignōs, le principal parla de ceste sorte: Seigneur, le Roy mon maistre qui vous ayme & vous cherit, autant que voisin qu'il ait, m'enuoye vers vous, pour vous faire entendre qu'il a vne tres-grande occasion de se plaindre de la Nymphe Amasis, qui a eu si peu d'esgard à son amitié, qu'elle n'a point fait de difficulté de retirer dans ses Estats ceux qui ont traistrement assassiné Clorange, l'vn

des chefs de sa garde, pour rauir de ses mains vne fille, qui s'estoit sauuee de la maison de la Princesse Clotilde, apres y auoir commis tant de meschants actes & si honteux, qu'il me defend mesme de les redire, pour ne publier la honte de la maison de la Princesse sa niepce. Et quoy que le Prince Godomar, qu'il desaduouë pour son fils, soit le chef de ceux desquels il se plaint, il luy semble toutefois que la Nymphé Amasis ne deuoit pas le receuoir à la volee, & sans sçauoir du Roy s'il l'auoit agreable. Il m'enuoye donc vers vous pour vous faire ses plaintes, & ensemble m'a commandé de vous dire, qu'il a toutefois tousiours fait profession de viure avec ses amis, en sorte que les offences non premeditees, ne peuuent le separer d'amitié d'auec eux: Et que pour ce sujet, si vous le trouuez à propos, i'allasse à Marcilly, declarer à la Nymphé combien il est offensé, en l'assurance qu'elle a donnee au Prince Godomar

dans ses Estats, & la sommer de le luy rendre, & Dorinde aussi, ou bien de luy declarer la guerre. Et pour vous monstrier, Seigneur, que ie dis vray, voila la lettre, continua-t'il en la luy presentant, qu'il vous en escrit. Polemas alors la receut, & la baissant avec vn respect incroyable, luy respondit: Seigneur Cheualier, ie suis marry que la Nymphé donne à ce grand Roy sujet de mescontentement: si elle se conduisoit par mon aduis, elle en vseroit tout autrement: Mais ses nouveaux Conseillers tiennent des maximes si contraires aux miennes, que veritablement ie ne les entends point, & Dieu vueille qu'elle n'en repente trop tard. Et lors ouurant la lettre, il leut qu'elle n'estoit que de creance. Et cela fut cause que s'approchant encore plus pres du Cheualier: Le Roy, dit-il, me mande que i'adjouste foy à tout ce que vous me direz de sa part, voyez en quoy ie le puis seruir, & me le dites: car il n'y a Prince que ie tienne pour mon maistre que celuy-

là. L'estranger alors l'ayant remercié de ces fauorables declarations: Seigneur, luy dit-il, pourray-je point parler à vous avec moins de tesmoins? Polemas alors le prenant par la main, le conduisit dans vn cabinet, où les portes estoient bien fermées: Icy, luy dit-il, toutes nouvelles demeurent prisonnieres, & n'en sortent iamais que par le commandement de ceux qui les y ont renfermées. L'estranger alors prenant la parole, luy dit: L'affection du Roy enuers Dorinde, (la racontant toutefois le plus à la descharge de son maistre qu'il luy estoit possible) l'amour du Prince Sigismond, & de ceste fille, la iuste colere du Roy, lors qu'il sceut que le Prince auoit volenté de l'espouser, & le dessein qu'il auoit faict de la faire marier avec Periandre, ou Merindor, afin d'en distraire le Prince, sa fuite de la Cour, la detention de Sigismond, le commandement que le Roy auoit donné à Clorange de la suiure, & la luy ramener, la sortie du Prin-

ce Godomar de la ville de Lyon avec plusieurs Cheualiers, la mort d'Ardilan, que le Prince Godomar auoit tué à la porte de la ville : Et bref comme il auoit tué Clorange, & presque tous ceux qui estoient avec luy, en luy enleuant Dorinde, qu'il auoit trouuee reuestuë en Bergere, le long des riues de Lignon. Or, Seigneur, continua-t'il, le Roy a esté aduertty que ceste Dorinde, & le Prince Godomar, sont refugiez dans la ville de Marcilly, & que la Nymphes leur a promis toute assistance. Comment toute assistance? interrompit Polemas: mais a-t'elle remis toute auctorité au Prince Godomar dans tous ses Estats? Et bien, reprit l'estranger, ceste façon de traiter a tellement desobligé le Roy, qu'il est resolu de venir luy-mesme le prendre dans Marcilly, quand il seroit caché sous l'Autel des Dieux. Mais afin que vous cognoissiez combien vous estes obligé d'aymer le Roy, il vous faut

ſçauoir qu'à ce coup c'eſt le temps de faire eſclorre le genereux deſſein que voſtre merite vous a faiçt faire: car Clidamant eſt mort. Comment! s'eſcria Polemas, Clidamant eſt mort? Et quoy, adjouſta froidement l'eſtranger, vous n'en ſçauéz rien? Il y a long-temps que le Roy vous en a donné aduis: mais ie m'aſſeure que la lettre a eſté perduë en la mort de Clorange. Sçachez qu'il n'eſt pas ſeulement mort, mais que Lindamor eſt tellement bleſſé, qu'on luy eſpere fort peu de vie, & preſque tous ceux qui eſtoient ſous ſa conduite ont eſté deſſaiçts. O Dieux! dit Polemas plein de ioye & de contentement, que d'enemis vous a-t'il pleu de m'oſter de deſſus les eſpaules. Or eſcoutez, reprit l'eſtranger, vn teſmoignage de l'amitié que le Roy vous porte, ſous le pretexte d'auoir le Prince Godomar & Dorinde, il fera vne grande armee, attaquera la Nympe, & luy meſme en perſonne viendra aſſieger Marcilly, & vous mettra dedans
avec

avec l'auctorité souueraine: se contentant que quand vous ferez Comte des Segusiens, vous releuiez seulement de luy, comme les Ducs & les Comtes, des Bourguignons: luy semblant que vostre merite, & l'amitié qu'il vous a tousiours portee, requierent pour vous ceste assistance en ceste occasion. Les remerciemens de Polemas furent grands, ses promesses & ses protestations encore plus grandes: mais plus que tout, sa ioye fut extrême: Car Clidamant, pour l'auctorité, luy estoit vne bride bien forte: Lindamor, pour l'affection de la Nymphe Galatee, vn grand empeschement: & tous ces Cheualiers qu'il croyoit estre perdus, vne grande assurance en son dessein. Il pria donc l'estranger de trouuer bon qu'il fist entendre ces nouvelles à quatre de ses amis, auxquels il ne celoioit aucune de ses affaires, & les ayant fait appeller, (c'estoient Ligonias, Pelledonte, Argonide, & Lystandre) il leur raconta ceste nouvelle, & tout

ce que le Roy des Bourguignons luy mādoit, dont ils firēt tant de demonstrations de ioye & d'allegresse, qu'ils sembloient estre hors d'eux-mesmes. En fin ils prirent resolution que ce Cheualier iroit vers la Nymphē, luy demander le Prince Godomar & Dorinde, & qu'en cas qu'elle ne les luy voulust remettre, comme ils estoient tres-assurez qu'elle ne feroit pas, il estoit bien à propos qu'il luy declarast la guerre de la part du Roy des Bourguignons. Et de peur qu'il ne luy fust fait aucun deplaisir, allant, ou reuenant, Polemas le feroit accompagner de six compagnies de gens de Cheual, & avec ceste resolution ils se separerent.

Le soir Climante vint trouuer Polemas, pour luy raconter ce qu'il auoit dit à Leonide & à Siluie. Mais Polemas à peine pouuoit auoir la patience de luy laisser finir son discours, qu'il luy ietta les bras au col. O mon cher amy, luy dit-il, il y a bien d'autres nouuelles, Clidamant & Linda-

mior sont morts; & presque tous ceux qui sont allez avec eux: Et le Roy des Bourguignons me mande qu'il viendra luy-mesme me faire Comte des Segusiens; se contentant que ie le recognoisse comme les Ducs & Comtes des Bourguignons. La mort de Clidamant, respondit-il froidement, & celle de Lindamor, viennent fort à propos pour nostre dessein: Mais voulez-vous que ie vous die mon opinion; la venuë du Roy des Bourguignõs en ce pays, ne me plaist pas: L'Ambitiõ est vn mõstre si gourmand, qu'il engloutit, sans se saouler, tout ce que ses yeux voyët, & les nouveaux objets esmeuent toujours son appetit. Il n'y a point en toutes les Gaules vne plus agreable Prouince, Galatee est fort belle, Gondebaut d'amoureuse complexion, & à marier: De plus, il a deux fils qui n'ont point de femme. Voyez-vous, Seigneur, ces entreueuës sont chatoüilleuses: Quant à moy, ie suis d'opinion qu'il ne vienne point; mais ouÿ bien

qu'il vous ayde de ses forces. Ne voyez-vous pas que desia qu'il est encore à Lyon, il veut que vous le reconnoissiez: & que pensez-vous quand il sera à Marcilly, vainqueur & triomphant, qu'il vueille de vous? Le gain de la partie est nostre, puis que Clidamant & Lindamor sont morts: Et pourquoy le voudrions-nous partager avec vn autre? Ceste entreprise se fera bien sans luy. Qui vous peut resister? Croyez-moy encore vn coup, ne permettez point qu'il vienne, si vous ne voulez auoir à combattre vn plus fort ennemy que ceux que vous venez de perdre. Telle fut l'opinion du rusé Climante, à laquelle les quatre confidens s'accorderent, lors qu'ils furent appellez au conseil secret, & furent d'aduis de cacher sur tout ceste meffiance, & de trouuer quelque excuse, tant sous pretexte de la grandeur du Roy, qu'il n'estoit pas honorable de faire employer sa personne pour si peu de chose, que pour la seureté de sa Cou-

ronne, estant à craindre que les amis des Princes ses enfans en son absence, ne fissent quelque mouuement dans l'Etat.

Après s'estre resolu sur ce poinct, ils mirent en auant si incontinent apres, que ce Cheualier auroit déclaré la guerre au nom du Roy son maistre, il estoit à propos de courre aux armes, sans y mettre plus de delay. Climante fut d'aduis qu'on luy donneroit loisir le iour d'apres d'aller parler à la Nymphe Galatee: Car, disoit-il, si avec la douceur nous pouuons la gaigner, pourquoy voudrions nous par la guerre ruiner le pays qui doit estre à nous? Bien suis-je d'aduis que tout soit prest, & que deux iours apres, si nous n'en voyons aucun effect, l'on puisse forcer ces foibles murailles: ce que ie pense que nous ferons au premier effort, ne croyant pas qu'il y ait des gens assez pour les border seulement: Outre que ceux qui sont à nous, nous promettent de nous y tenir vne porte ouverte. Polemas resista avec assez d'o-

piniaſtreté à ſon voyage vers Galatee, luy ſemblant qu'il y auoit trop de danger pour Climanthe: Car, diſoit-il, aſſeurez-vous qu'Adamas a eu la lettre que le Roy Gondebaut m'eſcriuoit, & qui ſ'eſt perduë quand Clorange a eſté tué par Godomar. Et d'effect, vous voyez la garde plus exacte que de couſtume, que l'on fait dans la ville. I'ay peur que de meſme ils n'ayent appris, ou recogneu en quelque ſorte noſtre deſſein: & ſi cela eſtoit, vous courriez fortune d'y eſtre mal traitté, dont ie receurois autant de deplaiſir que ſi ie perdois la vie. Mais Climanthe qui ſ'eſtimoit ſi fin qu'il ne penſoit pas que perſonne du monde püſt recognoiſtre ſes fineſſes. Non; non, Seigneur, luy reſpondit-il, reſoſez-vous en ſur moy, & ſoyez certain que la Fineſſe meſme euſt eſté trompée par mes artifices. Ces Nymphes ne ſont pas pour me pouuoir deſcouvrir: & ſi vous les auiez oüyes & veües, vous iugeriez bien qu'il n'y a point lieu de

erainte. Et quant aux lettres, ie croy bien qu'ils les peuuent auoir veuës: Mais tant s'en faut que cela nous nuise. Que si elles ne sçauent la mort de Clidamant & de Lindamor, ie suis d'aduis de la leur faire sçauoir, parce que cela aydera à les resoudre à ce que nous desirons, se voyans desnüées d'vn tel support. Que si elles eussent eu volonte de me faire du mal, qui les pouuoit empescher, depuis le temps que Clorange est mort?

Avec ces raisons, & quelques autres, ils resolurent de l'y laisser aller, & deux iours apres faire tout l'effort qui leur seroit possible. Et pour ce sujet Polemas recommanda à ces quatre confidens de tenir toutes choses prestes, tant les gens de trait, que ceux de cheual, & principalement les machines qui estoient necessaires à faire vn effort: Car c'estoit par là qu'ils vouloient commencer, & dès lors donnerent aduis

à Meronthe, qui estoit dans la ville de Marcilly, qu'en mesme temps qu'ils feroient la couronne avec leur armee autour de la ville, il donna à la porte de Montbrison par le dedans, pour la leur ouvrir: ce qu'il pourroit faire aysément avec ses amis, parce que ceux de la ville seroient assez empeschez à soustenir l'effort general qui se feroit de tous costez à leurs murailles.

Leur conseil s'alloit separer, leur semblant d'auoir donné ordre à tout ce qui estoit necessaire, lors que Climante les retenant: Et que diriez-vous de moy, leur dit-il, si sans donner vn coup d'espee, ie vous rendois maistres de ce que vous desirez? Que vous estes Climante, respondit Polemas, c'est à dire, le plus sage, & le plus aduisé homme qui viue. Or, adjousta le trompeur, & luy frappant dans la main, assurez-vous que dans trois iours ie vous rends possesseur de ce que vous souhaitez: C'est aujourd'huy, conti-

nua-t'il en contant sur ses doigts, que ce Cheualier du Roy Gondebaut parle à la Nymphé Amasis, demain i'ray faire mon personnage, & le lendemain Galathee est à vous infalliblement ; & voicy de quelle sorte ie l'entends: Ie vous ay desia dit qu'elle meurt d'enuie de parler à moy, afin, dit-elle, de se conformer à la volonté du Dieu qui parle par ma bouche. Ie sçay que tout ce que ie luy diray elle l'observera le plus exactement qu'il luy sera possible ; car ie la menaceray de la faute qu'elle a faite au premier aduertissement que ie luy ay donné, si bien qu'à ce coup elle tremblera de peur, pour les grands chastiments qui luy sont preparez, & ie gageray ma vie que quand il y iroit de la sienne, elle ne me desobeira point. Et mon intention est de luy dire que sur les six heures du mesme matin, elle ne faille point de se trouuer au Carrefour des Termes, qui n'est à guieres plus de mille pas de la porte

du jardin, & que celuy que les Dieux luy ordonnent d'espouser, fera le premier qui vestu en Chasseur passera aupres d'elle. Or sans doute elle y viendra, sans autre compagnie que celle de Leonide & de Siluie: Et qui vous empeschera, faisant semblant d'aller à la chasse, de faire ceste belle prise? Que si Galatee est entre vos mains, n'est-il pas vray que le lendemain vous la pouuez espouser, que vostre dessein est accompli, & que la guerre est finie dans trois iours. L'aduoué, respondit Polemas, que si vous pouuez faire ce que vous dites, l'œuure est accomplie: Car estant ma femme, comme ie me resous de l'espouser à l'heure mesme, qui me peut disputer que ie ne sois Seigneur de cet Estat? Et ie vous promets que si ce bon-heur m'aduiet, i'aboliray bien-tost apres ceste fole ordonnance, par laquelle les masses sont bannis de la puissance souueraine.

Mais d'autre costé Leonide & Siluie estoient si effrayees, que la Nymphé Amasis fut d'opinion de leur enuoyer des Myres, pour les veoir, & les remettre: Car à tous coups il leur sembloit de veoir l'ame de Ligdamon. Adamas mesme en estant aduertie, les alla trouuer, afin de les rassurer: mais elles estoient si espouuantees, que toutes les fois qu'on leur nommoit Ligdamon, elles tressailloient. Ce seroit bien, dit alors le Druyde, vne plaisante rencontre, si le iour qu'Adraste est guery de sa follie, Leonide & Siluie deuenoient folles. Et de fortune, lors que l'on ne parloit dans le Chasteau, que de ceste vision, & que plusieurs seroient de la frayeur que les Nymphes en auoient eüe, l'on entendit vn grand bruiet qui venoit de la basse cour, & veid-on incontinent fuyr chacun qui deçà, qui delà, ne disant autre chose, sinon: Voila Ligdamon, voila Ligdamon.

Les Nymphes qui estoient autour de Leonide & de Siluie, & qui se mocquoient d'elles, oyans dire qu'il estoit là, s'escriant d'extrême frayeur, se mirent à fuyr, qui d'un costé, qui d'autre, & y en eut plusieurs qui se sauuerent dans la chambre de Galatee, & d'Amasisme. Que si les femmes estoient effroyees, les hommes mesmes n'estoient pas sans peur, de sorte que les gardes de la porte du Chasteau qui cognoissoient Ligdamon, voyant qu'il se presentoit à la porte, & le pensant mort, l'abandonnerent, & s'enfuyrent. Adamas qui voyoit que chacun couroit, eut peur que ceste terreur pannique ne fust la couuerture de quelque trahison. Et cela fut cause que le plustost qu'il pût il s'en alla par le plus court chemin droict à la porte, qu'il trouua abandonnee des gardes, dont il fut fort estonné: mais voyant quelques vns des siens qui venoient de la ville, il leur fit signe de se haster, & de la fermer & la garder,

iufques à ce que les folduriers fuſſent reuenus. Et parce qu'il ouÿt continuer les cris dans le Chafteau, il s'y en alla, pour ſçauoir au vray ce que c'eſtoit. Cependant ce Ligdamon, qui auoit cauſé tant de frayeur & tant de confuſion en ce lieu, trouuant la porte du Chafteau ouuerte, y eſtoit entré, fort eſtonné de veoir que chacun le fuyoit avec des cris ſi plains d'eſpouuamment. Et d'autant qu'il ſçauoit fort bien tous les endroits du Chafteau, comme y ayant eſté nourry dès ſon enfance, il s'en alla droit à la chambre de la Nympe Amafis: Mais les Huiffiers qui auoiēt eu commandement de tenir les portes fermées, ne s'eſtoient pas contentez de la clef, ny des verroux; mais y auoient adjouſté les chaires & les tables, ſi bien que quand Ligdamon y arriua, il les trouua cloſes, & par reſpect n'y oſant heurter, attendoit que quelqu'un en fortift. La Nympe Amafis, Galatee, & les autres, qui furent aduerties qu'il eſtoit à la

porte de l'antichambre, trembloient toutes de peur, & les plus hardies venoient le regarder par la serrure, & aussi tost qu'elles le voyoient, elles se mettoient à crier en s'enfuyant, que c'estoit bien luy.

Ce bruit continua si longuement, sans que personne eust la hardiesse de sortir, qu'Égide, ce valet qui l'auoit seruy si long temps, & que depuis Siluie auoit retenu auprès d'elle, passant par la chambre de sa maistresse, vint dans l'anti-chambre de la Nymphe, & iettant, comme les autres la veuë par la serrure, se mit à le considerer: O Dieux! dit-il, c'est mon maistre. Et sortant incontinent par vne autre porte, (car l'on ne luy voulut iamais ouvrir celle-là) il s'en courut le trouuer. Quelques vnes de ces filles espouuantees, l'en voulurent empescher, luy disant que son maistre estoit mort. Je le sçay, dit-il, qu'il est mort, mais j'ayme & j'honore de telle sorte tout ce qui est de luy, que soit son ame, soit

son corps, tout m'en est agreable: Et ie ne puis penser que rien qui soit de luy me vueille iamais faire mal. Avec ceste resolution, ce fidele seruiteur s'en courut vers luy, luy embrasser les jambes, & ne se pouuoit saouler de luy baiser les mains, avec vne si grande abondance de larmes, qu'à peine pouuoit-il prononcer ce mot; Ah mon maistre! Ligdamon d'autre costé l'embrassant avec vn contentement extrême, ne pouuoit luy faire assez de carresses. Et lors qu'ils se peuurent parler: Mais Egide, luy dit-il, & que veut dire que chacun me fuit? Seigneur, luy respondit-il, & qui ne seroit effrayé de vous veoir tant innopinément, vostre mort ayant esté publiee par moy, qui vous ay veu mourir! Et toy, dit-il, comment ne m'as-tu fuy comme les autres? Moy, Seigneur, luy respondit-il, & pourquoy vous fuyrois-ie, que ie vous ay bien voulu suivre dans la sepulture, & que sans doute ie l'eusse fait, n'eust esté

pour ne desobeir au commandement que vous me fistes en mourant. Et quoy, dit-il, tuas donné ma lettre à la belle Siluie? Ie la luy ay donnée, adjousta-t'il, & de plus luy ay dit de bouche tout ce que vous m'avez commandé, & fait entendre tout le discours de vostre mort. Cependant les Nymphes qui les regardoiēt par les trous de la porte, & qui les ouyrent discourir, commencerent à ser'assurer vn peu. Et en mesme temps Adamas vint à la porte de ceste antichambre, où trouuant Ligdamon il demeura vn peu surpris, toutefois comme personne qui auoit du iugement, & de la resolution. Ligdamon, luy dit-il se reculant deux ou trois pas, car il s'approchoit de luy, de la part de Tautates, ie te commande, que si tu n'es qu'vn fantosme, tu ayes à laisser ces lieux en paix, & que tu t'en retournes dans l'eternel repos: Seigneur, respondit Ligdamon en souffriant, ie serois bien ayse d'estre vn fantosme, pour
trouuer

trouuer ce repos que iusques icy ie n'ay pû rencontrer : mais sçachez que ie suis ce mesme Ligdamon que vous auez veu autrefois & que ce grãd Dieu a rappellé de la mort à la vie pour rendre tesmoignage, que comme les hommes viennent au monde sans le sçauoir : de mesme il ne luy plaist pas qu'ils en puissent sortir que par son vouloir. Et à ce mot Adamas le receut les bras ouuerts avec vn contentement extreme, car sa vertu le faisoit aimer de chacun.

A ce grand bruit le Prince Godomar, Alcidon & plusieurs autres Cheualiers estoient accourus de tous costez & arriuoient à la porte de la Nymphé pour sçauoir ce que ce pouuoit estre, car de fortune il n'y auoit dans sa chambre pas vn de tous ses Cheualiers les ayant laissees pour se reposer de la peine qu'elles auoient euës durant le sacrifice, pendant lequel Ligdamon n'auoit pû entrer dans la ville, car les portes suiuant la coustume estoient fermées, autrement sans doute, s'il eust esté veu, la

frayeur que ceux qui le cognoissoient en eussent eue, eust interrompu le sacrifice, qui eust bien esté l'un des mauuais augures, qu'ils eussent pu auoir. La Nymphé en fin estant aduertie que le Prince Godomar, Adamas, Alcidon & tant d'autres parloient à luy, prist courage, & commanda que les portes fussent ouuertes: mais difficilement eust-elle permis ny Galathee aussi, qu'il les eust approchées pour les saluër, si le Prince Godomar d'une main, & Adamas de l'autre ne les luy eussent présenté. Ligdamon se prosternant, est-il possible, Madame, dit-il, que hors d'icy ie sois pris pour un autre, & qu'icy ie sois mescogneu pour moy-mesme Amasis en le faisant releuer, accusez-en, dit elle, la nouvelle de vostre mort, qu'une persõne qui estoit à vous, nous auoit donnée pour toute asseuree, car c'est la verité qu'en ce pays nous auons si peu accoustumé de veoir resusciter les morts, que pas un de nous ne pensoit que Ligdamon eust eu ce priuilege: mais louõs Dieu que cet

homme ait esté menteur, & si quelque mensonge a iamais esté agreable, nous aduouions que ça esté celuy de la nouvelle de vostre mort. Pleust à Dieu, respondit-il, Madame, que ie me pusse acquitter d'une si grande obligation par la perte mesme de cette vie, qui ne m'a esté conseruee que pour l'employer aussi à vostre seruice: & toutesfois ie vous puis asseurer, qu'Egide ne fut point menteur quand il raconta ma mort à la belle Syluie, & ie veux croire que c'est à elle, parce que ie le luy auois ainsi commandé, & ie le tiens pour si fidelle que ie scay bien qu'il n'y aura point failly. Et toutesfois, luy dit la Nymphe, vous estes Dieu mercy encore en vie, comment donc, est-il possible, que nous ayant asseuré de vostre mort, il ne soit point menteur? Ligdamon, repliqua, si ie n'auois peur de vous estre ennuyeux, ie le vous ferois entendre, Madame. Et bien, reprit-elle, ie vous laisse avec Galathee, Syluie & ces autres Dames: elles

ne sont pas si afferees que moy, vous pourrez le leur dire, & puis elles me le raconteront ce soir, & à ce mot la Nymphes, Godomar, Alcidon & Adamas s'en allerent trouver la Royne Argire, & cependant Ligdamon apres avoir esté receu & carressé de toutes ces Nymphes fut conduit par Galathee vers Damon qui commençoit à se leuer, & à se promener dans la chambre, & qui desiroit passionnément de le veoir en ayant ouy bien briefuement l'histoire par quelquesunes des Nymphes: Et apres les premieres salutations Galathee le coniuant de vouloir dire pourquoy Egidé auoit faussement raconté sa mort à Syluie. Madame, respondit-il, il n'y a rien que ie desire d'auantage que de vous obeïr: mais est-il possible que ie puisse vous dire cette histoire auant que de veoir celle qui en est la cause? Comment: reprit Galathee, vous n'avez point encore veu Syluie? C'est la verité que vous avez raison & qu'elle à tort, & à ce mot elle commanda à Leonide de la faire venir. Je croy,

respondit-elle , qu'il faudra autant de mistere à l'amener icy, qu'il en a fallu ce matin pour planter les clouds sacrez. O Dieux, s'escría Ligdamon, est-il possible que ny vif, ny mort, ny resuscité ie ne puisse amolir la dureté de son ame? Galathee en soufria, ne vous plaignez point, dit-elle, auant que vous l'ayez veü. I'ay peur, Madame, reprit-il, que la veüë que i'en auray me refuse , non seulement la plainte, mais m'oste aussi la volonté de viure d'auantage. Amour, adiousta la Nymphe , n'exempte gueres d'aimer la personne qui est bien aimée. O Madame, s'escría Ligdamon, que cette reigle est fausse pour Syluie: car y a-t'il iamais eu personne plus aimée qu'elle? Il faut, dit la Nymphe continuer: Et mon affection, reprit-il, n'est-ce pas plustost vne eternité qu'vne duree de quelque temps, puis qu'au berceau ie l'ay aimée & dans la tombe. Cela ne suffit pas pas, repliqua la Nymphe, si elle ne le sçait. Et comment, Madame, respondit Ligdamon, le pourroit-elle ignorer,

puis que ma vie & ma mort le luy disent. Aſſez vous, reprit alors Galathee, que ſi vous l'aimez bien, & qu'elle le ſçache infailliblement, elle payera le tribut qu'Amour retire de tous ceux qui ſont bien aymez, pourueutoutesfois que vous ne vous laſſiez point. A ce mot lors que Ligdamon vouloit reſpondre, Syluie entra dans la chambre, conduite par la main de Leonide, mais ſi belle que chacun recognut bien que le retour de ce Cheualier, ne luy eſtoit point ennuyeux, & toutesfois ſi modeſte que ſa beauté fut moins admiree, que la froideur de ſon viſage, car il n'y auoit perſonne qui n'eust quelques-fois ouy dire à Syluie qu'elle regrettoit infiniment ſa perte, & enſemble avec ce diſcours ne l'eust ouy ſouſpirer. Et maintenant que contre toute eſperance elle le voyoit reuenu, il ſembloit que ce luy fuſt preſque vne choſe indifferente. D'abord qu'elle entra dans la chambre Ligdamon tourna les yeux ſur Galathee, comme luy demandant congé de la ſaluër en

sa presence. La Nympe qui l'entendit bien luy fit signe de l'œil qu'elle le vouloit ainsi, de sorte qu'il courut incontinent vers elle, & mettant vn genouil en terre luy voulut baiser la main : mais elle se recula, luy monstrât de la teste, que c'estoit vne inciuilité de porter si peu de respect à la Nympe : Mais Galathee reprenant la parole, non, non Syluie, le retour de Ligdamon est tant extraordinaire, que la resiouissance que vous en deuez toutes faire ne doit point auoir ces ordinaires considerations. Syluie alors voyant que c'estoit la volonté de la Nympe, permit à Ligdamon de luy baiser la main, mais nō pas sās rougir, & se reculant parmy ses cōpagnes ne luy donna pas presque le loisir de l'asseur de la continuatiō de sō seruice, & parce qu'il la suiuoit & mōtroit de vouloir encore parler à elle, elle luy dit assez bas : Si vous estes ce mesme Ligdamō que vous souliez estre, vous prendrez vne autre commodité pour parler à moy, & vous vferez en si bōne compagnie de la mesme discretion

que vous souliez faire. Cet aduertissement fut cause que Ligdamon , luy faisant vne grande reuerence s'en retourna vers Galathee , mais si transporté de contentement d'auoir deuant ses yeux cette beauté qui luy estoit si chere, qu'à peine les pouuoit-il retirer, ce que considerant Damon: Ie m'asseure, dit-il , se tournant vers Galathee , que ce sera vne dure penitence à Ligdamon de satisfaire à vostre commandement , auant qu'il y ait vn peu entretenu cette belle Nympe, & ie cognois bien à ses yeux qu'il en voudroit estre dispensé: Si est ce, respondit la Nympe, que ma curiosité est bien grande. Madame, reprit Ligdamon , ce desir me commande trop absoluëment de n'y point manquer, seulement ie vous supplie d'auoir agreable que ie vous raconte ce que vous vous voulez prendre la peine d'entendre , le plus briefuement qu'il me sera possible , & lors apres s'estre teu quelque temps, il reprit la parole de cette sorte.

S V I T T E

De l'histoire de Ligdamon.

CEluy, Madame, qui dit quelque chose qui n'est pas vraye ne peut pas estre dit menteur, s'il pense toutesfois dire vray : car i'ay tousiours ouy dire que pour encourir ce blasme il faut, non seulement dire le mensonge, mais sçauoir bien encore que l'on ment : Que si ces considerations sont necessaires, pour former le menteur, assurement Egide en rapportant ma mort ne peut point estre dit tel, par ce qu'il croyoit aussi bien que moy que ie fusse mort, & ie dis aussi bien que moy : car veritablement c'estoit mō intention de mourir. Que si le Ciel nel'a pas voulu ie croy que ça esté pour faire veoir combien les Dieux veulent auoir absoluëment nostre vie en leur disposition.

Syluie cependant qui prenoit garde qu'à toutes les paroles de Ligda-

mon presque chacun tournoit les yeux sur elle, ne le pouuant supporter se glissa parmy ses compaignes, & le mieux qu'elle pût gaigna la porte sans estre apperceuë de Galathee, ny de Ligdamon, qu'elle ne fust desia dans sa chambre, où fermant la porte apres elle, elle se resolut de ne se laisser voir que ce discours ne fust acheuë, Ligdamon cependant continuoit ainsi.

Puis qu'Egide a esté si soigneux obseruateur des cōmandemens que ie luy auois faits: Ie m'asseure, Madame, qu'il vous aura raconté, comme estant prisonnier des Neustriens, ie fus pris pour vn Cheualier nommé Lydias, auquel il falloit que ie fusse bien ressemblant, puis que sa mere mesme aussi bien que tout le reste de ses parents ne se pūrent iamais persuader que ie fusse autre que luy. Ce Lydias auoit tué en camp clos vn sien ennemy nommé Aronte, & pour cet homicide auoit esté condamné à perdre la vie, iugez en quelle asseurance ie pouuois estre, puis que l'erreur où ils estoient tous fut telle que

quelque deffence que ie sceusse faire ie fus condamné en ma propre personne pour la faute qu'un autre auoit commise : mais les Dieux adresserent si bien mes coups qu'estant mis dans la cage des Lyons , i'en tuay deux plustost par fortune que par adresse : Et en mesme temps celle pour laquelle Lydias auoit combattu contre Aronte, croyant comme les autres que ie fusse veritablement celuy auquel mon visage ressembloit me vint demander pour son mary. Cette loy passée en coustume est presque obseruee partoutes les Gaules qu'une fille peut prendre pour son mary vne personne condamnée. En vertu de cette loy , ie luy fus accordé , & peu de iours apres conduit dans le Temple pour l'espouser. I'aduouë, Madame, que ma prison, ma condamnatiõ, mon combat contre les Lyons , bref toutes mes infortunes ne m'auoient point semblé insupportables , mais quand ie me vis reduit dans le Tẽple, & qu'il n'y auoit plus de moyen de

reculer cet infortuné mariage, ie me resolus de ne plus viure, nō pas qu'Amerine(c'estoit ainsi que se nommoit celle que ie deuois auoir pour femme) ne fust tres-belle, tres-sage, & tres-bien apparentee: mais d'autant que ie ne pouuois m'imaginer deuoir māquer à la fidelité que i'auois iuree à la belle Syluie, sans me iuger en mesme tēps digne de mort. Quelques iours auparauant i'auois donné ordre d'auoir du vin tellement mixtionné qu'il me pût faire mourir promptement, i'en bûs, & Amerine aussi quelque empeschement que i'essayasse d'y mettre, & la force de cette mixtion avec la ferme opinion que nous auions que c'estoit du poison fit vn tel effet que peu de temps apres ie tombay comme mort, & Amerine aussi.

Ie pense, Madame, qu'Egide vous peut auoir raconté ma fortune iusques à ce point: mais le reste infailliblement luy a esté incognu, parce qu'à l'heure mesme il partit pour satisfaire, disoit-il, à ce que ie luy auois ordonné, & aussi pour n'auoir pas eu

le courage de demeurer plus longuement en vn lieu où il auoit fait vne perte si sensible. Or il faut que vous sçachiez que cette Amerine & ce Lydias sont des meilleures maisons de toute la Neustrie, & grandement aymez & apparentez: si bien que le bruit incontinent en fut tres-grand dans Rothomaque, & qu'en peu d'heure le Temple fut remply de tant de peuple, qu'à peine s'y pouuoit-on remuer: car cet accident estoit raconté avec tant d'admiration que chacun auoit curiosité de nous venir veoir. Nous estions estendus sur le paué l'vn près de l'autre, & l'on nous auoit ietté vn linge sur le visage. Autour de nous chacun pleuroit, les vns d'affection, les autres de pitié, & plusieurs par compagnie. Je croy que l'on commençoit d'ouuir les tombeaux des predecesseurs d'Amerine & de Lydias pour nous y mettre selon leurs coustumes, lors qu'un Mire se presenta, qui fendant à toute force la foule, s'adressa à vn des assistants. Amy, luy dit-il fort haut, est ce Lydias

que ie veoy sous ce linge : C'est luy mesme, respondit-il. Et quel accidēt adiousta le Mire, la fait mourir. Helas, luy repliqua-t'il, c'est vn breuuage empoisonné, qu'il a pris volontaiement, & cette belle fille aussi que vous voyez à son costé. Non, non, s'escriale Mire ils ne sōt point morts, qu'on m'apporte de l'eau & du vinaigre, & avec l'ayde de Tautates, ie les rendray bien-toſt sains : plusieurs incontinent coururent aux remedes, si bien qu'en peu de temps diuerses personnes en apporterent, & le Mire prenant du vinaigre nous en frotta le poulx, nous en mit dans le nez le plus auant qu'il pût, & puis nous ietta de l'eau fresche au visage : cette froideur nous esueilla & le vinaigre chassant la force du breuuage, nous reuinſmes presque en mesme temps comme d'vn profond sommeil, mais si estonnez que nous ne sçauions où nous estiōs, les flābeaux qui estoient allumez autour de nous (car la nuit estoit suruenüe,) nous veoir dans ce Temple qui retentissoit de tout costé des voix &

des cris d'admiratiõ de nostre resueil, & la foule de tant de personnes qui se venoient resiouir avec nous de nous voir hors de dāger nous rauissoiēt de sorte que nous demeurasmes plus de demie heure qu'il sembloit que nous fussions hors de nous: En fin nous fumes ramenez en nostre logis, où nous sceusmes de ce Mire que c'estoit luy à qui peu de iours auparauant i'auois demandé vn breuuage pour faire mourir promptemēt: mais parce qu'il eut peur que i'en voulusse faire quelque meschanceté, & qu'apres il en fust repris, au lieu de poison il n'auoit donné que d'vne violente endormie, à fin de descouuir mō dessein, & apres y pouuoir remedier, dōt il fut loué de tous ceux qui l'entendirēt, & toutes-fois quoy que le breuuage ne fust pas mortel, si est-ce que ie m'en trouuay mal plusieurs iours, & plus que moy encore la sage Amerine, cōme estant d'vne plus debile complexion.

Ce petit mal me rapporta vn grand contētement, car il me donna le loisir de penser à ce que i'auois à faire. Les

parents d'Amerine s'estimoient grãdement offencez que i'eusse plustost choisy la mort que de vouloir viure avec leur parente, leur semblant que ce mespris ne pouuoit proceder que de quelque mauuaise opinion que i'auois d'Amerine, si bien que s'adressant à elle, ils luy demanderēt quelle occasion elle me pouuoit auoir donnee pour la hair si fort. Que nos conditions estoient esgales: qu'elle m'auoit obligé de la vie, qu'autresfois ie l'auois aimee avec tant de passion qu'ils ne pouuoient penser que le chãgement de ma volonté püst proceder d'autre que de quelque deffaut, que i'eusse remarqué en elle, & que ce manquement ne pouuoit estre que de chose qui touchoit à l'hõneur? Que si cela estoit, & qu'ils vinssent à le recognoistre elle ne pouuoit moins esperer que le chastiment de la honte qu'elle auroit faite à vne si hõnorable famille. Ils adiousterent plusieurs autres semblables menaces auxquelles Amerine, respondit plus en pleurant qu'en parlant, s'excusant toutesfois le
mieux

mieux qu'elle pouuoit du blasme que l'on luy imputoit , son innocence estant telle qu'elle s'asseuroit d'en estre deffenduë contre toute sorte d'imposture , si est-ce que le lendemain elle s'efforça de me venir trouuer pour représenter les reproches que ses parents luy faisoient, & de fortune, la pensée que j'auois ordinairement de Syluie, & le regret de ne la veoir point me faisoient parler si haut qu'elle ouyt ma voix & pensant que ie parlois à quelqu'un s'en vint au petit pas iusques à la porte de ma chambre qui se trouua entr'ouuerte d'où elle pût ouyr telles paroles.

S T A N C E S.

Il s'ennuyede ne veoir celle
qu'il aime.

I.

Mais à quoy nous seruent les
yeux,
En ces lieux,

YYy

1058 *La cinquieme Partie*
 Oūte beau Soleil que i'adore,
 Caché d'une eternelle nuit,
 Ne reluit,
 N'y ne daigne suivre l'Aurore.

I I.

Je hay l'Aurore & sa clarté,
 Despité,
 Qu'elle soit du iour messagere,
 Et que pour moy ce soit des nuits,
 Car ie suis,
 Tõs iours priué de ma lumiere.

I I I.

Loing des bras de son vieux Titõ,
 Ce dit-on,
 Elle s'enfuit d'un soin extreme,
 Dy moy, belle Nymphé, pourquoy,
 Comme toy
 Mon Soleil n'en fait-il de mesme?

I V.

En vain les Roses & les Lys
 Tu cueillis,
 Dont tu vas peuplant tout le monde.
 En sortant de ton beau seiour,
 Si mon iour,
 Apres toy ne sort point de l'onde,

V.

Je veux bue mes yeux deormais,
 Pour iamais,
 D'y veoir plus perdent toute enuie,
 Que verroient-ils d'oresnauant,
 Ne pouuant,
 Veoir le beau Soleil de Syluie?

V I.

Soyez doncques pour mon repos,
 Tousiours clos,

1060 *La cinquiésme Partie*
Mon regret se rend plus extreme,
Quant quelqu'autre obiect près de
moy,
l'apperçoy,
N'y voyant pas celle que j'aime.

Amerine eut la patience de m'escouter sans presque oser respirer pour n'estre apperceuë, tant elle desiroit de sçauoir, le subiect du changement, qu'elle pensoit estre en moy, & lors qu'elle m'ouït regretter l'absence d'une Dame, & nommer Syluie, elle iugea incontinent que c'estoit vne nouvelle affection qui auoit effacé celle que ie soulois auoir pour elle, & ce changement l'offençant plus que toutes les reproches de ses parents, elle ouurit la porte avec violence, & entra dans la chambre si troublee qu'à peine me pût-elle donner le bon-iour, & toutesfois la ciuilité le luy ayant fait faire plustost par coustume que de volonté, elle se reprit ainsi sans attendre que ie luy eusserendu son salut. Mais pourquoy, dit-elle,

souhaitay-ie le salut d'une personne qui est cause de tout mon mal, & qui le sera bien-tost de la fin de ma vie? Cruel Lydias, Lydias, dis-ie, si ce n'est mesme t'est encore demeuré que tu soulois auoir quand tu ne viuois, que pour m'aimer, cruel & inhumain, c'est ainsi qu'il faut que ie te nomme, puis qu'au lieu de l'affection que tu me portois, il ne t'est resté que la cruauté & l'inhumanité, est il possible que l'humeur volage qui te separe de moy, t'ait d'un mesme coup osté & le iugement & la raison? Ie ne te parle plus des recherches que tu m'as faites, ie ne mets plus en conte les serments si souuent iurez, ny les obligations que tu me peux auoir, pour la vie que ie t'ay sauuee, ie sçay que cette nouvelle Amour de Syluie t'auugle de sorte que tu n'yournes pas seulement les yeux. Mais dy moy incensé, & c'est veritablement le nom que tu merites le mieux, dy moy incensé, où as tu le iugement lors que tu ne veux m'espouser, puis que ce seul moyen te reste pour sauuer ta vie, qu'autremēt

dans peu de iours il faudra que tu ailles les laisser entre les ongles & les dents de ces farouches Lyons d'entre lesquels ie t'ay desia vne fois retiré: As-tu opinion que ta valeur les puisse tous faire mourir. O Lydias si tu scauois le grand nombre qu'il y en a: & combien les autres que tu n'as pas encore veus, sont plus farouches & plus cruels, la pensee seule te feroit fremir. I'y en ay veu, ie te le dis les larmes aux yeux. I'en ay veu, dis-ie, de si grâds & de si forts que quelques malheureux qui y furent jettez demeurèrent en vn instant demembrez de telle sorte que depuis le col l'on les voyoit separez en deux pieces comme si des haches les auoient coupeez par le milieu. L'on voyoit encore le cœur & les poulmons qui panteloient, & les entrailles qui traismoient par la place cependant que ces cruels animaux en beuuoient le sang, & l'alloient leschant sur le paué. Quel horrible spectacle est celuy de Lydias, & quelle effroyable sepulture est celle qui t'est ineuitable? Penses-tu que la

Fortune doive tousiours combattre pour toy, & te cōtinuë de si particulieres faueurs? Ah! Lydias que tu es deceu, si tu le crois, souuiens-toy qu'elle est femme, & que vous auez tous accoustumé de dire que l'inconstance est inseparable de nostre sexe: mais soit ainsi que pour estre Deesse elle ne soit point subierte à cette imperfection. Helas, ne sçais-tu pas Lydias, que comme Deesse elle est iuste, & que si elle l'est infailliblement elle punira ton iniustice. O Dieux, esloignez ce mal-heur de mon cher Lydias, où pour le moins faites-moy cette grace que mes yeux soient clos par vne mort auancee afin qu'ils ne voyent point ce qui me seroit moins supportable que cent trespas. Et à ces mots elle s'aboucha sur moy, & fondant toute en larmes, elle s'efforça de dire encore ces paroles. Au moins, ô cruel, si tu ne me veux pour ta femme fay semblant de le vouloir, pour te sauuer la vie, & apres tiens-moy pour telle que tu voudras. Aye pitié de ta vie, & de ton sang, &

asseure-toy que ton proche mal-heur
me touche plus que ton mespris, qui
me sera tousiours plus supportable
que ta mort. Elle proferoit ces paro-
les à mots interrompus, & presque
estouffez dans ses larmes & dans ses
sanglots, de sorte que ie les entendois
mieux par discretion que par ce qu'elle
en disoit. En fin lors qu'elle se teut,
ie luy respondis. Belle, & trop abusee
Amerine toutes les horreurs desquel-
les vous me parlez me sont plus agrea-
bles que de manquer à la foy que i'ay
promise. Je ne veux point maintenant
vous représenter l'erreur en laquelle
vous estes, car ie veoy bien que ce se-
roit inutilement, & ie vous en ay des-
ia tant dit que si vous & les vostres ne
l'avez voulu croire ie ne dois plus es-
perer que des paroles vous puissent
desabuser. Mais afin que vous ne vi-
uiez point avec opinion que ce soit
ny mespris, ny changement de vo-
lonté, escouttez ce que ie vous vay
proposer, & si vous voulez y entendre
asseurement vous sortirez d'erreur.
La mort & l'horrible carnage que

vous me representez me seront agreables si par eux ie sorts des peines où ie suis , & si ie rends à Syluie ma foy pure & sans tache , de sorte que cette crainte ne me fait point vous proposer ce que ie vous v'ay dire, mais seulement la volonté que i'ay de vous veoir desabusée. Je vous ay dit que ie ne suis point Lydias , & que tant s'en faut: ie ne le cognus ny ne le vis iamais. Je vous ay asseuré que ie me nommois Ligdamon , & que i'estois Segusien. Donnez-moy la main belle Amerine: resoluez vous si vous m'aimez de vous en venir avec moy en ce pays-là. Le voyage n'est pas si lōg que dans quinze ou vingt iours nous n'y allions aysement. Je vous proteste & ie vous iure que si estant en Forests, car c'est ainsi que se nomme le pays des Segusiens: Je vous iure, dis-ie deuant tous les Dieux & du Ciel & de la terre, & mesme deuant les Tutelaires des Neustriens , & particulièrement deuant les Pennates qui nous escoutent, que si estant, dis-ie, en ce lieu-là vous ne voyez clairement que

ie ne suis point ce Lydias que vous pensez, non seulement ie me donneray à vous pour mary : mais pour esclave encore si vous le voulez. La vertu d'Amerine est telle que si ie n'estois engagé à l'affection d'une Syluie que ie vous feray veoir, & si cette Amour n'estoit nee en moy presque dès le berceau, quelle raison ne me feroit estimer son alliance & sa bonne volonté?

Amerine m'oyant parler ainsi, cruel, me dit-elle, en tenant les yeux arrestez sur moy, & se reculant vn peu du liect: Veux-tu observer inuiolablement ce que tu iures, où bien si tu me veux seulement abuser, par de belles promesses. Belle Amerine, luy respondis ie, si i'eusse voulu vous tromper par mes paroles ie ne vous eusse pas parlé si franchement que i'ay tousiours fait: car pour estre trompeur, il falloit que ie fisse semblant d'estre celuy que vous m'avez voulu faire croire que i'estois, & puis quelque temps apres vous laisser, puis que vous vouliez estre abusée. Mais si plu-

Il est que vouloir faire vne si meschante action, i'ay choisy le poison, ne deuez-vous pas croire que ie ne suis point ny trompeur, ny abuseur. Je sçay, ô sage Amerine; qu'il y a vn Dieu dās le Ciel qui veoid toutes nos pensees, auant mesme que nous les ayons conceuës. Je sçay que sans peine ils les regarde, & que tout puissant & tout iuste, il les punit & recompense comme elles meritent: & ie sçay ces choses si assurement que ie ne sçay pas mieux d'estre en vie. Or si ie ne les ignore point, escoutez Amerine; c'est ce grand Dieu que i'appelle maintenant pour m'abismer dans les entrailles de la terre si ie ne vous espouse lors que nous ferons en Forests en cas que vous ne cognoissiez clairement que ie ne suis point Lydias. Et moy, interrompit incontinent Amerine, en me tendant la main. Et moy; dis-je, ie prends ce mesme Dieu pour tesmoing que sur le serment que tu fais; & sur la parole que tu me donnes ie te suiuray, non seulement en

Forests, mais par tout où tu voudras que ie t'accompagne, me contentant lors que ie t'auray conuaincu d'estre cetant aimé Lydias que tu me reçois pour telle que tu dis. Quelques autres promesses & serments accompagnerent les premiers, apres lesquels nous allasmes recherchant les moyens de faire nostre voyage secrettement. Elle fut d'opinion que ie feignisse de la receuoir pour ma femme & de viure en apparence avec elle de mesme sorte, afin que ses parents satisfaits ne la tourmentassent plus, & ne la gardassent point si soigneusement qu'ils souloient faire. I'y consentis avec tousiours les mesmes protestations que cette apparence ne me püst obliger en rien : car ie cognus bien que c'estoit le meilleur moyen que nous pouuions prendre pour nous desrober.

Nous nous separasmes en cette resolution, & incontinent apres les parents d'elle & de Lydias qui auoient esté aduertis par Amerine que ie m'estois resolu de viure avec elle, comme

ils desiroient, me vindrent visiter & se resjouir avec moy de la bonne resolution que i'auois prise. Le receus leur visite avec le meilleur visage que ie pûs, & m'excusay en ce qui c'estoit passé sur quelques vœux que i'auois faits, me trouuant dans les perils, & qui n'estans point encores accomplis m'auoient conuié de faire les difficultez qu'ils auoient veuës : mais que maintenant en estant deschargé, i'estois prest à recevoir la grace qu'Amerine & eux me vouloient faire. Ces excuses furent receuës pour meilleures qu'elles n'estoient pas, & nous donnerent la commodité que nous desirions, si bien que peu de iours apres faisant semblant de nous aller promener à vne maisõ qui estoit d'Amerine assez proche de Rhotomague, nous nous hastasmes d'entrer dans les pays de la conqueste des Francs, & quoy que ie desirasse avec passion de veoir le Prince Clidamant & Lindamor, si ne le pûs- ie faire, parce qu'Amerine ne me le voulut

permettre, desirant sur toute chose de finir promptement le voyage qu'elle auoit entrepris, resoluë, à ce qu'elle disoit, que si elle cognoissoit de m'auoir pris pour vn autre elle se mettroit avec les vierges Druides, n'ayant plus la hardiesse de s'en retourner vers ses parents.

Nous passasmes donc assez près de Paris, pour apprendre la victoire des Francs, & mesme la prise de Calais, depuis fort peu de iours, dont elle ressentoit quelque desplaisir, cōme Neustrienne, luy semblant que la perte de sa patrie luy estoit vne surcharge à ses ennuis, tant l'Amour du pays où nous naissons est puissante en nostre ame.

Mais, Madame, oyez vn nouuel accident qui nous arriua pour accroistre mon traual, sur le haut du iour que l'ardeur du Soleil estoit extreme. Amerine qui n'auoit gueres accoustumé la peine du voyage se trouua si lassé que rencontrant vn ombrage assez beau le long du chemin elle me pria de m'y reposer. Moy qui honorois

& estimois grandement cette belle Dame, ie le fis incontinent, & luy mis vne partie de mes habits dessous, de peur que la terre ne luy fist point de mal. Et pour la couvrir encore mieux des rayons du Soleil, i'allay assez près delà, couper des rameaux de quelques autres arbres voisins. A peine m'estois-ie esloigné de vingt où trente pas qu'un ieune Cheualier vint mettre pied à terre tout auprès du lieu où Amerine s'estoit assise, avec intention de s'y reposer iusques à ce que la chaleur fust vn peu abbatuë: Attachât donc son cheual à vn arbre il luy laissa paistre l'herbe qui luy estoit à l'entour, & non point à ce qu'il sembloit sans necessité, car il estoit si efflanqué qu'on eust iugé que son maistre luy auoit fait faire vne bien longue traite. Cependant ie reuins vers Amerine, & sans m'arrester à ce ieune homme que ie ne cognoissois point, i'allay porter ces sucillages, où ie les auois destinez,

& demeuray assez long-temps, à les mettre aux endroits que ie voyois les plus entr'ouuerts, luy d'autre costé apres auoir accommodé son cheual au mieux qu'il pût tournant les yeux de tous costez pour choisir vne place, il apperceut Amerine, vers laquelle il s'en alla, & avec vne ciuilité nonpareille luy demanda si ce ne seroit point d'incommodité qu'il iouist de ce bel ombrage auprès d'elle. Amerine cognut bien à son langage qu'il estoit estrange, car il prononçoit assez mal les paroles Gauloises, & lisant en son visage vne grande modestie elle ne fit point de difficulté de luy offrir toutes les commoditez du lieu. Mais à peine s'estoit-il assis sur le tronc d'un vieux arbre que ie reuins d'acheuer mon ouirage, & que m'approchant d'eux apres l'auoir salüé i'allois cherchant vn endroit où me mettre sans les incommoder. Je m'apperceus bien qu'aussi-tost qu'il ietta l'œil sur moy il changea de couleur, & que cōme rauy, il ne scauoit presque

presque ce qu'il deuoit faire: mais l'ayant ouïy parler avec Amerine, & cognoissant à son langage qu'il n'estoit ny Franc, ny Gaulois, ie creus qu'il auoit opinion que i'eusse trouué mauuaise la franchise avec laquelle il s'estoit venu mettre près d'Amerine, de sorte que n'y prenant pas garde de plus près, ie m'amusois à parler à celle que ie conduisois, & à luy demander comme elle se portoit, & si elle ne vouloit point dormir. Ie dormirois sans doute, me dit-elle, si ie ne craignois les serpents & les lesards, desquels l'on court tant de fortune dormant en ces lieux. Dormez, luy dis-je, en assurance, car ie ne bougeray d'aupres de vous, & i'auray l'œil à tout ce qui vous pourroit nuire. Ie me remettray donc en vostre garde, me dit-elle, & s'estendant de son long en terre, ie luy mis sous la teste quelques vns de mes vestemens, & luy couuris le visage d'un mouchoir assez destlié, & puis ie m'assis aupres d'elle. Durant toutes ces choses, ce ieune homme

s'estoit esloigné vn peu de nous, & ie pris garde qu'il ostoit, & puis remettoit son chapeau, qu'il fraploit du pied en terre, croisoit les bras, regardoit contre le Ciel, & quelquefois tournant les yeux sur moy, se mordoit les doigts, mettoit la main gauche sur la garde de son espee, & l'autre sur les costez, marchoit deux ou trois pas vers nous, & puis s'en retournoit tout court, avec des actions si pleines de transport, que ie creus, ou qu'il estoit fol, ou qu'il auoit quelque chose à me demander. Je n'en voulus toutefois faire aucun semblant: mais demeurant sur mes gardes, & ayant baissé l'aile de mon chapeau de son costé, ie remarquois tout ce qu'il faisoit, sans qu'il s'en aperceust. En fin, lors qu'il creut qu'Ameline estoit endormie, il s'en vint vers moy, & quand il veid que ie le regardois, il me fit signe de la main qu'il vouloit parler à moy. Je me leuay le plus doucement que ie pûs, & m'approchant de luy, ie luy demāday

ce qu'il me vouloit. Mais sans me rien
respondre, il se mit à me regarder: Et
apres se reculant encore dauantage, &
me faisant signe que ie le suiuisse: Ie le
ferois, luy dis-je le suiuant deux ou
trois pas, si ie pouuois esloigner ceste
belle Dame. Alors me regardāt avec
des yeux de feu. Ceste belle Dame, me
dit-il, t'empeschera donc meschant &
perfide, de me rendre ce que tu me
dois? Moy, dis-je tout alteré, meschāt
& perfide enuers toy: Esranger, es-tu
hors du sens, ou la vie te desplaist-elle?
La vie, reprit-il, veritablemēt me de-
plaist; mais beaucoup plus ta mesco-
gnissance & ton ingratitude. Et à ce
mot se reculant deux ou trois pas, il
mit la main à l'espee, & s'en venant
cōtre moy: Ceste vie, s'escria-r'il, que
Melandre n'a pû perdre en sauuant la
tienne par deux fois, ie veux que ton
espee, & ton ingratitude la rauisse. Et
à ce mot, sans attendre ma responce, il
se ietta tant inconsiderément sur
moy, que ne faisant que luy ten-
dre mon espee, il se perça le bras
droict avec tant de douleur, que

iectant vn grand cry , l'espee luy tomba de la main , & peu apres le cœur luy faisant mal , il se laissa choir en terre , en disant ; Encore est-ce quelque chose, Lydias , puisque ne pouuāt viure sans toy , que pour le moins tu ayes daigné me donner la mort. A son cry Amerine s'estoit esueillée , & nous voyans aux mains de ceste sorte , se mit à courre , peut-estre pour m'ayder , ou plustost pour nous separer : mais quand elle le veid en terre , & qu'il estoit esuanouy , pensant qu'il fust mort : Amy , me dit-elle , ie te supplie ostons-nous d'icy , si quelqu'un suruenoit , nous courriōs fortune que la Iustice ne mist la main sur nous. Il me fasche , luy dis-ie , d'abandonner ce ieune homme , ne pouuant m'imaginer qu'il soit mort pour vn si petit coup. S'il n'est pas mort , repliqua-t'elle , tant mieux , quelqu'un suruiendra qui luy rendra l'office qu'il pourroit receuoir de nous : mais cependāt ce sera sagement faict de nous mettre en lieu de seureté. Et à ce mot me pre-

nant par la main, elle m'emmena. Et passant par le lieu où elle auoit voulu reposer, elle mesme prit mes habits, & me les donna le plus en haste qu'elle pût.

Voyez, Madame, comme l'affection nous faict quelquefois preuoir le danger de la personne aymee, comme si nous auions cognoissance des choses futures. Je pris garde que de temps en temps Amerine alloit tournant la teste vers le costé d'où nous venions, & nous n'eufmes pas faict deux heures de chemin, lors que nous estions presque dans la ville de Neomagie, l'une des principales citez des Ambarres, que six soldors courans à toute bride, nous atteignirent, & nous faisans prisonniers de la part du Roy, nous conduisirent dans la prison, où d'abord l'esprit d'Amerine, fut admirable: car se deshabillant en toute diligence, elle me contreignit de luy donner mes habits, & de me reuestir des siens: Parce, disoit-elle, que si cet homme n'est point mort,

lors qu'il me verra, il dira, sans doute, que ce n'est point moy qui l'ay blessé, & ainsi nous serons absous: car l'on ne s'imaginera que mal-ay-sément ceste ruse. Or il aduint que quelque temps apres que nous eufmes laissé l'estranger, le Comte qui auoit la charge de ceste Prouince, passa au mesme endroit où ce duel s'estoit faict, & demandant à quelques Bergers, qui auoient veu ce qui s'estoit passé, qui auoit faict ce meurtre, il sceut que s'estoient deux personnes qui auoient pris le chemin de Neomague, & qui estoient à pied. Le Comte desireux d'en faire justice, depescha six de sa garde, pour se saisir de nous, ainsi qu'ils firent. Et cependant fit enleuer le corps pour l'enterrer. Mais de fortune n'estant qu'esuanoüy, il reuint lors que l'on commençoit à le deshabiller, qui fut cause que promptement l'on luy banda sa playe, & le mit-on sur son propre cheual, luy faisant monter vn homme en trouffe pour le tenir, de peur que si

quelque defaillance le prenoit, il ne se fist mal en tombant.

A peine estoit-il à cheual, que voyant vn ieune homme qui passoit chemin assez hastiuement: Ah! s'escria ce ieune estrangeur, voila le cruel qui m'a mis en l'estat où vous me voyez. Ceux qui ouyrent ces paroles en aduertirent le Comte: mais non pas si promptement, que cet homme qui marchoit fort viste, & qui auoit vn fort bon cheual, ne fust desia bien esloigné. De sorte que quelque commandement que les Archers eussent de s'en saisir, si ne le peurent-ils faire qu'il ne fust entré dans la ville: mais s'estās enquis aux portes en quel lieu il estoit allé loger, ils le priret qu'il ne faisoit que mettre pied à terre, & le menerent en la prison où nous estiõs, toutefois dans d'autres chambres: de quoy nous fusmes aduertis par le Geolier, qui le soir nous porta à manger. Mais i'aduouë la verité, n'auoir iamais eu tant de deplaisir que quand ie veis mettre les fers aux

pieds & aux mains à la belle Armerine, & que ie consideray que c'estoit à mon occasion qu'elle receuoit ceste incommodité. Elle toutefois les receut avec vne force de courage nonpareille, & me regardant d'un clin d'œil, me fit entendre que ces fers & ces chaisnes, à ma consideration, luy estoient agreables. Il est vray que quand elle veit que l'on nous vouloit separer, elle commença de se troubler vn peu, tant pour le desplaisir de se veoir esloignee de moy, que pour la frayeur de demeurer seule en cel lieu, qui me fit faire toute la resistance qui me fut possible: & en fin recourre à toutes les prieres & supplications que ie pûs, afin qu'il me fust permis de luy tenir compagnie, (car nous disions que nous estions mary & femme,) mais cet homme ne fut non plus touché de nos paroles, ny de nos larmes, que s'il eust esté vn rocher. I'offrois qu'il me mist les fers & aux pieds, & aux mains, & qu'il me chargeast, voire m'accablast de chaisnes, s'il le vou-

loit ainsi. Il me mettois à genoux, ie ioignois les mains, ie luy voulois baiser les pieds, mais tout inutilement. En fin me souuenant que les presents font quelquefois desarmer du foudre la main mesme de Iupiter, ie tiray de mon doigt vn diamant, qui estoit fort beau, & le luy presentay, ie suppliant qu'attendant que le lendemain nous puissions faire dauantage pour luy, il receust ce tesmoignage de nostre bonne volonté. Ie veis soudain à l'esclat de ceste pierre, ce courage plus dur que le fer, peu à peu s'amolir & se changer: & apres l'auoir quelque temps cōsiderée. Ie cognois bien, me dit-il, que vous meritez de receuoir quelque courtoisie: l'ay compassion de l'amitié que vous vous portez, & de la peine que vous souffririez d'estre separez: Encore que nous ayons commandement de vous oster d'ensemble, si ne le veux-je pas faire pour ce soir. Ne croyez pourtant que ce soit pour la bague que vous m'auiez donnee, mais seulement pour co-

gnoistre à vos visages que vous n'estes pas atteints du crime duquel vous estes accusez. Nous cognoissons dès la premiere veüe ceux qui sont criminels: car il nous en passe tant par les mains, que nous lisons presque leur crime dans leurs yeux. Et à ce mot s'en allant, nous rapporta incontinent des mattelas, avec tant de bonnes paroles, que nous ne pouuions assez admirer que ceste ame si dure aux prieres, fut si sensible aux dons & aux presents. Les portes en fin estans fermées à cent verroux, comme ie croy, & à autant de cadenats, Amerine, apres vn grand soupir: Amy, me dit-elle, car i'estois couché vn peu loin du lieu où elle estoit, dormez-vous desia? Nullement, luy respondis-ie, voulez-vous quelque seruice de moy? Le seruice que ie veux de vous, adjousta-t'elle, c'est que demain, feignant d'aller solliciter mon eslargissement, vous vous sauuez, & vous me disiez le lieu où ie vous trouueray. Mais, repliquay-je,

voulez-vous que ie vous laisse seule en l'estat où vous estes? Amy, me dit-elle en soupirant, l'estat où ie suis me seroit tres-agreable, si ce n'estoit la creinte que i'ay pour vous: car assurez-vous que sans cela ces fers & ces chaines que vous me voyez, me seroient plus douces & plus cheres que ie ne scaurois vous représenter, puisque c'est pour vous que ie les supporte. Et au lieu de les hair, croyez-moy qu'à toute heure ie leur dōne cent baisers, que i'accōpagne d'un nombre infiny de remerciements, puisque c'est par elles que ie vous rends quelque témoignage de l'extreme affection que ie vous porte. Mais, amy, dites-moy, quand vous serez hors d'icy, vous souviendrez-vous iamais d'Amerine? Vous reuiendra-t'il iamais en la pense que Siluie ne vous ayme pas tant? Perdrez-vous en me perdant de veüe, la memoire, non pas de ces peines que ie souffre pour vous; car elles sont trop petites, selon mō affection: mais de la volonté avec laquelle ie les

souffre. O ! si ie pensois, ou si seulement ie me pouuois imaginer, que vous ferez quelque reflection sur ce que iedis: Quel seroit mon contentement? Quelle ma gloire? Et quelle ma felicité? Mais, or sus, amy, ie ne vous veux point obliger à tant de choses, permettez-moy seulement que dans vos contentemens, vous souffriez que ie vous ayme, & que vous ne nommerez point mon affection importune, ny fascheuse. Allez avec ceste condition, jouissez des felicités de ceste bien-aymee Siluie: Et luy dites quelquefois, parmy les plus cheres caresses que vous en receurez, C'est la pauure Amerine qui vous a conserué ce Lydias.

Elle vouloit bien parler dauantage, mais les pleurs & les sanglots luy empescherent l'usage de la voix, ce qui me toucha d'une telle compassion, que pour la consoler vn peu, ie m'approchay d'elle, tant pour l'obliger par ceste action, que pour n'estre oüy de personne qui nous pût recognoi-

stre, ayant souuent oüy dire, que les cachots ont toutes leurs murailles faites d'oreille. D'abord ie me mis à genoux sur son matelas, & luy prenant la main, que ie trouuay chargée de fers: ie fis semblant de la luy vouloir baiser: mais elle la retirant, & me contreignant de m'asseoir, ie luy dis: Ces tesmoignages de l'amitié que vous portez à Lydias, & pour l'amour duquel ie reçois de vous tant de faueurs & tant de graces, ne laissent de me lier de tant d'obligation que ie vous iure, belle Amerine, que iamais ie n'auray vn parfait contentement, que ie ne vous voye desabusée de l'erreur où vous estes. Ha! cruel, me dit-elle, & tu es encore sur ceste feinte? Orsus, il faut que tout d'vn coup ie t'oste toutes ces impertinentes excuses. Et lors se releuant à toute force sur le liect: Ie te conjure au nom de la Verité, continua-t'elle, de me dire qui est celuy que i'ay retiré des ongles effroyables des Lyons? Que i'ay esleu pour mon espoux, afin de luy

conferuer la vie, à qui i'ay donné & ma perfonne & tous mes biens: pour qui i'ay laiffé mes parêts & mes amis? Dy-moy, qui eft celuy que i'ay fuiuy par ces pays eſtrangers, fermant les yeux à ma reputation, & meſpriſant toute autre choſe? Dy-moy, dis-je, pour qui crois-tu que ie ſupporte ces fers qui me lient les mains, & qui m'arrestent les pieds, & pour le ſalut duquel ie n'ay point d'horreur des cachots, des geſnes, des ſupplices, ny de toutes les choſes plus horribles aueſte des mortels? l'aduouë, luy dis-je, que c'eſt moy qui vous ay toutes ces obligations. Or reprit-elle incontinent, ſi c'eſt pour toy que ie ſuis en l'eſtat auquel tu me vois, & ſi c'eſt toy qui as receutous ces teſmoignages que ie t'ay repreſentez, & qui ſont cauſe que tu es encore en vie, n'eſt-il pas vray, qui que tu ſois, que tu es le plus ingrat qui viue, ſi tu ne me rends amitié pour amitié, & amour pour amour? le ne te demande plus ces recognoiſſances des obligations que tu me dois, comme à Ly-

dias : Je ne te dis plus , Lydias , ayme Amerine : mais ie te dis bien , Amy , qui que tu sois , ayme qui t'ayme , & à qui tu as toutes les obligations que toutes les personnes ensemble peuuent auoir à tous les hommes.

Ces paroles me surprirent vn peu , & cela fut cause que ie demeuray quelque temps sans respōdre , qui luy donna occasion de cōtinuer ainsi . O cœur ingrat ! ô ame qui ne se peut obliger ! puisque tant de tesmoignages d'Amour ne te peuuent toucher , qu'attends-tu plus à me faire mourir ? Que ne m'ouure-tu le sein , pour en tirer ce cœur qui a fait vne si grande faute de t'aymer plus qu'il ne deuoit . Te semble-t'il , peut-estre , qu'il n'ait pas encore assez souffert , pour l'erreur qu'il a commise ? Je croy que ces reproches n'eussent pas de long-temps cessé , quoy que les pleurs dont elle auoit le visage & le sein tous moïstes , & les sanglots qui la contraignoient de trancher souuent les paroles par le milieu , luy

donnassent beaucoup de peine, à parler, n'eust esté que luy reprenant les mains, & les approchant de ma bouche, ie la suppliay de me vouloir ouyr, & donner vn peu de treue à sa passion. Et qu'est-ce, insensible, que tu me diras, reprit-elle, pense-tu que ie ne sçache pas desia ta responce? Amerine, me diras-tu, si ie n'estois à Siluie, & que ie ne luy eusse donné ma foy, ie tascherois de m'acquiter de tant d'obligations: les lyens de la foy me retiennent, & ie serois blasmable si i'y manquois. Voila la responce que i'attends de toy: Mais, ingrat, est-ce ainsi que tu penses de t'acquiter de tes debtes? Est-ce avec ceste monnoye que tu crois de contenter Amerine? Non, non, ingrat, ie t'appelle deuant le trône de la Iustice: le luy demande qu'elle te contreigne de satisfaire aux obligations que tu m'as, sans receuoir des pretextes si peu raisonnables. Car dy-moy, ie te supplie, ceste Siluie que tu preferes à moy, qu'à-t'elle iamais faict pour t'obliger avec
des

des chaines si fortes, que les tesmoignages de l'amitié que ie te porte ne les puissent deslier? T'a-t'elle sauué la vie? s'est-elle donnée à toy? t'a-t'elle fuiuy en pays estrangers? est-elle entrée dans des cachots? a-t'elle esté chargée de fers & de chaines, pour te mettre en liberté? Si tu as receu d'elle ces preuues de sa bonne volonté, ie me tais, & pliant les espauls; i'aduouë que ie n'ay à me plaindre que de ma mauuaise fortune, qui n'a pas voulu que ie fusse la premiere à t'obliger: mais si cela n'est pas, n'est-ce avec raison que ie dis, que tu es le plus ingrât, le plus injuste, & le plus insensible de tous les hommes?

Ie l'interrompis en fin de ceste sorte: Il est vray, belle Amerine, que ie pourrois alleguer ce que vous dites, & que quand nous serions deuant les Iuges non interessez, peut-estre ces raisons ne seroient pas mesprisées: mais maintenant ie ne les veux point mettre en auant, cognoissant mieux, que vous ne me sçauriez représenter, que iamais personne ne

fut plus obligée que ie ne le vous suis ; seulement ie vous diray, que si iusques icy vous n'avez eu aucune cognoissance du ressentiment que i'ay des faueurs & des graces que vous m'avez faictes, c'a esté parce que vous ne m'en avez point demandé, mais à vn certain Lydias, que ie proteste deuant tous les Dieux, ne sçauoir point d'auoir iamais veu ; Maintenant que c'est à moy à qui vous vous adressez, & que sans plus parler d'vn autre, vous me demandez la recognoissance de tant d'obligations que ie vous dois ; I'auouë que ie manquerois à mon deuoir, si ie n'essayois d'y satisfaire de tout mon pouuoir. Il est vray que tout ainsi que celuy qui est prompt à obliger s'il ne veut d'vn amy, se faire vn ennemy, doit estre d'autant plus lent à demander ce qu'il a presté qu'il a esté volontaire à le donner : Car quelquefois nous sommes plus incommodez à rendre ce que nous deuons que nous n'en auons pas receu de commodité en l'empruntant. Ie vous represen-

te cecy en l'affaire qui se presente. Il est vray belle Amerine, vous m'avez obligé tout ce qu'un homme le peut être, maintenant ie ne vous nye pas ceste dette, Mais seulement ie vous demande, vn peu de temps pour y satisfaire entierement; Et cependant pour commencer d'entrer en quelque sorte de payement, receuez ma bonnevolonté avec ceste assurance que iamais iene me pourray entierement acquitter de tout ce que ie vous dois que iene le fasse plus volôtiers que vous ne le scauriez desirer. Ah! Ligdamon, m'interrompit-elle & non plus Lydias, puis que tu ne le veux plus estre, que ces parolles m'apporteroient de contentement, si ie ne croyois qu'elles ne sont guere veritables. Ah! Belle Amerine repris-je, incontinent si vous m'aymez perdez cette creance de moy, Si i'eusse voulu estre menteur ie n'eusse pas receu les reproches que vous m'avez faittes. Car sans vous en donner occasion, ie vous eusse promis tout ceque vous m'eussiez

demandé: mais c'est vne chose ordinaire, que celuy qui est facile à promettre, est difficile à l'execution de sa promesse. Puis, reprit-elle avec vn esprit vn peu plus remis, qu'il faut que pour maintenant ie me contente de vostre bonne volonté, & de l'assurance que vous me donnez que vous vous acquitterez entierement de tout ce que vous me debuez, lors que vous le pourrez: Au moins, amy, dites-moy qu'est-ce que vous entendez par ceste bonne volonté? Ie luy respondis alors, en luy rebaisant la main: Belle Amerine, la bonne volonté dont ie vous parle, & que ie vous supplie de receuoir, c'est veritablement vn desir que i'ay de vous rendre toute sorte de seruice, c'est vne assurance de vous honorer & estimer. Pourquoi ne dites-vous pas aymer, interrompit-elle? Et aymer aussi, adjoutay-je, puis que vous voulez que i'vse de ceste parole, avec vne aussi sincere & entiere affection que vostre honneur & ma foy me le peuuent maintenãt permettre. Et bref, c'est vn resolu dessein que i'ay

d'employer & la vie que vous m'avez redonnee, & tout ce qui peut dependre de moy, à vous donner tout le contentement que vous desirez, & bref de ne me dire iamais content, ny heureux, que ie ne vous voye contente & satisfaite. Me promettez-vous, dit-elle, d'observer religieusement ces conditions? Ie le promets, luy dis-je, & ie le iure au grand Tautates, & ie veux que l'effect de toutes les plus horribles imprecations m'accablent, si ie manque iamais à ce que ie vous jure. Or, reprit-elle, donnez-moy la main. Et lors elle continua: Et moy, deuant ce mesme Tautates que vous avez iuré, ie reçois vos promesses. Et declare que, iusques à ce que vous y puissiez satisfaire, ie me tiens pour cõtente, & pour biẽ payee de tout ce que i'ay fait pour vous. Et de plus, ie ne me laisseray iamais de vous aymer & de vous obliger à l'aduenir, en de plus grandes occasions encore, que ie n'ay faict par le passé.

Ainsi se remit l'esprit d'Amerine, qui ne fut pas vn petit aduãtage pour

moy : Car ie croy que si ie l'eusse laissée en cette rage elle eust peut estre par despit descouuert tout ce qui s'estoit passé, pour me faire perdre, & elle aussi. Au contraire en suite de ces conditions, elle me pressa que le lendemain ie partisse & que ie l'attendisse en la premiere ville du pays des Segufiens. I'en fis grande difficulté pour ne la point vouloir laisser en cette peine : Mais elle me dit que pour elle, elle ne pouuoit courre fortune qui fust mauuaise, parce que le pis qui pouuoit luy auenir c'estoit de dire que i'estois son mary: & que pour me sauuer elle m'auoit donné ses habits, que de plus, des-ja cét Estranger en auoit accusé vn autre, & que sans doute quand il la verroit il cognoistroit bien que ce n'estoit pas elle qui l'auoit blessé: Qu'ellen'estoit pas la premiere femme, qui auoit pris les habits de son mary, impunément pour le sauuer: Bref elle me sceut de sorte persuader que ie m'en deuois aller, que le matin quand

le Geolier nous vint visiter, ie luy dis que ie desirois donner ordre au manger de mon mary, & que nous voulions que luy-mesme disnast avec nous, & que ie le priois de me laisser aller à la cuisine, pour y donner ordre. Luy qui auoit desia faict veoir ce que valloit le diamant que ie luy auois donné, & qui auoit trouué qu'il estoit de valeur, sous l'opinion d'en auoir dauantage: Allez seulement, dit-il, par tout où vous voudrez; car ce n'est pas vous qui estes accusee d'auoir blessé cet homme, c'est vostre mary, & ie n'ay pas charge de vous retenir prisonniere; mais luy seulement: de sorte que la porte vous sera tousiours ouuerte quand vous voudrez, le le remerciay de ceste courtoisie, & luy promis de la recognoistre, en sorte qu'il diroit qu'il n'auoit pas rencontré des personnes ingrattes. Ie m'approchay donc d'Amerine, & feignant de luy demander ce qu'elle vouloit pour son disner, ie luy dis que ie l'attendrois en vn petit lieu sur le grand chemin, qui s'appelloit la

Pacodiere, près de la premiere ville des Segusiens, nommee Croset, qu'au milieu du village il y auoit vn Terme releué de quatre ou cinq escaliers, qui separoit quatre chemins: Que contre ce Terme elle trouueroit la premiere lettre de mon nom, & l'endroit où ie serois logé. Et soudain sans faire semblant de prendre congé d'elle, ie m'en allay mon pas, ie l'aduouë, sans auoir les larmes aux yeux. Le Geolier me montra la cuisine, me fit ouuir les portes, & m'enseigna où ie deuois acheter tout ce qu'il me falloit: de sorte que ie le laissay avec vne grande opinion de faire vn bon repas. Mais ie ne fus pas plustost en liberté, que laissant le chemin de Gergouie, ie pris celuy de Desire, contremont la riuie-re de Loyre. Et quoy que vestuë en femme, ie me hastay de sorte, que le quatriesme iour i'arriuay à la Pacodiere, tant ie desirois de veoir le doux pays de ma naissance, & tant aussi la crainte d'estre repris dans les Estats du Roy des Ambarres & des Boyens, me faisoit marcher en diligence. Je

m'arrestay en ce lieu dix iours, durant lesquels i'eus loisir de changer d'habits, En fin n'ayant point de nouvelles d'Amerine, ie priay vne bonne femme, en la maison de laquelle i'auois logé, & où i'auois receu toute sorte de courtoisie, de vouloir prendre garde lors qu'Amerine passeroit, & luy rendre ses habits, & luy dire que pour quelques affaires qui me pressoient, i'estois contraint de l'aller attendre en la grande ville de Marcilly. Et à la verité, Madame, ce qui m'empescha de l'attendre dauantage, ce fut vn bruiet sourd qui couroit en tous ces lieux-là de quelque prise d'armes. Et d'effect, ie voyois des personnes qui enrooloient secrettement des gens de guerre, & leur donnoient leur place d'armes auprès de Surieu. Ie creus que c'estoit mon deuoir de me rendre auprès de vous en ceste occasion, pour employer ma vie en vostre seruice, ainsi que i'y suis obligé.

Ligdamon alloit de ceste sorte ra-

contant sa fortune: Cependant que la Nymphé Amasis, le Prince Godomar, Adamas, & Alcidon, estoient allez vers la Reyne Argire, qui auoit desiré de parler à la Nymphé & au Prince, auant que de prendre resolution sur son voyage. Elle leur fit donc entendre que la grace que les Dieux luy auoient faite de rendre l'vsage de la raison à son fils, estoit si grande, qu'elle ne pouuoit assez les remercier, ny ceux aussi qui s'y estoient employez: Mais que d'autant que ce bien luy estoit cher, d'autant aussi en estoit-elle jalouse, & soigneuse de le bien conseruer. Que cela luy faisoit craindre que le mal de Rosileon n'estant procedé que d'vne imagination blessée, s'il aduenoit qu'il s'en prist garde, l'opinion ne le fist retomber au mesme mal duquel il estoit sorty. Si bien, disoit-elle, que i'ay esté d'aduuis de luy faire entendre que ç'auoit esté vn enchantement, & qu'icy le Prince Godomar l'auoit rompu. Car il a perdu de sorte la memoire de tout

ce qu'il a fait en ce temps-là, qu'il ne s'en souuient non plus qu'un enfant au berceau. I'estois donc d'aduis, tant pour ceste consideration, que pour la reputation que nous luy deuons conseruer, de ne le point faire cognoistre icy: mais de le r'amener incogneu comme il y est venu. Adamas alors prit la parole par le commandement de la Nympe, luy representant le contentement que le Prince Godomar & elle auoient receu de la satisfaction qu'elle remportoit de son voyage: Que c'estoit tres-sagement fait à elle d'emmener le Prince Rosileon: mais qu'auant son depart il estoit necessaire, pour l'obseruation du vœu qu'elle auoit fait publiquement, qu'elle sceust le danger où estoit l'Estat qu'elle auoit iuré de conseruer & de maintenir. Et sur ce point il luy fit entendre les entreprises de Polemas, ses intelligences avec les Princes ses voisins, & mesme avec le Roy des Bourguignons, l'assistance que ce Roy luy promettoit:

l'offence qu'il pretendoit, à cause du Prince Godomar & de Dorinde: La mort du Prince Clidamant, & l'esloignement de Lindamor, & de toutes les forces qu'il auoit. Bref, le Druyde n'oublia chose qu'il creust estre necessaire qu'elle sceust. Si bien, Madame, conclud-il, que s'il ne vous plaist assister ceste Nymphe, comme volontairement vous-vous y estes obligee, ie ne sçay ce qu'elle deuiendra. La Reyne alors qui l'auoit escouté fort attentiuement, se tournāt vers la Nymphe: Ie suis tres-ayse, Madame, luy dit-elle, d'auoir appris ce que le grand Druyde m'a raconté, pour rendre tesmoignage & aux Dieux, & aux hommes, que ie sçay tenir ce que ie promets. Il semble que le Ciel ayt voulu que mon fils ayt receu ceste grace en ce lieu, pour le conuier, & moy aussi, à nous interesser en vos affaires. Ie vous assure que si vous me donnez loisir d'vn mois, ie mettray tant de gens de guerre aux champs, qu'encore que le Roy des Bourguignons soit vn tres-grand Prince, si se-

ra-t'il bien empesché de vous faire du mal.

Cependant que la Nymphé estoit sur les remercimens, & que la Reyne continuoit les assurances d'un prompt secours, l'on les vint aduertir qu'un Cheualier Boyen, venoit vers la Reyne Argire, de la part du Roy Polycandre. Aussi-tost que la Reyne le veid: Et quelle nouvelle, luy dit-elle, m'apportez-vous du Roy? Non pas si bonnes, respondit-il que ie desirerois: Toutefois, Madame, il desire passionnément de vous veoir. Et à ce mot il luy presenta la lettre que Polycandre luy escriuoit. La Reyne la receut toute troublee, & avec vne inquietude extrême la descacheta, & la leut, & incontinent les larmes aux yeux la fit veoir à la Nymphé. Elle estoit telle.

L E T T R E
Du Roy Policandre,
à la Royne Argire.

LA mort est vne chose si naturelle,
que ie ne m'en estonne point: mais
mourir sans vous voir, me donne de
la peine, parce que ie voudrois m'ac-
quiter de ce que ie vous dois. Venez
donc, Madame, en la plus grande di-
ligence que vous pourrez, si vous vou-
lez que mon ame parte contente en
vous laissant satisfaite. Vous sçaurez
de ce porteur l'estat auquel il m'a
laidé.

O Dieux! s'escria alors la Réyne, ie
voy bien qu'un grand contentement
est d'ordinaire suiuy d'un grand des-
plaisir. Et puis s'adressant à ce Cheua-
lier, elle s'enquit du mal du Roy, & du
jugemēt que les Medecins en faisoient.
Elle sceut qu'ils estoient tous en vne

grande doute de sa vie, & qu'il falloit vser de diligēce, si elle vouloit arriuer à temps aupres de luy. Ceste Princesse de qui le courage ne dementoit point sa naissance, r'appellant sa vertu & sa generosité, apres auoir ietté quelques larmes, fit vne resolutiō veritablemēt digne d'elle, & s'adressant à la Nympe. Madame, luy dit-elle, vous voyez que ie suis cōtrainte de partir pour le bien de mes enfans, & pour l'entier contentement du reste de mes iours: mais ie vous promets de faire armer en vostre defence, non seulement les Boyēs, Ambarres, & Lemouices; mais les Pictes, les Santons, & les Bituriges. Et de plus, ou mes aliez me manqueroūt, ou les citez Armoriques, & les autres Roys mes confederez, en ferōt de mesme. Que si la santé du Roy Policandre ne luy permet d'y venir en personne, mes deux enfans le feront, qui n'oserōt pas refuser ceste peine, lors qu'ils m'y verrōt venir. Et pour assuree de ce que ie vous dis, ie vous laisse Rosanire, que ie vous supplie vouloir tenir avec Galatee, iusqu'à ce que ie reuiēne:

Ce gage vous demeurera, nō seulement de ma promesse, Mais aussi pour conuier Celiодante comme frere, & Rosileon comme Amant à la venir secourir, Et à ce mot s'estant retirée elle donna ordre à son despart, fist entendre à Rosileon la maladie du Roy Policandre: combien il estoit necessaire d'y aller en diligence, Que pour ce subiect elle estoit contrainte de laisser Rosanire, entre les mains de la Nymphe, avec presque toutes leurs femmes: & qu'incontinent apres ils la reuiendroient querir, Mais qu'il estoit necessaire de ne point perdre de temps pour des raisons que par les chemins elle leur feroit entendre. Rosanire eust bien voulu suiure la Royne Argire, Mais ayant appris que pour son contentement il faioit qu'elle demeurast avec la Nymphe Amasis, elle s'y resolut facilement pour la grande amitié qu'elle auoit desia faite avec Galathée, Toutes choses estans donc en estar; La Royne Argire partit avec Rosileon, & n'emmena pour tout
que

que vingt-cinq solduriers, laissant les autres à la Princesse Rolanire: avec commandement à leur chef d'obeir à tout ce que la Nymphé, ou le Prince Godomar luy ordonneroient.

A peine estoit-elle hors de la veuë de Marcilly, que les gardes qui estoient aux tours, virent paroistre du coste de Montbrison, quelques gens de cheual, qu'on iugea estre armez, à cause que le Soleil qui donnoit sur leurs armes, les faisoient étinceler comme de petits esclairs. Le Prince Godomar en fut incontinent aduertiy, & Adamas aussi, qui donnant ordre à la garde des portes, firent cependant tenir prest tout ce qu'ils auoient de gens de cheual. Peu apres l'on recognut que c'estoient six compagnies qui accompagnoient quelques personnes desarmées: Et quand ils furent à la portee d'une arbaleste de passe, ils s'arrestèrent, & incontinent apres l'on veid que tous ceux qui n'estoient point armez, qui estoient au nombre de vingt cheuaux, s'auancerent, & firent entendre aux

gardes de la porte que c'estoit Alerante, enuoyé du Roy des Bourguignons, vers la Nymphé Amasis. Auffi tost qu'elle en fut aduertie, par le conseil du Prince, d'Adamas, d'Alcidon, & de Damon, elle l'enuoya recevoir par les gens de cheual, que la Reyne Argire luy auoit laissez. Et estant conduit vers elle, elle ne le voulut ouïr que le Prince Godomar n'y fust. Et parce qu'Alerante faisoit difficulté de parler en sa presence: Tant s'en faut, luy dit la Nymphé, sans sa permission ie n'eusse osé vous ouïr, d'autant que i'ay remis entre les mains publicquement la souueraine puissance que ie soulois auoir icy. Puis, Madame, dit-il, que vous voulez ainsi, ie ne laisseray de faire la charge que le Roy mon Seigneur m'a donnée, & vous dire: Que veu l'amitié qui a tousiours esté entre vous, il se plaint grandement que vous ayez non seulement receu en vostre protection vne fille, qui se nomme Dorinde, & qui s'en est honteusement fuyé de la maison de la Princesse

Clotilde sa niece : mais de plus, que vous auez accueilly tous ceux qui ont sous tiltre de bonne foy, faict mourir Clorange l'un des chefs de sa garde, en luy rauissant ceste coureute : Et mesme le Prince Godomar, qu'il ne tient plus pour son fils, mais pour son plus cruel ennemy. Et d'autant que, peut-estre, Madame, vous n'aez pas sceule desplaisir que le Roy a eu de ce que vous auez donné retraitte à des personnes qu'il ayme si peu, il le vous faict seauoir par moy. Et ensemble m'a commandé de vous sommer, si vous ne voulez qu'il fasse ressentir la fureur de ses armes à ces Prouinces, de remettre entre mes mains Dorinde, comme la honte de sa maison, & le Prince Godomar, comme le chef des rebelles. Et en ce faisant, il vous offre toute sorte d'amitié & de support:

La Nymphe alors sans s'estonner, se tournât vers le Prince: C'est à vous, Seigneur, à respōdre. Encore, dit Godomar, que ce fust à moy, en verfa

de la charge que i'ay, si vous veu-je supplier de respondre comme il vous plaira, & puis l'espee que i'ay au costé maintiendra tout ce que vous aurez dit. Amasis voyant que c'estoit la volonté du Prince, & qu'il sembloit qu'avec raison il vouloit que d'une affaire qui la touchoit si fort, elle en dist la premiere son sentiment, tournant sa parole vers Alerante: Je ne croy point, dit-elle, ô Cheualier, qu'un si sage Roy que Gondebaut, vous ayt donné charge de parler tant indignement d'un si grand Prince, & qui est son fils, ny d'une fille si sage & si bien née: Et pource, sans attendre autre responce de moy, sortez promptement de ces Estats, si vous ne voulez estre chastié comme vostre outrecuidance le merite. Madame, respondit-il, ie ne marche point sans adueu, & voila les lettres de creance que le Roy vous escrit. La Nymphe alors les les prenant, les presenta au Prince Godomar, qui les ayant leuës, l'assura qu'elles estoient du Roy des Bourguignons. Maintenant, dit la Nym-

phe, ie parleray à vous d'autre sorte, Vous direz donc au Roy Gondebaut pource qui touche Dorinde, que mes Estats ont tousiours esté ouuerts aux opressez. Que quant à ce qui est du Prince Godomar, cen'est pas luy qui est dans mes Estats, mais c'est moy qui suis dans les siens, estant Seigneur absolu de tous les Segusiens, & de tout le Forestz. Quant à la guerre dont il me menace, ie luy fay sçauoir que ce sont bien les hōmes qui font la guerre; mais que veritablement ce sont les Dieux qui donnent les victoires, & qu'avec ceste confiance, ie ne craindray point l'injustice de ses armes.

Ainsi dit la Nymphé, qui fut louïée grandement de tous ceux qui l'ouïrent parler si courageusement. Et lors que Godomar cogneut qu'elle ne vouloit rien dire dauantage: Et moy, adjousta-t'il, ie mande au Roy qu'encore qu'il ne me vueille plus dire son fils, ie ne feray toutefois iamais chose indigne de ce nom. Et pour preuve de ce que ie dis, assurez-le que tant quel'espee que i'ay au costé m'y

demeurera, ie defendray l'honneur des Dames iniustement oppressees, & malicieusement calomnies: & que pour cela ie le dis pour Dorinde, que ie prends de telle sorte sous ma protection, que i'offre de la defendre les armes en la main, contre tous ceux qui la voudront outrager. Et s'il se trouue quelqu'un qui porte tiltre de Cheualier qui vueille mal parler d'elle, ou soustenir les paroles que vous auez dites contre elle, & contre nous qui l'auons deliuree des mains de ceux qui la vouloient raurir, voila mon gage, dit-il en luy presentant vn gland, pour assurance du deffy que ie luy fais, sans que i'en excepte autre que le Roy mon pere: Scachant assez que le Prince Sigismond mon frere, prendra tousiours les armes avec moy pour la mesme querelle, lors que l'auctorité paternelle ne l'oppressera point. Quant à la guerre dont vous menacez ceste grande Nymphé, dites-luy que ie le supplie d'une chose, qui est de n'y point venir luy-mesme, s'il ne veut veoir en sa presence tailler

son armee en pieces. L'asseurant que tant de courageux Cheualiers prendront la defence de celle qu'injustement il veut attaquer, que s'il se veut deffaire de quelque mauuais seruiteur, il le peut enuoyer icy, & nous l'en deschargerons bien-tost.

Alerante se tournant alors vers la Nymphes: Et quoy, Madame, reprit-il, n'auray-je autre satisfaction pour le Roy mon Seigneur. Si le Roy Gondobaut, respondit-elle, ne trouue son contentement en nos responce, qu'il le recherche en la iustice de ceux qu'il veut oppresser, & qui ayant la main des Dieux pour eux, ne craignent point la violence des iniustes armes dont il menace vne femme. Il me deplait, adiousta froidement Alerante, que i'aye à vous faire ceste declaration: Mais puisque ie vois la grâdeur du Roy mon Seigneur si peu estimee, & que sans recognoistre la clemence avec laquelle il s'offroit de vous remettre l'offence que vous luy avez faite, pour ne

laisser point impunievne telle outre-
cuidance, ie vous fais sçauoir de sa
part, qu'il est vostre ennemy mortel,
qu'il vous deffie, & tous ceux qui
vous adhereront: declarant les Segu-
siens, & tout le Forestz, auoir encou-
ru sa disgrace: Et qu'à ceste occasion
il les donne en pillage à la fureur de
ses armes ineuitables. Et en disant ces
mots, il rompit par le milieu vn jae-
lot qu'il portoit en la main, & en jet-
tant les pieces aux pieds de la Nym-
phe: Et ainsi, continua-t'il, soit en
presence des hommes & des Dieux,
rompuë à iamais toute alliâce qui par
le passé a pû estre entre vous. La
Nymphete toute en colere, mettant les
pieds sur le jaelot rompu: Ainsi, dit-
elle, que ie foule aux pieds ce symbo-
le de nostre alliance rompuë, de mes-
me i'espere que le grand Tautates me
soustmettra ceux qui iusques icy, sous
tiltre d'amitié se sont essayez de se-
duire mes vassaux & mes sujets.
Alérante alors, sans faire reueren-
te, ny aucune action de respect, ny

d'honneur, se retiroit, lors que Godomar luy dit: Quelle responce me faites-vous du gage que ie vous ay offert? Nous le viendrons querir icy bien-tost; respondit-il froidement, avec vne armee de cinquante mille hommes. C'est trop, ou trop peu; repliqua le Prince: trop pour vn combat particulier, & trop peu pour combattre contre la justice des Dieux. Alerante ne respondit point; mais en branlant la teste en facon d'une personne qui menace, sortit du Chasteau, & montant à cheual, lors qu'il fut hors de la ville quinze ou vingt pas, il s'arresta tout court, & tournant le visage d'où il venoit: O Dieux tutelaires! s'escria-t'il à haute voix; de la ville de Marcilly, & vous tous Dieux & Deesses qui y estes adorez, ie vous supplie de la vouloir laisser à l'abandon des armes du Roy mon Seigneur, & d'auoir agreable de venir dans sa Royale cité de Lyon, où il vous promet & jure de vous dresser des Temples & des Autels, & de

vous y faire seruir & adorer avec toute forte d'honneur & de respect. Et apres auoir redit ces paroles trois fois, il prit vn iavelot en ses mains & le lança de toute sa force contre les murailles de la ville, & donnant des esperons à son cheual s'en alla courant vers les gens de cheual qui l'attendoient.

Le peuples'esmeut grandement de cette action, & n'eust esté qu'Adamas l'en empescha, sans doute ils luy eussent rendu du desplaisir, mais leur remonstrant que comme les messagers n'auoient nulle coulpe des paroles qu'ils portoient, que demesme ils n'en deuoient receuoir aucun chastiment. Que c'estoit le droit des gens & qu'il ne falloit iamais le violer sans attendre la main appesantie du grand Tautates: Et d'autant qu'il vit toute la ville esmuë pour ce bruit de guerre, il fit scauoir aux Principaux, qu'ils appaisassent sagement ce tumulte, & qu'estant trop tard pour as-

sembler le corps de la ville, la Nymphe demain leur feroit entendre toutes les causes de ces remuements. Ces sages paroles du Druyde, remirent vn peu leurs esprits: Et renforçant les gardes, sans toutefois en faire semblant, il s'en alla au Chasteau en donner aduis à la Nymphe, & au Prince Godomar. Il arriua qu'au mesme temps qu'Adraste s'estoit mis à genoux deuant le Prince, pour luy baiser la main, en recognoissance de la grace qu'il auoit receuë par son moyen, Godomar le releua, & le conduisit vers Damon & Alcidon: Seigneur Cauallier, dit-il s'adressant à Damon, Voicy le Berger à qui les Dieux ont fait la grace que vous auez sceuë. Elle a esté grande, respondit Damon, & bien employee; car c'estoit dommage qu'vn si gentil Berger fut reduit en cet estat, pour vne si honorable & estimable action: & que si tous ceux qui ont commis ceste faute,

si toutesfois il y en a, estoient aussi rudement traité d'eux qu'il a esté: ie croy, Seigneur, que vous auriez bien affaire à planter tous les clouds qu'il faudroit. Chacun rit de ces paroles, & apres il continua, tendant la main à Celidee: Mais vous, courageuse Berger, luy dit-il, ne me voulez-vous pas sommer de ma parole, afin que les Dieux vous rendent ce qu'ils vous auoient desia donné. Seigneur, respondit-elle, tant s'en faut que ie vous en vueille faire souuenir, qu'au contraire, ie vous conjure par la chose du monde que vous aimez le mieux, d'en vouloir perdre entierement la memoire. Vous m'estonnez grandement interrompit Godomar, de vous ouyr parler de ceste sorte, ne pensant pas qu'il y ait eu iamais fille au monde qui ait esté de vostre humeur: car la Force & la Prudence ayans esté donnees aux hommes, pour estre les Seigneurs de l'Vniuers, les Dieux ont donné la beauté aux femmes pour estre Dames & Maistresses des hommes. Seigneur respondit-elle, ie che-

rierois bien ceste beauté de laquelle vous parlez, autant que tous les autres, si iene considerois que le recouurement que i'en pourrois faire me cousteroit plus cher que ma propre vie. Car il est vray que i'ayme autant la mort que l'esloignement de Thamire, Non, non, dit alors, Thamire, mettez vostre esprit en repos. Je suis resolu, puis que pour vous donner toute à moy, vous-vous estes priuee de ce que celles de vostre sexe ont accoustumé d'auoir le plus cher, de perdre plustost la vie, que de ne le vous fairer'auoir, s'il est en ma puissance. Et pource, adjousta-t'il s'adressant à Damon, ie vous supplie, Seigneur, de me tenir la promesse que vous en auez faite, sans vous arrester aux pleurs de ceste Bergere à qui la passion empesche en cela l'usage de la raison, & me vouloir donner quelqu'un pour me guider, & me dire ce qu'il faut que ie fasse auant que de partir. Le Cheualier alors: Je suis bien marry, dit-il, de desplaire à ceste discrete Bergere: mais l'obligation

où m'a mis ma parole me doit excuser, Et pour y satis faire le vous donneray Halladin mō Escuyer qui vous conduira; le vous accompagneray d'une lettre à ce grand operateur, Et pour ce que vous auez a faire icy, il faut seulement escorcher les blessures de son visage, en ensenglanter autant de petits bastons qu'il y a de playes. Et lors que le sang y sera sec dessus, les plier dans vn linge & les luy porter le plus diligemment qu'il se pourra. Et ce pendant qu'il y ait quelqu'un qui soit soigneux de tenir les playes nettes, les lauuant avec du vin tiede tous les iours, & les couurant de peur que rien n'entre dedans, & sans doute vous la trouuerez guerrie à vostre retour! O Dieux s'escria Celidée, faut-il, que ce domageable don la Nature, que l'on nomme beauté, soit cause, O Thamire, que nous soyons separez si loügement, N'es-tu pas contant de m'auoir telle que ie suis? quant à moy ie le suis plus que ie ne sçauois

jamais estre. Et qu'est-ce, si cela est,
 que tu veux aller rechercher si loing
 avec tant de danger pour toy, & tant
 d'ennuys pour moy? Veux-tu estre
 plus contant qu'une personne con-
 tante, Ah! prens garde que les Dieux
 te voyant insatiable ne te priuent des
 contentemens desquels tu deurois
 estre assez satisfait. Et avec ces pa-
 rolles elle espendoit tant de larmes,
 qu'elle esmouuoit chacun à pitié &
 les attiroit tous en admiration hor-
 mis Thamire, qui resolu à ce voya-
 ge, supplioit avec de plus chaudes
 prieres Damon, de vouloir satisfai-
 re à sa promesse, Le Cheualier alors
 faisant venir Halladin, luy comman-
 da de se tenir prest pour conduire
 Thamire, lors qu'il voudroit partir,
 vers le grand Olicarsis en Carthage.
 Et parce que le Berger, qui fai-
 soit estat dès ce soir de s'en al-
 ler dans son hameau, & là donner or-
 dre à ce qui estoit necessaire pour
 partir le matin, Halladin s'alla prom-
 ptement preparer pour faire ce que

son maistre luy commandoit, quoy que ce fust bien avec quelque regret, de le laisser, n'estant pas encore bien guery. Cependant Damon escriuit, & donna la lettre à Halladin. Celidee alors voyant qu'il n'y auoit plus de moyen de diuertir Thamire de ce voyage, puisque ny ses prieres, ny ses pleurs n'y auoient peu rien faire, tout à coup se ressouuint du vœu de Palemon, qui auoit juré d'accorder la premiere requeste qui luy seroit faite. O Palemon, s'escria-t'elle, par le vœu solemnel que tu as fait, & par lequel ayant obtenu ce que tu desirois, les Dieux t'ont fait cognoistre qu'ils l'auoient agreable: Je te prie, ie te conjure, & te somme de faire le voyage au lieu de Thamire, avec Halladin, pour auoir ma guerison. Palemon alors surpris: Je ne manqueray iamais, ô Celidee, à ce que i'ay voüé, quoy que le voyage me deust couster la vie, & suis prest d'y satisfaire. O Dieux! s'escria la Bergere Doris, qui auoit oüy la requeste & la responce, ô Dieux! combien ay-ie esté mal-
aduisee,

aduisee de n'estre pas la premiere à te
requerir, Palemon, de ne m'abandon-
ner iamais: Et faut-il que de ceste
sorte ie te perde pour le contente-
ment d'autruy? Ah! cruelle Bergere,
plus encore contre moy, que tu ne
l'as esté contre ton visage. Quelle of-
fence t'ay-je faite, pour me vouloir
faire mourir avec tant de douleur?
Ma compagne, reprit alors Celidee
avec vn visage vn peu plus remis,
i'aduouë que ie suis bien marrie de
vous rendre ce desplaisir: mais vous
voyez qu'auant que de le vous auoir
voulu precurer, i'ay faict tout ce que
i'ay pû pour m'en descharger par
quelqu'autre moyen: puis que ie les
ay trouuez tous inutiles, pardonnez-
moy, Bergere, le deplaisir que ie vous
donne, puisque c'est par force & par
contrainte.

Doris qui veid n'y auoir plus d'es-
perance de changer Celidee, ny
d'obtenir de Palemon de contreue-
nir au vœu qu'il en auoit faict, fon-
dant toute en pleurs, sortit de la
chambre, se pleignant de Celidee, &

du Ciel, qui consentoit à sa peine. Et presque en mesme temps Halladin estant prest, Thamire avec mille remerciemens, prit congé de Damon, & puis de la Nymphé & du Prince. Et de mesme en fit Celidee, Lycidas, Pallemon, Adraсте, & Hylas aussi, qui, quelque priere que luy en fissent Dorinde, Circeine, Palinice, ny Florice, ne voulut estre plus long-temps esloigné de Stelle. Et parce que Leonide luy dit: Et quoy, Hylas, nous n'aurons donc point toutes ensemble autant de pouuoir à vous arrester, que Stelle seule à vous r'amener? Madame, luy dit-il, chacun suit sa destinée. Mais comment, reprit-elle, vostre destinée n'est donc pas telle qu'elle souloit estre: car ne vous ay-je oüy dire, que c'estoit par destin que vous aymiez la beauté partout où vous la rencontriez? Si cela est, n'auoüerez-vous pas qu'en toutes ces belles Dames, il y en a plus qu'en Stelle seule? Madame respondit froidement Hylas, Je n'appelle pas beauté sinon ce qui plaist, Et si Stelle

seule me plaist plus que toutes celles que vous dittes , n'est-il pas vray qu'elle a plus de beauté pour moy que tant qu'elles sont. Et à ce mot quoy que l'on luy sçeust dire , il s'en alla avec cette troupe de Bergers & Bergeres , parmy lesquels estoit Halladin qui n'auoit en sa vie faict voyage plus à contre-cœur que celuy-cy laissant Damon en vn temps , qu'il pensoit pouuoir bien estre vtile près de sa personne. Ils se separerent presque au sortir de la porte de la ville, apres auoir remercié Clindor , qui accompagna Licydas le plus auant qu'il luy fut possible. Quant à Adraсте, il se recogneut tant obligé à Palemon , pour le soin qu'il auoit eu de sa guérison , qu'il s'offrit diuerses fois d'aller en sa place avec Halladin: mais il ne le voulut permettre, d'autant qu'il eust pensé ne s'estre pas aquité de son vœu, s'il y eust enuoyé quelqu'autre. En fin, apres plusieurs difficultez, Adraсте obtint de l'y accompagner, & ne pouuant l'exempter de ceste peine, de la luy alleger pour le moins le plus qu'il

pourroit. Ceste action de ce Berger gagna plus sur la bonne volonté de Doris, que toutes les recherches qu'autrefois il luy auoit faites. Le soir Halladin demeura au logis de Thaimire, où l'on luy fit toute la bonne chere que ces Bergers purent imaginer: Mais lors qu'on voulut tirer du sang du visage de Celidee, la peine ne fut pas petite, parce qu'il fallut luy en escorcher la plus grande partie: & d'autant que la douleur estoit grande, d'autant y fut-elle plus difficile: Et cela fut cause que le Chirurgien qui l'alloit de ceste sorte reblestant laissa vne Cicatrice sans la r'ouuir, tant pour auoir pitié de ceste fille que pour croire que c'estoit luy donner inutilement de la peine, ne croyant pas qu'une blessure que mesme chacun iugeoit incurable se pût guerir par cet vnguent de Sympathie; Les petits bastons estans d'oc bien ensanglantez, puis sechez, & enfin soigneusement pliez avec du linge & mis dans vne boitte, de grand matin Palemon, & Adraсте, vindrent

trouuer Halladin , & tous trois ensemble prirent le chemin de Lyon, où ils se mirent sur le Rosne, qui les conduysit iusques pres de la ville des Maffiliens, où de fortune ils trouuerent vn vaisseau qui faisoit le voyage d'Afrique, sur lequel ils se mirent avec vn desir extreme de reuenir bien tost.

Fin de la Cinquiesme Partie

de l'Astree.

Corrigez, s'il vous plaist, ces fautes.

PAge 3. ligne 1. veid. pag. 4. l. 19. le chef.
77. l. 21. Madonte. pag. 79. lig. 14. Ma-
donte. p. 101. l. 22. Damon. p. 113. l. 18. Adra-
ste qui. p. 114. l. 24. beaucoup de raison. pag.
120. l. 25. prenez de ceste. p. 133. l. 8. que leur
reprocher. p. 135. l. 2. ostez que. ibid. l. 5. dis-
crets. ibid. l. 6. ciuils que i'aye iamais prati-
quez. pag. 137. vous n'avez point esté. p. 145.
l. 14. iamais que de. p. 183. l. 7. ne fistes. p. 212.
l. 19. i'esprouue. pag. 139. Pourquoi la dois-
je aymer ceste belle inhumaine. p. 251. lig. 3.
si contrainte. pag. 262. l. 10. flechisse. p. 269.
l. 23. luy en donner. p. 276. l. derniere, a mes
yeux.



